

SAPHIRE

Corrigé jusqu'à 150

Puis passe en allemand!

L'ILE aux Trésors

Relation de voyage aux isles de l'Amérique

Patoche Figatelli

A mon frère

1 Départ

Nous n'étions que quelques uns à suivre l'hôtesse dans le petit matin. Nous quittâmes le grand bâtiment chaud et illuminé, pour nous diriger à pied, sur une piste froide et noire, vers un avion si minuscule qu'il me parut un jouet. Mais c'était bien celui-là. Il pleuvait et des rafales de vent retournaient les parapluies et nous trempaient.

Je ne sais pas pourquoi, mais je fus le dernier à gravir la passerelle. Probablement que mon manque d'enthousiasme, me faisait traîner les pieds, presque à la limite du reculons. Mes pieds prudents restèrent à l'extérieur. Je mis une tête curieuse et hésitante à la porte de la carlingue étroite et sombre comme une entrée de terrier.

Un steward ventru tira une montre à chaîne de son gousset et regarda l'heure, énervé, frappant nerveusement de son grand pied sur le plancher métallique. Il me fit signe d'accélérer le mouvement et sans doute la fatigue liée au manque de sommeil, plus ma réticence à ce type de transport, firent que son uniforme s'effaça et il m'apparut comme un gros lapin dodu m'invitant à le suivre au pays des Merveilles----

Allez pressons! Pressons allez ! Nous sommes en retard.

Cette injonction me rappelait quelque chose. Je ne savais quoi, mais ce ne me semblait pas de bonne augure, aussi hésitai-je à le suivre. Je regardais par-dessus mon épaule. L'aéroport était vide: rien ne s'opposait à un demi-tour et à une fuite rapide et sans gloire dans la nuit.

A l'intérieur le couloir de circulation était si étroit qu'il fallait rentrer le ventre pour se diriger vers sa place et, pour s'asseoir on devait se tortiller comme un pied dans un mocassin étroit.

Le hublot était petit comme un confetti et mal placé. Pour voir à l'extérieur, je devais me glisser vers le bas de mon siège en m'asseyant pratiquement sur le plancher.

Une hôtesse prit le micro et nous parla en Espagnol, pendant que le gros steward mimait les gestes qui je le devinais n'entendant pas la langue, nous sauveraient en cas d'accident ou si l'avion prenait feu... ou si nous devions amerrir... Oui tout était prévu, même les canots de sauvetage ! Ce qui, sur Marseille-Madrid semblait quand même improbable. Il y avait les masques à oxygène en cas de dépressurisation et même des sacs en papier pour vomir. Ce qui me semblait, de tous ces cataclysmes prévus, le moindre mal.

Bizarrement, l'annonce de ces catastrophes n'eut d'effet que sur moi. Les autres passagers, des hommes d'affaire habitués sans doute à ces voyages dangereux, n'y prêtaient pas la moindre attention et vaquaient à leur installation. Mais moi, ma salive se bloqua dans ma gorge. Je n'arrivais pas à avaler, l'air me manquait, je me sentais gagné par la déshydratation, même si je m'étonnais qu'elle fut si rapide. Petit à petit, mon angoisse se changea en panique et je dus faire un effort de volonté pour ne pas jaillir du fauteuil et descendre, quand j'entendis la porte se fermer.

Son claquement métallique et le glissement sec des verrous, me rappela le bruit métallique du sas du caisson en plomb ou l'on m'enfermait, il n'y avait pas si longtemps, pour que je sois bombardé d'uranium -ou de radium, ou d'une autre de ses saloperies qui avaient réussi à me guérir, mais à long terme, alors que la souffrance était là, toujours présente, difficile à endurer, surtout dans le doute quant au résultat.

Toujours est-il que je suivais bravement l'infirmière et que je pénétrais dans la zone bardée de plomb (un purgatoire ou un enfer, en fonction de la suite) par une porte ronde et épaisse montée sur gonds, digne d'un coffre de banque Suisse. J'en sortais anéanti et finissais de me vider toute la nuit, chez moi, la tête dans la cuvette des chiottes, vomissant tout, surtout ce que je n'avais plus dans le ventre. Je ne pleurais pas, pas devant ma femme, qui me tenait la tête et me passait des compresses humides sur le front entre deux crises.

Son air désolé, me disait qu'elle souffrait autant que moi et qu'elle m'aimait, ce qui m'était du plus grand réconfort.

Mais aujourd'hui, et dans ce cas, j'étais volontaire, seul et pas malade. Quoique... Il devait y avoir quand même quelque chose qui me poussait à partir ainsi à l'aventure que je n'arrivais pas à définir, si ce n'est une impression de manque, une impression qu'il y avait mieux que ce que j'avais et que c'était un droit... que je l'avais déjà eu et perdu petit à petit, sans savoir exactement quoi ? Mais ce quoi indéfinissable, me manquait.

- Bah, pensais-je, qu'est-ce que je risque? Dans le pire des cas, des frais de voyage pour rien. Un beau voyage en plus, dans des îles tropicales : Des paysages de rêve, sans doute des femmes agréables à regarder, et, en plus, j'aurais aidé mon frère, ce qui est mon devoir.

Si ça marche, c'est bien ! Si ce n'est pas le cas, je rentre et je reprends ma vie. Une vie pas désagréable, ma foi, mais peut-être trop devenue trop routinière pour moi.

Il faut avouer quand même que ça bougeait pas mal, ce n'est pas vraiment une vie de fonctionnaire : la vente d'armes, le jeu, les antiquités, les femmes. Quoique dans ce domaine ça devienne de plus en plus difficile. Leur caractère a changé: Elles sont de plus en plus exigeantes, veulent l'égalité et les prévenances, les avantages sans les inconvénients, elles sont devenues des syndicalistes du couple, s'accrochant aux droits acquis, sans renoncer à toutes les traditions et nouveautés qui les agréent.

Ou peut-être que c'est moi qui ai changé et qui ne leur donne plus tout ce à quoi elles ont droit. Pourtant je fais de mon mieux : j'essaie d'être galant et prévenant, généreux dans la limite de mes possibilités financières, l'humeur toujours égale, pas d'énervement, de cris, de scènes. Bref si j'étais une femme, je serais exactement le type d'homme que je rechercherais, mais il faut croire que mon goût n'est pas partagé par la majorité de ces dames, car je suis toujours à la recherche de celle que j'ai déjà trouvée et perdue plusieurs fois.

Et si ça ne marche pas comme prévu, je reviens tranquille, me reprends un appartement, j'y mets mes meubles dispersés avant qu'ils ne s'abîment ou qu'on ne me les vole. Je l'achète, mais où? À quel endroit d'abord? J'hésite, mais rien ne presse, je resterai quelque temps chez mon père, ça lui ferait de la compagnie.

Pour vaincre mon angoisse, je me récitais ces mots de rêve : Archipel des îles perlières, ma destination. Je me forçais à faire défiler dans ma tête des images de paradis : mer d'émeraude plages de sable blanc, palmiers et surtout ceux couchés horizontalement sur la plage, le feuillage caressant l'eau. Je me voyais déjà les chevauchant, les pieds éclaboussés de vagues, avec une fille pour monture.

Femmes en paréo, langoustes grillées à la braise, grattements de guitare, punch, noix de coco, hamacs, alizés, îles aux vent, îles sous le vents, archipels des Moustiques, pêche au gros...et aussi chasse à la bécasse et à la Paloma, à la grive, mon gibier préféré et abondant en ces lieux, et aussi beau à voir que délicieux à consommer, au dire des voyageurs que j'avais longuement écoutés pour prendre ma décision. Je m'étais bien entendu renseigné, auprès des gens et dans les livres, sur ce que j'allais trouver là-bas en arrivant.

Prévenez la caille et la tourterelle que là-bas, dans le jardin de mon frère, les lauriers vont être coupés. Qu'elles ne pourront plus se cacher dans ce maquis. Que je saurai les en débusquer. Que je m'en ceindrai le front et défilerai sur mon char de triomphe, le gibier en grappe pendu à ma ceinture, saluant d'une main nonchalante la foule qui m'acclamera. Le César- Imperator des femmes ! Il est bon de rêver, c'est mon moteur et le carburant ne me coûte pas trop cher.

Cependant ce claquement métallique me fit courir un frisson désagréable le long de la colonne vertébrale. Ce bruit de métal, prémonitoire de celui que feraient toutes ces tôles en se broyant avec moi dedans, comme le parrain et sa Lincoln dans Goldfinger. Je paniquais, couvert de sueur, le souffle court, haletant. Seul un sursaut d'orgueil dont je me croyais, dans ma peur, incapable, m'empêcha de bondir de mon siège pour descendre : Je me voyais rentrer, piteux, expliquant une grève, ou un problème technique peu crédible. Je décidai donc de mourir dans la dignité, acceptant mon destin avec une philosophie qui me parut un peu trop musulmane pour être sincère.

Déjà on commençait à rouler, je regardais par le hublot, cet aéroport que je connaissais bien, mais d'en bas, de la terre, en songeant combien cette perspective m'avait suffi jusque là. Il n'était peut-être pas nécessaire que je le visse de plus haut.

Je regrettais amèrement d'avoir pris la décision de partir. Quelle idée stupide: Quinze ans que je n'avais pas pris l'avion et je n'étais vraiment pas accro. Pas un seul sentiment de manque pendant tout ce temps

...

J'étais encore la veille, pensif, sous la véranda de mon père.

Il neigeait. Le jardin avait pris un aspect inhabituel, surprenant: des arbustes que je voyais tout les jours sans y faire attention, avaient pris un aspect nouveau, mystérieux qui me séduisait. Des traces de chats maculaient la neige.

L'air était ouaté de silence. Un oiseau se posa sur une branche et déclencha une petite avalanche silencieuse qui le fit s'envoler, effrayé.

Le téléphone se mit à sonner rompant le charme. J'hésitais une seconde à répondre, sachant vu l'heure que l'appel venait d'Amérique.

Devant moi les valises béantes attendaient ma décision, ainsi que le linge d'été que j'avais commencé à sortir en prévision du voyage. En fait, j'étais encore hésitant quant à la décision que j'allais prendre, conscient de son importance:

Les affaires avec mon frère ne s'étant jamais passées comme il me l'annonçait.

Déjà mon père réveillé par la sonnerie me criait depuis sa chambre:

-Réponds, ce doit être ton frère.

J'eus au bout du fil la plus suave des voix: La plus douce des sirènes d'Ulysse me conta combien il était facile de quitter la sécurité monotone du bateau, de plonger dans la mer bleue et de faire quelques brasses avec elle. Elle me décrivit les plages du Paradis où le lait et le miel coulaient à flot, le service étant assuré par une troupe de vestales si peu farouches que leur état de virginité était miraculeux... Ou alors l'endroit était très peu visité!

...

Il fallait que je sois dans le taxi à cinq heures du matin.

Mauvaise heure: mi- chèvre - mi- chou, trop tardive pour veiller, vu la durée du trajet que j'avais à faire, et les différents changements d'aéroports pour lesquels il faudrait que je sois éveillé et attentif. Et puis si je dormais, je me connaissais : je n'étais pas sûr d'entendre le réveil.

Ces problèmes de réveil avaient empoisonnés ma vie et là, ils risquaient de me faire manquer l'avion.

Ce qui était stupide, surtout après le mal que j'avais eu pour avoir le billet et les documents afférents.

Il me fallait être à l'aéroport à six heures. Deux heures d'attente pour les contrôles de police renforcés depuis les attentats de New –York. Puis une heure de vol pour Madrid. A neuf heures, départ pour Caracas. Puis dix heures de vol. Sans fumer - Et ça, ce se serait dur, voire impossible, sauf si je dormais tout le long du voyage. Et c' est pourquoi j'avais pensé que ce serait plus facile en veillant la nuit précédente, de dormir pendant la traversée. Le manque de sommeil, plus des somnifères dans l'avion dès le départ, et j'arriverai frais et dispos.

Pour le tabac, si vraiment je ne tenais plus, je m'enfermerais dans les toilettes pour en griller une, même si je me faisais attraper, d'ailleurs je ne voyais pas comment ? À part peut-être par des détecteurs de fumées. Mais cela me semblait disproportionné. De toute façon, je ne pouvais quand même pas finir le voyage aux fers à fond de cale.

A Caracas ma place était réservée par Miranda, sur les lignes intérieures. Deux heures après, je serai donc dans l'île, où l'on viendrait me chercher. A onze heures je serai rendu. Dix-sept heures de voyage quand même!

Au fait, je n'arriverais pas à cette heure-là à cause du décalage horaire: Il serait là-bas, cinq heures de l'après midi. Un bon souper, une bonne nuit là-dessus, une bonne grasse matinée mais je fus le dernier à gravir la passerelle. Et le lendemain il n'y paraîtrait plus.

Mes valises étaient prêtes, rangées dans la véranda. Je n'étais pas content de leur état, mais la crainte de ne pouvoir faire mieux m'empêcha de les refaire.

Je passais donc le temps à regarder la télé et à faire les cent pas du salon à la véranda. Il neigeait encore, ce qui ne s'était pas produit depuis des années. L'air avait une odeur particulière. La nuit était silencieuse, opaque, cotonneuse. Pourvu que l'aéroport ne soit pas bloqué ! Pensais-je.

Quand je partis mon père ne dormait pas. Il tint à m'accompagner à la porte du jardin et nous nous quittâmes comme si je partais pour une expédition dangereuse... Et qu'il ne fut pas sûr de me revoir vivant.

Ce qui ne manqua pas de refroidir mon enthousiasme déjà tiède pour ce voyage. Bref, dans le taxi qui fendait la nuit silencieuse, je n'étais pas particulièrement à l'aise, ce que j'attribuais en partie à mon manque de sommeil.

...

Mon dernier voyage remontait à quinze ans: Quand le prince Mehmet et ses gardes du corps voulaient se rendre d'urgence à Paris pour échapper aux agents de répression Soviétiques qui voulaient les abattre et empêcher ainsi le trafic de pierres précieuses.

Ce qui permettait à la résistance Afghane d'acheter des armes

C'était au tout début de l'occupation Soviétique. Mon beau-frère, le prince Akbar avait réussi à quitter son pays pour s'installer en France, grâce à ma mère et au bureau de la mission catholique de Kaboul, il avait réussi à s'exfiltrer du pays.

Il m'avait présenté son cousin qui cherchait à se mettre en rapport avec des lapidaires Français et Européens. Comme j'avais pas mal de relations à Paris et dans tous les milieux, Il pensait que je pourrais les aider.

Nous avons convenu oralement d'un contrat de commerce et le lendemain, nous nous envolions. J'avais eu beau insister sur les avantages du train, rien n'y avait fait: ils étaient pressés par le temps et j'avais dû céder.

Nous étions donc traqués par les services secrets Soviétiques. Je riais en pensant cela: Il est vrai que cette phrase, sortie de son contexte pouvait être grandiloquente et impliquait que je fusse moi-même un espion de haut vol, ou un trafiquant renommé. En fait, il n'en était rien: Je n'étais qu'un joueur de poker entraîné dans cette histoire par des circonstances imprévisibles, dont je n'avais pas exactement mesuré, ni la portée, ni les conséquences. Je n'étais pas dans cette histoire en première ligne, bien sur, mais mes nouveaux amis oui. Et si j'avais été présent au moment où les tueurs les avaient trouvés, ils auraient fait un lot et j'y passais moi aussi. Les services secrets Russes traquaient à l'époque les Afghans et leurs amis qui vendaient des émeraudes de la vallée du Panchir: Des pierres d'une couleur que je ne connaissais pas et qui, au dire des professionnels était très rare et très chère. Au bas mot, dix milles dollars le carat et j'en avais dans mes sacs d'échantillons, des saladiers plein à disposition. Des malles pleines dans la chambre d'hôtel pour acheter des armes. Bizarrement je n'avais pas eu peur de cette perspective de danger. Je ne l'avais même pas envisagée comme possible. Peut-être que je n'avais peur de rien à l'époque, ou que j'étais idiot, état dont je n'étais pas sur d'être sorti.

J'étais en tout cas, sur et certain de réussir.

Cette certitude était d'autant plus étrange, que je ne connaissais, ni les pierres, ni le milieu des lapidaires, mais j'étais sur de ma bonne étoile, si les pierres étaient ce que les afghans m'en disaient, j'étais sur, comme j'étais malin, de trouver le déboucher, de les vendre et de m'enrichir sur l'heure !

Je me promenais donc dans Paris avec deux grands sacs de sport, bourrés à raz-bord d'émeraudes, escorté par deux gardes du corps patibulaires, nerveux et surarmés, sans aucun vocabulaire, à part le Persan et sans humour. Je communiquais avec eux par gestes, il obéissait sans trop comprendre parfois, mais ils avaient des ordres, assurer ma protection, et celle des sacs : l'équivalent de dix milliards de Francs en pierres, surtout celle des sacs d'ailleurs.

D'évoquer ce passé pas si lointain, m'avait détendu, mais le silence soudain me ramena a mon anxiété.

D'autant que l'affaire conclue, j'avais gagné l'équivalent de quinze millions de francs de commission et que je n'avais pas, comme il aurait été normal, pris un saladier d'émeraudes en acompte.

En bout de piste l'avion s'était immobilisé assez longtemps, les moteurs coupés. Je pensais à un heureux problème mécanique qui aurait empêché le décollage ou à une alerte à la bombe qui rendrait indispensable un tas de contrôles qui me permettraient de m'esquiver, l'honneur sauf.

Les autres passagers, des habitués sans doute, commençaient à se plaindre de cette attente surprenante et inhabituelle, quand tout à coup, dans un grand bruit de réacteurs déchaînés, nous parvint un bruit assourdissant de tonnerre et j'étais dedans, en plein dans l'orage.

Sans prévenir, l'avion bondit en cahotant de trous en ornières et après à peine quelques mètres à peine, nous fumes arrachés par une force irrésistible qui nous projeta vers le ciel dans un angle que je croyais impossible.

Les mains agrippées aux accoudoirs du fauteuil, les jambes collées au siège, les pieds bloqués sous l'armature du siège précédent, la gorge serrée, étranglé, noyé de salive, les yeux fermés et les oreilles en alerte du moindre bruit de catastrophe ! Mon corps se couvrit d'une sueur poisseuse, visqueuse et chaude... très désagréable.

Voilà j'étais parti. Comment me retrouvai-je dans cette position d'immigrant, vers un pays que je ne connaissais pas à un âge, ou en général, les gens reviennent chez eux fortune faite? Moi je partais à l'aventure vers le soleil couchant !

Les événements actuels découlent de ce qui s'est passé avant. C'est comme une mécanique qui se met en place et vous pousse automatiquement vers des chemins imprévus. J'avais tout le voyage pour y penser, non pour essayer de redresser la barre, il était trop tard, mais pour deviner les écueils auquel j'allais être confronté, car il y en aurait, malgré les affirmations de mon frère, c'était sur...

Et le sachant, tout faire pour garder mon calme et mon sang-froid.

...

Des années que je n'avais pris l'avion sans crainte particulière, du moins le croyais-je. Là où j'allais le plus souvent c'était en Corse et sauf cas d'extrême urgence, ce qui, ces dernières années ne s'était produit qu'une fois:

J'avais touché sur un tuyau, un cheval magnifique à Vincennes et j'avais voulu faire la surprise de mon arrivée à ma famille qui était en vacance d'été au village.

Autrement, je préférais prendre le bateau, d'abord par goût personnel : cette mini-croisière d'une nuit me faisait pénétrer dans un autre monde, celui de la mer, que j'avais toujours aimée et ensuite parce que ma carte d'Ancien-Combattant me donnait

droit à une réduction de 75%. Ce qui était un faux calcul car à cette réduction s'ajoutait le prix de la cabine, du restaurant, du bar.

Ce qui tout compte fait, me coûtait beaucoup plus cher que de prendre l'avion.

De tout petit j'avais pris, au début en famille, des bateaux pour les grandes vacances en Corse. J'aimais ces grands paquebots noirs aux cheminées rouges: les „Ville d'Alger“, et les „villes d'Oran“, l'„El Djézair“, ou les coques de noix d'avant-guerre comme le „Commandant Quérré“ (personnage dont je ne connaissais même pas l'histoire) et qui roulait et tanguait dans les tempêtes d'été, l'hélice sortait de l'eau et tout le navire se mettait à vrombir, à vibrer, de toutes ses tôles et de tous ses boulons et l'on avait l'impression que c'était le bateau qui allait se mettre à tourner autour de l'hélice, comme le Pitalugue de Marcel...

Et puis à quai, ou dans la rade, nous croisions les grands paquebots blancs des Messageries- Maritimes, des seigneurs, qui faisaient la liaison avec l'Indochine, le Japon et les îles du Pacifique que nous nous promettions, mon frère et moi, agrippés au bastingage, la tête seule dépassant du bord, de prendre dès que nous serions grands, pour partir à l'aventure vers le soleil levant.

Mon manque d'intérêt et même ma répugnance pour ce moyen de transport, venait de l'enfance: Le jour où avec mon père nous avons embarqué la voiture, une DS neuve que ma mère tenait à montrer au village et à sa parenté, sur un Breguet deux-ponts. Presque à l'arrivée heureusement, j'avais montré à mon père à travers le hublot, la fumée, puis rapidement les flammes qui s'échappaient d'un moteur. Mon père m'avait marmonné à l'oreille que ce n'était pas grave et qu'on voyait déjà à l'horizon les montagnes bleues de Corse...

Que les pilotes qui avaient sûrement fait la guerre, allaient couper les moteurs et nous poser sur l'aéroport en vol plané. Je l'avais cru sans problème. Ça se passait ainsi dans mes illustrés! J'avais dix ans et déjà cette absence de peur ou cette négation naïve de la réalité.

Le plus beau, c'est que cela s'est passé ainsi, mais l'attitude de ma mère qui avait assisté à l'atterrissage de l'avion en feu, me fit comprendre rétrospectivement la gravité de la situation.

Depuis mon père avait toujours refusé, sous divers prétextes de prendre l'avion et moi sans en avoir peur, j'avais eu une certaine appréhension pour ce moyen de transport: Je m'en étais passé sans peine des années durant.

...

J'avais failli ne pas partir: Après m'être renseigné auprès de différentes compagnies aériennes, il m'apparut, ce qui était logique qu'Iberia était la mieux placée sur les lignes d'Amérique du Sud.

J'avais donc par l'intermédiaire d'une agence, retenu une place pour la veille de Noël.

J'avais au dire de celle-ci, eu beaucoup de chance de trouver du disponible car à cette époque de l'année, tout était retenu: seul un désistement de dernière minute avait rendu l'opération possible.

J'avais réussi, c'était l'essentiel. Je fis donc mes préparatifs de départ et j'achetais des parfums en affaire à un ami, ainsi que des produits Corses: charcuterie et fromages qui j'en étais sûr feraient plaisir à mon frère : du foie gras, des vins fins...

Puis je cherchais, tous ces préparatifs terminés mon passeport.

En vain. J'eu beau fouiller partout, je ne le trouvais pas. Depuis que j'avais vendu mon appartement, mes affaires étaient dispersées: chez mon père, mes sœurs, des amis ou à la campagne. Ce voyage était prévu de longue date et ne sachant combien de temps durerait mon absence, ni même si je reviendrais, j'avais jugé inutile de louer ou encore moins d'acheter un appartement.

D'autant que j'aurai besoin de disponible si je décidai de m'expatrier. Toujours est-il que je commençais à croire à une perte, quand je me souvins du faux -semainier Napoléon III qui contenait un grand coffre-fort en acier, Il était chez ma sœur! Le temps de trouver les clefs, ce qui fut déjà miraculeux et j'y étais.

-J'espère qu'il n'est pas périmé ? dit ma sœur en riant.

Je ris moi aussi à cette perspective stupide. Je l'avais fait faire il y a peu, juste après mon troisième mariage. A l'époque où nous avions projeté mon épouse et moi, de nous rendre en Afrique voir sa famille... Et puis les événements en avaient décidé autrement. Surtout quand ma femme m'avait annoncé cette histoire idiote de dot. Non que je fusse intéressé par l'argent, mais puisque elle insistait et que c'était la tradition, j'avais cédé... jusqu' à ce que j'apprenne que c'était à moi de payer et non à sa famille. Et pas n'importe quoi: Une Mercedes et une villa pour sa mère. Hé oui, on n'épousait pas la petite-fille d'un roi comme une « pauvrete » me dit-elle. Je devais montrer que j'avais les moyens et que je tenais à elle. Son grand- père le roi, se contenterait d'une montre Cartier et comme j'en avais plusieurs dans mon coffre, cela ne me coûterait rien, me disait -elle. Et un peu de tout pour toute la famille: appareils photo, magnétoscope, cuisinière, frigo, casserole, boubous, pagnes, suivant le degré de parenté. Certains se contenteraient d'argent... !

-Ce sera plus facile pour toi que de ramener des cadeaux, qui peut-être ne plairont pas !

J'appris que les gens de la parenté, se déplaceraient à plusieurs jours de voyage, à pied ou en voiture et même en pirogue, pour assister à la cérémonie coutumière, la seule, la vraie. Et il faudrait les nourrir! Cela, plus les frais du voyage, fit que je renonçai et à compter les dépenses et à voyager, trouvant pour différer cet événement tous les prétextes possibles et imaginables.

Je reculais tant et si bien, que ces prétextes et tergiversations durèrent quatre ans. Cette question de coutume se révéla être si importante pour mon épouse et pour sa famille,

qu'elles en vinrent à considérer que le vrai mariage n'avait pas été célébré, et que la cérémonie civile Française n'était qu'un simulacre, un pis-aller. Que je ne l'aimais pas vraiment. Elle n'était pas une fille publique et ne pouvait vivre avec un homme sans l'assentiment de ses parents et la seule façon de le lui prouver mon amour était de l'accompagner chez elle ou je serai reçu avec toute la déférence qui m'était due.

Ou alors de la laisser partir seule et pour toujours. Ce qu'elle fit, me brisant le cœur !

Mais avant de savoir tout cela, j'avais fait la démarche du passeport. Lui, au moins me restait si ma femme était partie. J'en riais encore en feuilletant le document. Mon rire s'arrêta: il était périmé depuis la veille! Cinq ans déjà que je l'avais fait établir ? Je n'avais pas vu le temps passer.

Je téléphonai immédiatement à l'agence, qui m'assura que je pouvais effectivement partir, mais que je serais immédiatement refoulé à l'arrivée à Caracas.

Annuler ou reporter la place était impossible, m'affirma telle. Ce n'était pas un cas de force majeure, tout juste une étourderie. Elle ne se sentait en rien responsable. J'avais perdu un million par négligence.

Néanmoins, elle consentit à me donner l'adresse du cabinet de courtage qui s'était occupé de moi, mais sans espoir, me dit-elle.

Je m'y rendis sur l'heure. Je me presentais au guichet et expliquai le cas. La secrétaire ne voulut rien entendre: C'était entièrement de ma faute. Ce cas était même si rare qu'il n'était pas prévu dans les conditions de remboursement ou même d'ajournement. Elle était navrée mais. . . .

Pour se débarrasser de moi, elle m'adressa à un autre bureau où je me présentai en vainqueur, réclamant le remboursement comme si l'affaire avait été réglée auprès de quelque supérieur.

J'avais l'air si sur de moi, que l'employée déranger sa chef de service.

C'était une petite rouquine mince, au visage couvert de tâches de son, charmante. Elle m'expliqua en y mettant des formes qu'elle ne pouvait rien y faire, les places étant réservées par ordinateur et à la dernière minute, ou trouver un remplaçant ? Ils avaient refusé de vendre celle que j'avais réservée et autrement ce serait une perte sèche pour la compagnie. Déjà, depuis les attentats de New-York les temps étaient si durs pour elles qu'elles étaient toutes au bord de la faillite et les facilités d'autrefois étaient parties en fumée avec les tours de Manhattan.

Je lui dis que ça ne faisait rien et je la remerciais d'avoir bien voulu prendre de son temps pour m'expliquer les difficultés de la conjoncture internationale en général et de la crise gravissime des compagnies aériennes en particulier. Je ne regrettais pas ma démarche, car cela m'avait permis de la connaître. Je l'invitai à dîner pour le soir même, ce qu'elle refusa poliment, car malheureusement, elle était prise ce soir.

-Oh, non pas par un homme, répondit-elle, indignée à mon interrogation inquiète. Elle avait divorcé il y a peu, heureusement d'ailleurs, car il lui faisait une vie impossible.

-Je vous raconterai, me dit-elle, si toutefois nous nous revoyons.

Non, elle était prise par sa mère avec qui elle devait mettre au point les derniers détails du réveillon qu'elle passait toujours en famille.

-Moi aussi, lui dis-je et justement je devais passer les fêtes dans les îles avec mon frère et toute la famille. C'était la première fois que je serai absent et seul, et tout cela par étourderie.

Je la remerciai une dernière fois et lui tendis la main pour prendre congé. Elle la prit et m'attira dans son bureau.

-Après tout, dit-elle, je risque rien d'essayer!

Elle décrocha son téléphone.

-J'appelle une amie d'Iberia, on verra bien.

-Bonjour ma chérie, oui c'est moi. Je t'appelle car j'ai un ami intime... Oui, tu as bien entendu. . . . Hé, oui, tu vois le temps passe. On oublie. Bref il a une place réservée pour demain, mais il souhaitera retarder son départ de quelques jours... Oui, regarde la semaine prochaine. C'est possible? D'accord. Tu es un amour. Je t'embrasse. A bientôt.

-Voilà, c'est fait dit-elle en raccrochant. C'est miraculeux. Moi-même, je ne m'y attendais pas. Mais qui ne risque rien...!

-Dans un mois, je serai de retour, lui dis-je. Je vous ramènerai des langoustes et nous les dégusterons ensemble, si vous me permettez de vous inviter.

Elle permit.

...

Le lendemain je me rendis chez un fleuriste et lui fis confectionner un magnifique bouquet de fleurs et je me présentai à l'agence.

-Elle vient de partir pour les vacances de Noël, me dit la secrétaire. Quand elle reviendra il sera fané. Retournez-le au magasin et faites-le lui livrer pour son retour. Ca lui fera plaisir. Je l'appellerai tout à l'heure pour le bilan de fin d'année et lui ferai part de votre visite et de votre bouquet.

Je n'avais pas le temps de ramener le bouquet, avec toutes les démarches que j'avais à faire. Aussi le soir, ma petite copine du moment fut ravie de cette preuve d'affection supplémentaire, qu'elle attribua à mon prochain départ.

J'eus néanmoins du mal à obtenir le passeport en si peu de temps: Il fallut que je me fasse envoyer par la société de mon frère un fax exigeant ma présence, pour une affaire vitale pour son commerce. Grâce ce subterfuge je réussis à avoir le précieux document à temps.

...

Je me demandais comment j'allais le trouver : Ca faisait un an qu'il était parti, du jour au lendemain, sans prévenir personne. Pourtant l'affaire qu'il avait engagée en Corse était en passe de se réaliser et il allait être enfin tranquille, comme il l'avait souhaité. Il avait eu pas mal d'ennuis ces dernières années et nous avait demandé, lors d'une réunion de famille, trois choses pour pouvoir s'en sortir.

Sa première demande était que nous lui cédions le troisième étage de notre maison de famille dans laquelle il comptait faire des frais pour la transformer à son goût: comme il voulait s'installer en Corse, il lui fallait un logement.

Notre maison était à flanc de coteau sur une pente assez abrupte. Elle avait une entrée indépendante à chaque étage. Or elle était toujours en indivision, ce qui est possible en Corse, à cause de lois particulières datant de Napoléon. Nous avons négligé de faire les démarches administratives nécessaires à cette mise à jour et il fut donc conclu entre nous un accord verbal: Il était entendu que cet étage, constituerait sa part d'héritage sur nos biens immobiliers insulaires.

La seconde chose qu'il demanda, fut qu'on lui céda à titre commercial, moyennant un loyer qui restait et reste toujours à débattre, le rez-de-chaussée qu'il comptait transformer en restaurant.

Sa troisième demande était qu'on lui dona, sans qu'aucun prix ne fut établi, une forêt de châtaigniers et de maquis. Il était tacitement entendu que cela réglerait sa part sur les terres de la famille. C'était un grand terrain ou coulait une petite rivière entre de grands blocs de granit, situé à la sortie du village sur la route de la mer et avec une vue splendide dominant le golfe de Valinco.

Il voulait y construire un lotissement de bungalows, pour s'assurer une rente par leur location estivale. Il se faisait fort de le faire viabiliser, car il était très bien introduit dans le pays, auprès d'hommes politiques qui seraient ravis de l'obliger, en faisant installer l'eau, l'électricité et le tout-à-l'égout.

C'était notre frère, il était embêté : nous lui accordâmes tout ce qu'il voulait.

Des travaux furent engagés. Rapidement son étage se transforma en un appartement agréable doté de tout le confort moderne. Le restaurant fut, avec l'aide d'amis et de parents rapidement en état. Un grand four à pizza fut construit sur la place du bas. Il engagea un cuisinier Réunionnais qui mit à sa carte des plats exotiques alléchants et l'affaire démarra fort bien.

Des travaux de terrassement furent entrepris sur le terrain et des constructions commencèrent à s'élever. Mais il comptait obtenir rapidement des aides de l'état au développement touristique et celles-ci se firent attendre plus longtemps que prévu. Ce qui le plaça dans une situation financière difficile, cependant pas catastrophique.

Il avait rencontré à Ajaccio une veuve, jeune encore, qui avait du bien et lui manifestait quelque intérêt. Elle était disposée à l'aider financièrement pour réaliser ses projets et semblait lui mettre du plomb dans la tête. Elle voulait qu'il rompe avec certaines habitudes et surtout certaines relations qui ne lui avaient rapporté dans le passé que des ennuis.

Il eu la sagesse de se l'attacher et semblait être sorti définitivement d'affaire. Mais il était dit que cette situation ne devait pas durer et par un de ses coups dont le sort est familier, tous ses plans de stabilité furent ruinés.

...

Un hiver où je me trouvais en Corse pour régler quelque affaire familiale en souffrance, mon frère qui était sur place disait ne pas avoir le temps de s'en occuper, pris qu'il était par les multiples démarches occasionnées par la construction de ses bungalows.

Mes sœurs travaillant ne pouvaient se libérer, il était tacitement entendu que cette tâche me revenait.

Il est vrai que mes occupations légères de joueur de poker, m'en laissaient le loisir et je le faisais volontiers, quoique en traînant parfois des pieds.

Il s'agissait de faire payer les locataires. De bien mauvais gestionnaires sans doute, puisqu'ils restaient des mois sans penser à nous envoyer un chèque. Quand d'aventure l'idée leur en venait, ce jour là, justement leur chéquier était vide... Ou bien sur le moment, ils ne le trouvaient pas, et après, ils oubliaient, malgré mes coups de téléphone et mes lettres. Je me décidai donc à y aller deux fois par an environ. C'était devenu une routine mais que je prenais comme un jeu, que de devoir me déplacer si je voulais être payé.

A cela s'ajoutait un bien que nous avions vendu devant notaire, mais l'absence d'un document administratifs en bloquait le règlement. Le nouveau propriétaire qui s'était installé arguait de ce fait pour retarder le paiement.

Le notaire lui, s'abritait derrière l'administration, qui elle-même évoquait l'absence de documents notariaux qui était le fait d'une autre étude.

Bref l'habituel imbroglio corse.

Nous avions également des pâturages et des forêts, notamment de chêne-liège. Perdue dans le maquis au bord du fleuve, il fallait des heures de marche pour s'y rendre. J'avais essayé une fois et m'étais perdu. Le muletier chargé du ramassage n'arrivait pas à se souvenir s'il fallait ou non le ramasser cette année là et les gens du village ne

voulaient rien me dire : ils ne savaient pas, c'était loin, ils n'allaient pas souvent de ce côté là, bref, l'Omerta de ceux qui étaient restés, envers ceux qui étaient partis.

Je n'en sortais pas car nous n'avions presque plus de proches parents valides pour appuyer mes demandes.

La Corse en hiver est magnifique et différente, l'air y est pur, les paysages lumineux d'une couleur différente de l'été, on dirait que ce n'est pas le même pays. Je l'avais surtout connu à la saison chaude quand nous y venions en famille pour les grandes vacances.

Les collines sont couvertes de mimosas en fleurs et dans la plaine les plantations d'orangers et de citronniers apportent une note de couleur inhabituelle.

Je trouvais mon frère et mon neveu vêtus de sombre.

Tu tombes bien, nous allons à l'enterrement de Dominique, Il a été abattu il y a trois jours pour une histoire de dette de jeu, mais ce n'est pas très clair. Il doit y avoir autre chose derrière. Enfin ce sera bon qu'on t'y voit.

C'était un petit cousin. Un voyou de Paris, un garçon plaisant qui avait aidé mon frère gracieusement lors de l'installation de son restaurant. Je l'aimais bien, quoiqu'il appartînt à la famille de nos ennemis.

Mais, enfin, il avait fait amende honorable. En privé il est vrai, en nous disant qu' 'officiellement il ne pouvait désavouer sa famille mais, qu'il savait que les torts étaient de leur côté.

Je n'ai jamais aimé les enterrements qui sont pour certains un spectacle ou une occasion de relations mondaines, surtout dans ces petits villages où il ne se passe pas grand chose. Je n'avais pratiquement plus de liens avec les gens du pays. Il ne nous y restait plus que des petits cousins avec qui nous n'avions presque plus de rapports. J'eus beau évoquer une mauvaise traversée réelle, causée par la tempête et mon manque de sommeil, rien n'y fit. Il paraissait qu'il était de mon devoir, puisque les gens savaient que j'étais là, de l'accompagner pour sa dernière promenade. Force fut de m'exécuter.

Nous fîmes les trente mètres qui séparaient nos deux maisons. Quelques marches et escaliers de granit plus loin, nous arrivâmes dans leur cour. Des poules énervées par ce flot inhabituel de visites y caquetaient et deux chèvres aux membres entravés bêlaient pour être traitées. Personne n'y avait pensé.

La première personne que nous rencontrâmes fut le menuisier du village qui était aussi traditionnellement le croque-mort. En tant qu'ordonnateur des funérailles il devait recevoir les visites pour soulager la famille bien éprouvée.

Quel malheur, nous dit-il, si jeune, si plein d'avenir ! Au fait, je m'excuse pour la porte-fenêtre de votre terrasse mais je n'ai pas eu le temps de m'en occuper. Avec toutes ces

morts violentes, je passe mon temps à fabriquer des cercueils. Notre jeunesse se tue à coup de revolver.

Je l'assurais, que ce n'était pas grave, pour la porte-fenêtre bien sur, et il nous laissa pénétrer dans la maison sombre.

-Ca doit faire deux ans qu'on lui a passé cette commande, non?

-Oui, je m'en rappelle très bien, Il était venu prendre les dimensions pour avoir l'acompte mais comme elles ne correspondent pas à celles des menuiseries industrielles qu'il pourrait bricoler, il dit qu'il n'a pas le temps.

-Il nous facture de la confection, au prix du sur-mesure.

-C'est la Corse !

Nous fumes reçu sans aménité, quoique dans toutes les règles de la bienséance, par le grand-père ennemi et rancunier qui nous remercia de notre visite et nous invita à aller nous recueillir devant la dépouille.

Après avoir salué les personnes qui se pressaient dans la salle principale, nous arrivâmes dans la chambre sombrement illuminée de cierges. Les pendules étaient arrêtées, les miroirs couverts. De part et d'autre des pieds du lit, des femmes en noir enfoulardées de leur „fatsuleto“, se répondaient les une aux autres, en se lamentant.

Notre cousin semblait tranquillement dormir dans son costume sombre. Même mort il était charmant. Je le revoyais à Paris le lendemain du jour où je lui avais téléphoné pour lui dire que j'avais des problèmes. Arrivant à brides abattues pour me donner un Walter PPK dont il me vanta la fiabilité et les dimensions réduites qui ne déformaient pas les poches.

-J'en avais besoin hier, lui dis-je.

-Hé !je n'étais pas là! Dès que j'ai eu ton message je suis accouru. T'as des ennuis?

-C'est réglé, c'était un problème que ma femme avait sans m'en parler. Je m'en suis occupé.

-Un problème ? dit-il en sortant un carnet: nom et adresse?

Il était si beau, dit l'une des femmes en nous interpellant !

-Et si gentil ! Lui répondit l'autre.

-Il avait si bien réussi à Paris, mais il était resté simple et faisait le bien autour de lui.

-Un saint. C'était un saint. Un soutien de famille, un pilier de la communauté. Qu'allons-nous devenir sans lui?

-Un garçon si entreprenant, parti de rien. Ceux qui l'ont tué doivent trembler car la vengeance de notre famille sera terrible et ne les épargnera pas.

-Jusqu'à Paris, il était monté. Même la capitale avait reconnu son talent.

-Et si bon avec ses femmes. Elles sont toutes là et peuvent en témoigner. L'hiver quand le temps était trop froid, il ne les obligeait pas à aller tapiner sous la pluie.

Nous quittâmes la pièce soulés par les pleureuses, au moment où la plus zélée revenait avec une bassine de cendres qu'elle entreprit de se répandre sur la tête. Dans le même temps les autres s'arrachaient les cheveux en geignant.

Je comptais tristement les cousins dans la petite église. Les temps avaient changés. Nous vivions une fin de race : j'avais dans les villages alentour, quinze cousins germains dont certains avaient l'âge d'être mes oncles. Tous étaient partis chassés par la misère vers le continent ou les colonies. Le tiers d'entre eux ne s'était pas marié, le deuxième tiers n'avait pas eu d'enfant, le restant en avaient eu très peu: Même pas une demi-douzaine d'hommes qui pour la majorité vivait ailleurs. Comment aurais-je fait en cas de problème grave comme l'avait fait mon grand père, pour une affaire d'honneur : il avait réuni dans la journée cinquante hommes à cheval et avec leurs fusils, dans la traverse des Angeli et sur la place de notre grand four.

En ce temps-là, le nom des Angeli était connu et respecté dans tous les cantons du sud de l'île. Toute la terre- des -Seigneurs savait notre puissance et quand on additionnait à la famille, les amis les obligés et les clients, bien peu se serait risqué à nous manquer de respect.

...

Quand j'étais là-bas, j'habitais notre maison. Mais peu entretenue, elle se délabrait chaque année davantage: La salle de bains était verte d'algues, les fenêtres jointaient mal, le chauffage était en panne et je devais me contenter d'un feu de cheminée dans ma chambre. La maison était humide. Si l'hiver était trop froid, j'allais à l'hôtel à la plage. Mais cette année-là, le temps était clément. Je n'étais là que pour quelques nuits et j'avais décidé de rester au village.

Nous chantions en cœur comme à l'habitude, de vieilles chansons corses devant le feu de bois. On y faisait griller des châtaignes ou du figatelli en prenant l'apéritif, avant de passer aux choses sérieuses. Le cuisinier Réunionnais nous faisait des délices Créoles qui faisaient courir tous les gourmands du canton.

Un ami de mon frère, Dédé- le- Rieur, s'occupait du comptoir et passait autant de temps à se servir qu'à servir la clientèle: Il devait se siffler au moins une bouteille de whisky par soirée! Mais il avait des problèmes: C'était un Marseillais en cavale qui était venu se cacher en Corse Comme il n'était absolument pas discret, les gendarmes devaient être informés forcément de sa présence, ce n'était sûrement pas d'eux qu' 'il se cachait ?

Un soir, mon frère me présenta un homme comme étant son ami intime.

„Aie, aie, aie“, encore un pensais-je en voyant défiler une liste dans ma tête: La plupart des gens qu’il avait qualifié de ce titre lui avait valu les pires ennuis. Celui-là ne manqua pas à la règle, il eut même le pompon. Cependant, comme toujours il était sympathique et bientôt nous nous mîmes à boire et à plaisanter ensemble comme de vieux amis.

-Tu sais, me dit-il, j’aime ton frère comme moi-même, Je donnerais un bras pour lui s’il me le demandait et même sans qu’il me le demande d’ailleurs : un regard et je comprendrai.

Je connaissais ces propos d’ivrogne et passait à un autre sujet.

Nous étions debout au comptoir et j’avais remarqué quand il s’était tourné le pli caractéristique sous sa veste. Il était chargé et apparemment du gros calibre, mais nous étions en Corse où c’est presque un détail vestimentaire, la petite touche d’élégance qui finit un costume et je ne m’en offusquai pas.

Mon frère nous avait rejoints au comptoir.

-Ce soir, après la soirée, nous descendons à la plage. Il y a une partie de poker, une belle! Si tu veux nous faisons associés.

Comme il vit ma grimace, traduisant mon manque d’enthousiasme à cette perspective il ajouta:

-Bon ça va, d accord. C’est toi qui joue... ça te va?

Il savait que je n’avais pas trop confiance en ses talents de joueur de cartes et que par contre mes résultats personnels en ce domaine étaient excellents.

-Non, je n’ai pas trop envie, je suis venu pour régler des affaires pas pour m’enfanguer dans une partie de poker interminable.

-Non, nous jouons à la Marseillaise: Quatre heures seulement. Après, on verra qui veut faire la deuxième, mais ce n’est pas obligatoire. Tu verras, c’est des saucissons: ils ne jouent qu’entre eux et le niveau est bas par rapport à celui que tu connais sur le Continent. Tu vas les manger.

-D’après ce qu’on m’a dit, me dit l’ami, tu es une fine lame ? Alors vas-y! Autrement ton frère va jouer et il va perdre et ce n’est vraiment pas le moment. C’est donc un double service que tu lui rends et à moi aussi d’ailleurs, parce-que nous sommes associés et que je joue comme une truffe, je les perds pas, je les jette.

Je me laissais donc convaincre devant de tels arguments, qu’il était de mon devoir familial de lui rendre ce service.

Le repas et la soirée furent copieusement arrosés. Je bus, mais raisonnablement et je ne me rendis pas compte que ce n’était pas le cas de mon frère. Quand nous fûmes en voiture, lui au volant, il roula à une vitesse folle dans la nuit, coupant les virages de montagne en faisant hurler les pneus à la limite de la sortie de route. J’eus beau lui dire

de ralentir que nous étions à la merci d'une vache ou d'un cochon vagabonds qui abondent dans l'île, et qui pouvaient surgir à n'importe quel moment dans un virage ! . Il ne tint pas compte de mes exhortations et continua à rouler à tombeau ouvert.

Profitant d'un fort ralentissement dans un virage en épingle à cheveu qui dominait un précipice, je tirais le frein à main à fond et immobilisais la voiture.

-Maintenant tu me donnes le volant ou je rentre à pied ?

Il maugréa contre mon mauvais caractère mais me céda sa place. Quant à son ami derrière il n'avait rien vu et cuvait son vin.

...

Je ne connaissais personne à part TOTO mon ami d'enfance. Le fils d'un de nos bergers. Nous étions contents de nous revoir et nous évoquâmes notre jeunesse aventureuse dans le pays.

Les éléments n'étant pas en nombre suffisant pour une partie sérieuse, nous avons décidé pour passer le temps de faire une toute petite partie. Leur arrivée étant aléatoire, nous nous amusâmes à jouer, sans nous faire le jeu.

Les hommes se mirent à l'aise, et le rideau métallique tiré, enlevèrent leurs vestes, laissant apparaître des holsters d'épaule ou de ceinture. Je me rendis compte que j'étais le seul à être nu comme un ver. Cependant cette situation ne m'alarma pas.

Au contraire, le fait que je fus désarmé au milieu d'eux me protégeait plus que si j'avais été chargé et personne n'aurait permis que je fusse menacé d'une arme. Question d'honneur!

Nous nous assîmes donc de part et d'autre de la table hexagonale et le jeu commença. Mais je m'ennuyais dans cette partie sans intérêts, lorsque mon frère s'absenta pour répondre au téléphone. Naturellement, son ami s'assit pour le remplacer.

A moment donné, il ouvrit un coup et attaqua en sortie, cher. J'avais un beau point à la main mais comme il ne me faisait pas le jeu, il était supposé avoir encore mieux et donc je passai et jetai mes cartes. Un troisième larron paya pour voir son jeu. Il lui annonça:

- J'ai des nêfles. Tu as gagné.

-Ca va pas, lui dis-je, sans m'énerver, tu m'as fait passer la gagne.

-Et tu as la prétention de m'apprendre à jouer? me répondit-il hargneux.

-Sûrement! Il vaut mieux arrêter maintenant. Tu es vraiment un saucisson à ce jeu.

-tu me traites de saucisson?

Je l'avais traité ainsi toute la soirée quand il s'était agi de parler de cartes. Mais c'était plus la bonne heure pour lui. A son ton, je vis qu'il le prenait très mal et les autres aussi. Ils reculèrent. Un mauvais reflet passa dans ses yeux injectés de sang d'ivrogne. Je le vis amorcer un mouvement pour se lever. Sa veste se balança, le bras amorça un mouvement vers l'arrière. C'était là, à cet instant, qu'il se détendrait, reprendrait son contrôle et se remettrait en place, ou que son mouvement allait se poursuivre et il allait défourailler. Mes deux mains étaient parties sous la table posées sous le plateau. Il ne me restait qu'une chose à faire: soulever la table, la lui jeter dessus, le piétiner et essayer de lui attraper les mains ou son arme.

Mon frère revint de téléphoner à ce moment-là. Il vit tout de suite la situation et lui mit une gifle derrière la nuque qui l'envoya valdingué à l'autre bout de la pièce.

Aussitôt, je lui bondis dessus et lui enlevait le revolver qu'il avait sous la veste. Je vis qu'une balle était engagée dans le canon, je l'éjectais et mis la sûreté avant de le glisser sous ma ceinture. J'étais précautionneux avec les armes, d'autant qu'il y avait peu de temps, un ami lors de la même manipulation s'était arraché une couille.

-Il m'a insulté! dit-il pour se justifier comme un enfant.

-C'est mon frère, abruti! Nous avons passé la soirée ensemble à rigoler.

-C'est vrai, dit -il, repentant. Excuse-moi, j'avais oublié. Dis, tu me pardonnes? Quand je bois, parfois je fais des conneries. Il en pleurait presque. Ah, comme je m'en veux de boire: j'ai failli tuer le frère de mon meilleur ami!

-Tue-le, me dit Toto à l'oreille en me tendant son arme: C'est un sac d'embrouilles ce mec, un ivrogne et un drogué. Tôt ou tard, il va faire du mal. Il a levé une arme sur toi alors que tu étais désarmé : Pas de mentalité, c'est impardonnable ! Si tu veux, on le sort. Je viens avec toi. Personne n'a rien vu: j'en répons comme de moi-même.

Je lui pardonnais. J'eus tort. J'aurais dû au moins rompre là, partir, me faire raccompagner au village par Toto et me fâcher avec mon frère qui m'avait mis dans cette situation dangereuse. A quelques minutes près, j'avais risqué de me faire abattre dans un bar comme un petit malfrat de quartier et pour rien en plus ! J'aurais dû marquer le coup. Je ne l'ai pas fait. La suite aurait peut-être été différente !

...

C'était le temps où, colporteur hésitant, je cherchais ma voie en Corse et avais entrepris de visiter les commerces qui vendaient des babioles aux touristes. J'avais donc réuni un peu à l'aveuglette plusieurs valises d'échantillons que je m'étais procurés chez des grossistes juifs de Marseille avec qui j'avais, grâce au poker de bonnes relations et du crédit. Montres, lunettes, jouets de plage, briquets, parfums, gadgets électroniques, bouées, bijoux fantaisie. J'essayais de voir ce qui se vendrait le mieux de façon à évoluer dans ce sens.

J'habitais notre maison du village et partais en tournée tôt le matin ne rentrant que tard le soir. Je dînais au restaurant de mon frère et dû insister, le premier jour pour payer l'addition. Mais je dois reconnaître qu'on me donna, sur ce point satisfaction sans problèmes: Lucille arrivait prestement avec la note dès que je lui faisais signe.

Un jour que je travaillais à Propiano, j'étais euphorique ayant bien vendu, je suivais des yeux la silhouette d'une touriste à qui je venais de faire un compliment, ce qui ne lui avait pas déplu, quand un dénivelé imprévu du trottoir me fit basculer dans un trou où je me foulai la cheville. Je revins donc au village un pied dans le plâtre, et immobilisé pour deux semaines.

Mon frère ne s'occupa pas beaucoup de moi. Lucile me montait deux fois par jour un repas que je faisais mettre sur ma note, jusqu'au jour où il vint me demander si je ne voulais pas aller à la plage. Malgré ma surprise j'acceptai.

Un groupe de touristes nous attendait. Il était au mieux avec une femme et mon neveu avec la fille de cette dernière. Nous allâmes déjeuner au restaurant de la plage et lorsqu'on nous apporta l'addition, il me demanda discrètement de partager.

Ce que je refusai en arguant que si, lui était au mieux avec la mère et son fils avec la fille, il ne me restait plus pour moi que la grand-mère à qui faire la cour ? Ce que je refusais de faire même pour lui être agréable et ne pas troubler cette réunion de famille.

Et je quittais la table en colère et en boitillant.

Il était temps pour moi de tirer les conséquences de son attitude envers moi et d'en tenir compte dans l'avenir. Mais je ne pensais pas en avoir encore un avec lui.

...

Dans la famille nous connaissions l'immigration, surtout du côté paternel: mon grand-père avait quitté une Sicile pauvre pour les richesses du Nouveau-Monde. Il s'était installé à New-York. Il était travailleur et compétant. Il y avait fait sa fortune et un enfant, mon oncle Mérique. Après un retour malheureux financièrement en Sicile, il était parti en Egypte: Là aussi, du travail, de l'argent et une fille: Ma tante Alexandra. Puis, la Turquie et mon oncle Constantin. Enfin ce fut Marseille et mon père Patoche. Au dire de la famille mon grand-père et ses frères avaient réussi dans tous ces pays où ils étaient allés, mais c'étaient des entrepreneurs maçons, des travailleurs, des vrais, pas des fonctionnaires. Maîtres d'un art rare et recherché à l'époque, il était normal qu'ils réussissent.

A la réflexion du côté de ma mère, aussi, nous avons connu des départs. La Corse encore plus petite et plus pauvre que la Sicile avait dû, depuis des temps immémoriaux exporter sa seule richesse: Ses hommes, ils travaillaient sur le continent et surtout aux colonies, le quart des fonctionnaires coloniaux étaient corses.

Du moins depuis l'époque française. Mais qu'est ce que l'époque Française au regard de l'histoire ? Si ce n'est une parenthèse. Elle ne nous semble importante à nous, que parce-que nous la vivons.

Avant aussi, ils avaient dû partir. N'étant que des petits agriculteurs pauvres et encore moins des industriels, La pêche et la mer leur étant interdite, par la présence séculaire des croisières Barbaresques, ils ne leur restaient la plupart du temps que le métier des armes. Ils l'avaient donc exercé, surtout au service des Papes. Depuis Charlemagne la Corse était restée longtemps leur propriété personnelle: La papauté y recrutait sa garde, jusqu'à l'incident avec l'envoyé du roi de France Philippe -le -Bel qui avait obligé le Pape à les licencier et à les remplacer par des Suisses, plus souples, plus dociles à ses ordres. Puis l'avait enlevé pour l'installer à Avignon, plus près de Paris, coupé de leur puissance Romaine, de ses intrigues et alliances. .

Nous avons servi aussi les républiques Italiennes: Un peu Pise et Venise, mais surtout Gènes, et le royaume de Naples puis les rois de France et même les empereurs de Constantinople, Romains, Grecs, Byzantins, Latins , Francs.

La Corse mise en valeur par Rome, avait décliné à la fin de l'empire. Les invasions Vandales n'avaient rien arrangé, les Maures et Sarrasins non plus. Mais le grand malheur vint des pirates Barbaresques d'Alger, de Tunis, de Tripoli qui pendant des siècles la ravagèrent et la pillèrent. Tuant les hommes qui résistaient, les vieillards et les nourrissons, les malades, enlevant les hommes jeunes pour les réduire en esclavage dans leurs galères ou dans leurs jardins et dans leurs villes comme artisans ou serviteurs de maison. Dans le meilleur des cas. Sinon, ils les faisaient castrer pour garder leurs femmes et leurs maisons des étrangers. Les jeunes femmes et les fillettes, ils les enfermaient dans des harems pour assouvir les phantasmes de leurs maîtres.

Toutes les terres de la Méditerranée furent soumises à ce traitement pendant des siècles, puisque le dernier raid des Barbaresques eut lieu en 1815.

Le résultat pour la Corse fut que les riches plaines côtières furent abandonnées, que les lits des fleuves à l'embouchure ne furent plus entretenus et s'ensasèrent, que les marécages s'étendirent: Les moustiques se développèrent répandant la malaria. Les rares habitants qui se maintenaient craintivement sur la côte pour leurs troupeaux, errant de cabanes en grottes, en furent affectés. Ce cercle vicieux développa le désert des côtes.

Les marécages, les moustiques et les Barbaresques s'aidant l'un l'autre transformèrent ce pays fertile, en pâturages secs. Tous les petits villages de pêcheurs furent abandonnés et la population se refugia dans les montagnes.

Seuls les Génois se maintinrent à la mer, dans leurs citadelles de Bastia, Calvi, Ajaccio, Bonifacio et Porto-Vecchio. Seuls, ils restèrent à la côte qu'ils peuplèrent de Liguriens de la Rivière, prévenant les incursions des Mauresques par un système de tours de guet.

...

A la mort de mon grand père, ma mère avait rejoint son oncle à Marseille. Puis la guerre était arrivée, petit à petit, la famille s'y était trouvée réunie. Les terres ne rapportaient plus rien du fait, du manque de main d'œuvre et de la concurrence de l'Algérie qui produisait les mêmes denrées à des prix très inférieurs.

Nous étions donc des immigrés dans notre propre pays. On nous le faisait bien sentir parfois, mais connaissant le caractère des Corses et leur contribution récente, mais importante, à l'histoire nationale, nos contradicteurs n'osaient pas aller au bout de leurs idées.

Le Corse est fier. Trop disent certains. C'est même de l'orgueil. Mais il est évident que nous plaçons l'honneur au-dessus de toutes les vertus. La parole donnée est sacrée et nous avons le sens de l'hospitalité. Cependant, il faut se comporter de la même façon avec nous: Un Corse n'hésitera jamais à se faire justice lui-même, si les moyens légaux sont impuissants à le faire.

Les temps passent et les problèmes demeurent. Ainsi je me retrouvai devoir partir ! Cependant, dans mon cas, il n'y avait pas nécessité pécuniaire, mais devoir familial et esprit d'aventure.

Partir à l'étranger pour travailler et surtout y faire fortune, je n'y étais pas opposé. Sauf que le travail, je ne connaissais pas bien, ayant jusqu'à ce jour réussi à vivre relativement bien en y échappant. Cela par une espèce de miracle perpétuel que je ne m'expliquais pas très bien, il est vrai sans trop chercher à comprendre.

...

Bizarrement comme au temps des anciens navigateurs, nous longeâmes la côte. Peu à peu, je me détendis. A la hauteur de Valence, nous piquâmes vers le Nord –Ouest. Je vis les montagnes Ibériques enneigées avec de petits villages et des châteaux sur les crêtes. Je pensais à la Reconquista et à ces châteaux en Espagne qui avait fait courir les aventuriers de toute l'Europe. Et moi j'allais encore plus loin, vers le Nouveau Monde, quelques siècles plus tard. Quoique Colomb le Génois de Calvi n'était arrivé en Amérique que l'année où le royaume de Grenade était tombé aux mains des Chrétiens. Date charnière dans l'histoire du monde, plus importante pour moi que la chute de Constantinople qui pourtant, à l'époque était passée presque inaperçue, si ce n'est au niveau des bavardages et des promesses belliqueuses de croisades avortées.

Les expéditions militaires, les grandes parades de puissance, les armadas, s'étaient contentées d'escarmoucher en Méditerranée, sans danger pour le grand Sultan.

Ce monde Grec nous était, à nous Catholiques Romains, de plus en plus étranger, opaque, obscur, incompréhensible avec ses races et ses religions mêlées, ses intrigues de palais, ses mercenaires qui s'engageaient par peuples entiers, gardant une frontière qui devenait la leur, contre leurs cousins qui vivaient de l'autre côté de la montagne ou du fleuve.

On n'en avait certainement pas calculé toutes les conséquences ! L'histoire de l'Europe s'en trouva changée pour toujours. Mais le monde avait basculé vers l'ouest et la découverte de l'Amérique changea toutes les donnees, et puis les Portugais dans l'océan Indien, permirent d'oblitérer le monde musulman, on préféra enterrer en l'oubliant le problème des Mahométans et surtout des Turcs.

L'Europe ne se réveilla que quand les janissaires à la marmite, mirent le siège devant Vienne.

Sans autre conséquence pour la suite que l'invention de ces merveilleux croissants, que les diététiciens m'interdisent, hélas.

Ces banales réflexions historiques, me détendirent m'empêchant de penser à autre chose qu'à ma si soudaine transformation en oiseau.

...

...A Madrid, je dus prendre mes bagages, moi-même, à la main. Rien n'était prévu pour le transfert. L'aéroport était immense et les itinéraires mal indiqués. J'arrivai tant bien que mal à la zone internationale, remis mes bagages au proposé et déjeunai dans un café. L'avion avait du retard. Tout le monde parlait espagnol ou anglais et je ne comprenais rien à leur charabia alors que nous étions si près de chez nous, ce qui me laissa mal augurer, de ce que serait mon désarroi de l'autre côté de l'océan.

Je fis le tour des boutiques, j'avais amplement le temps.

Dans la salle d'attente je vis de superbes indiennes. Je n'en avais vu qu'au cinéma dans des westerns. Des brunes aux cheveux raides et longs qui, à ma grande surprise, répondirent à mon sourire avec impertinence me regardant droit dans les yeux sans même un battement de cils, ni sans regarder tout de suite après leurs chaussures ou le sol, comme le font les femmes chez nous d'habitude. Les femmes honnêtes en tout cas.

Des chevrettes qui regardaient le loup dans les yeux! Comme toutes eurent ce comportement, cela me surprit. J'en déduisis que ces indiennes n'avaient ni froid aux yeux ni ailleurs. Ce qui me laissa dubitatif quant à l'avenir. Apparemment elles n'avaient pas peur des hommes. Ca tombait bien je n'avais pas peur des femmes.

Je fis enregistrer mes bagages. À mon grand soulagement, ils disparurent dans une trappe. Une heure que je les trimbalais dans cet aéroport immense pour arriver à trouver enfin le bon terminal. Ils auraient pu prévoir un système où le passager n'a pas à se soucier de ces menus détails matériels empoisonnants.

Il semblait, d'après les informations que je parvins à déchiffrer que l'avion fut en retard. Je commençais à être fatigué, mais résistais à l'appel des fauteuils profonds où j'avais peur de m'endormir et de ne pas entendre l'annonce du départ. Je fis donc le tour de la zone internationale. L'aéroport était magnifique, moderne et lumineux. Beaucoup plus grand et luxueux que je ne l'avais imaginé pour l'Espagne. On y trouvait

toutes sortes de boutiques en détaxé. J'y trouvais les parfums que j'avais achetés comme cadeaux de Noël encore moins chers que les volés.

Puis je passais aux vêtements. J'étais bien sûr en tenue d'hiver, ce qui ne serait pas approprié pour les Tropiques. Mes affaires d'été, vu l'état de mes valises seraient certainement froissées à l'arrivée. J'achetais donc des chemisettes manches courtes appropriées à ces climats, avec des fleurs multicolores, des bermudas de couleurs vives et des pantalons légers en lin. Je fis d'excellentes affaires profitant des soldes en plus du prix détaxé. Puis je tombais sur un chapelier qui me vendit un magnifique Panama d'origine, fabriqué en Équateur comme il se doit, couleur crème, avec un ruban marron. Du dernier chic! Et qui en plus se repliait dans un étui à cigare d'où il jaillissait, retrouvant sa forme comme dans un tour de magicien.

J'avais toujours aimé les chapeaux mais la mode chez nous s'était perdue. Il ne faisait pas assez froid l'hiver, ni assez chaud l'été, pour que cet accessoire fut indispensable. Aussi avait-il été peu à peu oublié. Pourtant j'avais toujours trouvé que cela terminait une tenue élégante. Seules quelques femmes l'avaient encore compris. Quelle classe quand elles défilaient devant mes yeux éblouis!

Pour moi leur premier geste d'intimité était de l'enlever en défaisant leurs cheveux. Quand on avait obtenu cela, le plus dur était fait. Elles étaient en terre de confiance, le reste devant suivre pour peu qu'on ne les brusquât point.

Je n'aurais pas osé le mettre chez moi mais là, dans l'anonymat d'une aérogare étrangère je n'attendis pas d'être sous d'autres cieus pour l'arborer. Je n'avais pas l'habitude de me voir ainsi, aussi cherchais-je à surprendre mon reflet dans les glaces des vitrines. Je vis venir vers moi un type arborant le même chapeau. Je me fis la réflexion, à la fois que ce chapeau était à la mode, mais qu'il semblait porté par de gros bourgeois repus: un touriste Allemand sans doute, grassouillet, la peau d'un blanc rosé indécent. Les gens n'ont pas conscience du ridicule. Ce type l'était. Il est vrai que certains n'avaient pas la moindre pudeur, ou bien qu'ils ne se voyaient pas tels qu'ils étaient. Comme cette chemise à fleurs parfaitement déplacée dans un aéroport, à peine portable à la plage et encore! . . . Une chemise à fleurs?

-Mais on dirait la mienne ? Me dis-je.

Je me rendis compte avec stupéfaction et chagrin que ce gros touriste qui s'avançait, c'était moi! Nom de dieu, comme j'avais changé en peu de temps, depuis un an que j'étais seul.

Séduit, abandonné et dépressif, telle était ma situation !

Je vis défiler les bons repas, les soirées au cabaret ou dans les tripots où le seul exercice physique que je pratiquais était de donner les cartes. Il est vrai que je ne pouvais plus, faute de partenaire m'exercer à mon sport favori. À part quelques intermittentes sans motivations réelles ou bien des mercenaires avec des mentalités de fonctionnaires, dans

lequel je me donnais à fond... j'avais pourtant obtenu force médailles et remerciements, de quoi remplir un livre d'or.

C'était un exercice que j'adorais pratiquer et à toutes occasions. Le lieu m'importait peu. Toujours disponible. La voiture, toutes les pièces de la maison, un escalier, tout faisait l'affaire, ou bien une cave. Je l'avais fait en mer, en piscine, en baignoire, il ne me manquait que l'ascenseur: mes partenaires ayant toujours refusé malgré mes demandes réitérées, de peur d'être surprise. Et l'avion, mais à cela, je ne pensais même pas. Je doutais de pouvoir y arriver un jour, vu l'état dans lequel je me trouvais à peine à bord!

Si je voulais maigrir, je savais ce qui me restait à faire: régime, sport et, au plus vite, une nouvelle femme, c'était une question de forme et même de survie.

...

L'avion était gigantesque. On y accédait par une grande passerelle couverte. Par un interstice je le vis grand et haut comme un paquebot. Huit rangées de sièges s'y déployaient sur des dizaines de mètres.

Immense par rapport à celui que je venais de quitter qui n'en avait que deux de front. Je gagnais ma place juste au dessus des roues et je m'y lovais.

De grands bruits venaient des soutes. Des enfants couraient dans les couloirs. Des arrivants de plus en plus nombreux, des centaines, déferlaient encombrés de valises! Je reçus je ne sais combien de coups de maladroits de passage. Des sacs me dégringolèrent dessus à l'ouverture des trappes. Enfin le silence se fit. Deux hôtesses en bout de couloir refirent le même speech sur les catastrophes aériennes. Je les écoutai avec encore plus d'attention que la première fois et en surveillant surtout celle qui mimait les gestes. Il devait y avoir encore à bord un groupe de sourds.

Puis on commença à rouler. Il me semblait que l'avion penchait de mon côté. Des charges mal réparties en soute pensais-je. Mais non, ce sont des professionnels, il est peut-être construit comme ça, ou alors les pneus de mon côté sont mal gonflés ?

On commença à rouler dans la nuit, puis on s'arrêta, l'attente fut brève. Nous redémarrâmes lentement. On se mit à rouler. Les bâtiments de l'aérogare défilèrent devant nous de plus en plus vite puis plus rien à part la nuit obscure. J'entendais des bruits de roulement qui me semblaient anormaux de mon côté. Je voulais en faire part à l'hôtesse quand soudain on s'arracha du sol. Moins violemment que la fois précédente. Ça y est, pensais-je, on est en l'air.

Pourvu que ça dure, comme disait Madame-Mère.

A peine avions nous décollé, l'avion à peine stabilisé, que les hôtesses apparurent avec des chariots de cuisine. La paella qu'on me servit ne m'enthousiasma pas, mes

résolutions de régime jouèrent sans doute ? Toujours est-il que je ne mangeai presque rien. Je grignotai une cuisse de poulet, toujours attentif aux bruits.

Les lumières s'éteignirent. Un écran de cinéma apparut en bout de couloir: un film que j'avais déjà vu, mais pas en Espagnol, dont le sujet ne m'intéressait déjà pas en Français. J'essayai de dormir. Je pris deux somnifères mais je n'y parvins pas. Je pensais encore aux circonstances qui m'avaient amenées à me cramponner à mon siège comme un perroquet en cage.

J'étais encore loin d'être un vieux loup de l'air.

J'étais assis sur un siège qui n'était pas le mien. Dans celui qu'on m'avait attribué, j'étais coincé à gauche comme à droite, prisonnier d'autres passagers. Celui que je m'étais attribué était sur un bord face à un rideau de tissu rouge comme au théâtre. Une main gantée de blanc jaillit sur le haut et le manœuvra. Il s'ouvrit et une ravissante hôtesse de l'air apparut. Elle s'avança, pivota sur elle même, remit le rideau en place comme un numéro de prestidigitation et s'en fut vers l'arrière, sans que j'ai eu le temps de voir ce qui se cachait derrière. Durant tout le voyage, la scène se répéta à profusion et je ne pus apercevoir que des sièges plus larges, plus cossus que le mien.

...

-Alors tu as pesé le pour et le contre? Tu t'es décidé?

-Pas vraiment, j'hésite.

-C'est un coup sur, du billard ! De toute façon qu'est ce que tu risques? Tu viens et si ce que je t'ai dit ne se confirme pas, ou si l'affaire ne te plaît pas, tu repars. Tu ne risques que de faire un beau voyage.

-Peut-être, mais. . . .

-N'oublie pas que c'est une opportunité pour toi de redémarrer dans ce pays. Ici, tout est à faire et tu es suffisamment dégourdi pour y faire ta place au soleil, c'est le cas de le dire. Le soleil, les plages de sable blanc, les cocotiers, les vagues et les filles: des merveilles, tu m'en diras des nouvelles. Belles, douces, gentilles, (c'est dans leur mentalité), soumises aux hommes. Pour elles, nous sommes comme des dieux. Surtout les Européens Latins, c'est la même mentalité. Elles n'aiment pas les Américains ou les Anglais mais nous, elles nous adorent. Tu verras! Et puis aussi le fric, quand on est bien introduit comme nous le sommes, on le ramasse à la pelle et là-bas, la vie ne coûte rien; c'est le paradis, je te dis! Viens !

C'était un genre de discours qui ne pouvait que me plaire. D'ailleurs à qui n'aurait-il pas plu? Mais je connaissais mon frère et son don, non pas d'affabuler mais de déguiser la vérité à sa convenance. C'était pour le pratiquer moi-même que je connaissais la puissance des mots: ce qu'ils évoquent et ce qu'ils suggèrent, sans vraiment le dire.

Des affaires avec mon frère, j'en avais déjà faites et le moins que je puisse dire, c'est que le résultat avait toujours été bien en deçà de ce qu'il avait pu dire et promettre. Il avait toujours pris les choses à la légère et ses engagements ne valaient que sur le moment, avant que d'autres plus mirifiques ne lui fassent oublier ses promesses. Mais avec le temps et l'expérience, il avait peut-être changé ? Surtout que là, dans ce pays inconnu, il jouait ses dernières cartes et si l'affaire se présentait comme il le disait ? C'était du velours. En tout cas, je me promis de vérifier ses dires à la loupe et de ne pas m'engager sur de simples promesses. Moi aussi c'était mes dernières cartouches. Plus de munitions: plus de victoires possibles, à part au couteau, au corps- à -corps! Mais je n'en avais aucune envie.

Aussi , lui objectai-je que je n'étais pas bon à grand chose, ce qui était vrai, et que n'ayant pas entrepris de grande affaires dans mon pays où je connaissais toutes les ficelles et plein de gens bien placés, je me voyais mal recommencer à mon âge, dans un pays où je ne connaissais personne, même pas la langue, qui était le seul muscle que je maîtrisais à peu près et recommencer dans un domaine qui m'était étranger, encore moins.

-Ca fait rien, me dit-il toujours optimiste: tu apprendras vite, je te fais confiance! D'ailleurs, il serait peut-être temps, puisque nous allons redevenir associés que tu m'expliques ta méthode, non? . . .

. . . L'appartement à Paris, l'hôtel particulier à Neuilly, la villa à Saint Tropez, Monaco, Deauville ? Même si tu ne les as eu qu'un temps, ça coûte bonbon. Alors comment? Mystère! T'es vraiment pas bavard, toi?

-Tu sais bien que tout ça c'était grâce à ma femme, enfin à mes femmes. Mais l'une après l'autre.

-Bon, tu m'expliqueras si tu veux. Y a pas d'urgence. Mais là, en ce moment je suis un peu bloqué financièrement. J'ai tout, ne me manque que l'autorisation de Bruxelles. Je t'expliquerai. Si tu pouvais m'envoyer un peu d'argent que je finance ma première expédition, ça me permettra de gagner du temps, de prendre des contacts. Et puis, encore une fois, c'est bon pour toi. Tu peux redémarrer une nouvelle vie, au soleil sous les palmiers, avec des sirènes ?

-Sans doute, mais

-Ecoute, il y a dans cette île un trésor et j'en ai la clef. Ne refuse pas. Ce voyage, c'est Ali -Baba qui t'invite ! J'ai trouvé la caverne magique, elle est bourrée de trésors et j'ai le mot de passe qui ouvre la grotte, viens ! C'est la chance de ta vie. De toute façon, je sais que tu as vendu ton appartement pour financer la création de ta société. Mais tu vends des armes depuis des années, en fraude! Enfin, pas vraiment mais en trichant un peu avec la loi et tu ne vas pas monter une affaire en fin d'année! Prends un peu des vacances et à la rentrée, tu seras toujours à temps de t'y mettre.

...

Je venais de vendre mon appartement, pas aussi bien que je l'avais souhaité. Mais j'étais pris par le temps. Cette vente traînait depuis trop longtemps et j'avais besoin d'argent pour démarrer ma société en grand, comme je l'aurais voulu et dû le faire depuis des années, au point de commencer à me lasser.

Mais je ne savais rien faire d'autre et plutôt que de traîner à la petite semaine comme je l'avais fait trop longtemps, j'étais décidé à regrouper mes billes et à foncer dans un domaine où je savais pouvoir m'en sortir haut la main, ne plus avoir de problèmes financiers, avoir au moins cette tranquillité-là. Laisser tomber les cartes qui de toute façon me rapportaient de moins en moins, au prix d'une tension nerveuse de plus en plus grande que je n'arrivais plus à évacuer aussi bien qu'avant et qui me laissait, après une nuit de jeu perdant, anéanti pour quelques heures.

Le secours de la Suisse, à la suite de mon accident m'étant dorénavant tari, je ne pouvais plus compter que sur moi-même pour m'en sortir. Vendre du matériel de défense m'avait permis de survivre en ces années de vaches maigres mais je me devais de développer l'affaire: prendre des représentants, une secrétaire, un comptable, un bureau, enfin le pack complet, comme tout le monde.

Vivre enfin confortablement de mon travail et au grand jour et non plus sous le nom de mon ami armurier qui étant à la fois grossiste et détaillant, était intéressé à ce que je fasse des affaires sous le couvert de son magasin. Ce qui avait pour lui deux avantages: il augmentait son chiffre d'affaire en temps que grossiste et grossissait celui de son magasin qui prenait ainsi de la valeur.

Or, il avait trouvé à vendre, et un bon prix ses deux affaires et m'avait dit ne pas souhaiter, pour des raisons qu'il ne m'expliqua, pas que je continue avec son successeur, et, comme c'était dans nos accords de départ, je n'avais pu que m'incliner devant sa volonté sans même poser de questions.

Nous avons vendu une propriété familiale que nous possédions en Corse et un héritage inattendu et mystérieux sur lequel nous n'arrivions pas à avoir d'informations nous attendait: un petit parent que nous ne connaissions pas venait de mourir sans enfants. Le cabinet de généalogie qui nous avait annoncé la nouvelle s'étant révélé si gourmand (il réclamait 62% de l'héritage, en plus des 60% de l'état) que j'avais convaincu mes sœurs et mon frère de refuser leur proposition. Quitte à tout perdre si nous ne trouvions pas notre parent et de faire une enquête tous seuls pour la retrouver. Ma tante et ma mère étant décédées, nos sources d'informations étaient restreintes. Elles, à coup sur, en peu de temps auraient trouvé de qui il s'agissait. Nous dûmes recourir à de petits cousins qui nous soumirent plusieurs possibilités :

D'abord notre tante Antoinette, dont nous n'avions plus de nouvelles depuis des années et qui vu son grant- âge, pouvait être décédée.

Nous nous étions perdu de vue car elle était apparentée par mariage à nos parents ennemis avec lesquels nous étions depuis des années en procès, pour un bien qu'ils

avaient tenté de nous voler : Ils avaient profité de notre absence de l'île pour faire des faux et tenter de nous spolier.

Ne pouvant désavouer publiquement la famille de son mari, elle avait choisi la neutralité de la disparition. Or son mari étant mort, elle avait tenté de se rapprocher de nous, la seule famille qui lui resta, mais avait perdu notre adresse.

Un jour, je reçus un coup de fil d'un ami qui me dit qu'on parlait de nous sur Radio Monte-Carlo: C'était effectivement la tante Antoinette qui lançait sur les ondes des messages pour nous retrouver.

Avec ma mère nous allâmes la voir à Nice où elle résidait dans un magnifique appartement sur la promenade des Anglais, dans un étage élevé avec une vue superbe sur la mer.

Elle fut ravie de nous avoir retrouvés et vint à plusieurs reprises nous rendre visite. Avec ma mère et ma tante, elles évoquèrent le passé. Elle était si contente qu'elle nous promit de nous laisser tous ses biens par testament.

-Savez -vous pourquoi j'aime tellement Nice que je connais depuis 1916? J'y étais infirmière, le Négrésco avait été transformé en hôpital militaire, ou plutôt en maison de convalescence, surtout pour les gazés des tranchées, et j'ai eu la surprise d'y rencontrer notre cousin, celui qui allait devenir mon mari.

Elle dressa la liste de ses nombreux biens et possessions en Corse. Maisons et terrains défilèrent dans le descriptif qu'elle nous fit, jusqu'au moment où elles évoquèrent un calvaire situé sur un de ses terrains. Ma mère lui avoua qu'il lui avait fait très peur quand elle était petite fille et qu'elle se promettait de le faire détruire.

-Comment oses-tu? Détruire le calvaire que mon grand-père a fait ériger pour commémorer la mort de son ennemi, à l'emplacement même où celui-ci lui avait tendu une embuscade ? Je te déshérite!

Et elle partit en claquant la porte, nous ne l'avons jamais revue, ni cherché à la revoir.

La seconde possibilité, s'appelait Marguerite, fille d'une sœur de ma grand-mère. Elle était amoureuse d'un jeune homme mais son père lui refusa son consentement pour de vieilles raisons de Vendetta. Ni elle, ni son fiancé, ne voulurent passer outre, car cela correspondait à une malédiction et à la perte de tout lien familial et social. . Le jeune homme, la mort dans l'âme s'expatria.

Il se maria sur le continent où il eu un fils. Elle-même se maria à un homme du pays qui avait l'agrément de son père et ils eurent eux aussi un garçon, nés tous deux à quelques jours d'intervalle.

A la déclaration de guerre, la coïncidence voulut que les deux garçons fussent tous deux mobilisés dans l'aviation comme pilotes et qu'ils furent tous deux abattus par les Allemands, le même jour.

-Pilote, me dit ma sœur c'est une bonne chose: ça démontre un niveau culturel et donc social, satisfaisant pour notre héritage.

Des années plus tard, veufs tous les deux et sans autre enfant, ils se retrouvèrent en Corse et cette fois, ils s'épousèrent sans rien demander à personne.

...

La troisième possibilité datait des années trente. Une cousine avait fui le village à la suite d'une histoire d'amour malheureuse et était devenue gouvernante des enfants d'une famille de Russes-Blancs à Paris.

Il s'avéra que c'était la bonne piste et que cette dame nous laissait un appartement à Saint- Germain-en-Laye, des meubles et des tableaux, plus un portefeuille d'actions conséquents.

Seule la somme ne nous était pas connue, le notaire se retranchant derrière le cabinet de recherches qui menaçait de nous faire un procès, si nous ne passions pas par lui, ce dont nous n'avions cure.

Tout ça pour dire que je disposais d'une somme d'argent rondelette, que je destinais à l'origine à la création et au développement de ma société de vente d'armes dont un procédé de bombe de défense , qui était de mon invention personnelle. Je la vantais à mes clients qui lui faisaient le meilleur accueil. Je ne l'avais pas fait breveter, négligence il est vrai justifié par les sommes pharamineuses que coûtait la mise au point technique du procédé.

...

Il faut dire que depuis que je m'étais séparé de ma troisième épouse, je n'avais plus goût à rien. Avec elle était parties bien des choses, sur le moment insignifiantes mais qui s'étaient vite révélées indispensables à une vie normale. À la mienne en tout cas, j'avais fait ce que font toutes les midinettes en mal d'amour, une dépression nerveuse, d'autant plus sévère qu'inavouée et non traitée.

Je traînais donc non ennui et ma solitude dans des endroits où il y avait beaucoup de monde, du bruit, de l'illusion. J'y rencontrais des amis, des relations plaisantes ou antipathiques, des quasi-ennemis pour me stimuler. On riait et plaisantait de tout, pour s'étourdir, combler le silence des nuits de solitude, quand on a la sensation que le temps passe inexorablement et que rien de ce que l'on cherche n'arrive. Qu'est ce que je cherchais? Je ne le savais pas. Un absolu ou une réalisation dont j'aurais été fier ou simplement, peut-être que l'on m'aime, ou du moins que l'on m'apprécie. Je recherchais des gens qui rigolaient et plaisantaient bruyamment, pour m'étourdir de ce bruit, oublier le silence, ne penser à rien surtout et passer le temps agréablement.

Cette expression était horrible: elle me mettait mal à l'aise! C'était nous qui passions: le temps, lui, s'en foutait de nous, inexorable.

Le soir avec d'autres célibataires plus ou moins temporaires, nous sortions dans les restaurants ou dans les boîtes, nous amusant à boire, à manger, à jouer aux cartes ou à aller au casino. On se retrouvait entre nous, surtout quand la nuit avançant, la salle se vidait des petits joueurs occasionnels. L'intensité des lampes diminuant au-dessus des tables de roulette arrêtées, on se retrouvait dans le rond de lumière, comme sur une piste de cirque quand s'allument les projecteurs. Le public clairsemé, petit à petit, arrêtait de bruisser. Le silence intense se faisait comme pour un numéro dangereux.

Alors nous nous retrouvions entre nous, les artistes, beaucoup parmi nous l'étaient et dans des domaines divers, variés et secrets. Autour du haricot à faire ou à subir les bancos avec un résultat inégal et aléatoire, se trouvaient pour un coup ou une série des associés temporaires avec qui on partageait l'angoisse et le plaisir. Parfois l'ambiance était bon enfant. Parfois elle était presque palpable de danger. Alors perdants et gagnants se défoulaient. Il est vrai que c'était plus facile pour les uns que pour les autres, mais en général les gens se tenaient bien dans la perte. On faisait des plaisanteries de collégiens qui sur le moment, semblaient nous amuser beaucoup...

Mais mon rire s'éteignait avec la fermeture de la porte d'entrée de mon chez-moi où je me retrouvais seul dans un appartement sombre et froid, trop encombré de meubles. Les fauteuils disparaissant sous le linge à repasser, la cuisine toujours en retard d'au moins une vaisselle, un frigo, ou bien vide, ou bien rempli de produits dont j'avais laissé périmer la date.

Oui, je jouais comme les enfants. Je n'avais pas grandi. Je ne voulais pas grandir, comme Peter-Pan. Le seul marqueur du temps que l'on peut avoir, c'est les enfants, et je n'en avais pas. Leur taille est l'étalon du temps qui passe et ils sont les témoins de nos responsabilités d'adulte.

Je restais tel que j'étais quand j'étais jeune, du moins me semblait-il, j'étais simplement dans une grande cour de récréation, grande comme le monde puisque tout m'était ouvert. Tout dépendait de moi et de mon talent. J'avais des dons, il me fallait les cultiver, progresser dans la technique, affronter des adversaires de plus en plus riches et de plus en plus forts.

J'y croyais: pendant des années j'ai travaillé mes coups, y pensant le jour, en les exécutant, y repensant la nuit avant de m'endormir, me réveillant parfois parce qu'un problème de la journée me tarabustait, analysant tout et son contraire, pour chercher à savoir pour tacher de comprendre! Ça me demandait beaucoup de temps mais je ne le comptais pas. Quand on aime... Car, petit à petit, c'était devenu une passion qui allait englober toute ma vie alentour. J'adorais l'ambiance de ces bouges où nous jouions, ces mauvais garçons, ces notaires, ces hommes d'affaire et ces maquereaux, ces représentants de commerce et ces escrocs, de haut et bas vol, ces avocats et policiers, tous égaux avec cinq cartes à la main. Tous, pleins d'espoir de passer devant, d'être dans la gagne, de jouer sur du velours, de passer une soirée pleine de danger et de drame, d'adrénaline et d'affrontements, d'être imperturbable dans la gagne ou dans la perte, surtout se comporter en homme d'honneur.

Mon ami, Denis Pétiton me l'avait appris en première leçon:

-Tu dois pour avoir le respect des joueurs et de toi même,

" Gagner comme un Seigneur et perdre comme un Prince".

Je n'avais jamais dérogé. L'aurais-je voulu que je n'aurais pas pu: je suis si maladroit!

Le bruit de la cellophane qui se déchire quand on ouvre un paquet de Grimaud Superfines marquait le début de la partie de poker. Petit à petit les plaisanteries s'arrêtaient. On se taisait comme à la messe pour entendre le batteur trier les cartes, en écartant les Ramis et les règles du Bridge. Entendre les mélanger dans des claquements métalliques. Tous étaient attentifs. Il fallait s'assurer que le paquet était vraiment neuf et que les cartes n'étaient pas biseautées, ni marquées par un point de vernis ou rayées d'une raclure d'ongle.

J'aimais surtout le bruit des jetons que l'on pousse ou qu'on jette sur la table. Le plus sublime était la musique que font ces bouts de plastique, quand, les joueurs à demi-levés les attirent vers eux à deux mains et qu'ils s'entrechoquent en froissant le velours vert de la table: un bruit d'abondance, de pêche miraculeuse dont je ne me lassais jamais, me levant sans maugréer plusieurs fois de suite s'il le fallait, ne rechignant pas à l'effort. À ce moment là j'entendais des anges jouer pour moi: une musique divine, au point d'en perdre les pédales et d'entendre des voix, de devenir fou peut-être

-Et pour ça, il faut des nerfs et des filets solides, comme disait Pierre à son invité un nouveau venu avec qui il avait sympathisé et qu'il emmenait faire une promenade en bateau.

-C'est que ça coûte cher le bateau, et la concurrence, Maître, je ne vous en parle même pas! Il ne faut pas mélanger des choses différentes: on ne peut pas comparer la rentabilité entre les poissons de lac et ceux de la mer. Il est vrai qu'au niveau du goût.... . N'empêche que les Arabes nous font une concurrence déloyale, avec leurs sardines à la tonne, alors moi avec mes petites carpes insipides...! Heureusement qu'on a inventé la sauce et les traditions. Je vous le demande, comment faire?

Prier ! Vouai, vous avez raison. Mais qui Rabbi? Je sais plus ! Vous me troublez avec vos histoires, ce n'est pas net tout ça!

Je songe à me recycler. C'est pourquoi je réfléchis à votre proposition d'emploi... apôtre? Je ne connais pas. Jamais entendu parler, c'est nouveau ? C'est un métier d'avenir ça?

C'est ainsi par appât du gain sans doute mais surtout parce-que je n'avais pas de métier, que n'étais bon à rien, que je ne savais rien faire et ne voulais pas apprendre, que je répugnais à l'effort répété et monotone que demande un travail constant que j'étais devenu un nouvel apôtre de cet enfer agréable qu'est le jeu.

J'y avais fait mes classes et mes premières armes. J'avais commencé par escarmoucher et puis m'étais enhardi à livrer mes premières batailles. Des petites au début et j'avais gagné. L'ambiance me plaisait. Mon sang-froid et ma mémoire me permettait de m'en sortir très honorablement. Restait à me perfectionner.

-Mais quand on aime, l'effort ne compte pas, Maître ! Répondis-je à la question et au regard malicieux de Jésus.

...

Il y avait un an environ, que poussé par la nécessité pécuniaire, j'avais repris le travail. J'avais eu du mal à m'y remettre, surtout au niveau des horaires et du petit –lever, mais je m'étais accroché et ça avait bien marché. J'étais relancé. L'argent rentrait à nouveau, pas à flot, pas encore : ce n'était qu'une source débutante, qui promettait pour peu que je veuille bien me donner un peu de mal, de devenir rapidement un fleuve.

C'est alors, mes bonnes résolutions prises avec peine et tenues avec souffrance, que j'entrevois, après les difficultés de la montagne, les douceurs de la plaine, où mon cours d'eau, au reflet d'argent se serait traîné paresseusement, de boucles en boucles sans effort, vers son estuaire de destination : la mer de la Fortune. Que je tombais soudainement malade, gravement au point de sentir mes jours en danger et dû être hospitalisé.

Un jour je me plaignais à un ami de douleurs dans la poitrine. Il prit la chose très au sérieux, ayant été victime lui-même, il y a peu d'un infarctus. Il me prit sur le champ rendez vous avec son cardiologue qui était son ami et à la description des symptômes, accepta de me recevoir sur le champ.

La rapidité de ce rendez- vous, ne manqua pas de m'inquiéter.

Après que je lui eu expliqué mes symptômes, c'est avec angoisse que j'attendis son verdict.

-Apparemment le cœur va bien ! me dit-il, avec sa bonne tête rassurante de savant éclairé.

Je le trouvais de plus en plus sympathique et bénissais mon ami de me l'avoir présenté. Une fausse alerte, ce n'est rien, même pas un coup de semonce, mais une invitation à faire plus attention à l'avenir.

-Apparemment, continua-t-il, car la semaine dernière, j'ai fait les mêmes examens à un monsieur qui avait de bons résultats, comme vous et il est mort en démarrant sa voiture dans le parking, dix minutes après m'avoir quitté. C'est pour vous dire que nous, médecins nous ne sommes sur de rien.

Je regardais ce mec en qui j'avais mis précédemment toute ma confiance. Il me sembla d'un coup si con que je me languissais de le quitter... quitte à mourir au volant!

-Par contre au niveau tension, je la trouve un peu élevée: 17 à votre âge, c'est beaucoup. Je vais vous prescrire un médicament, c'est nouveau, toutes les pharmacies ne l'ont pas encore. N'hésitez pas en en faire plusieurs... oui, aujourd'hui même... non il n'y a pas d'urgence, mais quand même... Le plus tôt sera le mieux et pensez à vérifier votre tension de temps en temps, soit chez des confrères, ou même avec ces appareils automatiques que l'on trouve dans les pharmacies. Allez, bon courage, tenez-moi au courant.

J'eus effectivement du mal à trouver ce produit mais je le pris scrupuleusement comme il me l'avait prescrit.

Quelques jours après j'avais passé un très mauvais après-midi aux cartes, perdant toute la journée, manquant des parties de justesse. Inexplicable, illogique, la guigne, la vraie, celle qui vous poursuit quoique vous fassiez, ou que vous alliez ! La logique voudrait que l'on aille à gauche, je le fais, et c'est la droite qui arrive et inversement, c'est à désespérer. Ce jour-là, tout était contre moi: la chance minimum m'abandonnait. J'étais là le soir, sur le pas de la porte du bar, fatigué, énervé, anéanti, vidé, projetant d'annuler l'invitation à dîner de ma sœur, quand je vis qu'en face du bar il y avait une pharmacie. Je traversais et allais m'asseoir dans le fauteuil de l'appareil à tension.

-22, me dit la machine. J'appelais le pharmacien qui me fit asseoir, me donna à boire, m'assura que son appareil marchait bien et pour preuve se prit sa tension devant moi.

-C'est pas normal, disait-il. Surtout avec le traitement que vous prenez! Rentrez chez vous, vous vous allongez et à la diète jusqu'à demain.

La perspective de rentrer seul chez moi et d'exploser de l'intérieur, tout seul dans la nuit, ne me souriait guère. Aussi me rendis-je quand même chez ma sœur qui, lorsqu'elle vit mon visage cireux, appela un de ses amis médecins pour m'examiner.

Elle me fit allonger les pieds en l'air, sur ses conseils, pour l'attendre. Bizarrement je me sentais un peu fatigué, comme après une journée de perte au jeu mais sans plus. Profitant de son absence, je me servis un grand verre de whisky que je dégustais en fumant, ce que je croyais être une de mes dernières cigarettes.

L'explosion ne venait pas. L'ami médecin qui arriva deux heures après me trouva une tension un peu forte, mais sans plus et me conseilla de consulter un spécialiste.

Le lendemain je consultais le bottin et téléphonais pour obtenir un rendez vous. Les spécialistes demandaient des semaines d'attente pour être reçu, comme en Union Soviétique. Je serai mort avant. J'eus beau insister, rien n'y fit! Je pouvais crever, ils étaient pris. Puis j'avisai un nom qui me parla: professeur P... le nom me rappela quelque chose. J'appelais l'hôpital et réussis à l'avoir en ligne. Il refusa tout d'abord de me recevoir mais quand j'eus argué de notre parenté, lointaine il est vrai mais réelle, il révisa sa position et m'annonça qu'il me recevrait exceptionnellement dès le lendemain.

Malheureusement, c'était tôt le matin, et je ne pus me réveiller pour être à l'heure au rendez vous. C'est donc avec un retard conséquent que je me pressentais à lui. Je fus sauvé par le fait qu'il y avait plusieurs salles d'attente dans son service hospitalier et je lui dis m'être promené de l'une à l'autre, alors que lui inquiet me cherchait aussi.

-Nous avons dû nous croiser, me dit-il, mais l'essentiel est que vous soyez là. Vous pourrez me donner des nouvelles de mon coussin et de sa famille. Vous me dites être en affaire avec lui et l'avoir vu il y a peu?

J'étais effectivement en affaire avec lui, mais lui, faisait tout pour ne pas l'être avec moi. Quant à le voir, des informateurs mystérieux devait le prévenir quand j'arrivais en Corse, et il disparaissait de chez lui pour quelques jours... ou donnait des ordres pour me faire savoir son absence. Je n'arrivais jamais à le voir et à le faire payer pour le liège qu'il ramassait depuis des années sur nos terres.

Il n'y avait pas de route pour y aller, juste des sentiers muletiers où l'on pouvait cent fois se perdre dans le maquis.

Je n'avais réussi à le coincer qu'une seule fois, à la saison de la récolte. Sous prétexte de chasse avec un berger qui était anciennement allié à notre famille, pour des raisons obscures de Vendetta oubliée mais que nous savions faire partie de nos obligés ou de nos clients et qui les avait vus récoltant le liège sur nos terres. Nous étions descendus au fleuve à cheval. Trois heures de route! Il m'avait abandonné à la dernière colline, ne souhaitant pas être vu en ce lieu en ma compagnie. Au premier détour du sentier, je vis qu'il ne nous avait pas menti, en découvrant des ballots de liège rouge cerclés de fer. Un peu plus loin une caravane bâchée de mulets chargés, attachés les uns aux autres à la queue-leu-leu attendait le signal du départ.

Je l'avais surpris avec ses bêtes et ses travailleurs arabes à dépiauter mes arbres de leur écorce. Il avait été dans l'obligation de reconnaître les faits. Il me jura qu'il avait l'intention de me prévenir.

-Voyons, vous me connaissez Monsieur mon cousin ? C'est un concours de circonstance qui a fait que je me suis libéré plus vite que prévu d'un chantier voisin. Comme j'étais ici, en bas sur le fleuve, j'en ai profité pour m'occuper de vos terres. Pour venir chez vous, vous le savez c'est toute une expédition, j'ai pu m'occuper de votre bien. D'ailleurs je sais que vous avez confiance, ne sommes-nous pas de petits- parents?

Et me promit un chèque pour le lendemain. Je le trouvai dans la boîte aux lettres comme convenu, par respect pour sa parole qu'il m'avait donné, les yeux dans les yeux. Mais depuis, il y avait eu d'autres récoltes, dont il ne m'avait même pas informées, n'ayant pas eu sans doute l'occasion de me voir!

-Ca ne vous dérange pas, si nous ne sommes pas seuls pour la consultation? Vous savez, vous m'avez pris un peu à l'improviste: je ne pratique plus, je dirige le service et j'enseigne.

Je l'assurais que non et nous pénétrâmes dans une pièce après que je me fus déshabillé. Une dizaine de personnes, des étudiants sans doute était présents.

Le professeur expliqua les symptômes que je ressentais et demanda à la cantonade quel était le diagnostic.

Ils se consultèrent entre eux, puis l'un d'eux se leva et dit:

-D'après tout ce que vous nous avez enseigné, plus mes études personnelles, je dirais que ce patient ne va pas tarder à mourir.

-Vous êtes un idiot, lui dit le professeur. Vous n'êtes pas ici entre vous, carabins apeurés et cyniques, mais devant un malade anxieux quant à son état. Quittez la salle immédiatement, nous reparlerons de votre attitude entre nous.

-Excusez-le, dit-il, pourtant il a raison: nous allons tous mourir, mais pour vous le problème aujourd'hui, c'est quand? Et bien, rassurez-vous, ce n'est pas pour tout de suite mais votre état est quand même sérieux. Je vous hospitalise pour examens.

Il me garda quinze jours. On me regarda sous toutes les coutures. J'étais sans cesse branché sur des machines qui m'enregistraient. Je m'ennuyais et comme j'avais des appareils portatifs, entre autre sur la tête un filet branché d'électrodes, je m'enfuyais de l'hôpital. J'allais jouer l'après midi aux cartes dans un tripot voisin. Je gagnais ou je perdais, sans qu'il enregistre la moindre variation.

Un seul examen me gêna:

Un soir, après le repas, on m'emmena dans un autre service ou une chambre individuelle m'attendait. L'infirmière, un gros dragon moustachu, dit qu'elle allait s'occuper de moi avec un sourire gourmand qui me fit regretter d'être enfermé dans cette pièce avec elle.

-A poil, dit-elle, et plus vite que ça que je termine ma journée. C'est que j'en ai pour un moment à m'occuper de vous moi, je ne suis pas rentrée encore! Allongez-vous, écartez les jambes, n'ayez pas peur et abandonnez cet espoir: je ne vais pas vous manger!

Elle me posa des électrodes partout, sur les membres, le thorax qui fut recouvert d'une armure de fils, et même ma tête enserrée dans un filet. Elle me brancha sur des appareils électriques.

-Et maintenant dodo ! me dit-elle.

-Quoi! Vous ne pouvez pas dormir à sept heures du soir? Non, n'y a pas la télé. Vous vous croyez au Hilton? Vous êtes là pour vous reposer et nous, nous allons enregistrer tout vos rythmes. Bonne nuit. Et elle partit en fermant la porte à clefs.

J'eus vite fait le tour de la chambre. La fenêtre donnait sur un coin particulièrement sinistre du cimetière Saint Pierre. J'allumais une cigarette pour prendre mon mal en patience. Je n'avais pas encore rangé le briquet que la porte s'ouvrit à la volée sous la

poussée du dragon qui me confisqua mes cigarettes: elle me surveillait depuis son poste grâce à une camera.

En désespoir de cause je m'allongeais sur le lit cherchant le sommeil. Mais en vain. Par contre des pensées lubriques, d'abords fugaces vinrent me visiter. J'essayais de les chasser mais ne le pus. Elles s'installèrent dans ma tête et je me mis à bander. J'étais gêné: je m'imaginai le monstre en train de vérifier ses appareils et ses compteurs déclenchant peut-être une alarme. Les résultats de la tension ou du rythme cardiaque seraient faussés mais je ne pouvais m'en empêcher. Plus je me l'interdisais, plus je bandais. Je voyais défiler dans ma tête, des scènes vécues ou imaginaires, dans lesquelles, heureusement elle ne figurait pas. Puis je tombais comme un plomb dans le pays merveilleux du rêve.

...

Ma femme de ménage me grondait gentiment, me reprochant ma négligence et mon laisser-aller. Moi pendant qu'elle travaillait, je m'asseyais dans le canapé faisant mine de suivre la télévision mais ne perdant pas un seul de ses gestes de vue: elle était gracieuse, surtout à la voir évoluer légère, presque aérienne, au milieu de ma porcherie. Sous son action, petit à petit, comme sous la baguette d'une fée, elle redevenait le palais de mes rêves dont elle était la princesse. Le travail lui donnant chaud, elle allégeait sa tenue au fur et à mesure qu'il s'accomplissait.

Quand c'était fini, elle venait s'asseoir à mes pieds, me demandant si j'étais content d'elle et ce que je souhaitais avoir pour déjeuner ou pour dîner, si je voulais, pour la prochaine fois un plat particulier, et si elle devait acheter elle-même les ingrédients pour le confectionner ?

Elle emmenait presque toujours un plat qu'elle avait préparé pour elle et comme elle vivait seule, elle m'en réservait toujours un peu. De quoi assurer le repas du soir et celui du lendemain. Je la faisais venir deux à trois fois par semaine. Non que mon appartement en ait vraiment besoin mais c'était une excuse pour la voir. Le ravitaillement était donc à moitié assuré. Pour le reste, je saurai bien me débrouiller! Comme toujours après l'avoir payée, je devais insister pour qu'elle déjeunât ou dînât avec moi.

Après s'être fait un petit peu priée elle acceptait et repartait en cuisine ou aux commissions.

Elle me racontait ses petites aventures de travail, ses collègues, ses chefs, sa semaine, les milles anecdotes qui lui étaient arrivées depuis que nous ne nous étions vus, les problèmes qu'elle avait avec ses mecs épisodiques, pour lesquels elle semblait prendre le plus grand cas de mes avis. Bref, nous étions de bons amis et je la voyais avec plaisir surtout au moment où son office terminé, la vaisselle du repas égouttant dans l'évier, elle s'apprêtait à partir.

-Bon je pars, vous n'avez plus besoin de rien Monsieur? me disait –elle, avec un sourire coquin.

Et immanquablement, elle se retrouvait accroupie entre mes jambes, ses doigts s'activant sur ma braguette, la langue déjà à moitié dehors prête à m'engloutir avec un appétit d'ogre.

Elle suçait comme une déesse et elle aimait ça, elle adorait que je le lui dise, j'aimais lui faire plaisir, je le lui disais donc et je me retrouvais vite trempé de salive comme un chaton nouveau- né.

C'était dans ce domaine une véritable artiste qui jouait des nuances de mon instrument qu'elle connaissait par cœur, une soliste, me donnant l'impression d'avoir affaire à un orchestre, sachant à quel moment il convenait d'appuyer ici ou là pour obtenir la note exacte souhaitée, elle s'aidait aussi de ses mains qui gluantes de salive, glissaient le long de moi, m'emprisonnaient le gland, le relâchant pour mieux le reprendre, en un massage qui me faisait littéralement hurler de plaisir et la repousser, pour ne pas finir trop vite, me faisant avec sa bouche et sa langue, mille points de délices. Elle savait s'arrêter à temps, quand elle sentait que j'allais partir, pour me calmer, laisser baisser la pression, par des jeux moins prenants mais tout en maintenant la braise, avant de me faire exploser sur son visage ou ses seins.

En général, elle me refusait sa bouche comme terminus, sauf quand elle était trop excitée elle-même par mes orteils, notamment le gros, sur lequel elle était assise et qu'elle s'enfonçait, avec des cadences variable et un bruit de succion dans sa chatte trempée.

Je la baissais rarement, ou alors par politesse, quand elle me le demandait expressément, préférant sa bouche. Quant à son cul, dès le départ, elle l'avait complètement exclu du programme, attendant pour l'offrir d'être mariée.

-Tu es quand même tordue pour une Arabe, lui disais-je, en général c'est le contraire qui se passe, non?

La première fois qu'elle était venue travailler chez moi, elle s'était étonnée de l'état de saleté déplorable ou était la maison et je lui avouais que je ne m'en étais jamais rendu compte, car je rentrais tard le soir, me faisais une grillade que je mangeais devant la télé, avant d'aller me coucher, parfois sans même allumer la lumière.

- Chagrin d'amour, me dit-elle? Complice et compatissante.

Je fus bien obligé de le reconnaître et cet aveu me rendit sympathique à ses yeux, une empathie mêlée de compassion, elle aussi elle avait souffert et elle me raconta brièvement sa mésaventure et la façon bizarre dont elle s'en était sortie.

-Un bel homme comme vous, vous ne devriez pas être en peine, moi-même, si j'étais libre, je me laisserais tenter. Bon ce n'est pas tout ça, par où je commence?

Ne la connaissant pas, je ne voulais pas l'abandonner seule dans mon appartement, rempli d'objets de valeur qui pouvaient tenter sa convoitise et dont pour la plupart, je ne me serai même pas rendu compte de l'absence.

Elle était allée se changer dans la salle de bains, dont elle avait laissé la porte ouverte par inadvertance et par un jeu fortuit de miroir, j'assistais à son déshabillage qui ne me laissa pas indifférent.

Elle sortie en blouse de travail qui n'était pas strictement fermée et s'attela à la tâche. Elle était rapide et efficace, très vite la cuisine, dont elle s'était occupée en premier changea d'aspect, puis après un bon dépoussiérage et un long moment d'aspirateur, elle s'attaqua au repassage qui traînait sur les fauteuils.

-Je ne pourrai pas le finir aujourd'hui, mais je peux revenir demain, en ce moment à mon boulot, j'ai du temps libre à récupérer.

De la voir travailler avec cette blouse entrouverte me donnait des idées et je devais regarder l'échancrure avec plus d'insistance que ce que m'autorisaient les bonnes manières, elle s'en rendit compte et me dit.

-Quant on a envie de quelque chose, on le prend...Pour peu que le propriétaire soit d'accord, mais au moins il faut le demander ou lui faire comprendre !

Elle n'avait pas fini de dire cette phrase que je la prenais dans mes bras, la couvrait de baisers et de caresses, leurs bruits couvraient celui de ses cris de surprise, de dénégation et de plaisir. J'entrepris de la déshabiller sur le chemin qui menait à la chambre, blouse, soutien-gorge et culotte furent mes cailloux de Petit Poucet. Mais je n'en eu pas besoin par la suite pour retrouver avec elle, même sans eux, le chemin de la chambre.

...

J'étais l'aîné d'une famille de quatre enfants, mon frère était le cadet, suivi de deux sœurs.

Notre père était marchand de bois et ma mère femme au foyer, elle s'occupait de sa maison et de ses enfants. Nous avons eu une enfance heureuse. La situation de mon père nous permettait de mener une vie agréable, sans grandes difficultés matérielles.

Mon père était d'origine sicilienne et ma mère venait de Corse. Mon père habitait à Allauch, un petit village sur un piton dominant la ville et la rade de Marseille. Ma mère avait passée une partie de la guerre chez un de ses oncles à Château -Gombert qui était un village voisin.

Jeune fille Corse, très surveillée par une famille méfiante et jalouse de son trésor, il avait fallu les folies de la Libération pour qu'elle soit autorisée à sortir, mais toujours avec chaperon. Ce qui était mieux que rien, ils s'étaient rencontrés à une fête paroissiale.

Nous avons donc baigné dans un univers Méditerranéen où la famille tenait un rôle primordial. Nous avons à la maison, ma grand-mère Corse qui ne parlait que sa langue

maternelle, la demi-sœur de ma mère, Marianne et son mari Toussaint. Petit à petit ils s'étaient installés à demeure à la grande satisfaction de tout le monde.

Nous avons une grande maison, un mas du 18^e, situé à la limite de la ville, avec une ferme attenante, où un paysan faisait l'élevage de vaches laitières. La maison était entourée de jardins maraîchers et de vergers.

En face s'élevaient les ruines du château du marquis de la Timone, détruit à la révolution, qui avait dû être magnifique. On voyait encore la majesté de ses escaliers en colimaçon et de ses plans d'eau asséchés dans le parc.

...

Nos études, malgré les exhortations de ma mère furent difficiles à poursuivre, sans doute que nous ne connaissions pas assez le terrain et nous ne les rattrapâmes jamais vraiment.

Notre père était lui plus coulant, n'en ayant pas fait lui-même et cette absence ne l'ayant pas empêché de réussir à se faire une situation, ne nous persécutait pas pour cela. Nous les poursuivîmes donc par obligation, mais à petite vitesse, avec des résultats mitigés et bien des efforts. Nous avons suivi un cursus classique qui ne nous avait apporté aucun bagage si nécessaire à cette traversée de la vie.

Mes sœurs avaient persévéré, avec l'acharnement de ma mère, à se faire une situation enviable mais nous pensions qu'il était normal pour des femmes si démunies dans la vie, de partir avec plus de précautions que nous les garçons, qui étions prêts pour toutes sortes d'aventures et de possibilités qui ne nécessitaient pas le bac, sauf celui des fleuves des pays tropicaux ou nous nous projetions.

Nous eûmes donc une scolarité perturbée : le caractère difficile de mon frère et mon manque d'assiduité, nous firent faire une douzaine d'écoles et de pensionnats privés, les seuls qui nous acceptassent et fermaient relativement les yeux sur notre manque de résultat, tant que la pension était payée.

Des cadeaux faits aux professeurs, plus des leçons particulières, nous amenèrent à terminer des études chaotiques, à un niveau acceptable pour ma mère devant sa parenté. Sans être brillante nous parurent interminables.

Aussi fus-je soulagé, quand je reçus ma feuille de route pour partir à l'armée. Ma mère s'inquiéta longtemps et fit des démarches pour savoir ou était passé ma demande de sursis, pour pouvoir m'inscrire à l'université. Je ne l'avais tout simplement pas envoyé, lassé de cette vie monotone et impatiente de courir l'aventure.

Nous avons reçu une éducation stricte et même sévère, les parents pensaient ainsi en ce temps et c'est ainsi, qu'à huit ans, je me retrouvais pensionnaire des Pères Maristes. Ce changement fut très dur pour moi, je me retrouvais sans transition de passer d'une famille chaleureuse, à un univers froid et rigide, avec des messes à répétition obligatoires pour nous, surtout celles du petits matin dans le froid de la sacristie, il fallait revêtir la

chasuble et gagner le banc des chantres sous l'orgue, ou les bons pères se régalaient de nos voix de castrats.

Nous ne sortions que pour la Noël et pour Pâques, autrement nous ne voyons nos parents qu'une fois par semaine, dans un parloir comme en prison, ou on nous donnait des petits colis de douceurs, qui devaient nous permettre de tenir jusqu'à la prochaine visite. Nous avions de grands dortoirs glacés et la seule distraction était des livres illustrés religieux, sur la vie et la mort des saints.

Car ils mourraient tous et dans des conditions atroces : mangés par des lions, décapités, brûlés vifs, crucifiés, lapidés et tous passaient de vie à trépas avec le sourire, assurés qu'ils étaient de rentrer dans un monde meilleur. Le sort de ses illuminés me laissait froid et je prenais des livres ou avant de mourir ils voyageaient un peu, surtout dans des pays exotiques. J'aimais particulièrement Patoche -Xavier qui partait en Extrême-Orient ou les Japonais se convertissaient en masse devant ses bonnes paroles, puis je trouvais un autre bouquin qui racontait les malheurs de ces mêmes chrétiens quand le Shogoun avait décidé de les éradiquer, comme les Romains, en les crucifiant par milliers. Ou les aventures de certains missionnaires qui allaient faire dévorer par les nègres sauvages et cruels, notamment une religieuse qui arrivée à bon port, devait atterrir du paquebot en pirogue, pour éviter la barre qui rendait inhospitalière les côtes d'Afrique et qui attrapait la maladie des lépreux en les soignant. On la voyait se décomposer, son visage et son corps, image par image, avec des dessins très réalistes, manquait que l'odeur.

J'aimais aussi beaucoup à cause des images, la relation de voyage aux Iles de l'Amérique du révérend père Labat, ou on voyait les méthodes et les crimes des Espagnols, nos cruels ennemis de l'époque, pour s'implanter dans les Caraïbes.

Quand j'eus lu tous les opuscules édifiants qui me semblaient intéressants, n'y tenant plus, je décidais de m'évader de cet enfer et un soir après avoir pris des vêtements propres, marqués à mon numéro à la lingerie, je profitais du manque d'attention des employés pour franchir la porte d'un bond et m'enfuir en courant.

La traversée de la ville ne fut pas chose aisée, j'ignorais où je me trouvais par rapport à la maison et la ville était bien grande et moi bien petit, néanmoins je réussis à retrouver la maison de ma tante où je préférais par prudence me réfugier, avant d'affronter la colère de mon père.

Après le soulagement et les embrassades liées à mon retour, mon père m'emmena dans la chambre et défit lentement sa ceinture. Il me mit une correction plus sévère que celle à laquelle je m'attendais et les fesses brûlantes, je me couchais puni, sans manger. Ma tante m'amena, avec la complicité de ma mère qui ne voulait pas se montrer à moi, un ragoût de pommes de terre que j'engloutis en silence, mon frère vint aux nouvelles.

-Bien joué, me dit-il en parlant du nez, difformité qu'il conserva longtemps, ils ont eu tellement peur qu'il te soit arrivé quelque chose, qu'ils n'oseront plus te remettre dans ce bagne, du coup j'y échappe moi aussi.

Sur ces bonnes paroles nous nous endormîmes tous les deux rassurés.

Le lendemain mon père me ramena à la pension, mais il y avait avec moi une autre petite valise pour mon frère, qui pour que je me sentisse moins seul devait m'y accompagner. Il me regardait avec des yeux remplis de reproches, m'en voulant de m'être évadé, ce qui lui valait sa nouvelle situation.

Nous restâmes quelques semaines ainsi, à la récréation il se plaignait du mauvais traitement que lui infligeaient ses condisciples, il était plutôt petit pour son âge et comme il était déjà vindicatif et sourcilieux des prérogatives qu'il estimait lui être due, régulièrement, je me battais avec ses ennemis.

Et ce n'est pas ce qui manquait le plus : aux moindres mots de travers, il menaçait ses condisciples des sévices que je leur infligerai à sa demande dans la cour de récréation et comme j'étais moi grand et fort pour mon âge, j'étais craint, il obtenait en général satisfaction, sans devoir m'en parler.

Un soir, il n'y tins plus et après avoir en vain essayé de me convaincre : je le revois encore, il parlait du nez, mais c'était déjà un charmeur et il savait attendrir, j'avais toujours sur les fesses le souvenir de ma rouste, j'hésitais.

Il enleva sa blouse et partit en courant, son béret tomba, il s'enfuit dans la ruelle. Moi, j'ayant pesé le pour et le contre, j'estimais en danger tout seul, si petit dans une si grande ville. Nos parents me l'avaient confié en tant qu'aîné. Que leur dire s'il lui était arrivé malheur ? Que je l'avais laissé s'enfuir tout seul, de peur d'une simple raclée ? Je fus donc obligé de le suivre, c'était une question de responsabilité et même j'estimais même d'honneur.

La traversée de la ville se fit sans encombre, mais en arrivant à la maison, mon père prévenu par téléphone nous attendait, la ceinture à la main. J'eus beau me défendre, expliquer la situation, mon dilemme... Mon frère fut épargné car il était le plus jeune et moi l'instigateur de cette nouvelle évasion et j'eus droit à une fessée encore plus dure que la première.

Mon frère était sous le lit, criant par solidarité et peur, au moment des coups, attendant craintivement son tour. Le lendemain on nous reconduisit à la pension, ou ma mère du supplier le préfet de discipline de nous reprendre, promettant que cela ne se reproduirait plus car elle avait notre parole d'honneur.

Le rêve avoué de notre mère était que nous soyons prêtres tout les deux. Puis le caractère vindicatif de mon frère le fit éliminer de cette compétition, quant à moi, j'étais un enfant naïf et sans curiosité des choses de la vie, je serais plus à même d'intégrer le séminaire et vu mes capacités qu'avec ses yeux de mère, elle jugeait sans limites, pourquoi pas accéder à des grades plus prestigieux, elle se voyait très bien, dans un premier temps tenir le rôle de la mère du curé dans une petite église de campagne et plus tard qui sait? Si Dieu veut. . . .

Mon ambition était tout autre, je voulais être marchand de bois, comme mon père et commercial. On voyait des publicités dans Real-Digest disant en montrant un Américain à chapeau avec une énorme voiture devant une grande villa avec piscine, poser la question:

'''''''' Devinez qui gagne le plus après le patron? ''''''''

LE COMMERCIAL !!!

Et suffisamment bon, pour vendre des frigos aux Esquimaux et des radiateurs aux Bantous.

J'aimais aussi le music-hall et j'aurais adoré faire surgir d'un chapeau-claque des colombes ou des lapins, mais mon étourderie et ma maladresse rendirent ce rêve impossible.

Je n'ai jamais été au séminaire, mais marchand de bois et commercial oui, je le fus.

Et prestidigitateur aussi à ma manière je l'ai été par la suite. Au lieu de petits animaux plaisant, je faisais surgir des rêves encore plus agréables, en parlant, en captivant l'auditoire, en lui disant ce qu'il souhaitait entendre, je les embarquais dans mon voyage qui était justement la croisière de leurs fantasmes.

-Moi quand je serai grand, je serai Robin des Bois, me dit mon frère.

-C'est dommage que tu l'as pris en premier, lui dis-je, car moi aussi ça m'aurait plu.

-Trop tard, moi je volerai les riches mais je ne donnerai pas tout au pauvres, j'en garderai un peu pour moi et toi, alors.

-Moi je serai Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche.

J'avoue que peur j'ai eu plus tard et même plus souvent que je ne l'aurai cru, mais quant aux reproches, des graves je veux dire, de ceux que l'on n'osera pas raconter à ses enfants ou qui vous font tourner la tête le matin devant la glace, je n'en ai pas eu.

Lui aussi à sa manière, il est devenu une sorte de Robin des Bois, mais qui se sera fait prendre un peu trop souvent par le shérif de Sherwood.

...

Notre père était marchand de bois, il était arrivé dans ce métier, tout à fait par hasard, en rentrant d'Allemagne. À la fin de la guerre, comme plusieurs millions de soldats libérés. Il était resté prisonnier cinq ans. Il fit à la Libération pour survivre différents métiers, entre autre du trafic de vivres. Le marché noir était alors une pratique courante, nous avions gagné la guerre, mais les tickets de rations étaient toujours en vigueur et le resteraient pendant des années. Il avait connu dans les stalags, des paysans du centre de la France et allait régulièrement leur rendre visite. Il en revenait avec des valises pleines de cochonnailles, qu'il leur échangeait contre des bas

nylons, des chewing-gums, des cigarettes qu'il se procurait sur les quais, auprès de trafiquants spécialisés.

Comment il connu la filière du bois , je ne le sais, ni comment il fit connaissance avec un Finlandais, propriétaire d'une usine de contre-plaqué en Corrèze non plus, toujours est il qu'il devinrent amis et s'associèrent pour créer une société de commerce de bois qui devait durer des années.

Rien ne le prédestinait à ce négoce, mais il apprit vite et monta une des plus grosses affaire de la place, il faisait bien sur le bois de pays, mais aussi ceux du Nord et de Roumanie. Et ce qui me plaisait le plus : les bois exotiques. J'allais assister au débarquement de grumes gigantesques sur les quais, j'aimais leur odeur, il fallait des grues immenses pour les remuer. En fermant les yeux j'imaginai les forêts tropicales : leurs chaleurs, leurs pluies, leurs odeurs, leurs bruits. Les troncs étaient parfois recouverts de coquillages collés qui faisaient des trous, ce qui, en taraudant le bois parfois profondément lui enlevait une partie de sa valeur. C'était dû à leur séjour prolongé dans les fleuves où dans les lagunes.

L'eau en chassant la sève les aidait à sécher. Je les enlevais donc avec un marteau et un burin. Ça ne servait plus à rien, mais ça m'amusait de recueillir des coquillages gros comme des assiettes.

Contrairement à mes sœurs que ma mère, non sans difficultés avait réussi à pousser dans leurs études, mon frère et moi n'étions pas de bons élèves: trop indisciplinés. certains sujets nous intéressaient mais d'autres restaient pour nous obscurs comme une nuit sans lune , par exemple, le grec et le latin qui étaient le must des études classiques, ne s'ouvrirent jamais pour nous, tout simplement parce-que nous ne voyions pas l'intérêt d'étudier des langues qui n'étaient plus parlées par personne , depuis des centaines d'années... à part par les prêtres, mais contrairement aux vœux de ma mère , qui nous aurait volontiers vu prêtres, au moins, évêque au plus, ni mon frère ni moi n'avions la vocation.

Ma mère essaya de nous mettre à l'Anglais devant notre refus d'étudier ces langues mortes, mais le pli du refus était pris: nous n'avions pas l'intention d'aller au Far-West. Les grandes découvertes étaient faites, c'était donc sans intérêt.

Les Sciences aussi nous semblaient bien ardues: les molécules, les atomes, la géométrie dans l'espace dont je me suis toujours demandé à quoi elle pouvait concrètement servir, furent mises purement et simplement aux oubliettes. Par contre l'histoire, la géographie, la littérature étaient des domaines où nous étions les rois.

Je crois depuis, avoir analysé ce refus, que nous avons eu des études mon frère et moi. Sans être particulièrement intelligents, nous étions doués et nous aurions pu sans peine réussir à avoir, comme d'aucun, nombre de diplômes qui nous auraient permis de nous installer dans la vie, avec un bagage suffisant, pour au moins subsister.

Je crois donc que ce refus était lié à la notion d'étude-punition: une éducation trop sévère, trop stricte dans des pensionnats, côtés certes, mais dignes d'une autre époque, nous avait sans doute hérissé le poil, de telle façon que par la suite, nul indéfrisable n'a pu nous le remettre à l'endroit. Quand nous avons compris, il était trop tard: le train était parti sans nous, nous laissant seuls et désemparés sur le quai de la gare et sans bagages.

...

Dès le début des vacances scolaires, toute la famille sauf mon père, prit par son travail partait en Corse en bateau. Un jour ma mère disait :

-Je vais aller à l'agence Cook sur la Canebière.

Et nous savions que c'était le signal du départ pour l'aventure. C'était toute une expédition, comme si nous partions pour longtemps dans des pays lointains: le tour du monde avec Jules Verne, ne nous eut pas plus émus. Un amoncellement de valises et de malles nécessitait l'emploi du camion de livraison du chantier. Mère, enfants, grand-mère, oncles et tantes, nous étions nombreux, aussi voyagions-nous en quatrième classe, c'est-à-dire dans la cale. Le pont étant jugé trop dangereux par notre mère, qui était inquiète et nous très turbulents. Elle nous regroupait dans un endroit où elle jugeait le danger moindre d'être emporté par une lame: c'est-à-dire à fond de cale, au fin fond du bateau. Oncles et tantes avaient pour mission de nous surveiller. Mais mon frère et moi réussissions à déjouer cette surveillance et partions à la découverte, de tous les recoins possibles du bateau. Du moteur avec ses odeurs d'huile frite et de mazout, à la passerelle avec son univers feutré, son silence dans le ronronnement atténué des moteurs, ses lumières indirectes des compteurs, nous explorions un monde nouveau et fascinant. Les différentes classes étaient séparées par des grilles en fer, sous lesquelles nous nous glissions. Nous étions poursuivis par les membres de la famille à notre recherche

Le monde des premières était merveilleux avec un luxe inimaginable pour nous qui venions de la cale étouffante et humide, avec ses odeurs de casse-croûte et de vomis. Ici régnaient boiseries, moquette, acajou, cuivre, cuir, lumières tamisées, serviteur en tenue et gants blancs.

Un jour notre mère inquiète, à notre poursuite avait réussi, je ne sais comment à nous rattraper dans une coursive où des membres de sa famille éloignée, dont sa cousine Fauvette la reconnurent et s'étonnèrent de ne pas encore l'avoir vue. Elle prétendit une migraine qui la retenait dans sa cabine. Tout se passait pour le mieux, quand un steward la reconnut et prétendit la faire redescendre à la cale. Ma mère devint rouge comme un coquelicot et ne savait plus où se mettre quand le capitaine intervint, rudoya le steward, lui affirmant qu'il se trompait: il avait personnellement chargé son second d'installer sa cousine dans une cabine. Il lui présenta ses excuses au nom de la compagnie.

Notre parenté gloussa de joie, de voir la justice ainsi rétablie par la plus haute autorité du navire et prièrent le capitaine d'être encore plus ferme, envers ce petit personnel qui se permettait d'aussi grossières erreurs.

-Notre cousine en fond de cale commandant, vous n'y pensez pas? ! dit Fauvette, quoi?... C'est un Breton: je m'en serai douté. Un Corse eut reconnu la race. Méfiez vous, commandant, c'est sans doute un communiste et on sait, si on les laisse faire, comment cela finit avec eux. Faites un exemple, soyez ferme, mettez cet homme au fer, pour son impertinence.

Resté seul avec nous, le commandant nous embrassa, complimenta ma mère pour notre croissance et la gronda gentiment pour ne pas s'être fait connaître à l'embarquement.

Le soir, nous dînâmes à sa table. Ma mère répondait de loin, avec une certaine condescendance, aux petits gestes de la main de sa parenté lointaine, en se demandant inquiète, si son stratagème n'avait pas été percé à jour.

-Hé oui, tu ne le savais pas: je ne suis plus sur les lignes d'Extrême- Orient! Je commence à prendre de la bouteille et j'ai demandé à être affecté sur Ajaccio ou Bastia, ça me permet de m'occuper à nouveau de nos propriétés. J'ai assez couru le monde, non?

-A ce propos, j'ai profité de ta permission, pour remettre en état les vignes de ton père, le long du fleuve. Ça ne commencera à rendre que dans deux ou trois ans. Bien sur tu auras ta part comme convenu, mais à ce propos, mon frère qui est, comme tu le sais, tatillon -tu me diras que c'est son métier, en tant que commissaire de bord, de tenir à jour les comptes et les dépenses, mon frère donc, me disait que tu devrais nous faire un papier pour sceller notre accord. Non pas qu'il doute de ta parole, mais pour la bonne règle.

-Bien sur, je vais te le faire, pour le rassurer.

-Tu sais que de toute façon, tu es la seule parente proche qui nous reste et que donc, le plus tard possible tu hériteras de nous.

-Que dieu t'entende, dit ma mère, je veux dire, bien sur le plus tard possible!

Ma mère lui promit de signer puis elle oublia. Comme lui oubliait régulièrement de nous donner du vin, il n'y pensait pas et nous non plus. Parfois il se trouvait qu'en arrivant chez lui, les domestiques nous envoyaient le trouver dans sa cave et là, il s'en souvenait et ne manquait pas de nous faire remplir le coffre de la voiture d'un vin excellent, au dire de mon père, mais que nous les enfants n'avions pas le droit de boire, tout juste de goûter, puisqu'il était de la famille!

Notre cousin avait mis à notre disposition de belles cabines et nous étions tous remontés, discrètement de la cale.

-Demain matin, les enfants debout à cinq heures, nous sommes déroutés par ordre de la compagnie et nous longerons les côtes de Corse plus longuement qu'à l'habitude. C'est un spectacle grandiose à voir, alors au lit et à demain.

À l'aube, après une nuit agitée, pleine de rêves nous étions sur le pont, notre cousin nous fit monter sur la passerelle, tout les passagers dormaient encore, à l'horizon se profilait une ligne de montagnes sombres, d'autres plus claires et plus lointaines éclairées par le soleil qui s'était déjà levé derrière elles, mais que nous n'apercevions pas encore.

-Voilà les premières montagnes de l'île, nous dit-il, les enfants sentez, respirez ce parfum de notre pays, j'ai visité bien des pays au monde, mais le notre est le seul que je puisse reconnaître même de nuit, rien qu'à l'odeur, ça c'est le maquis, le cyste, le lentisque, la bruyère, le myrte et d'autres que j'oublie.

Nous étions perdus dans notre contemplation, lorsque soudain, un enchaînement d'événements inattendus vint nous tirer de notre rêverie. Le commandant appelé sur la passerelle, nous avait brusquement quittés, des matelots courraient dans tous les sens, le bruit puissant et régulier des moteurs qui nous emplissait les oreilles, s'était calmé et avait déçu, au point que ce silence nouveau nous surprit. Le bateau courrait sur son hère, une chaloupe de sauvetage fut détachée remplie de matelots qui se mirent à ramer, s'éloignant du navire. A l'évidence il s'était produit quelque chose de peu courant ? Mais nous ne savions quoi et les sens exacerbés par cette perspective d'aventure : baleine ou calamar géant qui allait s'attaquer à nous comme dans vingt milles lieu sous les mers ? Le second réveillé d'urgence arriva un fusil à la main, en pyjama, les joues couvertes de barbe bleu, le cheveu hirsute, le teint cireux, manifestement il était mal en point. Le capitaine lui exposa à voie basse la situation dont nous ne pûmes rien percevoir. L'homme se récria, il avait passé la nuit à boire avec des amis au bar du bord, sa main tremblait. De plus la veille du départ, il était allé tirer le coq, dans une fête de village avec l'arme de la compagnie et il ne lui restait que trois cartouches.

-Si nous survivons, vous aurez un blâme, lui dit le commandant, pour avoir utilisé votre arme de service à des fins personnelle, faites passer une annonce disant que nous avons besoin d'un tireur d'élite.

Plusieurs hommes se présentèrent à la passerelle, Joachin après une conversation serrée en choisit un et lui expliqua la situation. Nous avons dévié de notre route à cause d'un exercice de la marine nationale, qui était en train de nettoyer la zone des séquelles de la guerre et notre passage avait déclenché une mine magnétique, qui coulée au fond de l'eau, s'était déclenchée au bruit de nos moteurs et venait sur nous, attirée inexorablement par notre masse métallique. Il s'agissait donc de la détruire au fusil, la chaloupe avait essayée en vain de la dévier de sa route, il ne restait que cette solution et trois cartouches

Nous les enfants étions ravis de cette aventure qui ne pouvait bien sur que bien se terminer, comme dans tout nos illustrés, aussi ne fumes nous pas surprit quant au deuxième coup de feu, la mine de plus en plus proche explosa. La puissance de la vague

manqua de nous faire chavirer et nous nous rendîmes tranquillement à la salle à manger, trempés pour déjeuner d'un grand appétit, en riant.

...

Le village était construit sur un promontoire plat, au début de la décente qui dominait le golfe de Valinco. C'était une péninsule rocheuse qu'il avait été facile de fortifier par la construction de maisons collées les unes aux autres avec peu d'entrées, aisées à défendre et s'enroulant en escargot vers le centre, ou se trouvait une vieille église Pisane.

Il y avait dans le village quatre maisons patriciennes de premier rang.

La plus grande se trouvait à l'entrée du village, sur la route d'Ajaccio dominant le vallon qui s'ouvrait vers le golfe, c'était le château des barons P.

U Palazo-Vechio, un grand bâtiment sans style particulier, portes et fenêtres étaient toujours clos. Il avait conservé par endroit de la façade des créneaux et des échauguières. Quant aux propriétaires, on n'en avait pas vu depuis des lustres, à part le vieux baron qui faisait de temps en temps une apparition discrète, les autres étaient peut-être tous morts, à force de faire peu d'enfants, pour ne pas disperser l'héritage, ou alors ils restaient à Paris, ou depuis l'Empire qu'ils avaient valeureusement servit, ils avaient des postes.

Par certaine porte branlante du réez de chaussée qui contenait les anciens commun, aujourd'hui déserts et à l'abandon, nous avons put nous faufiler et explorer une multitude de pièces en enfilade. Les murs peints à fresque, délavées, meublé d'un vieux mobilier défraîchit, une légère odeur de moisi flottait dans la poussière des rayons de soleil qui entraient comme des projecteurs de cinéma, par des morceaux de volet cassés.

Plus bas en allant vers Sartène, toujours dominant l'alentour se trouvait la maison- forte de notre cousine Paule, la grande modification de son grand-père jeune, dont on parlait encore comme d'une nouveauté, avait été de remplacer le vieux pont-levis en fer et bois vermoulu par un pont de pierre aux deux arches à la Romaine du plus gracieux effet qui lui avait sans doute valut sons nom de Palais du Pont -Neuf, Palazo di Ponto-Novo.

Seul le côté face au village avait gardé à cause du relief sa douve et son pont

Les douves du devant avaient été arasées pour les transformer en jardin d'agrément, suivit d'un parc qui s'ouvrait en pente douce vers la plaine, le fleuve et le golfe.

La maison était construite sur des voûtes en granit ocre et une partie de l'écurie avait été transformé en cuisine d'été.

Notre cousine hésitait entre une piscine qui lui semblait trop ostentatoire et refaire son toit percé de toutes parts.

Sur la route en terre battue du bas à la sortie du village se trouvait la plus récente, celle des Marquis de C. Un grand portail métallique ouvrait sur une allée de châtaigner majestueux qui desservait le château. C'était une bâtisse de la moitié du

siècle dernier dans le goût Français, avec ses toits d'ardoises à la Mansard, ses fenêtres à petits carreaux et sa pièce d'eau asséchée sur le devant.

. Enfin notre maison sur le haut du village, situé entre les deux autres était un curieux mélange : sur le derrière et le côté droit, c'était une antique maison -forte, construite pour la sécurité en des temps anciens et sur le devant et l'autre côté, collé à elle par un artifice d'architecte, une maison de trois étage à l'Italienne, en granit gris austère avec cinq fenêtres en façade, les deux étant à la fois séparée et reliée par un grand escalier de pierre qui s'enfonçait entre elles, c'était la casa Antiqua, pour le derrière et à Casa-Nova pour le devant. L'ensemble s'appelait U Palazzo Angéli.

C'est la traduction Française exacte du mot Corse : palazzo, mais elle n'a pas le même sens, car cela se situe entre le château et la maison forte.

Ces maisons sont construites en blocs de granit. Au siècle dernier, la sécurité retrouvée, les fenêtres se sont plus largement ouvertes mais l'ensemble reste dur et sévère, malgré une profusion de fleurs et d'arbustes, que le climat doux et tempéré permet.

Le village de ma mère se trouvait au sud de l'île, il était situé à la limite de l'évêché d'Ajaccio et de celui de Sartène, limité au sud par la citadelle de Bonifacio et celle de Porto-Vecchio . Ces villes étaient aux Génois, au pieds des Alta- Rocca qui sont des montagnes qui dominent la mer des trois côtés, celui de l'Occident, Français ou Aragonais, celui du Sud vers la Sardaigne Espagnole et celui de l'Est, l'Italie, la Tyrrhénienne ou mer Toscane, Des guetteurs placé sur ces sommet relayaient très vite les signaux d'alerte des tours Génoises, concernant l'intrusion de galères Barbaresques rendent le pays relativement sur.

Mais aux quatorzièmes siècles, profitant des désordres Européens et de la guerre entre Pise et Gènes, le Bey d'Alger lança sa flotte à l'assaut de cette région.

La surprise fut totale, les garnisons diminuées ne purent opposer une grande résistance et débarqué dans la nuit dans une baie abritée qui porte encore leur nom : Campo-Mauro, ils déferlèrent sur Sartène, dont ils se rendirent maître. Le sac dura deux jours, ils emportèrent tout ce qui était transportable et brûlèrent le reste. Quant à la population après avoir égorgé les soldats fait prisonniers pour l'exemple, massacré les vieux, les malades et les trop jeunes, ils embarquèrent le reste comme esclave et les vendirent dans les ports Ottomans du Maghreb.

Notre région s'appelait la « Terre des Seigneurs » par opposition aux terres en Deçà -des-Monts qui s'appelait « Terre des Communs » sans doute lié au fait qu'il y avait une partie de l'île plus sauvage, la notre, avec un fort féodalisme et le nord, avec des Communes et des Chartres, plus civilisé et une emprise Pisane puis Génoise plus forte.

Le caractère des gens était suivant les dires des indigènes plus durs qu'ailleurs, leur attachement à l'honneur de la famille ou de la parole donné, était un devoir sacré et c'est dans cette région que le Vendetta fut la plus cruelle.

Ils se prenaient pour une race supérieure à toute autre même si parfois il avouait notamment envers d'autres Corses que les différences entre eux, étaient minimes, mais tout ce qui était Italiens ou Français, était considéré comme inférieur, quant aux autres Espagnols, Anglais, Allemands, il ne concourait pas dans la même catégorie.

Une vieille légende courrait sur leur origine, c'était des Troyens qui réussirent à fuir leur ville en flamme et s'établirent dans cette région.

C'était un morceau de l'Espagne du siècle d'or qui avait survécu. Le travail même intellectuel était considéré comme dégradant, mais toléré faute de mieux. Le mieux était de vivre de ses terres ou de pension acquise auprès des grands de ce monde pour services rendus. L'épée au côté avait disparue, remplacée avantageusement par des revolvers et autres pistolets. Quant aux travaux manuels trop dégradants, on laissait ça aux gens de peu, aux Italiens qui arrivaient en guenilles et qu'on appelait avec mépris les Luchési, car ils venaient souvent de la ville de Lucques.

Les professions libérales donnant droit à un titre social tel que médecins, juges ou notaires étaient très recherchés, c'est ainsi qu'à la fin du 17^e siècle, la ville de Bonifacio, qui n'avait que trois milles habitants, comptait soixante quinze notaires.

Tous se considéraient de sang pur et d'antique famille. A un recensement de conscrits lors la guerre de 14, à la question profession, il y avait bien sur des maçons, boulangers, employés des poste, mais quatre vingt dix pour cent répondirent : fils de famille.

...

Nous étions en froid avec les Barons depuis le début du siècle dernier quant une de leur famille alliée, les O . . . d'en bas qui dépendait donc d'eux, eurent des difficultés avec leurs cousins germains, les O . . . d'en haut qui dépendait de la notre.

C'était une famille riche et prospère, ceux du haut étaient plus éleveurs de chèvres et de moutons, fabricants de fromages et bûcherons dans les montagnes, ou il abattait les vieux châtaignes et les vieux noyers, qui ne donnaient plus et les grands pins Laricio qui étaient très recherchés comme mat de navire. Il avait aussi de grandes propriétés de chênes-vert dont les glands nourrissaient les cochons.

Ils avaient été nos alliés dans divers conflits.

Les O . . . Du bas travaillait vers le fleuve et la plaine, leur propriétés allait jusqu'à la plage, mais inexploitable, il les louait en hiver à leurs cousins du haut qui y faisaient passer la mauvaise saison à leurs troupeaux.

En échange, les bêtes du bas, montaient passer l'été dans les estives ?

Ils s'occupaient dans la plaine de blé, de vignes, de chaîne-liège, d'oliviers et d'une nouveauté à la mode, lancé par les Anglais : le Cédrat.

Il n'avait donc pas de conflit d'intérêt qui pouvait les opposer et tous vivaient prospères et heureux, assuré qu'ils étaient en tant que parents, de se soutenir mutuellement en cas de conflit et conforté dans leur tranquillité, par leur alliance d'une défense mutuelle.

Un jour une dispute sans réel intérêt éclata entre deux cousins, sur un point de détail concernant une fontaine qui arrosait un jardin l'été et que la présence intermittente du troupeau en début ou en fin de saison pour la transhumance, venait tarir pour quelques jours. Un mot entraînant un autre, l'un des deux fut tué, la guerre dura cinquante ans, ils s'exterminèrent ... jusqu'au dernier.

Il n'y a plus de O...male.

Reste pour porter leur nom, dans la Terre des Seigneurs que de très vieilles-filles.

...

La grande affaire de la réunion de famille de ces années était la disparition mystérieuse des armoiries de la maison.

Une nuit d'orage cet hiver, nos cousines alertées par des bruits de coups de marteau avaient voulu sortir se rendre compte, un fusil à la main. Mais la porte du four d'ou venait ces bruits était bloquée par une chaîne et une barre en fer et les fenêtres garnies de barreaux. Le temps d'alerter les gens et de faire le tour par l'extérieur, il n'y avait plus personne mais au dessus de la porte, un trou dans le mur signalait le vol.

On se perdait en conjoncture sur la signification de ce crime.

-Peut importe qui a fait ça, mais qu'il soit maudit pour six générations, dit Paule.

-Le crime d'un jaloux, c'est sur, car ces pierres n'ont aucune valeur, dit ma tante.

-Ton fils devrait peut être plus s'inquiéter qu'il ne le fait, dit Paule, car après tout, en tant qu'aîné, il est l'héritier, vois je suis sûre qu'il ne sait même pas ce que représentes nos armes... réponds Chevalier, est-tu digne de ce titre? Quoi tu ne sais même pas ton blason? Tes armes non plus? En fait pour les avoir vu souvent mais sans jamais vraiment regarder, je pouvais difficilement répondre à cette question. En y réfléchissant et grâce à l'aide de mon frère qui avait une chevalière à nos armes et qui me soufflait discrètement, je pus esquisser une réponse que je voulais sûre.

-Et bien, ma tante, il y a quatre parties, la première est une tête de Maure, à côté une tour sans doute Génoise, puis une fleur de lys de France et le dernier coin est un carreau d'arbalète.

-Très bien mon petit, je t'avais mal jugé. Je t'expliquerai plus tard, ce que veut dire chacun de ces symboles, et quelle est notre devise?

-Ha ça, je sais par cœur:

REY NO POSO MICA

PRINCIPE "NE DAIGNE"

CABALIERE SOGO

-J'ai presque tout compris, dit mon frère, à part ce carreau d'arbalète ! Pourriez-vous m'expliquer ma tante s'il vous plait ?

-C'est lié à la bataille de Crécy, lui répondit-elle, enchantée de le voir s'intéresser aux histoires de la famille. Parmi les arbalétriers Génois, mercenaires du roi de France se trouvaient des Corses, dont vos ancêtres, mais c'est une histoire passionnante, longue et compliquée que nous reprendrons une autre fois

-Sur ma chevalière, dit mon frère, il y a quelque chose d'écrit à moitié effacé, je déchiffre: SOLO U FRETO. . . . Avec les trois points ça signifie quoi?

-Réfléchis aux effets du froid et tu comprendras. . . .

L'arrivée du chanoine interrompit la réponse.

-C'est le Marquis qui demande à être enfin pardonné et l'autorisation de venir à la cérémonie.

-Jamais, répondirent Antouniéta et Laura. Ce Pétainiste ! Son fils peut -être quant lui sera mort. C'est notre réponse définitive, nous n'y reviendront pas ? Jamais.

...

-C'est mon cousin plus que le tien.

-C'est vrai, répondit, ma tante qui était sa demi-sœur, mais je suis plus parente que tu ne crois, rappelle toi, ma grande tante Angèle a épousé l'arrière grand père de Joachim.

-C'est vrai, dit ma mère, je l'avais oublié.

Et elles se lancèrent dans une discussion animée qui les passionnait sur les parents et ancêtres de la famille.

Elle pouvait ainsi remonter de plusieurs générations et dès qu'elles faisaient la connaissance d'un compatriote, elles arrivaient le plus souvent, en posant des questions à se trouver des parents communs.

C'est ainsi que tout l'été en arrivant nous faisons le tour, des quelques villages alentour pour aller saluer notre parenté.

Ces obligations étaient rendues, selon un protocole mystérieux très stricts : il y avait ceux chez qui nous devions aller et les autres qui devaient se déplacer. Ma mère attendait à la maison que les gens du village prévenus de son arrivée vinsses la saluer, surtout ceux qui étaient nos obligés, souvent pour des raisons obscures et lointaines

presque oubliées et dont la venue plus ou moins rapide était minutieusement analysée et commentée.

-Nos bergers ne se pressent pas de venir nous présenter leurs compliments, disait ma tante, l'argent que nous touchons au moins pour le principe, sur ces terres qui ont été acquises par nos ancêtres, sans doute au prix de sueur et de larmes et nous n'avons pas le droit moral de les abandonner à des inconnus, plutôt en faire cadeau à des gens, qui ont au moins dans notre mémoire, servis les intérêts de notre famille.

-De toutes façons qui les surveillerait ? dit Paule avec vigueur, nous n'avons plus personne au village pour veiller sur nos intérêts, ils mettraient quand même leurs bêtes et ne nous paieraient rien.

Quand elles disaient nos bergers, c'était symbolique, car en fait les troupeaux étaient maintenant à eux et nos terres ne représentaient qu'une partie de leurs pâturages.

-Et oui, Charles qui était le plus important est riche maintenant, tu as vu à l'entrée du village, la belle maison en pierre qu'il s'est fait construire.

-Personnellement elle ne me plaît pas, trop neuve, trop régulière, je préfère la notre, même si elle est vieille et manque de confort par rapport à la sienne.

Notre tante Paule, du palazzo di Porto-Novo restée au village approuvait et opinait devant ces mots qui la confortait dans ses position peu démocratique, selon lesquelles les bergers devaient rester pauvres et travailler toute leur vie et non voir leur niveau de vie augmenter, alors que le sien diminuait. Elle avait de plus en plus de mal à joindre les deux bouts. Il fallait refaire le toit de sa maison qui prenait l'eau à de nombreux endroits et que les bassines ne réussissaient plus à contenir, alors que les métayers de plus en plus à l'aise se faisaient tirer l'oreille pour les augmentations de loyer et faisaient même traîner les paiements, d'une année sur l'autre.

Nous étions accueillis à notre arrivée au village par notre cousine, Félicité et sa famille. À la libération de l'île, les combats avaient détruits leur maison et ma mère, puisque nous étions presque tous partis sur le continent et qui était la générosité même, avait mis une partie de la notre, un étage entier à sa disposition. La maison étant construite sur une pente abrupte, chaque étage en plus de l'escalier intérieur disposait d'une entrée indépendante.

Le jour de notre arrivée, la table était mise, la cuisine faite. Nous commençons par une salade d'haricots verts et pomme de terre tiède de notre jardin, arrosé d'huile d'olive de nos oliveraies de Calvaise, qui avait un goût particulier du à sa méthode de ramassage. Il fallait attendre que le vent ait fait tomber les olives bien mûres et elle pouvait traîner quelques jours dans la terre, ou elle prenait ce goût léger de moisi, non comme on le croit généralement parce-que les Corses sont fainéant mais parce-que la taille des oliviers n'a rien à voir avec ceux de Provence qui sont taillés petits.

Les oliviers Corses laissés libres de toute taille, grandissent et deviennent énormes, les olives sont donc hors de portée et il faut attendre que le vent ait fait le travail, ce petit

goût âcre inhabituel était délicieux, car c'était le goût des vacances, suivi d'un ragoût d'agneau qu'un berger avait apporté la veille et qui serait à déduire de sa redevance.

...

Notre première visite dès notre arrivée était pour nos deux cousines germaines Antouniétta et Laura qui habitaient la maison attenante à la notre, la moitié de la Casa Antica.

Nous passions par le haut, par la place où était notre grand four à pain que nous prêtres depuis des siècles à la moitié du village contre une honnête redevance et pénétrions dans la maison par la porte de derrière, dans la partie ancienne de la maison forte, avec ses meurtrières au dessus de la porte pour prévenir des embuscades et se défendre des assiégeants.

C'était en fait la même maison, que l'héritage de notre arrière -grand--père avait coupé en deux, elle avait deux entrées, la première sur le devant avec un escalier monumental et interminable qui donnait sur les pièces d'apparats, les planchers étaient cirés, les meubles sous housses, il était manifeste que ces pièces, ne servaient plus, ou alors peu. Cette partie de la maison qui formait maintenant le devant de l'ensemble, avait été construite par notre arrière -grand--père, au environ des années 1865, après qu'il se fut enrichi comme colon en Algérie, appelé par son père, qui avait participé à la conquête et qui s'était retrouvé propriétaire d'un grand domaine à Philippeville, ainsi appelée en l'honneur du roi de France, d'après mes déductions postérieures.

Nous préférons passer par derrière, par la place du four adossé à d'énormes rochers rond en granit, grands comme des maisons, sur l'arrondi du haut se trouvait des barrières de bois rustiques et irrégulière qui devait empêcher nos chèvres de vagabonder.

Nous pénétrions dans une pièce sombre, avec une grande cheminée aux murs noircis de fumée qui sentait le feu de bois, la charcuterie et le fromage, nos cousines, toujours en noir, venaient nous accueillir et après le questionnaire d'usage sur notre santé et nos études, nous laissaient libre de vagabonder de la cave au grenier où les découvertes sensationnelles se succédaient à un rythme effréné.

Peaux de bêtes fauves, masques africains, armes exotiques, porcelaine de chine, tableaux anciens, piano à queue, tout nous émerveillaient et déclenchait une foule de questions. Le plus beau pour moi était la bibliothèque remplie de livres étranges avec des illustrations aux couleurs un peu lie de vin, où l'on voyait des révolutions en Amérique Latine, des émeutes à Shang-Haie, des missionnaires massacrés par de féroces africains, des léproseries avec des malades qui partaient en lambeaux, etc. Etc.

Des la fin de ces obligations familiales, nous les enfants nous élancions dans ce qui nous semblaient être la jungle.

Le maquis non entretenu barrait parfois les sentiers et il fallait se tailler un passage à la machette, comme dans les forêts tropicaux.

Aux alentours surtout vers les hauteurs se trouvait de belles forêts de noyers et de châtaigniers. Nous nous mettions dans des cartons d'emballage et dévalions les pentes en glissant sur les feuilles, comme au ski. Ou alors nous partions capturer des ânes qui se promenaient en liberté, en nous demandant comment les propriétaires faisaient pour les récupérer quand ils en avaient besoin. Une corde glissée autour de leur coup venait leur enserrer le museau nous servait de harnais et nous les faisons galoper toute la journée, dans la mesure où ils étaient d'accord pour prendre de l'exercice, car quand ils n'étaient pas décidés, ni les paroles douces, ni les carottes, ni les coups de bâtons ne pouvaient les faire avancer.

Nous jouions avec des garnements de notre âge à qui nous ne demandions pas leurs papiers. Il se trouve que nos fréquentations, qui étaient rapportées à notre mère, n'avaient pas l'heur de plaire à tout le monde et le soir on nous faisait des réflexions sur nos amis.

-Passe encore, disait ma tante, pour le fils du facteur : c'est un continental, et nous sommes républicains, mais vous ne devriez pas fréquenter des fils de bergers, ils sont indignes de votre compagnie. Allez plutôt jouer avec les fils du marquis, ils sont de votre âge et de votre milieu.

-Du marquis, depuis peu ! disait Paule en ricanant.

-Ne tenez pas compte de cette remarque, dit ma mère, votre tante plaisante, n'allez surtout pas leur parler ainsi, cela ferait des histoires.

Et elle gronda ma tante de parler ainsi devant les enfants, ma tante ricanait en disant sous cape.

-Ennoblis par Louis –Philippe- le- parvenu, comme eux ! Qui se ressemble, s'assemble!

Ce que nous ne comprenions pas, mais ça n'avait pas d'importances. Les fils du marquis ne nous intéressaient pas : trop fragiles, jouant à des jeux dignes des filles, avec des accessoires coûteux et cassables. Nous préférons courir la jungle sans tenir compte de ces remontrances?

Une fois Paule partit, la cousine Laura prit la parole, elle avait oublié notre présence.

-Cette pauvre Paule va rester vieille- fille ou tout comme, elle n'aura pas eu beaucoup de chance ! Mariée si peu de temps ! Pour voyage de noce la prison de la citadelle de Bonifacio, comme formalités de divorce, pas d'instruction un simulacre de procès, et un verdict : douze balles dans la peau pour son mari.

-C'était la guerre, dit Fauvette, une belle histoire romantique entre le chef de réseau et sa porteuse de messages à bicyclette. Ils avaient au moins trente ans d'écart, non?

- Ca ne se commande pas. Heureusement qu'ils ont eu le temps de se marier avant l'arrestation, l'autre jour je l'ai trouvée en larmes dans sa maison, l'administration lui a refusé le titre et la pension de veuve de guerre, au prétexte qu'ils n'ont pas été mariés

assez longtemps. Il manque quelques jours à peine mais ça suffit. Il faut qu'elle écrive au président de la république pour demander une dérogation. Les Italiens qui sont toujours des traînassons mous d'habitude, auraient pu le garder quelques jours de plus quand même, avant de l'exécuter ! Quelques jours de plus, et c'était la Libération.

-C'était un mauvais mariage, je le lui avais dit, mais allez donc discuter avec une jeune fille romantique et amoureuse, malgré la guerre ou à cause d'elle. De toute façon c'était une mésalliance, songez que c'était un conte, c'est le cas de le dire compte, de la Banque Saint Georges ennoblit pour avoir planté cent oliviers et cent chêne-liège, par la Superbe République.

...

Un soir, cependant en rentrant une mauvaise surprise nous attendait. Mon oncle Toussaint, le mari de ma tante qui en l'absence de mon père représentait l'autorité masculine nous attendait de pied ferme.

-Malgré nos interdictions, vous continuez à aller jouer avec Noël et ses frères, nous vous l'avons défendu, pour des raisons que nous n'avions pas à vous expliquer. Vous bravez notre autorité, vous serez puni, toi d'abord me dit-il, car tu es le plus grand viens ici et il défait son ceinturon.

C'était une manie dans cette famille, je supputais sa largeur plus grande que la ceinture de mon père, elle claquait davantage, mais les coups étaient repartis sur une plus grande surface et ils faisaient moins mal, mon frère qui couinait sous la table à chaque coup, en même temps que moi par peur et solidarité, échappa comme à l'habitude à la correction,

-Vous avez compris ? dit mon oncle, il y a des choses qui ne se font pas. Ce Noël, qui est sans doute un gentil garçon, est aussi notre parent éloigné, mais il est plus proche parent des F..... que de nous. Ces gens là sont nos ennemis depuis 1820 et si la guerre s'est calmée, elle n'en couve peut-être pas moins, on ne fréquente pas les parents ou les clients de ses ennemis.

Un homme de cette famille à séduit une fille de la notre, c'est ça ou le contraire, on ne sait plus bien, mais ça ne change rien, alors qu'elle était promise. Il a proposé de l'épouser pour réparer, s'il avait fait les choses discrètement, cela aurait pu s'arranger. Mais narguer ainsi l'autorité de notre famille, l'obliger devant la rumeur publique à rompre notre engagement, cela n'était pas tolérable. La fille a été mise au couvent, elle y a fini ses jours. À lui les Anciens ont donné le choix de s'expatrier, il a refusé. Il est donc mort, nous l'avons abattu et depuis dix huit hommes de chez nous ou de chez eux on eu le même sort, les choses sont ainsi dans cette île.

Nous expliquâmes donc à Noël et à ses frères, lors de notre dernière ballade ensemble au fleuve, pourquoi, à l'avenir nous rompions toutes relations avec eux et ils approuvèrent notre décision, sur la promesse que nous resterions secrètement amis.

Après avoir bien joué les explorateurs, coupant des lianes pour nous ouvrir un chemin dans le lit du fleuve presque à sec en cette période de l'année, nous arrivâmes à une crique couverte de beaux galets blancs. Noël et son frère en remplirent leurs besaces.

-Comme vous n'avez pas de sac pour en transporter vous nous aiderez à porter les nôtres sur le chemin du retour.

Et comme je m'étonnais d'avoir à porter, un fardeau aussi lourd, il me dit :

-Affaire de famille, chaque fois que nous venons ici nous le faisons, je t'expliquerais quand nous seront arrivés.

Peinant à la charge, mais intrigué par le mystère, nous les suivîmes jusqu'à mi-retour, là en plein maquis sous les châtaigners, ils s'arrêtèrent et déposèrent respectueusement les pierres sur un tas de cailloux similaires.

-Ici a été tué notre arrière grand père, oui vous et nous avons le même, par nos ennemis les S..... qui s'était empostés ici, et lui on tendu une embuscade. Chaque fois que nous y passons en venant de la rivière, nous déposons ces pierres par respect et nous jurons que nous n'oublieront jamais, même si nous devons différer de nous venger.

...

A l'approche du 1 août, l'énervement gagnait la maisonnée.

-Madame, c'est encore comme toutes les années le sous-préfet de Sartène qui voudrait savoir si vous avez changé d'avis.

-Nous ne pouvons décemment parler à un sous-préfet, répondait Paule, pourquoi pas un cantonnier? Renvoyez-le.

La grande porte du haut s'ouvrit dans un grincement que les pluies de l'hiver avaient provoqué. Le soleil nous éblouit quand nous sortîmes, nous vîmes cependant la place du four noire de monde et les escaliers qui montaient devant la maison envahis par la foule.

Déjà notre cousin le chanoine s'avancerait vers nous tendant les bras prêt à nous recueillir, comme une mère poule ses poussins. Il était vêtu d'une soutane violette et d'une calotte qui couvrait sa nuque. Le baron se découvrit de son Panama pour nous saluer et comme à ce signal tous les hommes en firent autant. la foule s'ouvrit devant nous et après avoir embrassé les membres de notre parenté nous arrivâmes devant le maire du village, l'ancien commissaire divisionnaire de police qui avait eu son heure de gloire au temps des brigades du Tigre en poursuivant en voiture automobile la bande à Bonnot. Il était le parrain de ma mère et il tint à souligner d'une voix suffisamment haute pour être entendue de l'entourage, qu'il n'était ici, qu'à titre personnel et non comme certains auraient pu le prétendre pour des raisons électorales.

Les femmes étaient pour la plupart vêtues de noir, avec le foulard sur la tête. Seule certaines, qui vivaient sur le continent, arboraient des couleurs plus vives, mais

cependant dans le ton. Ma mère et mes tantes notaient tout cela et aller longuement le commenter le soir même.

Les hommes étaient vêtus de pantalon de velours sombre, avec de gros souliers de marche bien cirés, une écharpe de laine rouge ceinturaient leur taille, sur une chemise à carreaux était un gilet noir, un foulard de couleur vive autour du coup. Ils avaient de grands chapeaux de feutre ou des casquettes. Ils portaient revolvers à la ceinture et fusils en bandoulière, la taille et la poitrine ceinte de cartouchières.

Ma mère et ma tante en tête, nous fendions la foule qui s'écartait respectueusement et nous commencions l'ascension par un chemin qui serpentait entre de gros rocher de granit arrondis par l'érosion qui étaient posés comme des œufs de dinosaures gigantesques, au milieu de grands arbres majestueux aux racines apparentes, tourmentées et enchevêtrées.

Après un bref arrêt de politesse à l'oratoire de saint Roch, patron du village, suivit d'une courte prière, nous n'étions pas ce jour, venus pour lui, la procession continuait jusqu' au sommet plat ombragé de chênes et de châtaigniers. L'herbe y était d'un vert plus tendre, un ruisseau y paressait, s'attardant en de petites retenues d'eau couverte de végétation aquatique, au bord proliféraient ormeaux, peupliers et figuiers gras.

Nous étions aux Anges, c'est ainsi que s'appelait notre propriété et le quartier du haut du village. Petits nous n'avions pas fait le rapprochement entre les anges dit-en en Français et le nom de notre grand père Angéli.

En fait cette partie du village avait par extension prit le nom de notre maison et on y était bien. L'endroit était beau et paisible avec une vue incomparable sur le golfe, l'expression en était passé dans le vocabulaire courant, ne disait on pas :

-Je suis aux anges !

Nous arrêâmes enfin autour d'un puits, dans la cour ombragée d'une grande maison en ruine, aux vestiges de murs en chicots noircis de fumées.

La foule se mit en rond autour de nous, le baron monta sur une caisse en bois, enleva son chapeau, s'éclaircit la gorge et sortit de sa poche une liasse de papier, il allait commencer à parler quand on lui dit que le chanoine n'était pas encore arrivé.

Il remit son chapeau et envoya quelqu'un aux nouvelles, on ne pouvait décentement commencer sans lui, vu sa notoriété et ses liens de famille.

Le chanoine arriva enfin en chaise à porteur. Sa santé ne lui ayant pas permis de faire l'ascension par ses propres moyens, on n'avait trouvé que ce moyen, d'ailleurs, il y a peu couramment utilisé.

En effet le village ne possédait que deux routes carrossables : la nationale goudronnée qui passait en haut devant chez nous et celle du bas, presque aussi large, mais en terre battue.

Les autres rues du village étaient en pente, entrecoupées de marche en granit qui en facilitait l'usage des piétons, chevaux et ânes mais les rendaient impraticable aux voitures.

La plupart des maisons patriciennes utilisaient donc, soit pour des malades, soit pour des personnes âgées, ou pour des gens qui répugnaient à l'effort ce moyen de transport. On avait déniché cette vieille chaise dans quelque cave. Il saluait à la portière, comme un pape et descendit se mettre en rang à côté de nous, mais vu la taille de son ventre, il semblait être le premier et le plus important du groupe, il le savait et le savourait.

Le baron regrimba sur sa caisse et commença son discours qui nous parut très vite long et ennuyeux, ce qui nous intéressait davantage était le manège du borgne qui inaugurerait pour l'occasion un nouveau bandeau en velours noir. Il avait déployé un drapeau français. Autour de lui s'était groupé des hommes, des vieux pour la plupart, avec bérêts ou calots et la poitrine couverte de décorations qui étincelaient au soleil et parfois nous éblouissait

D'un pincement notre tante nous ramena à la réalité et de ses lèvres méprisantes de vieille chèvre, attira notre attention sur l'orateur.

-Ais je besoin de rappeler, le patriote qu'était votre oncle... votre mari madame... qui au moment ou tout semblait perdu, au cœur de la tourmente, disant non à cette baudruche de Mussolini qui avait déclaré que la Corse était une province Italienne, se dressa les armes à la main contre l'occupant fasciste. ils étaient peu nombreux à la faire, je parle à ce moment la et non pas de ceux qui après le départ des nazis, érigèrent des barricades contre plus personne, mais eurent, ainsi, en témoignant les uns pour les autres , des cartes anciens -combattants si utiles pour avoir des postes dans l'administration d'après-guerre , ou pour obtenir des prébendes et autres pensions... mais je m'égare, pardonnez moi.

Séraphin Angéli ! Ça ne s'invente pas..., quel beau nom, ne trouvez vous pas? C'était donc un ange, à triple titre. Par son nom, son prénom, son physique d'ange blond ressemblant à cette fresque qui orne le plafond de notre modeste église. Il périt comme un saint martyr.

Votre oncle... votre mari, madame ...est mort ici, décapité à la hache, dans la cour de sa maison familiale. l'Ocra la police secrète italienne de sinistre mémoire, folle de rage qu'il n'ai pas parlé, malgré la torture, non contente de lui prendre, la vie, a brûlée, par vengeance votre maison. C'était la guerre, il faut pardonner, mais si nous sommes tenus tenus au pardon, nous ne le sommes pas à l'oubli.

En cela au moins nous avons la certitude d'avoir gagné, car ils n'auront pas réussi à détruire sa mémoire, ni celle de votre famille.

Tout comme votre grand père, madame, qui revenant fortune faite de nos glorieuses, colonies ou il avait contribué à sa manière de répandre la civilisation, venant de faire agrandir sa maison, il aurait pu y couler une vie heureuse, mais devant les désastres de

Bazaine et de Mac Mahon, il n'hésita pas à lever et à équiper de ses propres deniers, une compagnie de Zouaves Corses, tribu féroces des environs d'Alger qu'il avait contribué à soumettre, lors de la conquête et qui était passés au service de la France. Ils partirent rejoindre l'armée de la Loire du célèbre général Bourbaki dont votre père, madame, son fils posthume, porta le nom en souvenir, de cette page glorieuse de notre histoire et dans le village de Chaumont- l'Humide dont peu ici savent exactement où il se situe, permit par sa défense acharnée et sans espoir, à sa division d'échapper à la tenaille boche et de se regrouper pour le lendemain, en uniforme de parade, drapeaux en tête, se rendre avec les honneurs au roi de Prusse et futur empereur d'Allemagne en personne qui salua leur courage. Le fait que 68 Zouaves Corses et votre grand père, lui-même ai péri, le flanc percé par les lances des Hulans Poméraniens aux casques pointus de sinistre mémoire, valait bien ce sacrifice héroïque et ce malgré les supplications des Bavarois, aux casques à chenilles plus sympathique, qui à dix contre un, l'exportaient à se rendre. En tant que dernière représentante de cette race et de ce nom, je suis tranquille car vous transmettez madame à vos enfants, le sens du devoir et saurez leur indiquer la route de l'honneur.

Un clairon sonna aux morts, les hommes rectifièrent la position, puis éclata une salve de coup de fusils et de revolvers. Nous nous alignâmes comme pour un enterrement et les gens passèrent devant nous pour nous embrasser et échanger quelques paroles. La cérémonie était finie, nous redescendîmes vers le village pour le vin d'honneur.

...

Fauvette enfin arrivée de Paris parlait de notre cousin le juge, de celui qui avait été député, d'un tel qui avait eu la légion d'honneur à titre militaire,

Comme si à titre civil eut peu compté en comparaison.

Tibère l'interrompit dans sa sempiternelle litanie.

-Pourquoi ma tante, ne nous parlez vous pas de notre cousin le cantonnier?

-Mais mon cher enfant, c'est peut-être qu'il n'y a pas de cantonnier dans la famille.

-Laissez votre tante tranquille, vous êtes méchants ! Elle est pleine de qualités, mais elle est snob, vous acceptez les gens comme ils sont, ou vous rompez avec eux.

-Snob moi? Mais ma chère Pauline tu déparle, tes enfants ne sont pas méchant, mais peut-être impertinents et mal éduqués, quant au respect du a la parenté. Elle quitta la pièce outragée.

Nous saluâmes le commandant Joachin et son frère Mémé, dans leurs grand uniforme blanc de cérémonie et notre cousin le borgne, la poitrine couverte de décorations qui nous avait la veille, lors du repas annuel, qui précédait la cérémonie raconté ses exploits : comment en 1943 débarquant du sous -marin de la famille, nous dit' il en clignant de son œil unique (pour souligner la subtilité de cette phrase, dont le sens nous échappait complètement) il avait avec le 2° Choc libéré la Corse du joug des fascistes.

Le chanoine opinait du bonnet. Il était gras et rond et semblait doux comme une confiture, c'était un homme qui semblait rempli de mansuétude et de patience et paraissait ne jamais se fâcher, en général il parlait très peu, se contentant d'écouter. De temps en temps sa tête bougeait d'approbation, la gélatine de son double menton tremblait et son interlocuteur poursuivait son discours, encouragé par son attention. En fait je crois qu'il avait des absences et s'endormait pour un temps bref, émergeant de son sommeil, il proférait un bruit signalant son intérêt pour le sujet et se rendormait.

Mais gare à l'entourage quand il était complètement présent, alors il se lançait dans un discours interminable et sans rapport avec le sujet qui déconcertait ses auditeurs qui l'écoutaient d'abord avec une politesse feinte et bientôt impatiente de le voir conclure. Alors au grand soulagement de tous, il se replongeait dans sa léthargie que l'assemblée prenait pour une profonde réflexion sur ce qui venait d'être dit.

-A table, dit ma tante, non vous les enfants vous mangez à la cuisine, il n'y a pas assez de place, seul fanfan en tant qu'aîné dînera avec nous.

J'étais assis entre le Borgne qui me faisait un peu peur et la cousine Fauvette qui parlait presque exclusivement d'opéras et de musique et dont la tenue jugée indécente, trop décolletée, trop courte, trop transparente, suscitait critiques et commentaires. Joachim l'officier de marine en grand uniforme blanc d'été racontaient ses voyages exotiques et lointains avec de la nostalgie. On l'avait amplement félicité pour son courage, lors de l'affaire de la mine, il en avait rougi et bafouillé quelque chose au sujet de son devoir. Le cousin Alfred qu'on appelait Aristote en cachette dans le village, tant sa petite taille rondouillarde, sa calvitie et son grand nez le faisait ressembler, à un armateur grec bien connu, parlait des mœurs des indigènes qu'il avait administrés. Jules essayait de parler de Paris mais la plupart le rabrouaient, ne voulant pas entendre de ses histoires de voyous, il était seulement toléré, en encore parce-que les renseignements que la famille avait sur lui, n'étaient pas en contradiction avec notre code de l'honneur.

Qui n'interdisait pas d'attaquer des banques, pourvu que cela fut fait avec élégance et sans violence inutile et puis comme la plupart des hommes présents même le chanoine, il était joueur surtout aux courses de chevaux et y avait pris de grandes déculottées, suivi de pactoles éblouissants, le tout était de pouvoir tenir le coup financièrement et ne pas se retrouver à la cave.

Les hommes approuvaient et chacun racontait ses bonnes et mauvaises fortunes.

Je restais avec le cercle des hommes, me faisant oublier en me glissant sous la table, leur conversation avait de quoi passionner un garçon de mon âge, voyages lointains, coutumes des sauvages, jeu de cartes, courses de chevaux, femmes, guerre.

Il y eu un début de dispute entre Alfred qui disait il était resté fidèle au gouvernement légal de Vichy, allant jusqu' à faire tirer par ses tirailleurs Sénégalais de l'Armée d'Afrique, sur les Américains qui débarquaient au Maroc et le Borgne qui au même moment ou presque rejoignait le général Giraud à Alger.

Je n'avais pas compris ses allusion multiples à notre sous-marin personnel et avec mon frère après, nous nous perdîmes en conjectures, nous pensions quand même que la famille devait être très riche, pour posséder un sous-marin.

Pour apaiser la dispute naissante et habituelle, Jules me fit le récit de ses exploits et comment il avait obtenu la croix de guerre.

Aussitôt, les deux querelleurs se liguèrent contre lui.

-Ah parlons en de ta guerre lui dirent il sur un ton presque méprisant.

-Croix de guerre, vous croyez qu'on la donne pour rien ? Je vais raconter au petit.

-Mais d'abord, explique lui comment poussé par un patriote débordant, tu t'es engagé dans la marine.

-C'est à cause du mais , dit -il, tu sais l'école ce n'était pas mon fort et puis je voulais voyager, quitter cette petite île, ou je le savais je n'avais aucun avenir, sauf comme muletier peut-être mais je n'aimais pas les bêtes, c'est méchant , tu ne fais pas attention ça te mors et ça sent mauvais et le travail, m'a toujours fait un peu peur.

Mon père, le mari de la sœur de ta mère mais du premier lit était meunier, il avait une bonne situation mais c'était un flambeur. Quand il gagnait, tout allait bien, les greniers et la cave était pleine de provisions. Je revois encore tout ces beaux jambons pendu et leur odeur. Mais quand il perdait, ils devenaient très vite vides et nous n'avions pas grand chose à manger, alors mes frères et moi, il nous louait à des voisins pour des travaux.

Il fallait partir à l'aube et marcher une heure avant d'arriver au champ du voisin à Porto-Polo. Déjà en arrivant j'étais mort de fatigue, il fallait faire en plus une journée de travail et garder encore assez de force pour rentrer à pieds le soir, l'enfer quoi.

Il m'avait mis à biner un champ de maïs, je devais arracher les mauvaises herbes, pour lui permettre de prospérer, mais moi je pensais à autre chose, une jeune veuve qui avait pour moi un penchant, déjà à l'époque, je plaisais aux femmes et sans y penser je me mis à couper les plants de maïs. Ayant vu les dégâts, je continuais systématiquement mon travail de destruction, guettant du coin de l'œil le paysan qui lorsqu'il s apercevrait du désastre, ne manquerait pas de me renvoyer en me déclarent inapte. Je ne le vis pas arriver, mais mon dos sentis bien la volée de coups de bâton qu'il m'administra. Il fit atteler son tilbury et me ramena subito -presto au village. Moi à l'arrière encore tout endoloris par les coups, je me félicitais de la réussite de mon stratagème, mais non content de me renvoyer, il exigea de mon père une forte somme pour destruction de récolte.

Mon père ne dit rien et paya sur le champ la somme réclamée, puis appelant mes frères qui vauquaient dans la propriété et qui sont maintenant tous en poste aux colonies, ou ils jouissent d'une bonne situation, ce qui devrait aussi être mon cas, si ma paresse ne m'avait pas joué ce mauvais tour, me fit prendre et ligoter, jeter à califourchon sur un

âne et m'emmena au port à Propiano , au bureau de la marine ou il signa pour moi, un engagement de cinq ans, dont il encaissa malgré mes protestations la totalité de la prime.

Pour en revenir à la guerre, j'étais affecté sur le cuirassé amiral de la flotte française de Méditerranée, au service d'une grosse pièce de 360.

-De 360, diable ! dit le borgne qui était connaisseur, ayant servi dans l'artillerie.

-Excusez moi une minute, dit Alfred après je n'interromprais plus mais la jeune veuve, ce n'était pas Fifine ?

Tout le monde le rabroua et Jules dit qu'il ne trahirait pas l'honneur d'une dame même des années plus tard et revins à son récit.

Nous étions sur le pont en tenue de sortie, le pompon rouge bien gonflé pour passer le contrôle tenue devant des sous officiers tatillons, attendant que la chaloupe revint pour nous amener à terre, nous comptions passer la soirée, au bordel ha oui, ho dit il gêné en me regardant, c'est là ou les matelots vont se détendre et s'amuser en revenant à terre m'expliquât -il, quand le branle-bas de combat retentit ! . Aussitôt chacun se précipita à son poste. Je pestais contre ces exercices stupides, qui régulièrement venait bouleverser les emplois du temps les plus minutieusement établis, lorsqu'un obus éclata à deux pas de moi, un paquet de mer me fit perdre l'équilibre et failli me précipiter à la mer, or je ne savais pas nager, je m'agrippais comme je pouvais et rejoignis mon poste, nous ouvrîmes le feu, je maudissais ma maladresse et ma distraction, jurant qu'à l'avenir s'il y en avait un, je choirais de travailler les pieds de mais. Les pièces faisaient un bruit assourdissant, lorsque l'ascenseur qui nous apportait les obus tomba en panne, le chef de pièce m'ordonna de me jeter dans la trappe de cale, pour essayer de le débloquer. À peine m'y étais je glissé qu'un obus anglais explosa ta tourelle tuant net tout ses occupants.

-Anglais, lui dis-je, tu veux dire Allemand?

-Mais non, tu me prends pour un idiot, imbécile ? , c'étaient les Anglais qui comme à Aboukir par trahison, on coulé la flotte française à l'ancre. Notre pauvre cousin le capitaine Casabianca l'a payé de sa vie, avec son fils de dix ans, en faisant sauter la Sainte-barbe plutôt que de se rendre, il a emporté avec lui le 74 canons Anglais qui menait l'abordage bord à bord avec lui.

-Et oui notre malheureux parent, un exemple pour vous dit, méditez le, me dit le chanoine, plutôt que de se rendre, il se fit sauter, on raconte que c'est son fils qui avait refusé de s'enfuir à la nage et aurait mit le feu à la mèche.

Il parlait de notre parent, comme si les événements s'étaient produits il y a peu. J'appris par la suite, qu'ils avaient eu lieu il y avait des siècles. Mais la mémoire familiale les avait conservé intacts.

-Des traites ces Anglais, en profita Alfred, en regardant le Borgne avec défi, d'ailleurs Jeanne d'Arc, Waterloo, Fachoda, dés qu'il y a une saloperie à nous faire, on trouve des Anglais derrière.

-Il ne faut pas généraliser, dit le Borgne, mais je dois avouer que cette démarche fut pour le moins inélégante.

-Démarche inélégante tu appelle ça, dit Jules ? On voit bien que tu n'étais pas sous la pluie des obus, deux mille morts au moins, c'est bien de la part de nos alliés éternels comme ils l'avaient dit à la radio.

-Il aurait fallu attaquer nous même les Anglais en premier, dit le Borgne.

-C'est toi qui dit ça, dit Alfred, toi le Gaulliste?

-D'abord je suis pas Gaulliste mais patriote et c'est Giraud, général à quatre étoiles que je suis allé rejoindre à Alger et pas un général de brigade à titre temporaire, déclaré félon et condamné à mort par le gouvernement légal de la France. Nomination politique en plus, c'est Giraud qui à libéré la Corse et c'est De Gaulle qui a manœuvré pour tirer les marrons du feu, mais pour en revenir à l'affaire de Mers-El-Kabîr, quand nous avons su que la flotte Anglaise passait en force Gibraltar, il aurait fallu que la flotte entière de Toulon se porte à sa rencontre et la on aurait vu ce qu'on aurait vu.

-On ne refait pas l'histoire, dit Alfred mais pour en revenir à cette bataille, même si les Anglais, n'aurais pas eu la discourtoisie de nous attaquer à l'ancre et nous eusses prévenu, ça n'aurait rien changé au sort de la bataille, ils auraient quand même gagné.

-Qu'est que tu raconte bourricot, dit Jules, si nous avions été en ligne, on aurait perdu?

Les croiseurs Provence et Bretagne avaient une puissance de feu considérable et aurait fait du dégât, crois moi aux Roastbeefs.

-Oui aux petits Rosbifs imprudent peut-être, je ne dis, pas mais pas aux gros. Il ne faut pas oublier que cette flotte a été construite avec la collaboration des Anglais d'ailleurs contre les Allemands et les Italiens et contre eux, nous avons l'avantage. Mais les Anglais avait construit encore plus gros, l'argent que nous mettions nous pour construire la ligne Maginot, il le mettait eux dans leur navires, par exemple à Oran nous avions des canons de 360 qui tiraient a 12. 000 mètres, eux ils avaient des 380 qui tiraient à 16. 000, mètres et comme ils étaient plus rapide que les nôtres, ils n'avaient qu'à se maintenir à distance et nous arroser d'obus, jusqu'à destruction complète.

-Je persiste à dire, dit le borgne, que la meilleure défense, c'est l'attaque.

-La plus belle phrase tirée du mémoire du général Maginot? dit Alfred.

Puis la conversation partit sur les différentes pluies d'obus comparée à celles de 14, et le nombre de morts de chaque guerre.

Puis par un de ces mystères des conversations, on repartit vers les femmes, après s'être assuré, du sommeil de l'ecclésiastique et sur les mérites comparés des femmes des divers continents qu'ils avaient connus. Toutes furent passés en revue, j'appris notamment une pratique japonaise, pendant la cérémonie du thé que je ne compris pas sur le moment, mais qui au dire de ces messieurs était un délice vertigineux. Moi, j'étais sous la table, écoutant de toutes mes oreilles, me faisant oublier et prenant des notes, pour pouvoir raconter à mon frère et à lui seul, toutes les merveilles et secrets que j'avais entendu et qui n'était pas pour mes sœurs, pauvres innocentes demeurées, condamnée à l'ignorance par leur sexe.

-J'ai connus moi, dit Alfred, dans des pays que l'on dit arriérés et primitifs, des délices incomparables. Tenez au hasard, dans les Echelles du Levant, vous prenez, une femme et un citron.....

Echelles du levant, je ne savais pas ou c'était, mais déjà le nom me faisait rêver.

Il se tu, tout le monde le pressa de questions, impatient de connaître la recette, il se taisait en me désignant du menton sous la table, d'ou je fus chassé, sous la menace de nombreux pieds. Il ne me restait plus d'autre issue que la fuite et je rejoignis penaud le cercle des femmes, me posant des questions sur ce fameux citron et ses vertus mystérieuses.

...

Jules était avec nous le plus généreux des parents, il nous gavait de gâteaux, bonbons et glaces, toujours la main à la poche pour nous donner l'argent du cinéma ou pour un jouet qui nous faisait envie Il était grand, mince, élégant, un costume prince de galles et chaussures en croco, grosse montre en or, toujours le sourire et plaisantant avec les uns et les autres, il avait à Paris une situation pour nous indéterminée, mais qui devait lui procurer de bons revenus.

Moi je l'aimais bien, mais Tibère l'adorait et était en admiration devant lui, cette inclinaison devait se révéler néfaste par la suite.

...

Les dames s'étaient regroupées au salon, autour du piano sur lequel Fauvette jouait négligemment. Elle avait été officiellement clouée il y a peu au lit à Paris par une forte fièvre. En fait elle dépérissait d'amour pour un jeune chef d'orchestre chevelu qui lui faisait tout les jours manger, un peu plus son patrimoine. Elle subissait sereinement les reproches de toute l'assemblée au sujet de sa robe, jugée trop audacieuse, surtout de la part de Laura et Antoinette, en noir de leur deuil perpétuel, cinq ans pour un père, trois pour un frère, deux pour un cousin germain, un pour un cousin au troisième degré.

À part le jour de leur mariage les femmes Corse, ne revêtaient plus jamais une autre couleur que le noir.

Ma mère et Paule portaient des robes de Continentales modernes en vacances, elles approuvaient quand même ces reproches. Marraine en demi-deuil, se permettait des fantaisies, des nuances allant du gris terne, à la violette presque impertinente, Conséquence disaient les cousines en noir total, du relâchement des mœurs. C'était vrai, que même pour moi, cette robe de Fauvette, semblait osée et même déplacée dans ces circonstances.

Ces dames se mirent à chanter à tour de rôle, puis en cœur. Nous fîmes cercle autour d'elles en applaudissant, puis les hommes se joignirent à elles et la maison résonna de chansons Corses, de cantates, de cantiques, d'air d'opéra, de rengaines à la mode. Laura et Antoinette qui passaient l'année toutes seules dans leur grande maison, avec une domestique muette et un peu simple, étaient grisées.

-Dire que toutes les personnes présentes, les derniers, les survivants de la famille n'ont pas de descendance, dit ma tante Paule et que toutes nos propriétés vont revenir à tes enfants, ils ont bien de la chance quand ils seront grands ils seront riches.

-Riche de quoi ? dit Fauvette, les terres ne valent plus rien, les métayers ne paient plus de redevances ou presque, les maisons tombent en ruine, les rentes se sont envolées depuis les deux guerres mondiales, ils vont être obligés de travailler comme des va-nu-pieds, ou vivre chichement, comme nous dans le souvenir des splendeurs passées.

Quelques jours plus tard notre père nous rejoignit, pour quelques jours de vacances, notre mère était d'autant plus ravie, qu'il avait pour la circonstance, sa voiture étant en panne, emprunté à un ami marchand de bois, une grosse voiture Américaine décapotable. Ma mère se fit promener partout dans le canton et alentour, afin que tous puissent l'envier et la jalouser.

C'était ce jour, là que le village recevait la visite de l'évêque d'Ajaccio. Les rues étaient pavoisées d'arcs de triomphe, tout le monde était sur son trente et un, aligné devant l'église pour recevoir la bénédiction épiscopale, le prélat s'entretenait avec ses ouailles, se préoccupant de la santé de chacun.

Il était en train d'interroger ma mère qui était sa parente et qu'il avait eu comme élève au catéchisme, sur sa vie sur le continent, sur son mari, ses enfants, lorsque mon père apparut sur la place de l'église, torse nu et en short, pas gêné du tout de sa tenue, à califourchon sur un âne, les pieds traînant presque à terre, tenant sur son épaule un bâton auquel était suspendu un poulet qu'il venait d'acheter à un paysan. Ma mère aurait voulu s'enfoncer instantanément sous terre, sous le ricanement méchants et amusés de la foule.

...

Lorsque je fis ma communion solennelle, toute la famille se réunit pour cette grande fête. Nous étions toujours pensionnaires de cette grande école-prison, ou les bons pères s'efforçaient de nous inculquer le savoir et les

bonnes manières. Cette cérémonie était d'autant plus attendue qu'elle coïncidait avec des vacances, qui nous permettaient pour quelques jours de rentrer chez nous.

Je ressemblais à un ange avec mon brassard et ma croix de nacre et ma frange en dégradé coupée au ciseau. Toute la famille était réunie à la maison. Maison et jardin étaient remplis de parents et d'amis, de rires et de chansons. Nous étions ivres de liberté et courrions de pièces en pièces, poursuivis par une ribambelle de bambins, cousins et cousines, lorsque mon oncle Toussaint me prit à part et avec des grands signes de secrets et de discrétion m'entraîna dans sa chambre.

Il sortit un grand paquet entouré de tissus et le déballa religieusement sur la table. Des papiers gras apparurent : il en sortit deux armes,

-Maintenant que tu as fait ta communion solennelle, tu es un homme. De plus tu es l'aîné de la famille : tu dois donc protéger ton frère, tes sœurs et ta mère, au cas où ... Il est bon que tu connaisses les armes, en espérant que tu n'aies jamais en t'en servir. Mais qu'au moins si un jour tu y es contraint, que tu ne sois pas arrêté par un manque de connaissances techniques et surtout que tu ne manque pas ta cible, ou pire que par maladresse que tu tues un innocent.

-Celui-ci est un revolver à barillet calibre 38, un Smith et Weston six coups et celui-là un Browning automatique calibre neuf millimètres, dix coups dans le chargeur et si tu en veux un en plus dans la culasse, un des deux est à toi. Je te les ferais essayer, pour que tu puisses choisir en connaissance de cause, mais connaissant ta maladresse et ton manque d'attention technique, je te conseillerais le barillet, plus simple à l'usage. Le nombre de coups est secondaire, ce n'est pas fait pour refaire Verdun. Un seul coup bien placé est suffisant. Pendant les grandes vacances, je t'apprendrai à t'en servir, nous aurons le temps, bien sur pas un mot à ta mère.

Et n'oublie pas en cas de problèmes graves, pour peu que tu entretiennes avec eux de bonnes relations, tu auras toujours comme amis ces messieurs Smith et Wesson ou Browning et tutti-quant.

-N'en parle surtout pas à ta mère, m'avait dit Toussaint à propos des armes. Je m'en gardais bien : ma mère avait peur de tout, notamment des revolvers et des couteaux, de tout ce qui en fait pouvait blesser et même des outils. J'avoue qu'elle m'avait transmis son aversion mais exclusivement pour ces derniers.

...

Nous aimions particulièrement la maison d'Alfred, qui aux heures chaudes de la journée portait un casque colonial en latanier qu'il avait ramené du Tonkin et qu'il jugeait très pratique, s'étonnant que l'été, son usage ne fut pas généralisé. Dans la soirée, il portait un grand chapeau tyrolien en feutre, avec un grand bouquet de plumes de faisan, qui vu sa petite taille le faisait ressembler à un coq de combat.

Parmi la foule d'objets hétéroclites qu'il avait ramenés de ses différents postes, se trouvait notamment une collections de pipes à opium. Il répondit à nos questions en

nous chantant une chanson qu'il nous fit apprendre par cœur. Il y était question d'une jonque Chinoise mystérieuse dans le port de Saïgon où, profitant de la nuit noire, les Européens s'y glissaient, pour connaître la joie des paradis artificiels, dans la moiteur de la Mousson.

-Opium, parfum de rêve ... tralala... chantonnait-il.

Les murs étaient couverts d'objets ramenés d'Afrique : des sagaies, des boucliers en peau d'hippopotame, des masques, des statuette. Certaines d'entre elles, percées de centaines de clous, particulièrement laides, mais avec un charme auquel je n'étais pas insensible, nous faisaient peur et peuplaient nos nuits de cauchemars. Notre mère en vint à nous en interdire l'accès.

Mais, ce qui nous plaisait le plus, c'était les fauves empaillés montés sur des socles à roulettes que l'oncle facétieux s'amusait à déplacer dans sa grande maison. La maison était si sombre, qu'au détour d'un couloir, nous nous trouvions, soudain en présence d'un lion qui semblait nous guetter pour nous dévorer. Ces frissons de peur étaient combattus par les sagaies, dont nous nous emparions et dont nous lardions ces pauvres dépouilles, répandant partout paille. Nos fesses endolories par les coups d'une cravache vengeresse d'Aristote s'en souviennent encore.

Comme je ne voulais plus aller à l'école, mon père pour me punir et forcer ma résolution, avait décidé de me montrer la dureté de la vie et du travail, en me faisant travailler comme manœuvre dans ses entrepôts.

Je devais porter de lourdes planches, faire des piles, charger et décharger les camions et quand il n'y avait rien à faire, il me mettait une binette à la main et je devais désherber le terrain.

Ce que j'aimais particulièrement plutôt que de désherber le chantier, c'était accompagner le chauffeur dans ses livraisons, l'aider à décharger et je connus ainsi la plupart de nos clients qui me faisaient le meilleur accueil. J'aimais les odeurs du bois dans les ateliers et à leur parfum, j'en arrivais à reconnaître les essences travaillées.

Le travail était pénible, mais je tins bon, bloqué peut-être par mon entêtement. Quand il faisait chaud, les ouvriers m'envoyaient acheter de la bière et de la limonade chez l'épicier du coin de la rue. J'en profitais pour m'échapper et vagabonder dans la campagne environnante où j'avais des amis. C'était des petits Arabes du bidonville, dont certains pères travaillaient chez nous et que j'avais connus à l'école communale du quartier. Eux aussi avaient pour la plupart des problèmes avec l'école. Je revenais donc au chantier avec deux heures de retard. Mon cousin Salvatore, le contremaître me disputait pour mes absences.

Mais c'est le matin, que j'avais le plus de mal, car j'avais les plus grandes difficultés pour me lever à la bonne heure et j'étais souvent obligé de rejoindre le chantier en taxi. Je me faisais punir en conséquence.

Mais je persistais dans ma décision de ne pas reprendre les études. J'appris les différentes espèces de bois ainsi que leurs usages, je savais mesurer le vrac, détecter les défauts d'une planche et surtout, ce qui m'enchantait, comment porter sur l'épaule avec deux doigts, un madrier de quatre mètres de haut et pesant au moins cinquante kilos. Je m'amusais à valser avec, jusqu'à ce qu'il m'échappe... et alors, il fallait le faire glisser sur le côté ou le jeter en avant, pour éviter qu'il ne me cassât un membre dans sa chute.

Parfois, mon père m'emmenait avec lui dans ses voyages. Nous allions dans les Alpes ou dans le centre de la France, rendre visite aux scieurs, pour leur acheter leur production. Nous étions toujours très bien reçus : les gens de la ville étaient pour eux une distraction rare et appréciée. Nous pénétrions dans la France profonde des origines, où rien semble-t-il, n'avait changé depuis des siècles. Ces voyages sylvestres me dépaysaient complètement de la civilisation, du climat, des mentalités de Marseille et je les appréciais particulièrement.

Nous avons un autre cousin, du côté de ma mère qui était inspecteur de police. Comme beaucoup de fonctionnaires, il avait une petite paie et beaucoup de temps libre. Il faisait donc pour nous à mi-temps le représentant. Il fut décidé que je l'accompagnerai dans ces tournées pour apprendre le métier.

Je me rendis vite compte que comme représentant il était particulièrement nul : son chiffre d'affaire était médiocre. Il abordait son travail avec une mentalité de fonctionnaire qui fait son boulot et surtout pas de zèle. Il ne s'impliquait pas et ne s'investissait pas suffisamment dans sa relation avec ses clients. Il leur restait étranger. Il passait les voir, comme passe le marchand de lait : quand on n'en n'a plus, on commande ! Alors que me semblait-il, le vendeur doit susciter l'envie. C'était d'autant plus surprenant qu'il était payé à la commission. Bref, en tant que spectateur attentif de ses prestations, il m'apprit surtout ce que je ne devais pas faire.

Un jour je n'y tins plus, ayant emprunté le vélomoteur de l'un de nos employés et avec la complicité de la secrétaire, qui conformément à mes instructions m'avait secrètement préparé la liste des produits que nous avions en stock, ainsi que les prix, je partis avec une vieille serviette de mon père rendre visite à des clients. Bien entendu, je me gardais bien, dans la liste que j'avais établie, de noter les vieux clients de la société qui par égard pour mon père, n'eussent pas pu refuser de me passer une commande. Je pris une liste de clients inconnus, travaillant avec la concurrence.

Et je vendis. Je fis, dans la journée, un plus gros chiffre d'affaire que mon cousin dans le mois. J'avais notamment vendu à un maquettiste, toute une grume de Sipo, en arguant qu'il avait avantage à prendre la grume entière car ce serait toujours le même bois et la même couleur. Il aurait d'autant plus de facilités à le travailler qu'il le connaîtrait bien, avec la certitude d'avoir un bois sec. Le bois ne travaillant pas, même de façon infime, son travail méticuleux ne serait plus gâché, apportant cette précision au millimètre que ses clients étaient en droit d'attendre de lui. J'argumentais encore que les produits coloniaux avec l'indépendance étaient en hausse constante et que les approvisionnements pouvaient s'interrompre à tout moment etc., et cetera. Je le

convainquis. Avec la quantité que je lui avais vendue, il en avait pour dix ans... c'était sur son bois serait sec !

Je revins donc tout fier de moi au « chantier ». Depuis toujours, j'entendais et j'avais accepté cette appellation, mais il m'apparaissait de plus en plus que c'était plutôt entrepôt ou dépôt qu'il eu été convenu de l'appeler. J'en demandais l'explication à mon père qui m'avoua l'employer sans réfléchir, car de tout petit, quand il se rendait avec son père et ses frères pour travailler à la construction d'une maison, c'était évidemment « chantier » qu'ils appelaient leur lieu de travail.

Tout le monde me félicita, sauf mon cousin qui ne le fit que du bout des lèvres. Je vis bien que mon essai réussi l'avait contrarié ! Bien sur, mon père annula ma plus grosse vente malgré mes protestations. j'eus beau arguer que j'avais un bon de commande signé et tamponné, il téléphona néanmoins devant moi au client qu'il connaissait de réputation, lui disant qu'il y avait sans doute eu une erreur sur la quantité et qu'il allait modifier la livraison. Le client le remercia et félicita mon père pour mes talents de persuasion.

-Nous sommes des marchands de bois, pas des escrocs, me dit-il.

Je continuais donc à visiter de nouveaux clients, ramenant des commandes. Mais à la fin du mois, quand mon père établit ma fiche de paye qui aurait du être conséquente il ne me donna pas plus d'argent qu'à l'habitude ! Comme je m'en étonnais et protestais que mon talent et ma persévérance ne fussent pas mieux récompensés, il me dit que ce travail était prématuré pour moi. Si je devais persister dans ma décision de travailler, il fallait que j'apprenne le métier vraiment. Il m'avait donc trouvé une place de stagiaire, chez l'un de ses amis, importateur de bois du Nord et de Roumanie, où je pourrais parfaire ma formation. Je fus donc contraint de m'exécuter.

...

Malgré sa gentillesse et sa bonne volonté, ce même cousin fut extrêmement néfaste mon frère : celui-ci faisait plus de bêtises que la moyenne. Il se laissait entraîner par de mauvaises fréquentations, rien de grave ni d'irréparable, mais cependant, il fut arrêté pour une peccadille et tomba au poste sur notre cousin.

C'était un homme d'ordre, un homme droit, qui croyait à la loi et à la justice.

Il était inspecteur de police de droit divin, c'était son métier mais aussi sa vocation.

Il aurait sans hésiter envoyé ses filles en prison, pour le moindre petit larcin dans un Prisunic.

Il croyait à la rédemption par la contrition, l'aveu, le châtement.

Ce n'était pas mon point de vue, mais il avait peut-être raison ! C'était un homme d'expérience. Aussi, quand mon frère se fit arrêter pour une bêtise et qu'il eut le malheur de tomber sur sa permanence à l'évêché, au lieu d'un simple blâme qu'aurait

adressé un de ses collègues à la famille et un avertissement pour une surveillance plus stricte, voire des sanctions familiales d'ordre privé, il prit l'affaire à cœur.

Il réussit à convaincre mon frère qu'il trouverait la paix dans l'aveu et persuada la famille qu'une juste punition préventive couperait le mal à la racine. Certes il avait fait quelques bêtises en compagnie de mauvais garnements de son âge, mais rien de grave, ni de méchant. De ces bêtises que font la plupart des jeunes à cet âge-là et qui ne tirent généralement pas à conséquences. L'affaire prit entre ses mains une proportion telle, que le juge des mineurs fut dérangé. À partir de l'instant où une main anonyme vous inscrit dans le grand livre des personnes à surveiller, ce document, « le bibelot », vous suit partout. Il vous est constamment reproché et s'allonge indéfiniment de toutes les bêtises que peut commettre un jeune dissipé, jusqu'à le conduire sur simple appréciation d'un juge d'instruction à la première incarcération en prison préventive. Dès lors le procédé est enclenché... il peut durer longtemps !

Peut-être voulait-il lui donner une leçon salutaire. C'est ainsi en tout cas que mes parents le prirent. Je ne sais pas ce qu'en avait pensé mon frère, mais moi j'ai toujours considéré la conduite du cousin comme la syntaxe parfaite de la connerie.

...

Nous étions une famille à géométrie variable, suivant les arrivages de cousins qui venaient passer quelques jours ou quelques semaines chez nous. Mais la maison était grande et mes parents, surtout ma mère avait de l'hospitalité un sens très aigu. Mon père quant à lui, trouvait que certains d'entre eux prolongeaient leur séjour plus qu'il n'eut été souhaitable.

Mais l'hospitalité était une tradition Méditerranéenne et mon père était d'origine Sicilienne. Il n'était devenu Marseillais et Français que par accident : A la suite des émeutes anti-chrétienne de Turquie, ils avaient pris le bateau pour retourner aux États-Unis où son frère l'attendait. Il y était installé depuis des années. Le bateau fut torpillé par un sous marin Autrichien, au large de Marseille et avait disparut, corps et biens, ainsi que toutes leurs économie. Le grand père avait décidé de s'installer provisoirement à Marseille, le temps de se refaire un pécule et il devait s'y être plu car il n'en était jamais reparti.

Mon oncle Constantin était né aux pieds de sainte Sophie. On lui donna donc le nom de la ville.

C'était une famille de maçons, d'entrepreneurs, spécialisée, à la suite sans doute d'une opportunité dont nous avons perdus la mémoire dans la construction de gares. Ils en avaient donc construit le long de la nouvelle ligne que les allemands avaient édifiée en Asie Mineure, l'Istanbul-Bagdad. Avant cela, ils en avaient aussi construit sur la ligne de chemin de fer qui longeait le Nil ou le canal de Suez, les versions sont contradictoires, pour le compte du Khédive d'Egypte. Un de mes grands-oncles avait eu pour mission de

construire une gare dans le désert, avant que la ligne fût elle-même construite. L'ennui, c'est que ses calculs se révélèrent faux et que la voie ferrée passa à plusieurs kilomètres de l'édifice qu'il avait construit. Il s'était donc endetté envers la banque centrale d'Égypte, c'est-à-dire les anglais, qui lui firent un contrat le liant à eux pour des années afin qu'il puisse rembourser. C'est ainsi que la gare devint la maison de campagne de la famille.

Une branche des Figatelli s'établit en Égypte où elle resta et prospéra jusqu'à ce que l'arrivée de Nasser au pouvoir et les tracasseries qu'il fit aux Européens, les obligeassent à quitter le pays à la fin des années cinquante.

Mais toutes ces digressions m'éloignent du sujet.

...

Les qualités de bois se reconnaissaient à leurs embouts de couleurs différentes, rouge, bleu, vert ou jaune. Il y avait bien sur différentes longueurs, largeurs, épaisseurs, ce qui rendait très difficile le classement, d'autant que les dockers n'étaient pas des professionnels mais des hommes engagés à la journée. Ils remettaient le matin leur carte d'identité au contremaître et la récupéraient le soir avec leurs salaires. Leur rendement était médiocre ! Ils mettaient les planches qui leur tombaient sous la main dans les cales du navire, lors du chargement, dans un filin d'acier. Lorsque' il y en avait suffisamment, ils donnaient un ordre au grutier qui arrachait la cargaison. Le filin se tendait en faisant un nœud coulant et le bois était posé sur le quai où une foule de manœuvres le prenait planche par planche pour les classer. Ce qui était très long, d'autant qu'il ne mettait pas particulièrement du cœur à l'ouvrage.

Je portais remède à la situation en me rendant moi-même dans la cale où j'expliquais à certains, plus motivés que d'autres, ce que j'attendais d'eux, moyennant une rallonge de leur paie. Avec cette méthode nous gagnâmes plusieurs jours sur un débarquement.

L'ami de mon père s'en aperçu et vint personnellement me féliciter sur les quais. Il arriva dans une Rolls rutilante et tint à me raccompagner lui-même le soir chez mon père, auquel il adressa ses compliments pour mon travail.

C'était un Juif Allemand qui avait pressenti à l'arrivée d'Hitler, les malheurs qui s'abattraient sur sa race et avait su immigrer à temps en Amérique du Sud. Bien sur, il n'était pas parti seul mais avec beaucoup d'argent ! Je m'en suis rendu compte rapidement, l'argent seul ne suffit pas, il faut, en plus de l'intelligence ou de l'intuition. Il avait sans doute l'un et l'autre, car il fit fortune à Quito en Equateur en s'occupant du bois de balza. Il était revenu nanti et avait investi dans cette affaire qui marchait très bien, en ayant en plus la sécurité publique et la stabilité politique. Il n'avait plus l'âge, me disait-il de courir à l'aventure, mais avait gardé là-bas, de nombreuses relations qui étaient ses obligés et il se faisait fort de m'y envoyer représenter les intérêts qu'il y avait gardés.

Mon père, bien entendu s'opposa à ce projet trop risqué pour mon jeune âge, mais promis d'y réfléchir pour après mon service militaire, qui bien attendu, était censé mettre du plomb dans la tête aux plus aventureux.

Ce monsieur m'avait pris en sympathie. Il venait parfois déjeuner avec nous, à bord du bateau. Il nous fit un jour la surprise de venir avec sa femme qui était une chanteuse Sud-Américaine très connue. Nous fredonnions toute la journée les refrains dont la radio nous abreuvait. Les restaurants des quais étaient loin de la digue extérieure du port où nous travaillions et j'avais pris l'habitude, sur l'invitation du capitaine, de déjeuner avec les officiers au carré. La nourriture n'était pas fameuse, monotone même ! C'était souvent cette soupe italienne avec des pâtes, des pommes de terre, des haricots, suivie de pâtes en sauce, avec une viande différente chaque jour mais toujours apprêtée de la même façon. Je n'en avais cure : ce qui comptait pour moi, c'était ces vieux bateaux qui avaient été construits pour la plupart avant la guerre de 14, où abondaient l'acajou et les cuivres. Je croyais y respirer le parfum de l'aventure !

...

Quand je revins de mon service militaire, j'étais transformé en fauve. Non que je fusse méchant, je ne l'ai jamais été. J'avais et j'ai toujours, j'espère bon fond, mais je savais plus qu'avant me défendre et j'en avais davantage les moyens.

J'avais fait mon service dans un régiment disciplinaire, alors que rien ne m'y destinait. En général, c'était des durs-à-cuire malgré leur jeune âge qui étaient affectés là. Ils avaient un passé de violence et de prison que je n'avais pas connu et je me retrouvais avec eux avec le sentiment que peut éprouver la chèvre de monsieur Seguin envers les loups.

Cependant je m'adaptais vite et je fus rapidement connu dans le régiment comme quelqu'un à qui on ne devait pas manquer. Ce qui était mon but, j'y arrivais en une seule opération. La première fois que le plus dur du bataillon me parla un peu fort, comme il est de coutume de s'adresser aux bleus pour les tester, je lui cassais sur la tête le balai que j'avais pour mission de manipuler. Et je lui sautais dessus. Bien sur, et heureusement pour moi, on nous sépara. Je ne m'en trouvais que mieux, car il était évident qu'il aurait eu le dessus sur moi. La disproportion même de nos forces me gagna le respect général et son amitié, dès lors je fus intouchable.

Le service était très dur et même dangereux, la discipline d'une sévérité de SS, les marches interminables, les punitions corporelles étaient fréquentes, je ne songeais qu'à quitter les lieux.

Malgré mes demandes réitérées et les relations que ma mère fit jouer, il devint évident, très vite, que l'armée ne me lâcherait pas. Je dus donc prendre mon mal en patience et guetter l'occasion propice pour quitter ce lieu mal famé.

J'appris fortuitement la raison pour laquelle j'étais affecté à cet endroit : quelques mois auparavant, poussé par un esprit d'aventure qui me taraudait à l'époque, j'avais voulu

m'engager dans la Légion Étrangère. J'avais bien entendu donné un faux nom. Mais les guerres coloniales étaient finies et on ne recrutait plus, bien au contraire. Les autorités firent donc une enquête et au lieu de voir arriver le camion qui me conduirait du fort saint Nicolas au poste central de la légion à Aubagne, je vis arriver mon père et notre cousin l'inspecteur de police, qui vinrent me récupérer dans les rangs, à ma grande honte. Je n'avais que seize ans mais cela avait suffi à me faire classer comme forte-tête, d'où mon affectation spéciale.

...

Une petite guerre intestine en Afrique entre roitelets et autres présidents et voilà un bataillon du régiment engagé presque en cachette. Officiellement nous étions volontaires. Ca me sembla être le bon prétexte. À la moindre petite blessure, pensais-je, je serais rapatrié. Dès lors, je fus téméraire plus que de raison, car, une fois hospitalisé en France, je me faisais fort de ne plus revenir.

Malheureusement pour moi, après bien des combats, je fus effectivement blessé mais plus gravement que je ne l'avais souhaité. J'avais quasiment perdu un œil et je rentrais chez moi quinze jours seulement avant les autres, réformé pour blessure. Avec pour ne pas déparer à la tradition familiale, une décoration et une petite pension qui me payait à peine mes cigarettes.

...

Ma mère qui était inquiète pour l'avenir de mon frère et qui attendait que le service militaire le stabilise se retrouva démunie de projet, lorsqu'il fut réformé.

Ne pouvant le laisser vaquer à ces occupations qu'elle devinait dangereuse, elle alla voir un de ses cousins qui avait une distillerie de pastis et lui expliqua le problème.

Le cousin, pour l'obliger donna son accord et promit que, pour peu que mon frère prenne cet emploi au sérieux, son avenir était assuré. N'ayant lui-même pas d'enfant, il serait enchanté que quelqu'un de la famille le secondât.

Bien sur, il ne voulait pas faire de favoritisme. Bien des gens méritants travaillaient pour lui depuis des années ! Cependant, il s'engageait auprès de ma mère à favoriser sa carrière, pour peu que mon frère y mette du sien et il était de ces gens qui n'ont qu'une parole.

Mon frère fut informé de la proposition mais il mit si peu d'entrain à remuer les caisses de pastis et à charger les camions, que notre cousin se détourna vite d'une sympathie familiale acquise et quand mon frère lui annonça son intention de le quitter pour devenir barman dans une boîte de nuit, il ne fit rien pour le retenir, ni l'en dissuader.

...

Quand je revins de mon service militaire de grands changements s'étaient produits.

D'abord mon père était plus décontracté dans son habillement. Il n'avait plus ses stricts costumes croisés mais portait des ensembles plus décontractés. Ensuite il était ruiné !

En effet il avait rencontré quelques mois auparavant, le fils d'une famille d'armateurs Marseillais dont l'histoire remontait à l'époque de la marine à voile. Ce monsieur avait une petite affaire de bois, dont il s'occupait en dilettante et qu'il souhaitait développer.

Ils firent d'abord des affaires ensemble, puis de fil en aiguille, il réussit à persuader mon père de faire vendre ses parts à son associé qui plus âgé n'aspirait plus au développement de son affaire. Lui, en échange, se faisait fort de lui insuffler un allant et des capitaux qui en ferait la plus grande affaire et la plus rentable de la place. Mon père ayant l'expérience et la connaissance du marché et lui des capitaux à ne plus savoir qu'en faire : il se faisait fort d'acheter aux colonies des bateaux entiers de bois, à des prix défiant toute concurrence.

Cependant, il s'avéra très vite que les actes ne suivaient pas les paroles et mon père se retrouva minoritaire dans sa propre entreprise, avec une politique commerciale qu'il n'approuvait pas et qui à l'entendre conduirait sous peu l'affaire à la faillite. Force lui fut donc de vendre ses parts à son nouvel associé.

Il fallut négocier et le prix et le mode de paiement. Il en donna une partie comptant et s'engagea pour le reste sur ses biens propres. Le fit-il exprès, car il avait le beau rôle, de le faire attendre pour le règlement ? Je ne sais pas. Toujours est-il que, comme l'avais prêté mon père, il ne tarda pas à faire faillite et s'étant engagé au delà de ses possibilités, ses biens personnels furent saisis et mis à l'encan. Cependant, même leur réalisation étaient loin de couvrir les sommes dues et il y avait des créanciers prioritaires : les impôts, les salaires et les charges sociales qui mangèrent la plus grande partie de cet argent.

Les créanciers ne furent pas payés ou très peu et ce, après des mois de procédure.

Or, mon père ne pouvait pas attendre. Il avait monté une affaire de courtage de bois exotiques qui démarrait bien. Mais avec son insouciance coutumière, lui qui avait été salarié toute sa vie, s'était déclaré travailleur indépendant, c'est-à-dire, sans couverture sociale et il avait négligé de prendre une assurance personnelle. Or il tomba gravement malade, au point de devoir arrêter toutes activités, et les frais continuaient à courir.

Les chemins de la maison furent bientôt connus des huissiers de tout poil, qui meubles après meubles, bijoux après bijoux, finirent par saisir la maison et la mirent aux enchères, ou elle devait se vendre à un prix dérisoire.

Ma mère se battit comme une tigresse pour garder sa maison. Mais les sommes réclamées, plus les frais qui s'accumulaient eurent raison de son opiniâtreté et des prêts d'amis ou de parents. Il fallut partir.

C'est sur ses entrefaites que je revins de l'armée et ne pus qu'aider au déménagement. La famille s'installa donc dans un petit appartement à deux pas du bureau de mon père.

...

Les Corses, quand ils vivent à l'étranger sont un milieu soudé. Ils sont comme une grande famille et s'aident et se défendent de toutes les façons. C'est peut-être le cas de toutes minorités expatriées dans un milieu étranger, qui s'il n'est hostile est du moins du moins défavorable. De plus, ils se considèrent comme une race supérieure : il y a eux et les autres. Tous les autres ! Dont certains se rapprochent en mentalité d'eux et avec qui on peut, éventuellement s'entendre. Parmi ces élus se trouve les Marseillais et pas seulement sur le continent, mais partout. Au temps des colonies que ce soit à Alger, Dakar ou Saïgon, Corses et Marseillais ont toujours fait bon ménage.

Par contre dans l'île, les clans, les haines, les jalousies sont plus exacerbées que partout ailleurs et on préfère parfois faire obtenir des grâces et des faveurs à un étranger, plutôt qu'à un compatriote.

Nous fréquentions à l'époque le milieu Corse de Marseille.

Milieu, dans le sens de groupe et non pas de mafia. Il y avait de tout comme dans notre village : des médecins, des fonctionnaires et des gangsters, mais cela ne choquait personne : tous étaient plus ou moins parents de l'un ou de l'autre

Nous pratiquions un code de l'honneur très strict, certaines choses ou comportements nous étaient interdits, sous peine d'ostracisme.

Mon frère, qui à cause de ses difficultés scolaires avait passé plusieurs années au village, fréquentant l'école communale, était mieux intégré que moi. Il parlait la langue couramment, alors que moi, depuis la disparition de ma grand-mère, je n'avais plus eu l'occasion de le faire et je répondais en français aux questions que me posaient en Corse, les membres de ma famille et les amis.

C'était la belle vie : nous passions nos soirées dans les cabarets et nos nuits au poker. Mon frère s'était intégré à une équipe de bandits sympathiques et je le voyais moins souvent. Quant à moi, je restais solitaire, refusant de me lier plus que de mesure avec une équipe ou une autre, me liant d'amitié avec certains, mais sans m'impliquer dans leurs affaires.

Le soir quand nos occupations légères nous le permettaient et elles le permettaient souvent, nous nous rendions dans un bar, au coin de la rue pour jouer au poker.

Nous pensions pour avoir eu quelques succès, dus plus à notre inexpérience et à la chance, qu'à une technique éprouvée, avoir résolu par cette pratique nos problèmes d'argent immédiat et d'avenir à long terme. Il nous suffirait de nous améliorer encore un peu pour prétendre en vivre régulièrement, et devenir des joueurs professionnels, des épées !

Nous avions de l'argent et à la réflexion je me demande si les autres joueurs ne nous avaient pas laissé gagner, au début intentionnellement pour nous appâter. Mais je ne le

crois pas, car la plupart des joueurs qui étaient là n'avaient que des vues à court terme et ce plan concerté dépassait, à mon avis, leurs compétences intellectuelles.

Il y avait là quelques antiquaires de notre connaissance, des commerçants du quartier, quelques voyous et demi -sel, des ouvriers et surtout des retraités qui ayant l'argent rare et mesquin, nous terrassaient régulièrement avec leur jeu dur et serré. Nos exploits étaient commentés et appréciés des connaisseurs. Alors que nous, nous flambions, faisant les malins, jouant avec panache pour la gloire et la beauté du geste, eux se contentait de gagner petitement, mais régulièrement, même sans panache et notre argent se retrouvait dans leurs poches, à court ou à moyen terme.

Mais nous avions l'argent facile et la rancune absente.

Bizarrement parmi les quelques ouvriers qui venaient là je me fis un ami. Pour des raisons mystérieuses, seules connues des joueurs de cartes, plutôt que de me prendre mes sous, il me prit en sympathie et ce fut réciproque.

Je n'avais pas à l'époque de relations particulières avec le milieu ouvrier. Les seuls que je connaissais étaient les employés de mon père. Ils me parlaient avec déférence et je leur répondais avec considération, comme il est charitable de le faire avec des inférieurs !

Or, mon nouvel ami était non seulement de cette classe ouvrière que l'on craignait un peu, car ces mœurs nous étaient presque aussi inconnues que celles des Papous, mais en plus il était un militant communiste acharné. Il travaillait à l'atelier de réparation des locomotives à vapeur de la gare du Prado et en avait fait sauter plus d'une pendant la guerre, au titre de la résistance.

Le petit Denis, on l'appelait Pétiton m'apprit les nuances du poker, me donnant même une botte secrète dont je me servis amplement par la suite. Je n'en ai jamais parlé à personne, comme je le lui avais promis. Par amitié il m'avait donné une technique qui allait me servir toute ma vie et me permettre parfois de me sortir de situations difficiles.

.

Mais rarement dans chaque partie pour ne pas attirer l'attention de certains joueurs qui notaient tout qui analysait, comme je le faisais moi aussi après les parties. Si j'avais employé cette botte plus souvent, ils n'auraient pas manqué de la trouver eux aussi. Je ne m'en servais que sur des gros enjeux : cela demandait beaucoup d'attention et de la mémoire mais j'avais les deux.

Comme c'était notre distraction et notre plaisir, nous avions fini, mon frère et moi par jouer à la même table. Bien sur les gens connaissaient nos liens et nous annoncions la couleur en disant qu'on ne se faisait pas le jeu. Ce qui était stupide car ça attirait l'attention des autres et pouvait leur révéler notre jeu. Seulement, si nous étions seuls sur un coup, nous nous shippions en sortie.

Cependant, nous avions chacun nos amis et nos affinités. C'était parfois les mêmes et parfois non. Ce qui créait des complications au moment du paiement, car si je gagnais et que lui perdait, je lui rendais l'argent sur mon bénéfice et lui faisait de même. Mais comment calculer quand son associé ou le mien gagnait ? C'était difficile de faire le juste calcul et cela pouvait créer des énervements et des quiproquos qui, pour moi, n'étaient que dérisoires et passagers puisque les sommes en jeu n'étaient pas très importantes pour mon portefeuille.

Cependant, il arriva que son associé un soir eut le dessus sur moi toute la partie et je perde cinq mille francs, alors que son associé gagna la même somme. C'était de l'argent à l'époque et je m'attendais à ce que mon frère me rendit sa part de bénéfice, soit deux mille cinq cent francs. Or il n'en fit rien et je le craignis, non pas pour la somme mais pour le principe et si je ne fis pas de réflexion, je n'en notais pas moins soigneusement le fait dans ma mémoire.

...

Mon frère s'était embrigadé avec un antiquaire rondouillard très compétent qui lui apprit pas mal de choses sur le métier. Il devint très vite plus savant que moi dans ce domaine. Ils leur arrivaient fréquemment de m'acheter des meubles ou des bibelots, qu'ils revendaient à d'autres marchands.

Mais cet associé avait deux défauts : le premier c'était un flambeur aux courses de gails et il en connaissait parfaitement le milieu. Il recevait des tuyaux des jockeys, des entraîneurs et parfois, à l'entendre de la bouche même des chevaux.

Quand nous partions ensemble chiner, il se trouvait comme par hasard que c'était la saison hippique du coin et nos affaires faites, nous allions redistribuer nos bénéfices qui parfois étaient conséquents, pour participer à l'amélioration de la race chevaline et nous rentrions à la maison plus pauvre que nous n'étions partis.

Il avait le don d'expliquer savamment pourquoi nous avions perdu. Ce qui nous rendait serein quant à l'avenir, pour la prochaine course.

Son deuxième défaut était qu'il était voleur : Un jour, nous attendions dans la voiture qu'il ait négocié avec une de ses connaissances un lot de belles montres que j'aie acheté chez un particulier et que j'aie mis dans le tronc commun de nos affaires. Je pestais donc contre moi-même et mon honnêteté, car j'étais sûr que s'il avait été à ma place, les montres auraient disparu dans sa poche. Mais je ne pouvais le faire sans léser mon frère.

Il revint en disant:

-J'ai vendu le lot un bon prix !

Mais il ne rentra pas dans les détails et je ne lui demandai rien. Le soir à l'hôtel nous firent les comptes. Il m'annonça pour les montres un prix dérisoire que je savais faux,

mais je ne m'énervais pas, je lui dis calmement qu'il devait se tromper et je sortis de ma poche un remontoir en or que j'avais gardé intentionnellement !

- Quand je me suis aperçu de mon oubli, j'ai téléphoné à l'antiquaire : sans cette pièce la montre ne vaut rien, il a été ravi de mon honnêteté et je passe le voir demain matin !

Il se plongeait dans ses comptes et au bout d'un instant s'écria :

-Mais bien sûr, tu as raison. Regarde comme je suis distrait, bête que je suis : dans l'addition de ta part, je me suis trompé, j'ai oublié la retenue. Tu as bien fait d'attirer mon attention sur cette opération, mais je m'en serais rendu compte de moi-même plus tard.

-Bien sûr, lui dis-je, mais j'aime autant tout de suite, ça nous a simplement permis de gagner du temps. Envoie la monnaie !

Son associé disparut un jour de la circulation. J'appris par des confrères qu'il était en prison pour avoir escroqué pas mal d'antiquaires de la région, en prenant en dépôt chez lui des marchandises qu'il revendait à un autre sans jamais payer personne, sauf ses tickets de PMU. Mon frère ne fut pas impliqué dans cette affaire, cependant, il était grillé auprès de ces personnes qui ne voulaient plus faire d'affaires avec lui.

...

Un soir je le trouvais dans un grand conciliabule avec Lole dans l'arrière salle du bar. Comme il n'y avait pas encore de joueurs, je vins m'asseoir avec eux.

-Tu tombes bien, me dit Lole, on voulait te parler.

Je m'assis en face d'eux pour écouter.

-On sait que tu n'as jamais eu de problèmes avec ta banque et là, on est coincés : si tu pouvais nous rendre le service de perdre ton chéquier, ça nous arrangerait bien et tu ne perdrais pas au change, crois-moi !

J'étais choqué que cette demande me fut faite par un étranger, alors que mon frère aurait pu m'en parler, seul à seul. Aussi refusai-je tout net et je quittai la pièce. Mon frère vint me trouver au comptoir où je m'étais installé. Nous étions seuls.

-Ecoute, je suis très emmerdé. Tu peux me dépanner, qu'est-ce que ça te coûte ?

Il employa des arguments tels que je ne pus que céder. Cependant, je ne lui remis pas tout de suite le chéquier neuf que par hasard je venais de retirer. J'allais faire comme convenu ma déclaration de perte au commissariat et le leur remis ainsi que ma carte d'identité.

Dans les quelques jours qui suivirent, je vis pas mal d'allées et venues dans l'arrière-salle du café. Les gens ressortaient avec des paquets manifestement ravis de leurs achats.

Puis les affaires cessèrent et je n'entendis plus parler de rien. Je ne voulais pas demander ma part, attendant qu'il me la donne, mais rien ne vint. Un soir cependant, Lole qui arborait de nouvelles chemises en soie multicolore, sous une veste en vigogne du meilleur faiseur, se moqua de ma vieille veste en mouton retourné. De colère je lui pris sa veste, l'essayais et lui dis qu'elle m'allait parfaitement et que je la gardais. Il se ramassa sur lui-même prêt à bondir sur moi, mais je me mis en position de le recevoir et mon attitude résolue eut raison de ses vellétés combattives.

-Si tu veux, dit-il vaincu, mais rends-moi au moins mes clefs qui sont dans la poche.

Je lui jetais sa veste à la figure.

-Garde-la, lui dis-je, j'ai peur que tu prennes froid et elle est trop juste aux épaules pour moi, en plus, la coupe fait un peu homosexuel larvé

...

-On a tout bouffé me dit mon frère mais je sais que nous sommes en compte : tôt ou tard, je te rembourserai.

-D'accord, mais tu aurais pu m'en parler avant que je m'énerve.

-Mais tu ne t'énerves jamais !me répondit-il.

-Tu te trompes : mais la plupart du temps, j'arrive à me contrôler. Bon, n'en parlons plus, l'incident est clos.

C'était vrai que je m'énervais rarement. J'arrivais à maîtriser la plupart du temps mes colères pour en avoir subi contrecoups et conséquences. Je m'efforçais de relativiser les problèmes... d'ailleurs, j'en avais très peu avec ma méthode.

-Laisse tombé, ça ne m'intéresse pas : j'ai rouspété pour le principe, mais je ne veux rien.

Et je fis bien d'avoir cette attitude, car le lendemain la police était chez moi pour une perquisition qui bien sur ne donna rien. Cette seule veste de grande marque trouvée dans ma penderie aurait suffi pour m'inculper, au moins de recel. Je fus convoqué au commissariat où l'on me soumit à un feu de questions, suivi d'un défilé de commerçants qui, et pour cause, ne me reconnurent pas.

J'avais perdu mes papiers, je n'étais pas connu des services de police. J'étais simplement un honorable commerçant distrait. L'affaire fut classée par la police mais pas par moi : elle rejoignit mes archives personnelles.

...

Nos relations avaient toujours été bizarres. En tant qu'aîné, je passais sur beaucoup de chose. J'avais peut-être eu tort, car il avait pris l'habitude de me léser sans aucun scrupule, mais c'était mon frère : je me sentais un devoir de protection et malgré des brouilles et des fâcheries plus ou moins longues, j'avais toujours fini par pardonner.

Lorsque nous étions antiquaires, nous partagions un magasin qui nous servait surtout d'entrepôt. Chacun faisait ses affaires de son côté mais il arrivait que nous fussions associés ponctuellement sur certaines. Mes affaires marchaient très bien et ni le jeu, ni les boîtes, ni les femmes, n'arrivaient à épuiser mes disponibilités financières. Un jour il me proposa de nous rendre dans l'Ouest de la France où il avait disoit-il, ses entrées pour acheter à bas-prix des meubles qu'il était sûr de revendre avec un fort bénéfice à des clients friqués qu'il connaissait sur la Côte-d'Azur.

Nous partîmes donc. J'avais un grand break et j'avais emprunté pour l'occasion une remorque à un ami. Prestement la voiture fut chargée de beaux meubles anciens, dont je n'avais pas la vente à Marseille et nous rentrâmes les décharger, comptant repartir sous peu les livrer à ses acheteurs. Or il partit le soir et ne revint plus de plus d'un mois. Je restais donc avec ce stock sur le dos, que je vendis petit à petit à des marchands de passage, moins cher que ce qu'il m'avait promis. J'avais payé entièrement les achats de ma poche et étais difficilement rentré dans mes frais.

Quelle ne fut pas ma surprise, quand en rentrant, il me réclama sa part. Pas tant pour lui, me dit-il, mais pour son associé, le flambeur de gails ! Celui qui nous entraîna sur tous les champs de course du sud ! Après m'être fait prendre quelques fois à ses discours et y avoir laissé jusqu'au dernier sous que j'avais sur moi, je l'avais rayé de la liste de mes futurs revenus. Je l'envoyai donc promener lui et son associé.

...

Depuis qu'on nous avait cambriolés, je dormais le soir, dans un petit appartement que nous avions loué en même temps que le magasin. Quand je ne sortais pas, je mangeais chez ma mère qui demeurait à côté et, avant de rentrer le soir, j'allais faire un petit tour en ville pour essayer de draguer une fille.

Ce soir-là, j'en avais dragué deux : une Chinoise qui commandait et une rousse qui avait mauvais genre. Mais je ne les recherchais pas pour les emmener à une réception mondaine et elles me semblaient convenir pour ce que j'attendais d'elle.

La Chinoise en buvant du champagne dans mon gourbi, s'était enquit de mes désirs en ce qui concernait son amie et les ayant entendus, lui avait intimé l'ordre de me satisfaire. Quand je lui demandais de se joindre à nous, elle refusa. Après m'être assuré, mentalement, que je n'avais sur place ni objet de valeur, ni argent, qu'elle eût pu me dérober pendant que j'étais occupé, je l'oubliais pour me consacrer à la rousse qui me donna toute satisfaction.

Quand j'eus terminé la chinoise vint s'asseoir à côté de moi dans le lit. Elle essuya la sueur de mon front et me demanda si je m'étais bien régalé avec sa femme ? Je lui avouai que oui, mais que j'étais tout disposé à m'occuper maintenant d'elle.

Elle se récria qu'il n'en était pas question, qu'elle ne faisait l'amour qu'avec des femmes et comme elle m'avait prêté la sienne pour un moment, il était juste que je la dédommageasse financièrement de sa gentillesse.

Je lui expliquais qu'il m'arrivait rarement de payer des femmes pour coucher avec moi et que bien que je ne fus pas hostile fondamentalement au principe, il était bon quand même que j'eusse été informé avant, qu'il y ait transaction et que je me sois enquis de son montant.

Elle fit monter le ton au delà de ma patience et je les jetais dehors. Que j'étais à l'amende, elles me promirent de m'envoyer leurs copains qui étaient des méchants, me dit-elle, pour le lendemain dans la soirée.

Je ne m'inquiétai pas outre mesure de cette menace et n'en parlai à personne me croyant capable, seul, de mettre à la raison ses apprentis maquereaux. Je pris néanmoins mes précautions, sachant que ces débutants qui veulent s'imposer sur le marché sont plus méchants que ceux qui sont déjà installés. Je sortis donc un fusil de chasse que je venais d'acheter, j'y mis des cartouches, tenant les autres en réserve dans un endroit pratique d'accès et je vaquais à mes occupations habituelles.

Le soir, j'allais au bar mais malgré les invitations de mes amis, je ne jouais pas. D'abord parce que mon frère était à table, ensuite je ne voulais pas manquer le rendez-vous et qu'on put penser que je me défilais et avais peur d'eux. De plus, je ne voulais pas les voir surgir à l'improviste et je savais que s'ils ne venaient pas ce soir, ils ne viendraient plus.

-Je suis passé au magasin, cet après midi, me dit mon frère, tu n'y étais pas.

Soupçonnant un reproche dans sa voix, j'éludai la question.

-J'ai vendu quelques bricoles, me dit-il, nous ferons les comptes demain.

Et je rentrai dans ce qui me tenait lieu de chez moi. Comme je franchissais la porte, je vis une voiture se garer et deux hommes habillés de couleurs voyantes en descendre. C'est eux, pensais-je, ils sont comme je les avais imaginés.

Et je montais tranquillement chez moi, ouvris la porte branlante et allais tranquillement à la chambre prendre le fusil.

J'eus beau chercher, il n'y était plus !

Ça faisait sans doute partie des bricoles que mon frère avait vendues dans l'après midi. Je réfléchis vite : il était trop tard pour ressortir, ils étaient dehors et je ne pouvais pas leur échapper. Je pris un balai et descendis rapidement casser l'ampoule du palier... il était temps, la porte d'entrée s'ouvrait.

-Pas un pas de plus, leur je, et je m'avançai à leur rencontre.

Ils étaient en train de monter les marches. Je pris une poignée de cartouches et les jetai négligemment à leurs pieds.

-Voilà un échantillon de ce que vous allez prendre dans le ventre si vous faites un pas de plus ! Regardez, c'est de la balle à ailettes pour sanglier, on va ramasser vos tripes à la petite cuillère sur les murs ! Alors, demi-tour et vivez vieux... maintenant, si vous êtes las de vivre, montez ? Je vais mettre un terme à cette vie de merde qui est la vôtre !

Ils se regardèrent interloqués et sans demander leur reste redescendirent les marches à reculons. J'entendis la porte claquer et ils disparurent en faisant hurler leur moteur.

...

Ma tante depuis qu'elle était veuve, était venue vivre avec nous. Elle avait un petit appartement dont nous avions substitué les clefs et qui nous servait à mon frère et à moi de garçonnière. Il était meublé de vieux meubles massifs d'avant guerre, notamment d'un lit haut et massif qui ressemblait à une forteresse.

Mon frère s'était embringué dans une histoire d'amour avec une fille plus âgée que lui et qui souhaitait se faire épouser. Je lui trouvais mauvais genre, mais il ne partageait pas mon avis ! Elle avait réussi, malgré des réticences de mon frère à être présentée à la famille à qui elle avait avoué, en pleurs être enceinte. Ma mère et ma tante qui l'avaient prise en sympathie avait sommé mon frère de réparer et il s'y était résigné, la mort dans l'âme à l'épouser.

Or, vers la même époque nous avons été invités au mariage d'une cousine. J'y avais fait la connaissance d'une de ses demoiselles d'honneur que j'avais trouvée adorable. Je lui avais donc fait la cour toute la soirée. Sur le tard, elle avait accepté de venir faire un tour au bord de la mer avec moi.

J'avais donc emprunté la voiture de mon père, une DS et nous étions partis vers les calanques. Là malgré un flirt poussé, elle refusa d'écartier les cuisses, y tolérant à peine la présence de mes doigts. Elle ne m'avait refusé que d'enlever sa culotte, s'y accrochant avec désespoir comme si sa vie en eu dépendue, je ne pus pas réussir à la lui hotter.

A part cela, elle accepta que je la mise nue et m'amuse avec elle de toutes les façons qu'il me plaisait, comprenant même mon énervement et me soulageant d'une bouche inexpérimentée mais docile. Les vitres étaient devenues opaques de buée due à la fièvre qu'elle m'avait donnée.

Je n'avais pas cherché à la revoir, vexé de son refus de se donner toute entière. Je me prenais à l'époque sans doute, pour un séducteur irrésistible et avais eu quelques succès qui me renforçaient dans mon opinion.

Elle était revenue me revoir quelques jours après sous un prétexte fallacieux. Je rentrais de l'armée avec mon bandeau noir sur l'œil, à la suite de ma blessure. Je l'avais gardé

davantage que nécessaire pour les prescriptions médicale, par coquetterie et pour susciter l'intérêt des demoiselles romantiques qui me prenaient pour un grand aventurier. Ce en quoi je ne les détrompais pas, me retranchant dans une discrétion qui émoustillait leur intérêt.

Hélène s'était mise à fréquenter régulièrement la maison, ne pouvant soudain plus se passer de mes sœurs.

Et, à force d'insistance, elle m'avait soutiré un rendez-vous chez ma tante. Elle voulait me parler en privé, de choses importantes et secrètes. J'avais bien fait les choses, je m'étais procuré un vieil électrophone et des disques, le champagne était au frais dans la caisse d'eau, je l'avais sans mal entraînée vers le grand lit où je la basculais sans difficultés, ni palabres

Nous nous donnâmes mutuellement et pendant longtemps, toutes sortes de satisfactions.

Hélène était magnifique, gracieuse et douce. Elle avait vingt ans et était amoureuse. Un corps gracile de jeune fille qui m'affolait sur l'instant mais que je m'efforçais d'oublier ensuite, ne voulant pas devenir l'esclave d'une seule femme. J'avais le désir d'aventures multiples. Je me voyais très bien en Casanova ou en Don-Juan, sans comprendre les différences entre le libertin et le cynique, ni entre le méchant et le cruel. J'aurais voulu courir de femmes en femmes, collectionnant les aventures romantiques et romanesques et j'avais peur en m'attachant à elle, comme je savais qu'elle le méritait, de devoir abandonner cette option qui me tenait à cœur.

Tout en l'appréciant énormément, je ne me rendais pas compte de ma chance de l'avoir rencontrée et la traitais avec une condescendance matinée de muflerie qui ne la décourageait pas. En ce temps -là les hommes étaient machos, et avoir une femme amoureuse et soumise à mes pieds me semblait la chose la plus naturelle du monde

...

Santa elle, était amoureuse de Tibère. Il avait beaucoup de charme, jouait les romantiques et de la guitare devant les feux de cheminée. Nous chantions en duo, surtout de veilles chansons des années trente et du folklore Corse.

Le mariage était donc décidé, lorsque ma tante se rendit inopportunément chez elle et trouva, en refaisant le lit, une grande tâche de sang sur un drap. Or s'il était connu que mon frère se rendait chez elle avec Santa, il n'était pas de leur connaissance que moi aussi j'y amenais des copines. La tâche fut donc attribuée à Santa qui pressée de questions par ma tante et ma mère, finit par avouer avoir menti. Quant à moi j'appris par la même occasion qu'Hélène était vierge et qu'elle s'était bien gardée de me le dire.

Tibère échappa donc au mariage grâce à ma copine, mais Santa était amoureuse de lui et voulait le garder par tous les moyens.

Ils continuaient de se voir par l'intermédiaire d'un cousin, Max qui travaillait en ville dans un bar Américain.

Un jour, nous la rencontrâmes par hasard dans une boîte. Elle réussit à l'entraîner dans un coin à l'écart et ils parlèrent longuement. Il m'avait demandé mon opinion sur cette Senta et je lui avais dit qu'à mon avis elle n'était pas valable, que c'était une fille à problèmes et je lui conseillais de rompre toutes relations avec elle.

-Santa m'a parlé d'une affaire, va l'écouter, me dit-il.

-Je suis comme vous le savez, me dit-elle, une fille de famille. Mon père vient de mourir. Il faut que je sois dans deux jours à Nancy pour une réunion des héritiers chez le notaire. Pouvez-vous m'y emmener ? Je veux toujours me marier avec Tibère, nous le ferons sous le régime de la communauté, ainsi il sera à l'abri toute sa vie des difficultés financières.

-Et en quoi j'interviens dans cette histoire ? vivez votre conte de fée ! Allez à Nancy tous les deux et de là, partez faire le tour du monde si vous voulez.

-Mais vous n'y pensez pas ! Comment allons-nous y arriver ? Oh, redescendez sur terre Fanfan, on est en mai 68 : tout le monde est en grève, il n'y a plus de train, plus d'avion, plus d'essence.

-Et alors ?

-C'est pour ça que j'ai besoin de vous, pour me procurer une voiture et me protéger quand je reviendrai avec l'argent.

Cette histoire me semblait abracadabrante, mais Tibère y croyait et Max mis dans la confiance, poussait à la roue pour un départ imminent. Elle lui avait promis une part qui lui permettrait de se mettre à son compte dans la limonade. Mais moi, elle connaissait mes sentiments pour elle et je n'avais rien à gagner dans cette histoire, sauf des mauvais coups. Néanmoins comme j'étais le seul à avoir une voiture et pour rendre service à mon frère, j'acceptais de les y conduire.

Nous traversâmes donc la France. À Lyon il y avait des émeutes. Nous siphonnâmes des réservoirs pour pouvoir continuer et au petit matin, nous étions arrivés devant la porte d'un notaire. Elle y monta et son absence dura longtemps. Tibère et Max attendaient anxieusement. Quant à moi, je dormais fatigué par la route.

Deux heures après, elle redescendit avec son gros sac et nous dis que nous pouvions repartir. Elle était derrière avec Max. Nous avons quitté la ville et roulions assez vite dans la campagne, lorsqu'elle éclata en sanglots et avoua avoir inventé toute cette affaire pour pouvoir, une dernière fois, se rapprocher de Tibère. Son chéri, son adoré ! Maintenant que c'était fait, qu'elle avait eu l'impression d'être aimée une dernière fois, elle pouvait mourir. Elle ouvrit la portière, faisant mine de se jeter. Je la rattrapai d'une main lui crochétant l'épaule mais Max qui était assis avec elle à l'arrière s'arquant contre la portière la poussait avec ses jambes en lui disant :

-Crève charogne, tu n'oses pas sauter. Je vais t'aider moi, pourriture !

Elle était à moitié sortie du véhicule, quand je réussis à immobiliser celui-ci sur le côté et à arracher Santa à Max qui s'était jeté sur elle et la rouait de coups.

Nous réussîmes à redescendre sans inconvénient majeur et la laissâmes en ville chez elle. Je n'en entendis plus parler de quelques temps, jusqu' au jour où je la rencontrai, pas rancunière, chez Max. Manifestement elle faisait le tapin. Max lui avait dit que c'était le seul moyen d'avoir de l'argent pour récupérer son amour et qu'il se chargeait de transmettre à mon frère, l'argent qu'elle lui donnait.

Mon frère quand il l'apprit, se fâcha avec lui. Mais la brouille fut de courte durée. Il était faible et j'appris qu'ils s'étaient arrangés, pour partager cette manne.

...

Je n'avais pas compris ce départ précipité, au Venezuela.

Il y a un an, à sa sortie de prison, tout semblait clair.

Une erreur judiciaire ! La peine purgée, il faut redémarrer, même si c'est dur. D'autant qu'il restait cette affaire de bungalows à finir : ils assureraient une petite rente qui permettrait de vivre décemment. C'est ce qui lui fallait pour ne plus faire de conneries. Le plus dur était fait, d'autant que Lucille avait les pieds sur terre.

Mais, sept ans c'est long ! On s'était relayé dans la famille pour le voir régulièrement. J'y allais tous les deux mois environ, sauf quand les progrès de l'enquête nécessitaient un déplacement pour éclaircir tel où tel point.

Au début, j'avais du m'entremettre avec certaines de ses relations. Tibère m'avait envoyé voir un de ses associés, Jean-Louis Nasole qui les connaissait, pour contacter les deux bandits qui avaient été blessés dans la fusillade et qui avaient porté plainte pour tentative de meurtre. Seule la famille du mort ne s'était pas portée partie civile.

C'était quand même assez délicat. Bien sur, je voulais aider mon frère à se sortir de ce mauvais pas, mais comment discuter avec des voyous? Ma marge de manœuvre était assez limitée. Et si face à mes demandes, ils me riaient au nez ? Et s'ils me menaçaient de se venger sur moi, de la mort de leurs parents ou amis, que faire? Il fallait que j'improvise.

D'autant que je ne disposais pas d'équipe ni d'associés, tout en fréquentant le milieu et y ayant de nombreuses relations, je n'en faisais pas partie et vivais en marge de la marge. Un monde à part, avec ces codes bien particuliers.

Nasole me mit en rapport avec une de ses relations qui pouvait m'aider mais qui était en cavale, ce qui compliquait nos rendez-vous.

C'est ainsi que je retrouvai Dédé-le-Rieur, que je n'avais plus revu depuis des années, depuis la Corse.

Il fallait que je le prenne à un coin de rue et nous tournions dans le quartier pour échanger des informations. Il parlait avec un journal devant la bouche pour éviter les micros- canons de la police.

. -Alors toujours en cavale, lui-dis-je? Pour une autre affaire, j'espère?

Il fallait toucher les deux blessés qui étaient, eux aussi, en prison pour d'autres affaires et les convaincre de retirer leur plainte en les menaçant.

L'un d'eux avait une boîte de nuit, l'autre, des baraques à sous, ils étaient donc exposés directement à des représailles.

Nasole et le Rieur étaient des marioles, craints et respectés dans le milieu, ce qui nous aida dans nos démarches. Nous étions allés contacter les amis de l'un et de l'autre dans des lieux, bien-sur malfamés afin de faire pression pour qu'ils se rétractent. Après bien des démarches et des menaces plus ou moins sous-entendues, ils le firent. Restait cependant à convaincre le procureur de la république qui maintenait ces accusations.

Nous en étions donc là : Un mort dont la famille ne réclamait rien, même pas vengeance et deux blessés qui avaient retiré leur plainte et ne se souvenaient plus de rien.

Le procès se déroula aux assises.

Le co-accusé que je connaissais bien - il avait failli me tuer en Corse pour rigoler - prit tout sur lui : c'est lui et lui seul qui avait tiré.

Ce fou, toxicomane notoire, alcoolique invétéré, sortait depuis peu de prison pour meurtre, avoua au président être le seul responsable de l'affaire.

Je connaissais bien sur de la bouche même de mon frère les grandes lignes de l'affaire. Mais au tribunal, le défilé des experts et des témoins donnait un éclairage différent de son récit.

Au départ, dans la première version, mon frère et son ami avaient manqué le bateau de la Corse. Nous étions en hiver et la fréquence des départs était moins forte qu'en été. Ils avaient dû passer la nuit sur la côte et là, s'ennuyant, ils avaient décidé de passer le temps dans cette boîte.

Par précaution dans ce coin inconnu, ils étaient sortis chargés.

Il y aurait eu avec le patron de cet établissement entouré de ces amis une altercation avec mon frère et son copain. L'affaire tourna mal. C'était des voyous notoires, ils étaient armés. Voyant cela, Roch, c'était son prénom aurait prit peur et ouvert le feu tuant net le patron d'une balle dans la tête et blessant ses deux amis.

En fait c'était un accident dû à l'alcool comme il s'en produit sans cesse dans ces établissements de nuit et qui avait mal tourné, car tous les protagonistes étaient armés.

Cette nuit-là la morgue fut cambriolée. Personne ne put expliquer pourquoi, alors qu'il n'y avait qu'un seul pensionnaire, le corps avait été déplacé et ses affaires fouillées. Rien ne fut volé, ni sa montre de prix, ni son solitaire en diamant.

Mais ni les avocats, ni le procureur ne relevèrent particulièrement ce point qui était peut-être important.

À quelques minutes près, ils prenaient le bateau et rien ne se produisait.

Je croyais à cette version. Elle était plausible, malgré l'acharnement du procureur qui insinuait une histoire de racket que rien n'étayait.

Cependant le défilé des témoins tant à prouver qu'il y avait là une histoire de consommation de cocaïne du fait de ce Roch.

Et surtout des témoins affirmaient avoir vu mon frère dans la position du tireur debout.

Ce qui l'impliquait formellement dans le crime. Ils firent même le geste qu'ils avaient vu. Geste correct et qui ne semblait pas leur être familier, avec le mouvement de balancier classique de la veste quand on s'apprête à dégainer. Ils avaient peut-être vu ça au cinéma, mais le jury ne le crut pas.

Il y avait surtout un des deux blessés, touchés au poumon. Il avait reçu à terre de multiples coups de crosse au visage qui lui avaient arraché un œil.

Cet acharnement sauvage sur un blessé, jeta un froid dans la salle.

Si quelque juré pouvait encore avoir des sympathies pour les accusés, ce détail les effaça.

La thèse de mon frère était qu'il n'avait pas tiré et que la balle qui avait tué, après avoir traversé le mort, était allé se loger, mais amortie, dans un des blessés. C'était plausible, car quand lui avait extrait la balle, elle n'était pas logée trop profond. Alors qu'une balle franche, l'eu perforé de part en part, celle la avait à peine pénétré que de quelques centimètres. C'était donc une balle en bout de course, qui avait sans doute déjà été freinée par un corps.

Mais comme les projectiles retrouvés étaient de deux calibres différents, il eut fallu que ce Roch ait deux armes à la main, ou bien qu'il eut été blessé accidentellement par un de ses amis, lors d'un tir de riposte, ce qui était certains vu les dire des témoins : le patron du bar et ses amis avaient ripostés : ils étaient armés, on leur tire dessus, que font-ils ?

Bien sur, à l'arrivée des secours, il ne restait que le mort et les deux blessés à terre.

Le ménage avait été fait.

Ce qui expliquerait les coups de crosse : si la balle ne l'avait que légèrement atteint, il aurait été apte à ouvrir le feu à son tour, il fallait donc l'assommer pour le neutraliser. L'œil arraché était un accident, non un acharnement, ni un acte cruel délibéré.

Bien sur Roch prenait tout sur lui, mais il y avait un doute.

Tibère avait choisi un ami comme avocat. Je le connaissais, il était du village, un petit cousin. Mais je nourrissais les plus grands doutes sur sa capacité à défendre qui que ce soit, c'était un âne !

Sa seule originalité était d'avoir les cheveux longs et prématurément blanchis. Je le soupçonnais depuis des années, de se les teindre.

La seule affaire notable qu'il avait défendue était connue de tous : Un petit litige de voisinage. Il était en retard au tribunal, s'étant oublié dans une partie de poker et il s'y était rendu en hélicoptère. Il en avait envoyé la facture au client, qui avait très mal pris, car il avait en plus perdu l'affaire.

La famille s'était en cotisée pour payer le bâtonnier du tribunal. Mais il devait être aphone ces jours-là, car on entendait pratiquement rien, ni ces interventions, ni sa plaidoirie.

Quant à notre ami avocat, il accusa notre famille d'être responsable de la conduite de son client, plaidoirie qui n'avait rien à voir avec le dossier.

Le fou pris vingt ans et mon frère dix.

Au bout de sept ans il fut libéré et quelques mois après il était en Amérique du Sud pour des raisons que je ne m'expliquais pas encore.

2ARRIVÉE

J'eus beau m'écarquiller les yeux devant le petit hublot, de l'Amérique, je ne vis presque rien. Nous arrivâmes en fin d'après midi, le soleil éclairait des collines couvertes de petites maisons aux toits de tuiles comme chez nous. Ça ressemblait plutôt à un gros village qui partait de la mer à l'assaut des collines, un peu comme l'Estaque en beaucoup plus vaste.

J'essayais de découvrir le plus possible ce pays qui allait peut-être devenir le mien, mais déjà on atterrissait.

Ce qui me frappa d'entrée fut la couleur de l'aéroport : un béton gris triste qui attendait peut-être une couche de couleur, d'ailleurs ça sentait désagréablement le ciment frais.

A la suite des passagers je pénétrais dans les bâtiments et la je sentis que nous avions changé d'échelle par rapport à Madrid. Nous n'étions plus dans la même économie. Quelques pauvres boutiques tristes, mal éclairées, mal achalandées. Des produits

courants comme des magasins de journaux, de tabac, des snacks, de petits bars, des baraques à sandwiches. Peu de boutiques de luxe, genre vêtements, parfums ou gadgets et avec un choix restreint. On sentait la différence de niveau de vie, ne serait-ce que dans la présentation rustique des sachets de bonbons.

J'achetais une cartouche de cigarette en dollars et on me rendit une masse encombrante de billets sales et froissés, en mauvais papier avec un élastique pour les tenir, qui me rempli la poche.

Des policiers partout, en casque lourd et gilet pare-balles surveillaient négligemment le flot des passagers qui s'écoulait mollement vers la sortie.

De l'aéroport international au national, il y avait cinq cent mètres. De nombreux porteurs se précipitèrent pour prendre mes valises, affectant de ne pas comprendre mes refus. De guerre lasse j'en laissais un plus hardi que les autres mettre mes valises sur son chariot.

Après bien des recherches je trouvais le guichet de la compagnie locale qui desservait les îles Perlières.

Aucune place n'était réservée à mon nom. Après trois heures de palabres, d'attente, de mal_ entendus, un petit avion m'amena dans l'île.

Je téléphonais toujours sans résultat. Je pensais bien que c'est une question de code téléphonique, mais je ne pu me faire expliquer le code local. Mon Espagnol s'avérait incompréhensible et personne ne comprenait le français.

Au bout d'une heure de voyage, je somnolais bercé par le bruit des hélices plus doux que celui des réacteurs. On arriva en pleine nuit sur un petit aéroport régional, construit au milieu d'une masse de palmiers et de fleurs. L'air était doux et parfumé, j'humais une odeur très agréable que je ne connaissais pas, sans doute des fleurs de ce pays. Une averse venait de s'abattre, le reflet des néons brillaient dans de grosses flaques d'eau.

Je regroupais mes bagages guettant quelqu'un qui serait venu me chercher, mais personne ne se présenta. L'aéroport se vida de ses passagers, les commerces fermaient les uns après les autres. Petit à petit les lumières s'éteignirent. Un policier vint me faire comprendre qu'il me fallait quitter les lieux. Le téléphone ne répondant toujours pas, je dus m'exécuter.

Un banc d'une dizaine chauffeurs de taxi à casquettes blanches sales que j'avais repoussé à plusieurs reprises, croisait dans les parages, me guettant du coin de l'œil comme des fauves attendent la gazelle qui a soif et s'approche du marigot.

A la fin, ne pouvant faire autrement, je choisis le plus petit et lui demandais son tarif pour me conduire en ville, il baragouinait l'italien :

-C est loin ! dit-il.

-Je ne te demande pas la distance mais le prix ! Et si ça ne me conviens pas, je demanderai à tes copains, mais pense que je suis le dernier client de la journée !

-Soixante dollars !

Je mis mon index sur mon front, langue universelle, pour lui demander s'il était fou.

-C'est trop pour aller en ville, tu me prends pour un Américain?

Je n'avais aucune idée, ni du prix, ni de la distance. Cependant je n'avais pas l'intention d'accepter le premier prix proposé sûrement gonflé par mon air de touriste.

-tu comptes faire ta semaine avec moi? Je crois que tu vas rentrer à vide !

-Vingt dollars ? C'est mieux, andamo.

Ce prix me sembla plus raisonnable. Il s'empara de mes bagages, qu'il jeta sans ménagements dans le coffre d'une immense voiture Américaine.

Nous roulâmes dans la nuit, longtemps, assez longtemps pour que malgré ma fatigue, je commence à me méfier.

Après une espèce d'interminable autoroute, éclairée à giorno, nous bifurquâmes soudain dans une rue plus petite et obscure et une autre encore plus étroite et plus sombre. Les maisons se resserraient contre nous. C'étaient de pauvres maisons faites de bric et de broc, rafistolées à la va -vite. Les rues étaient désertes, sauf des chiens qui soit nous bondissaient dessus en aboyant, soit s'enfuyaient en couinant à notre approche. Nous étions obligés de rouler au pas, à cause de l'état déplorable de la chaussée de plus en plus dégradée. De véritables ravines étaient creusées dans l'asphalte et seule la puissance du gros moteur de l'Américaine nous permettait de sortir d'ornières profondes.

Je me mis le plus loin possible du chauffeur, par précaution. Je touchais ma ceinture gonflée de billets, me rassurant de leur présence et sortis ma bombe. Je me mettais ainsi à l'abri d'un brusque retournement de sa part, avec une matraque qui m'eu séché net.

Le taxi m'arrêta sur une grande plage, devant un hôtel au hall accueillant remplis de plantes vertes. Par chance une chambre était disponible. Le chauffeur dont j'avais exigé la présence pour négocier, arguant de mon manque de connaissance de la langue, m'obtint un bon prix. Je lui avais demandé de venir surtout car je craignais qu'il ne disparaisse avec mes bagages.

Ce devait être la fête nationale. On entendait de fortes détonations et le ciel était embrasé par moment par de grands éclairs rouges qui éclairaient la nuit et une plage empalmée parsemée de gros rochers. L'air sentait mauvais, l'œuf pourri et le soufre, sans doute les égouts.

La chambre avait une cuisine et un frigo dont la porte ne fermait pas.

Je déballais mes affaires, celles du sac était toute trempées. L'une des briques de vin avait éclaté sans doute dans le coffre du taxi, mes vêtements sentaient la vinasse.

J'avais faim. Le réceptionniste ne répondait pas au téléphone. Je m'attaquais à quelques charcuteries de mes bagages, en buvant les restes de vin tiède qui étaient encore dans la brique.

Il faisait chaud, je mis des charcuteries au frigo en coinçant la porte avec une chaise.

Le climatiseur faisait un bruit d'enfer. La chambre délabrée sentait le moisi, les meubles étaient disparates et rafistolés. Après tant d'heure de voyage je m'effondrais sur un lit défoncé avec une mauvaise impression sur le début de ce voyage et un mauvais pressentiment sur ses suites.

Le lendemain de bonne heure, je me mis en quête d'une poste pour pouvoir appeler la France, afin que ma sœur puisse faire la liaison.

Je traversais une ville déserte. Le peu de gens qui passaient ne me comprenaient pas,

La ville était plate, les rues à angle droit, c'était une alternance de petites villas, d'immeubles modernes et de bidonvilles.

L'air était parfumé, il faisait doux. De beaux arbres que je ne connaissais pas ombrageaient les rues fleuries. Des oiseaux noirs comme de gros merles mais avec de longues pattes sautillaient dans les caniveaux en gazouillant, j'aimais.

Je finis par me perdre sans trouver de poste. Je vis à un coin de rue un bureau de change, il n'était pas encore ouvert, le taxi et l'hôtel m'avaient pris tous mes Bolivars. Il me fallait donc changer les dollars que j'avais discrètement transférés de ma ceinture à ma poche, à l'hôtel.

À ce coin de rue se trouvait trois charrettes à sandwiches. Le patron engagea la conversation avec moi. Son père était venu de Naples, il y avait trente ans avec une vague d'immigrants. Il servait des sandwiches chauds avec saucisses et crudités. Il me proposa de les goûter, mais je n'avais plus d'argent. Il me proposa gentiment de me faire crédit. Je ne me fis pas prier. La faim et la curiosité l'emportèrent sur la prudence, je pris aussi une espèce de beignet au poulet qui était très fade.

Je payais mes dettes en sortant du bureau de change. Le marchand commençait à me comprendre mais il ne pouvait rien pour moi.

-La ville est grande, me dit-il, et l'île est très peuplée et tu n'es même pas sur que ton frère soit dans la capitale. Des Miranda il y en a tout les coins de rue, tiens la marchande là, en face, s'appelle comme ça.

Je remerciais de son amabilité et partis vers mon hôtel avec mes Bolivars, lorsqu'il me rappela en courant vers moi.

-Tu es sauvé, regarde là-bas, ce grand type maigre qui arrive c'est un Français.

...

Il était maigre au point qu'il devait sniffer, et, volubile, il m'invita à boire un café.

-Tu es chanceux, me dit- il, la ville est grande. Tu es juste devant la boutique de ta belle -sœur, enfin je veux dire, de la copine de ton frère et dans le bon quartier. Tu vois au bout de la rue, le casino il est a des Corses qui connaissent bien ton frère : c'est des amis à lui. Son restaurant n'est pas loin, je vais t'y amener, c'est juste à côté. La en face c'est le restaurant de son ami intime un Marseillais ; mais ça c'est moins bon, car il est dans le trafic jusqu' au coup. Je comprends pas pourquoi, ton frère avec le pèze qu'il a, fréquente des mecs pareils ! Enfin, c'est son affaire. Moi ce que je t'en dis, c'est pour que tu puisses te faire une opinion.

J'ai un resto ici. Ca marche bien, une cuisine locale ? Mais adaptée à la française. Tu verras ici que pour la gastronomie, Ils ne sont pas terribles. Je suis associé avec un Suisse, un type super, tu le connaîtras.

En plus, je suis prof a l'école de cuisine, c'est plein d'avantages, entre autres les petites élevés, je t'expliquerai...tu te demandes peut-être comment je suis arrivé ici?

Je maugréais un vague » oui « de politesse.

-C'est simple y a qu'à demander, je vais te le dire, si toutefois ça t'intéresse?

Il ne me laissa pas le temps de répondre et enchaîna.

-J étais parachutiste en Algérie, en ce temps là j'étais fou. Tu sais la guerre ça te change un homme et pourtant plus gentil que moi y a pas, c'est impossible ! Si tu m'en trouve un c'est simple je l'égorge.

Après, j'ai fais le mercenaire au Congo. J'ai gagné des sous et j'aurai pu rester, mais ce con de Lumgoumba, un enclulé de première, a fait marron Tchombé notre patron. Non, ce n'est pas lui, je mélange tout, c'est Mobutu. Mais enfin c'est pareil, ces nègres se ressemblent tous. Je t'abrège, on a dû partir, après avoir traversé le pays les armes à la main, pour aller chercher notre paie dans les mines de diamants. Ces cons croyaient nous virer comme des domestiques ! On est rentrés bourrés de sous, mais ce genre d'argent, ça se claque vite.

Alors je suis rentré à Paris, où je suis devenu l'homme de mains des frères Humour. Ils en manquaient totalement d'ailleurs, tu en as entendu parler peut-être et ça devenait malsain.

-Tu es avec nous, ou on se sépare de toi, si on peut pas te compter dessus ! Untel nous crée des problèmes, il faut le tuer... Dur comme choix ! Moi, j'en avais tué des dizaines, mais c'était soit des crouilles bicots, soit des nègres plus ou moins sorciers ! Alors que là, tuer un blanc, chrétien comme moi, ça me posait un problème de conscience. Fallait que je prenne la décision de sauter le pas, de passer la ligne ou non.

Je suis rentré à la maison à l'improviste pour demander conseil à ma femme, et, en quelque sorte elle a pris la décision pour moi. Je l'ai trouvé au lit avec un des frères Humour.

Ces enculés ! Ils étaient au courant que ma femme se faisait mettre par la famille. A sa réaction j'ai vu qu'elle semblait très attachée à lui : pas du tout repentante, ni craintive, ni même gênée... mais comme soulagée que je sois au courant. Et arrogante, il fallait voir ! Comme quoi j'étais pas un homme, qu'autrement elle n'aurait pas eu ni envie, ni besoin de me tromper. Bref j'étais cocu et c'était de ma faute si elle se faisait enfler par ce connard !

Elle, je l'a tué sans trop réfléchir mais lui, ce con, au lieu de faire le canard, du chagrin qu'il avait (lui aussi il devait s'y être attaché) en fait j'étais le gêneur d'une histoire d'amour, une erreur, un accident dans leur vie. Il devait y tenir peut-être autant que moi à ma femme ?

C'est vrai qu'elle était attachante, avec ses airs de petite fille effarouchée qui engloutissait avec délicatesse ma bite dans sa bouche ! Bandante la garce, mais je m'égare.

Il m'a dit que j'avais brisé sa vie, qu'il se vengerait ! Comme c'étaient pas des gens à prononcer des paroles en l'air, je lui ai fait sauter la tête à lui aussi. Là tu aurais vu qu'ils n'ont jamais été plus intimes, leurs cervelles mêlées sur leurs draps poisseux de sperme.

J'ai pris les sous de ma réserve personnelle et puis après un scrupule stupide, aussi les économies de ma femme et le premier avion pour un pays sans extradition. C'était ici, et depuis j'y suis bien. Je m'y suis fait une vie tranquille.

Viens me voir ça me fera plaisir, on fait de la cuisine locale, mais si tu préfères tu mangeras à la française. On n'a que des compliments. Nos plus gros clients sont des locaux de la Terre- Ferme, c'est comme ça qu'ici on appelle le continent. Les touristes Américains ou Européens vivent en circuit fermé, tu comprendras, à cause des bandits. C'est un pays qui en est pourri. Mais si tu reste tranquille, ils ne viennent pas te chercher. Ils s'arrangent entre eux. Tu comprends ici, tout le monde est armé, même je regarde, un Beretta pour faire les courses et pourtant j'ai pas beaucoup d'argent sur moi, juste les achats du resto ? Mais tu verras, on s'habitue.

Maintenant c'est les vacances de Noël et du Jour de l'An, mais bientôt c'est la Tempora. Leurs grandes vacances à eux. Là on se régale. Ils sont vraiment bourrés, les descendants de Conquistador, des immigrants d'Europe plus ou moins Espagnol, mais pas obligé. Des indiens plutôt mélangés, des noirs, eux aussi de toutes les couleurs, du noir charbon à grosses lèvres lippues, au type frisé européen qui rentrerais du ski et pourtant du sang –de-boudin dans les veines. Ce que tu trouve beaucoup c'est le cocktail, indiens, nègre, avec un petit ou gros zeste de blanc on : les appelle les Murales, sont pas aimés des autres, sait pas pourquoi ? Même des chinois, et plein de Levantins ou alors un peu de tout mélangé.

Ici, tout scintille et tout se mélange.

...

Après avoir traversé un patio fleuri de grands arbres à fleurs, des Bougainvilliers je crois, d'une taille comme j'en avais jamais vu et qui formaient une voûte ombragée de fleurs multicolores, des blanches et des roses surtout qui se mêlaient et s'entrecroisaient au dessus de ma tête, remplis d'oiseaux minuscules et bariolés , comme des fleurs volantes, qui sautillaient de branche en branche en gazouillant.

De part et d'autre d'une allée dallée se trouvait un hôtel construit dans le style du pays, avec des couloirs à balustrades qui couraient le long des étages et de l'autre une vieille maison coloniale.

Nous pénétrâmes par une porte à l'espagnole dans une salle de restaurant vaste et lumineuse, aux couleurs pastel dans les beiges et ivoires, éclairé par de vastes baies vitrées qui donnaient sur un jardin intérieur au centre duquel trônait une fontaine murmurante, encerclée de plantes grasses , de toutes sortes de palmiers et de massifs fleuris.

Dans la salle de vaste proportion étaient disséminées quelques tables recouvertes de nappes et de bouquets multicolores, au milieu desquelles trônait un piano à queue verni, qu'encadraient deux canapés profonds. Un grand comptoir en U surbaissé, devant lequel s'alignaient des tabourets bas. La différence de niveau permettait au personnel debout, d'être à la hauteur des clients assis. Les lourdes tentures étaient tirées, des lumières tamisées créaient une ambiance complice. L'endroit était chic.

A côté de l'entrée, se trouvait un vaste aquarium qui contenait une langouste gigantesque.

Les portes battantes de la cuisine s'ouvrirent et je vis apparaître mon frère, il portait une barbe grisonnante qui le vieillissait.

-J'avais à l'instant notre sœur Annie au téléphone, elle s'inquiétait pour toi.

-Au moins une qui s'inquiète. Merci de m'avoir réservé la place et d'être venu m'attendre à l'aéroport !

-Mais on t'a réservé une place ! Tu es toujours aussi distrait ? Tu as du te tromper de compagnie et comme tu n'étais pas à bord, on a pensé que tu étais fatigué et passait la nuit à Caracas, j'étais en train de me renseigner auprès des compagnies aériennes.

-Heureusement, dis-je, que je suis tombé sur ce monsieur. Autrement, comme je n'arrivais pas à te joindre au téléphone je ne savais pas quoi faire.

Il remercia le grand maigre à qui il offrit le café. Mais l'autre ne voulut rien accepter et repartit à grands pas.

-Enfin l'essentiel, c'est que tu sois là. Tu es tombé sur le Français le plus con de l'île. Il se prend pour un voyou mais ce n'est qu'un cavestron mais tu as eu de la chance de le rencontrer. Lui il se remplit les narines, ici c'est le pays ce n'est pas cher.

Il appela sa copine et me la présenta. Je ne la connaissais que par le téléphone, elle parlait un français parfait avec à peine un soupçon d'accent agréable. Elle était grande. De profil, comme elle était Péruvienne, je la trouvais très couleur locale : je l'aurai qualifié d'Andine tant elle ressemblait à un lama un peu enrobé. Les cheveux mi-long, la quarantaine, je la trouvais plaisante et sympathique.

Elle m'offrit de partager leur petit déjeuner. Elle introduisit dans un shaker des fruits inconnus et de la glace, qui s'avèrent délicieux, puis du café au lait, des toasts, beurre, confiture et une espèce de croissant fendu avec du jambon et du fromage qu'elle sortit croustillants du four. C'était délicieux et j'avais faim.

Elle me questionna sur mon arrivée.

-Et oui, tu n'as pas le code local qui est différent de l'international pour le cellular ! C'est pourquoi, tu n'as pu nous joindre. Quant au poste fixe Marc -Aurèle à dû oublier de débrancher le fax.

-Comment tu es venu? Non ! Tu as pris une grosse voiture Américaine ? Fallait pas ! Il faut prendre des petites voitures Européennes avec compteur. Les autres sont des taxis sauvages qui se font une spécialité de détrousser les touristes. Hier au soir justement ils ont dévalisés un Allemand qui devait être dans le même avion que toi. Ils viennent d'en parler à la radio. À poil, ils l'ont laissé dans le centre-ville et encore il a eu de la chance, s'il tombe sur un de ces drogué en manque il peut se faire égorger pour lui voler sa montre.

-Si c'est si dangereux, tu aurais pu venir me chercher, dis-je à mon frère ! Pour la montre, j'ai pris mes précautions, j'ai amené une vieillerie, si tu la donne à un mendiant il te la jette à la figure.

-C'est vrai, dit Miranda, excuse nous.

-Tu ne le connais pas, dit Tibère, il n'est pas tombé de la dernière pluie ! Non? Je savais qu'il se méfierait, avec l'expérience qu'il a, il va ne pas se faire détrousser par un chauffeur de taxi tropical.

J'étais content d'avoir pris mes précautions la veille, l'occasion créant le larron. J'avais peut-être réprimé ses talents artistiques du chauffeur et ne lui avais pas laissé une possibilité de m'agresser, si toutefois il en avait eu envie.

Mon frère me montra le grand aquarium vide.

-Ici, on fait choisir les clients. Mais depuis la grève des pêcheurs on ne sert plus que du congelé. Celle-là quand on l'a achetée, elle était déjà trop grosse pour nos clients : il faudrait une table de six pour qu'ils la commandent, et depuis qu'elle est là elle a encore

grossi et devient de plus en plus invendable. C'est devenu notre mascotte. On l'appelle Omar. Ça nous fera de la peine de la fendre en deux quand son jour sera venu. ...

Après ce copieux petit déjeuner, j'eus le coup de barre. Le décalage horaire plus la chaleur et deux jours sans fermer pratiquement l'œil. Je m'allongeai sur un canapé ou je ne tardai pas à m'endormir.

Quand je me réveillai j'étais seul. Ça devait être le milieu de l'après-midi. La pièce était plongée dans une demi-obscurité. On entendait seulement le bruit du ventilateur qui brassait mollement l'air. Je fis le tour du propriétaire, les cuisines étaient vastes et bien équipées. Je flânais dans l'allée centrale. Deux petites noires assises par terre s'occupaient à désherber entre les dalles en bavardant et riant entre elles.

Une femme sortit de la maison et les houspilla. Les rires cessèrent et la cadence d'arrachage s'accéléra. Elle devait avoir une cinquantaine d'années et était trop maquillée, surtout à cette heure, et sous ce soleil !

-Vous êtes enfin arrivé, me dit-elle en français. On commençait à s'inquiéter.

Et comme je m'étonnais de son Français si dénué d'accent.

-Ce n'est pas trop étonnant : je suis de Nice avec mon mari. Nous sommes les propriétaires de l'hôtel.

Un homme d'un certain âge à l'air fatigué apparut sur le devant de la porte. Il avait bien vingt ans de plus qu'elle. Il me serra la main.

-On commençait à croire qu'il vous était arrivé quelque chose. C'est que c'est un pays dangereux, ici.

Après ce sommeil réparateur, Miranda m'emmena à mon hôtel, afin de récupérer mes bagages, dans un coupé Cadillac rose aux chromes scintillants qui en jetait, malgré ou à cause de ses trente ans d'âge.

La maison était d'un style que dans mon ignorance, j'aurais qualifié de Mexicain. C'était une battisse rectangulaire qui de l'extérieur ressemblait à un fortin. Elle sortit un gros trousseau de clefs et entrepris d'ouvrir les trois serrures de la porte en bois massif, renforcée de barres de fer boulonnées.

Nous pénétrâmes dans une espèce d'atelier plongé dans la pénombre, où se trouvaient des établis et des tours de potier encombrés d'une multitude de statuettes et d'objets d'art Précolombien.

-C'est la fabrique et le dépôt du magasin. J'ai une boutique d'objets souvenirs pour les touristes, Tu le sais ? Viens voir.

Elle m'entraîna dans une arrière salle où étaient stockés des monceaux de marchandise hétéroclites, dans la demi-obscurité, je vis se déplacer de gauche à droite une tache

noire. Je dus blêmir, sans doute la fatigue, mais l'espace d'un instant, j'eus peur d'avoir à nouveau un décollement de rétine.

Je sortais d'une clinique, ou un chirurgien, un as, avait sauvé mon œil.

-C'est rien me dit-elle, c'est Arthur, notre chauve-souris.

-J'ai peur des mouches, lui dis je, et je lui expliquai pourquoi. Elle compatit à mes malheurs.

Après avoir ouvert une nouvelle porte renforcée, on sortit dans un jardin mal entretenu ou s'étalait une jungle d'herbes folles et de magnifiques cocotiers, dont les fruits lourds menaceraient de tomber à tout instant sur le passant et comme je m'étonnais de ce danger, elle m'apprit que dans les statistiques des assurances-vie locales, ce risque était comptabilisé et que tous les ans un certain nombre de décès étaient dus à la chute de noix de coco de trois kilos et de trente mètres sur des têtes qu'elles éclataient. Un plus loin se trouvait des bananiers croulants sous de petits régimes de bananes naines roses comme je n'avais jamais vues.

Un escalier extérieur nous conduisit à l'étage où se trouvait la maison d'habitation. Nouvelle porte, trois nouvelles clefs. On entra dans une grande pièce spacieuse qui servait de séjour, avec coin repas, devant une cuisine Américaine dans le fond. Plus loin, un coin bureau, avec de l'autre côté, une salle de bains et deux chambres ou on accédait par quelques marches.

Elle me montra une bouilloire sur la cuisinière, en me précisant bien de faire bouillir l'eau avant de m'en servir pour la cuisine, ou, surtout de la boire.

L'ensemble était plaisant et meublé avec goût, quoique trop encombré d'objets d'art, mais en tant qu'ancien antiquaire j'avais l'habitude de cette profusion et ma maison, enfin du temps où j'en avais encore une, était elle aussi autant encombrée.

Je partagerai une des chambres avec mon neveu qui avait mis son matelas par terre pour me céder son lit du moins l'espérai-je.

Toutes les fenêtres avaient des jalousies mobiles, elles étaient dépourvues de vitres et garnies de barreaux avec pour certaines, un système pivotant de vitres comme des rideaux vénitiens.

J'appris par la suite que c'était la coutume de ce pays pour se protéger des voleurs et des malfaisants qui semblait y abonder.

Elle m'expliqua également le système d'alarme et comment le débrancher pour ouvrir les portes et la porte-fenêtre donnant sur la terrasse dominant la plage et la baie. Elle me désigna un point fumant de l'autre côté du golfe.

-C'est la Longue-vue, un volcan qu'on croyait éteint. Il signalait aux Espagnols l'arrivée de l'Armada des galions d'Espagne ou des pirates. Il s'est réveillé le jour de ton arrivée, maisaux dires des experts, c'est sans danger.

-Maintenant que tu es là, me dit mon frère, tu vas peut-être rester, si l'affaire que je te propose te convient. Il va falloir te trouver une fiancée.

On en parlera mieux ce soir. Avec Miranda, on fera le tour des disponibilités locales pour toi. .

-Oui comme ça tu apprendras vite la langue, me dit Miranda, justement j'ai une copine d'école qui vient d'être veuve. Elle est charmante, si tu veux je te la présenterais.

- Annule-la ! dit mon frère, il n'aime que des filles beaucoup plus jeune que ta copine. Il en trouve en France, ce n'est pas pour s'envoyer des femmes mûres sous les tropiques.

-Tu es méchant, dit Miranda, ma copine n'est pas une femme mûre, d'ailleurs elle à mon âge. Non c'est une femme d'expérience et de bon conseil qui pourra lui être utile, enfin tu verras si elle ne te plaît pas, je t'en présenterais une autre.

Il faudra que tu viennes avec moi, à la grande messe du dimanche à dix heures, elles seront toutes au courant de ton arrivée et tu pourras faire ton choix.

Mon choix ! Oui sans doute mais jusqu'à ce jour, je n'avais pas été tellement inspiré, puisque la première avait demandé le divorce. Pour la deuxième, c'était moi qui avait du faire la demande, et pour la troisième... un progrès : c'était aux torts mutuels. J'attendais la dernière, la parfaite, que je garderai et qui me gardera à jamais, ou alors qui me rendrais veuf, mais c'était peu probable, car ayant toujours eu et voulu des femmes plus jeunes que moi, alors, sauf accident.....

-Tibère doit aller à un rendez- vous. Ca nous laisse le temps de bavarder et de faire connaissance. Il n'a pas eu beaucoup de chance, jusqu' à ce jour, mais je veux que tu saches que je l'aime et que je ferai tout pour le rendre heureux. Ici, c'est bien parti pour lui, il a tout en main. Reste qu'un coup de pouce que tu peux peut-être lui donner. Si ça t'intéresse d'investir avec lui ? Mais moi je crois que tout le monde à droit à une deuxième chance, ne crois-tu pas? Et c'est moi qui vais la lui donner.

Je répondis que j'étais d'accord avec elle, sans lui dire bien sûr que c'était la quatrième de ses femmes qui me tenait le même discours.

-Nous allons chez son ami Luki. Il à un restaurant, c'est là que le petit travaille. Il ne me plaît pas trop, il n'a rien à voir avec la langouste et c'est un trafiquant notoire. Ton frère l'a connu à Marseille et ils se sont retrouvés là par hasard. Depuis, ils ne se quittent plus.

-C'est moi qui lui ai présenté sa première femme, dit Tibère. Je ne sais pas s'il doit m'en être reconnaissant d'ailleurs?

-Raconte, raconte dit Miranda, j'adore les histoires d'amour, surtout les rencontres quand elles sont romantiques.

Je ne racontai pas, j'éludais, mais j'y pensais pendant qu'elle babillait.

...

C'était vrai, j'avais connu ma première épouse dans son établissement, mais je ne pouvais dire que c'était grâce à lui, en tout cas, c'était chez lui.

Quant à être romantique ça l'était. Un vrai conte de fée, avec princesse et crapaud.

Nous avons un copain qui tenait une belle brasserie qui marchait très bien, près du Vieux-Port. Nous l'avions connu par le poker, c'était un gros flambeur. Je savais que depuis quelques temps il avait du mal à honorer ses dettes et qu'on le voyait moins souvent au flambe, mais à moi, il ne devait rien, ou de petites sommes si insignifiantes qu'elles méritaient mon oubli et mon amnistie. Je pensais qu'il devait être en compte avec mon frère, mais aussi pour de petits riens.

Quelle ne fut pas ma surprise, quand un jour, mon frère m'annonça qu'ils étaient associés. Bien sûr je fréquentais plus assidûment cette rade, avec de nombreux amis et c'était un peu devenu notre club. Contrairement à la plupart de ses amis, je payais scrupuleusement mes notes de bar et de restaurant.

Comme à l'habitude il ne me parla pas de cette affaire. Il avait toujours été un peu secret et moi je ne le questionnais pas de peur de paraître indiscret. Mais comme la plupart du temps, je finissais par le savoir : ses amis pensant que j'étais dans la confiance, ne se gênaient pas pour parler devant moi et je sus rapidement le fin mot de l'histoire.

Notre ami le bistroquet qui aimait briller en société et faire le beau, était tombé sur une équipe de racketteurs. Au début comme toujours la somme lui parut raisonnable pour être protégé. La ville grouillait de malfaisants, mais très vite leurs exigences augmentèrent au point de devenir déraisonnables et de coûter plus que l'affaire ne rapportait. Mais quand on a mis le doigt dans l'engrenage, il est difficile de ne pas se faire broyer en entier. D'autant qu'ils menaceraient non seulement de s'en prendre à lui physiquement, ce qui était de bonne guerre, mais aussi de s'attaquer à sa femme et à ses enfants. Il allait donc se retrouver rapidement sur la paille, ou mort, quand il eut l'idée de faire appel à mon frère.

Quelques explications préliminaires et de petits coups de crosse de revolver bien placés dans la conversation, calmèrent rapidement cette équipe de bras -cassés qui ne faisaient peur qu'aux honnêtes commerçants.

La moitié de l'affaire lui revint donc sans autre complication, ni papier. À chaque fin de mois, l'équipe se réunissait et touchait une part variable en fonction de critères qu'il m'était difficile d'évaluer mais qui créait des jalousies qui ne manquèrent pas d'entraîner des problèmes. Mais ceci est une autre histoire.

Un soir donc, j'étais là, sans autre perspective que d'attendre qu'une partie de dés se monta dans la rue sur des couvertures posées à même le trottoir. D'autres joueurs assis en terrasse ou affectant de promener dans le square attendaient comme moi le, signal du début de jeu. Je vis avec plaisir arriver certains joueurs que je considérais comme des

pigeons, soit qu'ils fussent très riches, soit qu'ils aimassent flamber au delà du raisonnable.

Les policiers qui patrouillaient sur la place n'en finissaient pas de leur ronde, prenant un malin plaisir à empêcher le début de la partie.

C est alors que je la vis arriver et, à partir de ce moment, le reste me parut secondaire à tel point que j'oubliais complètement dés et joueurs.

Elle embrassa mon frère qui me présenta. Elle me serra la main, sans plus comme à tous ceux qui étaient au comptoir.

Je la trouvais merveilleuse.

Grande, mince, blonde, élégante, elle tenait en laisse un petit caniche nain champagne qui nous snobait en trottant. Je ne savais comment engager la conversation, tout le monde s'empressait autour d'elle lui offrant à boire, du feu, une chaise.

J'ai toujours été timide avec les femmes. Je le suis toujours. Je ne savais comment capter son attention et étais au désespoir. Tous faisaient assaut de spiritualité et moi je ne trouvais rien à dire que de banal et préférais me taire, que de dire une stupidité insipide qui m'eut fait classer aussitôt dans son esprit parmi les niais, les insignifiants.

Plus mon silence durait et plus il m'était difficile d'ouvrir la bouche, pour dire quoi que ce soit. Je ne pouvais être que génial et je n'étais que muet. D'autant que mon attitude à la fois intéressée et distante l'intriguait et que je la vis me jeter des regards interrogatifs auquel je ne pouvais répondre que par un silence profond de philosophe. Mentalement, je lui dis adieu et maudissant mon manque d'à-propos, mais mon caractère étais de savoir me passer de ce que je ne pouvais avoir, d'oublier pour ne pas en souffrir.

Je jetais un regard curieux sur la rue où la partie avait commencée. Je m'excusais prétextant une affaire urgente. Mais elle avait vu mon regard.

-Si vous gagnez, me dit-elle, n'oubliez pas que c'est moi qui vous ai porté chance et invitez moi à souper.

Voilà comment elle résolu mon problème. Je sortis donc et me mis à jouer, mais sans y penser, un temps qui me parut raisonnable. Bien entendu, ce jeu demande beaucoup de concentration et d'à propos. Mon esprit était ailleurs et je perdis une somme raisonnable, cependant rien de dramatique. Je vis que je n'en étais pas et fis encore semblant de jouer, un temps qui m'apparut décent et revins abordant mon plus beau sourire de gagnant.

-Vous aviez raison lui, dis-je, vous m'avez porté chance, ou voulez vous aller?

-Je vous fais confiance, me dit-elle et je vis par la suite que cette phrase était sincère.

Un silence gênant s'installa, je ne savais quoi lui dire d'intéressant, son rire rompit mon drame.

-Vous vous ne dites rien? Dit- elle, je vous sens préoccupé. Répondez-moi quelque chose.

-Je suis préoccupé par vous, uniquement. Je cherche un moyen de vous plaire et même de vous séduire. Vous êtes très belle lui dis-je comme on se jette à l'eau.

-Je vous croyais muet ?

-Belle comme un rêve. Comme le mien, en tout cas.

Visiblement ce compliment banal lui plut, surtout peut-être le ton sur lequel je l'avais balbutié.

Au restaurant je pris de l'assurance et me détendis. Elle était réceptive à ma conversation, il me semblait que tout ce que je disais était à la fois intelligent, profond et spirituel . Elle riait beaucoup, d'un beau rire sonore mais modéré qui n'était que pour moi. Ma main avait frôlé la sienne sur la table, j'en avais ressenti une décharge électrique agréable. Elle l'avait vite retirée comme si je l'avais brûlée. Je la dévorais des yeux : sa beauté, son charme, ses manières, sa voix, tout en elle m'enchantait, au point que je commençais à avoir mal de tant bander. Je faisais pourtant traîner les choses, appréhendant l'addition et le départ, où il faudrait sans doute se séparer.

Une femme bien refuse de coucher à la première rencontre. Elle s'en fait un point d'honneur. Sans doute pour être encore plus désirée et aussi pour ne pas être cataloguée en femme facile. Je me résignai donc à la quitter pour ce soir, me promettant de lui arracher un rendez- vous pour le lendemain matin.

En m'interrogeant déjà, sur la fille que je prendrai pour me soulager de mon envie d'elle. Nous arrivâmes dans sa voiture à un croisement.

-Voilà, me dit- elle en roulant, mon hôtel est à gauche et votre voiture à droite. Nous reverrons- nous demain matin? Me demandât-elle. Avez-vous passé une bonne soirée ou vous êtes vous dévoué pour une amie esseulée de votre frère?

A ces mots je tirai le frein à main. Sa voiture bloqua la rue, des coups de clackson retentirent. Je n'en eu cure. Je la pris dans mes bras et l'embrassais langoureusement. Elle ne résista pas me rendit mon baiser mais au bout d'un long moment, elle me repoussa.

-Il faut être raisonnable, me dit-elle, en démarrant brutalement me remettant à ma place dans le siège et dans mon rêve.

Et elle tourna à gauche... vers son hôtel, vers le paradis.

. -Dites moi quelque chose en Marseillais, j'adore vos expressions imagées et votre accent, quoique vous ne l'ayez pas vous-même. C'est un peu l'accent Corse, non?

-Dès que je vous vis, vous me plûtes.

-Ah, dit elle, et ça veut dire.

-T'as un beau cul, qui me fait envie.

-Au moins c'est franc, me dit-elle, mais un peu prématuré comme déclaration, ne pensez vous pas?

-Pas si prématuré, nous sommes dans l'entrée de votre suite.

-Voyons du calme ! Moins de bruit, un peu de patience. Non, mais fermez la porte au moins, avant de me déshabiller, si un voisin.....

-Vous êtes plus que belle, vous êtes chic et vous avez du charme, vous avez du chien.....

Elle avait aussi un chien que j'avais oublié qui de la joie de la revoir, sautait comme un cabri en hurlant de joie. Un autre fou amoureux. Nous étions deux à l'assaillir dans l'entrée, elle riait de notre fougue.

Le chien se révéla jaloux et il me mordit la main. Je l'envoyais bouler d'un revers par réflexe. Bien sur, il couina, elle s'inquiéta de son sort, cassant l'ambiance. Je l'appelai et le caressai, pas rancunier il me lécha. J'avoue que j'étais déçu que ce fût lui qui le fit. J'avais espéré autre chose, mais après les choses s'arrangèrent.

C'est ainsi que débuta une liaison torride. Nous passâmes dix jours ensemble sur la côte. faisant l'amour toute la journée et toutes les nuits : dans la voiture, au creux d'un rocher, contre un arbre, sous des buissons, dans l'eau, en pleine mer accrochés à un bateau, dans des parkings, des chambres, des cuisines, des douches, des toilettes, des cabinets, des bergeries, des châteaux en ruines, elle ne me refusa qu'un confessionnal bien tentant et désert dans une église bien fraîche. Puis ses affaires l'appelant impérativement, elle retourna à Paris.

Elle me quitta en larmes me faisant promettre de nous revoir très vite, me jurant que pour elle ce n'était absolument pas un amour de vacances, mais le vrai, le seul, l'unique. Celui qu'elle avait toujours cherché et qu'elle était sûre qu'il en était de même pour moi. Son instinct le lui disait, elle le sentait au plus profond de son être.

On s'appela tous les jours, la vie me semblait fade sans elle. Au bout d'une semaine je n'y tins plus, j'étais parti accompagner un ami à la gare et sur un coup de tête embarquait avec lui laissant ma voiture aux bons soins de la fourrière et mes essuies-glaces aux papillons. Je pris sans la prévenir le train de nuit pour Paris. ,

J'arrivai au petit matin sans bagages. Le taxi me laissa à sa porte, quand elle ouvrit en chemise de nuit, je vis dans ses yeux la surprise et la joie. Une glissade de bretelle plus tard elle était nue, avant que je ne l'arrache du hall pour l'entraîner dans sa chambre, lui déchirant sa nuisette, pendant qu'elle faisait sauter les boutons de ma chemise en me dévorant de baisers.

Au bout de quelques jours, je voulus partir pour vaquer à mes affaires. Un client que je devais voir d'urgence dans le centre de la France. Mais elle ne voulut pas me laisser partir, de crainte que je la trompai ou même que je ne revinsse plus. Elle pleurait, quand après l'avoir raisonné je réussis à partir.

Elle était belle et passionnée. Sa maison était agréable et bien tenue. Elle cuisinait divinement et était amoureuse. Cependant, pour des raisons mystérieuses pour moi, une vague crainte inexplicquée peut être ? , j'hésitais à me lier davantage.

-Tu seras mieux ici pour aller voir des clients à Colmar ou à Rouen d'être basé à paris. Tu te rends compte du temps gagné?

J'étais agent de commerce international, mes occupations étaient légères et rentables.

Entre-temps Tibère avait été arrêté. Il était détenu à Loos- les –Lilles. Sa femme vint me voir à Paris et elle me demanda de l'y accompagner le lendemain.

Lorsque je vis la façon dont elle recevait ma belle -sœur et sa sollicitude à son égard j'en fus ému. Quand elle revint de l'avoir installée pour la nuit je craquais. Je m'étais pourtant raisonné sur les avantages de ma situation présente par rapport aux changements multiples qu'entraînerait une modification de statut. Je lui pris la main la baisait et, me mettant à genou, la lui demandai.

En fait, je ne voulais plus être un dépositaire anonyme et changeant mais l'exclusif. Son amour devait m'être donné par contrat établi devant notaire dieu et les hommes. J'avais découvert un trésor dont auparavant je ne soupçonnais même pas l'existence et voulais en être proclamé propriétaire et gardien légitime.

-Enfin, tu t'es décidé !, je croyais que ça ne viendrait jamais. J'accepte, cent fois ! Tu ne le regretteras pas, je jure d'être ton esclave soumise et consentante au lit ou dans la vie. Je serai ce que tu voudras, pute ou chaisière et je te rendrai heureux de toutes les forces de mon corps et de mon cœur.

Ma belle-sœur l'entendit me répondre et me crier OUI, toute la nuit.

Il n'avait pas tort c'est grâce à Tibère que je m'étais marié.

Ma femme me faisait beaucoup de cadeaux et je les lui rendais bien. D'abord pour ne pas être en reste, ensuite parce que j'adorais la gâter. La suite fut compliquée, romantique et rocambolesque, mais elle ne rentre pas dans mon propos présent.

...

Cependant, pour dire à quel point j'étais amoureux, moi qui ne me mêle par principe qu'à mes affaires, j'appris quelques semaines après le mariage, qu'elle avait eu affaire à de méchantes gens qu'elle avait connus avant de me rencontrer et qui l'avaient mis dans une situation telle, qu'elle était ruinée. Elle m'expliqua, en larmes l'affaire. Elle était d'une totale bonne foi et avait été abusée par de soi-disant amis qui lui avait fait signer nombre de documents qui l'engageaient plus qu'elle n'aurait du raisonnablement l'être.

Elle avait rendez-vous l'après-midi même à sa boutique avec le chef de la machination. Un grand voyou sanguinaire, me dit-elle, un tueur connu et recherché, si méchant qu'elle avait hésité jusqu'à l'extrême limite à m'en parler, mais ayant usé de tous les expédients ...

Elle n'aurait pas dû attendre si longtemps pour m'en parler. À la dernière minute je ne pouvais pas faire grand-chose : il fallait que j'improvise.

La situation était délicate et dangereuse et je n'étais pas Zorro. Je n'avais que deux manières de m'en sortir : soit, partir et abandonner tout, soit, faire face et j'étais mains nues contre des voyous armés.

Je me rendis donc au rendez-vous seul. Dans le magasin de ma femme, un grand barbu à boucle d'oreille en or à la mode des Gitans m'attendait de pied-ferme. Il demanda à voir madame P...

- C'est moi, lui dis-je.

Il fut moins ferme du pied et d'ailleurs, quand je lui eus expliqué mon point de vue : Je lui dis être extrêmement mécontent de son attitude. Que le fait qu'il veuille traiter avec mon épouse, sans m'en référer, m'offensait profondément. Que je trouvais son procédé inélegant pour elle et discourtois envers moi.

Il se défendit en disant avoir commencé à traiter avec une femme seule et ne pas être au courant de son mariage.

L'affaire étant récente, je lui en donnais quitus, mais le priais de prendre note qu'à l'avenir, remontrances et reproches devraient m'être faits à moi et à nul autre. Que de plus, je m'exprimais mal, car il n'y aurait pas d'avenir : cette entrevue étant l'unique que nous aurions ensemble.

Il fut étonné et ravi de savoir que cette affaire serait réglée le jour même et m'avoua avoir craint de devoir négocier des délais que, dans sa bonté d'âme, il était d'ailleurs prêt à accorder.

-Pas de délais, lui dis-je, je ne suis au courant que depuis peu de cette affaire, autrement c'est moi qui aurais demandé à vous voir. Ainsi, vous vendez un magasin vide. Mon épouse, sur sa réputation, obtient des crédits et le remplit et quand c'est fait, vous venez une nuit le vider, sans même vous donner la peine de fracturer les serrures ! Ma femme, sur la foi du remboursement des compagnies d'assurance, le remplit de nouveau et là, vous intervenez encore, en voulant saisir la marchandise en paiement des arriérés, alors que devant cette situation, vous lui aviez consenti des délais ! Je trouve cela profondément injuste. Et vous?

-Mais, pas du tout, Je suis victime d'un concours de circonstances qui m'est défavorable. Il est bien évident que l'affaire présentée ainsi pourrait donner à penser que . . .

-Mais je ne pense à rien Monsieur, et je ne sais pas vous, mais moi, l'injustice me révolte et dès que je peux corriger un de ces mauvais coups du sort, je le fais, pas vous? ... J'en étais sur ! Vous êtes comme moi. Alors voila ce que nous allons faire ...

Je devais employer un ton très convainquant, car en entendant certaines phrases qui pouvaient être à double sens, il était devenu blanc et transpirait. Il réfléchit très vite à cette affaire et à son avenir personnel très proche s', il ne rentrait pas totalement dans mes vues. Il ne réfléchit pas longtemps, la peur, paraît-il, paralyse le cerveau. Mais il comprit quand même très vite que j'avais raison sur toute la ligne et que j'étais en mesure de lui expliquer. Il offrit de lui-même de me dédommager pour les frayeurs qu'il avait pu causer à mon épouse et me pria qu'elle lui fasse la grâce, en échange, d'accepter comme cadeau tout ce que le magasin contenait de marchandises, qu'il se débrouillerait pour payer puisqu'elles étaient à son nom !

Je le félicitai pour sa générosité, mais, lui dis-je, il faut rajouter une clause qui, je vous rassure, ne vous coûtera rien, trois fois rien, qui ne mérite pas d'ailleurs même pas que je vous en parle.

Sa curiosité fut plus forte que sa peur et il voulut des éclaircissements sur le dernier codicille de notre accord. Devant mon manque d'envie de la satisfaire, il réussit à la museler. Il avait très bien compris ses torts dans l'affaire : mes explications claires lui avaient enlevé ses derniers doutes, si tant est qu'il en ait eu, mais, quand je le vis hésiter sur la conduite à tenir devant mes propositions, je lui parlais d'une démonstration qui l'aiderait à réfléchir : une balle dans le genou, par exemple, pour commencer ? Le ton que j'employai pour lui poser cette question était le même que si je lui avais demandé s'il voulait du sucre dans son café. Il m'assura qu'il avait tout compris et qu'il n'était point besoin de démonstration.

-Sans compter, lui dis-je, que vous vivez à Paris, où le temps est souvent humide et les rhumatismes fréquents !

C'était plus que je n'en espérais. Je le mis gentiment dehors, fermais le magasin à clef et rentrais chez moi, en remerciant mentalement mon oncle Toussaint de m'avoir si bien appris cette technique et ce maniement d'arme qui, assortie de mots choisis accompagné d'un ton ferme, m'avait permis de conclure cette affaire au mieux de mes intérêts.

Sans compter que, pris par le manque de temps et mon manque de relations dans cette ville inconnue, je n'avais pas pu me procurer une arme. Mais, j'avais fait comme si. Quel comédien, me dis-je ! Me félicitant, car j'étais un fervent admirateur de moi-même, président de mon fan-club personnel. Quand c'est bien joué, pourquoi faire le modeste et ne pas le dire ?

Je respirais soulagé. Il ne fallait pas se tromper, j'étais un faux calme et l'injustice m'était tellement insupportable, que son spectacle, pouvait m'entraîner au pire Cette histoire était finie. Le type devait de son côté se féliciter d'être encore en vie, il ne reviendrait jamais à la charge et moi je respirais, libéré d'un poids, car l'énervement

aurait sans doute pu me conduire à des extrémités que j'aurai certainement amèrement regretté par la suite, en me promettant de m'amender dans l'avenir.

...

Nous nous vîmes peu durant cette période. Hormis les voyages que je faisais au parloir. Quand il sortit, il redescendit sur la côte et ne venais chez moi que quand des raisons professionnelles l'amenaient à Paris. Raisons dont je ne sus rien, si ce n'est que je connaissais quelques uns de ses amis dans la ville et qu'ils n'étaient pas spécialisés dans la fabrication de chapelets.

Il se retrouva en prison du côté de Clermont -Ferrant.

Lorsque je quittais définitivement, du moins le croyais-je, ma femme, des années plus tard, je le revis en famille. Puis nous fréquentâmes les mêmes endroits, ses relations n'avaient pas changées, il était toujours dans un business indéterminé et moi qui avais tout laissé dans mon divorce à Paris pour un franc symbolique, je cherchais à me retrouver un job, un passe-temps qui me rapporta quelques distractions et subsides. Je n'en avais pas vraiment besoin : mes capitaux en Suisse étaient à peine entamés, mais « l'oisiveté est la mère de tous les vices » m'avaient dit les Bons Pères et je les croyais.

Les affaires qu'il me proposa ne m'intéressaient pas. Trop de risques pour peu de profit. J'ai toujours été exigeant peut-être ?

Je n'avais jamais été condamné. Ce qui fait qu'en cas de capture j'eu bénéficié de la clémence des tribunaux, mais les affaires qu'il me proposait ne m'agréaient pas et je préférais rester sage.

Je préférais devenir un colporteur hésitant.

...

Nous arrivâmes dans un restaurant Italien, sans portes ni fenêtres, à la mode du pays, avec un grand comptoir. On était venu prendre l'apéritif, mais soudain j'avais faim. Je demandais au petit quel était le plat le plus rapide.

-Même le plus rapide, il faut compter une demi-heure, me répondit Marc-Aurèle.

-Quoi, une demi-heure pour des pâtes ?

-Oui, ils sont très longs dans le pays.

-Bon, insiste, dis que c'est une urgence et donne-moi ce que tu veux.

Les pâtes arrivèrent baignant dans une sauce grasse. C'était ce qu'ils appelaient de la cuisine italienne ? Mais comme c'était un ami, je ne dis rien.

Luki vint me saluer. Un modèle d'élégance : pantalon blanc en lin, chemise en soie, grosse chaîne en or négligemment glissée dans l'échancrure du cou. Il nous quitta en courant, pour sauter sur un type qui passait dans la rue et le roua de coups.

-Ce pédé qui me doit des sous et qui ose passer devant chez moi !

Sa chemise bariolée en soie n'avait pas un faux pli.

Je les invitai à consommer avec moi, pour ne pas manger seul devant eux. Ils prirent des desserts, je demandais l'addition quand Tibère me dit :

-On ne paye pas ici.

C'est ainsi que j'appris qu'il avait un nouvel ami intime. J'avais appris à m'en méfier et puis les endroits où on ne paye pas, ce n'est jamais bon. À long terme, on est plus ou moins lié et obligé de s'engager dans des chemins pas toujours faciles et qui coûtent toujours plus cher.

J'en avais connu de ces endroits où on ne paye pas, même trop. À une certaine époque je ne pouvais plus aller nulle part en payant. Les gens se considéraient comme offensés si j'insistais, de sorte que, sauf quand je devais m'y rendre pour des raisons professionnelles, je les évitais, ou alors chez des amis intimes où la fréquence de mes passages ne pourrait jamais être mal interprétés.

Je me rendis compte qu'il y avait des vigiles armés, et des gardes partout et pas armés seulement de matraques. Même à l'hôtel, la nuit ils venaient dormir sous le porche, se mettant à l'abri du vent froid de la mer. Nicole s'en étant aperçu, avait fait enlever les chaises pour qu'ils patrouillent toute la nuit.

-D'ailleurs, la nuit, pour mieux contrôler elle va souvent patrouiller avec eux, me dit son mari en me faisant un clin d'œil et elle doit marcher bien vite, car elle rentre parfois tout essoufflée.

...

Après avoir traversé la ville plate, nous commençâmes à grimper dans la montagne qui était couverte de végétation, palmiers, lianes, gros arbres que je ne connaissais pas et qui était envahis par une espèce de lierre à fleurs bleues. Les arbres étaient chargés d'oiseaux multicolores, certains avec un bec énorme, un petit corps et des ailes si courtes qu'ils avaient du mal à voler et de petits singes qui bondissaient en criant. C'était très agréable à voir et surprenant. De grosses voitures Américaines, vieilles, peintes de couleurs vives nous croisaient dans un grand bruit de moteur puissant et un nuage de fumée grasse d'huile. Les maisons étaient crépies de couleurs violentes, on se serait cru dans une bande dessinée Belge de la ligne claire.

Beaucoup d'églises, de petits villages typiques et des places avec des statues équestres de héros libérateurs.

Et toujours des barreaux partout. Des grilles et des barbelés. Les chiens abondaient. Ils erraient partout. Arrivé au sommet, nous pûmes admirer le panorama. C'était le point le plus haut de l'île, on distinguait nettement les montagnes boisées du nord et la bande de terre plate désertique bordée de marécages du sud, le volcan fumant nous indiquait ou était la ville.

A propos de chiens, j'étais surpris du nombre de chiens écrasés que l'on trouvait sur les bords de la route. J'appris par la suite que c'était le sport national nocturne et que le lendemain, les chauffeurs se vantaient du nombre de leurs victimes de la nuit. Au risque de se tuer, car il y avait bien sur, des sorties de route qui étaient meurtriers et pas seulement pour les animaux, mais ça faisait partie du jeu.

Nous redescendîmes vers l'autre rive jusqu'à une petite ville, un port rempli de bateaux désarmés et nous trouvâmes le cuistot, Jacob- le -Juif, un titi Parigot avec un accent digne des années trente, qui me souhaita la bienvenue et me vanta les charmes de l'île, et se proposa de me servir de guide.

C'était un homme exubérant, très sympathique, qui était installé depuis des années et me promit, pour peu que j'aie du temps, de me faire découvrir les trésors de l'île.

...

Le soir nous allâmes nous coucher. Je remarquai que tous les vantaux Vénitiens de la maison étaient ouverts. Une petite brise rafraîchissante qui venait de la mer tempérant l'air encore chaud de la journée. On m'expliqua qu'il y avait toujours la nuit ce petit vent qui adoucissait l'atmosphère.

La nuit était tombée, cependant je vis à l'horizon comme une lueur d'incendie et comme je m'en inquiétais, Miranda me dit que c'était le volcan et m'emmena sur la terrasse pour me le faire admirer la nuit. Je ne vis rien qu'un point lumineux de l'autre côté de la baie.

-C'est spectaculaire quand il y a des irrptions ces jours ci, il s'est un peu réveillé : il gronde, il envoie des éclats de lave dans la nuit. Regarde comme ça éclaire la baie, c'est joli non ? Impressionnant mais sans danger.

Dans la nuit, je m'éveillai en sursaut et dis à Marc Aurèle :

-Il faut redescendre à la cave, il y a un typhon !

-Il n'y en a jamais ici. C'est moi qui viens de brancher le ventilateur.

...

Lorsque j'arrivai le soir, après m'être reposé au restaurant, c'était l'heure de l'apéritif. Il y avait le couple de propriétaire et plus loin, des types avec des têtes de gangster que Tibère me présenta comme des amis. Ils sentaient les trafiquants à plein nez et étaient

sans doute venu se ravitailler en blanche. Ils étaient accompagnés de filles voyantes et habillées de façon aguichante.

Il y avait avec le couple de propriétaires, un type que je vis de profit. Il était charmant : grand, mince, vêtu avec élégance, mais quand il se tourna pour me dire bonjour je fus surpris par son visage. Je m'efforçai de rien laisser paraître : il avait la moitié de la figure arrachée.

-Un accident de voiture, me dit-il. Onze opérations n'avaient pas réussi à lui rendre ses traits. Il était couvert de cicatrices et de rougeurs. Son œil droit était légèrement pendant. De profil, il ressemblait à Frankenstein.

-Un si beau garçon, me dit Nicole ! Nous le connaissons de Nice, c'était un séducteur. Maintenant il n'ose plus. C'est pour ça qu'il vient toutes les années ici, passer quelques semaines et là il se rattrape avec les femmes d'ici qui sont peut-être moins difficiles qu'en France.

Arriva Jacob le cuistot qui devant le manque de clientèle du restaurant, avait cessé d'y travailler mais qui venait préparer le réveillon.

Nous arrê tâmes ensemble le menu et la liste des courses pour le lendemain.

...

Au matin, j'accompagnais Miranda dans les magasins. On y trouvait de tout, mais les produits Européens étaient rares et chers. On trouvait l'équivalent de ces produits en marchandises du Chili : fruits, vins, légumes. Pour le reste, beaucoup de fromages Hollandais et Italiens et de la charcuterie Espagnole. La viande venait de la Terre-Ferme. Elle était, paraît-il, excellente.

Elle en profita pour me faire visiter la ville. Là où nous habitions, à deux pas du restaurant, c'était la ville neuve, construite le long des plages, avec des immeubles modernes et de petites villas dominées par des collines couvertes de bidonvilles. Plus loin, dans la baie en face de la ville, se trouvait le petit Cancoun qui était la façade touristique de l'île avec de beaux immeubles modernes construis le long d'une promenade en bord de mer, ombragée de flamboyants.

Plus loin, se trouvait la vieille ville coloniale Espagnole, avec son port ensablé, ses beaux immeubles anciens à arcades, ses églises, ses squares ornés de statues équestres de Bolivar, Il y en avait partout et dans toutes les positions, il était évidemment valeureux et victorieux.

-Ici, on appelle ça des ranchitos, me dit- elle, en me montrant les bidonvilles. C'est dommage que le gouvernement les laisse construire, ça gâche le paysage. Mais il faut bien que ces pauvres vivent quelque part. Je préférerais que ce soit ailleurs, loin de chez moi, si possible, mais enfin !

Le centre -ville n'était pas loin, avec de grandes avenues et des magasins de luxe qui vivaient sur le tourisme, grâce au port- franc, avec en plein centre le grand casino des Corses. Je fus surpris par le nombre d'immeubles en chantier laissé à l'abandon.

-Les travaux sont interrompus depuis la crise, m'expliqua-t-elle, les touristes ont peur et ne viennent plus, je le ressens très fort dans mon magasin.

...

Avec Marc Aurèle, j'aidai Jacob à préparer le réveillon.

En travaillant il me raconta son histoire. Il était cuisinier en France, lorsqu'il surprit sa femme avec un homme et il la tua, puis abandonnant tout, il prit le premier avion pour Caracas.

-Pays qui n'a pas de traité d'extradition avec la France, me dit-il, en clignant de l'œil, mais tu es au courant bien sur ?

Décidément, cette île était peuplée de français cocus et vengeurs.

Le menu était arrêté et imprimé. Nous l'affichâmes à l'entrée, mais à la veille du réveillon, les gens avaient déjà pris leur disposition et la rue étant peu passante.

-Il est à craindre que nous n'ayons que peu de clients, me dit Miranda.

Le soir, à l'apéritif malgré le temps que nous prenions pour le faire durer, en dégustant les charcuteries Corses dont ils me firent compliments, il n'y avait que le couple de propriétaire et Richard le défiguré.

De clients, pas l'ombre de la queue d'un.

Un homme en frac aux cheveux gominés s'assit au piano et commença un récital de tangos et paso--dobles.

Saumon au miel, bouché à la reine au poisson en crème, canard aux truffes avec une purée de marrons, fromages et vins que j'avais apporté de France, tel était pourtant le menu alléchant.

Vers onze heures, toujours personne. Nous passâmes à table. Le canard au miel était immangeable, trop sucré, ça ressemblait à une confiture de poissons. Pour ne pas vexer le cuisinier, nous le fîmes disparaître discrètement de nos plats, dans un sac poubelle.

Les bouchées à la reine qui suivirent étaient bonnes, nous laissant bien augurer de la suite du repas. Mais le canard qui suivait réussissait à n'être à la fois pas assez cuit et sec. Il était immangeable. Il prit le même chemin que le saumon.

À temps. Le cuisinier venait s'enquérir de son plat, cherchant les compliments. Nous lui en fîmes, en abondance.

-Pas grand monde ici, ce soir ! Le reste peut se garder, mais ça m'embête pour le canard. Demain, je ferai un pâté, comme ça vous pourrez le manger pendant plusieurs jours.

Nous le félicitâmes de son initiative qui nous permettrait de garder ce plat succulent. Il se rengorgea en rougissant comme une jeune mariée à qui on aurait raconté une histoire cochonne.

-Ce fromage, me dit Tibère, c'est quelqu'un !

-Oui, dit Jacob la voix enrouée, il arrache ! Ce n'est pas pour les gonzesses. Il appelle le canon !

Le repas était terminé quand arriva Luki avec deux femmes. L'une d'elle était sa serveuse, l'autre était une noire, amie intime de la première. Elles se régalèrent du repas, notamment du canard, pour lequel elles firent force de compliments au chef.

-Ah, la cuisine française ! disaient-elles, en ce resservant.

Puis après le champagne la serveuse chercha dispute à Luki au sujet de son attitude la veille quand son amie avait couché à la maison, alors qu'elle était absente.

Elle lui jeta sa serviette au visage et sortit. Son amie la suivit.

-Et en plus, je l'ai même pas niqué, dit Luki. Si j'avais voulu, elle n'aurait pas dit non la salope, mais j'étais fatigué et moi j'ai le respect.

-C'étais plus la fatigue ou plus le respect, dit Tibère?

-J'étais vraiment crevé. Bon, je vais les rejoindre, elles doivent m'attendre dans la voiture, en tout cas, j'espère. Merci pour ce réveillon en tout cas, délicieux !

Les filles avaient sans doute voulu partir, aller dans une boîte danser et l'ambiance ici pour un réveillon ne s'y prêtait pas vraiment. Alors elle avait choisi un prétexte pour partir le fêter ailleurs.

Pourtant, le pianiste engagé pour l'occasion faisait de son mieux. Du moins au début. Mais le manque de public le démotivait et avait eu raison de sa persévérance, Miranda devait de temps en temps le relancer avec vigueur, r en le pinçant mine de rien au passage et le tempo miraculeusement reprenait avec plus de vigueur.

Sur ces entrefaites arriva un jeune type suivi d'un homme dans la cinquantaine, l'associé, petit et maigre aux cheveux blancs.

Il ne voulait pas manger.

- Donnez-moi plutôt une bière. Je n'ai plus d'appétit !

Mais, il nous dit que son chauffeur, le Belge, avait toujours faim et ne se ferait sans doute pas prier. D'ailleurs il dévora, appréciant notamment le canard qui, décidément, plaisait à tout le monde, sauf à nous.

Pierrot s'isola avec moi au comptoir.

-Mais, tu n'es pas gros du tout me dit-il, tu es costaud !

-Et d'où tu sors que je suis gros?

-Tu sais, j'ai connu ton frère dans plusieurs prisons. On rentrait, on sortait. À la fin on était en cellule ensemble, on faisait gamelle commune, on partageait tout. Ça crée des liens, tu sais ! C'est moi qui l'ai décidé à venir ici.

Je connaissais déjà le pays. Dans une ancienne cavale dans le bassin de l'Orénoque, 'ai été chercheur d'or. Comme c'était pas trop rentable, je me suis mit dans le mercure. On le transportait de la mer à la jungle. Ca sert pour trier l'or des impuretés, mais c'est dangereux pour la santé, d'ailleurs, je me demande si à force de manipuler cette saloperie, je n'ai pas été contaminé ? En tout cas quelque chose j'ai, j'ai plus d'appétit, je me sens pas bien, bref...

Après j'ai été camionneur dans les Andes. Mon mécano était noir comme du charbon, on le surnommait Miguel- le- Négro, parce-que des Miguel, y en avait plein. Il me disait de le demander sous ce nom de » Négro » et moi je n'osais pas. Mais pour eux, ce n'est pas une insulte comme chez nous, c'est une définition de couleur comme Métis ou Indien.

J'étais basé à Miranda avec mon camion. Avec le mercure, j'étais bourré de ronds, et dans ces pays, quand tu es riche, tu es bien, rien n'est interdit ni impossible. C'était magnifique, c'est une ville universitaire, des étudiants de toutes l'Amérique du Sud. Si tu vois les femmes, des merveilles ! Celles d'ici ressemblent à des rats par comparaison. Et là-bas, j'ai épousé miss université. C'est pas mal à cinquante piges ? Une petite caille de vingt ans, folle amoureuse qu'elle était. Après on s'est séparés et elle a demandé le divorce. Toute sa famille était contre elle et me donnait raison, mais ça c'est une autre histoire.

Qu'est-ce que tu penses de l'île et de l'archipel ? Les Iles Perlières ? Parce que quand les Conquistadors ont débarqué ici, ils ont trouvé tellement de perles qu'ils leur ont donné ce nom. Mais il n'y en a plus depuis longtemps. Ha ? C'est vrai que tu viens d'arriver et tu n'as rien pu voir : 50 km de long, 30 de large. Au milieu, elle se resserre, on dirait les ailles d'un papillon. C'est pour ça que les Espagnols l'ont appelée Marie – Posa, papillon. Un peu plus loin se trouve une île qui ressemble à une fleur que butine le papillon, elle est différente, montagneuse, boisée. Peu de touristes, les gens sont plus purs. Dans cette île, il y a trop d'étrangers, ça change les mentalités, ici, les hommes n'ont pas de parole et les femmes sont des putes. C'est l'arrivée de tous ces touristes friqués de la Terre-Ferme, qui ont tout pourri, avant ici, les gens vivaient de rien, ils

n'avaient pas d'argent, mais pas de besoins. Maintenant il faut la voiture, le frigo, les vêtements de marques, et, etc. Enfin, tu verras bien par toi-même.

Mais c'est l'endroit idéal pour notre business : la langouste, on t'expliquera mieux, là tu débarque et il te faut le temps de prendre des repères.

Tout en parlant, il m'avait posé la main sur l'épaule et il me serrait le trapèze. Au point que ça devenait douloureux. J'attribuai cela à un tic et m'efforçai de ne rien laisser paraître, mais comme cela durait, je lui mis moi aussi la main sur l'épaule et lui fis la même chose. Ça lui fit mal. Il s'arrêta. Moi aussi.

Il avait des mains nerveuses et puissantes. Je ne savais pas où il voulait en venir avec son serrement déplacé.

-Ca, c'est bien vrai, dit le belge qui nous avait rejoint. Tu vas à Miranda en boîte, tu rencontres plein d'étudiantes qui ont besoin d'argent : des blanches, bien sûr, des espagnoles c'est la majorité, mais aussi des Italiennes et des allemandes qui viennent d'Argentine, mais aussi des hollandaises et des portugaises du Brésil, mais aussi beaucoup de métisses (le père, en général, est blanc et friqué), des noires, et des indiennes de toute l'Amérique Latine, des filles de toutes les couleurs. Question vue, ça vaut le coup ! C'est dommage d'être miro ! Là-bas, pour 10 000 Bolivar, 30 francs, tu te rends compte ! Tu choisis celle qui va passer la nuit avec toi, c'est des bombes, tu prends tout ton temps pour les défoncer comme tu veux, tu en a pour tes sous. , là-bas !

Celle d'ici, elles ressemblent à des rats des champs, la vie est mal faite ! D'autant qu'elles sont plutôt presse-bites : elles sont pressées, ici ça marche au compteur, des taxis du cul.

-Je te présente le roi des pigeons, me dit Pierrot, raconte ce qui était arrivé.

-Ho rien ? dit le Belge, je me suis fait piéger par une femme de l'île. Je ne le savais pas, mais il est bon, pour ta gouverne, que tu sois au courant des usages. Ici, c'est une loi locale, il suffit que tu vives trois semaines avec une femme et qu'elle a deux témoins, pour que tu sois réputé marié. La salope a profité de la loi. Elle est allée en Belgique et m'a fait vendre mes biens. Elle m'a pris la moitié de ce que je possédais. Aussi maintenant je fais attention : uniquement des putes, quand j'ai des sous du moins !

-Dès qu'il fait un chantier, il est électricien et pas mauvais ce con, il reste trois jours au bordel. Il mange, bois, dors, baise, jusqu'à ce qu'il n'est plus d'argent, que son crédit soit épuisé et qu'on le jette dehors comme un malpropre.

-Au fait, tu m'as apporté les médicaments que je t'ai demandés par ton frère ? Je dors plus, ne mange plus rien, je dois être malade.

Je lui sortis les tubes de Lexomil et il se répandit en remerciements.

-Grâce à ça, je vais pouvoir enfin dormir. Je suis trop nerveux, je réfléchis trop. Rends-toi compte que parfois, je n'ai même pas d'argent pour acheter des cigarettes, c'est la

déche. Heureusement que le Belge me conduit et que je vis chez un ami, l'Américain que tu connaîtras : c'est un chic type qui a tout vendu là-bas dans son pays et qui s'est retiré ici. Il a une villa magnifique de l'autre côté de la baie, en bord de mer. Il me loge et me nourrit gratis. Autrement, je sais pas comment je ferais ? D'autant qu'avant j'étais avec ton frère, ça allait, mais depuis qu'il est avec cette grognasse, je ne le vois plus.

-Tu te rends compte qu'à Maracuja nous avons deux gonzesses superbes : jeunes, belles ! Nous vivions avec elles et elles ne nous demandaient pas d'argent. Peu importe la Plata, disait-elle, la Plata, c'est l'argent. On les a quittés pour venir dans cette île, où il a rencontré ce veau. Tu verras quand tu la connaîtras mieux ! Là elle te fait des manières mais tu verras plus tard. Je ne peux pas t'en dire plus, tu t'en rendras compte par toi-même.

. . Bref, pour en revenir à l'Américain, c'est à la sortie de la baie avec un village, une église, une épicerie et trois bordels. Et là tu a le choix : depuis la vieille à dentier, à la presque vierge qui débute. En plus comme il est très gentil, à certains moment de la journée ou il n y a pas de clients, elles viennent à la maison pour boire un whisky, jouer à l'ordinateur, ou manger. En échange quand on en a envie on les saute. Sauf le Belge qui doit payer, moins cher bien sûr qu'au bordel, mais quant même.

- Elles disent que c'est une question de principe. Parce que c'est un client potentiel. Alors que nous, comme on n'y va pas et qu'on y ira jamais, tu peux me croire, c'est gratuit. Moi. Je les ai mise à l'aise des le début, je leur ai dis : vous êtes là, j'ai envie je vous tire, ou vous vous cassez et vous venez plus. Et, comme elles s'emmerdent, elles préfèrent écarter les jambes de temps en temps avec moi, ou suçoter l'Américain, mais enfin pas souvent, je t'expliquerai pourquoi.

-Remarque je suis content, dit le belge, elles me font de bon prix et parfois même crédit.

...

Il fallait sortir de la ville, prendre la route de l'aéroport puis bifurquer et reprendre le bord de mer. Au bout était l'embarcadère pour Florès. Il y avait le long des plages, des lagunes et des marécages puants avec de ci, de là, un petit village de pêcheurs misérable, avec, comme à l'habitude, des chiens errants, des cochons et des poules. Les maisons étaient en quairrons crépis de couleurs vives. Les gens étaient assis sur le bord de leurs portes et on sentait un profond ennui.

Rien ! Il ne se passait rien, apparemment dans leur vie. ! Des jeunes traînaient désœuvrés, les filles nous souriaient tentant de nous aguicher.

-Ici, me dit Richard qui me servait de guide, la promotion sociale pour les filles passe presque toujours par le bordel. C'est une chose admise et acceptée par les familles. Bien sûr, il ne faut pas s'afficher, mais si tu va à l'embarcadère au début des vacances, la Tempora, comme ils disent, tu croises celles qui arrivent du continent pour travailler et celles qui partent sur la Terre- Ferme, là ou il y a le pétrole, à Maracaibo, à Caracas,

dans les Andes ou en Amazonie. Elles se recroisent à la fin de la saison, nettement mieux habillées et plus riches, sois -disant, pour celles que je connais, elles font des stages ! C'est le mot à la mode ici. Ou est passé une telle ? Elle fait un stage sur le continent. En fait, elle se fait ramoner le cul en faisant sa saison de pute, loin de chez elle, incognito.

-Belle étude, lui dis- je, digne d'un sociologue.

-Le sujet m'intéresse c'est tout, me dit-il vexé.

Les bordels étaient là, le long de la plage, vides à cette heure-ci.

On arriva à la maison de l'Américain. Un grand portail en fer en défendait l'entrée. Une camera au dessus du portail se mit à ronronner. Le Belge nous ouvrit. Nous pénétrâmes dans un jardin exubérant de fleurs exotiques qui poussaient ici comme le chiendent chez nous. Une nouvelle porte de fer nous fut ouverte, le Belge se promenait avec un trousseau de clefs comme un geôlier.

Le bas était composé de salons apparemment inhabités. À l'étage, après une nouvelle porte, nous pénétrâmes dans un grand salon- salle à manger où se trouvait Pierrot et l'Américain.

Ils étaient en train de ranger des fusils dans un râtelier à armes bien garnit.

Il était difficile de donner un âge à ce dernier, mais il semblait vieux et à demi-soûl, pas rasé, il portait un linge douteux. Je vis qu'il buvait beaucoup à sa façon de servir à boire et de vider son verre. Il proposait sans cesse de nouvelles tournées et était seul à se resservir, nous n'avions pas le temps de suivre.

Pierrot racontait en buvant sa bière que c'était pratiquement sa seule nourriture de la journée, la veille il avait vidé les putes qui venaient ici. L'Américain, en buvant son whisky approuvait la manœuvre, disant que lui il s'en foutait car il avait un chien pédé, mais que ça l'ennuyait pour Marc-Aurèle qui vu son manque de moyens financiers, ne pourrai plus tirer sa crampe à l'œil.

-Il se débrouillera, répondit Pierrot, il est joli garçon. Il a qu'à se trouver une gonzesse gratuite.

-C'est une espèce disparue sur l'île, répondit le Belge.

-T u a vu mon chien ? me dit l'Américain, comme il est beau et affectueux et puis lui il ne me donnera pas de maladie lui.

Le chien était emmaillotté dans une espèce de couche pour bébé qui lui donnait un drôle d'aspect.

Depuis la terrasse, on voyait tout le golfe avec la ville au fond et plus loin le volcan fumant. On dominait une plage de sable blanc couverte de palmiers. Une carte postale ! Sauf qu'elle était couverte de déchets et de résidus pétroliers que personne ne prenait la peine de ramasser.

Entre le jardin et la plage s'élevait un mur couvert de tessons de bouteille surplombé d'un grillage arrondis de fer barbelés.

Il y avait en contrebas, un beau jardin de légumes et un enclos pour les poules dont, me dit-il, une famille d'indiens du voisinage s'occupait pour lui.

On était dans ce pays en état de siège permanent.

-Je vais te montrer l'installation provisoire que j'ai faite pour vous dépanner dit l'Américain. Tu vois, de ma piscine, dont je ne me sers pas d'ailleurs, j'ai fait partir des tuyaux qui vont vers la mer jusqu'à ce petit ponton ? Là j'ai une pompe qui va aspirer l'eau quand on y mettra les langoustes en transit. En provisoire, bien sur, en attendant que les viviers de la plantation soit fini.

-L' Américain me dit que les viviers ne sont pas finis? Dis-Je étonné à mon frère quand nous fûmes seuls. Si je comprends bien ce que tu m'as expliqué au téléphone, ta société se résume à une usine qui n'est pas à toi, une piscine avec pompe et l'ordinateur de Miranda ?

- Ca ne sert à rien que je me presse car avec la grève des pêcheurs, il ne rentre plus une seule langouste dans l'île. Pour les viviers tout est prévu, le bull les creuse en ce moment. On ira les voir et je te montrerai l'usine demain. C'est à l'autre bout de l'île, au village des Corses qui sont venus ici au siècle dernier et parlent toujours patois

. Ce qui est important c'est de pouvoir faire la liaison entre acheteurs et vendeurs et nous avons tout pour ça. On t'expliquera ce soir à la réunion. Ça et l'accord de Bruxelles que nous n'avons pas encore, mais c'est administratif. C'est sur que nous l'auront, puisque l'usine est aux normes d'hygiène Européennes, mais c'est long.

-Mais qu'est ce que tu as fait de tout ton fric et de celui que je t'ai envoyé ?

-Tu sais combien coûterait une usine comme celle que nous avons ? Des millions ! Et tu crois que je l'ai eu comme ça ? Il a fallu rencontrer du monde, faire des voyages à Caracas, rencontrer des personnalités et arroser. Arroser beaucoup d'ailleurs, pour le moindre papier. Mais tout est fait, maintenant c'est du velours. Que cette grève à la con s'arrête et nous sommes en place et bourrés.

...

-J'étais prêt à refuser du monde ce soir, dit Marc -Aurèle et à mettre les clients retardataires à la porte. Je n'aurais à pas à le faire puisqu'il n'y a personne !

Le restaurant était désespérément vide. Et pourtant l'endroit était plaisant, décoré avec goût. La carte était alléchante et tenait ses promesses, mais il était vraiment très mal placé : trop loin et pourtant à deux pas du centre et de la plage. Mais Il fallait connaître pour venir. Marc-Aurèle sonnât la cloche.

-On ferme ! dit-il, les accompagnateurs sont priés de quitter le navire. Nous allons lever l'ancre pour les îles Moustiques.

-Un digestif ? me dit mon frère qui était passé derrière le comptoir.

-Non, rien, lui dis- je, ou plutôt si, un punch mais léger pour rester dans la couleur locale.

Je m'assis sur un tabouret du comptoir.

-Nous avons le temps. Je vais tout t'expliquer avant que les autres n'arrivent. Je l'ai déjà fait un peu par téléphone mais ce n'était pas pratique. Tu va voir que c'est de l'argent facile à faire. On amorce et on est tranquille pour le restant de nos jours. J'en ai marre de faire le con pour des clopinettes en plus, tu vas voir qu'ici, c'est des millions.

-J'ai pas voulu te parler beaucoup de la situation depuis ton arrivée, d'abord parce-que le voyage fatigue et puis avec les préparatifs du réveillon

Ce soir avec des gens compétents nous allons faire le tour de la question et après tu prendras ta décision.

Mais je le répète, c'est un coup sûr, y a qu'à mettre !

Je pensais aux autres fois ou il m'avait déjà sorti cette phrase. L'inconvénient c'était que j'avais mis et attendais encore de toucher mes dividendes. Aussi me promis-je d'user de la plus grande prudence, si d'aventure je décidais de me lancer avec lui, car il était changeant quant à ses priorités et pouvait du jour au lendemain passer à autre chose et me laisser en rade. Comme c'était déjà arrivé.

Mais là, coïncé qu'il était dans ce pays, les opportunités ne devaient pas se bousculer quand même ?

-Tout d'abord comme tu as pu le constater dans les différents ports où nous sommes allés, tu as vu les bateaux à quai désarmés. Les pêcheurs sont en grève. Le président Chavez qui se pique d'écologie, a décidé de sa propre initiative de repousser les limites de pêche de la langouste à trente milles des côtes. Or, ici, à cette distance, les fonds sont de plusieurs milliers de mètres et à cette profondeur, il n'y a plus de langoustes. Du coup toute la profession disparaît. Il y a un mois que ça dure. Les gens commencent à s'énerver. Il y a des manifestations violentes et des coups de feu. Ce sont des primaires ici et des deux cotés. En plus les armes sont en vente libre, alors...

Comme c'est une connerie, après un certain temps, pour ne pas perdre la face, le gouvernement reculera, mais ça ne nous arrange pas trop pour nos affaires. Ca fait monter les prix et ça nous donne une nouvelle concurrence dans les îles où on doit aller et qui ne sont pas touchées par cette mesure. On t'expliquera pourquoi tout à l'heure.

Par un concours de circonstances fortuit, j'ai été amené à connaître la filière. Je vais te l'expliquer

J'ai rencontré à des soirées le plus gros armateur de pêche du pays, un Galicien. On a sympathisé et c'est lui qui m'a donné la combine. Lui ça ne l'intéresse plus, il est devenu trop gros pour ça. Il m'a par ailleurs proposé de me vendre des gambas à un prix d'ami, mais même comme ça, je peux pas. Financièrement un container c'est trente tonnes de gambas, et je n'ai pas assez d'argent. Par la suite on verra... Donc sa combine c'est d'aller dans les îles du sud, l'archipel des Moustiques, qui sont une réserve naturelle. Les indiens ont le droit eux de pêcher la langouste. Nous nous prenons contact. Nous achetons. On les fait venir avec un petit avion qu'à un copain à moi, Jésus. Il va venir tout à l'heure avec Hans qui a construit des viviers sur sa plantation, il en a fait le commerce à Cuba il y a quelques années.

-C'est bien, mais ou en est-tu financièrement?

-C'est dur !

-Mais ou est donc passé tout ton argent ? . . . Et le mien?

-Au fait je te remercie de me l'avoir envoyé, mais je débute. Il a fallu payer pour réparer l'avion de Jésus, payé pour les viviers, payé pour les autorisations. Je ne sais pas combien de voyage à Caracas j'ai du faire pour les obtenir et chaque fois il faut graisser des pattes car le plus beau : J'ai, nous avons une usine de congélation à ouf.

Il y a dans l'île une faculté des Sciences de la Pêche et elle a une unité de congélation, petite mais complète, et nous n'allons pas faire des milliers de tonnes. Elle est suffisante pour nous, je suis ami avec le recteur. Moyennant une honnête commission, moitié pour la fac, moitié pour lui, il nous laisse l'usine à disposition, pas un franc à sortir ! C'est pas beau ça?

-Alors où est le problème? Tu sais où l'acheter, où la congeler et ou la vendre !... j'interviens ou?

-J'ai deux problèmes. Le premier financier : il faut payer les indiens cash. Pièces d'or ou dollars, ils ne veulent pas de Bolivars et je suis juste niveau pèze. Le deuxième, c'est l'accord de la commission d'hygiène de Bruxelles, faute de quoi on ne peut rien importer en Europe. Alors je me débrouille avec un copain. C'est un escroc, un libanais : Samir l'Obséquieux qu'on l'appelle, ça te dit rien? On ira le voir demain, il a vécu des années à Marseille. Il ne peut pas le cacher à cause de l'accent.

Et puis au niveau des affaires, tu es dégourdit, tu présente bien, tu sais gérer : je te laisse les comptes, la gestion, tu a le contact commercial, l'entregent qu'il nous faut.

...

. Nous attendions devant le comptoir que tout le monde soit là. Dans la salle, seule une table était allumée. Des blocs de papier et des stylos nous attendaient à nos places.

Un Pierrot plus frêle que jamais arriva escortant, un gros Allemand aux cheveux blancs comme le poisson pilote d'un requin, il était en short et chemisette ouverte.

-Une vraie publicité pour l’Afrika-Korps, lui dis-je.

-Un Shleu perdu dans les îles, me répondit- il. Question : on boit? Il fait chaud ce soir.

Il s’enquilla une canette dans la bouche et la vida d’un trait.

-Ca va mieux, dit-il, je n’arrive pas à m’y faire à cette chaleur.

En me tournant vers la porte, je vis apparaître une gravure de mode qui marqua un temps d’arrêt comme un acteur qui entre en scène, nous laissant le temps d’admirer sa silhouette. Il ressemblait à Errol Flint. Grand, mince, fine moustache, lunettes de soleil. Il arborait une casquette de pilote avec de grandes ailes déployées et tenait à la main une mallette en cuir sombre.

-Bonnes Dias, Caballero, me dit il en me serrant la main comme si je venais de lui sauver la vie. Enchanté de faire enfin votre connaissance. Je suis Jésus... pas celui qui marche sur l’eau, celui qui vole avec les anges et va nous apporter la richesse.

-Caballero, me dit il, c’est un plaisir et un honneur de vous connaître. Votre frère nous a parlé de vous et de vos talents. Dès que je vous ai vu, j’ai compris que vous étiez l’homme de la situation. Celui qui serait capable de coordonner nos efforts et nos connaissances, afin de nous guider sur les chemins tortueux de la fortune.

-Caballero, c’est bon, me dit mon frère en aparté. Il te prend pour un seigneur, moi il m’a toujours appelé señor.

-Et ne le suis-je pas lui ? Répondis-je sur le même ton. Pour les affaires l’apparence compte beaucoup. C’est même l’essentiel : faire croire, être bien habillé, calme, sûr de soi. Tout est dans le regard, tant mieux s’il me croit riche, sauf s’il s’imagine que je suis un pigeon.

-Des pigeons comme toi, faut de bonnes dents ! C’est pour ça que tu n as jamais été obligé de travailler ? Donne moi ton secret, que moi j’ai du payer au prix fort tout ce que j’ai eu.

-Messieurs, le bar est fermé dit Pierrot. Hans, Jésus, la réunion commence. A table !

Nous nous installâmes. Tibère fit les présentations : Hans était un planteur qui avait fait du trafic de langoustes vers l’Europe depuis Cuba et Haïti il y a quelques années. Il y avait gagné beaucoup d’argent et avait arrêté pour des raisons qu’il ne nous dit pas. Il prit la parole en excellent français pour m’expliquer le marché local et international, les différentes langoustes, crevettes, gambas, les calibres, les prix, le conditionnement, les acheteurs. Il se fit fort de par ses relations, de vendre toute notre production dans les meilleurs délais.

-Deux détails qui ont leur importance : par l’intermédiaire de ton frère nous sommes en relation avec un armateur qui peut nous fournir de grosses gambas congelées en mer. C’est du surchoix, rare et vendues à l’avance. C’est le premier point et il est énorme. Le second est simplement rarissime : vous avez sans doute mangé il y a quelques années

de la langouste de Cuba, moins chère que la Française mais caoutchouteuse. Le miracle de la publicité a fait qu'elle continue à se vendre. Or, je vous épargnerais les noms scientifiques latins, mais il se trouve que dans les îles où nous avons l'intention d'aller faire du trafic, se trouve une langouste qui ressemble en forme et en goût à celle de la Méditerranée, mais que nous achèterons au prix de la Cubaine.

Jésus le pilote se leva et commença son exposé en espagnol. On me traduisait au fur et à mesure. Après avoir remercié le Caballero qui avait fait ce long voyage pour les voir, il expliqua le marché local, les habitudes et les pratiques des pêcheurs du coin, la législation particulière de l'endroit où il voulait aller pour acheter. C'étaient dans des îles à quelques centaines de kilomètres dans le sud dont il nous montra les photos, ainsi que celle de la piste d'atterrissage qui semblait minuscule, mais d'où il se faisait fort d'atterrir et de décoller en pleine charge. Ça se serait dans un deuxième temps quand nos quantités nous permettraient de louer un gros avion, genre DC3, de façon à rentabiliser le voyage.

Pour le premier temps, le sien suffirait. il fallait d'abord faire une reconnaissance en bateau, prendre contact avec ces Indiens dont certains étaient des parents de sa femme, voir les quantités disponibles et revenir quelques jours après en bateau ou avec son hydravion suivant les quantités, puis les transvider dans les viviers que l'Allemand avait construit sur sa plantation et enfin les expédier vivantes ou congelées en France par avion.

Voilà, c'était tout simple. Un seul petit ennui : le moteur de son avion était en panne et la réparation était provisoirement au dessus de ses moyens.

Il sortit un livre sur les poissons tropicaux et nous expliqua que différentes espèces comme la baudroie ou le mérrou vivaient dans ces eaux tropicales et qu'ils étaient très proches en goût à ceux d'Europe. Que c'était un excellent marché à développer dans un deuxième temps.

Je me débrouillais mieux que prévu pour comprendre l'espagnol et tout le monde m'aidait. Je ne butais que sur quelques mots que je me fis expliquer. Par contre pour parler c'était plus difficile. Il fut convenu qu'un mécanicien viendrait voir son avion et chiffrerait la réparation. Je verrai, en fonction de son montant, la décision que je prendrais.

En ce qui concernait le bateau, on me parla du capitaine Mattei qui cabotait dans la Caribbe et se tenait à notre disposition sous huitaine dès que nous serions prêts. C'était un langoustier d'une vingtaine de mètres. Quant à Mattei, c'était un Corse Créole. C'est dire qu'il était compétant et de confiance.

Rassuré sur ce dernier point qui m'avait semblé obscur, je pris la parole.

-Messieurs, mon frère m'a convaincu de venir ici en me disant que cette île contenait un trésor. À vous écouter j'ai compris que c'était vrai. Mais qu'il y soit, ne veut pas dire qu'il est dans notre poche. Il faut d'abord le trouver. Il nous faudra de la patience et

du travail pour y arriver et nous avons les deux. Dès demain nous allons tous commencer à creuser notre mine d'or, ce sera parfois dur et chacun devra y mettre du sien. Bonne chance à nous, bonne chance à tous !

J'obtins une ovation.

Toute la soirée ils parlèrent de langoustes, crevettes, gambas, poissons, crabes et coquillages.

Pour résumer, c'était facile : il suffisait de se rendre dans les atolls lointains ou même dans de petites îles. Une simple formalité à les entendre. Nous avons fait le tour d'horizon complet de la question.

Quant à Bruxelles, ce n'était plus qu'une question de jour.

-Alors qu'est que tu en penses, intéressant non?

-le cadre semble bien, mais il faut creuser les détails, tout chiffrer et ne pas se lancer à l'aveuglette. Mon capital est limité et il faut que je sache si je peux me lancer et arriver au bout. Ne pas être obligé de caler dans la dernière ligne droite par ce qu'il n'y a plus d'essence. À propos ? Il faut que tu me donnes les comptes de la société.

-Mais quels comptes? Tu me prends pour un comptable ? L'argent rentre et sort. Le tout, c'est qu'il y en plus dans le bon sens que dans l'autre. J'ai expédié les frais courants et fait creuser des viviers chez l'Allemand avec des pompes. On ira les voir ces jours-ci.

-Il faudra aussi que tu me parles de l'usine de congélation et qu'on aille la visiter.

-Alors la, c'est simple, tu l'as compris au, téléphone, non ? C'est un coup de génie. Un peu de liquide au recteur et le tour est joué. Comment ? Combien? Je ne sais pas: ça reste à discuter. Tu le feras toi, tu es bon à ça, non ?

À propos de parts, voilà comment je vois les choses. Nous faisons moitié-moitié Pierrot, toi et moi. Tu apportes les fonds, nous l'idée, et tous les contacts possibles et nous avons l'usine. Une usine comme ça, ça vaut de l'or. Plusieurs millions de Bolivars. ca m'a d'ailleurs coûté très cher pour l'avoir, je te l'ai dit, car il ne faut pas seulement donner des bakchich. Il faut la manière !

-Je ne suis pas d'accord pour n'avoir que le tiers de l'affaire, alors que je suis le seul à me mouiller financièrement.

-Tu m'as mal compris, on fait moitié-moitié et moi je me débrouille avec Pierrot. Je sais qu'il n'apporte rien, mais c'est mon ami, je partagerais avec lui. Sans compter qu'il nous sera utile parce qu'il est dévoué et qu'il a des couilles et ici ça compte.

-Tu fais ce que tu veux de ta part.

-Il faut donner également 10% au pilote et autant à l'Allemand. Pourquoi? Parce-que l'un connaît très bien les îles et les pêcheurs et que sans lui on se fera dépouiller par ces sauvages et que l'autre a vendu de la langouste : il nous apportera sa connaissance du marché international et ses relations.

-Et alors on n'a pas besoin d'eux, dans quelques jours, on connaîtra parfaitement le marché et on emploiera quelqu'un de compétent sans lui donner une part de l'affaire.

-Oui, mais je me suis engagé et de toute façon on a besoin d'hommes de confiance pour surveiller les viviers et l'usine et on sera souvent absents pour les achats ou la vente. Avec eux on sera tranquille. Le pays n'est pas sûr. Il y a beaucoup de voleurs. Quand un container de langoustes embarque, il est escorté par la police comme un transport de fonds, malgré ça ils sont souvent attaqués. C'est de l'or, facile à revendre.

-A combien tu estimes l'investissement?

On se lança dans une discussions technique d' où il apparut qu'il n'avait qu'une très vague idée de ce dont je parlais.

J'insistais cependant pour qu'ils participent financièrement aux premiers frais.

-S'il y a un problème et qu'ils ne soient pas mouillés eux même financièrement, leur attitude sera différente que s'ils jouent avec leurs propres billes.

-Mais non, ils sont dévoués, tu verras.

- Je ne verrai rien du tout ! C'est une question de principe. Ils participent, en fonction de leurs parts ou ils virent. On n'a pas besoin d'associés dilettantes, ni pour acheter, ni pour vendre. On peut même leur donner une commission au coup par coup, mais ne pas les associer dans la structure même de l'affaire, s'ils n'amènent rien.

Ainsi parlais-je, avec ce qui me semblait être de la sagesse et nous tombâmes d'accord.

Il ne nous restait plus qu'à attendre le feu vert de Bruxelles.

...

J'avais mal au ventre. J'allais vingt fois par jour au cabinet. C'était douloureux et permanent. Je ne pouvais m'absenter à plus de quelques mètres des toilettes, ça ne passait pas. Jean, le proprio qui était médecin me fit une ordonnance. Ces douleurs étaient du aux crudités du sandwich que j'avais mangé le premier matin, à la charrette du Napolitain

. Et ça dura trois jours, pendant lesquels je fus obligé de rester enfermé à la maison, courant du canapé aux cabinets. Je ne pouvais rien avaler et maigrissais à vue d'œil. Moralement je supportais très bien cette maladie qui me rendait ma ligne. La télévision locale n'avait plus de secret pour moi. On y parlait souvent du volcan, des propos

passionnés entre ceux qui pensaient que c'était sans danger et qui habitaient Caracas et ceux qui, étant à proximité, voulait que le gouvernement prenne des mesures d'urgence pour évacuer la population.

On faisait référence à d'autres catastrophes et notamment à la Soufrière de la Martinique qui avait fait disparaître la ville de Saint -Pierre en une nuit, tuant tous ses habitants, sauf un qui était au cachot, sous terre.

J'en profitais pour me documenter sur internet avec l'aide de Miranda. Tout y passa : langoustes, gambas, cours des ventes en France, marché international.

Je la fis appeler Jésus et Hans que je convoquai depuis mon trône, pour toutes sortes de questions. Nous parlions de part et d'autre de la porte du cabinet ou j'étais cloué. J'ouvris des livres de comptes classais réponses, tarifs et documentations. J'appelais des grossistes en France, les interrogeais sur l'état du marché, leur fis des propositions, puis je fis toutes sortes de commandes fermes.

A midi, Miranda venait essayer de me faire manger, mais en vain. Rien ne passait. Nous en profitions pour bavarder et pour téléphoner ou écrire à tous les grossistes en quincaillerie de Caracas

. Je me mis également en rapport avec la commission d'hygiène de Bruxelles, l'affaire suivait son cours, me dit-on. Non, on ne pouvait me donner de date précise mais cela ne saurait tarder. Oui, que je ne m'inquiète pas, le dossier était complet, il fallait du temps, c'est tout.

...

Le restaurant était toujours vide. À part quelques touristes égarés, il ne venait personne.

-Ce n'est pas faute de nous être fait connaître. Pour l'inauguration, il y a deux mois, nous avons invité plus de cent cinquante personnes. Tout ce que l'île compte de personnalités et les Français les plus imminents, notamment le consul. Pour boire et pour manger tant que c'était gratuit, ils étaient là, depuis aucun n'est revenu en client, ni ne nous a envoyé quelqu'un et pourtant nous leur avons servi ce qu'il y a de mieux.

Même le matin avec tous les clients de l'hôtel, il n'y a personne pour le petit déjeuner.

-Mais ça va s'arranger, j'ai confiance et je vais te dire pour ton frère, avec les facilités qu'il a pour se lier avec les gens, ça ne devrait pas être un problème. De toute façon, comme je dis, tout le monde à droit à une deuxième chance, n'es-tu pas de mon avis?

Encore, pensai-je, elle cherche à me convertir ? Bien entendu j'abondai dans son sens.

Toujours est-il que ce foutu papier Belge n'arrivait pas.

...

-Au moins, me dit Miranda, d'avoir ce restaurant présente au moins l'avantage de pouvoir recevoir sans être à l'étroit. Ce soir je vais te présenter ma petite famille : les enfants de ma pauvre sœur, dont je t'ai parlé et mon ex-mari, le sculpteur très connu que je te l'ai dit, il expose à Caracas, un artiste. Il va nous les amener, il devrait être là d'ailleurs, tiens, regarde les voila, ton frère n'est pas là, absent pour affaires. Quelles affaires? Des fois je me demande.....

Augusto, l'ex, se montra avenant et sympathique.

-J'ai toujours beaucoup d'affection pour Miranda. Je suis content qu'elle soit tombée sur ton frère, qui semble être un garçon bien.

Elle me présenta son neveu, un adolescent qui préparait son entrée à l'Académie militaire et qui admirait beaucoup Napoléon, et ses deux nièces. La plus jeune devait avoir seize ans. Elle était très timide et regardait le plus souvent ses chaussures.

Et la plus grande qui s'appelait Louisa. J'ai oublié le nom des autres, elle en avait vingt deux et elle se montra très expansive. C'était les enfants de sa sœur qui venait de mourir après avoir été des mois malade.

Miranda semblait leur être très attachée et c'était apparemment réciproque.

Les filles étaient jolies. Mais la plus grande, en plus était piquante et très coquine. Elle prenait des poses, croisait les jambes et se débrouillait très bien comme sa tante en français.

Elle m'apprit qu'elle était championne d'escrime, membre il y a peu de l'équipe nationale du Venezuela, qu'elle s'était réinscrite à la fac pour achever ses études et faisait du théâtre en amateur. En attendant son diplôme, elle travaillait à mi-temps dans une agence de voyage.

Elle minaudait beaucoup, écarquillait les yeux et chargeait son attitude de façon théâtrale. Il ne lui manquait que l'éventail et le châle pour jouer Carmen, la panoplie eut été complète et j'étais certain qu'elle savait en jouer. Je m'en rendis compte quand elle s'adressait à sa famille en Espagnol, car comme elle parlait très vite et à la cantonade, je pouvais, ne comprenant pas ce qu'elle disait, me concentrer sur ses manières.

Elle se mit au piano et aidé par sa sœur qui tournait les pages des partitions. Miranda chantait avec elles, elles nous donnèrent un récital de chanson Latines romantiques. Beaucoup d'amour, de souffrances, de serments, de vengeances, de morts. J'adorais en essuyant parfois une larme dont je n'eus pas honte. Elle le vis et ça lui plut.

Du coup, je me hasardais à chanter avec elle. Nous nous mime tout de suite à l'unisson et entreprîmes un récital de nos chansons communes. Et il y en avait beaucoup. Elle vint se glisser dans mes bras, pour un duo, le haut du corps visible par sa famille nettement séparé du mien mais sa chute de reins bombée bien collée à moi et remuante avec discrétion mais insistance. Elle me regardait par dessus son épaule avec un regard si

angélique que je me dis que je me faisais des idées et qu'elle était pure comme un agneau qui venait de rencontrer son premier loup.

Sa bouche très près de la mienne. Pour le final nous déclenchâmes une ovation familiale.

A la façon dont elle me regardait, de brefs éclats de regard que j'étais le seul à percevoir, du moins l'espérais-je, je me rendis compte que je ne lui étais pas indifférent. Ou que c'était une allumeuse pas très sûre d'elle et qui essayait ses charmes sans danger sur un ami de la famille.

Elle mangea avec un appétit féroce, redemandant systématiquement à être resservie.

-C' est normal, me dit sa tante, comme pour l'excuser, c'est une athlète.

Il est vrai que tout en étant très féminine, je la trouvais un peu trop sportive pour mon goût, je préfère les femmes en apparence plus fragiles qu'une championne olympique, mais enfin je dois reconnaître qu'elle était quand même vraiment craquante. Peut-être le contraste entre sa force d'athlète et sa féminité un peu réservée de jeune fille dans sa famille.

Elle était joyeuse et riait souvent d'un rire cristallin et communicatif.

-Elle est superbe non? Me dit Miranda et quel caractère ! Elle a eu beaucoup de démêlés avec les hommes, car c'est une fille sérieuse et qu'elle ne veut pas coucher.

Mais maintenant je suis tranquille pour elle, elle est fiancée avec un homme très riche, le mariage est proche.

-C'est une sainte, me dit Miranda, quand sa mère est tombée malade, elle n'a pas hésité à abandonner sa carrière internationale qui s'avérait fructueuse pour revenir la soigner, s'occuper des enfants et de son père qui était dans un état tel qu'il se laissait mourir lui aussi.

C'est grâce à elle que tout a pu se remettre à peu près en place. Mais maintenant, elle a perdu son entraînement et n'est plus à niveau et puis elle à déjà vingt deux ans et dans ce domaine il y a plein de jeunes filles qui se battent pour percer. Je ne le lui dis pas, mais j'ai bien peur qu'elle ne puisse récupérer un niveau suffisant.

Mais elle est forte, elle se remettra. Tu sais elle a repris ses études à la fac et travaille à mi-temps, pour ne rien coûter à son père dont les affaires ont périclité, enfin le moins possible et puis elle fait aussi plein d'autres choses. Elle est pleine d'énergie, je l'adore.

Elle avait trouvé du travail au casino, mais elle a dû abandonner à cause des hommes et de leurs incessantes propositions malhonnêtes. Ses chefs lui faisaient tous la cour. Elle a refusé de coucher avec eux et a préféré partir. C'est une fille sérieuse. D'ailleurs, tu viendras à la noce, regarde comme elle est belle, je suis si fière d'elle.

J'étais déjà très proche d'eux et maintenant que ma sœur est morte je me considère comme leur mère, demain, dimanche, nous iront à la messe, à la grande de dix heures. Tu verras comme elles sont belles, Louisa porte la mantille de sa mère. C'est comme ça qu'elle a connu son fiancé. J'en profiterai pour te présenter. Qui sait, tu trouveras peut-être toi aussi chaussure à ton pied ?

Elle parlait français presque aussi bien que sa tante et comme elle était la seule à le faire, quand sa tante allait desservir, elle me faisait la conversation, sans doute par politesse. Cela créa entre nous, une certaine complicité.

...

Une nouvelle réunion était programmée pour ce soir

À l'actualité l'absence prolongée de ce papier qui nous empêchait de commencer à travailler.

L'Allemand avait une idée.

-Pourquoi ne pas aller faire du trafic sur la Guadeloupe, il paraît qu'il manque de tout là-bas?

-C'est vrai dit Tibère. C'est un peu la mentalité de la Corse, tout vient de métropole. Il paraît qu'ils importent fruits et légumes, viande et poissons.

-À la Martinique ils sont plus dégourdis, leurs bateaux viennent se ravitailler à Marie-Posa et, rentré chez eux, ils font croire que c'est le fruit de leur pêche.

Il proposa donc de se rendre sur place pour étudier le marché, lui, Marc Aurèle et moi.

L'île n'étant qu'à deux cents kilomètres, je donnais mon accord de principe sous réserve de connaître le prix du voyage.

Il s'avéra que le prix par Air France, seule compagnie desservant la Guadeloupe, avec escales à Porto- Rico et changement d'avions coûtait le prix d'un voyage en Europe.

J'annulai donc le voyage et proposai de nous renseigner par téléphone sur les grossistes locaux, pour leur proposer notre marchandise et notre prix, savoir si l'on passait au niveau tarifs et de nous y rendre en bateau.

Cette option me parut judicieuse, mais dans la pratique, je ne pus obtenir les prix d'achat réels. Impossible donc de proposer un prix de vente.

...

-Le temps passe, dis-je à Tibère et l'argent file. La saison des langoustes va bientôt se terminer, on va perdre une année si on ne réagit pas. Sans le papier de Bruxelles on est bloqué. Voyons le Libanais, c'est notre seule chance.

-Il va nous étrangler, dit-il, il sait que sans lui on ne peut rien faire.

-Allons le voir et négocions.

Mon frère n'avait trouvé aucun renseignement sur lui. Cependant, dès que je le vis je le reconnus et lui aussi me reconnut tout de suite.

-Mon ami Fanfan la Classe ? Quelle surprise ! Si on m'avait dit que je te rencontrerais dans ces îles, je ne l'aurais pas cru. Que me vaut le plaisir ? Mais d'abord, je vais vous faire servir des rafraîchissements. Excusez moi un instant et il sortit en criant pour rameuter ses serviteurs.

-Il se donne le temps pour réfléchir dis-je à mon frère.

-Tu le connais? me dit-il.

-Oui, il a commis certaines indécrotesses envers des gens qui ne sont pas très conciliants.

-Donc tu le tiens?

-Par la peau des couilles.

Il revint avec un plateau couvert de rafraîchissements.

-Quel pays, il faut faire tout par soi-même. Je ne savais pas que Tibère était ton frère, Bien sûr, ça change tout, nous allons réviser notre accord. Puisque vous faites un essai, ne parlons plus de ma commission. J'ai cet accord de Bruxelles car je comptais faire transiter par la France des langoustes et gambas pour les Émirats, mais ça ne marche pas, je ne suis pas encore au point là-bas. Le cousin qui s'en occupe se révèle incompetent, mais je ne désespère pas. Usez de mon accord, je vous donnerai mon tampon, vous me paierez simplement mes frais et taxes et si l'affaire par la suite se développe, on en reparlera. Et je sais que pour nos petites affaires antérieures ...? Tu sais, c'est le passé. J'ai changé et si on te demande un jour si tu m'as rencontré? ...

-Dans les îles? J'ai rencontré un Samir oui, mais on l'appelait le Serviabile, je ne crois pas qu'ils te reconnaîtront.

-Fanfan- le -muet c'est un beau nom aussi.

-Muet ? C'est mon prénom. « Abonéssian « mon nom, je suis devenu Arménien.

...

-Ca nous enlève une sacré épine des pieds, me dit mon frère en rentrant. Dès que le Corse est de retour on arme son bateau et on part. On est obligé de l'attendre, c'est un type de parole, un homme d'honneur. Avec les autres j'ai pas confiance. On se retrouvera vite par-dessus bord à engraisser les poissons. Dès que Mattei est là, on appareille et on commence le trafic. Tes achats sont en cours. Les clients attendent leur livraison. J'espère que tu ne t'es pas trompé dans tes calculs ?

-On pourra toujours monter une quincaillerie, lui répondis--je en riant.

-La Classe ? . . . Je me rappelle, c'était ton surnom à l'époque. Maintenant, tu fréquentes plus le milieu, il doit y avoir longtemps que tu l'as plus entendu ce surnom, d'où c'est venu déjà ? Et moi tu te souviens du mien ? Le petit Tibère, comme si on était quarante à s'appeler comme ça dans le mitan.

J'avais payé la réparation de l'avion et acheté des pompes pour les viviers, ainsi que des barbelés pour les fermer, plus tous les colis reçus de Caracas qui s'entassaient dans le dépôt de Miranda. L'argent que j'avais emmené était sur le compte courant de la société et dans un coffre à la banque. Je fis les comptes, il n'en restait plus beaucoup, mais ça irait.

...

Je n'avais plus de liquide, les banques étaient fermées et n'osais engager ma carte bleue dans un distributeur où elle aurait pu être avalée.

J'allais mieux. Le travail était fini, la première phase du moins, et j'avais l'intention de m'amuser.

-Viens avec nous au casino, me dit Tibère, c'est des amis. Ils te changeront tes dollars.

J'allais donc retirer équivalent de deux mille Francs. Le caissier ne me donna que deux cent quatre vingt milles Bolivars. Après m'être renseigné sur le cours du change, je vis qu'il manquait environ dix pour cent de la somme.

Nous allâmes demander des comptes au sous-directeur qui affirma que c'était un prélèvement bancaire indépendant de sa volonté. Je sus par la suite qui n'en était rien et que le casino se commissionnait de lui-même.

Tibère me pris quarante mille Bolivars.

-Pour la bonne forme, dit-il, qu'ils aient impression que nous sommes venus pour jouer. Rapidement il les perdit, m'en pris encore vingt en tentant de m'intéresser au jeu. C'étaient des baraques à poker que je connaissais déjà et qui ne méritaient pas une seconde de mon attention. Je le laissai donc là et me promenai dans la salle. Les croupières, ainsi que les serveuses étaient des filles superbes. Elles avaient le sourire avenant mais je savais qu'à part d'être plein aux as, je n'avais aucune chance.

Tibère ne tarda pas à me rejoindre, tentant de me soutirer encore de l'argent, mais mon attitude le découragea de m'emprunter à nouveau.

-C'est mon ami qui est propriétaire du casino. Il est en vacances en Europe mais dès qu'il sera rentré, on parlera affaire tous les trois. Il a une chaîne de casino en Amérique du Sud. Il est du village d'à côté le nôtre, près de Sartène, tu les connais peut-être ?

Avant de partir, il m'a proposé un casino en Equateur, en participation et avec Pierrot, c'est un coup sûr.

-Encore un coup sûr ? Mais qu'est-ce que tu veux faire, les langoustes ou le jeu?

-Il y a toujours bon d'avoir deux fers au feu.

-Tu peux difficilement t'occuper de langouste en étant dans la cordière des Andes et me laisser tout seul comme quand nous étions antiquaires ?

...

J'avais beaucoup plus de mal que prévu avec la langue. Heureusement que je comprenais l'Italien et que il y en avait beaucoup dans ce pays. J'arrivais à me débrouiller avec des réminiscences de Corse mais comme c'était une langue que je ne pratiquais plus, je l'avais un peu oubliée et même beaucoup. Cependant les Corses du casino étant du village d'à côté du mien, j'arrivais à comprendre leur conversation.

J'avais pourtant acheté l'Espagnol en vingt leçons je les avais appris par cœur, mais dans leur méthode ils utilisaient des mots proches du français que les gens d'ici ne connaissaient pas. On n'avait pas du apprendre la langue dans le même livre.

J'avais les pires difficultés pour me faire comprendre. Ce n'était pourtant pas des conversations élevées, mais simplement acheter du pain dans une boulangerie était ardu, je n'y arrivais qu'en montrant avec le doigt ce que je voulais, après avoir refusé croissant, soda et fruit. Les vendeuses pas très éveillées, il est vrai, ne me comprenaient pas et ne cherchaient même pas à faire un effort.

Le pays était surprenant d'abord par le climat qui me changeait subitement de l'hiver de France que je venais de quitter. J'étais surpris par l'habillement des gens qui malgré la chaleur et les habitudes supposées des tropiques, portaient souvent des costumes trois pièces, encravâtés.

Les magasins étaient sommaires, distribuant de tout : légumes conserves, journaux, cigarettes sauf dans le centre ville plus chic, et très fréquenté du fait de la détaxe du port -franc.

Beaucoup de belles pâtisseries-salons de thé où la bourgeoisie locale s'attablait en famille. La ville manquait d'eau potable, de grands camions citernes marqués AQUA DOLCE livraient les magasins et restaurants.

Le lendemain après manger, la sieste finie, nous nous retrouvâmes chez Luki. Décidément, c'était son endroit de prédilection : juste en face du casino des Corses et à deux pas de la boutique de Miranda. Tibère y tenait de mystérieux conciliabules, lorsqu'il eut une petite dispute entre la serveuse et Marc Aurèle au sujet d'une addition. Pierrot intervint. Il tapa sur le comptoir et menaça à la fille qui s'enfuit en pleurs dans la cuisine. Il expliqua à Luki qu'elle tenait une double comptabilité. Elle profitait de

son absence pour se remplir les poches et il interdit à Marc Aurèle de remettre les pieds dans cet établissement.

Luke s'excusa platement, il semblait avoir peur de Pierrot et promit de renvoyer la serveuse.

-Mais tout le monde vole ici, me dit-il, en s'excusant et je ne peux pas être derrière sans arrêt. Même le cuistot, quand il n'est pas saoul fait sortir la marchandise dans les poubelles où des amis à lui la récupère. Je m'en suis rendu compte car j'avais acheté du foie gras qu'on n'a jamais vendu et quand j'ai regardé l'état du stock, il n'y a en avait plus. C'est le pays qui veut ça : ils sont pauvres et ils volent. Où tu l'acceptes ou tu reprends l'avion pour la France et le cuistot que je supporte faute de mieux ne fait pas d'aussi bonnes pipes qu'elle. En fait je n'en sais rien, parce-que je lui ai demandé et qu'il à pas voulu ! Je rigole, il, c'est pour détendre l'atmosphère.

Bien sur, il ne vira jamais la serveuse qui était belle et dégourdie et quant à Marc-Aurèle, il fut très heureux, de se débarrasser de ce travail qui ne lui plaisait pas,

-C'est rigolo, me dit il, de toutes façons, je 'n'ai pas fait dix heures d'avions pour faire le serveur sous les tropiques, surtout qu'ici, je passe pour un bourreau de travail et je me fais mal voir par les autres.

...

Après avoir bu un rafraîchissement, je commençais à m'ennuyer sérieusement. Nous étions alignés devant le bar sur des tabourets. Je m'impatientais. Je rouspétais.

-Il faut que je reste, dit Tibère, mystérieux comme toujours. J'attends des gens importants, mais si tu t'ennuies prends la voiture et va faire un tour avec le petit.

Je ne me le fis pas dire deux fois. Nous grimpâmes dans la montagne, avant de bifurquer et de redescendre vers la mer. La Cadillac cabriolet rose ronronnait. La radio à fond diffusait de la musique sucrée tropicale. Je pensais à la neige devant la véranda de mon père il y avait à peine quelques jours.

-Quand tu vas voir le palais Mauresque, c'est là qu'il faut tourner.

Nous passâmes devant une grande maison de style oriental et nous priment une petite route vers la plage.

- Cherche pas, c'est un arabe qui avait fortune dans le pétrole qui la faite construire, mais il s'est fait tuer l'an dernier avec toute sa famille, pour une rançon qu'il avait payée avec de faux billets. Ils sont venu, le lendemain avec des lances -roquettes et des mitrailleuses lourdes et ont massacré la famille, la police, les gardes du corps, les domestiques et même les chiens, pour l'exemple.

La plage était magnifique, une vue de carte postale. Enfin les tropiques comme je les avais rêvés. Des petits rouleaux de vagues nous ballottaient comme des bouchons nous

faisons faire à chaque fois la cabriole. Heureusement la plage était peu profonde, c'était un massage revigorant.

Le seul ennui c'est que quelques minutes après notre arrivée le soleil bascula d'un coup et il fit nuit.

...

Il est minuit, je m'ennuie et j'ai un projet de sortie suivant les conseils de Richard. Miranda nous prête sa voiture, on va faire un tour, Marc -Aurèle et moi en ville.

Je lui avais demandé de me présenter sa copine et une amie à elle.

Il m'avoue être en peine de ce côté là et comme je m'étonne il m'explique qu'il n'a pas assez d'argent et que, depuis quatre mois qu'il est là, il se contente des putes qui viennent chez l'Américain, entre deux clients aux moments creux, manger, boire regarder la télé ou jouer sur l'ordinateur. De temps en temps. Il a en prend une, c'est gratuit, c'est l'accord maison chez l'Américain, elles font un roulement entre elles pour savoir laquelle est de permanence à l'essorage.

...

On tourne en ville essayant de trouver les boîtes que Richard nous a indiquées. On n'y arrive pas. Celles que nous cherchons sont des boîtes pour locaux qui ne sont pas aussi bien placées, ni aussi connues que celles pour touristes.

Au bout d'une heure de recherche, nous abandonnons et nous nous dirigeons vers une boîte à putes pour étrangers, dont les néons scintillants attirent le passant.

Je suis saisi en entrant dans la fraîcheur désagréable des climatiseurs. Il faudrait presque une veste, je suis surpris que les gérants mettent une température aussi basse qui fait tomber l'ambiance.

C'est une grande salle avec une scène qui avance entre les tables comme à las Vegas.

On s'installe. Une fille entre en scène et entreprend de se déshabiller en dansant sur le rythme de la samba, en se pendant à des barres verticales comme au Chazy-Horse qui leur permettent toutes sortes d'exhibition. Mais celle là ne casse pas trois pattes un canard.

On déguste nos verres tranquillement en regardant le spectacle.

C'est alors que la première danseuse vient à notre table et nous demande de lui offrir un verre.

De loin, elle n'était pas terrible. De près, elle ne ressemble à rien, ou plutôt si, à un petit pékinois grassouillet avec un nez écrasé inexistant, je la rabroue. Justement il y a, en train de passer, une grande noire mince mais avec de belles rondeurs qui strip-tease devant nous. Elle est aguichante et m'attire, Je lui fais signe de venir à notre table après

son numéro. Elle me fait comprendre qu'elle accepte et commence à lécher la barre pour me faire envie, mais avec une longue langue de veau désagréable.

Son numéro terminé, je me tourne vers Marc Aurèle pour lui demander son avis sur la fille, mais il est occupé avec le pékinois qui se frotte à lui comme une chienne en chaleur.

La noire vient carrément s'asseoir sur moi. Elle commande à boire et devant mon manque de conversation évident, m'envoie la main à la braguette, direct. C'est pour ça que je suis venu, autant ne pas perdre mon temps en charabia. Elle me propose de continuer notre intéressante conversation en braille dans un box privé. Je ne comprends rien à ce qu'elle me dit sauf que ça coûte vingt mille Bolivars par tête.

Je lui demande qu'elle soit sa prestation. J'entrave rien à sa réponse, alors je lui mine une pipe, elle me dit ok.

Nous nous dirigeons tous les quatre vers une petite porte dérobée. Un grand costaud Indien nous explique qu'il faut payer d'avances. Marc-Aurèle et le pékinois s'installent dans un box. Nous, nous avons beau chercher, il n'y en a plus de disponibles. Reste seulement des chaises dans le passage, je m'assois sur la première et la fille vient tout de suite sur moi me caresser et sur ma demande insistante et renouvelée, en petit -négre mais avec des gestes explicites. Elle commence à ouvrir son chemisier pour me montrer ses seins. Elle m'excite, je baisse mon pantalon. Elle crie que ce n'est pas dans les usages, que tout le monde passe dans ce couloir, qu'elle n'est pas une pute ! Alors excité et déçu, j'insiste, je commence à me fâcher, elle crie :

-Securita ! securita ! En montrant ma bite d'un air outragé.

-Tu peux appeler tous les services de sécurité que tu veux, où je te baise, où tu me rembourses !

Le grand costaud de l'entrée arrive avec une matraque à tout hasard. Je lui fais comprendre par signe que j'ai payé et qu'elle ne veut pas sucer.

Il lui dit deux mots pas aimables en Espagnol et comme je vais au renard, devant mon air décidé, elle commence à me sucer, puis remonte sur moi. Elle me présente sa chatte à manger. Pendant qu'elle discute par dessus le paravent, avec le pékinois qui se trouve dans le box de l'autre côté. Je la prends par les hanches et la force à se baisser, mais après trois coups de langue, elle recommence son manège et son bavardage.

Je lui dis que si elle veut que je la mange, c'est elle qui doit payer.

En rechignant, elle me finit à la bouche.

Nous retournons au comptoir. Je paie les consommations. Les filles nous proposent de rentrer avec nous à l'hôtel pour cinquante mille Bolivars chacune.

Je décline leur proposition et nous prenons congé.

...

Marc Aurèle n'a pas voulu se lever, j'accompagne donc Miranda pour l'aider à préparer les petits déjeuners. La salle du restaurant reste déserte. Elle rouspète, menace d'arrêter de se lever à l'aube pour rien.

-Ca me fait double travail avec le magasin, heureusement que mon ex -mari ouvre le matin. Bon, je te laisse. Tu sais ce qu'il faut faire si des clients viennent. Je pars faire les commissions.

Moi aussi je m'ennuie dans ce resto dessert. Je passe quelques disques, je discute un peu avec la langouste, et lui donne à manger du thon au naturel pour pas salir les parois de l'aquarium puis je tourne en rond. Heureusement, Richard vient prendre le café et nous nous faisons un tour d'horizon des possibilités de l'île dans le domaine qui nous intéresse tous les deux. Les femmes.

Il me donne de bonnes adresses, s'étonne qu'on n'ait pas réussi hier et propose de nous accompagner une fois prochaine. Devant une attitude aussi amicale, je me refuse à lui faire payer son petit déjeuner. Je suis en train de saboter l'affaire de Miranda pour une histoire de cul. Je l'avoue à Richard et nous en rigolons tous les deux, quand arrivent Nicole et Jean.

-Vous êtes bien gais ce matin, dit Jean, la nuit a sans doute été bonne ? Vous avez raison les jeunes, profitez.

-Fanfan s'inquiète du manque de clients au petit déjeuner.

Nicole et Jean éclatèrent de rire.

-Quelle heure est-il? Me demanda Nicole, dix heure n'est ce pas? Chez toi les gens déjeunent ou plutôt petit -déjeunent à quelle heure? Parce que si c'est pour le repas de midi que tu es là, tu es en avance, mais si c'est pour celui du matin tu serais un tantinet en retard que ca m'étonnerait pas.

-Qu'est ce que tu lui dis à lui dit Jean. Il débarque. Il ne connaît pas les habitudes locales, mais elle, elle devrait le savoir. Ici le soleil se lève et se couche à six heure, donc les touristes qui veulent profiter de leur séjour se lèvent tôt et partent promener. Si tu ouvres à huit heures, il n'y a plus personne ils sont tous partis. Je l'ai déjà dit à ton frère, autant pisser dans un violon pour faire de la musique.

-Autrement dit, ça ne sert à rien de venir?

-Exactement, je dirais même que c'est du sabotage. Elle est pas bête et doit avoir une idée derrière la tête pour se comporter ainsi. Tu sais elle est bizarre. Dans l'île, personne ne l'aime. Si j'avais su qu'elle allait se mettre avec ton frère, je ne lui aurais pas loué l'affaire.

Marc Aurèle arriva un peu avant midi, pas rasé, l'air encore endormi.

-Quelle soirée, me dit-il, à quelle heure on est rentré? En plus tu ronfles comme un éléphant, je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit.

-Tu veux me quitter ? Tu ne m'aimes plus ? Vas y, dit le carrément, ne cherche pas de faux-prétextes. Je préfère souffrir d'un seul coup que de te voir ainsi te détacher de moi.

-J'ai déjà vécu cette scène? Mais ce n'était pas avec toi. J'ai l'impression qu'on ne parle pas du même film, me dit il, tu aurai vu la fille que j'ai baissée il y a quelques jours chez l'Américain, j'en avais pas tellement envie, mais Pierrot a insisté en me disant que ce serait bon pour mon moral. Couverte de cicatrices, elle devait sortir d'un Frankenstein, parole ! Je ne sais pas comment j'ai réussi à tirer un coup. Peut-être que j'aime les films d'horreur, après tout, il faudra que j'y réfléchisse et en parle à mon psychiatre.

-En ce qui concerne tes goûts en matière de femmes, il faudra que tu m'expliques comment tu t'es débrouillé hier pour choisir la plus laide ? Tu voulais me faire économiser en croyant qu'elle était en solde?

Miranda interrompit cette intéressante conversation en arrivant les bras chargés de paquets. Nous l'aidâmes à décharger la voiture. Je me demandais à quoi servaient tous ses achats puisque nous n'avions jamais de clients. C'était encore une question sans réponse.

-Voilà j'ai tapé la nouvelle carte ! Marc Aurèle va l'accrocher à la porte, moi, je vais les glisser dans les menus.

Le petit y alla mollement.

-Ne te foule pas une cheville, fais attention, le sol glisse, lui cria Miranda, et à moi :

- je ne le supporte plus, il est vraiment trop mou, parle à son père, qu'il retourne en France, ici il ne se fait pas.

Il revint avec un groupe de clients de l'hôtel : des Allemands qu'il avait séduits en leur présentant la nouvelle carte. Ils s'installèrent sous le patio et commandèrent des bières.

-J'en ai plus au frais : j'ai oublié de les mettre hier, dit il.

-Donne moi les clefs de la voiture et fait les patienter : je file chez le Chinois du coin, j'en ai pour deux minutes.

Quand je revins ils étaient partis, on ne les revit jamais.

Quand mon frère arriva, il eu droit à une scène au sujet des affaires en général et de son fils en particulier.

-C'est le garçon le plus feignant que je connaisse, dit Miranda, et en plus il ne s'intéresse à rien ! Mais de qui il tire?

Mon frère me regarda.

-Il tire de son oncle, lui dit-il.

-Ca ça m'étonnerait ! Son oncle que je sache n'a jamais vécu au crochet de quiconque?

-Non et c'est même un mystère pour moi. Il n'a jamais voulu me dire comment il faisait, pourtant je le connais bien, comprends pas ? Il n'a pratiquement jamais travaillé, ou alors, il se cachait pour le faire ? Et toujours du fric dans la poche...Mystères et boules de gomme.

Cette pirouette clôtura l'incident.

Marc-Aurèle sortit de la cuisine les bras chargés d'une soupière fumante.

-A table, j'ai fait des spaghettis à la Bolognaise.

Encore, pensais-je mais quand c'est qu'on va manger de la langouste ou des gambas ou même du poisson ? Pourtant la carte est alléchante, depuis mon arrivée on n'y a jamais eu droit. Je ne vais quand même pas réclamer ? Pourtant, je trouve le temps long à espérer des plats qui ne viennent jamais.

...

Souvent, en début d'après midi, à l'heure de la sieste, je paressais allongé sur un transat sous les parasols devant la piscine et j'étais souvent réveillé par le bruit des talons de femme sur le carrelage. J'ouvrais un œil en soulevant mon Panama et je voyais défiler des filles superbes, affriolantes qui demandaient aux petites bonnes la chambre du señor Ricardo. Plus tard je les voyais ressortir, pimpantes, certaines chantonnaient manifestement enchantées du moment passé, ce qui me rendait mon ennui encore plus insupportable.

Pour une raison mystérieuse, sans doute les commentaires de mon frère sur leur âge, il n'était plus à l'ordre du jour pour Miranda de me présenter une de ses copines et mes tentatives de drague s'étaient révélées désastreuses à cause de mon manque de vocabulaire.

-Il faut que je le branche pour qu'il m'arrange un coup, dis-je à Marc Aurèle, tu es au courant de sa combine?

-Non, mais il en vient une ou deux par jour.

-Quelle santé, on ne dirait pas mais c'est un redoutable.

J'eus l'occasion de pouvoir le brancher le soir même à l'apéritif. Je le félicitais sur celle que j'avais vu passer dans l'après midi. Il se rengorgea de fierté et il me promit de consulter son carnet d'adresse pour le lendemain de façon à pouvoir me satisfaire, mais que d'ores et déjà, pour ce soir, il était libre et il se proposait de nous amener dans des endroits où on s'amuse, puisque la dernière fois, malgré la présence de Marc-Aurèle comme guide, nous n'avions pu trouver tout seuls l'endroit indiqué et avions atterri au Las Vegas.

- Boîte pour touristes, ne me dit-il, pas bon. Moi je vais vous amener chez les locaux, les vrais de vrais, des bordels à l'ancienne, vous m'en direz des nouvelles.

Rendez- vous fut prit pour le début de soirée.

...

Après avoir parcouru, de nombreuses ruelle de la veille ville desserte, nous vîmes un attroupement d'hommes devant une porte et sûmes que nous étions arrivés.

-Je te recommande Carmen, me dit Richard, elle te masse avec ses seins et ses cheveux, elle suce à la perfection. Souvent, je la prends l'après midi et quand tu l'encules elle ondule comme une sirène, divine ! Ou alors Agatha elle aussi elle est bonne : elle te danse dessus en se faisant pénétrer, elle bouge tout son corps en vibrant. Un régal ! Reste à savoir si elles seront là ? Ce sont des filles qui bougent beaucoup, un jour ici le lendemain ailleurs et c'est pas les plus chères les meilleures. Tu verras, de toute façon laisse- moi faire question prix, autrement elles vont t'arnaquer.

Un videur balafre laissa rentrer Richard avec complaisance. C'était apparemment un client recherché, il passa devant le vestiaire en faisant un signe à la préposée. Le petit suivit dans la foulée, mais à moi, il barra la route et ne voulut pas me laisser entrer. Il me montrait du doigt le vestiaire et comme je n'avais rien à lui confier, je ne comprenais pas sa demande. A part une petite veste légère que j'avais pris en prévision de la clim réglée trop fort, la leçon de la dernière fois avait porté ses fruits.

Richard ne me voyant pas le suivre vint aux nouvelles, et s'expliqua avec le portier, il s'avança vers moi, me faisant signe de lever les bras et entreprit de me palper.

-C' est dans une boîte de pédé que tu nous as amené, dis-je à Richard en rigolant.

-Non, il vérifie que tu n as pas d'arme, regarde.

En effet dans le vestiaire se trouvait toute une étagère de pistolets et de revolvers avec des numéros, comme pour des chapeaux.

-C'est obligatoire, au cas où la police ferait une descente. S'ils trouvent un client armé, il en prend pour cinq ans et eux ils ferment la boîte. C'est pour éviter les bagarres et les meurtres trop nombreux avec l'alcool, la drogue et les femmes, mais ils peuvent toujours régler leurs problèmes dehors. Pour eux c'est moins cher et la boîte n'est pas impliquée.

-On a de la chance, Agatha est là. Tu sais la danseuse vibrante ! Je lui ai fait dire de venir à notre table, dès qu'elle aura épongé son client actuel.

Nous nous installons dans un box et commandons à boire. Je regarde la salle et les filles. Celles qui sont seules au comptoir et celles qui sont en compagnie dans les box. Certaines sont mignonnes et appétissantes.

Ça rigole beaucoup, l'ambiance semble plus décontractée qu'au bordel d'hier qui se prenait pour un peep-show de Las Vegas avec une organisation rigide à l'Américaine. Ici c'est le bordel traditionnel tel qu'on s'attend à le trouver sous les tropiques.

Je regarde toutes ses femmes offertes, ne sachant où donner des yeux. Je suis comme un gamin dans une pâtisserie qui voudrait tout les gâteaux. Je suppute, compare, soupèse les charmes des unes, le sourire des autres, la grâce de celle-ci, la ligne de celle là, les seins d'une troisième, les fesses bombées d'une apparition. J'hésite sur mon choix, je voudrais les prendre toutes mais je ne peux et j'enrage.

Agatha arrive, se jette exubérante, au cou de Richard, nous embrasse, commande à boire, nous propose des amies, le tout en trente secondes. Sur notre accord elle fait signe à deux filles qui trouvaient au comptoir de se joindre à nous.

-Je te confie ma cousine, me elle, soit gentil avec elle, elle débute. C'est son premier soir de pute, rends lui cette nuit inoubliable.

La fille est jolie mais réservée, elle n'ose même pas nous regarder. Agatha la houspille la fait s'asseoir sur mes genoux, prend sa main et la pose sur ma braguette.

-Sois gaie et entreprenante, lui dit-elle, si tu fais la tronche tu n'auras pas de client. Regarde-moi faire, prend exemple, c'est pour ton bien.

Elle s'assoit à califourchon sur les cuisses de Richard et commence à onduler en cadence, elle le caresse de tout son corps, elle lui mord le cou, lui tire les cheveux en arrière et l'embrasse avec fougue sur la bouche puis elle prend la main de sa cousine et la pose sur la bite de Richard.

-Tu vois, c'est pas compliqué, il bande ! Et si je le chauffe encore un peu comme ça, il va plus avoir qu'une idée en tête, me tirer. Pas vrai, mon chéri que tu as envie de me la carrer profond ? Allez à toi, essaie avec ton futur client, enfin, j'espère pour toi.

La cousine prends son courage à deux main et essaie maladroitement de l'imiter mais en vain, elle ne me fait aucun effet, Agatha vérifie mon état.

-Si tu n'arrives pas à l'exciter, pas de plata, d'argent, d'or, de pépètes, de flouze, laisse moi faire.

La petite s'en va en sanglotant. Déjà je regrette son départ veut la rappeler. Elle est très mignonne et si je peux lui enseigner quelque chose, je suis volontaire. En ce qui concerne l'éducation des jeunes filles, je suis très strict et prêt à me dévouer pour leur apprendre les bonnes manières.

Mais déjà Agatha me chevauche, ondule, frémit, me caresse, me griffe le dos, me mordille l'oreille et alors... rien ! Pas de résultat ? L'escargot reste mou. Je suis horriblement gêné. Elle qui sent le manque de résultats, redouble d'efforts, en vain. J'ai un flan dans le caleçon. Cette situation commence à devenir embarrassante quand Agatha se lève en me disant, complice :

-Ce soir je suis à Richard, je vais faire revenir ma cousine, tu va l'amadouer.

Mais moi, je ne pense qu'à une chose : partir pour mettre fin à cette situation désagréable et, sous un prétexte quelconque, je les décide à lever le camp. Je ne sais pas

à quoi attribuer cette catastrophe, au décalage horaire, à la chaleur soudaine, ou à mon intoxication alimentaire, un peu des trois peut-être? Mais je bande plus ! Le monde s'écroule pour moi et cela dans cette pâtisserie où je voulais tout goûter. Je suis atterré, pourtant hier ça a marché. Comprends pas !

-On va aller au gorille, me dit Richard. Il y a une fille qui débute comme barmaid, une bombe, elle ne va pas tarder à faire la salle, j'aimerais bien l'essayer.

C'est trois rues plus loin, il y a de la police à cheval partout sur le qui-vive, nous y allons à pied. La salle est moins luxueuse. C'est comble, noir de fumée, on entre dans un brouillard de nicotine, des pancartes annoncent une attraction sensationnelle pour ce soir.

-Tu vois, on est bien tombé, dit Richard. Tavernier, trois sambuquos, tu vas voir c'est très bon.

Le barman nous sert de petits verres d'alcool sur lequel il jette des grains de café et y mets le feu. Le café grille parfumant la boisson. C'est bon mais très fort. Au troisième verre, je commence à ressentir les effets de l'alcool. Nous commandons de quoi grignoter en attendant le spectacle pour atténuer les effets de la boisson.

Le patron est venu nous installer à la meilleure table près de la scène, en chassant les occupants à grands coup de chapeau. Nous assistons à des numéros de strip-tease classiques quoique osés, avec comme accessoire principal des bananes, qui apparaissent et disparaissent dans les filles.

Les tables et les chaises sont en bois massif d'au moins dix centimètres d'épaisseurs : en cas de bagarre, le mobilier aurait du mal à voler et à se détériorer. Après un roulement de tambour et l'obscurité totale, le projecteur découvre le gorille, un être géant et velu qui porte sur son dos, une jeune fille toute menue qui semble vraiment frêle en comparaison.

-C' est la fille dont je t ai parlé ! Mignonne non?

La fille est très jolie et ne semble pas très à l'aise sur l'épaule du gorille qui la fait danser et virevolter dans toute la salle. Enfin il la pose sur une table, la fait tourner et lui déchire son chemisier puis il l'arrache de la table fait quelques pas de danse et la redépose sur une autre en lui arrachant sa jupe, à la table d'après c'est le soutien gorge qui subit le même sort. Elle a de jolis seins, un peu lourds. Encore une table et la culotte est déchirée. La fille se cache l'entre- jambe de la main, l'autre sur les seins. Le gorille joue à les lui enlever, mais elles s'échappent et se replacent en camouflage. La salle, trépigne, hurle :

-Pas les mains, tiens lui les mains dans le dos, que l'on voie, qu'on admire !

Le gorille obéit, il a du mal. Les bras de la fille doivent être enduits de graisse car elle arrive à se dégager et à essayer de se cacher derrière. A la fin, tel un gladiateur, il lui immobilise les mains dans le dos et l'offre, les seins en avant au regard de la foule qui

hurle de satisfaction. Il lui claque les fesses pour la faire remuer qu'on puisse en profiter sous tous les angles et l'oblige à danser en cadence, les fesses de plus en plus rouges. Les hommes battent la mesure des mains et des pieds.

Les serveurs ont du mal à suivre les commandes. Il fait chaud, ça transpire. L'odeur des hommes commence à monter. Ça commence même à puer, la fille se tortille sans conviction. Ses cuisses et ses fesses de plus en plus rouges à force de claques pour lui apprendre la danse. Le gorille lui écarte les cuisses et lui présente une canette à l'entrée de la chatte. Tous les clients sont debout et hurlent :

-Plus profond, encore, enfonce, enfonce la, met tout.

Il la pose sur notre table et demande à Richard de l'enfoncer lui-même. Il se récrie, se fait prier, n'ose pas. Derrière nous c'est presque l'émeute devant ce manque de manière. Nous sommes au bord de l'incident diplomatique.

-Gringos, coronnés commence à murmurer la foule. Devant la menace qui se précise Richard demande à la fille sa permission, pour lui enfonce.

-Toi ou un autre, dit la fille je m'en fous. De toute façons, je vais me la prendre jusqu'au goulot, c'est dans mon contrat, mais tu as raison je préfère que ce soit toi, tu seras plus doux que n'importe lequel de ces sauvages, vas- y, qu'est que tu attends que je te fasse une déclaration d'amour?

Richard tente encore de négocier avec le gorille, disant qu'il préfère la lui mettre en privé mais devant le prix prohibitif que lui demande l'autre, il le traite de fou, même si c'est une fille neuve et lui enfonce avec délicatesse la canette.

...

Nous quittons la salle, un peu saouls et je propose de refaire un tour au Méditerrané.

-A la réflexion, j'essaierai bien la nouvelle, me dit-il, et toi Agatha ça te tente? ,

Je compte l'argent qui me reste. Comme j'ai payé aussi les tournées pour le petit qui est fauché, il me reste plus assez pour tirer un coup, en découvrant cette déconvenue financière normale en fin de nuit, les larmes de l'ivrogne repentant me viennent presque aux yeux.

- Ca ne fait rien, dit Richard d'une voix charitable mais empâtée, je te les prête.

-Marc Aurèle pour mettre à l'aise, me dit :

-Ne te gêne pas pour moi, j'étais chez l'Américain cet après midi et j'en ai tiré une.

-Alors d'accord dis-je à Richard, je te les rends demain.

-Rien ne presse, me dit il, avec cette complicité qu'on les hommes parfois devant un bon coup de bite.

Agatha et sa cousine sont ravies de nous revoir. Marc-Aurèle déclare forfait à une candidate qui venait proposer ses services, nous reбуvons un coup par politesse. Agatha est sur les genoux de Richard, la débutante sur les miens, la soirée ou les conseils avisés de sa cousine ont dû porter leurs fruits, car elle s'enhardit à me caresser, prends ma main, l'enserme entre ses cuisses, me fait tâter la fermeté de ses seins et me promet le paradis dès que nous seront seuls dans une chambre.

Richard parle aux filles, il négocie le prix, Agatha réclame de l'argent pour pouvoir quitter la boîte.

-Mais, il est cinq heure, se plaint –il, le bordel va fermer, me prend pas pour un con naïf de touriste Yankie, veut-tu ? Dis à mon ami combien tu prends, moi je vais proposer à ta cousine de l'amener à mon hôtel, si elle n'est pas trop gourmande, comme ça je serai plus à l'aise pour la baiser.

Ils se mettent d'accord pour un prix et nous quittons la salle. Il faut traverser la rue pour aller à l'hôtel. Il est propre. Dès que nous sommes dans la chambre Agatha, commence à danser en se déshabillant me pousse sur le lit, m'escalade, se frotte dans toutes les positions. Sa peau est douce, chaude et parfumée, elle me suce longuement, me met la capote et m'enfoncé en elle en continuant d'onduler en chantant. Elle se lève se met en levrette, m'invite à lui prendre le cul, couine quand je la pénètre, émet des feulements de bon aloi, me fait croire qu'elle aime, quelle adore même, qu'elle jouit comme jamais, que je suis l'homme de sa vie, celui qu'elle attendait depuis toujours, bref j'ai droit à un sons- et -lumières, j'en ai pour mes sous.

Je sais qu'Aurèle et richard m'attendent, alors pourquoi retarder le plaisir ? Je lui éclate sur les joues. Elle tend une bouche gourmande, m'aspire, me bois, m'essore et me demande ce qu'elle a fait de mal ? Si je n'ai pas aimé sa prestations ? Si elle m'a déplu, de quelque manière que ce soit. Pourquoi, j'ai éjaculé aussi vite ? Si je n'étais pas bien en elle ? Elle me demande si je veux recommencer ?

Je lui explique que mes amis m'attendent et qu'il est tard. Alors rassurée, elle se lève et se rhabille. Nous quittons l'hôtel, elle chante. Elle a du avoir une bonne journée, elle est finie et elle semble ravie.

Les rues sont pleines de drogués, les femmes essaient de racoler mais elles n'attirent pas grand monde, elles sont squelettiques.

...

Le lendemain j'eus beau fouiller mes poches : plus rien ! Mon doigt se glissa dans les moindres plis de ma ceinture portefeuille en vain.

Il me fallut bien me rendre à l'évidence : j'étais fauché. L'argent était parti à un rythme fou, comme à l'habitude, quand j'en ai. Je fis semblant de compter, de réfléchir, mais le résultat était toujours le même et en somme logique, quand on en sort et qu'on en rentre pas, il arrive fatalement qu'il n'y en a plus. Je le savais mais ça arrivait plus vite que prévu, comme toujours d'ailleurs.

Ce n'était pas dramatique, avec ma carte bleu internationale, j'allais pouvoir me dépanner et rembourser Richard. L'essentiel des frais était fait, il restait plus qu'attendre le retour du fric des langoustes, quel optimisme pensais-je : tu n'a pas encore vu la queue d'une et tu spéculer...A entendre mes associés c'était réglé comme du papier à musique, alors bon voyage les petites ! Mais d'abord aller les chercher, j'étais prêt, tout était en place, nous attendions encore des livraisons de Caracas, et le bateau de Mattei qui était annoncé incessamment sous peu.

...

Je me présentai à la banque après une attente interminable, je fus reçu par un guichetier qui me demanda une foule de renseignements et me laissa poirotter dans son bureau un long moment avant de revenir me dire.

-No es posible, señor votre compte est vide !

Trois banques plus tard, après trois nouvelles réponses identiques, j'eus la conviction qu'un faussaire s'était procuré ma carte, en avait fait des doublettes et avait, par un procédé informatique quelconque, vidé mon compte.

Je me félicitai de ma précaution des comptes séparés que j'avais pris dans des banques différentes, ce qui m'avait permis de préserver le principal de ma fortune en France. Néanmoins cette histoire ne manqua pas de me préoccuper car je ne pouvais accéder à mes autres banques que par des moyens compliqués et dont je ne connaissais pas les délais

En désespoir de cause, je rentrai dans une boutique et achetai des chemisettes multicolores avec des perroquets et des singes en forêt pour l'une, une plage avec des requins pour l'autre. Elles étaient relativement chères. J'hésitais et pris les deux. C'était surtout pour tester ma carte. Miracle elle fonctionna, un peu plus loin, je vis des polos Lacoste à des prix déments : trois pour le prix d'un. Je rentrai dans la boutique, ils n'avaient plus qu'une seule couleur : un orange criard qui ne me plaisait pas trop. Je retournai au magasin de Miranda qui se trouvait à deux pas.

-Holà me dit la nièce je rends visite à ma tante. Quel plaisir de te voir, alors tu t'adaptes?

Je leur racontai ma mésaventure bancaire mais elles me rassurèrent.

-Tu n'as qu'à faire opposition à ta carte, tu es assuré ? Non?

-Si je fais ça mon compte est définitivement bloqué. Plus un sou ! Tant que ma carte fonctionne, je peux faire face à de menues dépenses et puis, pour m'expliquer en Espagnol avec les banquiers, ça va pas être facile pour moi.

- Ca ce n'est pas dur à arranger, je vais venir avec toi leur expliquer.

-C'est très gentil à toi, justement, j'ai trouvé des Lacoste à un prix de folie mais dans le magasin la couleur ne me plait pas. Il faudrait sortir dans la rue pour en juger vraiment et puis il faut en prendre trois.

-Prends en une pour toi, une pour Tibère et une pour le petit, me dit Miranda.

J'ai horreur qu'on me force ainsi la main. Je maugréais une vague réponse.

-Justement ma nièce est libre cet après midi. Va avec elle, elle te donnera son avis. N'oublie pas que les soldes débutent aujourd'hui, il y a sans doute de bonnes affaires et puis vous irez ensemble à la banque elle te traduira, moi je suis coincée au magasin.

-Je suis contente d'être avec toi et de parler Français me dit-elle elle me prit le bras et comme je manifestais une surprise et un gêne qui ne lui échappa pas, elle me dit.

-J'ai le droit, après tout tu es mon oncle, non?

Son oncle, d'accord mais depuis peu. Quand nous croisions un groupe sur le trottoir, elle se serrait contre moi et je sentais sur mon bras la pression de ses seins durs, il me semblait qu'elle accentuait volontairement cette pression et le faisait persister plus que ne le nécessitait la situation.

-Après, la banque nous irons voir ces polos.

-Monsieur me dit le banquier vous avez fait beaucoup d'achats ces derniers temps et votre compte est à sec.

-Je n'ai fait aucun achat ces jours ci, donnez moi la liste.

-Je te remercie, sans toi j'aurais eu beaucoup de mal à faire opposition, maintenant il faut aller porter plainte à la police, j'irais demain, allons faire les boutiques.

-Tu es décontracté pour un homme qui vient de se faire détrousser et qui n'a plus un sou dans un pays étranger. Enfin « tel est pris qui croyait prendre »

-C'est bien, lui dis je-de citer La Fontaine, mais ou veux tu en venir?

-Je me comprends. Bon, je suis curieuse de savoir comment tu vas t'en sortir.

-J'avais prévu cette éventualité, j'ai plusieurs comptes en France.

-Tu veux que je te prête des dinars?

-Non je ne veux pas te dépouiller. Je vais demander à mon frère.

-Il ne t'en prêtera pas, il est fauché ! Quant à ma tante ce n'est même pas la peine d'y songer avec la crise, les affaires ont périclité et c'est une grande malade. Quelle maladie? Le jeu c'est une compulsive, le casino c'est la qu'elle a connu ton frère. Tu la mets devant une baraque à sous et elle n'en décolle plus de la soirée jusqu'à ce quelle soit fauchée. Moi, je peux t'en prêter, je n'ai pas de vice, en tout cas ils ne sont pas coûteux.

-Oui tu as bien fait de ne pas les prendre trop laids, mais regarde celui la !

Elle en décrocha plusieurs et me les passa en cabine. Quand je les eus enfilés je sortis me regarder dans la glace et elle me donnait son avis, je dus reconnaître qu'elle était de bon conseil. Elle parlait beaucoup et riait à tout propos, sa gaîté était communicative et j'en vins à oublier mes problèmes financiers.

-Regarde cette chemise, ce blanc cassé t'irait très bien il ferait ressortir ton bronzage.

-Le blanc oui, mais les singes dans les arbres?

-C'est les tropiques, profite, sois excentrique.

Le vendeur revint.

-Mon oncle hésite, ces articles lui plaisent beaucoup mais il n a que sa carte bleue, no-effectiveo et avec ce moyen de paiement, il sait bien que vous êtes obligés de lui compter vingt pour cent plus cher, à cause des taxes, alors nous reviendront, maganna, mettez les nous de côté, d accord?

Nous fîmes mine de partir mais comme prévu le vendeur nous rattrapa.

-Tu as vu comme je suis forte en affaires et j'ai plein d'autres qualités que je ne pue pas te dire, peut-être que si on se connaît mieux un jour, je te dirais mon secret.

-Quel secret, lui dis-je ? Chapeau, tu es forte en affaire, un vrai petit escroc.

-Toi aussi, à ce que j ai cru comprendre, tu es un escroc, non?

-Qu'est-ce que tu racontes ?

-Rien, si je t ai offensé pardonne moi. Mais dans les conversations que j'ai surprise, entre ton frère et ma tante, j'ai cru comprendre que tu n'avais pas souvent travaillé et, malgré ça, toujours bien vécu. Tu dois avoir des talents cachés, non? J'aimerais le vérifier.

C'est donc que tu as un secret, si tu me dis le tien, je te dirai le mien.

-Tu sais garder un secret ? Lui dis-je.

-Oh oui, me répondit elle, excitée.

-Moi aussi.

-Tu as tort, me dit elle dépitée, le mien aussi t'aurais beaucoup intéressé et aurait été profitable pour toi.

Nous nous arrêtons devant la vitrine d un magasin de Jeans de qualité, dont le prix soldé m'attira. J'en regardai plusieurs modèles et hésitai entre un modèle à bouton et un à fermeture éclair.

-Avec boutons, c est plus tendance. Essaie-le me dit –elle.

Je n’arrive pas à fermer deux boutons de la braguette trop raides et sors ainsi, me voir dans la glace.

-qu'est ce que tu en penses, ça me va?

-je ne peux pas dire, les boutons sont ouverts et ça casse la ligne.

-J’y arrive pas, comme ça on ne voit pas comment il tombe.

Et je retourne à la cabine pour l’enlever, elle me suivit et referma le rideau.

-Je vais essayer moi aussi, autrement, on ne peut pas juger.

Je sentis ses doigts agiles qui forçaient le tissu, cela me fit instantanément de l’effet, je reculai gêné, manifestement elle ne se rendit compte de rien.

-J y arriverai bien, je suis têtue.

Elle se mit à genoux, ses mains empoignèrent les deux pans du tissu et forcèrent.

Ses doigts glissent sur le pantalon et tirent, de l’index elle pousse le bouton vers son trou, force, tire, glisse, soupire, c’est d’autant moins aisé, que ces manipulations me font de plus en plus un effet des plus naturels qui font se rétrécir le tissu. Elle ne peut pas ne pas voir, ni sentir la bosse qu’elle est en train de créer et pourtant seule la pénétration du bouton dans son trou semble la préoccuper, elle y parvint enfin et se redresse avec un sourire de satisfaction disproportionné à son exploit.

-Tu vois dit-elle il faut persévérer et c’est fait, il n y a rien dont on ne puisse venir à bout avec un peu de patience.

Je grommelais quelques mots d’approbation, le feu aux joues.

Elle avait pris appui sur moi, pour se redresser, comme si elle avait besoin d’aide et manquait de force ou de souplesse. Elle est là tout près, son visage proche du mien, dans l’intimité d’une cabine d’essayage, je sais que ce moment sera bref, j’hésite, c’est la nièce de la femme de mon frère qui me l’a confiée pour faire des courses, elle voit mon hésitation, c’est elle qui prend l’initiative. Elle est rapide cette fille. Les décisions immédiates elle connaît, sa bouche bondit vers la mienne, sa langue pénètre comme une lame, virevolte, pique, darde et s’en va. L’espace d’une seconde, en fleurettiste qu’elle est, je suis au tapis. Ça a duré une seconde, déjà elle s’éloigne, coquine, sort de la cabine, comme si de rien n’était, reprend sa conversation avec le vendeur qui n’a peut-être jamais cessée. Il faut que je me repasse la scène au ralenti pour l’enregistrer comme dans un rêve.

-J’ai l impression que tu ne progresses pas vite en Espagnol, non? Il te faudrait une fille d’ici pour sortir avec toi comme ça, tu apprendrais vite si tu veux je peux te présenter des copines de la fac, mais il faut que tu me promettes de rester discret d’accord?

Mais en échange je te demanderai une faveur ; je suis gourmande, tu as pu le remarquer et il y a longtemps que je n'ai pas fait un repas Japonais, or j'ai appris, il y a peu qu'un nouveau venait de s'ouvrir vers la plage j'ai très envie de le connaître ca te dit? Et après nous irons dans cette soirée privée, l'anniversaire d'une copine, ce sont des filles du continent qui ne connaissent pas ma famille. Tu verras bien si tu trouves chaussure à ton pied.

Tu a vu la grande maison, deux rues plus bas vers la mer ? C'est la mienne. Je t'attendrai dans ma voiture à l'angle, demain soir à sept heures, fais attention que personne ne te voit et pas un mot à ma tante.

-Maintenant, nous avons notre premier secret me dit-elle dans la rue en me redonnant le bras, il faudra que tu sois très prudent, mais j'ai confiance en toi et en ton manque de vocabulaire. Tu ne risque pas de me trahir.

-Ecoute, tu es très jolie et en d'autre endroit, j'aurai été ravi de te rencontrer mais

-Tu me prends pour Blanche-Neige ? Et toi pour le Prince Charmant? Dommage que tu n'aies pas de chambre à toi mais ça peut s'arranger non? Je me marie à la fin du mois. Mariage de raison pour moi, en tout cas comme dit ma tante, il est charmant et agréable et, de plus riche. Dans cette petite île, les beaux partis sont en nombre limité, alors je dois faire très attention aux mauvaises langues et surtout je m'ennuie, tu ne peux pas savoir comme. C'est un service réciproque que nous nous rendront. Certains disent que je suis bonne, tu le regretteras pas et après bonjour, bonsoir, si on n'en veut pas plus. Ou toi ou moi, d'accord?

J'ai encore plus intérêt que toi à être discrète, rassure toi je ne suis pas amoureuse. D'abord tu es trop vieux pour moi et puis un peu trop gros ? Mais comme c'est toi ou rien et que j'adore faire l'amour, je me lance et propose. Si tu ne veux pas, je comprendrai et on restera bons amis mais je t'en prie essaye-moi au moins une fois. Tu peux pas savoir la tempête que tu as déclenché dans ma tête. Enfin, j'avais une occasion. Ose ma fille, me disais-je, que risques-tu ? Qu'il dise non ? Aucune crainte qu'il s'en plaigne ou s'en vante, c'est un Caballero...

Dommage pour la chambre, ça réglerait tout, je viendrai te prendre demain soir au coin de la rue et on avisera. Je connais une plage splendide et déserte, j'ai une grosse voiture Américaine aux sièges arrières fabuleux et tu sais à ta place, je prévois, au niveau précautions, je veux dire

-Quelle précaution, il faut que j'amène un revolver?

-Non, cari mo c'est une plage privée dans une résidence gardée et le revolver, j'en ai toujours un dans la voiture, non je pensais aux préservatifs. Je ne peux ni en acheter ni en avoir dans mon sac, ni à fortiori en emprunter à une copine, on me prendrait pour une fille perdue et si mon père ou ma sœur en trouvait dans mon sac quelle histoire ça ferai. Si c'est mon fiancé alors, ce serait la fin du monde et sans préservatifs pas

question, j'adore faire l'amour mais pas au point de risquer ma vie, tu vas me régaler ? J'espère, et moi aussi tu verras.

-D'accord je vais acheter des préservatifs et de la vaseline.

-Pour la vaseline, fais moi confiance je saurai la trouver sur place. Ça va glisser chéri, comme au ski. Si tu es sage, si tu me donne envie, je suis parfois très autoritaire et parfois très soumise, à toi de savoir jouer de moi mais encore une fois je n'ai rien promis et quand je dis non, il est inutile d'insister

-Dis-moi, petite crevette, tu sais pourquoi je suis là ? Pour la langouste ! Alors baiser la nièce de ma belle sœur ça ferait mauvais genre si ça se savait et je pourrais rien dire, vu que j'aurai tort sur toute la ligne. Même si c'est toi qui m'a allumé. Alors, on efface, on oublie. Ce soir en baisant une pute je penserai à toi et basta d'accord ? En tous cas merci pour le rêve.

Elle ne tint aucun compte de mes observations, elle se colla davantage à moi me faisant sentir ses courbes, j'aimais cet apéritif et j'avais fait de mon mieux pour la décourager, aussi c'est avec la conscience tranquille que je l'entendis me donner ses instructions.

-N'oublie pas les préservatifs. Dans une petite île comme celle-ci où tout le monde espionne, c'est dur de s'envoyer en l'air. Tu vas me régaler mon chéri et moi aussi. Pour le reste bouche cousue, enfin pas pour tout tu verras, ont me dit douée, tu vois je ne suis pas une oie blanche. N'ai aucun scrupule, c'est moi qui te drague, parce que tu m'es utile mais c'est juste pour l'hygiène, ne va pas t'imaginer des choses, mais j'étouffe ici.

Elle me quitta chez sa tante, après nous avoir fait un bisou à chacun, elle me glissa à l'oreille.

-Je sens que je vais adorer ta bite dit elle en me la flattant subrepticement.

-Alors tu as fait des affaires ? me dit Miranda.

-J'ai l'impression que oui mais je te le dirai mieux demain dis-je encore abasourdi, espérant trouver enfin sur cette plage promise, ce palmier couché que je m'étais promis de chevaucher les pieds dans l'eau, entre les cuisses d'une beauté.

-Depuis que je suis là, je n'ai pas encore vu une seule langouste, ni une crevette ou même un poisson frais, alors demain matin, je propose que nous allions au marché aux poissons pour voir un peu les produits et les prix, dis-je d'un ton sec et d'un air excédé.

Ainsi fut arrêté le programme du lendemain matin.

...

Le lendemain à une heure raisonnable, j'étais prêt. Je déjeunais tranquillement et attendis. Ils tardèrent, traînèrent dans la salle de bain et à la cuisine. Le plus dur fut de réveiller Marc-Aurèle qui dormait comme un travailleur de force. Lorsque nous fûmes

tous prêt, le temps de traverser la ville, nous arrivâmes quand le marché fermait ses portes et les vendeurs remballaient.

-Ca sera pour une autre fois me dit mon frère. Il n y a pas d'urgence, non? D'autant qu'on doit aller visiter la plantation de l'Allemand et voir les viviers qu'il a creusé.

-Je trouve qu'on n'avance pas très vite. En fait on tourne en rond. Rien de constructif que des parlottes, moi, ça me navre mais je suis en vacances, quand je vais rentrer je m'occuperai de ma société d'armes, j'aurai perdu qu'un peu de fric et c'est toi. Mais pour toi, c'est plus grave : si tu te remues pas davantage, les frais petit à petit vont te manger ton capital et tu vas te retrouver fauché plus vite que ce que j'ai mis à le dire.

Il me regarda d'un air dubitatif, comme si cette réflexion était pour lui une découverte.

-Changement de programme, dit-il à Miranda, Fanfan s'énerve. C'est rare et ça ? Ce n'est pas bon. En plus, il a raison ! Nous nous laissons gagner par les mœurs nonchalantes des Tropiques. Réagissons, nous n'attendons pas que l'Allemand nous téléphone, nous partons directement chez lui, pour lui faire une surprise.

Nous traversâmes l'île par les montagnes. C'était à nouveau un enchantement pour moi, je me remplissais les yeux de ce paysage nouveau et coloré. Nous escaladâmes les crêtes pour nous redescendîmes de l'autre côté, vers les marécages jusqu'à un plateau qui les surplombait et où se trouvait la plantation de piments.

Nous arrivâmes devant une maison en dur avec un toit de palme. L'Allemand fut surpris de nous voir, il était avec Pierrot.

-Que me vaut le plaisir de cette visite inattendue?

-Je ne sais pas si c'est un plaisir, dit mon frère, mais c'est nécessaire : on traîne, on parle, l'argent file et on va se retrouver à Payolle si on ne réagit pas à temps. Alors à partir de maintenant, on change de vitesse. Où en sont les viviers? Allons les visiter que je montre à mon frère ce que nous avons fait du fric qu'il m'a envoyé.

-Il faut descendre vers la plage, dit l'Allemand. En attendant, je vais lui faire visiter ma plantation, c'est sur la route.

La plantation était petite mais bien entretenue. Des indiens ramassaient des piments qu'ils entassaient dans de grands paniers.

-La moitié des piments que tu trouves dans l'île viennent de chez moi, dit-il fièrement. Maintenant on va redescendre vers le marécage et je vais te montrer comment j'ai connu ton frère.

L'équipe nous avait quittés après avoir vu les travaux à part Pierrot qui resta avec nous. Nous franchîmes une barrière qu'il referma soigneusement avec une grosse chaîne à cadenas ? Dans un marécage glauque et puant. Nos pieds collaient au sol et s'arrachaient dans un bruit de sucions malodorant. Soudain le ciel s'obscurcit.

-C'est rien, me dit l'Allemand, nous avons dérangé un essaim de papillons

Ils étaient gros comme la main et multicolores, ils disparurent dans le sous-bois.

-Voilà, c'est la fait, attention, ne t'éloigne pas de nous c'est dangereux.

Tu vois ces troncs qui flottent, et bien ce n'est pas des troncs mais des caïmans. La ils dorment, ils viennent de se goinfrer, mais tu va voir des troncs d'arbres qui vont ouvrir de grands yeux, et qui te regardent avec gourmandise, ca surprend ? . . . voila, ils nous ont vu. Ils font les fiers, car je viens de leur donner à manger, d'habitude quand j'arrive ils se précipitent, ils associent mon image à la bouffe, peut-être qu'ils te prennent pour un supplément ou un dessert. En tout cas un bon casse-croûte serait pas de refus pour eux.

C'est une petite affaire, je débute mais c'est rigolo, en tout cas ça m'amuse et c'est comme ça que j'ai connu ton frère. Dés qu'un nouveau restaurant ouvre en ville je vais le voir pour récupérer les déchets. C'est comme ça que je nourris mes pensionnaires. Après, j'envoie un homme avec le pick-up pour les récupérer, j'ai appris qu'il projetait de faire la langouste et moi, il y a dix ans, je faisais ça dans les îles, surtout Haïti et Cuba. Je connais donc bien le marché, tant à l'achat qu'à la vente et c'est la qu'on s'est mis accord.

Bon regarde les viviers, me dit-il. Le bull les finit, les pompes sont en place, l'eau viens du large, les grillages sont finies, on attend plus que les pensionnaires.

Bon je remonte à la maison. Pierrot va te montrer la plage, c'est à voir, c'est la saison. A tout à l'heure, c'est par la à droite.

...

Pierrot m'attendait plus loin sur le chemin de la mer. Manifestement, il voulait me parler en tête à tête

Je lui demandai de me prêter un revolver

-tu a des ennuis ! me dit-il, inquiet

-Non, mais j'ai envie d'aller baiser sur la plage. Avec un calibre, je serai plus tranquille. Un palmier couché sur la mer, magnifique, comme je cherchais, et comme maintenant j'ai la cavalière, j'aimerais...bref, je te raconterai.

Nous étions arrivés en marchant, à la plage.

- Rerarde me dit -il les tortues viennent pondre, des milliers qui se trainent sur le sable, pour pondre et reprendre la mer, ca dure quatre mois, et apres plus rien jusqu'à l'année prochaine. Les petites ecloses et ca recommence.

C'était , bien sûr la première fois que je voyais en réalité un tel spectacle et cela me rappela des souvenirs lointains: Quand avec mon équipe, nous avions projeté à la suite de la vision d'un reportage à la télé, de partir dans l'Océan Indien, pour faire un élevage de ces bestioles, mais un élevage naturel. D'après ces informations, quand les

bébés tortues naissent, ils sont dévorés sur la plage même, sur le chemin de la mer par les crabes et les oiseaux qui se font un festival.

Une ventrée!

Une sur cent réussissaient à y s'échapper et à rejoindre l'eau.

Mon idée était simple: leur supprimer cet obstacle, en les protégeant par un système de cage de leurs prédateurs. Puis les mettre dans des viviers (déjà) et en les relâchant qu'au bout de quelques semaines, quand ils seraient plus aguerris aux dangers et surtout plus grands pour les éviter. Bien sûr dans l'eau ils devraient certainement affronter d'autres prédateurs, mais leur nombre même, multiplié par cent par notre système, assurait de les voir revenir au bout de quelques années re-pondre au même endroit, puisque c'est dans leur instinct de le faire. Donc notre cheptel se trouverait multiplié par cent, sans que nous dussions le nourrir ! . il nous resterait plus qu'à patienter en attendant leur retour, et notre fortune était faite.

Ces îlots étaient dans l'océan Indien, au large de Madagascar, ils s'appelaient Rodrigue et Europa. ils étaient déserts du fait de leur éloignement de tout et du manque d'eau ! . Nous avons fait des plans et des projets soit pour forer des puits, soit pour dessaler l'eau de mer. Tout avait été calculé nous avons les chiffres pour la construction d'habitation, de groupes électrogènes pour l'électricité, pour faire venir du personnel de Madagascar, un bateau pour la pêche au gros, un chalutier pour nourrir les tortues et quelques femmes pour nos loisirs. Que désirer de plus, il paraît que les Malgaches sont belles, calines et délicieuses au lit et pas chères à l'entretien.

Nous avions de l'argent et nous cherchions à le faire fructifier.

Certes il faudrait attendre, mais nous avons de quoi, il suffisait de s'organiser une petite vie agréable, la plage, les femmes, la pêche.

Et puis construire nos installations nous occuperait amplement, on aurait pas le temps de s'ennuyer.

En le plaçant ainsi, nous pourrions vivre de nos revenus en attendant le retour, chaque année plus important de notre troupeau que la mer élevait pour nous.

Et aussi monter une conserverie pour la chair de tortue qui était très prisée, notamment au Japon et dans les colonies Chinoises.

Que désirer de plus? un hamac sous les palmiers, les plages blanches et la mer bleue en décor, une bouteille de rhum à la main, un bon gros cigare de Cuba au bec, une guitare nostalgique, de belles vahinés attentives et aimantes.

le paradis! On l'avait trouvé.

Mais la suite fut différente du projet, car...à quoi bon raconter? C'est la vie.

Voilà les souvenirs que m'évoquait cette vision. je m'étais laissé aller à rêver, quand Pierrot me ramena à la réalité.

-Depuis que je t'ai vu, je cherche et je n'arrive pas à me rappeler, je te connais mais d'où? Tu ne te souviens pas de moi?

Non, j'avais beau fouiller mes souvenirs, je ne trouvais pas.

-Voyons j'étais à tel endroit, il me s'agit des villes, non? Je me suis pas toujours appelé Pierrot. j'ai vécu à Marseille, il y a quelques années, je vais te citer le nom de mes amis, peut être que...

Et il me récita une litanie de noms de gens que je ne connaissais pas, jusqu'au moment où il dit Lole.

je le laissais continuer sa liste sans marquer le coup, mais maintenant je me souvenais de lui.

Oui, je l'avais entrevu, un jour Lole me l'avait présenté à l'inauguration de son nouveau restaurant, comme étant son associé :un mariolle, un type sur qui on pouvait compter. Mais comme sur ces entrefaits j'avais quitté la ville, je n'avais plus eu

l'occasion de les fréquenter.

-Vraiment , ça ne te dit rien? dit-il

Et pour détourner son attention de cette recherche, je lui parlais de Miranda et il oublia, pour repartir en jérémiades ...

J'aimais bien ce mec, c'était un bouffon et un fanfaron, mais il était gentil. dans le fond, c'était un timide et il ne roulait que pour se faire passer pour un dur, mais c'était un tendre. on peut juger les gens, à leur façon de jouer au poker. Cependant, il ne se laissait pas marcher sur les pieds et était fidèle en amitié.

Nous fréquentions à l'époque, le milieu Corse de Marseille. milieu dans le sens de groupe et non pas de bandit. il y avait de tout comme dans notre village, des médecins, des fonctionnaires et des voyous, mais cela ne choquait personne, tous essaient plus ou moins parents de l'un ou de l'autre.

Mon frère, qui à cause de ses difficultés scolaires et de son caractère entier qui lui avait valu bien des problèmes avec certains directeurs d'école , avait passé plusieurs années au village et fréquenté l'école communale du vilage, Il était mieux intégré que moi à ce milieu, il parlait la langue couramment, alors que moi, depuis la disparition de ma grand- mère, je n'avais plus l'occasion de la parler et répondais en Français au question que me posait en Corse des membres de ma famille et des ami

Un petit séjour dans l'ile aurait vite remédié à cela.

C'était la belle vie. nous passions nos soirées dans les cabarets à chanter et à boire et à tenter de draguer des femmes. En vain la plupart du temps, car ces endroits étaient particulièrement réservés aux hommes et à quelques femmes de mauvaise vie qui attendaient le pigeon et il n'était pas question pour nous de payer pour avoir de l'amour. nous l'aurions considéré comme un déshonneur, au vu et au su de tout le monde en tout cas.

Nous passions nos nuits au poker, dans des chambres d'hôtels loués pour la nuit, ou des arrières salles de bar, des caves, des appartements, des bouges clandestins enfumés dont l'adresse changeait sans cesse. Il s'y retrouvait toute une faune interlope , mystérieusement informée de ces changements géographiques .

Bien sur on y jouait, mais on pouvait également boire et manger sans sortir un sou, tout étant payé par la cagnote. Parfois certains carreurs intelligents fournissaient meme des femmes qui après la confection des sandwiches , servaient aussi de lot de consolation aux perdants, ou d'exutoire au gagnants , qui après les avoir tiré dans une chambre revenaient à la table les batteries regonflées et les couilles vidées. il était d'usage par contre que les gagnant leur laisse , non de l'argent, mais quelques jetons en plastique qu'elles se faisaient changer en fin de partie à la caisse.

Mon frère s'était intégré à une équipe de bandits sympathiques et je le voyais moins souvent. quand à moi, je restai solitaire, refusant de me lier, plus que mesure avec une équipe ou une autre, me liant d'amitié avec certains, mais sans m'impliquer dans leurs affaires.

Nous travaillions dans les antiquités. une suite fortuite d' évènements, nous y avaient conduits. le local ou mon père avait ses bureaux de courtage dans un grand boulevard s'étant revelé très bien placé pour y monter un commerce de brocante et nous gagnions très bien notre vie; trop bien en ce qui me concernait. l'argent facile et abondant m'avais gâché le discernement quant à l' avenir et je vivais au jour le jour, sans penser au lendemain. Jusqu' au jour, ou je fus acculé, par une période de vaches maigres, période qu'un peu de discernement m'eut fait prévoir et qui se serait passée sans

difficultés si j' avais mis un peu d argent de coté, sans continuer à flamber au cartes espérant ainsi me refaire.

mais bien sûr ce fut le contraire qui se produisit et mes dettes m'obligerent à m'impliquer dans des affaires tordues, ou je pouvais au bas mot laisser ma liberté et peut être ma vie.

Certes j' aurais pu faire le dos rond, refuser provisoirement d'honorer mes dettes, mais il eut fallu expliquer, m'excuser, promettre, ce que je me refusais à faire, car j' aurai ainsi perdu la face et j'étais fier... trop.

Mon attitude intransigeante qui n'était que de l'orgueil mal placé, une peur ridicule de devoir déroger à ma parole, une parole ordinaire qui n'impliquait rien de grave, et pouvais sans problème être allongée dans le temps, m'obligea à prendre des risques inconsidérés pour rembourser et personne ne sut rien jamais, hormis mes complices, de mes dangereuses pérégrinations hors-la-loi.

Le plus difficile fut de franchir le pas, moi qui par principe avait toujours refusé de voler quoi que se soit, même pas un bonbon, notamment dans les petites épiceries de village qui l'été embaumaient du parfum de ces friandises. la peur de me faire attraper et surtout la honte qui s'en suivrait était le plus efficace des freins.

Mon frère lui, déjà, n'avait peur de rien et se régala de bonbons volés, en me m'en offrant que trop peu à mon goût.

Mais entre un vol mesquin d'un bonbon et plusieurs millions, j'y vis la différence entre le tâcheron et l'artiste. La difficulté, le calcul des risques, le danger, la tension, l'adrénaline, la juste rétribution de tant d'efforts, le sel de la vie, le salaire de la peur. j'y pris goût, mais pas en goinfre. je fis un nombre de coups limités mais juteux, comme il sied à un gourmet, limité par sa crainte du gras et de la goutte.

Le soir nous avions nos habitudes dans un restaurant tenu par un Corse. un étudiant en médecine, fils de notable, dont le père pour l'occuper, lui donner le sens des responsabilités, lui avait acheté cette affaire, à deux pas de la faculté.

Or notre ami ne savait pas gérer ses affaires. il faisait crédit sans rien noter, ni penser à se faire rembourser, oubliait de faire ses achats pour le repas de midi quand il rentrait tard de bringue ! . le cuistot, était obligé d'ouvrir des boîtes de conserves et le chiffre d'affaire s'en ressentait.

Il s'était mis dans la tête de se refaire la cerise en montant des parties de poker et comme c'était notre ami et qu'il nous l'avait demandé comme un service, nous étions venu bien sûr. Lole avait suivi. Nous aurions sans doute été moins prompt à lui rendre service s'il avait fallu décharger un camion de charbon.

Et les parties commencèrent. beaucoup d'étudiants Corses, argentés ou non. des truands, des fonctionnaires, des professions libérales, leurs seuls points communs étaient leurs origines géographique et leur amour du jeu.

Il y avait des gens plus ou moins sympathiques, mais dans l'ensemble, ce se passait bien. nous étions respectueux, les uns envers les autres. à part ce bonhomme que je n'aimais pas: d'abord c'était un maquereau! Et j'ai toujours détesté cette engeance, un chafouin, vicieux comme une vieille pute qui trouvait toujours le moyen de s'arranger sur les coups de cartes. Un mesquin. en plus d'un physique déplaisant. une tenue négligée à la limite du sale ! . Entre lui et moi, ça n'allait pas ! . je ne l'aimais pas et c'était réciproque, mais c'était un cousin de mon ami, ce qui le protégeait. il était rare, que je me laisse aller à afficher ainsi mes sentiments, mais là c'était plus fort que moi. je pouvais pas le saquer, d'autant qu'il amenait, sa gagneuse avec lui, ce qui ne se fait pas. c'était une jeune fille très mignonne qu'il battait régulièrement, ne se gênant pas pour la rabrouer, ou la gifler en public, au point que son cousin, avait dû aller à sa table, le prier de tenir ses mains ou de ne plus venir chez lui. la petite avait peur de lui, Lole et

moi, on se la serait bien faite, on en parlait à notre table, mais c' était de payer qui ne nous enchantais pas, on savait où elle tapinait:un coin de rue discret du centre ville.

- Je te dis qu'elle est bonne. si je ne peux pas l'avoir au béguin, je suis prêt à payer.

-Laisse tomber, je lui disais, tu vas avoir des histoires avec son mec, c'est une pute.

...

Parmis tout les gens qui venaient au restaurant, il y avait un copain que je n' avais pas vu depuis des années, mais je le reconnus tout de suite et pour cause. il n'avait pas changé, si ce n'est en largeur. Là il avait pris une ampleur qui le rendait presque aussi large que haut. Il avait eu la polio petit et son corps avait arrêté sa croissance en hauteur. il se rattrapait sur la largeur. Il se mouvait avec aisance cependant, il m'expliqua qu' il venait de recevoir sa nouvelle voiture et il insista pour que nous sortîmes la voir, je le suivis par politesse et ne regrettais pas de l'avoir fait, ça valait le détour une Cadillac bi- colore dont on avait emménagé les pédales spécialement pour ses petites jambes ! .

Puis il m'amena à sa table, tout heureux de me présenter une fille superbe qui semblait amoureuse de lui. je le revis plusieurs fois par la suite, toujours avec des femmes plus belles les unes que les autres.

Il n'avait jamais eu de succès avec les femmes et pour cause. il était en plus d'une timidité maladive et était couvert de boutons d'acné. quand il parlait à une femme, de choses et d' autres, il pensait bien entendu, à la façon dont il devrait si prendre pour la baiser et il lui semblait que ces pensées les plus secrètes étaient entendues de tous, comme s' il avait énoncé à haute voix son projet. alors , il rougissait, bafouillait et quittait la compagnie aussi vite que le lui permettait ses petites jambes tordues.

Il avait du rester longtemps puceau, car il n avait pas assez d'argent pour les putes, qui vu son physique répugnant augmentaient démesurément les prix et je le retrouvais la, apparemment riche et aimé. il avait un secret. je l'interrogeai et fis en sorte qu'il me le confia, après s'être fait prier il me l'avoua.

En fait, il s'était servi de sa maladie et de sa difformité pour s'enrichir; il m'expliqua comment.

Le premier mot fut difficile à obtenir, mais après comme toujours, il me noya dans une foule de détails superflus que je ne lui demandais pas. Les policiers doivent connaître ça, après les négations les plus farouches, l'aveu obtenu, les gens se laissent aller à raconter une foule de détails, peut être pour atténuer le premier aveu.

Il avait tout simplement monté une association, loi 1901, distribuant des produits dont le bénéfice devait permettre d' améliorer la situation des invalides dans son cas, mais l'argent ne profitait qu'à son invalide préféré passant directement dans ses poches.

Il n avait pas fini ses explications que je me voyais déjà, dans sa situation; en effet, en tant que blessé de guerre et invalide, ancien- combattant, je pouvais prétendre à monter, moi aussi, une structure du même ordre.

Restait à trouver des gens dans mon cas qui accepteraient de me rejoindre, moyennant une honnête rétribution mensuelle à ne rien faire. Je me rendis donc, à l'association des Aveugles de France, afin, de pouvoir obtenir des renseignements. La jeune femme qui me reçut était une bénévoles qui venait aider une fois par semaine une demi- journée, avec bien entendu l'accord de son patron qui à l'entendre était un ange.

Puis curieuse elle me demanda à quel titre je m'intéressais à ce sujet.

Je lui expliquai ma situation, la nature de ma blessure et de mon idée de peut être m'impliquer dans cette association.

Elle me félicita de ma démarche à laquelle elle était particulièrement sensible, étant elle

même aveugle. il fallait aider ces pauvres infirmes. elle avait suivi des cours spécialisés qui lui avait permis d'avoir un métier, de sortir de chez elle et de s'intégrer au monde du travail.

Un travail simple d'ailleurs dans ses compétences, mais qui lui permettait de commencer à comprendre le monde abstrait de la bourse et des mouvements de capitaux. c'était passionnant de voir, si elle pouvait dire, tant de millions lui passer dans les mains certains jours.

Et comme le sujet avait l'air de m'intéresser et qu'elle ne devait pas trouver tous les jours un auditoire aussi attentif à ses activités, elle me raconta tout et dans les moindres détails.

Elle était à la fois timide et curieuse de connaître un autre univers que celui ou son infirmité et sa famille l'avait confinée. je la sentais à la fois ouverte et craintive du monde.

Elle était très tactile, par compensation sans doute. quand je lui disait bonjour, sa main s'attardait longuement dans la mienne me touchant légèrement comme pour me deviner. Un jour en partant, au lieu de l'embrasser sur les joues, mes lèvres se posèrent délicatement sur les siennes. elle se recula comme si je l'avais brûlée, puis ses mains se posèrent sur mon visage et en suivirent les contours des joues, du nez, du front, ses doigts se posèrent ensuite sur mes lèvres en épousant les reliefs, comme pour me déchiffrer, puis elle se recula.

-Promettez moi de ne pas me faire souffrir, dit-elle, et sans me laisser le temps de répondre, sa langue remplaça ses doigts sur mes lèvres, les dessinant comme avec un pinceau, puis les écarta et s'introduisit dans ma bouche pour aller à la rencontre de la mienne. Elle embrassait bien et comme elle me dit n'avoir aucune expérience, elle devait être douée naturellement, ou avoir eu le temps d'y penser longuement.

Je la déshabillai lentement remplaçant ses vêtements par des baisers et des caresses. elle n'osait pas me toucher. quand elle fut nue dans le fauteuil, je guidais ses mains vers mon pantalon et les posais sur mon sexe dur.

-Ouvre, lui dis-je, c'est mon cadeau, un nouveau jouet pour toi, déballe le paquet et amuse toi.

Elle défit mon ceinturon et baisa la fermeture éclair. ses doigts parcoururent timidement un piquet de tente et sa toile.

-Rentre dessous lui dis-je c'est la cachette du serpent. à toi de le charmer en jouant de la flûte. je vais t'apprendre.

je baissai mon slip et elle se retrouva les deux mains dessus, à le caresser, le parcourir, le découvrir, le faire bouger et coulisser, elle soupesa mes couilles.

-Embrasse le lui dis-je oui, comme ça, maintenant sort la langue, voilà léche c'est bon ? Et maintenant ouvre la bouche et enfonce moi dedans jusqu'au bout oui et recommence tout, baisers, coups de langue, avalage, maintenant complique et mélange tout.....

Je lui ouvris les cuisses sur le canapé, commençai à introduire un doigt dans sa chatte, elle était trempée. je l'enjambai et me préparais à la pénétrer, le bout du gland déjà introduit.

-Fais doucement me dit elle, c'est ma première fois.

Je la pénétrais doucement, sans la brusquer, l'habituant à cette nouvelle présence, si lentement que d'impatience son bassin venait à ma rencontre, sous ses encouragements.

Pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître, une révélation.

Elle pleura longuement après, me remerciant de l'avoir initiée au plaisir, me jurant une fidélité et une reconnaissance éternelle, me promettant qu'elle ne serait jamais à un autre que moi. toutes ces choses qui sont si agréables à entendre même si on sait qu'à plus ou moins long terme ce sera faux.

Plusieurs fois par semaine, j'allais la rejoindre sur son lieu de travail et la ramenais chez

elle. elle posait tout de suite sa main comme attirée par un aimant sur mon pantalon et me caressai discrètement jusque chez elle. ou bien, si je n'avais pas trop de temps, je trouvais un endroit tranquille et on faisait l'amour dans la voiture ou elle me suçait à fond. Parfois je grattais à sa fenêtre dans la soirée et elle venait m'ouvrir. La première chose qu'elle faisait quand ses parents n'était pas là bien sûr, était de se mettre à genoux dans le hall et elle commençait à me sucer, avant même de m'embrasser. elle était amoureuse de ma bite plus que de moi et de tous les plaisirs nouveaux et inattendus qu'elle lui avait procurés.

Nanti de toutes les informations qu'elle m'avait donné s'en sans rendre compte, je me présentais un jour avec mes amis à son bureau.

Nous nous étions garé dans le sous-sol du vaste complexe commercial du centre-ville, avec quatre entrées différentes. En quittant l'accenteur Lole, Peter et moi, nous-mêmes des masques de clowns et firent irruption dans le bureau. Maîtriser les deux gardiens fut facile, tant notre aspect et nos armes brandies avec détermination les épouvantèrent. ils furent bâillonnés, ligotés et enfermés dans une pièce enchaînés au radiateur. quant arriva la petite, tâtonnant avec sa canne blanche, nous étions assis dans la sale d'attente. elle nous dit bonjour et nous pria de patienter et s'installa à son poste. Lole lui expliqua les motifs de notre visite. je m'étais aspergé d'eau de toilette bon marché, afin qu'elle ne put me reconnaître à mon odeur. Quand son patron arriva, nous le priâmes fermement d'ouvrir son coffre. il le fit sans manières et nous les laissâmes ligotés dans leurs fauteuils. L'opération n'avait duré que quelques minutes.

je n'avais bien sur pas prononcé une parole.

nous étions riches.

...

-Il va finir par me virer cet enclé, dit mon cousin, le petit Michel qui brandissait une lettre recommandée:

-un avertissement ! et pourtant je lui amène des clients, toi-même je t'ai fait ouvrir un compte chez lui, non ? Mais il me demande un rendement de travail que je suis pas capable d'atteindre. il n'a qu'à engager un Allemand, j'y arrive pas. le travail je suis comme tu m'a dit l'autre jour, je crois en ses vertus, mais je suis trop impatient pour attendre la récolte. semer d'accord mais il semble que les fourmis où les oiseaux, où les lapins volent mes graines, où bien il pleut trop où c'est la sécheresse où je suis ailleurs quand ça produit, mais jamais de moisson pour moi.

-Tu es comme moi, croyant mais non pratiquant.

-En plus c'est un enfoiré, un prévaricateur. j'ai eu accès à des documents de la mairie, il achète à tour de bras des immeubles vétustes des quartier Nord, car il sait que l'autoroute va passer par là et qu'il pourra décupler son investissement. il magouille dans tout ce qui peut se passer dans la région, il est en cheville avec des voyous et des hommes politiques. c'est notre cousin Doumé qui m'a fait rentrer chez lui, il lui doit des services. mais si j'avais su que le travail serait aussi dur, je serai resté en Corse élever mes cochons. d'ailleurs il n'est pas dit que je n'y retournerais pas assez vite, si je te donnais un coup juteux combien je toucherais ?

-Il fallu vérifier ces informations.

Effectivement le banquier qui habitait le quartier des hôtels particuliers n'était qu'à deux pas du siège. il s'y rendait le matin de bonne heure au gré de son humeur et du temps, soit en Rolls avec chauffeur, soit en Vélo-Solex.

Depuis quelques jours plus de sortie, plus de jeux. nous nous couchions comme des poules pour être debout à cinq heure du matin. direction les quartiers des hôtels particulier. après un arrêt au troisième sous-sol d'un parking, où nous collions à nos

plaques d'immatriculations de fausses plaques munies de puissants aimants. en cas de contrôle intempestif nous avions les papiers correspondants, mais au nom d'un illustre inconnu.

il fallait choisir un de ses jours Vélo-Solex pour l'enlever.

Dons suivre la météo tout les soirs, si la pluie était anoncée, nous restions a faire la grasse matinée.

Mais les beaux jours, on étaient en piste dès cinq heure du matin , c'était tôt, pourtant nous y étions réglés comme une pendule. Nous prenions la planque au coin d'une rue de son trajet qui nous semblait propice à une embuscade. plusieurs jours nous fûmes bredouilles. On changeait l'endroit de notre stationnement de peur que les voisins ne signalent à la police notre attente suspecte. Un matin, une fourgonnette de gendarmerie vint se garer à nos cotés. nous étions nerveux mais ne bougeâmes pas. ils rentrèrent dans l'immeuble au lever du soleil et ressortirent avec un quidam menottes aux poignets. un autre matin après une vaine attente, nous nous retrouvâmes à la plage, juste au pieds de la statue de David ou se trouvait des bars et restaurants ! . Nous étions en terrasse devant un petit déjeuner bien gagné, bien que notre matinée se soit passée dans une planque sans résultat, quand nous vîmes arriver deux véhicules banalisés, mais que nous savions de la police. en jaillirent dix inspecteurs qui se précipitèrent vers nous, mais heureusement pour s'installer à des tables et déjeuner copieusement. le commissaire Châtelain, alors en charge du grand banditisme était parmi eux. ils rentraient d'une mission secrète nocturne, dont nous ne sûmes jamais rien et eux non plus de nous, car j'avais bloqué la main de Laule qui s'apprêtait se voyant cerné, à mourir en combattant l'arme au poing.

Un matin enfin à un feu rouge où nous attendions le passage du vert, surgit un vélomotoriste emmitouflé. La rue était déserte, nous ouvrîmes la porte arrière du fourgon. un petit coup de matraque et nous démarrâmes avec notre prise.

Nous l'installâmes ligotés et les yeux bandés dans une tente que nous avions planté à même le sol. après m'être assuré du bon état de son installation je descendis en ville au siège de la banque et demandais à être reçu par son frère, me recommandant d'un mot que je m'étais fait établir.

-Monsieur me dit- il, je ne comprends pas. j'attends mon frère comme tout les matins, au lieu de cela vous vous presentez avec un mot de sa main, me disant de vous recevoir toutes affaires cessantes, pourriez vous m'expliquer ?

-C'est très simple monsieur, nous avons enlevé votre frère et ne vous le rendront que contre rançon. j'attends et ne partirai pas d'ici sans elle. dès que je serai en sécurité, je téléphonerai à mes complices et votre frère vous sera rendu dans l'heure.

À ces mots, l'homme devint blanc, il défit nerveusement le col de sa chemise cherchant de l'air.

Merde , pensais-je, il va clamser!

j'eus envie de lui dire que c'était une mauvaise plaisanterie que nous n'étions pas vraiment des bandits et que nous allions le relâcher tout de suite avec nos excuses, mais surtout qu'il ne meure pas , que nous ne voulions la mort de personne que ce n'était en définitive pour nous qu'un jeu, nous jouions à faire les bandits comme dans une cour de récréation, mais que nous n'étions pas vraiment des vrais.

- De l'eau dit- il, vite, derrière vous la carafe.

Lors ce que je revins vers lui un verre d'eau à la main, il avait repris ses esprits et me menaçai avec un revolver.

-Les mains en l'air jeune homme me dit- il d'un air décidé, je vais appeler la police, mais d'abord parlons un peu. vous m'avez bien dit que si vous étiez arrêté, vos complices abattraient leur otage? ne pourrions- nous trouver un accord qui , sans gêner vos perspectives d'enrichissement, serait profitable aux deux parties? je m'explique, je paie

la rançon, mais malheureusement vous ne tenez pas parole et la police retrouve la victime morte ?

je restais interloqué. j'avais eu une bonne idée qui s'avérait fautive à l'usage. là où j'avais l'impression d'avoir innové, à savoir ne pas compliquer les choses en téléphonant menaçant, mettant au point un système compliqué pour la remise de l'argent, sans savoir si la police ne guettait pas au coin de la rue, je me pressentais avec à la fois la nouvelle et la demande, restant présent, avec la personne, assistant à la réunion de la somme et partant tranquille avec; le système m'avait paru simple, infaillible et génial.

À l'usage il s'avérait plein d'obstacles imprévus, que faire ? Refuser d'abattre l'otage eu paru si peu crédible que je ne l'envisageais en aucune façon. le banquier dû voir mon hésitation. je vis son doigt se crispé sur la détente, je le vis réfléchir que s'il m'abattait tout de suite, là dans son bureau, il déclencherait immédiatement des représailles de la part de mes complices qui ne pourraient qu'être favorable à ses intérêts.

Mon coeur se mit à battre la chamade. le sang pulsait dans ma tête. Cependant je réussis à me maîtriser et à garder mon calme, je résistais à la tentation de m'enfuir à toute jambes, il n'attendait que ça pour tirer, le réflexe du chasseur qui tire pour empêcher le gibier de s'enfuir et eut la force de parler tranquillement. je ne sais plus ce que je lui dis, mais cela détourna son attention.

Ce n'était heureusement pas un tueur professionnel et abattre un homme de sang froid n'est pas facile même pour un banquier. en deux pas je fus sur lui, l'empoignais et réussis à le désarmer. cependant dans la courte lutte pour la maîtrise de l'arme, un coup partit qui abattit le grand lustre en cristal qui s'effondra dans un bruit de tonnerre. aussitôt le bureau fut envahi par le personnel. j'eus le plus grand mal à me frayer un chemin vers la sortie. le revolver fermement manié m'y aida grandement.

Je n'avais pas fait cent mètres que les sirènes de police se déclenchent partout et que la rue fût envahie d'uniformes. je réussis cependant à m'esquiver sans ennuis.

-Voilà le problème expliquais- je au banquier, votre frère ne voudra pas payer et fera tout pour que vous sortiez de cette affaire raide mort, avez-vous une solution ?

-L'enculé! dit -il, je sais bien que je le gêne et depuis toujours. vous comprenez je suis l'aîné et même à notre âge, j'ai toujours des prérogatives, il l'acceptait plus ou moins bien jusqu'à ces derniers temps ou je me suis mis en tête de me marier. ma future femme est jeune et veut des enfants.

Elle n'en fait d'ailleurs pas mystère et bien entendu cela fautive tout ses calculs d'héritage. mes neveux, ses enfants, deux ignobles petites crapules que j'ai accepté par solidarité familiale et sa femme qui est une teigne seront dépossédés par la nouvelle situation. il fait ainsi d'une pierre deux coups, en m'éliminant adieu les frais de la noce et ses conséquences. voyons vous demandiez cent millions de rançon, ce n'est pas assez, je vaud plus. que diriez vous de trois cent? nous partageons la différence, moitié - moitié, cent cinquante briques pour moi pour mes faux frais, je vous dirait à qui les remettre, je vois bien que j'ai affaire à des gentlemens qui n'ont qu'une parole, messieurs, vous pouvez m'enlever ce bandeau, dorénavant nous sommes associés.

Nous déplaçâmes le frère félon dans toute la ville avec sa mallette, le suivant depuis des endroits stratégique à la jumelle, le déplaçant d'une cabine téléphonique à l'autre; il était suivi par plusieurs voitures de police banalisées; on réussit à le précéder sur la grande passerelle à voie unique qui même vers l'autoroute. c'était l'heure des grands embouteillages, la première voiture des flics était à cent mètres, dans le ciel un hélicoptère surveillait; quand nous arrivâmes à l'endroit convenu, Lole et moi quittâmes la voiture, bloquant toute circulation et allèrent au devant de lui. Surprit il nous remit la mallette, les flics se précipitèrent hors de leur véhicule sans aucune discrétion l'arme au poing. nous déroulâmes des cordes que nous accrochâmes à l'arrière de sa voiture et descendîmes en rappel. une moto nous attendait nous bondîmes dans les embouteillages

et par les trottoirs et fûment rapidement hors la vue jusqu'au grand parking ou, en deux minutes, débarrassé de nos tenue de sport, nous étions en costume cravate dans la foule des hommes d'affaire. l'hélicoptère nous avait suivi, mais il tourne encore.

-Passez les au détecteur dit le banquier, tempérant notre joie. c'est bien ce que je pensais, ils sont marqués! regardez dans le coin haut à gauche, inutilisable! pour quelques billets ça passe mais faites un dépôt ou un gros achat et vous êtes morts.

-C'est vous qui êtes mort, mon cher banquier. il est évident que votre frère fera tout pour que vous ne soyez pas libéré vivant. Là sous l'effet de la colère: d'autres vous aurait déjà découpé en morceaux! Nous, nous allons réfléchir, comment pourrions nous procéder ?

-Vous allez me mettre en rapport avec le fondé de pouvoir de notre banque. c'est lui que je charge dorénavant de réunir les fonds dit le banquier trempé de sueur. nous court-circuiterons mon frère. je vais vous faire immédiatement une procuration dans ce sens.

-Ca ne résout pas le problème de la police.

-J'ai trouvé dit- il, nous faisons pas mal d'affaire avec l'Afrique du sud, des diamants! voila une marchandise anonyme et infalsifiable. il faut vous procurer un déflecteur d'angle pour déterminer si nous n'avons pas affaire à des faux et le tour est joué, quand à la revente, je me charge de tout. j'ai des relations à Amsterdam qui vous prendront la marchandise à un bon prix.

-Reste le problème de la livraison, dit Peter, qu'est ce que tu vas inventer ? Le sous - marin ou l'avion?

- L'avion ! dis-je voilà la solution, ça c'est une idée; voyons combien pèse trois cent millions de diamants ?

Au jour convenu, le fondé de pouvoir se rendit après moult déplacements dans un hôtel du centre- ville, où il trouva une cage contenant deux gros pigeons voyageurs, les plus costauds que nous ayons pu nous procurer et il attacha à leurs pattes deux petits sachets de cuir contenant les pierres. Quinze minutes après, nous les recouperions chez un ami colombophile qui eut ainsi des graines pour plusieurs années.

Après vérification, on libéra le banquier en lui remettant sa part de pierres comme convenu. il avait tout le temps de les planquer ou il voulait ! . avant de faire sa réapparition officielle, il nous fit des adieux touchants.

-C'est con, dit Peter, de laisser tout cet argent partir ainsi, cent cinquante briques qui prennent la porte dans la poche d'un autre.

-Fanfan a raison, dit Lole, une parole c'est une parole dit Laule, n'empêche que c'est con.

-Oui mais on s'est fait un ami.

...

Nous fêtions notre succès au carabin. plusieurs fois, nous avons décliné des invitations à jouer. Lole avait promis de renoncer au poker, maintenant que nous étions riches. je l'avais convaincu que de trop grosses pertes liées à son entêtement, pouvaient nous désigner à l'attention de curieux et de balances, aussi le laissais- je refuser à chaque fois sauf pour de petites parties amicales.

Le chafouin arriva de l'arrière -salle un peu éméché, un gros cigare aux lèvres.

-Mon cousin ne veut pas que je joue quand j'ai bu, mais je n'ai pas bu. c'est injuste et vous, on vous voit plus au flambe? fauchés? bande de minables, de gagne -petits, de pue- la- sueur, quelle est votre excuse pour ne pas monter au front? je vais vous le dire, vous n'avez pas de couilles et de petites bites. Dur dans ces conditions de faire jouir une femme. Moi j'ai les deux et d'ailleurs j'ai mieux à faire de ma soirée que de la passer avec de pauvres types comme vous. Je vais donner campo à la petite pour me la réserver que pour moi. vous avez vu comme je l'ai dressée? elle me mange dans la main. j'en

fait ce que je veut, je lui chie dans la bouche, elle avale ma merde et me dit merci pour ce délicieux repas, je l'ai dressé comme ça.

Et il s'éloigna titubant. je posais ma main sur le bras de Peter pour le calmer. je le sentais bouillir, on entendit un bruit de gifle.

-Enculée, salope. tu me tiens tête, tu te rebiffes, je vais t'apprendre à vivre moi!

Il l'avait coincée contre le mur et lui écrasa son cigare sur le lobe de l'oreille. j'étais le plus près. en deux pas je fus sur lui, je lui mis une gifle derrière la nuque qui l'envoya valdinguer à l'autre bout de la salle où il resta prostré.

- Descendons le à la cave, on va le finir discrètement, mais en le faisant souffrir un peu, cet enculé , me dit Peter.

-Tu me l'as tué ! dit son cousin jaillissant de l'arrière salle, non ça va, il respire. Je lui avais pourtant recommandé de ne pas jouer avec des mariolles et de rester dans sa catégorie, mais c'est plus fort que lui. il faudrait peut être l'amener aux urgences? fait voir ton oreille toi dit il à la petite. c'est rien, mais tu devrais le quitter. un jour il va te tuer. il tient de son oncle qui est fou. . .

c'est un taré ? mais mon oncle me l'a confié. Ne me mettez pas la honte en le tuant chez moi, laissez le partir. je réponds sur moi qu'il n'y aura pas de représaille de sa part.

Un ami se dévoua pour le ramener chez lui, il était sonné, amorphe, je lui avais mis une gifle à assommer un bœuf.

La petite s'était réfugiée dans l'arrière- cour jardin, elle pleurait assise sur une chaise, je m'approchais d'elle, ses sanglots redoublèrent elle s'accrocha à moi me serrant dans ses bras.

-Je suis une moins que rien, je n'ai pas le courage de me séparer de lui; il me tient avec l'héroïne, tout les jours il me donne ma dose, regarde!

Elle me montra ses avant- bras plein de traces de piqûres.

-Merci me dit- elle d'avoir prit ma défense. c'est un fou :il est méchant mais il me tient, sans lui je suis perdue, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance.

J'avais bien une petite idée, mais ma timidité et ma politesse m'empêcherent d'exprimer mon opinion.

Elle referma ses bras sur moi et hoqueta et sanglota de plus belle. ses enlacements et frottement répétés eurent sur moi de l'effet. elle s'en rendit compte.

- Vous avez été très gentil avec moi, c'est rare, j'apprécie. une petite pipe te ferait plaisir ?

-Tu as devancé ma demande lui dis-je en lui montrant mon engin déjà sortis. je ne voudrais pas avoir l'air d'abuser, lui dis-je pendant qu'elle commençait à s'activer, mais j'ai deux amis qui t'ont défendue aussi, dont un qui est raide- dingue de toi.

-Envoie moi- les dit-elle, l'amoureux en dernier. je vais le gâter. j'ai tellement besoin d'affection.

-Lui de l'affection, il va t'en donner plein le cul si tu veux, allez parle plus, suce!

Pensant à mes amis qui espéraient leur tour je me contentais d'une petite pipe rapide mais délicieuse. elle savait y faire la bougresse et semblait avoir un apétit d'enfer, tant elle m'enfourna et m'avalait avec gourmandise matinée de reconnaissance mouillée, un cocktail délicieux.

-Si un jour , elle me dit, si je te faisais toucher beaucoup d'argent, pourrais-tu me débarrasser de lui définitivement?

je ne lui promis rien, si ce n'est de faire de mon mieux. alors , en disant qu'elle me faisait confiance, elle me raconta une histoire intéressante...

...

Laule fut rapide. mais le tour de Peter se prolongeât plus que de raison. nous l'avions

même oublié et commencé une petite partie de poker, quand il revint le sourire aux lèvres.

-Je le savais qu'elle avait un faible pour moi, nous dit-il, elle m'a donné le cul, presque neuf, c'est un signe qu'elle a une attirance pour moi non ? Je me suis régala et elle aussi; je vais tuer ce chafouin, elle est d'accord pour devenir ma gagneuse.

- Tu ne va pas te lancer dans le pain de fesse lui dis-je. on a du fric non ? Si tu a envie d'elle tu la paies et pas d'histoire. le monde est plein de beaux culs. ne t'emboucane pas avec une pute, droguée en plus, tu es un braqueur.

...

Une fois encore, je vérifiais les dires de la petite pute, pris des renseignements qui confirmaient ses informations, puis j'avisais mes deux associés qui s'étaient tenus irréprochablement, à la suite des deux premières affaires, suivant à la lettre mes instructions.

je les prévins que l'affaire était plus délicate et surtout plus dangereuse. que là ce n'était pas de la prison qu'on risquaient en cas de cafouillage, mais une balle entre les deux yeux.

Mais que la farce, valait bien la sauce.

j'eut leur accord de principe et nous commençâmes les préparatifs.

J'aimais cette ambiance qui tenait du départ en expédition, comme quand, petits, sur le lit de notre chambre, on préparait des expéditions imaginaires, avec le catalogue de Manufrance. la tente, les frigos à pétrole, les pièges à ours, les fusils et munitions, les troussees de secours, les vivres. tout y passait dans d'interminables listes jamais finies.

Il fallait tout noter, résoudre les problèmes, se renseigner, minuter, prévoir l'équipement, les véhicules, les fausses plaques d'immatriculation, les faux papiers, veiller à l'entraînement de tir, pour s'accoutumer aux nouvelles armes que nous venions d'acheter, mimer des situations, prévoir les réactions: que ferions nous dans ce cas la, ou dans cet autre etc. etc.

Mes partenaires étaient calmes et déterminés, sachant que nous n'avions pas le droit à l'erreur. un jour je nous estimerais prêt et pas avant. j'avais déjà refusé une date qui me paraissait prématurée pour notre formation, je commençais à guetter. l'affaire traînait en longueur. nous attendions tranquillement en jouant au cartes comme à l'habitude, quand la petite me donna le feu-vert.

Au jour dit, nous pénétrâmes dans un hagar désaffecté. Lole se mit en position dans un vieux contener sans porte avec un fusil à pompe, Peter grimpa dans la soupente avec un fusil à lunette, quand à moi je me glissai dans la cabine d'une vieille grue. Il ne nous restait plus qu'à attendre.

Ce ne fut d'ailleurs pas très long.

Une voiture rentra pleins phares et vint s'immobiliser au milieu du hangar, une autre arriva en face presque au même moment. quatre hommes en descendirent, deux d'entre eux portaient une mallette, ils l'ouvrirent sur le capot d'une voiture vérifièrent et firent l'échange.

J'aurai préféré que le véhicule qui ne nous intéressait pas parti le premier, mais ils semblaient synchroniser leurs mouvements. je fus donc obligé de les stopper tous les deux. je jetai une poignée de gros clous en croix. Peter, avait fait de même de son côté, les huit pneus explosèrent en même temps.

aussitôt sans leur donner le temps de la réflexion, nous étions sur eux armes braquées les éblouissant avec de puissantes torches. Instantanément leurs mains se levèrent et sur un geste, ils descendirent de la voiture. nous les alignâmes en les désarmant, nos casques intégraux protégeaient notre identité, nous les enfermâmes dans les coffres des voitures et à ce moment là, j'eus la certitude que le chafouin m'avait reconnu. je ne sais pas pourquoi, un pressentiment.

Je lui fis donc signe de venir avec nous. Peter me demanda dans le langage des sourds-muets, dont nous avons appris les rudiments, pourquoi j'agissais ainsi et je lui dis par le même truchement ma crainte. sans hésiter il lui mit une balle dans la tête la faisant éclater comme un melon. puis nous primes les deux malles et partîmes.

- M'a jamais plu ce mec, dit-il dans la voiture.

Ce fut son oraison funèbre.

Restait à résoudre le problème de la pute.

Nous ouvrîmes la première malle, tremblant de fièvre comme Ali-Baba devant la grotte quand le rocher bascule découvrant les trésors, des liasses et des liasses de billets jaillirent.

-Mais il y en a plus que prévu dit Lole, c'est le jak-pot de Monté-Carlo, on a fait sauter la banque.

Il commença à en faire des tas.

-Beaucoup plus dit Peter, un sourire de jouissance au lèvres, c'est la prise de Byzance, regarde, compte!. . . Je prends ma retraite plus tôt que prévu; je vais vous dire maintenant ce que je compte faire; mon frère est parti il y a six mois à tahiti, il paraît qu' il y a plein d' opportunités pour des gas entreprenants comme nous dans les îles, venez avec moi .

-Moi je suis bien ici dit lole, je compte bien m'implanter , devenir quelqu'un d'important, faire même plus tard de la politique, pas directement, mais en sous- main. je vais agir prudemment avec l'argent, comme l'a dit Fanfan. ça je l'ai bien compris mais dans quelques années, vous entendrez parler de moi.

-Quand à moi leur dis- je avec mon Eldorado direction la Suisse, j'ai atteint mon but, ne plus jamais travailler de ma vie et vivre de mes rentes, gentiment, sans attirer l'attention de quiconque.

C' était au fil du temps devenu une véritable phobie pour moi que cette promesse des curés et de la bible: Tu gagnera ton pain à la sueur de ton front. je me révoltais devant cette malédiction et si je n' avais pas pratiqué longtemps, je me souvenais de ces levers pénibles, dans le froid du petit matin, alors que la plupart du temps il faisait encore nuit dehors et que les gens honnêtes n' avaient pas à sortir de leurs lits chauds pour la rue froide, mais rester chez eux à attendre le soleil.

Puis Peter nous apporta la deuxième malle.

On l'avait oublié celle -la.

La serrure résista à Peter qui s'énervait. Lole, l'ouvrit avec une fourchette, elle contenait un paquet qui avait l'aspect de farine.

-Putain, y en a au moins cinq kilos.

Deux bonnes affaires à la suite dont un double, c'est le grand chlem. Le beurre et son argent.

-Tu sais ce que c'est, ce que tu tiens à la mains? c'est ta mort surement et peut être la notre, car à la première dose vendue qui tombera aux mains des flics, ils sauront . Il n'y en a pas deux d'identique, à cause des mélanges. à la première analyse que c' est de celle des Syriens. Alors pour toucher la prime, ils le feront savoir à qui de droit et à partir de ce moment là, il faudra faire gaffe à tout. certes on sera plus riche mais vu les risques encourus et ce que nous avons déjà, ce serait ridicule . et puis moralement, je suis pas d' accord pour vendre ce poison aux gosses.

-De toutes façons, on n'a pas la connaissance, ni les outils pour faire ça, je vote pour la destruction dit Peter.

-Bon deux contre un, je m'incline dit Lole et il alla dans les toilettes, éventra le paquet , le vida et tira la chasse.

-Reste à régler le problème de la pute dit Lole, elle est le seul lien entre l'affaire et nous.

-Pourquoi tu l'appelles toujours la pute ? dit Peter, elle a un prénom.

-Pars ce que c'est une pute et droguée en plus. une planche pourrie. on peut pas lui donner de fric, tout le monde le saurait très vite d'où il vient et je tiens pas à me mettre en cavale, oû faire le coup de feu pour elle. La seule solution est de la liquider, d'ailleurs je suis volontaire, j'y vais tout de suite. personne n'est au courant que nous avons fait le coup, même pas elle. Mais demain il sera trop tard, dès qu'elle le saura elle va se planquer et peut être même nous balancer aux flics par prudence, d'ailleurs je vais me la monter tranquillement en client, je vais la prendre pour la nuit, j'ai de quoi payer et de toutes façons, j'y reprendrais tout après. au moins elle va jouir en voyant le fric que je vais lui donner et moi aussi j'en aurais pour mon argent, d'accord ? Fanfan, me dit -il, deux contre un ?

-Non je vais l'emmenner avec moi dans les îles, elle est d'accord dit Peter, avec moi et si loin, elle ne parlera pas.

-Mais même si tu as raison, ça ne résout pas le problème. au contraire ça le complique. Imagines tu l'amènes dans les îles, c'est le grand amour tout va bien, mais dans six mois, ou dans un an, ou elle va croiser un beau mec qui la fera bander plus que toi, ou elle va vouloir se payer ses doses et elle va reprendre les asperges. pute une fois pute toujours.

-Non premièrement je l'amener sur un atoll, ou elle ne pourra même pas se procurer de l'aspirine, sans mon accord, deux elle est d'accord pour arrêter, elle m'a prévenu que ça sera dur, mais que surtout je ne cède pas. trois je l'épouse, comme ça elle pourra plus témoigner contre moi.

-Contre toi peut être, cavestron, mais contre nous ?

-Si je m'aperçois qu'elle n'est pas fiable, je vous donne par parole d'honneur, que je l'abattrais moi même de ma main.

Ta parole d'honneur dit Lole ? D'accord tu prends l'engagement, mais tu vas assumer, à la moindre merde, c'est toi que je rends personnellement responsable, d'accord ?

-Topez la , dit Peter soulagé en nous tendant la mai. je m'occupe d'elle tout de suite.

-Par ce que tu sais où elle est ?

-Et oui, avec des gabarits comme toi, il faut prendre ses précautions, elle m'attend chez moi à tout hasard.

La semaine d'après Péter et la rescapée nous firent leurs adieux à Marignane, moi je faisais des aller et retour en Suisse. quand à Lole il courrait les boutiques de vêtements et les instituts de beauté comme une cocôte.

Nous retournâmes à la plantation, pendant le retour, je demeurais silencieux, pensant à mon ami et aux circonstances bizarres du chemin que nous avons parcouru ensemble, mon frère le connaissait, mais n'était pas au courant de nos tribulations.

...

Nous ne revîmes plus Peter pendant des années. au début il m'écrivit, surtout, je crois pour me rassurer vis à vis de sa femme. tout se passait bien et puis il me décrivait sa vie paradisiaque et les possibilités qu'il avait et m'invitait à venir le rejoindre, mais trente heures d'avion étaient pour moi redhibitoire.

Quand à Lole au hasard de mes retours en ville, je le voyais à l'occasion, il m'invita notamment pour l'inauguration d'un restaurant qu'il venait d'acheter et m'avait présenté son associé Pierot, celui que j'avis en face de moi, mais nous nous étions à peine entrevu, il portait toujours chemises en soie et bijoux voyants.

Je m'étais marié et installé à Paris. ma vie avait complètement changée. comme je ne connaissais personne dans cette ville, à part mes deux cousins qui s'appelaient Fanfan tous les deux, je ne fréquentais que des relations nouvelles, aux antipodes de mes

précédentes, dans le milieu de la mode et de la vie artistique.

Mon premier cousin était le borgne, le fils du prêtre qui nous faisait si peur quand nous étions petits ! . il habitait un château en grande banlieue et avait fait placer sur la porte d'entrée de sa maison, les armoiries de la famille qu'il avait fait voler par un maçon mercenaire une nuit d'orage.

Il connaissait mon pedigree par cœur et me dit des choses que moi même j'avais oublié. A croire que je l'intéressait particulièrement, et qu'il avait de bonnes sources pour ses informations. Il avait des part dans des cercles de jeux dans la capitale et me proposa de me parrainer, tout en me le déconseillant, mais je déclinai son offre. le jeu ne m'intéressait plus du tout.

Son activité était mystérieuse. il se disait dans l'import-export, mais des mauvaises langues au village sous entendait qu'il faisait partie des services secrets et dirigeait un réseau politico-maffieux en Afrique, sous les ordres direct du président de la république.

Le deuxième, c'était Fanfan le mac, on l'avait appelé comme ça, par ce qu'il avait commencé ainsi dans la vie active si l'on peut dire.

A seize ans il faisait la guerre à sa sœur qui avait la cuisse trop légère pour l'honneur familial et comme il n'arrivait pas à la corriger de ce penchant, à part de la tuer, les coups s'avérant insuffisants, il l'avait mise au tapis.

Ainsi ils étaient contents tout les deux, car elle adorait la bite même gratuitement, alors avec de l'argent en plus..., puis il prit une deuxième gagnée, que sa sœur avait formée sur le terrain, puis encore une autre et prospéra dans ce domaine. à part ça , il était très gentil et avait le sens de la famille. quand il avait été à l'abri financièrement, il avait marié sa sœur à un cave qui était amoureux d'elle et ne voulait pas régulariser ne sachant pas qu'elle faisait la pute, il du s'exécuter sous peine de sanctions de la plus grande rigueur.

Il avait une boîte de nuit et était bien introduit dans le Milieu et dans divers trafics e, il me proposa si j'étais intéressé de me présenter à ses amis. Mais la aussi je déclinai l'offre. le monde des gangsters m'était dorénavant étranger. moins j'aurai de liens avec eux, mieux je me trouverai. Je faisais mes petites affaires tout à fait légales seul dans mon coin ne demandant rien à personne. n'ayant surtout besoin de personne, sauf de temps en temps d'une visite à mon coffre en Suisse.

...

Quelques mois plus tard, je reçus une lettre étrange de sa part:

gare de lyon 150I direction Melun, signe Lole,

bien sûr je m'y rendis. il n'était ni sur le quai, ni dans le train, néanmoins, je montai et pris le départ.

Il était sur le quai à la première gare et vint s'asseoir, trois sièges plus loin. pas un mot, pas un regard. la gare suivante, il descendit, je le suivis mollement. nous longeons le train à dix pas l'un de l'autre, je le vois espionner les voyageurs qui sont descendus, le quai est désert, il remonte et me fais signe de le rejoindre.

-Ca va me dit-il, on est seul !

-Seuls au monde, toi et moi, mon rêve, dis-je en rigolant.

-Tu prends toujours tout à la rigolade, mais c'est sérieux , dit-il. . . , j'ai fait une connerie, me dit-il en préambule.

-Je t'écoute, lui dis-je, m'attendant au pire.

-Tu te rappelles notre affaire ? quand toi et Peter étiez d'avis de balancer la came. j'étais pas d'accord, mais je me suis incliné. de toutes façons, toi, tout ce que tu m'as dit, tu avais raison. en t'écoutant, j'ai recolté la fortune, c'est pourquoi j'avais décidé de toujours t'écouter et bien ce jour là, j'ai pris les ciseaux de cuisine, j'ai ouvert le sachet devant vous et j'ai commencé à le jeter dans le cabinet et la va savoir pourquoi ? la

fatalité ! il y avait un seau de ménage juste à côté, vide et sec. mon poignet a deviné légèrement et la farine a atterri dedans. j'ai tiré la chasse et brûlé le paquet vide, vous avez tous cru que c' était fait. moi je me suis dit, que j' aurais tout le temps de le jeter, le lendemain à tête réfléchi. mais le lendemain je l' ai rangé dans un coin et oublié.

Je te dirai pas les difficultés qu' on a dans la soupe de luxe. je t' ai pas déplacé pour te parler de mon boulot, mais sache que ça demande un investissement très lourd et que j' ai été dernièrement à bout de souffle au niveau financier; alors j' ai ressorti le paquet et pris bouche avec certains. j' en ai un peu vendu, mais, très vite je me suis rendu compte de certaines coïncidences, des gens qui devaient être là et qui n' y étaient pas et d' autres que je n' attendais pas et qui resurgissaient d' un coup, ça m' a paru louche. j' ai fait mon enquête et il apparaît que je fais de l' ombre à Pascal -Napoleon, tu sais qu' au poker j' avais déjà des problèmes d' incompatibilité avec lui. alors comme tu le connais bien, c' est ton cousin, non? je me suis pensé que tu pourrais te mettre en rapport avec lui et m' arranger le coup, je saurai me montrer conciliant.

A mon idée, tu devras venir vite, par ce que ce n' est pas un patient et que moi je ne suis pas un calme non plus. si j' ai la certitude qu' il veut m' allumer, je le dessoude avant.

Tu as un avion ce soir, rends moi service, viens.

-Je viendrais mais, je suis pris là tout de suite. je vais prendre le train de nuit et dès demain matin, je m' occupe de ça.

Je voulais surtout éviter de prendre l' avion.

J' arrivais à Marseille le lendemain matin à l' aube. je déjeunais au bar du Terminus, quand un crieur de journaux proclama, la réouverture de la guerre des gangs. On avait retrouvé un truand abattu sur les quais. il lui manquait une grande partie de la tête arrachée par un chargeur de 11. 45.

La photo de Lole souriant tronait en première page. si j' avais pris l' avion, tout de suite, peut être?

Je repris le premier train pour Paris sans même avoir quitté la gare.

Quand je pense au nombre de gens de ma famille, ou de mes amis qui sont morts de mort violente, les doigts, ne me suffisent pas pour les compter, même si je tiens compte de mes doigts de pieds.

Si j' étais rentré avec lui, le soir même en avion...

...

La visite des viviers finie, nous allâmes manger dans un restaurant des environs. Le Chleu tapota gentiment les fesses de la serveuse qui vint prendre la commande.

-On sent que tu as tes habitudes ici ! dit Tibère.

-Ici ça dépeint des heures, c' est un resto où c' est un bordel. Mais, ce sont les mêmes filles qui servent et je suis client des deux.

-Et maintenant , dis-je, le repas terminé, à l' usine !

Ils protestent tous que c' était à l' autre bout de l' île et qu' on en a assez fait pour la journée. Que d' ailleurs, le bordel allait ouvrir incessamment sous peu, que les serveuses sont jolies et aguichantes et sans doute bonnes putes, que ce serait impolis de partir avant le coup de l' étrier, qu' on ne vit qu' une fois et que demain l' usine sera toujours là, alors une petite turlupe de plus ou de moins...

Mais devant mon insistance ferme ils durent plier bagages, mais en ronchonnant.

Nous traversâmes l'île jusqu'à ce qui ressemblait à une grande rivière, que nous passâmes sur un pont en bois jusqu'à un port où étaient rangés des dizaines de chalutiers.

Tout y était désert, nous traversons une petite ville et sommes bloqués dans une rue par un gros 4X4 Américain garé devant un bar. C'est plein d'hommes qui gesticulent. Ça va, ça vient, ça crie. Ils nous regardent de travers. J'entends dire Gringos d'un ton méprisant. Ce sont des pêcheurs en grève qui s'impatientent devant le refus du gouvernement de négocier et organisent une manifestation musclée dans la capitale de l'état. Nous attendons un temps raisonnables, puis Pierrot se lève par le toit ouvrant et klaxonne longuement. Devant l'absence de réaction, il sort un gros revolver ostensiblement, sans menacer personne et il tire un coup en l'air. Les gens sortent en groupe, énervés et nous regardent dubitatifs. Avec l'arme, il leur fait signe de dégager, ils comprennent qu'on n'est pas là pour négocier et l'un d'eux s'engouffre dans la voiture bloqueuse qui démarre en trombe, nous libérant la route.

Le gardien de la fac est introuvable, il est parti avec les clés de l'usine. Nous voyons l'usine de dehors. Un beau bâtiment moderne. Après une enquête de voisinage, il apparaît que le gardien est parti à la pêche. Je commence à rouspéter de ce manque de sérieux. Je suis venu pour ça et le gardien n'est même pas prévenu. Ce dilettantisme commence à m'exaspérer. Si on continue à ce train, dans dix ans on sera toujours sur place.

-Je l'avais pourtant prévenu, dit mon frère, mais ici c'est les tropiques, alors....

En fait depuis que je suis arrivé, on n'a eu qu'une seule réunion concrète, la première, après ce fut des bis -répétita sans intérêt. Je n'ai vu ni poissons, ni langoustes, ni gambas, les viviers ne sont pas finis et l'usine est inaccessible pour cause de vacances scolaires. L'avion est en panne. Le bateau qui doit nous amener, est dans les îles, en mer on ne sait où, ni quand il va revenir, tant qu'il aura du fret, il cabotera.

On tourne en rond, je commence à ne pas aimer l'ambiance et je le dit à tous, montrant mon mécontentement devant ce dilettantisme généralisé.

...

Je commençai à trouver le temps long et à m'impatienter, heureusement que j'avais ce rendez-vous qui allait me changer les idées.

Le soir, je trouvais sa voiture à l'endroit convenu. Elle me dit à peine bonsoir et démarra de façon brutale. Je la sentais nerveuse. Après quelques kilomètres et un minimum de paroles, elle stoppa la voiture devant la grille d'une propriété.

-Prend le volant, me dit-elle, je vais ouvrir.

Nous allâmes jusqu'à une petite crique que dominait une maison illuminée.

-C'est là, me dit-elle, mais c'est un peu tôt pour arriver chez les gens, non?

La lune était pleine. Il faisait chaud malgré le petit vent marin. Je me garai dans un bosquet de palmiers et de plantes qui nous dissimulaient des alentours. Elle ouvrit sa portière et bondit vers l'eau en se déshabillant et me faisant signe de la suivre. Elle plongea et s'éloigna vers le large. Moi, pas très rassuré, je pataugeais mollement dans un endroit où je savais avoir pied.

-Tu n'as pas peur des requins, lui dis-je?

En me contentant de barboter près du rivage.

-Non, il n'y a pas assez de fond ici, et ils ont peur des crocodiles ! Non je rigole. Par contre méfie toi des poissons -torpilles qui se cachent sous le sable. Si tu leur marche dessus, ils te piquent, mais ce n'est pas très grave : juste quarante de fièvre et quelques jours à l'hôpital. Tu t'en tires si tu as quelqu'un pour t'y amener rapidement.

Après un moment qui me parut interminable, elle crawla vers moi et m'enlaça dans les petits rouleaux de vagues, se collant à moi gluante comme une algue. Sa bouche mordit la mienne, me faisant presque mal et sa langue s'enfouit dans ma bouche aussi profond qu'elle le pu. En subissant sa fougue et ses baisers, je la ramenai vers la terre. J'étais plus grand et marchais de rochers en rochers évitant le sable et les poissons -torpilles. Elle se laissait traîner, flottante, abandonnée. Nous roulâmes l'un sur l'autre dans le sable, le corps encore dans l'eau, éclaboussé par les vagues, nous embrassant, nos mains courant sur nos corps en découverte. Elle était nue, j'avais gardé mon caleçon de bain. Sa main semblait en apprécier et le tissu et le contenu, car elle n'arrêtait pas de le caresser.

-Regarde, lui dis-je, la maison de tes amies a éteints ses lumières. Rentrons !

-Viens t'asseoir à côté de moi, me dit-elle. Tu vois, ce n'était même pas vrai, je n'ai pas d'amies ici, c'était un piège. Tu es tombé dedans et maintenant je vais te dévorer. Laisse toi faire, sois gentil. Ne t'as pas le choix : ou tu me cèdes ou tu rentrer à pieds? Tu préfère ? Avec tous ces bandits qui traînent !. . . prêt à t'égorger, petit Blanc !

-Tu es belle , mais trop jeune, résistai-je, je n'aimerais pas que ta tante puisse me faire des reproches, d'autant qu'ils seraient justifiés. Alors donne moi les clefs nous allons rentrer.

-Ca t'a plu? Avoue ! Ça t'a excité une jeune fille qui t'embrasse et qui te caresse ? et puis pas de risques ! Tu la dépose chez elle et tu va au bordel tirer un coup en pensant à elle. Tu es un lâche?

C'est un accident, tu n'y es pour rien. J'ai eu soudain une bouffée, une envie de faire l'amour et il n'y a que toi de disponible autour de moi. Je sais que tu n'iras pas t'en vanter. Alors disons que je vais te violer. C'est uniquement sexuel, tu n'es pas mon genre d'homme ! Mais je pense que pour ce soir, tu es mon idéal masculin. Alors profite de mon corps gracile de jeune fille !

Elle m'avait agrippé par la ceinture de mon maillot et me tirait vers elle, me couvrant de baisers. Je résistais, puis éclatait de rire et me laissais dévorer.

Nous nous enfonçâmes dans la verdure et nous allongeâmes par terre, sur un mélange de sable et d'herbes. Je commençais à m'enhardir et à la caresser doucement. Elle se blottit dans mes bras, immobile, sous la pleine lune qui éclairait suffisamment pour que je puisse voir les larmes qui coulaient sur ses joues. Sa main enserrait toujours mon sexe, par dessus le maillot.

Son cœur battait comme si j'avais tenu dans ma main un oiseau blessé.

-Qu'as-tu lui ? Dis-je, inquiet.

-Rien ! Rien ! Tu vas me prendre pour une folle ou une salope. Laisse-moi savourer ce moment. Enlève ton maillot. J'ai envie de te prendre dans ma bouche, mais laisse-moi faire, ne me demande rien. Soit mon jouet et pas d'initiative, ni de question, ou nous rentrons. Je vais te faire ce que tu veux et te donner tout le plaisir du monde, mais à mon rythme. Laisse-toi faire. Essaie de ne pas jouir trop vite, quoi que ce ne soit pas grave, je saurai te donner envie de recommencer.

Hier dans la cabine, je t'ai testé. J'ai pris mon courage à deux mains, je m'attendais presque à une rebuffade, mais j'ai vu de suite quand je t'ai pris le bras et y ai collé mes seins que je te faisais de l'effet. En plus tu l'as comme j'aime : ni trop grosse, ça me fait mal, ni trop petite je sens rien.

. Tu sais je suis vierge, j'ai promis à ma mère de le rester pour qu'elle me laisse partir dans l'équipe nationale, et comme nous devons voyager, entre autre à l'étranger, j'ai dû lui donner ma parole solennelle pour obtenir son accord. Je l'ai tenu ma parole, du moins à ma façon. Je vais tout te raconter. Ça va me soulager de pouvoir enfin me confier à quelqu'un, un étranger qui emportera mon secret dans son pays lointain. Détend-toi, regarde, de parler ne m'empêche pas de sucer. Tu aimes ? Moi aussi ! J'aime me remplir la bouche avec un sexe d'homme bien chaud.

De le sentir grossir et durcir en moi me redonne confiance en mes charmes. Je me sens utile, indispensable, désirée, aimée. Si je m'arrêtais maintenant je déclencherais des frustrations, j'en ai le pouvoir et mon bon-vouloir est de continuer, car je sais que le plaisir sera réciproque

-Six mois, six mois que je n'ai pas fait ça. Depuis que je suis revenue. Là je déguste, je savoure, c'est bon, si tu savais... J'y pensais seule dans ma chambre le soir, en me caressant, mais ce n'est pas pareil. Et tu es arrivé, un étranger, mais un peu de la famille quand même et qui à autant que moi intérêt à garder le secret. Dieu m'a exaucée, tu aimes comme je te lèche les couilles ? Tu veux jouir tout de suite ou tu peux attendre ? C'est comme tu veux mais je suis bien là, la tête sur ton ventre, ta bite dans ma main à porté de langue. Je me régale. je savoure. Après tu verras tu me la mettras profondément, tu vas m'éclater le cul de bonheur.

Elle porta ma main à sa bouche la baisa et me suçait longuement l'index.

-Et si maintenant, tu m'offrais un doigt d'apéritif ?

Elle prit ma main et introduisit le doigt qu'elle avait attendri dans son anus.

-Vas y chéri, épouse mon cul, oui suis la ficelle avec l'index, tu trouveras le chemin. J'ai mis un Tampax par précaution, dés fois que tu deviendrais fou, que tu te tromperais de porte. Oui, comme ça ! ...Pénètre lentement, doigte moi doucement, comme ça, oui! Voila, tu y es ! Tu as passé l'anneau, regarde comme ça glisse bien, oh je t'adore, continue, oui, c'est bien oui!, bien profond, maintenant, t'as des doigts carrés de boxeur. Ça je l'ai tout de suite remarqué ! Ceux des pianistes sont plus longs mais plus frêles, on ne peut pas tout avoir, mes en donc deux ! C'est mieux, tu m'élargis, bientôt je serai assez assouplie pour que tu m'enfonces ta bite à fond.

-Tu es trempée, tu dégouline, je vais les enduire de vaseline ça facilitera la pénétration.

-Enduis, enduis bien ! et revient à la cible. Voila ? comme ça, juste à l'entrée ... tu sens la butée ? La barrière ? Une fois forcée, ça va tout seul, ne bouge plus, c'est moi qui vais me l'enfoncer par aspiration, à mon rythme, tu vas voir.

J'aime ce petit jus qui suinte de ta bite, c'est mon miel, je le déguste comme un papillon un nectar de fleur, je pecus le lécher chéri ? Oui ? alors viens dans ma bouche, c'est délicieux !

Tu me régale ! Mon trésor me dit-elle, on est bien, non? On a tout notre temps. Profitons de cet instant, tu vas me prendre comme une chienne sur cette plage. Tu crois que je suis une salope? J'aime parler et sucer en même temps, ça te dérange pas au moins? Je suis pas mal pourtant, qu'est ce que tu en penses? Je suce bien? Tout le monde me dit que je suis une affaire au lit. Tu me diras si je suis bonne? N'hésite pas à être dur. J'aime être brutalisée, force le passage écarte ma chair, écartèle moi, enfonce au plus profond, oui comme ça oui chéri, encore, comme ça bien profond, ho oui doigte-moi profond!

Les doigts c'est bien en apéro, mais la bite c'est mieux! Je vais te mettre la capote et tu va pouvoir prendre ton plaisir. Viens colle toi a moi, laisse moi te guider. Voila tu y es. Pousse, vas-y, encule moi! Enfonce, mets tout! Ho oui encore, plus profond, plus vite! Comme j'aime! Comment j'ai pu vivre sans? Merci! La ne bouge plus, reste au fond, laisse moi onduler autour d'elle, ma danse du ventre te plait? Faisons la toupie, s'il te plait.

C'est si bon! Vas y durcie, gonfle, tends tout à fond, de toutes tes forces, crache en moi... vas y crache! J'explosais dans la capote, oui Je ressens tes longues saccades, tes jets de plaisir, comme j'aimerais les recevoir dans ma bouche et les boire, mais on ne peut pas tout avoir, la prochaine fois, promet moi, j'en ai soif.

Je me retournais sur le dos pour récupérer. J'étais en nage, le souffle court de cette chevauchée entre ses fesses. Je tournais la tête pour la regarder, elle était fraîche à la rose, souriante et détendue. Un sourire de satisfaction sur les lèvres.

elle m'arracha d'elle, l'enleva brutalement

-Tu permets? Me dit-elle, elle se pencha vers moi et fit rouler entre ses doigts le préservatif, elle le renversa et fit couler le sperme dans le creux de sa paume. Elle le renifla et y mit une pointe de langue pour goûter. Aspira

Puis me prit dans sa bouche aspirant les dernières gouttes de sperme , elle retourna la capote dans sa bouche, langue sortie au maximum, y faisant couler tout le jus qu'elle malaxa, me montra mon sperme mêlé de sa salive et l'avalant en dégustant, se léchant les doigts et les lèvres pour y rechercher les dernières traces.

-Il est bon, dit-elle, il y a si longtemps ! Et elle lapa tout ce que sa main contenait et le dégusta en le collant à son palais en y claquant sa langue et elle l'avalait comme une hostie, puis elle prit la capote entre ses lèvres, y introduisit sa langue et dit :

-Bon dieu, dit-elle, quel coup de piston ! Ça vous remet les idées en place ça, et ça redonne le moral ! C'est mieux qu'un massage ou qu'un sauna, tu m'as ébranlé toutes les vertèbres. Un vrai ramonage de printemps, T'es quelqu'un toi, Ya pas à dire : puissant comme un PAC de rugby, ça pousse, ça déménage, on a fait le tour de la plage emboîté l'un dans l'autre. Tu m'as broyée comme un fétu de paille, La prochaine fois je te ferai un cadeau, tu l'as mérité, je ne peux pas te dire. Une surprise, mais tu seras content, c'est quelque chose de rare.

Tu m'intrigues quand même beaucoup, comment tu fais? , Tibère dit que tu n'es pas un voyou, ni un maquereau, tu es donc un escroc. Comment sans travailler assumer un train de vie conséquent, restaurant, voiture, vêtements de marque, le jeu aussi et les femmes, de la bourgeoise cossue à l'étudiante friquée ? Et il n'a aucune indication, ni renseignement, il se perd en conjoncture, mais le fait est. Je l'ai entendu dire à ma tante : Quelque chose, il doit faire, mais quoi ? Même moi, son frère, j'en sais pas .Il est pas bavard, à ma connaissance il travaille seul, jamais rien entendu dire, mais quelque chose il doit faire, il vit bien, se paie ses fantaisies et ne travaille pas. Mystères et boules de gomme.

Maintenant que nous sommes amis, je vais te dire mon secret. Peut être qu'ainsi, tu me diras la tienne ?

...Tu sais, je suis partie à quatorze ans, sur la Terre-ferme dans une école où on pratiquait son sport en faisant des études. Rapidement j'ai été sélectionnée pour des épreuves de haut-niveau. J'étais douée pour l'escrime. J'étais alors vierge de partout, même de la bouche. J'étais encore très gamine avec un corps de femme et surtout très naïve , mon entraîneur qui avait la quarantaine et un gros ventre s'était prit d'affection pour moi, du moins le croyais-je. Quand nous voyagions pour des compétitions, il venait tous les soirs dans ma chambre pour me faire disait-il des assouplissements particuliers. Je savais bien qu'il n'était pas trop normal qu'il s'occupe ainsi, si exclusivement de moi et moins de mes copines, mais il y avait de ma part, une petite fierté à me sentir ainsi choisie et la jalousie de mes copines me ravissait. C'est lui qui m'a tout appris sur l'escrime et le reste. J'avais peur en refusant qu'il ne me renvoie dans cette île pourrie de

marécages puants ou il ne se passe jamais rien et alors adieu les voyages et l'aventure. Alors un soir, il l'a carement sortie devant moi et me l'a enfoncé dans la bouche, sans même me demander la permission. Il s'est fait sucer le salaud, dans toutes les positions pour assouplir mon corps qu'il disait et en tout lieu, voiture, autobus, vestiaire, escaliers, chambres, ascenseurs, jardins, plage, forêt, avion. Il avait un gros sexe boursoufflé et tordu que je trouvais très laid mais comme je n'en avais jamais vu d'autres, je pensais que tous les hommes étaient faits ainsi, pas comme le tien, carimo qui est droit et régulier, un vrai sucre d'orge. Le pire c'est qu'il m'a convaincu de lui donner le cul. Ainsi respectais-je la promesse faite à ma mère. Je serai toujours vierge et lui pourrait prendre son plaisir total. À mots couverts, il me menacerait, disant que certaines étaient moins réticentes à le satisfaire et c'était vrai. Je savais que des copines avaient pour lui des complaisances qui pouvaient menacer ma situation. Dès lors il m'encula dès qu'il en avait l'occasion. Je ne pouvais m'y opposer. Au début j'avais peur et mal mais je dois dire à ma grande honte, que très vite je me mis à apprécier ce traitement et espérais sa visite pour pouvoir en jouir.

J'adorais sa bite et ce qu'il me faisait avec. Mais lui je ne l'aimais pas. Il était gros et gras, suant, répugnant.

Il m'a fait promettre de garder le secret et que si jamais je le trompais, de ne donner que la bouche et le cul. Car il avait des responsabilités envers ma famille et surtout envers les instances dirigeantes de la fédération qui m'avait confié à lui vierge et il entendait, c'était une question de principe, me rendre dans l'état où il m'avait reçu.

Je jurais, je promis tout ce qu'il voulu. De toute façon, j'avais trop peur pour ma carrière, ma réputation et surtout la honte de me retrouver enceinte que je lui ai obéi, mais je l'ai très vite trompé, tant que j'ai pu, dès que j'en avais l'opportunité. Qu'est ce que j'ai pu sucer comme bites dans les vestiaires. Des mecs que j'avais jamais vu, qui ne parlaient pas ma langue, simplement parce qu'ils étaient sympathiques et que je m'ennuyais. Quand l'occasion se présentait pour éviter les traces et les taches, bien sur, j'avalais tout leur sperme et j'en jouissais encore plus après quand le gros-gras m'embrassait sur la bouche. Je m'essuyais bien la langue à la sienne, lui transmettant tout ce que je pouvais de petits spermatozoïdes, c'est dingue non le cul? Tu ne peux pas savoir, du moins j'espère pour toi, quoique, tu sais peut-être pas ce que tu perds, comme c'est bon de regarder une compétition sportive tout en haut sur les cintres, en levrette, sans culotte et se faire prendre par toute une équipe qui attendait à la queue- leu- leu, c'est le cas de le dire, non ?

- La haut, il y a une petite fleurettiste Vénézuélienne, folle du cul qui nous attend pour se faire mettre, sans même un regard pour savoir qui c'est. Seule ma main par prudence s'assurait de la présence de la capote, sans même vouloir savoir à qui ressemble le propriétaire de la bite qui vous fourre, c'était génial. Voilà comment je me vengeais de ce métèque, cet indien aux lèvres lippues de nègre, ce fils de pute, ce métis de race indéterminée, moi la descendante des Conquistadors et maintenant c'est fini, à vingt deux ans, je suis trop vieille, plus assez rapide. Ils m'ont virée comme une malpropre. Pourtant en huit ans, je ne lui ai filé qu'une seule fois la Tchouille et comme il n'était

pas sûr que ça vienne de moi, mais plutôt de lui, il n'a pas fait trop d'enquête. Pourtant, quelle histoire ça a fait ! Il me prenait pour une oie blanche, à son unique disposition. Il avait peur que ça se sache et qu'il soit viré pour détournement et abus de position dominante, je devenais trop indépendante, trop dangereuse, j'avais grandi. Alors, il a tout fait pour me faire quitter l'équipe et il a réussi. Il a le bras long, le salaud. J'ai pourtant rencontrée plein de dirigeants placés au dessus de lui, toute offerte, toute ouverte, sauf devant bien sur, mais ça ils n'insistaient pas trop : ils se servaient de ma bouche et de mon cul à discrétion, promettaient et ne donnaient jamais suite. Plus ils sont hauts placés, plus ils sont vieux et longs à jouir ! Mais j'étais patiente. Je l'ai été en vain ! Il a réussi, il y a tellement de petites nymphettes prêtes à tout, elles aussi pour réussir qu'ils auraient tort de se priver. Je le comprends, mais cela ne m'empêche pas d'être amère et déçue.

Alors, j'ai du mal à me faire une raison. J'ai trouvé l'excuse de ma mère malade pour pouvoir partir la tête haute. Pour tous je passe pour une sainte qui a sacrifiée sa carrière, pour soigner sa mère et s'occuper de sa famille. Tu vois, ce n'est pas vrai, je ne suis qu'une salope malchanceuse. Heureusement que j'ai trouvé mon fiancé. Il a un beau magasin. Moi, je vais essayer de rentrer au casino comme serveuse ou croupière, on verra, si j'y arrive, j'aurai la belle vie.

Il commença à pleuvoir. Au début, cette petite pluie tiède était même agréable mais devant sa persistance, nous allâmes nous réfugier dans la voiture. Elle ouvrit à ma surprise la portière arrière et s'y engouffra. Je m'étais toujours demandé pourquoi dans les films Américains, il y avait autant d'allusions aux sièges arrière des voitures. Pour moi, je préférais m'occuper de mes petites copines à l'avant des voitures. Elles glissaient leur tête sous le volant pour me sucer et moi après j'enjambais la boîte de vitesse pour m'installer entre leurs cuisses et les pénétrer. C'était bien mais ça n'avait rien à voir, au niveau confort, avec ces sièges larges et profonds comme des canapés dans lequel on était presque autant à l'aise que dans un lit. À peine l'eussé-je suivit, que je le compris.

Elle s'installa à même le sol et me prit dans sa bouche, jouant avec mon sexe avec sa langue, y déposant des baisers, me léchant, le prenant pour de longs avalages lents, me recrachant d'un coup pour m'y remettre aussitôt, ce jeu l'amusait et ne me déplaisait pas, j'étais son jouet et elle s'en amusait à sa guise.

-Quand je sors avec mon fiancé, on flirte un peu. Mais pas de sexe, que des bisous. C'est bien simple officiellement je ne sais même pas qu'il a une bite. Mais pas question qu'il m'effleure un sein ou une cuisse et quand ma main par inadvertance touche son sexe, je la retire comme s'il m'avait brûlée et lui, rougit et marmonne des paroles d'excuses. J'en ai envie mais je ne peux pas céder avant le mariage, mais j'avoue que parfois c'est très dur et qu'il me rend folle.

Bon dieu, tu ne peux pas savoir, comme ça me fait du bien, de parler comme ça ! De dire des cochonneries et de les faire. Avec ma famille et mes amies, c'est bien sûr exclu, il faut que je fasse la jeune fille sage, la jeune fille Espagnole, vierge timide et un peu demeurée, alors que je meurs d'envie de me faire bourrer le cul et d'avalier du sperme

chaud et gluant qui dégouline sur mes joues, de m'en masser le visage et les seins, sucer des couilles, mordiller une bite, je m'asphyxie, viens on va s'en payer tout les deux, j'étouffais, tu es ma bouffée d'oxygène.

A la fin de son histoire, j'étais collé à elle, bien enfoncé à fond dans sa bouche, assistant à ma sortie presque entière d'elle, avant que prise d'une faim subite ou d'un remords elle ne me ré-avale jusqu'aux couilles, en me demandant comment une aussi petite bouche pouvait en avaler autant sans s'étouffer.

Sans m'en rendre compte, je la voyais presque comme en plein jour. Je n'y attachais pas d'importance, attribuant cette lumière à la lune des tropiques, et puis j'étais fasciné par le spectacle, c'était très beau à voir, aussi agréable qu'à ressentir, cette douceur brûlante qui me parcourait délicatement, avec conscience et application ne laissant aucun point à l'abandon et revenant sans cesse sur les précédents que j'avais adorés et aimais à nouveau. Je suis un esthète, la beauté me fascine et quand je peux, en plus de la vision être acteur, participant à cette grâce, mon plaisir est extrême, je deviens moi même une partie d'une œuvre d'art. J'appréciai la douceur enfantine de son visage angélique en train de me grignoter la pine, comme un écureuil affamé, mais quand je me renversai sur le dos sur la banquette pour la laisser me finir, à notre aise, je vis une lueur rouge par dessus la crête et pensai à un incendie, mais je la laissai me terminer sans rien dire, crachai à fond dans sa bouche de longs jets puissants, puis m'amusai à la regardes bien jouer avec mon jus et me le présenter comme un trophée en me montrant sa langue sortie chargée de sperme, le mâcher, le laisser échapper entre ses lèvres pour le rattraper à la dernière seconde dans un éclat de rire moqueur et à l'avalier d'une longue lampée.

-J'aime le sperme, comme petite, j'aimais la confiture. Je ne te choque pas au moins? Je m'en tapisse l'intérieur de la bouche et le déguste lentement comme une liqueur, c'est délicieux, je me régale, avec le tien en tout cas, car ils n'ont pas tous le même goût. Certains sont acres, d'autres sucrés, il y en a d'écœurants, et même des qui pue, ceux là je ne renouvelle pas bien sûr. Par contre le tien est délicieux, j'en raffole, il à un gout suave de péché, d'interdit, n'est-ce pas mon oncle? On serait même un peu incestueux que ça m'étonnerais pas, non? . . . On dirait que le péché rajoute au plaisir ?

-Regarde ! L'interrompis-je, en lui montrant la lueur, ça doit brûler quelque part?

-Non, dit-elle, c'est le volcan qui se réveille, rentrons vite !

Une odeur désagréable d'œuf pourri se répandit. Des éclairs lumineux de lave rouge et noire, déchiraient la nuit. Subitement la chaleur était montée très fort. On transpirait à grosses goûtes. L'air était chaud et rare. On avait du mal à respirer. Une neige grise de cendre commença à tomber, faisant disparaître la route, je me guidais tant bien que mal, au pas, sur les indications de la nièce qui tête dehors pour me guider était assise sur la portière. Nous réussîmes à revenir en ville. Partout des gens couraient, affolés, dans tous les sens. Des voitures abandonnées, couvertes de cendres, portières ouvertes s'entassaient d'abord sur les bas-côtés, puis bloquaient la route. La petite ne voulu pas rentrer chez elle à pied.

J'étais devant le palace le plus chic de l'île. Pas dans mes prix. Mais de toute façon on ne pouvait plus avancer. il ne fallait pas que je sois radin pour une fin du monde. J'y louai une suite très au dessus de mes moyens. Qu'ils présentent la note à Saint Pierre.

Je fis monter dans la chambre de la langouste et du champagne.

C'était la première que je mangerais dans cette île.

-Quitte à mourir que ce soit au moins dans les bras de mon amant ! Me chuchotât-elle.

Cette phrase prononcée avec passion et en Espagnol me fouetta le sang de ravissement et me fit oublier un instant notre situation dramatique. Je n'en croyais pas un mot, bien sûr mais j'avais le droit d'aimer la chanson, sans en croire les paroles. De plus arriver au bout de tant de tracas, à être riche et aimé, pour mourir dans la nuit à cause d'un volcan qui était tranquille depuis des milliers d'années, ce n'était tout bonnement pas possible, ou alors, la haut, le scénariste était incompetent.

Je ne croyais pas une seule seconde, que c'était le cas, mais s'il y avait quelque part, un choix de scénario pour fin du monde, à choisir, j'aurai pris celui là. Un décor tropical de rêve et une femme amoureuse et belle. Que choisir de mieux ? Merci dieu !

. -Que j'aime entendre ces jolis mots ! Mais tu ne va pas mourir, la montagne ne va pas exploser d'un coup. On va nous évacuer. Les langoustes vont marcher . je serai riche j'épouserai le perroquet et tu deviendras reine. Tu seras mariée, on se verra en cachette et je pourrai baiser ta petite chatte, j'en meurs d'envie.

-Tu deviens fou ? Qu'est ce que c'est cette histoire de perroquet et de reine?

-C'est de l'humour, parce-que j'ai peur qu'arrivé aux portes du paradis d'avoir perdu les clefs, ce n'est pas sérieux.

-Tu dis qu'on va nous sauver demain ? Ce n'est pas grave, mais serons nous toujours vivants demain? Les routes sont impraticables. Les bateaux sont tous partis en mer par précaution. Ha qu'allons- nous devenir? Tu te rends compte de cette chaleur? C'est inquiétant, non? Et cette odeur de fin du monde. Ça put vraiment ! Mais bouge, réagis ! C'est quand, que c'est grave pour toi? Ho ! C'est la vraie vie ça, ce n'est pas un film, t'as pas peur? T'es sûr de survivre? Énerve-toi un peu, moi je panique et toi on te croirait en croisière. Mais ce n'est pas une attraction facultative? Ça risque d'exploser, on peut tous mourir ! Quoique les autres je m'en fous. Je ne pense qu'à moi et à toi mon amour ; j'ai peur, au secours.... au secours. . . . je t'en supplie, sauve moi chéri !

Elle pleurait secouée de sanglots, blottie dans mes bras, tremblante de peur, se morfondant en annonçant la fin du monde en punition de ses péchés.

-Si c'est pour ça, péchons une dernière fois, proposai-je.

Mais elle me repoussa en se signant, comme elle l'aurait fait en rencontrant Lucifer.

-Tu sais que quand tu pleures ça m'excite?

-Tu, n'as pas honte mécréant, l'heure est au recueillement, à l'examen de conscience.

On voyait dans la chambre comme en plein jour. L'air s'était réchauffé, on transpirait de plus en plus, l'odeur d'œufs pourris grandissait.

-J'ai peur, dit-elle, serre moi dans tes bras, si nous survivons, je jure devant dieu que tu seras mon premier amant.

-Tu ne peux pas prendre dieu à témoin de l'annonce de ton péché c'est un blasphème.

-Alors je retire et dire que je le pensais vraiment. Mais je ne veux pas mourir en faisant un péché, je ne veux pas en plus de cette vie de merde que j'ai eu, aller en enfer, j'accepte difficilement le purgatoire et encore pas trop longtemps.

-Trop tard, on ne renie pas la promesse faite à un mourant.

-Mais quel mourant?

-Moi bien sur, tu viens de le dire ! Mais je te fais grâce de ta promesse pour l'instant, parce-que tu es paniquée, mais après le mariage jure moi que je serai le premier.

-Je te le jure sur la tête de ma mère, la sainte -femme.

Ce marivaudage l'avait détendue. Elle était plus calme. Mon attitude la rassurait. Elle s'était allongée, peu à peu mes caresses la détendait, je la déshabillai en douceur. Mes mains courraient sur son corps, je lui murmurais des mots doux à l'oreille. Elle se laissa aller et oubliant le présent, me pria instamment de la prendre.

-La vie de merde, c'était avant ; pourquoi je t'ai pas rencontré plus tôt. Toi tu sais me rendre heureuse. Fais-moi tout oublier, oui, doucement comme ça, c'est bien. J'aime sentir la dureté de ton amour, et toi tu sens ma tendresse, je suis tendre? Je te veux, oui dans ma bouche, enlève ce plastique et crache, oui dedans, oui. . . . remplis moi bien la bouche, merci.

-Tu sais chéri, c'était la première fois qu'elle m'appelait ainsi, que tu me plais bien et même beaucoup. Tu es un bel homme, élégant et avec de la prestance. Avec toi je me sens en sécurité et tu m'amuses, tu sais me parler, m'écouter, me mettre en valeur. Tu caresses très bien et pour l'amour tu m'as envoyée en haut de l'armoire. y a pas mieux. Si ce n'était cette différence d'âge entre nous.....

Épouse-moi...dit-elle en me tournant le dos. Non, je rigole. je deviens folle, quoi que, on dit de deux pièces de menuiserie bien ajustée qu'elle s'épousent parfaitement. je trouve que c'est le cas pour nous deux, tu me pénètres parfaitement, c'est juste à ma taille, ni trop petit, ni trop gros, ni trop large, ni trop mince, un tenon et une mortaise idéalement couplés. Nous avons tous les deux bon caractère, on s'entend bien, non? Quant à la baise, j'en parle même pas, on sait tout les deux que c'est le pied absolu alors que l'autre, le boutiquier... je doute qu'il soit à la hauteur ? À toi je sens que je peux tout

dire. Rienne te choque, lui il est coincé. En plus, ce serait justice : tu es riche, je suis belle. y a-t-il plus beau couple ? Et j'ai un faible pour toi.

Comment fait tu pour être si calme ? c'est pour ca que tu gagnais au poker ?

Raconte-moi mon chéri, explique ! Je te sens serein, mais tu n'es pas inébranlable, et j'en ai la preuve en main !

Une explosion plus puissante que la précédente m'empêcha de répondre. Elle couina et s'enfouit le plus en moi qu'elle pouvait, sanglotant comme une Madeleine pécheresse qu'elle était. J'en profitai pour lui écartier et lui relever les jambes sûr mes épaules et pour me mettre en position.

-Encore? On vient de finir ! Ce n'est pas le moment, j'en ai plus envie, reste tranquille et prie, mais elle ne cherchait pas à s'échapper, préférant subir le martyre exquis de ma lente pénétration.

-Je m'en fous de mourir, pourvu que ce soit entre tes cuisses, lui dis-je exalté et dégoulinant de sueur et de cendres blanches mêlées.

...

Le lendemain le volcan s'était calmé. J'étais sur les genoux, vidé, le regard vague et les jambes faiblardes, la note d'hôtel astronomique à la main. Je fis un chèque à l'ordre de la société, ils me devaient bien ca ! La nièce rassurée était partie à l'aube en pleine forme, la pluie avait nettoyé la neige de cendre et le vent dispersé l'odeur. La température était redevenue normale.

C'était bien sûr le principal sujet de conversation. Certains évoquait Pompéi, d'autres, le volcan de la Soufrière qui détruisit la ville de Saint Pierre en une nuit à la Martinique, au début du siècle précédent, tuant tous ses habitants par un souffle de chaleur qui les avait tous grillé sur place, sauf un seul, dans la prison . Il avait été condamné au cachot et il fut sauvé par la profondeur de la cellule.

En plus, d'après celui-ci, son incarcération était une erreur judiciaire. C'était la première fois à ma connaissance que ce type d'arrestation avait sauvé une vie.

-C'est bien le seul prisonnier chanceux que je connaisse, dit Pierrot. Merci, les gardiens, devait-il dire en sortant, vive la discipline.

-De toutes façons, on ne risque rien, dit Jean. Les experts du gouvernement qui sont venus disent tous qu'il n'est pas dangereux et qu'il est normal pour un volcan non éteint de se manifester de temps en temps. C'est sans danger.

-Peut-être ? mais les touristes vont prendre peur et partir et ça c'est catastrophique pour l'économie locale , dit Miranda soucieuse de son commerce.

-Oui jusqu'à maintenant on refusait du monde, dit Marc-Aurèle, on va être plus tranquille pour le service au restaurant.

3 OR ROUGE

Le pilote impeccablement sanglé dans son uniforme, nous attendait sur le seuil de sa maison.

De là nous partîmes dans le village des Corses. À l'entrée se trouvait un panneau annonçait :

« Village tranquille. Respectez le calme du lieu, ou prenez vos responsabilités »

Voir le capitaine Mattei qui devait nous emmener dans les îles.

Mon frère m'avait expliqué succinctement que c'était des Cap -Corsois, chassés par la misère, qui avaient échoué dans cette île, s'y étaient plut et petit à petit avaient fait venir leurs familles et des gens du canton avait suivi. Ils étaient spécialisés dans la pêche et le cabotage d'îles en îles. L'interdiction de pêche de Chavez n'arrangeaient pas leurs affaires. Il se mettait donc à notre disposition pour naviguer dans les îles à la recherche de l'or rouge.

Matéi était grand barbu brun, Il avait un anneau d'or dans l'oreille, il ne se séparait jamais de sa casquette blanche galonnée d'or de capitaine et n'était pas bavard. Et tant mieux, car quand il avait quelque chose à dire je le comprenais difficilement, il parlait un vieux dialecte Corse du Cap. Je comprenais déjà mal la langue d'au Delà--des-Monts, très mal celle du Deçà-Des-Monts, et pas du tout le Génois des citadelles. Alors ce mélange de Corse Moyenâgeux et de Pisan.... je devais faire des efforts pour le comprendre.

il écoutait ce qu'on avait à lui donner comme instruction, donnait son avis éventuellement et paraît à la manœuvre, J'appris par la suite que ce silence était du à sa réserve naturelle et à sa méfiance envers les étrangers. Quand il m'eut adopté il fut beaucoup plus bavard et m'apprit beaucoup sur le pays, notamment des histoires qu'on ne trouve pas dans les livres.

Vu la rusticité et l'étroitesse de la cabine qui m'était attribuée, je passais le voyage à côté de lui sur la passerelle. Le temps passant, nous bavardâmes.

-J'ai été obligé de prendre deux matelots noirs, me dit-il, vous comprenez, ça fait des années qu'ils sont avec moi et je ne pouvais pas les laisser à terre. Depuis des semaines qu'on ne travaille pas, à cause de la grève, ils ont des familles à nourrir.

-Qu'est ce que voulez que ça me fasse? Je ne suis pas raciste.

-Vous non, mais ils n'ont pas le droit de débarquer dans les îles, à cause d'une vieille tradition... Leur culture, il y a des années. Quand les Français possédaient les îles à sucre, ne trouvant pas sur place assez de main d'œuvre, à cause de la faible densité de la population et des maladies, notamment la variole qui décimèrent les indiens Caraïbes et les Arawacs aussi bien sur, ils décidèrent d'importer du bois d'ébène, pas qu'eux

d'ailleurs toutes les nations colonisatrices, enfin en l'occurrence c'est eux qui nous intéressent.

Donc Haïti était la plus riche de toutes les îles. Parmi ces esclaves certains se révoltèrent et s'enfuirent dans la montagne, on les appela les neg'-ma'ons, les nègres -Marrons.

Is s'organisèrent en communauté, vivant comme en Afrique, de chasse, de pêche, d'un peu d'élevages et de maigres cultures car la terre des montagnes est pauvre. Aussi de temps, faisaient-ils des razzias dans les plantations. De gros coquillages, les nacres leur servaient de trompette pour les manœuvres, attaques, replis, renforts, etc. . . Où ils trouvaient à piller, détruire, violer, brûler, ils ramenaient leur butins dans leur repère ainsi que les nègres libérés qui devenaient aussitôt leurs esclaves, car c'est dans leur tradition : le plus fort asservit le plus faible.

Les colons ne réagissaient pas beaucoup, ou alors ponctuellement, mais pas assez fort pour éradiquer le système. De temps en temps un nouveau gouverneur arrivait avec des instructions et des troupes et rétablissait l'ordre pour un certain temps. On en fouettait quelques uns, en marquait certains au fer rouge, coupait des mains et des nez, remplissaient les plaies de plomb fondu et autres galipettes, pour les plus graves, on les ecorchait vif pour l'exemple ou on en pendait quelques autres pour l'édification des foules et puis cela recommençait et ça a duré jusqu'à ce que les Marrons fussent assez nombreux pour se révolter contre les Blancs et les exterminer.

En fait c'est plus compliqué que ça et comme nous avons le temps... certains Noirs pour des raisons multiples avaient été émancipés, certains étaient des métis, des mulâtres qu'on les appelle que les blancs avaient eu avec leurs esclaves.

Certains autres avaient rendus des services importants ou étaient libérés par testament. Ils pouvaient même en travaillant se racheter à leur maitres, bref tout ces gens là, s'appelaient Libres- de- Couleur et avaient presque les même droits que les Blancs pauvres. Or quand la Révolution a proclamé l'abolition de l'esclavage, ils ont voulu faire reconnaître leurs droits. Les Blancs ne voulant pas céder leurs prérogatives, il s'en est suivit une guérilla atroce à laquelle se sont mêlés les esclaves qui ayant, de par leur nombre et grâce à la fièvre jaune qui exterminât le corps expéditionnaire de Bonaparte, prit le pouvoir à Port-Au-Prince, purent acheter, moyennant finance et longs crédit, leur liberté à la France qui, plutôt que d'entreprendre une guerre de reconquête coûteuse et sans la maîtrise de l'océan qui était au mains des Anglais, préféra vendre l'île aux esclaves révoltés et dédommager en partie les planteurs ruinés.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là, car les Libres -de -Couleur qui étaient plus évolués, plus instruits, voulurent remplacer en tout point les Blancs et remettre les Noirs dans leur ancienne condition d'esclaves et eux jouer les maitres. Ceux-ci se révoltèrent contre eux et les massacrèrent, après une guerre civile qui dura des années et ruina, notamment par l'incendie, l'île autrefois la plus riche du monde et qui est devenu depuis un des pays les plus pauvre.

Toujours est-il pour en revenir à notre histoire que lors d'une période de répression, avant les événements de la révolution, des Noirs s'enfuyaient en pirogues cherchant refuge dans les îles les plus proches. Là le problème était réglé, puisque les Indiens Caraïbes les bouffaient, par ce qu'ils manquaient de protéines et qu'ils adoraient la chair humaine.

Jusqu'au jour où un captif particulièrement beau fut sauvé de la noyade et du chaudron par la fille du chef. C'était le seul survivant de la tempête et les anciens se disputaient pour savoir avec quelle sauce on le mangerait, quant la fille du chef hagarde interrompit cette passionnante conversation en disant qu'elle ne souffrirait pas de voir ainsi son amour dévoré et qu'elle était prête, si on ne lui accordait pas la grâce de son amoureux, à faire partie elle aussi du menu.

Le chef tenait beaucoup à sa fille et sut devant cette menace convaincre les autres de l'épargner, du moins provisoirement. Tant que sa fille serait amoureuse et que connaissant ses passades, elle se laisserait vite de lui. Son principal argument et qui porta ses fruits, fut l'extrême maigreur de ce fugitif et combien il serait plus profitable à la tribu, bien engraisé dans quelques semaines.

Le captif engraisa si bien qu'il devint le plus fort des hommes de la tribu. Il prit de l'ascendant sur les autres et par l'intermédiaire de la princesse réussit à dominer son beau-père. Aussi quand quelques semaines plus tard, une pirogue de fuyards fut capturée, il s'opposa à ce qu'on les dévora, car parmi eux se trouvait son frère et des cousins.

Il provoqua le chef des gastronomes gourmands en duel et le tua clôturant ainsi la discussion.

Il fut donc décidé de reléguer les noirs à une des extrémités de l'île où ils s'établirent en village. De là ils envoyèrent chez eux des messagers disant qu'ils avaient trouvé un refuge sûr et les Marrons affluèrent. Il y eut bien au début des heurts entre communautés, de part et d'autre, des vols de chèvres ou de récoltes, des femmes violes ou enlevées, jusqu'aux jours où les Marrons plus forts physiquement et de plus en plus nombreux, vainquirent les Caraïbes et les réduisirent en esclavage. La rumeur de cette histoire avec le temps se répandit d'île en île et depuis il est interdit à un Noir d'y poser ne serait ce que le pied. Donc, je garderais, mes matelots noirs à bord, ou nous ne pourrions pas traiter d'affaire avec eux.

Et depuis plus aucune fille de chef ne fait d'objection quant au sort d'un captif, car elle sait qu'elle se mélangerait avec lui, mais dans une marmite et dans le même ragoût.

-Au fait, condoléances pour votre pauvre cousin Luce tué à Aboukir, nous étions à l'époque dans le clan Anglais, mais il reste notre parent.

...

Son bateau faisait une vingtaine de mètres de long. Des matelots indiens et noirs qui parlaient eux aussi bizarrement le Corse, allaient et venaient, vaquant à leurs

occupations, sans un regard ni un mot pour nous. Ils avaient des têtes patibulaires de pirates et je ne leur confiais ma personne qu'à regret.

Le voyage se passa bien, au bout de quelques jours, nous vîmes apparaître un sommet embrumé de nuages.

-Chi Zemo, me dit-il.

On entra dans une baie féerique bordée d'une plage de sable blanc, encombrée de cocotiers. Nous abordâmes à un petit embarcadère branlant et marchâmes vers le village.

Là des indiens de sang pur vinrent s'enquérir du but de notre visite. Ils étaient petits et maigres, presque malingres. Ils nous emmenèrent à une grande maison qui devait être celle de leur chef. Après les amabilités d'usage envers le capitaine et le pilote qu'ils connaissaient, Il nous conduisit à un vivier où se pressaient de belles langoustes. Il donna l'ordre d'en attraper plusieurs et ils les firent griller pour qu'on les goûtât. Bien sur c'était délicieux.

L'ambiance était à la fête. Le ratafia circulait, les indiens dansaient, le chef était réputé d'alcool et de nourriture. Il alluma un cigare tordu et malodorant, les tambours baissèrent d'intensité : la négociation commençait. Il attaqua d'entrée :

-tu sais, Caballero, combien de commerçants viennent me voir toutes les saisons pour que je leur vende mes langoustes? Je ne parle pas des pirates, bien sûr qui vient nous voler notre stock et notre argent. Tu n'es pas au courant ? Voyons, capitaine, notre ami doit être informé des risques non? Alors, pourquoi je te les vendrai à toi, qui est un inconnu ? bien sur je connais Jésus, c'est un parent par alliance. Je connais bien aussi le capitaine Mattei c'est un ami de longue date, mais comme je suis un homme aimable, j'ai plus d'amis que de langoustes. Ce n'est donc pas une raison suffisante. J'en ai même beaucoup trop quand mes viviers sont pleins ? Et quand la saison est finie, bizarrement, les passants se font rares.

-Je vais te le dire pourquoi Grand Chef : ces gens la te paient en or ou en Dollars. Il faut après que tu ailles acheter sur la Terre- Ferme, tout ce dont tu as besoin ou que tu attendes le passage des colporteurs Syriens. Or, moi, tout ça je te l'amène et à moins cher. Tu fais double bénéfice ! Fait moi une liste de tes besoins, avec les prix de l'an dernier, et tu verras la différence.

Ainsi fut-il fait, Miranda me communiquait les prix par radio et, effectivement j'étais beaucoup moins cher en tant que grossiste que les détaillants du continent, ou les Syriens chez qui il se servait habituellement.

-Regarde, Grand chef :

Je fis une démonstration de maniement d'arme, surtout pour leur montrer qu'on en avait et savait s'en servir dès fois qu'ils auraient eu des idées.

- Un Smith et Weston 38 nickelé, tu sais combien ça vaut ? Je te le vends 380 dollars !

C'était deux fois moins cher que le prix, j'y perdais, mais j'avais réussi à attirer son attention, -regarde !

Je tirais sur une noix de coco à vingt mètres et la ratais.

-Arrêtez !me dit Mattei, le palmier est sacré chez eux, si vous l'aviez attrapé, il se serait fâché et la transaction était terminée.

Le prix qu'il me proposa était des plus attrayants par quantité : vingt francs le kilo. Mais il fallait bien sur venir les chercher. Il nous assura un approvisionnement exclusif et régulier. En temps qu'indiens ils n'étaient pas soumis à la nouvelle loi fédérale sur la pêche et ils défendaient avec des fusils leurs eaux territoriales. Les pêcheurs industriels, des pirates, se tenaient maintenant au large, après plusieurs abordages et de nombreux morts de part et d'autres et s'ils insistaient, c'était la marine nationale qui réglait le sort de ces bandits, le plus souvent du Surinam et de Guyana au canon. Personne n'en parlait, seules les langoustes et les poissons voyaient leur ordinaire s'améliorer ces jours là.

Ces gens vivaient presque nus, les filles jeunes étaient belles, mais rapidement enceintes, elles grossissaient et leurs seins qu'elles portaient nus tombaient sur leur ventre.

Les distractions manquaient dans l'île, mais d'après ce que me dit le pilote, l'amour était leur seul dérivatif, avec l'alcool bien sur, une espèce de ratafia qu'ils fabriquaient eux même avec de la canne à sucre et aussi de gros cigares malodorants de leur cru. J'avais essayé d'en fumer un et avait failli en mourir étouffé, quand au ratafia il me brûlait la gorge. Restait les femmes...

J'en parlai à Jésus et lui demandai si elles étaient faciles ?

-Des fois, s'ils te trouvent sympathiques et comptent faire des affaires avec toi, me dit Jésus, ils te proposent des filles. Mais des si laides et que tu ne peux pas refuser par politesse, mais, crois moi, des fois, vaut mieux se branler. Sont pas cons ces sauvages, les belles, ils se les gardent pour eux. Si nous restions quelques jours, c'est eux même, pour nous être agréables qui nous les proposeront. A nous, après, si on en est content de leur faire un petit cadeau en plus, mais là, me dit-il, on repart de suite et on n'est pas encore vraiment en affaire avec eux. Alors à moins qu'on insiste.

Les marins de l'équipage qui venaient apparemment souvent ici, ils y avaient leurs habitudes, on fit sonner la sirène et au bout d'une heure tout le monde était à bord.

On visita ainsi plusieurs îles. C'était pareil partout. On trouvait de la langouste et des prix intéressants.

-On rentre, me dit Jésus, satisfait? Tu vois que je n'avais pas menti ? On vient ici avec mon petit hydravion, on charge et on repart.

On traita cinq affaires, dans cinq îles. L'approvisionnement était assuré, point n'était besoin d'en visiter d'autres. Le filon était bon, restait à le creuser sans provoquer d'éboulement. Dans le dernier village que nous visitâmes, les indigènes pour fêter notre entrée en affaire, après avoir obtenu de ma part un acompte symbolique en rouleaux de grillage galvanisé pour fabriquer des nasses à crustacés, nous offrirent un festin sur la plage avec musique. Ils firent la fête et commencèrent à boire plus que de raison.

On nous amena des gamelles qu'un proposé remplissait à une grande marmite pendue sur un feu, une espèce de plat en sauce, pas très ragoutant dont le fumet déjà ne m'inspirait pas trop.

-Mange, dit-il c'est bon, c'est du rat de cocotiers.

Nous étions assis par terre devant le feu de camp, la transaction était terminée. L'affaire faite à notre entière satisfaction réciproque. Je nous regardais dédoublé, comme si je me trouvais en haut d'un palmier. Pince toi me dis-je, tu rêves ! Tu es assis sur le sable d'une plage, à l'autre bout du monde, tu entends le clapotis des vagues. Tenue tropicale et Panama sur la tête, tu discute avec un chef indien emplumé, avec Errol Flint et le capitaine Haddock en casquettes blanches. Nous parlons de langoustes, d'hydravion, de chalutiers, de pirates (quels pirates d'abord? Il faudra que je m'informe) de prix, de troc.

Tout le monde trouve tout ça normal, sauf moi. Je réalise pas, c'est fou, surréaliste, c'est un autre monde (il y a quelques jours, la neige tombait dans le jardin de mon père) Manque même pas les caïmans et la fée Clochette, pensais-je, en tenant entre mes doigts la médaille double face, double chance, la vierge et saint Cristhophe, porte-bonheur que la nièce m'avait offerte pour mon voyage.

Je suis Peter- Pan ? . . . Je suis Peter- Pan !

...

Quelques jours après notre retour, avant l'aube, mon frère m'amena chez le pilote. Il nous attendait. De la lumière brillait dans son hangar.

-Je suis content, j'ai reçu les pièces comme prévu. Ne fait pas attention à l'apparence, me dit-il. Avec un marteau il débloqua une poulie, on entendit un glissement et je vis jaillir du hangar vers la mer, un engin qui ressemblait vaguement à un hydravion.

-Le moteur est comme neuf, me dit le pilote.

-Mais le reste doit avoir au moins cent ans !!! m'esclamaï-je.

Quant à dire sa couleur, c'était impossible. On aurait dit un meccano disparate. À l'origine il devait être jaune mais il avait maintenant le capot bleu, une partie de la carlingue et les ailerons rouges.

-Je ne monte pas là-dedans, dis-Je à mon frère.

-Mais c'est toi qui as insisté pour y aller, on aurait pu envoyer l'Allemand, il était volontaire et il connaît l'avion, maintenant c'est trop tard, cela nous retarderait je ne sais pour combien de jours, l'avion est libre aujourd'hui, Jésus a des contrats et à cause de la panne il est déjà en retard. N'ai pas peur, il vole tous les jours.

Plus le jour se levait et plus il me semblait délabré.

-Moi qui ai eu une trouille infinie sur Iberia, tu veux que je monte sur ce vieux cerf-volant à moteur délabré? C'est quoi la marque? Blériot?

On s'envola dans un bruit épouvantable et une odeur de friture brûlée. Le pilote me faisait signe avec le pouce que tout allait bien et avec un sourire, il me montra le soleil vers lequel il vira.

Le voyage se passa sans encombre, si ce n'est que cet avion ne me semblait pas très stable et s'enfonçait à plaisir dans tous les trous d'air qu'il pouvait trouver en me soulevant le ventre à chaque fois, il devait lui manquer un morceau d'aile ou un stabilisateur, pas possible autrement. Néanmoins on se posa en douceur. Nous arrivâmes vers l'embarcadère remorqué par un canoë. Je mis le pied sur les planches. J'avais la tête qui bourdonnait d'avoir passé autant de temps dans le tambour d'une machine à laver. Je fis quelques pas instables sur le dur, comme saoul, le silence soudain m'était intolérable ; j'étais comme sourd.

Il me fallut un moment pour me remettre.

Le capitaine Mattei me congratula pour mon arrivée dans cette poubelle et vanta mon courage. Il était là comme convenu, les soutes pleines, attendant mes ordres de débarquement.

Après tout alla tout seul. Nous achetâmes 300 kilos de langouste 181 pièces que nous empilâmes dans la carlingue. Le pilote brancha une pompe à eau bruyante, je devais asperger les bestioles durant le voyage, pour oxygéner notre cargaison mais j'étais plus à ça près, pendant que Mattei déchargeait la marchandise échangée.

Si je comptais le prix d'achat plus les frais, on faisait un coefficient de deux, ce qui vu le chiffre d'affaire était fabuleux.

Pour l'instant, j'avais sorti cinq milles pour les langoustes et deux milles pour l'hydravion.

Soit dix milles Francs de bénéfice, moins les deux milles que nous prenait le Libanais pour mettre son tampon et les frais divers non encore connu, c'était archi -rentable.

Après une petite fête et un repas, nous leur fîmes nos adieux.

Je mis la ceinture, pris le tuyau à la main et espergeais. Le pilote poussa les gaz vers le large. On dit au revoir aux indiens qui s'étaient déplacés sur l'embarcadère et au rat des cocotiers qui continuait sans doute à cuire dans sa marmite. L'avion s'éleva avec difficulté à la limite de la charge possible. Je faisais au revoir de la main aux indigènes

comme un pape, quand Jésus cria un juron à son moteur qui avait des ratés inquiétantes et prolongées.

-VAMOS CON DIOS ! dit-il avant de plonger.

C'est ça pensai-je, vamos et puis pour Dios, je compte vraiment plus sur lui que sur tes talents de pilote.

L'avion piquait vers la mer dans un angle que j'estimais trop aigu pour être honnête. Le flotteur que je voyais de mon côté, je n'avais aucune nouvelle de l'autre, toucha l'eau et s'y enfonça.

-C'est un avion ou un sous -marin que tu pilote ! Lui dis-je pour lui signaler le plongeon.

Il ne me répondit pas. M'entendit-il seulement ? Les yeux fixés sur je ne sais quel cadran, les mains crispées sur le manche, le teint blême, le visage couvert de sueur. A cette vue, je compris que la situation sans être désespérée devait être grave, ou plutôt le contraire, ou l'inverse...ca n'avait d'ailleurs plus la moindre importance. la carlingue commença à vibrer. Sil le flotteur s'enfonçait toujours, avec cet angle, d'ici une paire de secondes, l'hélice allait toucher l'eau et exploser. Le moteur suivrait et puis ce qui resterait de nous, hachés par l'élice, s'enfoncerait dans l'eau bleue du lagon.

-Jésus, c'est le moment de faire un miraclen, dis-je, sans savoir auquel je m'adressais, mais sur le ton d'un apôtre contrit.

Bizarrement je n'avais pas peur, j'acceptais mon destin sans récriminations. J'avais voulu connaître l'aventure sous les Tropiques, je l'avais eu. Je n'avais qu'à rester dans la véranda de mon père en contemplant le jardin enneigé.

Miraculeusement, le flotteur cessa de s'enfoncer et refit lentement surface. Nous pûmes glisser gracieusement comme un cygne mais quand même blessé. Nous arrivâmes doucement vers l'embarcadère.

Les indigènes se précipitèrent glapissant de joie, le chef en tête.

-Vous la baraka, il, en me touchant la poitrine respectueusement. Tous s'approchaient pour nous toucher de leurs mains tremblantes.

Baraka ! Un mot Arabe dans la bouche d'Indiens Caraïbes ; je m'étonnai puis, pensant aux Conquistadors, je compris.

-Pas baraka, lui je, et je montais la médaille de la vierge pendant à la petite chaîne que la nièce m'avait donnée la veille pour me porter bonheur.

-Cette vierge te fera penser à moi, m'avait-elle dit, en souriant coquine, pense que je le suis encore à demi.

Ils reculèrent épouvantés en se signant à répétition.

-Bande de sauvages primitifs dit Mattei qui nous avait rejoints, vous n'avez rien? Par contre votre flotteur droit est abîmé. Heureusement, j'ai de quoi le réparer à bord.

Il ne nous restait plus qu'à décharger et essayer de réparer et repartir, si on pouvait.

On remet les langoustes dans leur vivier en espérant que le lendemain, elle serait toujours là. J'étais inquiet, car comme elles étaient déjà payées, elles pouvaient très bien partir promener dans la nuit.

Je m'en ouvris au capitaine.

-Je ne peux pas prendre les langoustes à bord dit Mattei, je suis trop chargé et pas de place. Nous devons les remettre dans les viviers. Il est à craindre que demain elles ne soient plus là. Si vous réparez vite, ça ira, pour la nuit je mettrais deux hommes de garde au vivier avec des fusils, mais il ne faut pas que la situation s'éternise.

-On va faire ça capitaine, je suis comme vous, si je dois être baisé au moins je ne fournis pas la vaseline, je vais voir Jésus, donnez une forte prime a vos matelots qu'ils ouvrent l'œil, ou nous sommes ruinés.

-Vous avez un revolver? Prenez celui la ! Nous ne sommes pas dans un salon Parisien, ni un club de vacances. Ne serais ce que par politesse, ils respectent qui est fort. Ne vous fiez pas à ces gens là, ce sont des sauvages, ils sont cruels et sans scrupules. Je vais faire éloigner mon navire du bord et faire ouvrir l'œil, c'est déjà arrivé que dans la nuit ils abordent en nageant, massacrent tout le monde, déchargent la cargaison et coulent le bateau au large. Et passez muscade, ni vu, ni connu. Je vous conseille de dormir à bord. Autre chose, pour l'eau rien n'est prévu, ne buvez surtout pas la leur, c'est de la boue, vous seriez malade comme un chien je n'ai que de l'eau de chez moi, je vais vous en faire bouillir cinq litres. Méfiez vous des femmes aussi, menteuses, voleuses et j'en passe.

Il avait un caractère entier et il n'était pas bon ne pas être d'accord avec lui sur quoi que ce soit, mais on pouvait compter sur lui en cas de coup dur.

-Allez vous vous en êtes sortit vivant c'est l'essentiel, venez boire un coup à bord, on avisera.

Il devait être en confiance avec moi, il se laissa aller avec un vieux rhum de sa cave. Très vite il ne fit plus de manières ni avec lui, ni avec moi.

-Nos ancêtres sont arrivés ici, en 1802, 1803, Je ne sais plus très bien, lorsque l'Angleterre a dissout les régiments Corses qu'elle avait levés contre la Révolution Française.

Les miens y étaient déjà, depuis des temps immémoriaux. Nous servions de père en fils, au régiment Royal-Corse en garnison à Naples. Des Bourbons-Sicile, rois de Naples.

Tout naturellement, ils ont combattu les Français un peu partout. En Corse bien sur, mais aussi au siège de Toulon, à Malte, à Naples enfin un peu partout en Egypte ou nous

avons participé à la bataille d'Aboukir, pas de votre côté bien sur, celle ou votre valeureux parent à perdu la vie avec son fils. Encore une fois, toutes mes condoléances.

Quand la Paix- Eternelle d'Amiens fut signée, les Anglais démobilisèrent leurs régiments Corses mais le retour fut difficile et des vengeances s'exercèrent de la part des vainqueurs. Ils étaient originaires pour la plupart du Cap-Corse et ont choisi de s'expatrier avec leurs familles tant qu'ils le pouvaient encore.

Voilà comment nous sommes arrivés dans ce pays.

J'avais accepté comme normales ses condoléances pour le cousin Casabianca, comme si ça c'était produit la veille, d'autant qu'il était peiné d'avoir été dans le camp adverse : le roi de Naples les avait prêté à Nelson pour combattre les Républicains.

-Un contrat est un contrat, c'est sacré pour un mercenaire il faut obéir aux ordres, c'est pourquoi nous appartenons à une nation civilisée, pas comme eux, ici, cette race d'enculés. Naguère, il y a peu ils étaient encore anthropophages. Ils sont arrivés il y a mille ans de l'Orénoque et on envahit toute la région, d'îles en îles. Les anciens habitants, les Arawak plus civilisés, plus doux, ils acceptaient même l'homosexualité, c'est tout dire, n'ont pas pu résister longtemps à ces sauvages cruels. Ils ont trouvé le système pour plus avoir de problèmes. Ils les ont tout simplement boulotés, rôtis enfilés sur de longues perches. Si ça ne tenait qu'à moi, on brûlerait ces villages et terminerait cette vermine puante qui pullule. Imaginez ce qu'on pourrait faire de ces îles au niveau touristique. Regardez ces gros fainéants qui se pavanent, c'est leurs femmes qui font tout le boulot.

-Chez nous il n'y a pas si longtemps ce n'était pas mieux, lui dis-je.

Que n'avais-je pas dit ?

-Nous ce n'est pas pareil. Nous jouons notre rôle d'hommes. Nous protégeons. Personne ne manque de respect à nos femmes. Eux pour un cartouche de cigarette ou une bouteille de rhum, ils vous proposent leurs femmes ou leur fille.

Il était de plus en plus en confiance avec moi et le rhum. Quand j'étais allé dans son village, il m'avait semblé revenir à mon enfance : des femmes tout en noir avec des robes longues à jupon et foulard noir sur la tête d'un deuil éternel, allaient chercher de l'eau à la fontaine avec de grosses cruches qu'elle posait en équilibre sur leur tête et faisaient ainsi la parlotte. Il me semblait revoir ma grand-mère.

-Savez vous que nous sommes apparentés ? En discutant avec votre frère Tibère, nous nous sommes découvert des parents communs. Nous sommes donc petits cousins et comme vous le savez, pour nous la famille, c'est sacré. Vous pouvez donc totalement vous reposer sur moi. Savez vous que l'un des nôtres a été président de la république du Venezuela ? C'était il y a quelques temps déjà, bien avant que ce métis d'indien de Chavez eu été élu, hé oui maintenant on fait voter cette racaille. Pour qui ils votent je vous le demande, pour un Corse? Non pour un Indien comme eux. Bientôt ils vont nous foutre à la porte. Surtout pour faire ce qu'il fait ! Tenez dans mon domaine, vous êtes

bien sur au courant de la loi des trente milles ? Comment voulez vous pêcher la langouste à dix mille mètres de profondeur? Tout ça va mal finir, je vous le dit moi !

Ils avaient tiré hydravion sur la page et le pilote s'affairait avec des outils.

-C'est rien, disait-il je vais pouvoir arranger le coup et demain on vole.

-J'ai réparé, me dit-il plus tard, mais on ne peut pas voler de nuit il faut attendre demain matin pour partir. On va passer la nuit ici, dans une case ou tu préfères remonter à bord? Ce serait plus sûr, mais le chef nous a invités. Il met une case à notre disposition, autant ne pas le vexer, non? j'assure ta protection , me dit il.

Comme il y a ni radio ni télévision, je me suis permis de te réserver une fille pour la nuit. Si elle ne te plaît pas, tu me le dis, je t'en trouve une autre, cadeau du chef.

La fille qui m'attendait dans la case était jeune mais moche et grasse, par rapport à mes goûts. Elle était seins nus et donnait à téter à un cochonnet rose et noir. Je jetai un coup d'œil chez le pilote. Il avait le même genre de modèle et semblait en être content. C'était peut-être leur goût local pour les femmes ? Peut-être que celles qui nous plaisaient étaient pour eux des mochetées. La fille me demanda par signes comment je voulais la baiser. Comme j'hésitais, elle s'accroupit en me faisant signe de venir. Je n'en avais pas trop envie, elle insista gentiment.

-Toi vouloir tchoupie? Me demanda-t-elle.

-Si tu veux, mais pose d'abord ce cochon.

Je me laissais faire assis dans le hamac. Elle le balançait comme un berceau se contentant de me faire coulisser dans sa bouche ouverte. Il s'avéra, dans ses aller et retour sans efforts, ou sa langue s'activait, qu'elle n'était pas mauvaise.

En réponse à mes questions le lendemain, Jésus me dit qu'il était de coutume dans ces pays d'allaiter à la fois un bébé et un cochonnet, c'était peut-être pourquoi cette race était malingre.

Le retour se fit sans problème. Nous aperçûmes au loin la fumée du volcan qui nous guida vers notre objectif.

Les langoustes furent prestement déchargées, l'Allemand nous attendait avec son pic - up, et dirigées vers la piscine. Un indien armé d'un fusil s'installa dans la cabane pour la nuit. Nous ne saurions que le lendemain s'il y avait des pertes importantes.

...

Le lendemain, je me reposais de ma journée et de mes émotions en traînant à la maison, en regardant la télévision. Je n'y comprenais pas grand chose mais quand même de plus en plus. Il y avait beaucoup d'émissions sur le volcan. Des spécialistes du monde entier défilaient pour expliquer que ce n'était pas dangereux.

On sonna à l'entrée. Trois portes et neuf serrures plus tard j'ouvris à la nièce,

-Bonjour Clochette, quelle surprise...

-Qui a t-il d'étonnant à ce que ta petite guêpe ai eu envie de venir butiner sa fleur préférée ? Tu es un héros non? Mon héros, mon explorateur, mon pilote abattu et qui s'en est sorti, comme tu a du avoir peur ! Viens, je vais te consoler et fêter ton retour. Ma tante est bloquée au magasin, Marc -Aurèle de surveillance à la piscine, quant à ton frère, il est chez Jésus à calculer pour pouvoir mettre plus de langoustes dans l'avion, Hans active la finition des viviers. Nous sommes seuls. Seuls au monde, viens on va en profiter, nous sommes riches... pourquoi tu m'appelles Clochette? ...

Je te rappelle une fée? Merci c'est gentil ! En tout cas toi, tu as la baguette magique. Tu me la montres ou mieux tu m'en tapotes et je me transforme en colombe roucouillante ? Magicien, va!

Et elle se jeta dans mes bras en m'embrassant avec passion, comme si elle m'aimait vraiment, me lechant les doigts en échantillon, en me racontant les affres et les angoisses qu'avaient provoqués en elle mon départ.

-Arrete tu es trop pressé Gourmant ! tu me l'enfonce trop, tu m'etouffe, laisse moi respirer,

Cette fois tu ne m'as pas eu par surprise, j'ai ton cadeau, j'ai eu le temps de le préparer.

En un tour de main se retrouva nue. Ses longs cheveux bruns d'Espagnole pour tout vêtement cachant à peine ses seins dont les tétons clairs émergeaient de leur masse sombre.

-Ca te plaît? Me dit-elle.

-Tu es très belle, lui dis-je, mais ce cadeau que j'apprécie énormément tu me l'as déjà fait. Alors, ou est la surprise?

-J'ai tellement pensé à toi hier, quand tu volais vers la fortune, risquant ta vie sur ce vieil hydravion pourri que je me suis préparée pour ton retour. Mon cadeau je l'ai sur moi, où plutôt en moi. Tu verras ça sera encore meilleur. J'ai bu du lait hier, juste ce qu'il fallait, j'ai bien dosé, en pensant à toi, à ton retour, à ton plaisir, mon cul sera un puis de douceur, tu vas te régaler mi- corazon viens...tu vas baigner dans une douceur chaude. Voila les vrais tropiques : ils sont dans mon cul, régale toi, régale moi, embrasse moi, oui comme ça, c'est bon, dis moi que tu aimes. Mon moelleux chaud au chocolat que tu peux plus te passer de moi ? Ni moi de toi, surtout depuis que tu es riche. Je rigole bien sur, mais ça aide au niveau des perspectives. Penses-y, peut être que. . . que me fait tu faire? Je ne veux pas, ne m'oblige pas quand même ! Tu es cruel, non pas ça...Si tu insiste...laisse moi déguster le jus de tes couilles, mêlé a cette nouvelle couleur de ta bite, un chocolat au lait, c'est atroce ! Je suis ta chose, j'obéis, c'est comme avec

une paille dans un sirop, j'aspire bruyamment les dernières gouttes, j'en suis gourmande, avide, ce sont les plus concentrées, les plus gustatives, ha je suis une grosse cochonne avec toi, je pense que je peux tout me permettre, rien ne te choque, je me sens libre.

Je dois reconnaître qu'il fut, ce jour là, très agréable d'être un héros riche.

...

...Le soir je me rendis au restaurant. Ils y étaient tous. Dès qu'ils me virent, ils se mirent à applaudir et à crier. On déboucha le champagne du Chili, tous défilèrent pour me féliciter pour la négociation.

-Tu as réussi à obtenir un prix formidable, notre fortune est faite !

Même le Canadien avait fait le déplacement. Il n'arrêtait pas de jurer avec des mots ecclésiastiques qui fusaient de sa bouche pour exprimer sa satisfaction. D'après Jean, les Américains devaient avoir des problèmes avec l'église pour jurer dans ce vocabulaire.

-Elles sont chez moi comme chez elles vos langoustes, tabernacle pourri ! Seulement onze mortes ! On va les manger tout à l'heure, c'est sans danger. Elles ne sont pas mortes de maladie, mais de peur, on va se régaler, Ostie vérolée.

-Je vous le déconseille, dit Jean, en tant que médecin : le stress les a tué, c'est une toxine qui les a empoisonnées, ça peut-être dangereux.

- Jetons-les, dit Pierrot qui n'avait pas d'appétit. On ne va pas se rendre malade maintenant qu'on est riche, y a qu'à aller en prendre des biens vivants et se régaler.

-J'interdit ! dit Miranda, nous n'allons pas commencer à bouffer le stock non? Faisons plutôt des spaghettis, Aurèle en cuisine s'il te plaît !

Il fut convenu que le lendemain c'était l'Allemand qui partirait, puis après, mon frère, puis Pierrot, enfin le petit. Après ça retournerai à moi et ainsi de suite. Je donnais donc l'argent à Hans pour ses achats, aussi à Jésus pour le carburant et enfin à Miranda, pour qu'elle aille réserver la place sur l'avion-cargo pour la France.

Avec l'argent que j'avais dans ma ceinture, j'avais calculé en avoir assez pour faire cinq ou six voyages dans les îles. Après, le retour du fric se ferait et la pompe serait amorcée.

On continua à fêter l'événement chez le Canadien, en allant de temps en temps au vivier admirer notre fortune avec des lampes électriques. Quand Miranda et mon frère furent partis, il fit venir des putes qu'il avait réservées, au prix de gros, au bordel d'à côté. Mais la guêpe, jalouse et prévoyante, m'avait tellement pompé le nectar, comme elle disait, dans l'après midi que je dus me contenter de boire quelques verre pour accompagner les autres qui firent une bringue à tout casser. Je n'eus aucune peine à être fidèle, elle était vraiment plus belle et plus bonne que toutes les putains de l'île, j'étais

peut-être en train de tomber amoureux d'elle, de cette sainte -nitouche perverse et de son moelleux chaud au chocolat.

...

Le soir Pierrot et le Belge vinrent me chercher pour assister au retour de Hans. Quand j'arrivai sur la plage, je me rendis compte que le vivier était vide.

-Où sont les langoustes? Demandais-je à Pierrot.

-Parties, me dit-il. En ce moment elles doivent être au dessus des Bermudes. C'est Miranda qui a pu négocier le transport à un bon prix, il leur restait de la place dans l'avion, comme c'est que tous les huit jours, elle en a profité. L'argent rentrera plus vite.

L'hydravion arriva, Hans, un sourire ravageur, nous envoya une corde. Nous le halâmes sur l'embarcadère, il était ravi, nous déchargeâmes et les langoustes furent installées dans le vivier.

Comme il s'étonnait lui aussi de l'absence de nos précédentes locataires, on lui expliqua. Il fit la grimace, mais ne fit pas de commentaires.

Le lendemain nous étions à table quand Marc Aurèle entendit le fax crépiter, il se précipita.

-Ca vient de l'importateur, nous dit-il excité, merde ! Toutes les langoustes sont arrivées mortes !

-Je m'en doutais dit Hans, c'est le stress. Il fallait les laisser reposer, se refaire une santé dans le vivier, ça va être dur avec l'assurance. Il faudra faire un faux certificat par un vétérinaire, j'en connais un.

-C' est que, dit Miranda, dans la précipitation, je n'ai pas eu le temps de faire cette formalité et elle s'enfuit dans la cuisine en éclatant en sanglot.

-C' est embêtant, lui dis-je mais ce n'est pas dramatique. Les arrivages vont se faire tout les jours, ça nous aura appris quelque chose.

-C'est vrai, tu ne m'en veux pas? J'ai cru bien faire.

-N'en parlons plus.

-T'est trop gentil, moi à ta place j'aurais fait un scandale. On l'avait prévenue pourtant, pour les langoustes, on les avait mises dans un vivier, me dit Pierrot enfonçant le clou et le pilote nous à déconseillé de les embarquer. Le stress les tue, il nous l'a assez dit, , il aurait fallu les remettre à l'eau pour qu'elles se reposent et les embarquer plus tard. Mais Miranda a fait une véritable crise de nerfs et il a fallu les embarquer de suite . résultat, à l'arrivée, toutes mortes. Tu vois je te l'avais dit, les femmes ça sait tout, ça commande et voila le résultat !

Tous les jours, un avion arrivait et le vivier se remplissait. Les langoustes s'acclimataient sans problèmes. L'eau et la nourriture semblait leur convenir, nous avions très peu de pertes.

-Ca c'est un vivier de dépannage, me dit mon frère, nous allons en faire creuser d'autre à la plantation, là-bas, il y a de la place. Nous allons encore attendre pour l'expédition, puisqu'elles se sont mélangées, autant quelles soit toutes à point. L'expédition commencera au prochain avion dans huit jours.

-De toute façon je n'ai plus d'argent pour en acheter et les frais d'expédition qui seront réglés par l'importateur.

-Huit jours à attendre, ce n'est pas dramatique dans ces conditions, il suffit de s'organiser. Pourvu que la prochaine expédition se passe bien, prions dit Miranda.

Et la seconde expédition partit avec nos ferventes prières. Elle arriva comme prévu à Roissy et le débarquement commença, mais fut interrompu par une grève du zèle des douaniers. Grève qui ne dura pas longtemps, mais plus que la vie de nos amis.

Cette fois les assurances allaient jouer, mais quand? Nous avons commencé à danser, mais sans musique, le rythme n'y était pas. J'étais fauché. j'arrivais à m'arranger avec les importateurs qui étaient friands de cette marchandise pour avoir une ligne de crédit en dépannage, mais encore huit jours à attendre, la tension montait.

L'après-midi, nous retournions au restaurant nourrir Omar, mettre des disquettes et attendre d'improbables clients.

-En plus, avec ce resto, nous bouffons du fric, me dit mon frère. Heureusement que dans nos accords avec Jean, je ne paierai pas si ça ne marche pas.

À part Richard, seul client régulier et qui mangeait souvent dans sa chambre, il y avait pas grand monde, à part quelques voyous Européens couvert d'or qui venaient s'approvisionner en poudre.

Luke venait avec la serveuse avec qui il s'était disputé ; belle femme au regard vorace et la noire, sujet de la dispute du réveillon, qu'il n'avait pas niqué, d'après lui ! Mais comme ils ne se quittaient plus tous les trois, jalouse comme était sa copine, ils devaient partouzer.

...

Pour passer le temps, par ennui, nous sommes retournés, au change du casin. Moins le pourcentage, moins ce que Tibère jouait, ça finissait par me coûter cher, le patron était toujours en vacances en Corse.

Le soir, nous sommes allés nous promener : un petit tour dans l'île, vers la ville Européenne remplie de résidences gardées et d'hôtels où les gens vivaient en circuit fermé, nous sommes arrivés dans un casino qui ressemblait à un grand hangar dont les

murs étaient peints de façades de maisons du Far-West ? C'était celui des Italiens de New-York.

Nous nous dispersâmes en différentes table. Je n'ai jamais aimé ses jeux, tout simplement parce-que l'on ne pouvait pas gagner. Je l'avais calculé à mes débuts de joueur, avec, entre autre, une martingale paraît-il imparable, qui m'avait rapportée par mal de fric au début, mais s'était avérée fausse à la longue, sauf que j'avais arrêté avant... la longue. Par un hasard heureux et non prémédité. Gardant pour moi mon gain, sous la surveillance des contrôleurs du casino qui cherchait le moyen d'arrêter pour tricherie ceux qui la pratiquait. Je m'ennuyais donc et je perdis le peu que j'avais. En fait je jouais pour passer le temps , car les autres ne voulaient pas partir. Miranda était enchaînée maladivement à une baraque à poker.

J'avais prêté soixante milles Bolivars à Tibère. Le petit fauché m'avait rejoint au comptoir.

-Il te reste plus rien, me demanda-t-il?

Je sortis dix milles Bolivars, les derniers. Il me les arracha presque des mains et se précipita sur une course de chevaux, Tibère, fauché me rejoignit.

-J'ai tout perdu, dit-il, heureusement qu'on va se refaire la cerise avec les langoustes. Miranda arrivât dépitée.

-La guigne, dit-elle, et nous attendîmes en rang d'oignons le retour de Marc-Aurèle pour partir.

Et alors le petit commença à gagner. Les croupiers lui apportaient régulièrement de grosses liasses de billets. Son père et Miranda se précipitèrent, lui en prirent la moitié et disparurent en courant vers les roulettes.

J'allais boire un verre au bar. Le temps passait, j'avais faim. Je vis Marc –Aurèle revenir vers moi. Je m'attendais à ce qui me donne ma part puisque c'est moi qui avait financé que je puisse manger quelque chose, depuis que j'attendais devant ce comptoir fauché !

-J'ai tout perdu, me devança-t-il, mais mon père est à la roulette, là-bas avec Miranda. Je lui demandai de me donner dix milles Bolivar pour manger et il se fit prier pour m'en donner cinq milles.

Je commandais une espèce de beignet, un empamrilla. Le comptoir était désert, la cuisine au repos. Par le vasistas, je voyais les cuisiniers en train de bavarder, mais j'attendis un bon quart d'heure avant d'être servi.

Ils revinrent en disant avoir tout perdu.

-Ça me fait une journée à deux cent milles Bolivars. Ce n'est pas le moment ! Dès que votre part des langoustes sera rentrée vous pourrez y passer la nuit, mais pour moi c'est la dernière fois, les avertis-je.

Je commençais à m'ennuyer à attendre, tournant en rond, de la maison de Miranda, ou au restaurant sans clients. À part de mettre des disques et de bavarder avec les rares habitués, il fallait attendre le paiement du premier envoi. Pour retourner au trafic dans les îles, tout s'était arrêté faute de carburant. J'envisageais de m'installer à l'hôtel pour ne plus avoir à rendre de compte quant à mes sorties et louer une voiture pour aller promener et découvrir l'île en détail.

...

Pâte à la carbonata ou en sauce tomate ou steak frite, pas un poisson, pas une crevette, ou de langouste. C'était le menu habituel, alors que nous avions des langoustes plein nos viviers, mais Miranda préférait les voir mourir en avion. Tout le monde était un peu chaud, on trouvait tous ce diktat injuste et injustifié.

-T'a vu la radine, ne manquait pas de me rappeler Pierrot, elle préfère les tuer à sa manière plutôt qu'on les mange.

...

Nous en avons gros sur la patate et l'alcool nous réconfortait de cette longue attente.

Notre dernière expédition se passa sans encombre. On avait envoyé tout notre stock. Les langoustes arrivèrent saines et sauvées en France. À peine livrées, devant la qualité, les acheteurs ravis renouvelèrent leurs commandes. Les banques furent payées. Restait à attendre les lenteurs du contrôle du change de Chavez. L'argent était bien là, mais bloqué. Il fallait attendre pour préparer de nouvelles expéditions, c'était une question de jours. La pompe était enfin amorcée. On pouvait enfin respirer se détendre. Nous étions riches ! Prochain envoi dans huit jours. Avec nos rotations quotidiennes, les viviers seraient rapidement pleins à nouveau, si le fric est débloqué, et puis encore huit jours après et ainsi de suite. La gavade infernale, jusqu'à ce que mort s'en suive.

Cette incertitude et cette longue attente, nous avait mis les nerfs à vif. On pouvait décompresser, mais nous étions tous à cran.

Donne-moi un coca, dis-je à Tibère qui servait tout le monde derrière le comptoir. C'était la fête.

-Un coca? dit-il l'air courroucé.

Je fus surpris, de son attitude, mais pour être sur, je lui dis.

-Oui, tu sais cette espèce de boisson Américaine, un soda, on dit je crois?

Je vis le moment où il allait bondir par dessus le comptoir pour me sauter dessus. Je fus moi à deux doigts de le précéder. Puis je me retins, faire vingt sept heures d'avions pour venir en Amérique me battre avec mon frère pour un coca !

Je me contins mais avec peine. Manifestement, il avait commencé depuis longtemps l'apéritif et il suportait pas l'alcool, heureusement que j'étais à jeun.

Nicole n'avait rien entendu. Elle était au comptoir, elle recommanda une tournée, en précisant bien, puisque je venais d'arriver de me servir aussi. Il servit tout le monde sauf moi.

J'affectai de ne rien remarquer et bavardai de choses et d'autres avec mes voisins, lorsque je finis mon paquet de cigarettes locales je pliai, le papier en boule et le posai à côté du cendrier pour ne pas l'encombrer. Je vis la main de Tibère plonger comme un vautour et se saisir nerveusement du paquet de cigarettes en me regarder de travers.

Je subis cette attitude comme une gifle qui me laissa abasourdi. Je me rendis compte à son regard qu'il y avait un problème. C'était le même regard que celui qu'il m'avait lancé il y avait quelques années à l'arrière de la voiture, sa petite valise à la main quand notre père nous avait ramenés à la pension.

-Bien joué ! Toi le génie, toi, le stratège !

Et depuis, il m'en voulait d'avoir bouleversé sa vie et ne m'avait jamais vraiment pardonné. Les éléments d'un puzzle qui depuis des années me préoccupaient se mirent en place. J'avais toujours eu envers lui cette attitude de grand frère protecteur. Quand il venait à la récréation m'expliquer qu'un tel lui avait manqué de respect, j'allais attraper le fautif et si l'explication ne suffisait pas, je lui plongeais dans les jambes, comme un éclair, me disait -il après, flatteur ! Il était pour son âge, petit de taille et moi j'étais dans les plus grands. C'est peut-être cela qui le rendait hargneux et cherchait dispute à tout le monde. Mais ses camarades surent très vite qu'il aurait du renfort à la récréation et lui passaient pas mal de chose.

Un jour que ma mère après une violente dispute avec mon père pleurait sur le canapé. Il s'était approché d'elle ému et lui avait demandé pourquoi elle pleurait ?

-Je suis si malheureuse, je crois que je vais mourir, lui dit-elle entre deux sanglots. Tu veux mourir avec moi mon chéri?

-Oui maman, et il partit jouer dans une autre pièce puis revint, inquiet.

-Qu'est ce que a dit tout à l'heure? Que je meure avec toi, non pas moi, Fanfan !

J'avais toujours gardé envers lui cette attitude protectrice mais Il avait grandi, changé. C'était vrai qu'à la réflexion il avait souvent essayé de me léser mais après des fâcheries plus ou moins longues, j'avais toujours pardonné et il en avait abusé et puis nous nous étions peu vus ces dernières années, ses séjours fréquents et prolongés en prison, son installation en Corse. Ses nouveaux amis à la vie à la mort, dont certains me déplaisaient franchement : je les sentais dangereux ! La suite me prouva que j'avais raison.

Je me remémorais tout les coups pendables qu'il m'avait fait : l'antiquaire, le jeu, le chéquier. J'avais été gravement malade, il n'était pas venu me voir, se contentant d'un bref coup de fil. Après mon pied dans le plâtre en Corse, j'aurai du le sentir et rompre toutes relations. au lieu de quoi je me retrouvais en Amérique avec une planche pourrie

qui serait partie en Equateur diriger un casino, en cas de problème sur les langoustes , en me mettant devant le fait accompli.

Et ma femme que j'avais connue chez lui, mais pas grâce à lui ! Car il lui avait prévu un rendez-vous avec un de ses amis intimes de l'époque qui, heureusement, était arrivé en retard et trop tard, nous étions déjà partis.

A l'avenir, s'il y en avait un, j'agirai différemment avec lui et prendrais pour déjeuner une cuillère à très long manche.

4 TRESOR

Pas la peine de s'énerver et de faire la liste des reproches mutuels. Jean avait une chambre qui se libérait dans quelques jours, j'informais la maisonnée que j'allais m'y installer, et rentrai préparer mes valises, même si ce n'était pas pour le jour même. Je marquais la rupture de rythme.

Je n'avais plus de liquide j'essayai d'en emprunter à mon frère. Une somme dérisoire pour les cigarettes et les rafraichissements. Ce fut dur et il m'en donna peu. Heureusement, la nièce me dépannât.

C'était quand meme paradoxal, d'avoir des millions bolqués à la banque et manquer de liquide !

Le soir je refusai d'aller au casino, avec quel argent d'ailleurs? Et restais seul à la maison.

Ils rentrèrent très tard, j'affectai de dormir.

Le lendemain Marc Aurèle m'avouera qu'ils avaient perdu trois cent milles Bolivars.

-Pris où? Lui demandais-je.

Il l'ignorait. Prêté par le casino, me dit-il, sans doute sur les rentrées futures des langoustes.

Je sortis et allais au cellular public, des baraquements démontables munis de box et téléphonai à ma sœur de m'envoyer au plus tôt un mandat télégraphique qui, heureusement, arriva le lendemain. Le même système que j'avais employé, il y a peu, pour envoyer de l'argent à mon frère.

Il y avait devant la maison, une grande plage magnifique ombragée d'une belle palmeraie. Que la rue à traverser pour en profiter, mais je remarquais qu'il n'y avait personne sur le sable. Marc -Aurèle me dit que l'eau était très polluée par les égouts de la ville qui se jetaient la. Seuls quelques touristes non informés s'y risquaient.

Il fallait donc prendre la voiture de Miranda. Sa boutique était à côté, elle il y allait de la maison à pied, à cause des difficultés de stationnement dans le centre. Et pour prendre de l'exercice, bénéfique à sa ligne. Mais comme elle n'avait avoué ne pas avoir

payé l'assurance, je n'étais pas très chaud pour la lui emprunter et elle n'insista pas pour me la prêter.

Les deux fois où je l'avais empruntée, je lui avais rendu avec le réservoir plein. L'essence était dans ce pays à un prix dérisoire, moins de un franc le litre, et c'était la moindre des choses.

Maintenant que j'allais partir, il faudrait que je m'organise pour être indépendant.

Ce soir là, je ne voulus pas aller au casino : l'ambiance n'était plus la même. J'avais reçu dans l'après midi un mandat de la Western-Union que j'avais rangé dans ma ceinture portefeuille. De la sentir ainsi gonflée me remontait le moral. Il n'était pas question que j'aie les jouer, d'autant que mon frère, oubliant à cette occasion toute rancune n'eut pas manqué de solliciter un emprunt que je ne pouvais refuser qu'en me fâchant.

Je traînais donc à la maison regardant vaguement la télé, alternant films Américains, feuilletons Brésiliens et discours d'experts sur le volcan. Je bouquinais vaguement, le sommeil doucement me prenait, malgré le bruit des voisins du bidonville qui faisaient une fête.

Soudain l'alarme retentit avec pour seule conséquence de leur faire augmenter le volume tant qu'elle sonnât. C'est un oiseau pensais-je qui aura percuté une fenêtre. Puis je réfléchis que la nuit était tombée et que les oiseaux étaient quand même plus rares que dans la journée. je bondis à la cuisine prendre un grand couteau. Avec la musique, je n'entendais rien. J'allais dans la chambre chercher un revolver. J'avais rendu le mien à Pierrot, je le trouvai classiquement sur le haut de l'armoire : un Rossi Brésilien, je ne connaissais pas, je l'armais, rabattis le chien pour faire tourner le barillet et m'être assuré d'avoir enlevé la sécurité et éteignis toutes les lumières et la télé et allait m'asseoir dans un fauteuil dans le coin le plus sombre de la pièce. Était-ce un pressentiment mais je ne me sentais pas à l'aise seul dans cette grande maison, d'un coup je n'avais plus sommeil.

J'attendis ainsi sans bouger un long moment, puis, la porte grillagée de la terrasse s'ouvrit. T'énerve pas me dis-je, c'est peut Marc-Aurèle qui rentre et ne veut pas te réveiller, du calme.

Une ombre s'avança vers moi, des nuages glissant devant la lune éclairèrent son visage : c'était Pedro le vigile de l'hôtel, un couteau à la main un sac dans l'autre, lui aussi me vit. Il aurait

Pu reculer et s'enfuir, l'affaire n'était pas grave. Au lieu de cela il bondit vers moi, lame en avant, ce con, mais on ne doit pas dire du mal des morts. Il est vrai qu'assis, je n'étais pas menaçant. J'aurai du sortit le revolver et le mettre en joue mais je n'en eu pas le temps, si j'avais connu l'arme, j'aurai pu lui mettre une balle dans la jambe mais la, je n'avais pas le choix : je lui en mis une en plein cœur. Il s'effondra raide mort. Je trouvai sur lui un trousseau de clefs de la maison.

À côté la fête continuait, je me mis nu et le chargeai sur mon épaule et le descendit à la buanderie où je l'installai dans une grande cuve. Je me donnai un grand coup de jet, pour m'enlever le sang et remontai nettoyer le sol, m'habiller et attendre.

Ils ne rentrèrent du casino qu'au petit matin, et furent surpris de me trouver encore veillant.

-On a eu une livraison imprévue cette nuit, dis-je à mon frère, qui me regardait d'un air interrogateur. Le paquet est à la buanderie, viens voir.

-Mon dieu, un mort dit Miranda qui nous avait suivis en douce. C'est Pedro le vigile, qu'est ce qu'il fait là? Et mort en plus? Il a dû me voler les clés au restaurant, faire un double et les remettre dans le sac, et comme il savait pour le casino. . . . ça n'arrête jamais avec vous et moi qui rêvait de mener avec toi une vie bourgeoise, me voilà servie. C'est de ma faute, à fréquenter des voyous voilà ce qui arrive.

-Mon frère n'est pas un voyou dit Tibère, bon je vais appeler Hans qu'il vienne chercher le manger des crocodiles.

-Mais ? Je rêve dit Miranda. Ton frère vient de tuer un homme dans mon salon et vous êtes là, froids et indifférents, en train de décider de le donner à manger aux crocodiles.

- Mais là il était en légitime défense. Qu'est ce que tu veux qu'on fasse ? Qu'on appelle la police ? Qu'on organise une veillée funèbre avec pleureuses ? Dis-le, -toi qui sais tout.

-Calme toi. c'est évident, me dit-elle, tu ne pouvais pas faire autrement, demain je te prends rendez- vous avec un ami psychiatre, que tu puisses évacuer tout ce stress que tu as vécu.

-Mais tu nous emmerde, dit Tibère, on à pas besoin de psy, on va boire un petit whisky en attendant Hans et ça ira.

-Tu as raison Miranda lui dis-je, je ne suis plus un bon chrétien : j'aurai du tendre l'autre joue, c'est ce qu'aurait fait Jésus, mais avec cette politique, il a fini en croix.

-Si tu le dis ! Vous avez plus l'habitude que moi de ce genre de situation. Mais quand même Pedro ! Qui aurait dit ce matin que le trouverais raide ce soir dans ma maison. Bon, je sais ce que je vais faire demain matin à la première heure.... .

-Tu ne vas rien faire du tout ! Dit Tibère inquiet.

-Ho si, dit-elle d'un ton péremptoire, je vais annuler mon coiffeur. Je me sens incapable de subir des heures de casque.

Et je me retrouvai seul dans la chambre avec le revolver que je rangeai dans un tiroir et n'y pensais plus, mais je n'arrivais pas à mettre ma conscience de côté et j'y pensais.

Ce Pedro n'était pas un mauvais garçon. Il avait un travail, mais il volait pour se faire des petits plaisirs. Ce n'était pas d'une gravité extrême, s'il avait fait, me voyant demi-tour, je lui en aurais même pas parlé le lendemain, affectant de ne pas le reconnaître. Mais il a eu peur et avait voulu me tuer. Voilà, c'est un accident regrettable, surtout pour lui et de la légitime défense pour moi.

J'arrivai ainsi à m'auto-amnistier.

Pas de chance, il y avait beaucoup d'autres crapules et canailles qui avaient miraculeusement échappé à leur sort peut-être provisoirement, et certaine que j'avais dû éliminer. Mais toujours à mon corps défendant, en ayant épuisé toutes l'autre possibilité. sans en avoir vraiment le choix, car c'était l'un ou l'autre, ils auraient certainement causé des dégâts tels que cette pensée parfois calmait les regrets, les remords et les scrupules que je pouvais avoir.

Pour résumer, il l'avaient bien mérité, tous !

Je crois en la vertu de la parole. Je pratique le pardon des fautes et même parfois des offenses sincèrement regrettées. J'essaie dans la mesure du possible, d'en commettre le moins possible. Mais il est des cas où seule l'action est pure et juste et elle me rend lyrique.

Et pourtant, je ne suis sûr de rien et je n'en veux pour preuve que la pendaison de Judas, ses pièces d'or à la main, ou les larmes, sincères, mais tardives de Pierre.

Paul, si sûr de lui et de ses valeurs en prenant le chemin de Damas et sa métamorphose au cours du trajet. Citoyen Romain de culture et de langue Grecque, arrogant, riche et érudit, considérable et considéré. À cause d'une vision si puissante qu'il en était tombé de cheval finit la route comme Saint, même pas Apôtre ! Disciple d'un juif obscur d'une secte dissidente, hérétique, condamné par les grands prêtres du temple de Jérusalem, abandonné comme criminel au bras séculier de Pilate qui n'est qu'un pion, un jouet dans l'histoire. Renier, rabroué, condamné, crucifié.

Que serait devenu sans cette conversion, la secte du petit pendu ? Elle serait restée un ramassis d'infidèles, d'apostats, de païens ! Car Pierre le chef désigné par Jésus, marin-pêcheur même pas de mer mais de lac, n'avait pas la culture suffisante pour créer les bases de la structure qui leur permettrait, avec le temps, de s'imposer à Rome, à l'empire, au monde entier.

Il m'est arrivé de monter à cheval, il m'est arrivé de voir des apparitions, mais jamais les deux en même temps. et si ça avait été le cas, où serait le mérite de croire ?

Je veux dire après le traitement psychiatrique.

Si j'avais assisté à un miracle, moi aussi j'aurais cru.

Je suis un être simple, je crois en la famille, à l'amour et à l'amitié, l'amitié, c'est le plus dangereux, je le sais par expérience, aussi je ne la donne pas spontanément mais je la

prête sans intérêt, tout en me laissant une marge de manœuvre et d'appréciation qui est sans appel.

Quant à l'amour, pour mettre si souvent fait berné et en avoir beaucoup souffert, sans le montrer par pudeur, je suis échaudé et ne m'emballe plus, je réserve mon jugement au coup par coup, sans jeu de mot, quoique..... . j'ai quand même pas mal bourlingué et fait pas mal de bêtises qui auraient pu m'attirer les pires ennuis, auquel pas chance j'ai pu échappé par miracle et de choses brillantes qui ne m'on pas rapporté ce qu'elles auraient du. Je n'ai honte d'aucune mais j'aspire à autre chose. Le funambule est fatigué, le travail sans filet commence à me donner le vertige, j'aspire à la tranquillité, mais pas à celle du tombeau, je sens que je ne vais pas tarder à raccrocher les gants et pourquoi pas ici, ça me déplaît pas la Caribe, il faut que j'y réfléchisse.

4 TRESOR DE L ILE

. La chambre était agréablement avec un coin cuisine et un bon frigo, une grande salle de bains, une douche gigantesque toute carrelée de mosaïque colorée, un lit de voyage de noce surmonté d'une moustiquaire en tulle romantique, un grand ventilateur à l'ancienne qui devait être là avant la clim et qui brassait l'air mollement de ses palmes négligentes. On l'avait gardé certainement pour l'ambiance et son ronronnement feutré.

Je fis quelques courses, boissons rafraichissantes, vins, porto, champagnes, whisky, des petits fours et des biscuits apéritifs, un peu de charcuterie, du lait, du café, des biscottes. J'avais acheté également quelques outils, des sacs de congélation, de l'adhésif professionnel, des gants chirurgical et du plâtre. J'entrepris de déceler un carreau branlant de la salle de bain et y enfouis un revolver, des balles, le matériel de nettoyage et d'une partie mon argent roulé dans les sacs de congélation et entouré d'adessif, le tout soigneusement nettoyé de toutes empreintes. Cela fait je recélais le carreau au plâtre.

L'affaire ronronnait, les arrivées étaient quotidiennes, les envois s'effectuaient une fois par semaine, je me rendais aux viviers régulièrement pour le plaisir de voir mes amis et faire les comptes.

Une reunion par semaine pour faire le point des entres et des sorties, des nouveaux accords prit dans d'autres îles. Mon système de troc plaisait à tous. Nous etions prêt, l'argent rentrait, avec retard, mais nous etions enfin à l'aise financièrement, et surtout rodés, pour ataquier en grand avec nos nouveaux capitaux

Il suffisait que les fonds soient débloqués et razzia sur l'or rouge !

Attendre, attendre toujours, tourner en rond. Puisque j'étais là, autant profiter de mon voyage et vérifier les dires de certains : découvrir l'autre trésor de l'île.

J'avais loué une voiture, un quatre-quatre Toyota cabriolet. J'entrepris de faire le tour des environs de la ville, histoire de bien me repérer. Je remontais vers le belvédère et m'installais en terrasse profitant de la vue et du spectacle des oiseaux bariolés et

bruyants, j'étais le seul client, il y avait cinq serveurs alignés derrière le comptoir qui jacassaient aussi fort que les perroquets, une conversation passionnante sans doute puisque je du attendre de longues minutes pour que l'un d'eux se décide enfin nonchalamment à venir prendre ma commande. Ça ne me fit ni chaud ni froid, je commandais tranquillement en sachant qu'il me faudrait attendre longtemps pour boire mais je m'en foutais et n'avais pas soif. J'avais le temps, demain je ferai le grand tour de l'île ou après demain, ça n'avait pas d'importance, je pouvais souffler, j'avais fait mon boulot, j'étais en vacances.

Les routes étaient très mauvaises dans l'île, remplies de trous et d'ornières et j'avais les suspensions mortes, au moindre trou j'étais ébranlé, vertèbre par vertèbre mais j'étais libéré heureux d'avoir pu m'échapper et découvert des paysages sublimes, je me promis de changer le véhicule le lendemain.

En rentrant dans un chinois à côté de l'hôtel je me fis servir ma première langouste à la Mari -Posa, on me servit une espèce d'omelette qui je le su plus tard n'avait rien avoir avec la recette originale.

La nièce ne pouvait pas se libérer aujourd'hui, elle avait des obligations et le soir un fiancé collant et moi j'avais besoin de réconfort tout les jours et même plusieurs fois. Elle était de plus en plus prise par les préparatifs de son mariage et les mille détails à régler. Quand cette attente durait de façon insupportable, je mettais un terme à ma souffrance dans le premier claque venu.

Je partis vers le nord, un village de pêcheurs ou je comptais acheter une belle langouste au marché, il n'y avait que de petits poissons et des petites huitres du pays. J'avais mes lunettes de soleil opaques. la vendeuse était superbe, sa robe était mouillée par l'eau de mer des coquillages et collait à son corps, elle me rappelais une image qui avait hanté les nuits de mon adolescence, de ces Italiennes de la vallée du Po qui jupes retroussées, récoltaient du riz avec de l'eau jusqu'à la taille, les vêtements tendus sur leurs formes généreuses, je la regardai, la tête tournée vers le large et mes yeux sur elle, du tellement coin que je pouvais me provoquer un orgelet, mais le danger attisait mon désir, d'autant qu'elle aussi, regardais dans ma direction. Je savais qu'on ne pouvait voir mes yeux à travers mes verres aussi la regardais-je obliquement et longtemps tant le spectacle m'enchantais. À ce moment une vieille acariâtre, sa mère sans doute, vint la disputer pour sa tenue et l'obligea à partir. Encouragé par ses regards, je me promis de revenir essayer de revoir cette superbe créature.

Il n'empêche que l'espoir de la revoir était pour le futur et que mon présent était préoccupant dans l'immédiat, je rentrais donc énervé à l'hôtel en ruminant de vagues projets de sortie vers des maisons accueillantes et très closes.

Je traversais la ville lorsque je vis une grande noire qui marchait avec un sac de plage je l'abordais en baragouinant. Elle devait rejoindre des copines à la plage, me dit-elle, elle ne se fit pas prier longtemps pour monter dans la voiture acceptant que je l'y amène.

-Il faut d'abord que je passe à l'hôtel pour prendre mon maillot lui dis-je.

Elle ne voulut pas m'attendre dans la voiture et poussée sans doute par la curiosité me suivit dans la chambre.

-Sert toi, lui dis-je en montrant le frigo. Elle se servit une bouteille de jus de fruits et s'assit sur le lit détendue comme dans son salon, je m'assis à côté d'elle et lui pris la main, puis la taille, puis la bouche, elle me repoussait en riant, elle me repoussa avec tant de vigueur qu'en trois refus, elle fut nue sur le lit et comme j'étais un peu décontenancé par la rapidité de la réédition, elle prit l'initiative des opérations, ce dont je n'eus pas à me plaindre.

A part les visites au bordel, c'était mon premier contact avec une Américaine et cela me permettait d'augurer d'autres rencontres charmantes et sans complications.

-Tu sais, comme je ne parle pas Espagnol, aller à la plage avec tes copines, ne t'enchantent pas, je préfère qu'on se revoie plus tard quand tu voudras, je suis en vacances.

-Tout ce que tu voulais c'était me baiser, me dit-elle.

Mais elle n'était pas en colère, pour elle c'était normal, la rencontrer, la tirer et tchao.

-On va se revoir au moins? Tu m'as fait manquer le bus, comment je vais aller à la plage maintenant? Donne-moi des Bolivars pour le taxi. Je lui en remis une poignée comme des billets de Monopoly. Elle était ravie, j'étais pardonné.

Cette rencontre me confirma ce que m'avait dit certains sur la facilité de conquêtes féminines dans ces contrées, non que j'ai douté de leur paroles, mais cela m'apparaissait si simple et à l'usage ça l'était.

En rentrant, je rencontrais Richard et Marc Aurèle et nous décidâmes de faire la tournée des bordels.

-Tu as raison, me dit Marc Aurèle, ça va me faire décompresser.

-C'est vrai que vous avez morflé ces jours -ci dit Richard compatissant, avec ces expéditions malheureuses, mais plaie d'argent n'est pas mortelle, vous avez tenu le coup et maintenant c'est le jack-pot, félicitations. Ce soir les filles sont pour moi, je te laisse les boissons.

Je respirais, l'atmosphère était toujours lourde mais j'avais l'impression d'être sorti de prison et d'avoir purgé ma peine.

-Alors comment elle était Agatha? Un régal non? Trois étoiles au Michelin du cul ! à propos je t'ai pas dit mais pour la cousine, chapeau, c'est pas du tout la cruche qu'elle semblait être, elle se débrouille comme une chef, elle a un peu cafouillé au début, mais tu te rends vite compte que la bite elle connaît, en tout cas ça lui fait par peur, j'ai passé une fin de nuit des plus agréables, demain après-midi elle va venir me voir à l'hôtel, si tu es dans ta chambre après je te la prête tu l'essaiera, niveau fric t'inquiète pas, c'est tout pour moi

. Je le décidais à sortir pour faire la tournée des bordels. On alla au Méditerrané et j'essayais la cousine, elle n'avait peut-être jamais pratiquée en tant que professionnelle mais c'était une brillante amatrice qui réussissait à me donner l'impression que ma bite était exceptionnelle et que c'était pour elle un réel bonheur que de pouvoir se l'enfoncer ou il me plairait.

Voilà un cadre agréable et des occupations plaisantes pour attendre le retour d'argent des langoustes, dans quelques jours nous allons monter en puissance, nous toucherions enfin nos pleins dividendes.

Mon frère était venu me voir pour s'excuser de son attitude qu'il attribuait à l'énerverment de cette attente et à ce rhum du pays dont il avait abusé, qui je le savais était traître, je l'assurais ne plus y penser.

Lendemain vers neuf heures, je m'arrêtais chez le loueur pour me plaindre de sa voiture, il compatit mais n'en avait pas d'autre dans la gamme de prix, je demandais le remboursement. Plutôt que de perdre le client, il me trouva une Jeep cabriolet avec de gros pneus et un énorme moteur, plus chère mais que j'obtins au même prix que la précédente. Je passais comme convenu, prendre Marc-Aurèle pour aller à la plage mais il refusa de se lever. Je pris donc seul le chemin que je connaissais, celui de la plage aux palmiers, peu profonde avec des petits rouleaux de vagues qui vous basculaient comme un bouchon sur le sable blanc.

Je le déjeunais dans une paillote, en compagnie des perroquets et des oiseaux multicolores. Les tables étaient remplies de belles filles souriantes, toutes accompagnées de leurs galants, je ne pouvais rien faire à part des sourires qui m'étaient généreusement rendu en cachette.

De là je filais au nord de l'île, là où j'avais vu la petite marchande de poisson, c'était un petit village, j'y tournais en vain sans la voir, je repris la route pour rentrer quant à un abri -bus, j'aperçus trois filles qui attendaient.

Je n'eus pas de peine à les faire monter, j'installais la plus belle à côté de moi, elle avait un petit short, qui découvrait complètement ses jambes fuselées, couleur caramel et un petit bustier qui jouait à faire s'évader ses seins au moindre mouvement et elle bougeait beaucoup, rattrapait en riant la pointe d'un téton fuyard. Ces tentatives d'évasion me passionnaient plus que la route, au point que nous faillîmes avoir un accident et basculer dans le ravin au milieu des cris de frayeurs du poulailler arrière.

-Montre moi les carrément, lui dis-je, ou nous allons mourir, pense à tes amies à l'arrière.

Elles insistèrent pour qu'elle cède à ma demande.

-Après tout lui dirent-elles, tu les montres à plein d'inconnus sur la plage.

-Et moi je suis un ami, lui dis-je.

Elle consentit, rabattis ses bretelles et je vis alors deux merveilles comme Michel -Ange ou de Vinci ont du les voir quand ils étaient inspirés. Mais plus que peintre, je me sentais sculpteur et ne put m'empêcher d'envoyer la main, pour caresser, soupeser, toucher de telles merveilles, cette peau douce, chaude et soyeuse qui glissait sous mes doigts, ça ne dura qu'une seconde, déjà elle s'échappait se retirant remontant l'étoffe me disant gentiment.

-ça suffit, tu es content? Je t'ai fait plaisir? Maintenant conduit et regarde la route, mi amor per favor.

Tenir ma parole fut très dur, j'avais quarante de fièvre et une poutre baveuse dans le caleçon mais j'avais promis. Je repris le volant et démarrais, je conduisit mon nuage avec l'air du ravi de la crèche qui vient d'assister à la naissance d'un dieu, mais le dieu c'était moi, je n'avais plus qu'une idée, continuer à caresser ce que j'avais commencé, y porter les lèvres, la langue, la bite, me frotter les couilles sur ses joues, éclabousser son sourire de sperme gluant, la voir l'avaler, la transpercer, la clouer sur un lit, la faire crier de douleur, de plaisir, l'entendre dire qu'elle aimait, qu'elle m'aimait, que ça durerait toujours, qu'elle était faire pour moi, qu'avant sa vie n'était qu'un brouillon négligé, j'étais fou d'elle, amoureux comme à seize ans.

Je compris qu'elle allait au village voisin pour se faire coiffer, je comprenais rien à ce qu'elles disaient, elles non plus ne me comprenaient pas, mais elles riaient beaucoup et parlaient entre elles de moi. Je m'arrêtais dans une épicerie pour acheter des cigarettes et en pris pour ma voisine qui était la seule qui fumait, elle me remercia d'un bisou gracieux, enfantin sur la joue. Je lui posais sa main sur ma cuisse, elle ne la retira pas, je l'effleurais du bout d'un doigt léger et tremblant de désir, je lui caressais légèrement la main pour commencer, n'osant être trop entreprenant de peur de la brusquer ou quelle se rebiffe de mon impertinence. j'aurai voulu avoir une boîte automatique pour ne par devoir retirer ma main pour passer les vitesses, plusieurs fois le sous-régime me fit caler, chaque cahot rapprochait sur ma cuisse sa main de ma bite, à la fin elle y fut, l'entourant comme un nid d'oiseaux cerne des œufs, instantanément ma température grimpa, ils étaient prêt à éclore, elle du le sentir et en appréciait la taille et la dureté, car elle m'embrassa dans le cou, lèvres brûlantes, avant de se retirer le visage tout chaud.

les filles riaient derrière de mes manœuvres, j'arrivais à lui expliquer que j'étais à l'hôtel à la capitale qui n'était qu'à quelques kilomètres et que là, je lui trouverait un super coiffeur qui la rendrait si belle que ses amies au retour serait jalouse d'elle, encore plus que maintenant, car sans mentir elle était déjà de loin la plus belle de mes passagères. Elle accepta mais voulu m'obliger, par précaution sans doute, à emmener aussi ses amies, ce que bien évidemment je refusais. A la fin elle céda et accepta de venir seule. Nous déposâmes donc ses amies au village, à peine avions nous prit la route, ma main en exploration sage sur sa cuisse, qu'elle me fit signe de retourner, me disant qu'elle ne pouvait pas venir car il fallait qu'elle aille chercher son enfant et qu'elle n'aurait pas le temps de revenir.

J'e eu beau essayer de discuter, de comprendre, de lui jurer que je la ramènerais à temps que je m'y engageais sur mon honneur, rien n'y fit. Elle me disait sans cesse, maganna, maganna, demain, pour une fille ça veut dire jamais, je me cassais la tête pour comprendre, demain, d'accord mais ou? Ici elle disait, à quelle heure? Demandais-je angoissé, no sa qu'elle répondait. En désespoir de cause, je la laissais repartir et rentrais en ville de fort mauvaise humeur, les couilles douloureuses, je ne comprenais pas et cela m'énervais, je lui avais même proposé de l'amener dans un restaurant et promis de lui acheter une robe, en vain, maganna, c'est tout ce qu'elle savait dire.

Je rentrais en maudissant mon manque de pratique de l'Espagnol, je ne l'avais jamais autant regretté qu'en voyant s'éloigner dans le rétroviseur, cette merveille qui rétrécit et disparut à jamais dans un virage. mon petit caramel que j'aurais tant aimé lécher, sucer, mordiller, surtout que je m'étais déjà vu en projection en train de la déshabiller, de la caresser, de l'embrasser en promenant ma langue partout sur elle, et de la pénétrer et de lui faire milles choses gracieuses et agréables, profitable aux deux partis, du haut ou je me serai trouvé, je dominais son visage enfantin d'ange et ses seins fiers et généreux, la perspective ne me permettrait pas de voir autre chose d'elle, le tout copieusement aspergés, trempé, ruisselants de moi et sa langue qui sortait gourmande lécher ses lèvres et ses joues au plus loin qu'elle le pouvait, pour ramener vers sa bouche le plus possible de mon miel dont elle se délectait avec gourmandise. Rêve bourricot analphabète !

Richard m'expliqua ce que je savais déjà, à savoir que j'étais un âne et que j'aurai du lui demander son numéro de téléphone, ce qui ne m'avais même pas effleuré l'esprit qu'elle puisse avoir un portable dans ce pays technologiquement en retard et que demain, elle pourrait effectivement se libérer et que j'aurai du plutôt qu'un restaurant ou une robe lui proposer directement dix mille bolivars, si elle les valait me dit -il.

-Si elle les valait ? Mais pour moi à cette seconde je lui aurais donné un million à cette friandise si je les avais eus,

-C' est pas les pigeons qui manquent, me dit-il c'est l'argent.

Ce jour la, j'ai eu avec lui une intéressante conversation sur les mœurs des indigènes, j'étais plus particulièrement je l'avoue, intéresser par ceux des femmes.

Il m'expliqua qu'elles étaient relativement faciles, plus qu'en Europe, où me disait-il, il fallait leur faire la cour, les inviter au restaurant, leur faire des cadeaux et que malgré ça, il n'était pas obligatoire de conclure horizontalement.

Alors qu'ici, à partir du moment où une femme a acceptée une faveur, elle se sentait moralement obligée d'accorder les siennes. C'est dans leur tradition, ou elle te refuse carrément dès le départ pour de multiples raisons : soit qu'elles viennent de rencontrer un amour et qu'elle y sont fidèle, soit par ce que tu leur plais pas tout simplement, mais si elles disent oui, elles savent qu'elles devront aller jusqu'au bout, autrement il y aurait escroquerie et de ce côté la, elles sont honnêtes.

-Mais, disait-il, c'est quand même plus dur qu'à Cuba, où il n'y avait qu'à se promener dans la rue, pour se faire draguer par des femmes merveilleuses. Tu n'as qu'à aller dans une entrée de boîte où les filles font la queue et avant que tu arrives à la caisse, tu en as embarqué deux.

C'est elles qui te cherchent et des putains de bombes, un rêve ! Et pas chères en plus ! Y qu'un truc, si tu es à l'hôtel, tu ne peux pas les baiser. La police débarque dans les chambres, les filles vont en prison et toi, tu paie une amende. En général on s'arrange avec les flics, avec un petit bakchich, des fois même, ils sont en combine avec les filles : elle pleure un bon coup et tu paie pour elle pour leur éviter le camp de rééducation pour les putes. C'est comme pour le sida, officiellement il n'y en a pas à Cuba, ceux qui sont dépistés sont déportés dans une île ou on les laisse mourir.

Ce qui est rigolo à La Havane, c'est que tu a un grand boulevard avec de chaque côté des boîtes bien distinctes, un côté normal et de l'autre les pédés avec des travelos, que tu te casses le nez tellement elles sont bien faites.

C'est pour ça que moi, j'ai compris. J'ai acheté un appart à La Havane, comme ça je suis tranquille. Regarde les photos de ma copine, regarde ses seins et ce cul, seize ans, on ne dirait pas non?

Elle a les clefs, quand j'y vais c'est ma fête. En plus elle m'amène des copines de classe, regarde ces photos de partouze.

C'est simple, pour t'expliquer mieux, la dernière fois je suis venu l'improviste avec trois amis, vingt six heures de voyages, on arrive claqués et puis la chaleur, on ne rêvait que d'un lit pour dormir ! . Et bien en attendant l'arrivée de ses copines qu'elle avait appelé, elle nous a réveillé, crois moi, toute seule avec quatre bites, il fallait voir comme elle assurait : tes amis sont mes amis, qu'elle disait en suçant.

Et elle dit qu'elle m'aime, qu'elle fait ça pour moi, pour m'être agréable, mais je sais bien quand je ne suis pas la, quelle doit se faire défoncer par des touristes en sortant de l'école. Au moins elle me coûte pas cher, je viens ici, par ce que je suis en affaire avec Jean, pour tout dire, tu l'auras compris, il me doit des sous. Alors il met une suite gracieusement à ma disposition. Mais temps pis pour le fric je viendrais plus ici, c'est la sinistrose, surtout depuis les attentats de Manhattan, les touristes se sont faits plus rare et tout le monde fait la tronche.

Pour toi c'est simple, tu vas apprendre par cœur quelques mots, ça devrait suffire pour commencer, après tu verras, ça progressera tout seul.

Mi time, to time? Quel joli nom, tu ressemble a une fleur, j ai envie de respirer ton parfum, veut-tu venir 1 à la plage? 2 en voiture? 3 au restaurant? , 4 dans ma chambre? Comino, ça veut dire avec moi.

-Tu es si belle que je ne peu résister au désir de te prendre dans mes bras.

-Tu es un encaltamento, un enchantement.

-Et après tu verras, ça va tout seul.

J'apprenais tout ce lexique par cœur dans l'après midi, pensant être opérationnel dès le soir.

Le refus inexplicable du merveilleux petit caramel de cet après midi m'avait donné, une envie folle d'apprendre la langue.

Je fis un enregistrement sur disquette et à tout moment dans la voiture ou dans la chambre j'apprenais par cœur les pages du lexique communiqué par Richard.

-Tu es belle.

-Tu es un enchantement.

-Comment tu t'appelles?

-Veut tu venir à la plage? Au restaurant? Promener? À hôtel? Comino.

-Je ne peux résister aux désirs de te prendre dans les bras

...

. Dans le sud de la ville étaient les marécages insalubres et puants infestés de moustiques. Pour trouver une belle plage il fallait partir vers la montagne et repiquer ensuite vers la mer, il y en avait pour une bonne demi-heure.

Pourtant, il y avait plein de belles plages plus près, je les avait vu en avion, mais c'étaient toutes des propriétés privées défendues par des murs des barbelés, des cameras et des vigiles, impossible d'y entrer, j'avais essayé et m'étais fait refouler par des gardiens indiens.

Je m'étais offert une petite langouste, grillée au feu de bois accompagnée d'un vin blanc du Chili frais dans une paillote les pieds dans l'eau. Il y avait plein de belles filles, mais aucune seule. Le repas fut excellent, quoique un peu cher, mais on ne peut pas tout avoir. Après quelques cabrioles amusantes dans les rouleaux et m'être séché sur la plage, je décidais de faire un tour en voiture à l'aventure. Je me régalaïs du gros moteur de l'Americaine et de son bruit rauque, en me récitant les phrases apprises par cœur, guettant plein d'optimisme, sur du succès, l'occasion de m'en servir.

. C'est alors que je les vis. Elles marchaient le long de la plage, un cabas d'osier chacune au bras. La plus grande marchait devant, elle portait un petit short fendu sur les cuisses et un bustier négligemment noué, qui découvrait un peu ses seins à chaque pas. Je les croisais au ralenti, la première répondit à mon sourire, la seconde regarda ses chaussures, je fis demi-tour et les abordais.

-Holà, encaltamento dis-je à la première, dit-moi que je ne suis pas reste trop longtemps au soleil sans chapeau, et que tu n'es pas un mirage ?

Le ton de mon abordage et mon accent sans doute, fit rire la première à gorge déployée, la deuxième aurait aimé s'enfoncer sous terre.

On convint d'aller promener en voiture tout les trois, la petite monta derrière.

-Je te présente ma sœur, me dit la grande , dit lui bonjour;

Je lui fis la bise et compris que j'avais fait une erreur car elle me lança un regard meurtrier.

-Vous faites comme ça en France ? Vous embrassez les jeunes filles qu'on vous présente? Pas ici ne me dit-elle, pas ma sœur, elle est vierge ! Elle est étudiante sur la Terre Ferme, nous sommes orphelines, c'est moi qui m'occupe d'elle. Quand elle aura terminé ses études, je lui trouverai un bon mari et elle sera vierge en arrivant à l'église. Alors ne la regarde plus, fait comme si elle n'existait pas, je devrai te suffire, non?

On arriva sur une plage, elles prirent des jus de fruits et moi une noix de coco glacée, le barman en coupa le sommet avec une machette et me la présenta avec une paille, c'était délicieux et frais, Aïlette te me faisait des sourires, sa sœur restait dans une resserve timide, on arrivait à bien se comprendre, avec comme d'habitude un peu d'Italien. Elle avait été élevée par un chapelier Italien de Caracas et même d'Espagnol et d'un peu d'Anglais.

-Viens, me dit-elle allons voir les tailleurs de pierre.

Nous éloignâmes tout les deux sur la plage, vers un groupe de sculpteurs qui martelaient des pierres noires, leur donnant des formes de femmes, avec des fesses fabuleusement bombées.

-C'est de la pierre de lave qui est arrivée ici lors de la dernière irruption, on dirait qu' ils m'ont prit pour modèle ne trouve-tu pas?

C'était vrai qu'apparemment ça ressemblait beaucoup au siennes, mais je lui dis par jeu avoir un doute, alors elle dénoua son paréo et bomba ses fesses en arrière.

-Tu es sur? dit-elle regarde bien !

Je regardais, je regardais de tous mes yeux, le spectacle qu'elle m'offrait, regrettant déjà sa fin, car elle ne pouvait rester longtemps ainsi les fesses offertes, on aurait dit une brioche joufflue, dorée à point, qui venait de sortir du four, appétissante. Seule manquait une couche de beurre qui l'aurait rendu brillante et encore plus attrayante, plus appétissante comme si c'était possible. Déjà la je ne pouvais résister et j'avais le beurre, prêt à l'enduire, ma main partit irrésistiblement attirée vers ces rondeurs savoureuses.

Ma bonne éducation réussit à la ramener à la raison, la peur de la choquer surtout, de la voir se refermer devant cette attaque brutale dévoilant mes intentions, qui étaient pourtant pures et naturelles, mais peut-être prématurées. Je réussis à détourner ma

main de ses fesses à sa menotte que je saisis peut-être un peu trop violement, mais elle pardonna à ma fougue.

Main dans la main, nous étions maintenant hors de la vue de sa sœur, on se promenait sur la plage, quand soudain je vis ce palmier de carte postale, que je cherchais en vain depuis que j'étais dans l'île. Il s'avancerait presque à l'horizontale, couché presque sur la mer.

Elle, devinant peut-être mes pensées s'y adossa.

-Comment tu me trouve? dit-elle, je te plais? Toi aussi tu me plais, mais comme je te l'ai dit, nous sommes orphelines et j'ai ma sœur à charge, alors si tu reste quelques jours et si tu veux t'amuser avec moi, c'est cinquante milles Boldos.

-Tu es magnifique et tu vauz bien plus ! Si je n'étais la que pour une nuit, j'accepterai, mais je suis la peut-être pour longtemps et si je te prends tu va me gâcher mon séjour, pourquoi ? Par ce que toutes les autres femmes vont me sembler fades après toi et que mon plaisir sera gâché. Je préfère te proposer deux fois moins et te prendre tout les jours, ça te fait une petite rente non ? Enfin si je suis content de toi.

-Tu seras content, me dit-elle, c'est d'accord, tu es direct, j'aime ça, donne moi l'adresse de ton hôtel, je ramène ma sœur à la maison après le bain et je viens. Tu sais que tu fais une affaire, je travaille à l'American-bar, je suis strip-teaseuse, t'a vu cette chute de rein? Mon impresario me dit qu'elle est exceptionnelle, qu'est ce t'en pense? Tu te vois collé à elle par derrière? T'a envie?

C'est la boîte la plus chère et le plus huppée de l'île ou se trouvent les plus belles filles, je prends deux cent mille Boldos la passe et uniquement quand je veux, si le client me plais, je suis une artiste pas une pute, pas obligée de faire la salle, ni d'éponger qui veut, c'est dans mon contrat je te ferai voir, c'est moi qui choisit. En ce moment je n'ai pas tellement besoin d'argent, mais toi tu me plais.

-Je n'ai rien à redire à ton histoire, elle est même morale quoique injuste. T'es comme moi. Moi non plus je ne suis pas obligé de baiser une femme qui ne me plaît pas, le malheur c'est que celles qui me plaisent me coûtent du blé directement ou indirectement.

Je t'envie de pouvoir choisir des hommes qui te plaisent et toucher du fric en plus , c'est quand même injuste la vie non?

Je partis euphorique de ses promesses, oubliant même de payer les consos, j'allais faire demi-tour et y renoncerais me disant que ce serait pour elle, une raison supplémentaire pour venir.

A quatre heures, j'étais dans ma chambre guettant son pas. L'hôtel était désert, même Richard était absent, j'étais allé frapper à sa chambre. Le temps passait, je me résignais à un lapin, en me faisant une raison, projetant une sortie au Méditerrané pour le soir, afin de tirer un coup ou deux, quand la porte que j'avais laissée entrebâillée s'ouvrit.

Elle était la souriante et me sauta au coup, ravie de me revoir comme si j'étais son amant depuis longtemps et que je lui avais manqué. Elle me fit un sreep –tease me disant de comparer ses fesses à la sculpture que j'avais acheté ce tantôt, et pour être bien sur, de tâter l'une et l'autre, afin de s'assurer de leur fermeté et qu'en plus les siennes étaient chaudes et allaient devenir brûlantes, si je continuais d'y promener mes mains. Qu'elle avait envie d'une caresse plus profonde, de me sentir vraiment en elle au plus profond que je pourrais, qu'elle en avait envie, très envie et que c'était tout de suite.

Elle m'entraîna sous la douche, elle me savonna tout le corps et commença à me lécher le torse en descendant puis à me faire une pipe sous le jet me mit une capote, et courut vers le lit s'accroupir en levrette me tendant les fesses. Je m'y précipitais les mains en avant, quartier- libre leur dis-je promenez vous partout, découvrez, faites à votre guise, c'est tout à vous, pas de précipitation, le temps s'est arrêté, maintenant, c'est l'heure de la baise, des câlins, des caresses. Elles ne manquèrent pas de le faire, du plus près qu'elles purent toucher, du bout des fesses, aux hanches, aux cuisses, en passant par les bras, les épaules, le cou, elles précédaient en tout lieu ma bouche, mes lèvres et ma langue.

Sa peau était si douce, si chaude, si parfumée, si offerte qu'en la parcourant de toutes mes mains et j'aurai voulu en avoir dix, il me vint un vertige de bonheur. J'étais dieu, je caressais une déesse qui était sur le lit le cul en bombe, attendant que je décide de quelle manière j'allais la prendre, sachant qu'aucune ne me serait refusée. j'hésitais voulant tout faire d'un coup, un instant la tête me tourna devant autant de possibilités, cette fille merveilleusement belle, là prête à satisfaire mes moindres désirs, un rêve vivant, matériel, palpable, je touchais ce cul bombé d'exception, palpais, caressais, léchait n'en croyant pas ni mes yeux, ni mes mains, ni ma langue, son petit gout salé d'eau de mer et de transpiration que lui donnait cet exercice, je me jetais sur elle avec fougue et gourmandise.

Si elle fut surprise par la brutalité de mon attaque, qui déferla sur son corps comme une vague, elle s'en remit très vite, et se cambra, s'ouvrit les fesses à deux mains pour s'offrir davantage à ma vue et à mes caresses, les réclamant même, quand leur cadence faiblissait, d'une petite voix rauque entre inspiration haletante et soupir langoureux.

-Tu sais y faire cari mo, c'est moi la pute et c'est toi qui fait tout le travail, fais moi penser à te rembourser...Arrête de m'exciter et prend moi, j'ai besoin, j'ai envie, ramone moi le cul ou la chatte comme il te plaira, mais fait le donc ! Les préliminaires c'est bien et c'est même indispensable, mais fatalement ça doit s'arrêter à un moment, c'est comme une conversation, après les formules de politesses, on doit rentrer dans le vif du sujet, t'entends? Le vif, c'est moi ! Alors rentre dans le sujet, entre en moi chéri, vient vite...ho que c'est bon, cette lente pénétration, y en a encore? Mais combien elle mesure? Non je me plains pas, je savoure. . . .

-Je suis pas pressé, lui dis-je suce, oui comme ça doucement, voilà maintenant descend, les couilles aussi, lèche les, prends les dans ta bouche, voilà remet la capote maintenant et viens t'asseoir sur moi, non de face que je vois tes seins marquer la cadence, tu te

l'enfonce à la vitesse que tu veux, à la profondeur que tu souhaites, je suis ton instrument pour l'instant, ton gode vivant, sert toi de moi à ta guise, tout à l'heure, c'est toi qui sera mon jouet, tu te remettra en levrette et je défoncerai ton petit cul à la mienne de guise, tu aura beau crier, te débattre, me supplier, ton cul ressemblera à un chapeau de curé, après je pourrai y enfoncer la main entière sans forcer.

Elle aimait ma façon de faire et de parler. pour l'instant c'était elle qui faisait, elle s'asseyait sur moi, mes mains sur ses hanches ou sa taille, le tenant parfois en coupe sur ses seins que j'empalmais caressant et soupesant, je me contentais d'essayer de contenir ses assauts, la maintenant droite pour ne pas déjanter, elle me glissait en elle avec un bruit de succion, elle était trempée, se tortillant sur moi comme un ver frénétique, elle était brulante, me pinçant, griffant, m'insultant, appelant sa mère à son secours, dieu et tous les saints du paradis. Sa température monta en flèche, elle s'écroula sur moi en nage, après un dernier cri, comme frappée par la foudre, paralysée, anéantie, absente.

-Tu m'as fait une peridurale, avec ta grosse aiguille ?

Je lui laissais quelques instants pour récupérer et recommençait à la pistonner doucement, pour lui rappeler mon existence. Elle me sourit et m'embrassa avec passion, murmurant des remerciements incompressibles, elle s'arracha à moi et se mit en levrette.

-Viens, me dit-elle, tout est à toi, sers toi de moi, déchire défonce, prend ton plaisir ou tu veux, je suis tienne.

Je m'installais tranquillement derrière elle, la pénétrant doucement, passant d'un orifice à l'autre en douceur au début puis j'accélérais la cadence, le tout entrecoupé de ses soupirs, de ses gémissements, de ses cris, de mots d'amour, de serments.

-Content mi amour? Me dit-elle, en tout cas moi tu m'as enchantée ! Tu es sur que tu t'appelle pas Merlin? Monsieur l'Enchanteur ? En tout cas tu sais te servir de ta baguette magique, cari mo, tu crois qu'il suffit d'un coup de bite pour tomber amoureuse?

-Arrête de parler, tu fais tomber ma moyenne, suce, lèche, mors, aie, ça va pas non? Je n'ai pas dis mors, mais mordille, salope.

Elle rit et mordilla à sa guise, elle était consciencieuse et appliquée, elle m'essorait à nouveau de sa langue, me proposa de recommencer, fit ce qu'il faut pour m'en redonner envie instantanément. C'étaient les filles le plus gentille et la plus attentives au plaisir de l'homme que j'avais rencontré. Je commençais à me plaire dans cette île.

...

Elle travaillait toutes les nuit jusqu' à cinq ou six heures du matin, puis elle rentrait dormir chez elle et venait me rejoindre à l'heure de la sieste. On faisait l'amour et partait promener, en fin d'après midi, je l'emmenais au restaurant et puis nous revenions dans la chambre ou je la déposais chez elle pour voir sa sœur.

Un jour elle me fit visiter son appartement, il se situait au petit Cancoun, en bord de mer, la plage de l'autre côté de la route mais déserte de baigneurs car on était dans le golfe et que c'était pollué.

-Pourquoi rester à l'hôtel ? me dit-elle , on s'entend bien tout les deux non? Viens t'installer chez moi, dès que les vacances seront terminées, ma sœur retourne à la fac, ce sera quand même plus pratique, j'aurai plus de temps pour m'occuper de toi et toi de moi et puis se sera chez nous, ce ne sera pas pareil et puis pour l'argent on s'arrangera. Par exemple tu t'occuperas des courses et moi du loyer, c'est équitable qu'en dit-tu?

J'éludais en lui disant que mon avenir dans ce pays était encore incertain, que je ne voulais pas la déranger, que la situation actuelle était satisfaisante pour attendre et qu'après on verrait. Je ne connaissais pas la loi dans ce pays concernant le proxénétisme, mais elle ne devait pas être très différentes des nôtres, même en ce qui concerne le proxénétisme passif, je pensais aussi au Belge.

Nous étions retournés à la plage au palmier couché, mais c'était toujours dans la journée, il y avait du monde et impossible de lui faire l'amour installé dessus.

Je lui donnais ses vingt mille Boldos tout les soirs, enfin quand j'y pensais, quand j'oubliais elle ne me les réclamait pas le lendemain. Parfois c'était elle qui payait le restaurant, je lui avais acheté un chemisier qui lui avait plut, le lendemain elle m'offrait un Panama. Nous avions des relations qui n'était manifestement pas basées que sur l'argent, quoiqu'elle le prenne, mais avec l'air de ne pas y attacher d'importance, ce qui était peut-être pour elle une forme d'élégance. À vrai dire je ne me posais pas trop de question, elle m'avait fait son prix, tant mieux pour elle si ce n'était pas une corvée, moi je pensais toujours à ce palmier, mon phantasme, il était évident que je ne pourrai pas le satisfaire avec elle, mais j'avais des compensations. Nous avions croisé Richard qui m'avait félicité pour ma chance en la désignant, il se connaissait et sans doute qu'il l'avait déjà baisée, mais il ne m'en dit rien et je lui demandais pas.

...

Un soir, je décidais d'aller rendre visite au grand maigre. Je trouvais son restaurant près du grand casino Americain. Il fut ravi de me voir et me présenta son associé le Suisse, à travers le passe –plat, il me conseilla pour tout goûter le menu gastronomique.

Vers la fin du repas, le cuistot vint dans la salle faire le tour des tables, avide de compliments. Il vint à ma table, je fus surpris de son apparence singulière. Je lui exprimais ma reconnaissance pour un si excellent repas et j'étais sincère, je vis bien que je m'en n'étais fait un ami.

Au dessert, il vint prendre le café avec moi.

-Je vois bien que tu es surpris par mon apparence, si, si, c'est normal d'ailleurs, tu n'as rien dit mais je le vois bien que c'est par politesse que tu affectes de ne rien voir, je vais t'expliquer.

Je me suis fait couper en deux en Suisse par un tramway, j'ai touché un paquet de fric, je me suis payé des prothèses, j'ai tout quitté et je suis venu ici.

J'ai monté mon restaurant. Ça été long à démarrer et quand il a commencé à marcher, écoute bien, je me suis fait renverser par un gros camion qui m'a écrasé les jambes. Je n'ai rien senti puisque c'était du plastique mais ça m'a quand même, tu t'en doute, secoué psychiquement.

Je n'ai manqué que quelques jours étant à l'hôpital, mais ça suffit à mes employés pour tout démonter et tout emporter. Quand je suis revenu, il ne restait que les murs, portes, fenêtres, frigo, piano, tables, chaises, vaisselle, comestibles, alcools, vins, tout avaient disparu.

À partir de ce moment-là j'ai su que dans ce genre de pays, il fallait au moins avoir un associé, je l'ai trouvé et un bon, crois-moi. Bref pour revenir mon apparence, je n'avais plus assez d'argent pour acheter de jambes complètes, je n'avais assez que pour une, alors j'ai réfléchi, j'ai acheté deux cuisses en occasion et j'y ai vissé deux chaussures, ce qui me suffisait pour me déplacer, j'ai fait construire un échafaudage tout le long du piano de la batterie de cuisine pour qu'elle soit à ma hauteur.

Après j'avais des sous, mais je n'étais fait connaître comme le cuisinier nabot, j'ai été à la mode, pourquoi redevenir normal?

Et puis ce n'est pas dans ma tête en tout cas, comme si j'étais un vrai nabot puisque je pouvais mettre des nouvelles jambes complètes qui sont dans le placard mais je m'en sers que pour aller sur la Terre Ferme.

Tu vois je me suis fait pousser la barbe, on dit que je ressemble à Toulouse-Lautrec.

-C'est très bien lui dit-je, mais il y a quand même un détail choquant, tu es blanc, tu es en bermuda et tu as des jambes noires charbon.

-Au début, c'était les seules en disponibles que je pouvais me payer et après je m'y suis habitué et puis tu sais, ce n'est pas une réputation, les Suisses sont radins.

Plus tard une jeune fille superbe, vint chercher le grand maigre. C'était me dit-il, un de ses avantages indirects, une des ces élèves à l'école de cuisine. Les profs avaient un accord avec la direction de l'établissement, de ne pas toucher aux filles tant qu'elles étudiaient, mais l'année finie et leur diplôme en poche, ils étaient libres de faire ce qu'il voulait. Les filles qui les avaient dragués en vain pendant leur scolarité, ne se privaient pas de les revoir après et de se faire sauter comme des folles par leurs professeurs, c'était bon pour se remémorer un tour de main ou une recette égarée et ça pouvait toujours aider dans leur carrière.

-Ce soir je suis prêt, me dit-il, j'ai pris plusieurs douzaines d'huîtres, mixé du céleri et du Viagra, ça va être sa fête.

-Peut-être que tu vas mourir, dit le Suisse.

À la fin du repas, une belle Indienne vient s'installer à la table d'un côté. J'engageais la conversation, mi- Italien, mi- Français, miracle, elle me comprenait : elle avait travaillé comme barmaid sur des croisières, nous primes rendez-vous pour le lendemain soir, au terme de sa première journée de travail, chez le Suisse qui la prenait à l'essai. Elle me promit de m'initier aux joies du bingo.

On rencontra Richard qui flânait dans les parages, nous décidâmes de sortir tout les trois en virée.

...

Après avoir quitté la ville, en longeant le golfe, nous sommes arrivés chez Mama Rosita, à côté de la maison du Canadien.

C'était une espèce de hangar à bestiaux, avec un grand comptoir. Une vingtaine de filles jeunes traînaient dans l'entrée, guettant leurs habitués, avant qu'une autre ne mette le grappin dessus, d'autres traînaient au comptoir.

Au sous-sol ouvert sur l'océan, derrière des grilles bien aéré par les Alisés, des filles allongées dans des canapés, nous faisaient signe de les rejoindre, dans la pénombre des bougies.

- Méfie-toi des lumières tamisées, me dit Richard, tu peut-être surpris après.

Le patron connaissait mes amis, il nous proposa la meilleure table. Trois filles vinrent aussitôt s'asseoir avec nous, celle que le hasard m'avait attribué ne me plaisait pas, le nabot qui avait sur ses moignons de genou une fille charmante, me proposa de les échanger. Aussitôt- dit aussitôt -fait, quitte à payer autant en avoir une qui me plaise.

Tout le monde commanda de la bière locale, qui n'était pas mauvaise et beaucoup moins chère que les produit d'importations.

La fille me léchait le cou et me dévorait l'oreille, me demandant de la consommer sur le champ, moi j'étais partant, mais Richard qui me faisait le traducteur, s'y opposa.

-D'accord dix milles Bolos, ce n'est pas cher, mais si tu vois l'état des chambres crasseuses aux draps remplis de sperme et de merde. Quand elles viennent de se faire enculer, tu crois qu'ils l'essuient ou leurs bites pleine de merde? Quand tu vois ça et que tu sens l'odeur, tu débande. Non le mieux c'est ou d'attendre qu'elles ont finit leur boulot ou de les faire sortir, là tu les amène à l'hôtel , ou dans la voiture et ça c'est un peu risqué, car il y a des pourris qui rodent et n'hésite pas à t'égorger pour te prendre tes sous.

Richard avait un problème avec ses filles, deux déjà leur verres vides s'étaient excusées et n'était pas revenues, la troisième qu'il avait appelé du doigt faisait semblant de ne pas comprendre et il fallut l'intervention du patron pour qu'elle accepte de venir s'asseoir avec nous.

-Un travail de pute, ça te plais pas? lui dit-il en colère, je te vire et demain tu retourne couper la canne à sucre ! Un client c'est un client, beau ou vilain, t'est la pour l'essorer c'est tout, t'a compris serpillière?

Elle commença à plaisanter avec lui et puis ça lui plut. Après c'est elle qui voulut l'entraîner vers les chambre, mais il refusa se contentant de prendre son numéro de téléphone, lui donnant rendez vous chez lui à son hôtel, pour le lendemain.

-Qu'est ce que tu croyais ? me dit-il c'est comme ça que je trouve les femmes qui viennent me voir à l'hôtel. Dans l'après midi, elles sont libres ça leur fait du fric, en plus on a tout notre temps, ici elles doivent faire du rendement, c'est normal les tauliers les pressent, en plus c'est moins cher et après certaines deviennent des copines et elles m'envoient leurs amies ou leurs sœurs.

Je savais maintenant comment il s'y prenait pour avoir cette ribambelle de femme qui défilait chez lui.

Je trouvais les putes en général plus noires que les habitantes de l'île, qui étaient plutôt des Indiens ou des sangs mêlés d'Indien et de Noir.

C'est par ce qu'elles viennent de la Terre- Ferme, ce n'est pas que les filles d'ici soient farouches mais c'est une petite île, tout le monde se connaît et tout se sait et après pour elles, se seraient fini pour le mariage, non les filles d'ici vont faire la pute sur le continent à Caracas ou en Amazonie.

-Qu'est que tu fais demain vers trois heures? Si tu es à l'hôtel quand j'en aurai fini avec elle, je te l'envoie, c'est une superbe Chabine rigolote, c'est rare comme couleur, tu va te régaler, elle doit être bonne.

Je lui dis de le faire à tout hasard, si j'étais dans ma chambre, je la tirerai volontiers.

Après cet échange de bonnes manières, nous décidâmes de rentrer.

En rentrant, à peine avions nous démarré pour le retour, qu'une fille apparut dans les phares, nous faisant signe de la prendre. Elle nous expliqua, qu'elle devait se rendre chez son frère, au carrefour de la route principale.

-Moi je ne crois pas à cette histoire, dit le nabot, c'est une vireuse, elle fait toute la nuit l'aller et retour à la recherche de clients qui vont tirer un coup à la boîte et avant qu'ils aient les couilles vidées, elle leur propose ses services. Elle est mignonne la garce. Elle nous propose rien par ce qu' 'elle croit qu'on a consommé. je vais lui demander, on verra bien, qu'est qu'on risque? Si elle le prend de travers, je m'excuserais.

Mais il avait vu juste, et après une courte négociation financière, elle nous suça tout les trois. Le nabot en tant qu'initiateur, passa le premier. Nous étions au bord de la plage sous les palmiers, la lune rousse était pleine, un petit vent parfumé d'odeurs inconnus et plaisantes venant de la mer nous rafraîchissaient, le crinrin des grillons nous faisait une musique d'ambiance, la nuit était bleu clair, on voyait la tête de la fille parfois

apparaître se profilant dans la lueur de la lune comme une ombre chinoise, avant de disparaître en replongeant. Richard gratouillait une mauvaise guitare désaccordée qu'il avait du faucher, en partant du bordel. Le nabot avait sorti, je ne sais d'où une bouteille de rhum qui circulait de main en bouche. Je l'échangeais contre la guitare, je savais plaquer trois accords pour m'accompagner, je le fis en chantant une rengaine de Gloria Lasso, qui me sembla appropriée aux circonstances:

-Prend ma main ...tra. la . la car je suis étranger ici... tra. la. la . perdu dans ce pays bleu étranger au paradis.

J'étais bien, tranquille, détendu, attendant mon tour sans impatience, dans la nuit chaude, peut-être que je vieillissais? Me dis-je inquiet. Puis je me rappelais que j'avais passé une bonne partie de l'après midi, dans ma chambre avec Ailette, et que je l'avais tirée à ne plus savoir compter les coups. Elle était exigeante cette gourmande, de plus j'avais rendez vous le demain soir avec l'Indienne du restaurant, qui semblait ne pas se contenter de promesses et ça me faisait pas peur, pas d'angoisse, ni d'appréhension devant l'épreuve. Sur de moi, calme et déterminé. Les voraces seront nourries à suffisance ! La mentalité du dompteur de fauves. Passez tigresses, en tout cas j'ai le fouet. Cela me rassura quant à mon état de santé.

...

Le lendemain soir , vers onze heures, je me pointais chez le Suisse qui me fit force démonstration d'amitié, avec cette complicité d'ancien- combattant du cul, une guerre que pour une fois, on avait gagné, on en était complices et tout fier.

Je m'inquiétais de l'absence de son associé.

-Il est au lit, me dit-il, fatigué, très fatigué... Tu sais tout ce qu'il a pris hier, pour baiser son ex petite élève ? Je ne sais pas si sur le moment ça a été efficace, mais ce midi il n'était pas beau à voir. On aurait dit qu'il avait passé la nuit dans une tuilière de moteur à réaction, à la petite cuillère que j'ai du le mettre au lit, même pas la force de se coucher, il dormait sur le palier, j'ai appelé le docteur : deux de tension. j'espère qu'il va survivre, c'est un bon associé et j'ai besoin de lui en salle.

-A ce point ? lui dis-je.

-Plus encore, me il, mais je ne sais pas bien raconter !

-Tu viens chercher l'Indienne ? me dit-il, je crois que tu as fait une affaire avec elle, moi-même si je n'étais pas son patron, je me la paierai bien, elle a du kilométrage : elle ne doit pas avoir loin de trente ans, mais elle doit être bonne au lit cette salope, enfin tu me diras demain. Si elle est comme je pense, je me la paierai, quitte à la virer après, si elle tourne à la patronne. On trouve relativement vite de bonnes serveuses, mais des gonzesses qui vous font grimper aux rideaux, comme je suppose que celle la doit faire, ça court pas tellement les rues. Ah, au fait, je lui ai parlé : elle ne te prendra pas pour un pigeon, pour le casin. Elle sait que tu es un mec à la redresse, alors quand elle aura paumé tes dix mille bolos, elle t'en demandera pas d'autre. L'inconvénient c'est que

parfois elles sont longues à perdre. Mais si elle gagne, tant mieux tu seras son dieu son porte-bonheur et si elle perd, elle sera câline et espérera regagner un prochain jour, avec tes sous.

Elle fut quand même assez longue à perdre, pour moi qui jouais à côté d'elle, pour passer le temps, sans espoir de gains. Je regardais autant que je pouvais son décolleté plongeant, ses longues jambes que sur le tabouret sa courte robe, n'arrivait pas du tout à dissimuler, me faisant des plans et des scénarios sur les façons et manières avec laquelle je l'entreprendrais, dès qu'on serait seul dans ma chambre. Exubérante, je la voyais sauter et crier quand sortait ses bons numéros, en même temps que ses seins qui en jaillissaient presque en liberté . Quand tomba la dernière boule perdante, elle me regarda d'un air navré.

-Je ne ferai pas fortune ce soir, me dit-elle.

-Qui sait, lui dis-je en souriant, en lui prenant le bras et l'entraînant vers la sortie. Elle me suivit de bonne grâce en riant de mon impatience.

...

-C'est vraiment une bonne affaire, dis-je, au nabot le lendemain, une bonne suseuse. . . .

Il interrompit mon début de commentaire, énervé, se passa une langue gourmande sur les lèvres en disant, baveux:

-Raconte ! raconte donc. . .

-C'est une langue vibrante, avec tout ce qui faut autour, un vrai délice.

-J'en étais sur, l'instinct tu vois ! Pour dix mille Bolos, c'est donné pour un bon coup, non? Dit-moi, elle crie, elle crie, quand tu la prends, j'ai horreur des femmes muettes, quand je baise, j'aime que tout le quartier soit au courant.

-Un bon coup et un placement de père de famille, lui dis-je

...

Nous étions attablés à prendre des rafraîchissements, sous le patio, devant la piscine. Richard lorgnait les petites bonnes qui assises par terre désherbaient entre les dalles, il leur faisait des sourires et elles riaient entre elles, en le regardant.

-Avant de partir, il faut que je me paie la petite, disait-il, l'autre me plais moins, elle est un peu grassouillette, quoique un soir en rentrant de bringue, si elle veut me faire une petite gâterie, je ne dirais pas non.

-Tu rigole, lui dit Pierrot, elles n'ont même pas quinze ans ces petites.

-Si tu avais autant de millions que ce qu'elles ont vu de bites, tu serais pas ici, tu ferais une croisière !

-C'est pas la France ici, elles sont précoces, d'ailleurs c'est normal, ça fait partie des choses de la vie, y a que nous qui nous compliquons tout, dit Richard.

-Vous avez raison, profitez les jeunes nous dit Jean , avant d'être comme moi, je vous dit pas les difficultés que j'ai simplement pour pisser, alors pour tirer, je vous dis pas, piqûre et tout le tralala, en plus j'en ai même pas envie, heureusement que j'ai une femme, que c' est un ange, patiente, pas énervée, attentive, tu vois elle est vieille et moche, je profite qu'elle est pas la pour le dire, d'ailleurs avant, quand je l'ai connue, elle était si belle que, . mais enfin bref, pour tout dire je la changerai pas pour une de ces gamines ! . Vous me croyez au moins?

-Moi je m'en fous, dit Pierrot, depuis que je suis dans cette île de merde, je baise plus. A part les putes qui viennent chez le Canadien, mais c'est pour l'hygiène, un peu comme pour l'entraînement que je le fait, ho tu les verrais, elles sont couvertes de balafres, on les a opérées de tout, ce n'est pas possible. Moi j'en ai des cicatrices et des balafres mais moi j'étais un aventurier, regardez : il dégrafa sa chemise, une grosse couture lui prenait le ventre et les reins. Ça date de vingt ans. Premier attentat terroriste en Europe. Un poumon ça m'a coûté. L'aéroport international de Rotterdam, trois terroristes qui nous on prit en otages à l'imprévu. Heureusement j'étais avec mes amis, on se demandait ce qu'on devait faire, on ne voulait pas se faire remarquer. Quand il on tué un type au hasard, pour l'exemple, qu'ils on dit. Pour montrer aux autorités leur détermination. Alors, plutôt que d'attendre le deuxième, qui serai peut-être nous, pour leur montrer qu'on avait compris la leçon, on a défouraillé.

J'ai tué le premier net d'une balle dans la tête, mes amis, on tous tirés sur le deuxième, ça c'est l'improvisation, ce n'est pas bon le manque de coordination. J'ai vu le dernier m'ajuster, mais trop tard, il m'avait explosé un poumon. C'est tous ce qu'il a pu faire le pauvre, si on peut dire, mes amis lui ont vidé trois chargeurs dans la tête, tellement qu'on a jamais pu l'identifier et ils se sont arrachés. Moi ils pouvaient plus rien pour moi, j'étais mort, je sentais le sang me monter dans la gorge et m'étouffer. Heureusement il y avait un toubib parmi les otages, il m'a rentré un tube de stylo Bic dans la gorge et j'ai pu respirer, trente secondes après, j'étais mort.

-Je confirme, dit Jean, il t'a entubé avec ce qu'il avait sous la main, il ta sauvé.

-J'étais quand même pas trop brillant et ai du patienter pour me rétablir en prison, dès que j'ai été bien, mes amis sont venus me chercher avec des calibres pour me sortir et ils on réussi.

-Et qu'est ce que tu faisais armé dans un aéroport ? dit Nicole qui nous avait rejoints.

-Tu poses des questions idiotes, dit son mari, tu comprends bien que ce monsieur et ces amis étaient sur un travail et à Amsterdam, en bonne logique, je crois bien que c'était une affaire de diamants.

-Je te vois partir le soir avec le cabriolet me dit Jean, suivant ou tu va, ce n'est pas prudent, tu peux être victime dans les petites ruelles ou on roule au pas, d'un sauteur.

Ce n'est pas les droguées ou les bandits qui manquent, c'est dangereux, je tenais à te le dire, la nuit d'aller seul la nuit dans des quartiers chauds, comme tu fais.

-Oui, me dit Nicole, méfie toi de tout dans ce pays, c'est vrai que toi tu ne sais pas jmais à peine étions nous arrivés qu'on m'a enlevé, Jean a du payer une rançon.

-De toute façon tu l'apprendras bien un jour, Miranda a du te le dire non? Jean avait une clinique à Nice et il me fréquentait en douce, j'étais pute quand je l'ai rencontré. Un jour des amis bien intentionnés, ont renseigné sa femme, t'aurai vu le scandale. Il a promis d'arrêter de me voir, obligé qu'il était par sa femme qui était aussi son patron mais il était amoureux, vivre sans moi il ne pouvait pas le pauvre romantique. Alors il a commencé à ne plus payer la sécurité sociale et tu sais à deux mille francs par jour, multiplié par le nombre de chambres, ça grimpe vite. Avant que personne n'ai put s'en apercevoir, il a détourné des centaines de millions, et a abandonné femme, enfants et clinique et nous avons prit le premier avion pour la Caribe.

-Cette pauvre Miranda, elle croit qu'elle connaît la vie, elle pense qu'il suffit de montrer ses nichons pour faire tourner un bar, si on n'avait su que ton frère se mettrait avec elle, on ne lui aura pas loué le restaurant.

Elle a une très mauvaise réputation dans l'île, cette hypocrite, tout sourire devant, mais personne ne l'aime, elle a gagné une tonne d'argent avec sa boutique à touristes, mais pour lui en sortir une poignée, il faut un tire-bouchon.

...

La nièce se plaignait de ne pas pouvoir me joindre, aussi lassée de passer par la reception , m'avait- elle offert un portable.

Deux ou trois fois par semaine, elle sortait avec son fiancé qui l'emmenait au resto ou en boîte et quand il la racompagnait, elle ressortait en douce, pour me rejoindre dans ma chambre. elle avait l'avantage d'habiter tout près et une nuit sur deux, je l'entendais gratter à la porte que je fermais par sécurité et elle se jetait sur moi avec gourmandise.

- Il est amoureux ce mec , me disait- elle, toute la soirée, il m' a caressé et embrassé, je n' en pouvait plus et pourtant je ne doit pas céder, ce serait la fin. A peine les seins que je me laisse caresser et encore par dessus la robe, quant à sa bite, c' est bien simple officiellement, je ne sais même pas qu'il en a une. Quand il me frolle, je me retire comme s'il m' avait brûlée. Je le rends fou, mais lui aussi il m'existe, si tu savais comme j' ai envie de me faire enfoncer, allez viens , satisfait moi et elle me tendais le cul, après m' avoir bien sucé en parlant, me racontant sa soirée , avant de m'installer la capote ! .

-Quand tu va venir dis le moi, me disait- elle, tu sais ce que je veux, c 'est la que je jouis le plus, barbouille m'en bien le visage et les joues, je t'en prie j'aime cette douche chaude et visqueuse, ta confiture adoré, ta compote brulante, ho mon chéri encore!oui défonce moi, je suis à toi, je suis tienne, pour toujours, à jamais, reste ici, ne repart pas, on se verra tout les jours, maintenant que tu es riche d'argent et d'amour, tu es comblé non? Moi en tout cas, je le suis comblé, comme un trou qu'on rebouche, mon trou est rempli par toi, mi corazon. ! .

Ce qu' elle voulait pour la crème ne me déplaisait pas, au bon moment je me retirais de son cul, elle s'accroupissait et je crachais mon venin sur son visage, après elle me reprenait dans sa bouche, aspirant jusque la dernière goutte, pendant qu' elle se barbouillait le visage avec mon jus, comme un enfant gourmand de confiture, après elle

repoussait tout vers sa bouche et sa langue léchait ses lèvres et elle se suçait longuement les doigts, avec bruitage, j'adorais la regarder et entendre ce son et musique délicieux !

En ce qui concernait la deuxième partie de sa proposition, je faisais semblant de ne rien avoir entendu, attribuant ses propos à ces mots inconsideré qu'on prononce en faisant l'amour et qui n'engage, ni celle qui les dit, ni celui qui les écoute.

-Mon petit dessert qu'elle disait, ma crème chaude, merci tu m'en as bien tartinée le visage, j'aime ton jus.

-Tu es vraiment une salope, je lui disais, mais tu n'a pas peur des maladies?

-Dans la bouche je risque rien. Tu es pas con? tu mets la capote avec les autres non? Allez raconte moi la dernière, existe moi, j'ai encore envie.

Alors je lui racontais mon après midi avec Ailette et je lui montrais les photos que je venais de faire développer, ou celles qui étaient encore en négatifs et nous choisissions ensemble celles dignes d'être gardées.

-Elle est belle cette petite et photogénique, c'est pour ça qu'elle fait son métier, on voit bien que vous vous regalez tout les deux. j'en suis un peu jalouse, comment tu fait? Et moi qui suis devenue folle de toi et même un peu jalouse, je dois te l'avouer, tu es vraiment un polisson.

Elle faisait un tas des photos dont elle voulait une copie, pour les regarder le soir dans sa chambre, quand elle était seule avant de s'endormir.

-Comme ça je rêverai de toi Et d'elle, ou plutôt de ce qu'elle te fait et ce que tu lui fais subir, crapule! je prends cette photo aussi, on se demande comment une aussi grosse bite peut pénétrer cette frêle jeune fille? Et elle a pas l'air d'avoir mal en plus, au contraire elle semble aimer! quelle salope.... Toutes les mêmes, sauf nos mères, ces saintes -femmes.

Au début, l'idée même de relations saphiques me revulsait, maintenant je ne suis pas devenue praticante, mais je trouve que c'est beau à voir et pour tout dire j'aimerais essayer, si un jour j'en ai l'occasion... tu crois qu'elle voudrait? Tu la payeras bien sur!

C'est de ma faute, disait-elle, j'aurais du me forcer à devenir lesbienne quand j'en avais l'occasion, mais j'y ai pas réfléchi, par ce qu'alors la c'est facile, je pouvais sans problèmes, aller dans la chambre d'une copine et y passer la nuit, sans que personne n'y trouve à redire, personne ne pense à mal et pourtant avec cette surveillance constante des jeunes filles, il y a beaucoup de gouines occasionnelles ici, mais moi, ça m'a jamais rien dit. Pourtant, tu t'en doute, j'ai eu plein de propositions, mais je préfère la bite, dit-elle, en malaxant son tiércé préféré et surtout le jus. Le jus de femme me dégoutte, alors que je me boirait des verres de sperme brulant, pourquoi? je ne sais pas, ça me plait et ça m'existe, je l'explique pas. Je suis une salope, non? Ça te fait bander ce que je te dis crapule? Alors sur cette photo, c'est avant ou après que tu l'ai enculé? Tu crois qu'elle accepterait que je regarde? Insiste je t'en prie. Dans l'après midi, je peux venir à l'heure de la sieste, on peut te sucer à deux si tu veux, non je veut pas qu'elle me mange, ni la manger, quoi que... en y réfléchissant... mais je veut te voir la prendre et t'enfoncer dans son cul, juste après que je t'ai sucé, c'est pas du porno, c'est un désir d'artiste, j'aime ce qui est beau, j'aime les symboles et de voir ta grosse queue pénétrer la bouche d'un ange ou le cul d'une fée m'exite au plus haut point? Tu me trouve anormale?

Mais dis-le ! Tu aime ce que je dis? Ça te plaît? Tu bande canaille?

Sans compter que si j'avais été prévoyante, quand je suis rentrée en revenant du continent, j'aurai eu quelques amies, pas des vrais gouines, des gouinettes qui faute de mieux se donnent un peu de temps en temps du plaisir, en attendant sagement le mariage, dans les bras de qui j'aurai pu trouver une consolation, en toute discrétion, c'est mieux

que de se carresser seule dans son lit, non? Je ne connais plus personne. Mes flirts sont mariés, j'ai eu des propositions tu t'en doute, mais j'ai trop peur d'une indiscretion ou d'une vantardise et toi t'en profite, salaud. Remarque je m'en plains pas, j'aurai pu plus mal tomber, mais la mauvaise graine que je suis à de la chance, t'es un bon coup. Ma soeur m'avait fait la réflexion que nous ne manquions jamais de gourgettes et qu'on en mangeait trop souvent. Si elle savait la pauvre à quoi elles me servaient! Mais depuis que tu es mon amant, je suis devenue davantage carnivore.

...

Depuis que j'avais le revolver, la nuit je l'amenais à la plage, c'était désert. Il faisait un peu chaud, mais sur la plage l'alizé rafraichissant venait de la mer. On se baignait, puis je l'amenais sur le palmier couché et je la prenais à califourchon sur son tronc. Elle criait de plaisir à son aise, mais ça ne dérangeait que les crabes.

Quand c'était fini, on récupérait tous les deux de nos efforts, elle à califourchon sur le tronc, moi à genoux dans l'eau, à ses pieds et je savourais, dans le souffle tiède de l'alizé et le clapotis des vagues, l'instant magique de cette nuit tropicale.

...

A un carrefour, je pris un chemin de terre qui longeait la mer, délaissant la route goudronnée qui repartait dans la montagne et dont je voyais les lacets grimper et disparaître derrière les monts, c'était un chemin étroit de plus en plus défoncé, des trous ou l'avant de la voiture disparaissait, je ne pouvais en sortir qu'en mettant les crabots, je m'enfonçais dans un désert de pierre et de cactus, je franchis une crête et découvris des marécages à perte de vue, une odeur de pourri m'arriva aux narines mais je décidais de continuer. Parfois je croisais un pick-up, bourré d'indiens armés de machettes, attelé de remorques remplies de cactus. Ils avaient des mines patibulaires et étaient à peine aimables lors des croisements, qui vu la largeur de la route étaient difficile et nécessitaient des manœuvres. Heureusement on voyait bien que la voiture était vide de tout objet de valeur et j'étais en short et chemisette. De toutes façons j'avais remarqué que les hommes de ce pays étaient beaucoup moins expansifs, envers moi en tout cas, que les femmes

Je me félicitais d'avoir écouté les conseils de Richard.

Parfois, je croisais que chèvres maigres et des vaches squelettiques, je me demandais ce qu'elles pouvaient bien trouver à manger dans ce pays.

Et cela dura longtemps, j'avais quitté le bord de mer m'enfonçant dans les collines, ils m'étaient impossible de faire demi-tour, tant j'avais croisé de nombreuses pistes, en fait j'étais perdu mais pas inquiet, l'île était petite, la mer n'était pas loin. De temps en temps sur une crête je l'apercevais après les marécages mais le temps passait, dans deux heures, la nuit allait tomber, il était temps que je m'inquiète, j'accélérai et soudain, sur un haut j'aperçus une vallée débouchant sur la mer, avec de magnifiques plages de cocotiers, un petit village entre mer et lagune, de deux bleu différent, mêlé de vert, puis au large la mer changeait encore de couleur, c'était grandiose. Sur une éminence j'aperçus un vieux fort Espagnol et ses canons de bronze pointés vers le large, la baie était parsemée de bateaux de pêche. Sur la plage des hommes ravaudaient des filets, des enfants couraient partout en jouant au milieu des animaux qui s'enfuyaient apeurés.

Je m'arrêtais dans une espèce d'épicerie- débit de boisson et me rafraîchis d'un coca glacé en m'enquérant de ma situation géographique. En fait, comme je le pensais, j'avais pris une avancée de terre délaissée par la route nationale, mais j'y étais revenu, il était encore tôt et je décidais de visiter le vieux fort Espagnol.

Une petite route tout en lacets, y montait apparemment. Je rencontrais en chemin deux collégiennes qui se promenaient main dans la main, les élèves dans ce pays portent des uniformes comme en France avant- guerre. Les filles portent des jupes plissées bleu marine et des chemisiers blancs, chaussures noires et chaussettes hautes blanches. Elles m'indiquèrent la route en riant de mon accent, manifestement je leur étais sympathiques et elles me dirent qu'elles étaient en vacances de Noël et quelle s'ennuyaient un peu dans leur petit village, je les remerciais et poursuivi ma route, mais les nombreux croisements me firent les rencontrer à nouveau un peu plus tard et je leur avouais ne pas réussir à trouver la bon chemin. Elles me proposèrent de me conduire. Elles étaient enchantées de cette promenade dans un cabriolet et se mirent toutes les deux debout se tenant à la barre de toit, les cheveux au vent et riant à toutes les crevasses qui les faisaient basculer.

Une était particulièrement jolie, c'était une jeune fille élancée, quant à l'autre, une petite boulotte, elle était manifestement mal à l'aise dans son corps qui s'épanouissait mais pas assez vite pour répondre à ses souhaits.

On accéda au fort par un pont de pierre. Les douves étaient à sec et on escalada les murailles vers le donjon. L'ensemble était bien entretenu et les canons pointaient vers le large. Je regardais la mer dans l'espoir de voir apparaître un galion chargé d'or ou un pirate en chasse.

Les petites avaient escaladée avec moi, la plus grande s'assit à califourchon sur un canon d'où elle bondit aussitôt

-C'est brûlant, elle, si j'étais une autre, cette chaleur pourrait me donner des idées déplacées, regarde comme je transpire !

Elle caressa son cou par l'échancrure de son chemisier, me montrant ses doigts couvert de sueur et entrouvrit les boutons. Ses seins libérés jaillirent et écartèrent le tissu, mon regard était fixé sur eux hypnotisé, elles rirent toutes les deux de mon attention soudaine.

-Ca te plaît? Me dit la mince, tu aimeras en voir plus?

-Je ne peu le nier, lui dis-je.

-Tu sais nous sommes des collégiennes sérieuses, pas des putes. Mais les occasions sont rares et l'argent encore plus, si tu nous fais plaisir, on te fait plaisir aussi. Si tu as envie de l'une d'entre nous, seulement en caresses : nous sommes vierges et tenons à le rester jusqu'au mariage, mais expertes avec la bouche et les mains, tu verras. On peut-être s'entendre ? Cinq milles Bolos? Ça te va ? Te faire manger sur un canon de l'époque de la Conquête?

La fille était jolie, la situation excitante et le prix dérisoire.

-C' est cher, lui dis-je sérieux, à ce prix la, je te veux complètement nue, déshabille toi je veux admirer, envoie ta copine en bas pour faire le gué et viens t'occuper de moi.

-Entendons- nous bien, je te donne que des caresses avec mes mains ou ma bouche, pas question d'aller plus loin, d'accord?

La boulotte partie en maugréant et la mince vint s'agenouiller devant moi défaisant ma braguette d'un doigt déjà sûr. Je lui défis tous les boutons de son corsage, lui caressait et lui suçait les seins que je pétris à pleines mains.

Elle commença à enlever ses vêtements, en marquant la cadence d'une musique imaginaire, mais je me contentais du spectacle muet.

Pendant que je la caressais, envoyant mes mains partout, la faisant chauffer et gémir, elle commença à me lécher et m'engouffrer dans sa bouche. Il ne lui fallut que trois minutes pour me faire jouir, elle dirigea mon jet sur le fut du canon qu'il aspergea et ou il s'évapora instantanément, dévoré par la chaleur accumulée dans le métal.

Je pestai contre moi-même, rageant de n'avoir pas eu le temps de lui faire tout ce que j'avais imaginé, déjà elle voulait repartir.

-Il est tard, me dit-elle, il faut que nous rentrions au village et le deuxième coup est toujours plus long, mais si tu veux, je t'envoie ma copine. Elle se plaint toujours qu'il n'y en a que pour moi et que les hommes ne s'intéressent pas à elle, ce n'est pas de ma faute si je suis plus belle qu'elle, non? Le soir, elle pleure dans son lit. Par charité, caresse-la un peu, c'est une rêveuse romantique qui se désespère de rencontrer le grand amour, tu seras la première bite qu'elle verra, ne sois pas brusque, elle est pleine de bonne volonté, mais manque d'expérience, mais si tu lui expliques patiemment.

Elle partit prendre son tour de garde, la boulotte arriva essoufflée d'avoir monté les marches quatre à quatre. Elle était gênée, mais décidée. Ma bite pendait hors du pantalon, mou et gluant, elle envoya une main hésitante et joua maladroitement avec. Ce ne me faisait pas du tout le même effet qu'avec sa copine, mais par reconnaissance et par charité, je lui caressais un peu ses petits seins et leur donnait de petits coups de langue. Elle apprécia les bouts durcirent sous ma caresse, je lui appuyais sur l'épaule pour la mettre à genoux, ce qu'elle fit docilement, lui pris la tête et la guidait, lui expliquant de sortir sa langue et de me lécher les couilles, ce qu'elle fit avec application puis faisant glisser ma bite, qui instantanément avait durcie le long de sa joue, je me pressentais à sa bouche, jouait un peu avec ses lèvres et lui fis signe de m'avaler et de pomper. Je fermais les yeux et la laissait faire, elle se mit en peine de me donner du plaisir.

Elle me mangeait avec une maladresse appliquée, je sentais qu'elle savourait, c'était peut-être sa première bite, comme le disait sa copine, en tout cas elle apprenait vite et aimait ça. Elle commença à me faire de l'effet, je durcis très vite devant tant d'efforts,

elle le sentit et consciencieuse en élève studieuse qui sent la récompense proche, s'appliqua encore davantage, léchant, engloutissant, aspirant à plein poumons.

Je voulus l'arrêter par politesse et parce-que je voulais tout voir disparaître mangé par le soleil sur le canon, mais elle ne me lâcha pas. Le premier jet dans sa bouche la fit reculer de surprise, le second arriva sur ses joues, mais bravement, elle m'engloutit de nouveau et avala au fur et à mesure des livraisons, avec un air de taste-vin satisfait.

Elle me sourit le visage plein de sperme.

-Je suis bonne non?

Je lui donnais elle aussi cinq milles bolos.

-Mais t'as déjà payé à ma copine, non? me dit-elle étonnée.

-Tu étais mieux qu'elle ! Lui dis- je.

5 OURAGAN

Maintenant j'étais vraiment raide, plus un sous sur mes comptes, nous traînassions autour de la piscine, démoralisée. Toutes activités commerciales bloquées, attendant ce fax de paiement du contrôle des changes qui n'arrivait pas ou quelque mauvaise nouvelle.

-Ya un fax de la banque, me dit Tibère en riant , l'argent est débloqué, la somme entière !

-Champagne! Dis-je à Nicole, réunissons l'équipe pour ce soir, on va faire les comptes.

Le soir il était tous la au restaurant, salivant à l'avance de plaisir.

-Messieurs, bravo à tous, nous sommes riches, enfin ! Conformément à notre accord, si je retire d'abord les fonds par moi investi et nous nous partageons le reste suivant le protocole.

La marchandise partira encore la semaine prochaine, la pompe est amorcée.

Nous gardons à la banque de quoi financer les prochaines expéditions, achats, frais et impondérables compris.

Il nous reste un bénéfice de trente millions de Bolivars, net, nos viviers sont pleins, ce qui représente un bénéfice égal à ce que nous allons nous partager aujourd'hui, voila votre part, j'ouvris une valise ou des liasses toutes prêtes, avec des étiquettes attendaient d'être distribuée.

Trois millions pour Jésus, autant pour l'Allemand, six pour Pierrot et autant pour Tibère, le reste est à moi et j'en donne sur ma part trois pour le petit, satisfait messieurs?

Ils applaudirent et on déboucha le champagne, l'avenir s'annonçait radieux.

Un nouveau tour de rotations avec l'avion fut arrêté, plus rapide, maintenant que les commandes affluaient, je dus renouveler notre stock de bibeloterie et Matei répartit toutes pleines, il fallait faire vite la grosse saison ne serait pas éternelle, mais d'ici à sa fin, nous serions bourrés, prêts, affinés pour la suivante.

Ma part se montait donc à neuf millions plus les vingt cinq que j'avais récupérés mais qu'en faire ? Je ne pouvais pas les sortir du pays, sauf à passer par Miami, ce qui divisait mon avoir par quatre, il fallait investir cet argent sur place, mais où ? Dans quoi ?

Les ramener en France pour quoi faire ? Il ne me manquait pas là bas. Puisque je serai amené à séjourner ici, je pouvais envisager d'acheter un appartement qui me servirait de pied-à-terre ou que je louerai avec la méthode Richard et que je trouverais à mon retour, meublé et garni d'une belle indigène câline.

...

Le Belge nous conduisit dans le désert pelé. Après avoir longé un grand mur, nous arrivâmes à un portail. Là des gardiens nous barrèrent la route. On argua que nous venions visiter pour acheter une maison. Il y avait partout des amoncellements de terre et des bûches qui travaillaient à l'étaler. Une équipe plantait derrière eux de petits arbres anémiques qui seraient grands dans trente ans. Le lotissement se composait d'immeubles, dignes d'une banlieue ouvrière, mais peints de couleurs vives. Des matériaux de constructions traînaient en vrac partout. Des équipes de maçons s'occupaient mollement de la construction. Des ornières boueuses parsemaient une espèce de gazon anémique. Certaines maisons étaient occupées d'Européens en villégiature qui avait un air sinistre de vacances ratées, autour d'une grande piscine dont l'eau grise n'attirait pas les baigneurs. Des bûches poussaient de la terre sur la mer dans les rochers, la rendant aussi attrayante qu'un marécage boueux. Des hauts de cactus surnageaient à la montagne de terre qui les avait ensevelis.

- Ils peuvent mettre toutes les plantes qu'ils veulent, me dit Pierrot, y a pas de terre et pas d'eau. Tant qu'ils sont petits, ils pourront les arroser, mais après, ils vont crever de soif, même pour eux, il faut quand même un minimum. Ou alors par forage, s'ils en trouvent, mais ça va leur coûter une fortune.

- Si tu vois les prospectus qu'ils envoient en Europe, pour vendre cette résidence, ça semble le paradis, me dit Pierrot, ils achètent et regardent dans quoi ils se retrouvent en arrivant ! des escrocs et aucun recours juridique. Ça sera joli dans cinquante ans, si la logistique suit. Ils ont acheté sur une île pelée avec palmiers, me dit-il en riant. ? Je te déconseille d'acheter dans ce genre de truc.

Mais alors où ?

Et j'eus un coup de génie en pensant à Jacob.

...

- Tu sors de la ville direction le nord de l'île, deuxième bifurcation à gauche et tu arrives à la plage de Cubago. Tu ne peux manquer mon ranchito, c'est une grande paillote qui domine la plage.

Le lendemain, en suivant scrupuleusement ses indications, j'arrivais à une grande plage empalmeée, bordée sur la hauteur de superbes villas et parsemées de bidonvilles.

Jacob m'attendait, il me fit les honneurs de sa maison.

C'était une grande paillote sur-élevée, comprenant une cuisine, une salle de restaurant

et une grande terrasse couverte de végétation. La vue était magnifique. De petits rouleaux se brisaient mollement sur la grève. Quelques transats étaient occupés par des touristes rougeauds.

C'était une paillote sans murs, à la mode des tropiques entourée de palmiers qui dominait la plage avec une large vue sur le goffe et les colines

-j'ai également des transats neufs sur la plage, un hors-bord que je loue pour des promenades ou pour le ski nautique, un jet-sky plus puissant. J'ai assez de terrain derrière pour construire un petit village de huttes, mais avec tout le confort, les touristes adorent et ça coûte rien à faire. Mais je manque de fonds pour l'instant. J'étais associé avec frère sur ce coup, mais il n'est plus intéressé, je comprends, il peut pas tout faire Et ce joli bungalow perso derrière que je n'occupe pas encore et qui est enfin presque fini. Comme j'ai toujours ma maison à San-José, si tu veux tu le prends.

-C'est à ce sujet que je viens te voir. Je me trouve à la suite du trafic avec les îles, propriétaire de pas mal de Bolivars. Si je ne fais rien, l'inflation de Chavez va tout me manger en quatre temps. Si je les ramènes en France, ça ne va représenter qu'une part infime de mes avoirs, Je n'ai pas assez pour acheter un appartement sur le front de mer. Plus tard quand les affaires ronronneront, on verra. C'est pourquoi, j'envisage de me substituer à mon frère dans ton affaire. Je lui en ai parlé, il a d'autres projets et à moi, ça me fait un pied-à-terre pour mes autres séjours, sans me préoccuper de la sécurité. Je pourrai m'installer dans le bungalow si à mon retour il est fini? T'en pense quoi?

-Il sera fini, t'est chez toi. Ce fric va me permettre de jouer le coup à fond, je manquais de disponibilité mais j'ai des projets. On peut faire un truc bien ici, je vais t'expliquer. On peut vivre comme des pachas, regarde mes comptes.

Il me sortit des livres de comptes approximatifs, qui plus ses explications, faisaient ressortir que l'on pouvait à deux sur cette affaire, vivre gentiment, mais de façon locale en se privant de rien, mais sans faire des folies d'importation?

Ne pas se payer une voiture neuve par exemple, mais faire retaper un vieux coupé ou cabriolet Américain, ce qui convenait tout à fait à mes goûts pour ces vieux tacots.

Il mettait le bungalow sans problèmes à ma disposition, pour le temps que je serais dans les îles.

Nous nous mimes d'accord sur un chiffre qui me parut raisonnable et fûmes reçus la jour même, par une espèce de notaire, à qui je donnait un chèque et qui établit les papiers.

-Te voilà proprio en Amérique me dit Jacob, félicitation! Avec cet argent, je vais finir les travaux qu'on a dit. L'aspect va changer, le chiffre d'affaire aussi, Je vais t'installer une cuisine moderne dans le bungalow et la clim. Tu y sera comme un coq en pâte, sport, pêche, voile, gonzesses, grillages, salades, poissons, plage, soleil, le rêve non? Mince et bronzé tu vas devenir ! .

D'autant que je m'occupe de tout, puisque en plus de ma part j'ai mon salaire et que ça me coûte pas de le faire puisque ça me plaît et que toi ça te plaît de rien faire et que tu es payé pour ça. Nous sommes d'accord, les meilleures assos c'est quand chacun reste à sa place. Allez champagne! À notre santé, à nous!

Et à deux doigts de la mer pensais-je, les pieds dans les rouleaux et plein de palmiers couchés dessus, dans cette petite crique déserte et à l'abri des regards. Le rêve, non?

Je me voyais déjà en train de l'étréner avec Ailette assise à califourchon dessus et moi les pieds dans l'eau, les jambes mouillées par le ressac des vagues.

...

Il faisait beau comme d'habitude, soudain le ciel prit une couleur plombée, avec des craquelures d'étain.

L'atmosphère devint d'un coup très lourde et ça se déchaîna. Un orage comme je n'en

avais jamais vu.

C'était une véritable cascade d'eau, un barrage qui craqua s'abattit sur nous.

En quelques secondes, la cour était pleine et le toit fuyait de partout.

Il pleuvait sur le piano, derrière le comptoir et surtout dans la cuisine. Une vague d'eau tiède nous nous envahit qui nous monta rapidement aux chevilles.

Heureusement on en trouva la cause rapidement. C'était la gouttière de la cuisine, bouchée par les feuilles qui traînaient sur le toit qui se déversait comme une rivière.

Avec une échelle et un balai, il me fallu quelques secondes pour la déboucher, mais j'étais trempé, pire que si j'étais tombé à la mer, l'eau qui tombait était chaude. Avec des balais, on l'évacua avec peine.

Le vigile s'abritait sous une avancée de toit en face de nous. Nous lui fîmes signe de venir, mais il refusa, nous faisant comprendre qu'il attendait une accalmie pour le faire. Soudain une bourrasque de pluie lourde comme un mur s'abattit sur nous. La gouttière au dessus de sa tête céda et alourdie d'une masse d'eau compacte comme un marteau, lui tomba sur la tête et le précipita au sol, l'y arracha et le fit rebondir au milieu du patio dans le bassin, où il resta sa bouche ouverte, rejetant l'eau, comme une gargouille de fontaine. on proposa d'aller le chercher en s'abritant sous une table, mais Jean refusa.

- Il est mort, dit-il, la tête fracassée et s'il avait survécu à ce coup, l'eau qu'il a reçu dans la bouche l'aurait noyé.

Et on attendit que cela cesse. Ca dura peut de temps, mais en si peu de temps il plut plus que dans une année en France.

Au bout de quelques minutes l'orage faiblit et le vent se leva.

C'était les bourrasques discontinues qui ariverent par saccades dans un bruit assourdissant, tantôt à gauche, tantôt à droite. La maison commença à vibrer de toutes ses cloisons.

Je vis les palmiers du jardin, arraché un à un, comme des asperges, disparaître comme aspirés, dans le ciel, ou alors après s'être élevés, partir à l'horizontale et aller fracasser quelque maison.

-Tu m'as dit que dans ce pays, il n'y avait pas d'ouragan? dis-je à Marc- Aurèle.

-c'est ce qu'on m'avait dit me répondit-il, j'ai dû être mal informé.

Heureusement, nous étions dans un endroit plat, voisin de la plage. Mais les maisons situées dans le contrebas des collines étaient sinistrées, toits et cloisons arrachés. Des voitures, des camions étaient renversées, certains tordus comme des jouets et puis un mur d'eau descendant des collines arracha comme une vague toutes les maisons qui y étaient accrochées les entraînant vers la mer.

- Vite tous au portail, dit Jean. Le ton était si impératif que tous nous le suivîmes malgré la pluie. Nous entreprîmes de débarrasser l'entrée de tous les débris qui s'y étaient déjà accumulés. Nous manœuvrâmes péniblement, un grand portail en bois, bardé de fer que nous réussîmes à fermer.

-Maintenant nous allons monter sur la terrasse, prendre des cordes et des échelles.

Le petit pris la gaffe du bateau. A peine arrivé sur la terrasse, nous comprimèrent pourquoi.

Un vague d'eau avançait vers nous dévalant des collines, ce fut d'abord un ruisseau et puis soudain une telle masse d'eau qui passa en grondant dans la rue qui était devenu un torrent en cru charriant arbres, voitures, camions maisons et des gens morts ou vivants. Ceux-ci s'accrochant comme il pouvait, à des épaves.

Une voiture vint s'encastrent dans le mur, puis un plancher arraché d'une maison sur lequel était toujours un lit, supportait toute une famille, un homme une femme et des

enfants. Ils furent arrêtés par l'épave de la voiture, Marc- Aurèle mit aussitôt l'échelle et du toit de la voiture leur tendit la gaffe. Les deux enfants et la femme réussirent à le rejoindre, aussitôt nous leur envoyâmes des cordes et les hissâmes vers nous, l'homme n'eut pas le temps, un arbre percuta son radeau qu'il separa du mur et il disparut vers la mer.

Tout le monde félicita le petit et nous tentâmes de reconforter, les survivants, mais ils étaient en état de choc.

Le lendemain, la plage était couverte de cadavres et de détritiques que la mer avait rendu. Pendant trois jours, tous les matins, le spectacle était le même.

Des charrettes à âne et des camions venaient dès le matin, enlever cadavres et débris que la mer avait rendu durant la nuit.

Dès le début de la pluie, nous avons coupé le compteur d'électricité, mais cela n'avait servi à rien, car la centrale électrique avait sauté. Il fallut plusieurs jours pour rétablir le courant, ce qui fit, une victime inattendue de plus.

Omar la langouste était morte étouffée.

L'ouragan eu deux autres conséquences: une à laquelle nous avons pensé immédiatement et qui malheureusement s'avéra fondée, l'avion ainsi que tous les autres, avait disparu, avalés par le vent.

La seconde, était que l'eau dévalant des collines avait rempli les viviers d'eau douce. Toutes nos langoustes été mortes noyées.

Les routes étaient bloquées. Il fallut trois jours aux bulldozers pour rétablir les communications.

Le quatrième jour les rues étaient propres. Les gens vaquaient à leurs occupations comme s'il ne s'était rien passé.

Nous étions ruinés!

Dès que l'ouragan se fut calmé, nous nous présentâmes le petit et moi à la mairie pour proposer nos services.

Déjà les rues commençaient à être nettoyées par une foule de gens qui s'activaient avec des pelles et des pioches et des brouettes.

Nous fûmes reçus par un officiel gras et suant, manifestement débordé par les urgences.

-c'est très bien, nous dit- il, nous avons besoin de volontaires, à quoi êtes vous bon?

Je demeurais muet devant cette question simple et abrupte et mis un moment avant de lui répondre:

-En y réfléchissant bien, à rien! mais nous sommes prêts à le faire de notre mieux.

Il nous éconduisit à peine poliment.

En rentrant à la maison nous rencontrâmes Miranda qui contemplait les collines désertes environnant sa maison.

-c'est quand même plus propre dit- elle. Mon bien est en train de perdre de la valeur, j'espère que la police va empêcher toute nouvelle construction sauvage.

On fit le bilan d'après tempête, nos langoustes étaient mortes, mais tous les viviers de l'île étaient dans le même cas. La saison arrivait, le prix de la langouste allait flamber, plus question pour l'instant de retourner dans les îles. De toutes façons l'avion avait disparu, tous avaient disparu, sauf ceux qui étaient à l'abri dans des hagrads en dur et cela étaient déjà avant hors de prix pour nous.

La licence d'importation n'était toujours pas là, pas questions de payer Samir sur nos maigres bénéfices éventuels à venir, il attendrait, je lui expliquait, il comprit très bien ma position et accepta de nous faire crédit.

La grève des pêcheurs s'éternisait et rentrait dans une phase violente d'affrontements avec la garde civile. Un conteneur de langouste congelées avait été attaqué malgré

l'escorte de police, plusieurs morts.

De toutes façons, trente tonnes de produit congelés dépassaient nos possibilités financières, j' avais calculé que cela nous coûtait au bas mot, cent cinquante millions de bolivars.

-Il fallait dit Jésus nous rendre à Saint Bartélémy ou des pilotes milliardaires s'ennuyaient et leur proposer de faire du fret pour nous, pour rigoler. Ou alors acheter un avion! on trouvait des DC3 pour cinquante millions et c'étaient les seuls qui pouvaient se poser sur la petites pistes de l ,île aux langoustes, Jésus se faisait fort de le faire décoller, à pleine charge et de le conduire à la Guadeloupe.

On ne peut pas le louer, lui dis-je, car il faut déposer le plan de vol et aucun propriétaire n'accepterait que l'on tente de se poser dans cette île, de plus la compagnie d'assurance ne nous couvrirait pas.

Tibère dit que la seule solution était d'y aller en bateau, avec le liquide sur nous. Mais je trouvais que c' était trop risqué, ne connaissant pas les gens, on allait se faire égorger.

-Jésus lui connaît, me dit- il, il est du coin.

- Si Jésus à les sous, c'est pas la peine de partir dans l'île, il se cassera avec avant.

-Mais non, voyons! nous connaissons sa famille, sa femme, ses enfants.

-Avec dix briques dans ce pays, tout le monde abandonnerait femme et enfants.

- Il sait que s'il fait ça nous le tuerons.

-Faudrait d' abord le retrouver et je suis pas sur d'avoir envie de le poursuivre, d'îles en île comme le capitaine Troy dis-je. Faut pas en vouloir à l'ours s'il mange le miel que tu lui as donné à garder. Je suis pas venu ici pour rechercher un mec dans un archipel et me retrouver après en prison sous les cocotiers.

...

-Plutôt que de rester toute la journée enfermé à la maison, disais-je à Marc-Aurèle, profitont du pays, j'ai appris qu'il y avait des combats de coqs, renseigne toi et allons les voir.

Jacob arriva tout existé, il était nerveux et déplumé comme un coq de combat qui aurait perdu la bataille. On le lui dit en rigolant, mais lui ne riait pas.

-C' est une catastrophe criat- il, Dolorès la grosse blonde que je baise, tu sais qu'elle est secrétaire du consul de France? ce gros pédé! bref c'est pas de lui que je veux parler, mais de toi, je peux parler?

-Aller vas y dit Tibère, il n'y a que mon frère et moi ici, accouche!

-En classant le courrier ce matin, elle est tombée sur une lettre du ministère de la justice Française qui demande au Venuezuella de se saisir de toi et de te livrer pour terrorisme. Or depuis les attentats de New -York, tout les traités d' extradition on été automatiquement révisés pour les actes terroristes. Tu ferais partie, d'après ce qu' ils disent, du FLNC. Des agent serraient déjà là, à sur veiller tes faits et geste, Interpol est arrivé, il n' attendent plus que le feu vert de Caracas qui vérifie, mais à mon avis avec la pression des Americains, dans le doute, il vont pas hésiter longtemps.

Casse toi vite, met toi en cavale et Pierrot aussi, pour l'instant on n'a pas de papier sur lui, mais on sait jamais.

On partit tout de suite chez le Canadien, laissant le resto à la garde du cuistot.

Nous primes Miranda en route.

Pierrot était partisan de lever le camp sur l'heure et de tailler la route, Miranda pleurait en se tordant les mains et voulait qu'ils restent. Ils se disputèrent tout les deux. L' Americain proposa de les cacher chez lui, mais ça ne tenait pas, tout le monde dans l'île connaissait leurs liens. Quant à partir disait mon frère: -il faut de l'argent, or je n'en ai plus, alors comment faire?

- l'argent on le trouvera ici , dit Pierrot, on a des calibres et on sait s'en servir, non?

-Les prisons d'ici ne sont pas celle d'Europe, dit Tibère, et même la il faut de l' argent pour sur vivre. C' est des bagnes et on a de la chance si on y arive. Par ce qu' en face , eux aussi, ils ont des calibres et ils savent s'en servir et en plus ici, ils hésitent pas. Ils sont récompensés d' ailleurs, pas comme en France ou on fait des enquêtes. Qu'est ce que tu en pense, me dit -il?

Moi j'en pensais qu'il avait bouffé tous ses sous à une vitesse que sa situation, n'aurait pas du lui permettre. Se retrouver au bout de quelques mois seulement, sans un sous dans sa situation, mais je ne dis rien.

-C' est difficile de répondre à ta place, mais voila ce que moi je ferai lui dis je.

Tu va pas recommencer à ton age, dans un pays inconnu, sans amis, sans protection, une carrière de gangsters? alors moi , je bougerai pas. Ils veulent me prendre qu'ils le fassent. Qu' ils me ramènent en France. Tu sera jugé là-bas uniquement pour cette affaire de terrorisme qui ne tient pas la route et même si on te reproche autre chose, on ne pourra même pas te questionner, tu obtiendra automatiquement la relaxe et retour au pays d'origine et même des dommages et intérêts. Avec un bon avocat et un service de presse, tu peux toucher le paquet. Et des réactions il y en aura, pour protester contre les abus des Americains et de leur alliés.

-C' est bien beau tout ça, mais ça me fait encore des années de prison, et j'en ai marre, tu connais pas toi, tu as pu passer entre les mailles mais moi je veux pas y retourner.

-C' est mieux la prison qu'une tombe, même sous les tropiques. Et puis si tu crains d'aller en prison, tu aurais du ouvrir une fabrique de cierges ou de chapelets, plutôt que de te lancer dans le grand banditisme.

Miranda dit qu'elle allait vendre une maison, pour qu'il ait l'argent pour se cacher, mais il refusa.

En rentrant au restaurant, Jacob nous dit qu' il avait reçu la visite des Corses du casino. Le fils du patron s'était tué en voiture en Europe. Son père annulait son retour et parlait de vendre toutes ses affaires et de se retirer.

-Adieu le casino en Equateur, dit Pierrot, décidemment on à tout d'un coup, nous, c'est le Jack-pot!

-c'était une possibilité que j'avais envisagé dit mon frère, la dernière.

...

Depuis que je m'étais installé à l'hôtel, j'avais fait le tour de l'île, j'étais sortis partout, je connaissais bien les restaurants, les bordels, les gens, les femmes, je m'étais bien amusé mais maintenant, je tournais en rond.

Des langoustes, nous ne parlions même plus. La menace d'Interpol se précisait, il était question de lever le camp, Rester ne servait plus à rien, je décidais d'abréger mon séjour.

J'allais ouvrir un compte en banque sur lequel je deposais dix millions, puis j'allais voir Augusto dans son atelier. Il était en train de construire une. ! . . Un. ! . . je sais pas quoi , mais c'était moderne, avec du béton, un vieux radiateur en fonte, des tuyaux de cuivre, des robinets, des boulons, il travaillait au burin et au fer à souder.

-Ca te plais , me dit-il? Ha toi non plus! et pourtant ça se vent, tu peux pas savoir, tout ces nouveaux riches qui nous gouvernent et qui ne comprennent rien à l'art classique, qui se font moucher par des érudits et bien maintenant c'est eux qui expliquent et les autres ferment leurs gueules. Ca s'apelle les Nouveaux –Mondes. Mais que me vaut le plaisir?

-j'ai ouvert un compte dans cette banque, lui dis-je, en lui donnant les papiers

, tu a signature, il faud que tu passes régulariser. Si les affaires tournent mal pour mon frere, donne lui ces fonds, s'il peut s'arracher. Je les lui donne pas maintenant, car il pourrait faire des conneries. Quant à Miranda, tu connais son problème avec le casin? alors je compte sur toi. Moi je vais retourner en France.

La nouvelle rentrée du paiement des langoustes livrées ne couvrait pas les frais et les dégats causés par l'ouragan. Nous nous partageammes le solde. l'avion de Jésus était parti en lambeaux.

le bateau de Mateii disparut corp et bien. De lui et de son équipage aucune nouvelle n'arrivait.

Il nous était imposible de reprendre notre trafic, pour l'instant du moins, il fallait atendre que la situation causée par l'ouragan se stabilise et il y en avait pour des mois, après nous pourrions reprendre sur ces bases qui étaient saines, mais il fallait tout reconstruite.

Je décidais Marc -Aurèle à rentrer en même temps que moi, mais son billet était périmé. Nous dûmes faire un certificat médical et faire jouer des relations pour le valider.

Quelques jours après, nous le regardammes s'envoler avec soulagement.

Entre-temps, ils avaient décidés de fermer le restaurant . De la chambre je voyais aller et venir, emportant la nourriture, je vis passer les crevettes et les grosses langoustes, Miranda me dit bonjour de la main, mais ne vint pas m'ambrasser.

6 ROBINSON

..... . Je tournais en rond, de bordels en restaurants, alternant plages et chambres d'hôtels, avec de jolies filles compréhensives quand a mon plaisir, ne sachant que faire : partir, rester, attendre, et jusqu'à quand? Je tournais en rond aussi dans ma chambre d'hôtel, indécis.

Miranda m'avait accompagné à l'agence de voyage, chez un pédé très sympathique qui ressemblait à Luis Mariano , mais avec une voix aigüe de soprane.

Il n'y avait pas de disponibilités immédiates de retour, à moins de passer par Miami. Ce qui représentait des heures de vol supplémentaires, auxquelles je ne tenais pas. Ou bien de payer un supplément, ce qui était ridicule : Je n'étais pas pressé et personne ne m'attendait. Je suggérerai à mon aimable agent de me trouver un bananier mixte Français à la Martinique qui me ramènerait paresseusement, ce qui aurait de plus l'avantage de me dispenser de cet abominable voyage aérien. Il applaudit des deux mains, trouvant l'idée romantique.

-J'ai su, ne me demande pas par qui, me dit-il en aparté, car je suis un gentleman - oui, oui - que tu étais un amant merveilleux, doux et affectionné, sévère mais juste ! Je sais bien que c'est un rêve, mais mens-moi ! me dit- il, dis-moi que tu vas m'emmener avec toi sur les mers.

Il ricanait en jetant des coups d'œil en dessous à ses copains -copines, enchanté de son marivaudage. Ça pouffait ferme dans la boutique.

-Mais comment tu va aller à la Martinique, si je ne suis pas indiscret?

-De quoi parle-t-il? me dit Miranda curieuse et amusée, et comment comptes-tu rallier d'ici les Antilles françaises?

-Figure-toi que j'ai rencontré aujourd'hui dans la palmeraie, le chanteur Américain qui coupait des palmes avec des indiens pour son bateau. Il m'a proposé de l'aider et nous avons fait plusieurs voyages vers sa goélette. Ils ont monté un toit de palmes à l'arrière. C'est plus efficace qu'une toile de tente pour la chaleur. Il m'a invité à déjeuner et de fil en aiguille, il m'emmènera vers Pointe-à-Pitre ou Fort-de-France, dès qu'un de ses charters croisera dans les parages et comme je ne suis pas pressé, c'est génial ! Non?

-Ce Robinson-là ? me dit Miranda, c'est un alcoolique, un obsédé sexuel et un dépravé ! Méfie-toi, il est fou ! Enfin, je t'aurai prévenu, ce n'est pas une fréquentation honorable pour toi. A force de fréquenter des forgerons, disait papa, on se brûle.

...

Je traînassai dans le centre ville, faisant quelques achats pour passer le temps. Abordant quelques filles mais sans rien accrocher de sérieux pour la soirée. J'arrivai pour l'apéritif à la treille. Jacob n'allait pas tarder. Il m'avait pris en sympathie depuis que nous étions associés. J'étais installé à l'hôtel et il insistait pour que je vienne habiter son bungalow à la plage. J'avais refusé car ça me faisait long en route tous les jours. Il se faisait un devoir de me tenir compagnie et de m'avertir des risques de l'île pour un homme seul. Il me parlerait de sa grande passion, du casino et de son rêve de martingale. Je lui ferais la morale et lui parlerait de mon rêve à moi : de cul ou d'amour, changeant de vocabulaire et de sujet suivant l'heure. Il me raisonnerait, m'expliquant le danger des femmes que, dans sa grande sagesse, il avait percé à jour, et parce-que j'étais un ami, il consentirait à m'éclairer: m'expliquer que le jeu était cent fois moins nocif, etc. etc. , on passait la soirée ainsi, à s'avertir mutuellement des dangers de nos espérances.

-N'oublie jamais, me disait- il, régulièrement en trinquant, que l'alcool est un poison et qu'il tut lentement.

-Ca tombe bien, on n'est pas pressé ! A la tienne !

Le tout arrosé d'un excellent rhum du pays qui nous saoulait en plus de nos doctes paroles. Parfois, un connu ou inconnu se joignait à la conversation et nous faisait profiter de sa sagesse et de son expérience. On était tous amis, dans cette ambiance douce et chaude des tropiques, plongés dans cette fraternité provisoire des ivrognes en quête de filles, tant qu'il y avait à boire à suffisance et qu'ils étaient sans inquiétude sur l'approvisionnement en liquides variés du bar, à la fois rafraîchissants et euphorisants. Le pétilllement du coca sur le rhum et les glaçons se retrouvait dans les clins d'yeux qu'on envoyait régulièrement vers la porte, pour guetter les amis, mais surtout les nouvelles arrivantes, parmi lesquelles pouvait se cacher celle que l'on attend sans même la connaître parfois. L'espoir et l'alcool suivant l'heure, font un cocktail très doux qui aide à patienter et à espérer dans la torpeur légère d'un apéro tropical.

On chantait de temps en temps avec nos commensaux de bar. Ou bien on beuglait des refrains. La définition de la musique changeant en fonction de l'heure et de notre degré d'imbibition. Des mots d'ivrogne optimiste. C'était la belle vie.

Des filles étaient arrivées ; les hommes du comptoir s'étaient dispersés avec elles à des tables. Les bouteilles de rhum et de coca circulaient à foison. On entendait les rires cristallins des filles chatouillées. Ni à Jacob, le sage, ni à moi, le difficile, aucune ne plaisait pour l'instant.

Mais on avait le temps et nulle impatience. La soirée ne faisait que commencer. Sous les rayons de la lune jaune et le grattement des mandolines, on pouvait tenir un siège. Un verre à la main, une chanson aux lèvres, les mains toujours prêtes à se balader vers des verres ou des bouteilles ou bien vers des fesses tentantes ou des décolletés tellement entrebâillés qu'il y avait incitation à la débauche. Au début, ces friandises se dérobaient comme la cape du matador à un taureau. Et puis, petit à petit, sans doute la fatigue, elles fuyaient moins vite jusqu'à la prise totale, la reddition complète. Alors, là, discrètement bien sur, les mains entreprenaient des promenades de découvertes bien plaisantes : c'était des seins palpitants que cette longue fuite avaient fait battre, des cuisses chaudes et douces qui s'entrouvraient doucement ou des fesses dures de tendresse que nous palpions de tous nos doigts avant d'en insinuer un dans le sillon, dans des profondeurs vertigineuses et difficiles à atteindre, écartant un mince tissu en dernier barrage, vainquant les déhanchements, chasseurs de position si durement acquises. Il fallait ré-entreprendre, sans nous lasser, la progression de la zone chaude et douce, vers le centre brûlant et moite qui, petit à petit, doucement, non sans une dernière résistance, se laissait envahir par un index timide, craintif, mais conquérant.

A peine dans la place, les dernières barrières franchies, il appelait le majeur à la rescousse et lui, aussitôt sa place mouvante assurée, invitait l'annulaire à faire une reconnaissance sur les abords inondés et glissants, l'auriculaire n'étant là que pour faire nombre, car ne servant à rien. Selon le rapport du terrain, le plus exact possible, au cerveau qui analysait, il s'agissait soit de continuer l'exploration, d'introduire un pouce sur et ferme dans des fesses attendries de caresses, de sécuriser le terrain sur la piste de danse ou de prendre le chemin de l'étage, vers des chambres bruissantes et gazouillantes de soupirs pour des pénétrations plus profondes, plus intimes.

Depuis un moment un petit orchestre s'était mis en place, remplissant la nuit chaude de musiques torrides : samba, cha-cha-cha, tango, paso, rumba, des paroles en Espagnol, tristes pour la plupart, des mots d'amour toujours déçu, de souffrances, d'attentes, de trahisons, de drames, de jalousies, de morts, de suicides, de désespoirs, d'amours impossibles.

Tout cela n'était pas follement gai, mais c'est ce qui arrivait aux autres, pas à nous, pas ce soir en tout cas. On espérait en guettant à la porte d'entrée, un miracle peut-être. Cette suite de situations tragiques n'incitait pas à un optimisme des plus fous.

Et pourtant, c'était sur, Ce soir un ange descendrait du paradis spécialement pour nous tout seul. C'était écrit, les chansons depuis des siècles le disaient et c'était pour ce soir.

D'ailleurs le sourire du barman qui nous resservait le disait bien ; il était bien sur dans la confiance des dieux. Un ami, ce barman : il ne rechignait pas à se déplacer pour remplir nos verres dès que le niveau commençait à baisser. Un ami attentionné et qui nous tenait au courant des arrivées effectives ou prévues de nos anges ou démons.

Bien sur, on avait cette nonchalance, ce regard difficile d'hommes qui savent que de toute façon, ils finiraient la soirée entre des cuisses satinées, même s'ils ne trouvaient pas ici la cavalière idéale. On ferait un petit galop de fin de nuit au bordel voisin. Dans un soulagement sensuel, sans illusions, avec des femmes beaucoup plus belles, certainement plus gentilles, plus prévenantes, plus compréhensives que celles que nous aurions dédaigné dans la soirée ou de celles qui nous avaient refusé leurs faveurs.

On tirerait quand même avec acharnement nos dernières cartouches dans des femmes qui ne feraient sans doute pas plus de cinéma que les autres, mais avec un meilleur bruitage plus professionnel.

Un taxi me ramènerait à l'hôtel, seul ou accompagné et déposerait mon docte ami au casino. Rien ne coûtait rien. Je pouvais tenir mille ans à ce niveau de dépense, la vie était belle, tranquille, plaisante. L'hôtel avait un bon lit, les restaurants étaient délicieux et bon marché, les filles pas chères, elles m'aimaient comme je voulais, suçaient sans manières sur simple demande et baisaient comme si elles étaient amoureuses. Que demander de plus. Et pourtant je voulais partir. La seule chose qui me freinait était l'avion. Ma crainte était si grande que j'aurais préféré m'installer sur place que de revivre les affres de la traversée de l'aller, mais puisque j'avais résolu ce problème avec le bananier paresseux....

...

Comment j'avais connu Robinson ? C'est le surnom que je lui avais donné car il ressemblait à l'idée que je m'en faisais : Grand, blond, barbu, un petit perroquet sur l'épaule. Je le voyais traîner dans les mêmes bars que moi, avec le temps on se saluait, sans plus.

Un soir, je m'étais retrouvé à une table avec ce grand barbu manifestement Américain et des touristes Américains, des couples. Les hommes étaient encore bien, quoique pour ce que ça m'importait... ! Mais les femmes avaient atteint la date limite de consommation depuis pas mal de temps. Le maquillage, l'alcool et la chaleur n'avaient jamais fait bon ménage. Elles luisaient dans la pénombre comme de vieux radis fanés, tartinés de beurre, oubliés après le service. Elles me faisaient force sourires et caresses sur les genoux mais je savais bien que ce n'était qu'un début et que leurs maris me regardaient d'un air approbateur et encourageant. Je voulus me lever et fuir, comme un lièvre pris au filet mais le grand barbu me rassit d'un geste précis et autoritaire.

-T'en va pas me dit- il ne me laisse pas seul avec eux ! Je sais que je vais y passer - c'est mon métier- mais si je peux retarder de quelques minute... j'ai l'habitude : encore deux rhums et elles sont sous la table la bouche ouverte, prête à sucer même le chien, devant leurs mari qui en baveront d'excitation.

Je ne fis pas de commentaire à cette annonce de programme. Il poursuivit.

-Je suis Américain Français, me dit-il, de Québec. Comme si ces mots étaient un sésame qui devait déclencher si ce n'est ma compassion du moins mon aide ! Je m'appelle Gérard. Avant, il y a longtemps, j'étais chanteur. Tu m'as reconnu, peut-être? Ici dans les îles tout le monde m'appelle Robinson, il paraît que je lui ressemble. Qu'en dis-tu?

Ce grand chevelu barbu ne me rappelait personne. Je le repoussais et réussis à m'extraire de la mêlée.

-Condoléances, lui dis-je, peu amène, mais chacun sa merde. Et je partis vers une Indienne sympathique et rigolote de ma connaissance qui venait d'arriver et m'aimait presque autant que mes Bolivars.

Il était une figure connue de tous les bars à puttes de l'île. Nous avions donc les mêmes fréquentations. J'appris qu'il avait un voilier qu'il louait à des touristes pour des virées dans les îles coralliennes. Il disparaissait de temps en temps pour quelques jours.

Il avait été un chanteur connu et même adulé, quelques années auparavant, aux États-Unis et avait pris sa retraite dans les îles. J'en avais jamais entendu parler, il est vrai que je ne m'intéressais pas particulièrement à la chanson, ni aux idoles.

...

Robinson se tenait à la barre dans le petit temps, son petit perroquet rouge et bleu sur l'épaule, un Ara d'Amazonie. Il le tenait de son prédécesseur dans l'île. Le volatile ne parlait que le hollandais, malgré des tentatives d'instruction répétées. Il était peut-être vieux. Son nom était imprononçable et tout le monde l'appelait bien sur Coco.

-Tu vois, me disait-il, comme ce perroquet est beau et ses couleurs chatoyantes ? Il y a quelques années, j'avais un Gris du Gabon, un oiseau grand comme un pigeon au plumage terne, mais par contre très intelligent et qui apprenait très vite. Lui il est beau et con, il comprend-rien, il apprend-rien, mais il plaît au gens, il flatte le regard et son proprio. J'aurais le Gris sur l'épaule personne m'en parlerait et bien je pense que les oiseaux et les femmes, c'est pareil ! Réfléchis-y, tu verras.

Parfois quand Robinson chantait en s'accompagnant d'une guitare, il avait une belle voix et le sens du rythme. L'oiseau reprenait au refrain. Musicalement le perroquet n'apportait rien, mais il faisait rire tout le monde. Je reconnus des airs que j'avais fredonnés il y avait quelques années, dont un qu'on lui demandait plus particulièrement :

-J'aime les filles qui bien me chiffonnent, tra. La. la

J'aime les filles qui me chiffonnent bien.

Filles, chiffonnent, tralala, filles chiffonnent bien. . . .

Ainsi cette chanson était de lui ? Il avait dû toucher une fortune en droits d'auteur. Qu'est qu'il s'emmerdait à charrier des touristes? Va savoir ! En tout cas il m'avait décidé à l'accompagner dans les îles

. Mon rôle était mal défini : je n'étais ni client, ni armateur, on ne pouvait même pas dire que j'aidais à la manœuvre ou à la cuisine : j'étais bon à rien. Non que j'y missis de la mauvaise volonté, mes quelques tentatives pour me rendre utile avaient tourné court. Il m'avait aimablement prié de ne plus me mêler de rien. Il m'avait pris en sympathie, c'est tout ! Une lubie d'artiste capricieux sans doute et ne voulait plus qu'on se quitte et comme je n'avais rien de particulier à faire....

...

Les fonds étaient clairs : on voyait à dix mètres de profondeur. Des bancs de poissons multicolores se croisaient indifférents à notre présence. L'eau était claire, limpide comme en Corse quand j'étais petit. Une estivante émietta du pain et ce fut la ruée, les touristes riaient à ce spectacle. La journée s'était passée à longer les côtes de l'île. Le bateau entraîné par une petite bise, nous passions notre temps à pêcher et à rire. Au tomber du jour, on jeta l'ancre dans une baie de rêve. Le temps d'allumer un feu de camp, d'aligner nos poissons sur le sable, d'en faire des brochettes, et la lune se mit de la partie. Du cochon rôti à profusion avec de la salade fraîche de légumes lavée à l'eau minérale, du rhum, des rires, des chatouilles, des caresses : la routine de tous les jours, quoi ! Cette vie m'apparaissait naturelle. J'y prenais goût.

Et ce fut ainsi pendant plusieurs jours. Femmes disponibles, interchangeable et anonymes, promenades dans le vent et sous le vent. La goélette était plaisante et simple à mener. Pêche, ballade romantiques sur des plages de rêves, nourriture à gogo, paysages enchanteurs, musique et pour finir, hélas pour eux, retour. Le travail était agréable, les gens charmants, les capricieux prévenus et exclus, voire même remboursés et débarqués. Il avait son caractère, Robinson, et était assez riche pour le satisfaire.

Les clients rapatriés dans leur hôtel de luxe, il se retrouva momentanément libre et me proposa de partir quelques jours avec lui, dans une maison qu'il possédait dans une petite île des environs. J'acceptai. Il licencia l'équipage et nous partîmes tout les deux. La mer était belle, dans la bonne saison. A deux nous suffissions aux manœuvres. Mon travail se limitait à exécuter ses ordres concernant le mouvement des voiles qu'il fallait monter ou descendre, tendre ou lâcher en fonction de critères qui la plupart du temps m'échappaient. Nous arrivâmes très vite à l'abord d'un archipel plat couvert de cocoteraies, jusqu'à une île plus importante et dotée de quelques reliefs.

On immobilisa le bateau sur son ancre. A peine avions nous fini la manœuvre qu'un canot à moteur nous aborda, manœuvré par une indienne à demi nue qui se jeta au coup de Robinson et l'étreignit avec effusion, riant et pleurant tout à la fois, le touchant avec crainte, le pinçant avec respect, se pinçant très fortement elle-même, au point d'en avoir de grosses marques rouges pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas. Elle criait son nom avec des variations de ton, comme un champ religieux, une incantation païenne.

Elle l'entraîna en courant vers la cabine (me saluant d'un bref hochement de tête de politesse avec une esquisse de courbette et un sourire mort –né) d'où jaillit aussitôt une multitude de cris, de mots enfiévrés, de soupirs, de roucoulements qui ne me laissèrent rapidement aucun doute sur leurs activités et m'énervèrent au plus haut point. Tant et si bien (la jalousie sans doute) que je décidai de quitter le bord.

-Au fait, je te présente Vendredi, eut-il le temps de me dire. Jette les cochons à la mer, on s'occupera du reste plus tard ! Moi, j'ai une urgence. Il faut je m'occupe de Vendredi, Samedi et Dimanche... Si j'en crois cette vorace, ça presse !

A coups de marteau, je brisai la fermeture de la cage sur le pont où avaient voyagé quatre cochons roses et noirs et je réussis, en leur faisant peur, à les faire plonger à l'eau pour nager jusqu'à la terre où ils disparurent dans les fourrés.

Les canards et les oies firent moins de manières...

Sur le bateau, ils m'avaient complètement oublié. Je récupérai le canot et descendis à terre. J'étais seul sur la plage. Je le tirai sur le sable et m'assis à l'ombre d'un flamboyant. Il n'y avait plus qu'à attendre que retour se passe et, mon Panama sur les yeux, je sommeillais à demi quand je fus tiré de ma léthargie par une voix charmante.

-Bonjour, je m'appelle Yapock, je suis la sœur de Kiro.

Et devant mon étonnement elle précisa.

-Lui, il l'appelle Vendredi, sais pas pourquoi ? tu m'expliqueras, peut-être?

-C'est une question de littérature, lui dis-je. C'est un mot d'amour.

-Elle vient de retrouver son mari. Je suis contente pour elle. L'amour rend la peau douce et améliore le caractère. En tout cas, on l'entend ! C'est sûr que ça fortifie la voix !

-Ton caractère me semble bon, mais comment est ta peau?

-Pas assez lisse, je n'ai pas d'homme. Notre père est pauvre et ne peut nous marier. Nous n'avons pas de dot, ou alors un indien de l'île. . . Mais, ni ma sœur ni moi, n'en voulons. Je t'expliquerai plus tard si nous nous connaissons mieux. Pour Kiro, grâce à son capitaine, ça va s'arranger, mais moi, je ne sais pas. Je suis en jachère. Le prédécesseur du capitaine m'avait pris, mais il était brutal. C'était un vieux marin hollandais, un rustre et un vicieux. Il avait longtemps navigué et n'aimait que les petits mousses. Il me traitait comme un garçon. Il me forçait à me couper les cheveux très courts et avait une grosse bite qu'il voulait toujours m'enfiler dans le cul. En plus, brutal ! Je n'aimais pas, moi. J'aime les caresses avec les mains, avec le corps, avec la langue. Mais lui, hop, il me retournait et m'enfonçait tout à sec. Ça fait mal. Je détestais. Et plus c'était douloureux, plus ça l'excitait. Quand il est mort, me laissant un peu d'argent, je n'ai pas voulu me mettre avec Robinson pensant que tous les marins blancs étaient fêlés. Alors, il a pris ma sœur. Parfois je regrette, car elle me dit qu'il est

aimable. Les manières des Indiens d'ici, des arriérés, ne me plaisent pas du tout. Ils considèrent leurs mules mieux que leurs femmes, les soignent moins bien et les tuent au travail, en leur faisant un enfant tous les ans. J'ai peur de rester vieille -fille, j'ai peut-être tort, mais je préfère. L'avenir le dira, d'autant que les capitaines sont rares dans le coin et si c'est pour aller avec des matelots fauchés et de passage, non merci ! Au fait combien comptes-tu rester? Et quel est ton grade? Et, est ce que je te plais?

-C'est beaucoup de questions à la fois, lui dis-je en riant. Rester oui quelque temps peut-être, j'ai besoin de repos. Tu me plais, tu es très jolie en tout cas tu parles bien, trop peut-être. J'ai l'impression que tu as fait des études, je me trompe? Je n'aime pas trop les filles instruites, ça réfléchit et ça tient tête ! Non, je vais plutôt chercher une fille illettrée et obéissante, ça doit pas manquer par ici, non?

-Tu en trouveras sans doute dans l'île des plus obéissantes que moi et des plus jeunes surtout : j'ai déjà vingt trois ans, c'est beaucoup je sais. Mais j'ai de l'expérience, je ne suis pas une gourde ignare qui sait seulement dire oui. Je sais faire, tu verras et il paraît que dans certains domaines, pourvu que je m'en donne la peine, c'est-à-dire pour un homme qui sait apprécier la qualité, je mérite son attachement.

-Tu me sembles surtout un peu trop sure de toi et bien impertinente pour une jeune fille sage.

-Ma sœur et moi on a fait un peu d'études, c'est vrai mais tu a tort : Robinson est heureux avec elle. Elle sait tenir des comptes et elle l'aide bien. Demande-lui, tu verras ! Et en plus nous sommes des modèles de fidélité. Même si on voulait, avec qui on tromperait nos hommes ? au risque de tout perdre dans une île où le commérage est le seul sport praticable? Et puis, toutes ces maladies nouvelles ! Pourquoi risquer sa vie pour avoir du plaisir ? Autant en avoir avec son homme et s'il n'est pas bon, le quitter et en trouver un autre, non?

-En tout cas, tu as la langue bien pendue ! J'espère que tu ne t'en sers pas que pour parler et tu es très belle ! Mon ami le capitaine m'a dit que les oiseaux d'ici sont pleins de belles couleurs mais pas très bons à manger ! À propos, mon grade c'est amiral, beaucoup plus que capitaine ! Reste à connaître ton prix.

-Si tu me trouve jolie, je te trouve bel -homme ! . Nous serons un beau couple, j'aime les hommes distingués et qui ont des manières raffinées. En fait je recherche un Caballero qui saura m'estimer à ma juste valeur. Je me donne encore une saison ou deux pour réussir dans mon île, autrement je prendrais le bateau pour la Terre-Ferme pour construire mon avenir.

-Sur la Terre-Ferme, il y a encore plus de concurrence qu'ici, dans quel domaine comptes-tu réussir?

-Sache que je suis aussi bonne à manger que belle et que j'adore dévorer et être mangée ! C'est un dollar par jour ! On commence tout de suite et on arrête quand tu veux. Je te tiendrai ta maison, ton linge, ta cuisine et je m'ouvrirais de partout tant que tu

voudras, mais s'il te plaît, pas trop dans le cul. Pas tout le temps en tout cas, promis? Tu veux choupie pour commencer? Oui, je savais ! Tu adores choupie. Moi aussi j'aime, une choupie tranquille de bourgeoise qui ne craint pas d'être surprise par quelque opportuniste, puisqu'elle est chez elle, à s'occuper de son homme. Tu dois avoir un bon goût de savonnette, je vais bien m'occuper de toi tu vas voir, si tu veux, tu seras le coq de mon poulailler.

Comme dans les autres îles, ces Indiens n'étaient pas d'une race de géants : plutôt petits et malingres, ils étaient pourtant d'une grande résistance mais c'eut été contraire à leurs coutumes et à leurs penchants naturels de pratiquer un quelconque effort de façon régulière pour autre chose que la danse, la pêche et la guerre, les guerres étant interdites du moins officiellement, tout était prétexte à réjouissance, bombance, beuverie et danse.

Ils étaient pour la plupart illettrés et pour ce qu'ils avaient à faire, cette instruction sommaire des anciens leur suffisait amplement. Leur Espagnol alimentaire et administratif de base se situait aux environs du mien, nous nous comprenions donc parfaitement bien.

Il m'apparut bien vite que Yapock et sa sœur se situaient dans un univers plus évolué. Était-ce le fait de fréquenter des blancs, leur vocabulaire, mais pas seulement était plus étendu. Leur façon de penser était également plus ouverte sur le monde. Elles le connaissaient mieux que la plupart de leurs compatriotes, mais c'était peut-être dû au fait qu'elles se répartissaient avec nous d'une réserve que pratiquaient à notre rencontre leurs congénères. Ou au fait, tant elle était plaisante, que je m'étais beaucoup plus que je ne voulais bien me l'avouer attaché à elles. Surtout bien sûr à Yapock qui m'enchantait dans maints domaines.

De toute façon je connaissais mon cœur d'artichaut. Dès qu'une belle femme était câline avec moi et me témoignait quelque affection, hors le lit, je m'attachais, je tombais amoureux ne pouvant me passer d'elle, il m'arrivait même de l'épouser.

Sa peau était d'une douceur chaude incomparable. Elle sentait bon un parfum de fleurs de ces îles qu'elle mélangeait à du lait de coco et dont elle s'enduisait le corps et les cheveux. Elle avait un goût délicieux de bonbon volé. Sa couleur était celle d'une porcelaine un peu oubliée au four et qui aurait légèrement surcuit quelques secondes de trop. Elle devait être ainsi les chinoises bronzées qui ne se protègent pas leur peau comme elles le font dans ces pays avec de multiples ombrelles. Il paraît qu'à long terme, ce n'est pas bon, que la peau se ride, se craquelle, s'use et qu'elle vieillit très vite. Il est vrai que dans l'île, les indiennes un peu plus âgées seulement de quelques années ressemblaient à des matrones. Elles grossissaient, leurs seins tombaient sur leur ventre, avec les grappes de bébés qui y étaient pendu, tétant voracement. Elles allaitaient en même temps des porcelets goulus qui avaient la priorité sur les enfants. La mauvaise alimentation et l'usage d'outils qu'elles faisaient de leurs dents pour broyer des aliments durs, ou ouvrir des canettes de bière, ajouté au manque de dentistes leur faisait très vite les perdre.

Je devrai avoir d'urgence une conversation avec Robinson à ce sujet. Voir si le sentiment qu'il semblait avoir pour Kiro était de la même nature que celui que j'éprouvais pour sa sœur. Auquel cas, il nous faudrait entreprendre toute une éducation, pour préserver leur beauté et leurs charmes, leur apprendre des manières plus appropriées à leur nouvelle position dans le monde.

De femme d'entretiens et de distraction, elles allaient passer au stade de concubines officielles.

...

La maison était construite sur un socle en béton qui contenait la cave. On accédait à celle-ci, par un escalier extérieur fermé par un auvent métallique bloqué par un gros cadenas. C'était un abri en cas de cyclone. Toutes les réserves de la maison y étaient à l'abri des éléments et des voleurs. La construction elle-même était en bois et le toit en palme avait un certain charme suranné, mais manquait cruellement de confort : un frigo à pétrole conservait tant bien que mal un peu de fraîcheur, mais pour des délais très courts. Il y avait aussi un groupe électrogène mais si gourmand en carburant qu'on s'éclairait la plupart du temps, par souci d'économie qu'avec des lampes à pétrole ou des bougies.

Le problème principal était l'eau. Dans toutes ces îles l'eau potable était rare, des sources à la saison des pluies mais qui se tarissaient très vite pour la plupart, des puits ou des forages et surtout de l'eau de récupération dans des citernes envasées et puantes, car elles étaient irrégulièrement nettoyées au gré de la fantaisie des propriétaires.

-Quand il pleut beaucoup, me dit Robinson, de petites rivières provisoires se forment.

On en avait une importante derrière la maison et il avait fait creuser son lit, formant grâce à des barrages, des réserves d'eau plus ou moins durables mais qui devaient nous assurer l'arrosage d'un petit jardin.

...

Le lendemain nous nous présentâmes au village. Le conseil des anciens nous attendait, Robinson fit des cadeaux au chef et aux notables, me présenta et lui fit donner de ma part, deux billets de cent Dollars au chef, lequel en garda un pour lui et fit appeler cérémonieusement le père des filles et il lui remit après l'avoir fait admirer le billet à l'assemblée. Par cette acceptation, le village savait que Yapock était désormais avec moi et qu'il fallait la traiter dorénavant avec plus d'égards, car elle n'était plus seule et avait dorénavant un mari.

-En fait, me dit-il, je renouvelle ainsi le bail de la maison. Elle n'est pas à moi, je la tiens d'un Hollandais, un vieil ivrogne qui y a fini ses jours. Lui-même la tenait d'un Anglais qui n'en était pas non plus propriétaire. C'est le dernier arrivant qui, avec l'accord du village, en a la jouissance, pour un loyer modique. Je crois savoir l'histoire : à l'arrivée des Espagnols, il y a des siècles, les indigènes sont tous morts de variole ou autres maladies que les blancs avaient apportées avec eux. Cette maison est restée déserte longtemps.

L'île est petite. trop petite pour avoir une communauté organisée , un planteur, il y a longtemps, avait fait venir des esclaves noirs pour cultiver la canne et le café, mais je te passe les détails que je ne connais pas bien d'ailleurs... un jour, profitant des désordres qu'avaient provoqué dans les colonies, les guerres Européennes de la Révolution et l'abolition de l'esclavage dans les îles Françaises, les idées de liberté leur sont montées à la tête. Les esclaves se sont révoltés et ont massacré les Blancs. Le gouverneur Espagnol avait bien d'autres soucis que ce confetti et personne n'a réagi pendant des années. Cependant, coupée du monde, l'île est retournée à sa barbarie primitive. Les noirs se sont massacrés entre eux et les indiens des îles voisines s'en sont rendu maîtres. Ils ont quelques temps élevé les survivants comme du bétail pour les manger, car ils étaient cannibales par tradition et par gourmandise. Il paraît que c'est goûteux !. . . Déjà, je le sais par ma propre expérience, quoique limitée à certaine partie du corps : une petite chatte à déguster, c'est pas bon? Non? Et puis il faut dire que le gros bétail ne vient pas sur ces îles : des maladies le décime régulièrement. Mais ne sachant pas gérer la ressource, ils ont fini par déguster le troupeau en entier, n'en gardant pas pour la reproduction. Il faut dire que les funérailles de certains chefs étaient tellement dispendieuses que des familles s'y sont ruinées pour des générations.

Pendant quelques temps, ils ont organisé de véritables expéditions de razzia dans les îles voisines. Puis la paix revenues, les anciens maîtres ont repris petit à petit les choses en main. L'esclavage a été rétabli et tout est rentré dans l'ordre. Sauf sur ce petit territoire oublié de tous, dont tous les propriétaires avaient été massacrés. Pas d'héritiers, pas de richesses, l'île était dans un tel état de dévastation, ajouté à l'effondrement du cours des produits coloniaux, qu'elle n'intéressait plus personne et a été oubliée de tous.

-Aux Indiens, me dit-il, la maison ne sert à rien. Ils préfèrent leurs huttes, mais ils savent que c'est la maison des Blancs. Un jour, il en est arrivé un et il la remise en état. C'est un paradis. Demain, je te ferai visiter l'île et te parlerai d'un projet qui me tient à cœur.

Ils tolèrent notre présence, car on leur apporte des devises ou de la marchandise en troc. On échange des légumes, des poissons, des fruits et un peu de travail de ménage pour les femmes, les hommes eux, sont des fainéants, à part la pêche et les danses de guerre et le maquillage de cérémonie. Il en existe de toutes sortes, pour faire peur aux ennemis. Ils ne font rien, le seul art dans lequel ils excellent est le tatouage, ils en sont couverts des pieds à la tête et l'exécution dure des jours et des jours. Ça n'est jamais fini d'ailleurs. Dès qu'ils ont un moment, ils s'en dessinent sur tout le Corp. C'est une veille coutume pour faire peur aux ennemis, ils se tiennent prêts à toute éventualité, qu'ils disent.

-Ce sont en quelques sortes des pompiers d'astreinte à la caserne, lui dis-je, je les comprends. J'ai longtemps eu la même mentalité envers le travail et le rôle de l'homme dans la société.

--Et pourtant avec un peu d'huile de coude, on peut transformer cet îlot en paradis. Non pas de grands complexes hôteliers mais des petits bungalows typiques, avec une

pailote-restaurant, des bateaux pour la pêche au gros, de la plongée sous-marine, des petits voiliers de sport. Tout ce qui manque c'est l'eau, mais on peut faire des forages. J'ai fait creuser le cours de la rivière sur trois cent mètres de long, dix de large, trois de profondeur, tu sais combien ça fait?

-Neuf milles M3, lui dis-je.

-Bravo ! vite compté ! Là, à côté de la maison, il m'arroserait mon potager et ma nurserie de petites plantes. Si ça tombe en panne, il y a une roue manuelle. Dans quelques semaines c'est la saison des pluies : les barrages seront pleins et on pourra démarrer, ça t'intéresse ? J'ai besoin de toi pour surveiller les travaux, car j'ai encore quelques charters de touristes à cambaler et après, à nous la belle vie !

-Exact. Ça peut couvrir cinq hectares de rizières, c'est à la fois une réserve d'eau et un décor, imagine la perspective !

- Des rizières en terrasses, j'ai vu ça à Bali, c'est d'une beauté à couper le souffle. On prendra du riz de montagne qui se contente de peu d'eau et de faire de l'élevage de crevettes et de poissons, avoir des légumes frais et des fruits à profusion. J'ai fait installer cette roue à vent pour fournir de l'eau,

dans la cale j'ai un groupe électrogène de nouvelle génération qui ne consomme presque rien et les dernières pièces d'un petit tracteur Bull, avec lui et quelques Indiens le travail est fini dans quelques semaines.

-C'est intéressant, mais je n'y comprends rien à tout ça.....

-Pas besoin de comprendre, je t'expliquerai au fur et à mesure. J'ai fait enregistrer à Caracas, chez un notaire la donation que m'a fait le Hollandais. Ça vaut ce que ça vaut, mais nous seront chez nous officiellement pour quelques temps et après il faudra arroser en bakchichs, je t'expliquerai. J'ai d'autres projets dont certains communs, c'est pour ça que tu m'intéresses, on en reparlera.

-Tu sais ce séjour dans les îles me plais beaucoup mais à terme je n'ai rien à y faire et il me faut de l'action, je veux du fric à suffisance pour me payer mes fantaisies.

-Et c'est quoi tes caprices ? Une plage tropicale empalmée ? Une mer bleue de rêve ? Une belle femme amoureuse ? T'as tout ça déjà, non ? . . . Alors pourquoi chercher ailleurs ? D'autant que ce n'est que le début et qu'on va pouvoir améliorer sérieusement le cadre grâce à toi... les tortues pour tout te dire, j'ai parlé avec l'Allemand, il m'a expliqué ton idée, c'est pas con. Maintenant commençons le déchargement et puis tu le sais, je vais être papa. A mon âge c'est inespéré, cette petite Kiro semble tenir à moi et je veux lui faire une belle vie, elle mérite. Songe y toi aussi, il est peut-être temps de te fixer non, tu a la chance de vivre au paradis et d'y rencontrer un ange et un peu salope comme on aime.

Et on s'installe. L'île était belle, plate dans sa plus grande partie. Le centre présentait cependant un relief montagneux assez important pour contenir de petits cours d'eau et

des cascades enrubannées d'arcs-en-ciel permanents. Le coin était giboyeux en oiseaux multiples presque tous immangeables à part d'aimer le fumet de poisson pourri et aussi de chèvres sauvages au musc dérangeant, ainsi que de petits singes joueurs, vêtus de bure de moines. Et d'autres plus laids et gueulards au point d'être parfois dérangeant. Les deux races ne s'aimant pas et passaient des journées à se battre entre eux et à nous voler tout ce qu'ils pouvaient.

Le poisson constituait la viande de base, avec des légumes et des fruits à profusion. L'île était couverte de cocoteraies cultivée dont l'amoncellement des noix aux carrefours délimitait les propriétés.

Le matin après un copieux petit déjeuner, nous nous rendions à dos de mules sur les chantiers voir les progrès du terrassement. Nous nous relayions à tour de rôle pour mener le petit Bull. la terre sablonneuse ne présentait aucune difficulté à se prêter à notre dessin mais les Indiens qu'il avait réussis à convaincre de travailler le faisait mollement, aussi l'ouvrage avançait- il plus lentement que prévu, à notre grand désespoir que punctuaient les indications que donnait le baromètre quant à l'avancée de la saison.

-Nous ne serons jamais prêts à temps se lamentait Robinson.

. -Quelle importance lui rétorquais-je ? Ce sera pour l'année prochaine, nous n'avons pas de famille à nourrir.

-Tu ne réussiras jamais rien , me disait- il, tu es un dilettante

-Peut-être, mais je n'aurai pas d'ulcère à l'estomac comme toi ! Laisse toi vivre, profite du climat, de la mer, du soleil, de cette petite qui est en admiration devant toi et qui fait tes quatre volontés.

-De ce côté la, tu n'a rien à m'envier, me répondait-il.

Je m'étais pris au jeu. À l'aide d'un décimètre, je mesurais les progrès du terrassement et avec un outil sommaire que je m'étais confectionné à l'aide de deux planches et d'un serre-joint dont je mesurais l'angle grâce à une équerre et un double décimètre comme je l'avais fait dans notre campagne en Provence pour construire des bancaou et pouvais ainsi mesurer les dénivelés et calculer la hauteur des murets de retenue.

Je visitais fréquemment notre nurserie de plantes : des bambous coupés en deux servaient de conduite d'eau depuis le forage aux pieds de l'éolienne grinçante. J'aimais ouvrir le passage à cette Mer -Rouge à coups de herse. J'étais le maitre des eaux, le maitre du Nil qui dispensait la vie. Des épouvantails régulièrement détruits et pillés par de petits singes moqueurs qui s'en vêtaient, faisaient un peu peur aux oiseaux. L'île comptait quelques chèvres sauvages aux bouches voraces pour nos cultures que les enfants étaient chargés d'éloigner à coups de pierre et de bâtons.

. Parfois, le dimanche, nous allions pour nous distraire à la chasse à pied accompagnés par un gros chien de guerre Espagnol , au gros collier clouté. Un descendant de ceux qui avaient fait la conquête qui détestait déjà l'odeur seule des indiens et qui était plus de garde que de chasse. Mais qui par ses gambades, faisait fuir tous le gibier à notre approche. C'était surtout les chevreaux sur les pics qui nous intéressaient, étant à peu près la seule viande comestible se prêtant à diverses préparations culinaires savoureuses qui nous changeait des sempiternels poissons, coquillages et crustacés. La chèvre et le bouc étant de part leurs odeurs puantes, immangeables.

Yapock était adorable et je m'attachais de plus en plus à elle et à ses plaisantes manières. elle s'était installée avec moi avec une sérénité qui laissait à penser que le contrat que nous avions passé était éternel, ou que pour elle son éternité durait un jour, sans souci du lendemain qui ne pourrait que ressembler à la veille, puisqu' aucun élément prévisible ne pourrait troubler le déroulement des jours, nuits, aubes et crépuscules, veilles ou lendemains.

Elle était calme et détendue, sans l'ombre d'une question et cette attitude rejaillissait sur moi et me transformait à son état d'esprit. Le matin j'allais voir les chantiers, la sieste câline de midi, la baignade et la pêche ou des promenades main dans la main de l'après midi. Un repas autour du feu sur la plage, des chansons, des gestes tendres, des baisers, des rires, des caresses, des plaisanteries.

Et ainsi tout les jours et toutes les nuits entre ses cuisses douces dans ses bras tendres, jamais très loin d'un baiser ou d'un rire, d'un geste affectueux ou d'une caresse coquine.

Et la vie s'organisa, l'aventure quotidienne devint routine. Le groupe électrogène ronronnait, Yapock ronronnait aussi. Le frigo rafraîchissait ma libido brûlante après qu'elle se fut occupée de faire baisser ma température.

C'était mon paradis, c'était mon droit et j'en profitais du plus que je pouvais de toutes mes forces. Je savais confusément que ça ne pourrait durer et que dans le meilleur des cas, le purgatoire, si ce n'est l'enfer n'était pas loin, car la vieille notion de péché originel inconsciemment me taraudait. Je n'avais pas accompli les hauts-faits qui me valaient ce paradis. Il était donc injuste que j'y fus, en tout cas je le ressentais comme provisoire et vivais dans la hantise de sa fin.

Je m'adaptais à la vie dans l'île et je dois dire que j'y vécus au début comme doit le faire un ange au paradis, sachant que c'était du provisoire. En me croyant de la race de Lucifer, je pressentais que j'allais en être chassé, c'était en tout cas un sentiment, une crainte qui me taraudais sans cesse, et m'empêchais d'apprécier pleinement mon bonheur.

L'air était doux, limpide, lumineux, nulle pollution ne venait troubler la sérénité de ces journées, je vivais au milieu des fleurs et de filles nues, belles et souriantes. La mer d'un bleu irréel venait lécher des plages de sable blanc, au loin elle prenait des nuances de vert et de violet comme je n'en avais jamais vu, même pas sur les cartes postales ou les

films Hollywoodiens en technicolor. Les palmiers bruissaient doucement dans le vent parfumé. Je péchais dans une pirogue, une sagaie à la main, Yapock ramait, naturellement le travail pénible était réservé aux femmes, elle le savait et elle adorait ramer pour moi, pour ma promenade, pour mon plaisir.

Parfois je me laissais glisser dans une eau fraîche et gambadait comme un dauphin m'accrochant à des tortues qui me faisait faire du taxi sous –marin. Et cependant en touchant terre, une ceinture de poissons pendu à ma taille, devant le sourire de la petite, une ombre parcourait mon regard. Je ne savais expliquer pourquoi, je ressentais un manque, alors que j'avais tout, tout ce que j'avais voulu toute ma vie, consciemment ou non souhaité, je l'avais et pourtant.....

La nourriture saine et l'exercice quotidien m'avait fait perdre tous ces kilos superflus que je traînais depuis des années. J'étais svelte, musclé et léger, mon souffle était revenu. Je pouvais plonger en apnée et me cacher derrière des rochers pour guetter les poissons. J'étais un autre homme, j'avais rajeuni de vingt ans et pourtant.

Il me manquait quoi? . . . Les bistrots enfumés, les amis de passage, les restos aux cuisines grasses et mortelles à court terme pour moi, des boucheuses d'artères qui allaient me tuer à court -terme ?

Ce n'était pas les femmes quand même ? Les femmes intéressées, infidèles, sournoises, menteuses, volages, cruelles qui m'avaient tellement maltraité ? Peut-être les voitures et les embouteillages, les feu rouges, les gaz d'échappement, les impôts, les protestations syndicales, la politique, le journal télévisé, les accidents, les catastrophes, les morts, les souffrances ?

Ici rien ne m'atteignait, ici il ne se passait rien que le vent plus ou moins tôt, plus ou moins fort, un degré de plus ou de moins par rapport à la veille était un événement. Peut-être les vêtements, alors ? Les cravates, les chaussures rigides, les cols de chemise serrés ! Ici, j'étais en short et sandales, parce que le voulais bien, j'aurai pu tout aussi bien vivre nu. Mais c'était des conventions, j'étais formaté pour? Non, je détestais tout cela et pourtant, je ne pouvais envisager de continuer à vivre longtemps dans ce paradis ouaté, sans surprise. Je ressentais ce qui sans doute avait poussé Lucifer à la révolte. Malgré ou à cause de sa rente de situation, le besoin d'imprévu, l'aventure, le danger, l'interdit et lui avait du le ressentir encore davantage car il était immortel et s'ennuyer ainsi pour les siècles des siècles devait être insupportable et moi je me sentais aussi immortel. Ici rien ne pouvait m'arriver et je voulais courir des risques, tout en sachant qu'aucun ne pourrait vraiment m'atteindre. Bref il était temps que j'entreprenne une thérapie avec un bon psychiatre.

Ces idées stupides me gâchait parfois un moment en fin d'après midi, me rendaient triste et morose, jusqu'à ce qu'un sourire ou un éclat de rire de mon ange ne me rendisse ma sérénité mais le lendemain, je le savais, ce spleen reviendrait.

En fait en analysant et je n'avais souvent rien d'autre à faire, ni radio, ni télé, à part une montagne de livres qui pouvaient attendre, j'en avais emmené avec moi une malle pleine

de Caracas, de la librairie française, des classiques fait pour l'éducation des hommes depuis des siècles et dont on n'a pas compris le dixième du message. Homère ou Cervantès, Shakespeare et Molière, la kyrielle de Russes et de Français du 19°, Dickens bien sur, et les Américains du 20° et que faire de la pile de Proust que j'aurai enfin le temps de lire et peut-être de comprendre un peu, et de Céline l'incomparable. De lui par contre j'avais tout compris, le seul que me donna envie de jeter par la fenêtre ses ouvrages, mais pas par colère, par jalousie de ne pouvoir jamais prétendre atteindre ce niveau et que ce que je pouvais faire par rapport à lui, consistait à recopier le bottin. C'était le seul qui me donna des complexes, alors que beaucoup le détestent et ne lui trouvent pas l'ombre d'un talent, le qualifiant de faiseur et d'escroc.

En fait ce qui me manquait, ce n'était pas tant les mots, j'en avais à suffisance, même en Espagnol, ou plutôt en Castillan. Assez pour dire j'ai faim, j'ai soif, il fait chaud, tu es belle, j'ai envie de toi, et surtout merci, merci pour tout, savoir remercier est un art. Non ce qui me manquait, c'était de pouvoir exprimer des idées même stupides, pouvoir communiquer sur la philosophie de la vie, son utilité, son but, pouvoir parler de ses doutes, de ses espoirs, de ses craintes avec Yapock, sa sœur, sa famille, sa tribu, on ne parlait que pour des choses concrètes, il me manquait la poésie, non qu'ils n'en eusses pas, mais elle ne m'était pas accessible, ni la mienne à eux, on vivait en parallèle, sans jamais se rencontrer et pourtant on s'aimait, en tout cas moi je l'aimais mais étais-ce de l'amour ? Le même que celui que j'avais éprouvé pour mes autres femmes ? En tout cas, il était différent mais joli . quand même , mais je ressentais un manque, cette communication incomplète sur le passé et l'avenir me troublait et se transformait en malaise sournois qui me rongait.

Je ne pouvais parler qu'un peu avec Robinson, lui et moi par pudeur sans doute, tournions tout en dérision. Avec Yapock je parlais surtout avec les yeux et ce que j'y lisais se passait de mots, c'était indicible, ce n'étais que du ressenti, du sincère et puis je n'osais pas trop lui dire avec des mots, sans doute par crainte du ridicule et de notre différence d'âge et surtout cette notion idiote dont je n'arrivais pas à me débarrasser, cette sensation de Paradis provisoire.

...

Il va falloir que je reparte me dit un soir Robinson, j'ai un charter de commandé. J'en profiterai pour nous réapprovisionner, nous n'avons presque plus de pétrole, j'ai besoin de pièces pour le Bull, plus divers matériaux pour construire de nouveaux bâtiments, je ferai d'une pierre deux coups, je préférerais que tu reste, mais si tu veux venir

Si tu reste ca éviterait les vols en tout cas et permettrait de faire les finitions, d'autant que j'ai une proposition à te faire.

Il m'avait convaincu sans trop de peine de rester pour surveiller depuis mon hamac l'avancée des travaux. Un hamac, un cigare, un vieux rhum à la main, une femme chaude et accueillante dans la brise de mer, pourquoi refuser? Pour rentrer en Europe vendre des revolvers? À la réflexion j'ai toujours été pacifiste.

Et fainéant, surtout fainéant d'ailleurs. L'effort est mon ennemi, la sueur aussi. Rien que l'odeur me déplaît, cette sensation de glissade poisseuse de liquide chaud et visqueux et puis cette goutte qui naît sur le crane et qui coule de partout, vers la nuque, le front, les yeux surtout qu'elle me brûle. Là j'étais bien dans la bise fraîche et la bouche brûlante d'Oyapock.

-Robinson tu le sais n'est pas mon vrai nom, c'est un surnom qu'on m'a donné dans les îles à cause de mon mode de vie et de mes vêtements. Je n'ai pas toujours vécu ici, dans les années 70 je chantais à la terrasse des bistros, je faisais la manche, chevelu et barbu avec des colliers de fleurs. je jouais de la guitare, soufflait dans un harmonica et jouait des cymbales avec mes genoux, je faisait de la thune, tout partait en fumettes et en gonzesses voraces, hippies ou bourgeoises, elle sont folles du fric pareil, en tout cas elles me pompaient tout aussi sec que ça rentrait et puis un jour, un miracle... trois notes de musiques particulières, quatre paroles à peine moins cons que les autres, sur le pouvoir des fleurs et contre la guerre au Vietnam, j'en ai vendu vingt millions, qu'on m'a dit ! Mais va contrôler ! Je suis devenu milliardaire en dollars. A ma folie douce a succédé une méchante, je me suis prit pour dieu, j'étais un gourou, j'avais des disciples, j'ai crée une secte, tous mêmes les prêtres, les pasteurs et les rabbins me parlaient avec respect, on me posait des questions concernant l'avenir du monde et le pire c'est que j'y répondais sérieusement, je m'y croyais, j'ai cru que tout était possible, j'ai tout mélangé, un an de coma ça ma coûté.

je m'en suis sorti par miracle, j'étais oublié, incapable d'aligner trois notes de musique, je suis parti dans les îles et depuis j'y traîne, heureusement oublié, je passe de temps en temps à la banque pour toucher mes droits d'auteur, ça me permet de bien vivre, en cherchant le bonheur, je crois l'avoir trouvé ici, dans cette île avec cette petite affaire, avec Kiro, tu le sais elle est enceinte?

-Je crois que tu me l'as dit au moins vingt fois, mais si ça te fait plaisir.....

-Ça m'aide en tout cas à me convaincre que c'est vrai et avec qui tu veux que j'en parle ici? Tu es le seul. Voila je crois que je suis arrivé au bout de ma route et j'aimerais que tu reste avec moi, tu a le temps pour réfléchir, on en reparlera mieux à mon retour, des questions?

-Oui des tas, d'abord rassure moi une dernière fois, tu n'es pas pédé? Non je rigole, mais je ne comprends pas en quoi tu peux avoir besoin de moi, je suis bon à rien !

-Tu te trompe, tu n'est pas un manuel, pas très adroit avec un outil mais tu sais te servir de ta tête, compter, réfléchir, tu es un très bon psychologue, tu sais impliquer les gens dans une tache et puis je t'ai entendu parler avec Jacob et les autres des tortues. Ça ma donné une idée, c'est l'île idéale pour ça, en ce moment il y en a peu, Ce n'est pas la saison mais dans quelques semaine, la plage en sera couverte. Les indiens ramassent les œufs pour les manger, on les paiera en œufs de poule, pour ça il nous faut des poulaillers et de quoi les nourrir en plantant des céréales, en autarcie totale qu'on va se mettre. Les tortues reviendront chaque année plus grosse et plus nombreuse, ou tu a vu un troupeau qui se nourrit tout seul et qui revient régulièrement plus gros, plus gras ?

Notre fortune est faite. En plus c'est une action de sauvetage du patrimoine, on obtiendra des subventions du gouvernement et de l'Unesco même, tu verras et je ne t'ai pas encore parlé de la cerise sur le gâteau.

Il marqua une pose, fit celui qui hésitait à parler, je rentrais dans son jeu en faisant montre d'impatience, ce qui suffit à relancer le bastringue.

-J'ai toujours été respectueux des traditions qu'elles soient, j'adore les processions et toi?

-Moi, aussi, accouche !

-Et bien tu sais que j'organise des plongées sous-marines et à plusieurs reprises, j'ai assisté à des phénomènes étranges, sur lequel je me suis renseigné. A certaines saisons, dans des endroits changeants, il se met en branle des processions de langoustes qui vont je ne sais où ? Ce qui est sûr, c'est que ça déferle de partout comme une rivière qui rencontre des ruisseaux et toutes vont vers le fleuve, un fleuve de langoustes, des milliards de bêtes, il suffit d'en trouver un groupe et de suivre jusqu'au grand rassemblement et là on charge, des bateaux entiers d'or rouge. Bien sûr ça demande de la patience et de l'organisation mais nous avons les deux, peut importe combien ça durera, on a de quoi passer le temps agréablement non?

...

Un jour qu'on avait prit le petit voilier pour changer un peu, pour vivre comme des yachtmans, des riches, volant d'îles en îles, péchant à la traîne au grés du vent avec pour seule compagnie les oiseaux qui planaient nonchalants avant de plonger sur une proie, les seuls bruit qu'on entendait étaient leurs cris d'excitation et le plouf de leurs plongeurs. Jetant l'ancre dans des creux d'atolls coralliens pour profiter de la vie en technicolor, pêcher au fusil avec les bouteilles, pour reconstituer notre réserve de mérours et de langoustes.

Soudain je vis surgir de l'eau un Robinson tout excité qui me dit de m'équiper et de le rejoindre au plus tôt.

J'étais plongé avec Yapock dans une conversation des plus tendre sur un thème qui nous enchantait elle et moi, à savoir lequel aimait le plus l'autre et des preuves à apporter à l'appui de chacune des propositions, aussi traînais-je mollement à lui obéir, quand il resurgit à l'échelle de coupée comme un Neptune en colère pour m'intimer un ordre si impératif que le croyant en danger, je lui obéis sur le champ.

A peine avais-je plongé m'accrochant les bouteilles, qu'il me rattrapa avec son scooter sous-marin et m'ayant fait signe de me cramponner à lui, plongea vers les profondeurs. Je devinais avant de la voir la procession rouge qui cheminait sur le sable : des milliers de langoustes, les unes derrières les autres. On les suivit curieux de la destination quand on en rencontra un autre flot, encore plus important qui se mêla au premier. Un banc de poisson, genre daurade grise et noire à rayure jaune survint lui aussi et se jeta dans notre défilé, ils les pinçaient du bout des dents, leurs arrachaient quelques pattes et

les rejetaient. Les pauvres animaux mutilés tournaient en rond désespérées et les poissons continuaient leur carnage. Quand ils estimèrent leur provision suffisante, ils disparurent laissant derrière eux des milliers de garde-mangers invalides tournant inlassablement en rond, incapable de se sauver.

Nous suivions toujours, on s'enfonçait de plus en plus profond, en suivant des pentes de plus en plus abruptes jusqu'à ce que notre manomètre nous signale qu'il n'était plus prudent de continuer à nous enfoncer ainsi dans l'océan, à regret nous entreprîmes de remonter par pallier, voyant notre trésor disparaître dans les profondeurs.

-Un jour me dit Robinson les dieux seront avec nous. Nous aurons tout sous la main, les langoustes et le matériel pour les capturer.

-Ça ne suffira pas, il faut aussi de quoi les garder vivantes et les expédier lui dis-je.

-Dieu y pourvoira, il est temps qu'il pense un peu à nous, ce gros con barbu. En tout cas je suis ravi de t'avoir fait constater que je ne racontais pas de conneries l'autre jour. Alors convaincu ?

-Entre nos travaux, nos tortues, la recherche des processions et nos petites indiennes, il y a de quoi faire et l'avenir s'annonce radieux. Que penses-tu de ma proposition, associé? Si tu es d'accord je fais mettre ton nom sur l'acte officiel de propriété, je sais que tu as de l'argent, je me suis renseigné, en tout cas tu vis comme si tu en avais beaucoup, ce qui revient au même, non? Mais en plus, j'en ai pas vraiment besoin alors d'accord? Et il me tendit la main.

...

Et puis vint la saison des pluies. Il commença à pleuvoir, d'abord gentiment et avec bonheur on se mettait dessous pour se rafraîchir. Avec la petite on jouait au tee-shirt mouillé, à ses seins fiers et altiers que les baisers faisaient se révolter encore plus et tendre le tissu à bander comme un cerf, des enfilades sous la pluie et dans la boue, bousculant la volaille et les cochons, une excitation due à la terre mouillée, à l'odeur de l'herbe foulée, mélange de printemps et d'automne du changement de saison, du temps qui passe et toujours ce petit cul disponible et gourmand qui en réclamant toujours plus qui semblait adorer se faire prendre et défoncer au grand dam des veilles édentées aux seins nus avachis que nous bousculions parfois dans nos effusions et qui partaient en criant au démon, les bras levés devant nos obscénités publiques et nous nous rions tous les deux, ravis de choquer, de raviver peut-être en elles de vieux souvenirs lubriques, en nous fabriquant les nôtres.

C'était une gamine qui n'avait jamais rien vu et beaucoup rêvé et moi j'en avais beaucoup vu et je vivais un rêve.

La position des îles sur le globe faisait qu'elles n'appartenaient pas vraiment à une zone climatique précise et immuable et suivant les années, les courants marins et les cyclones, les saisons étaient de plus en plus irrégulières et surprenantes. Après quelques semaines de déluges qui fit déborder nos maigres murets, succéda une saison sèche prématurée

qui dévora nos réserves d'eau, transformant nos étangs et rizières en marigots puants et envahis de végétation contre laquelle nous n'avions ni les moyens techniques, ni les bras pour lutter. L'air se rempli d'insectes, notamment de moustiques qui transformèrent l'île en un pièges à miasmes paludiques, tous en furent affectés et malades.

Les tas de noix de coco, alternativement mouillés par les pluies et séchés de soleil pourrissent. J'avais connu l'odeur du coprah sur les quais de Marseille quand la ville avait encore des huileries et des savonneries mais ce n'était rien comparé à la puanteur endémique qui se répandit sur l'île. Quel que soit le vent, c'était une véritable infection. Nous n'avions plus d'eau que saumâtre, les aliments eux même prirent le goût du coprah pourri, tout en était imprégné même les tissus.

Nous n'en envions pas pour autant fini avec les odeurs pestilentielles. Un matin en me levant je regardais machinalement par la fenêtre et je vis une marée rouge en mouvement vers la plage. Je sorti intrigué, appelant les gens du cru pour avoir des explications. Des crabes rouges gigantesques se dirigeaient en masse vers la plage. J'appris que c'était des crabes de cocotiers qui vivaient toutes l'année à terre , sauf à cette saison qui déclenchait une migration de reproduction vers la mer.

Le spectacle était étonnant , mais je m'en lassais vite de ces sentiers rouges mouvants et vaquais à mes occupations de surveillance et de défense de nos maigres biens, jetant un coup d'œil de temps en temps à la déferlante rouge, je constatais que si une partie du tableau continuait à couler vers la mer, une autre partie tournait en tout sens désordonnés, se télescopant entre elles, formant des amoncellement inextricable de pattes et de troncs qui s'escaladait et se bousculait à qui mieux, puis en gros tas s'escaladait, s'accumulait dans des trous, en moulons qui devenait immobiles , morts sous le soleil.

Je me rapprochais demandant des explications. Chaque crabe rouge était couvert de minuscules fourmis blanches qui s'attaquant sans succès à sa carapace, finissaient par lui dévorer les yeux et par ce chemin pénétraient dans le cerveau. Le crabe dans la douleur et l'aveuglement tournait en rond affolé, jusqu'à ce qu'un de ses centres vitaux fut atteint et alors il s'écroulait foudroyé, commençant à pourrir très vite sous le soleil pendant que les fourmis le dépeçaient de l'intérieur.

Je croyais que l'odeur du coprah pourrissant était abominable, je ne connaissais pas celle du crabe mort, elle était pire.

A début nous ramassâmes les cadavres pour les brûler mais leur masse même très vite nous découragea et cette puanteur supplémentaire de charnier s'installa.

Cette espèce de fourmis était nouvelle dans l'île. Débarquée par hasard avec un ballot de légumes en provenance du continent, elles y avaient proliféré au point de tout détruire, dévorant plantes et animaux. Dans quelques années, si on ne pouvait endiguer le phénomène, l'île serrait un désert de sable.

J'étais passé en quelques jours, d'un séjour au paradis, à une prison en enfer, dont je n'avais aucun moyen de m'échapper, même si m'était resté l'ange.

C'est alors que je tombais malade. Une forte fièvre m'obligea à m'aliter, je délirais en tremblant de froid malgré les couvertures.

Dés qu'ils me surent malade, indiens avaient bien sur volé nos pirogues, moteurs et matériels, quand ils furent certains que mon affaiblissement ne me rendit plus capable de les défendre, ils pillèrent nos provisions et nos réserve. Le radio téléphone, fut un de leurs premiers larcins.

Nous ne pouvions plus communiquer notre détresse à l'extérieur. Basse -cour et bétail furent enlevés dans la foulée. Je grelottais de fièvre, dans la maison incapable d'esquisser le moindre geste de défense, à la merci des indigènes, malade et affamé.

Le chien se déchaîna quelques nuits. Grondant, aboyant, bavant de rage et de colère contre ses impudents qui bravaient sa morale et sa raison d'être. Je le tenais en laisse serrée à l'intérieur pour ses qualités d'alarme. Mais sa hargne et sa puissance était telle qu'un soir, ses assauts répétés brisèrent sa chaîne, d'un bond, il s'élança par la fenêtre, hurlant, mordant, couinant et finit la nuit en méchoui.

Yapock et sa sœur furent admirables de dévouement, elles convainquirent leurs parents que je ne leur servais de rien mort et que Robinson saurait les récompenser à son retour d'avoir pris soin de moi. Elles me soignèrent, me nourrirent de soupes, de fruits et de poissons. Le soir elles se déshabillaient toutes les deux et se couchaient sur moi pour prendre ma fièvre. Moi dans mon délire, je ne songeais qu'à forniquer, les confondant l'une avec l'autre, il est vrai que j'étais si faible qu'elles n'avaient que peu de mal à se refuser, à peine dans mon acharnement avais-je réussi à introduire un bout de moi en elles, qu'elles m'expulsaient d'un roulement de hanche. Des jours et des nuits se passèrent ainsi, ou je crus cent fois mourir dans la fièvre qui trempait les draps, à les tordre.

Les gentils singes capucins avaient disparu. A leur place d'ignoble macaques hurleurs (un bruit lugubre et répétitif) avaient fait leur apparition, avec une bouche disproportionnée à leur corps, un peu comme des baudroies qui dévorait tout et n'avait pas peur de nous, nous disputant nos maigres provisions, rentrant chez nous avec impudence, chapardant et brisant ce qu'ils ne pouvaient emporter. Un jour, le plus gros et le plus méchant d'entre eux arracha Coco de son perchoir, il le tenait serré les pattes raides comme un pinceau, il le lécha, lui arracha ses longues plumes du derrière, s'en faisant un éventail, puis le relâchant. Le volatile essaya d'échapper en s'envolant mais la chaîne qui le retenait au perchoir permettait de le ramener facilement vers ses tourmenteurs qui jouaient avec lui de son effroi. Quand ce jeu les lassa, le chef le roulât entre ses grosses mains comme il l'eut fait pour replier un parapluie et d'un grand coup de dent lui arracha la tête, riant de voir le sang gicler et asperger sa gueule. D'un bond il disparut par la fenêtre avec sa proie.

. J'en étais réduit à la dernière extrémité n'attendant que la mort, puisque le miracle de secours, du fait de notre isolement était exclu. je gardais comme dernier viatique un revolver et une quantité de fusées de détresses qui m'avaient permis à plusieurs reprises de repousser des assaillants qui voulaient s'emparer de nos ultimes dépouilles, transformant certaines nuits en feu d'artifice digne du quatorze juillet, c'était spectaculaire et me tenait éveillé : la grande bleu, la belle rouge, la cascade verte, illuminaient la nuit de couleurs irréelles.

Depuis longtemps, mon dernier rasoir avait rendu l'âme. Je ressemblais à un naufragé maigre, barbu et chevelu, la peau du visage rongé par l'infection due aux insectes et au manque d'eau potable, j'étais devant la fenêtre à guetter d'éventuels assaillants et à profiter du courant d'air quand tel un mirage, je vis grandir un point blanc à l'horizon, une voile ! Le capitaine Troy revenait, nous étions sauvés !

-Nous arrivons à temps ne vous inquiétez pas, me dit , un gros rougeaud d'Irlandais qui se prétendait médecin en me faisant une piqûre , dont la taille seule me rassura quant à l'efficacité.

Robinson m'expliquait les raisons de son retard dues à une série de catastrophes dont j'écoutais le récit distraitement, quand un chalutier jeta l'ancre à deux encablures de la goélette ! Des semaines sans voir de bateaux et la deux d'un coup. Je n'eus pas le loisir de questionner. D'une chaloupe avaient débarqués des hommes en armes qui tuèrent un marin de Robinson qui fuyait et vinrent vers nous au pas de course. Robinson allant à leur devant avec surprise et colère. Je ne sais lequel fut son dernier sentiment ? Car une balle dans la tête l'étendit raide mort à mes pieds. Le revolver me fut arraché d'un coup de bâton.

Je ressemblais à un de ses maigres vagabonds blancs, demi -clochards sans valeur qui prolifèrent sous les tropiques, vêtu de vieux vêtements délavés et déchirés, un de ces engagés- à- temps qui ne sont que des esclaves blancs des Caraïbes sans valeur marchande. Par contre les gras touristes Americains bariolés furent rassemblés comme du bétail et promptement embarqués sur le vaisseau qui disparu au large après avoir incendié la goélette et la maison.

Je n'eus plu jamais de nouvelle d'eux, je suppose qu'ils furent échangé contre rançon. Quelques jours plus tard, un patrouilleur de la marine vint aux nouvelles et nous rapatria sur la Terre -Ferme. Je fis de nombreux témoignages à un juge d'instruction sur les événements dont j'avais été témoin. Yapock et sa sœur qui m'avait accompagné, ne souhaitais pas quitter leur île et venir avec moi en Europe dans ce monde inconnu et froid qui les terrorisaient encore plus que leur retour seules dans l'île, ce dont je ne pouvais les blâmer malgré le désir que j'avais qu'elles m'accompagnassent.

Nous envisageables ensemble les possibilités qu'il y avait pour moi de rester dans les îles et de prendre la place de Robinson. Il apparut très vite à l'analyse que je n'en avais ni les capacités, ni surtout l'envie.

Nous nous rendîmes donc chez un notaire, ou je leur fis une donation de ma propriété, en leur expliquant quand même le peu de valeur qu'aurait ce parchemin sur place, mais elles semblaient confiantes. Je leur laissais donc tout le liquide dont je disposais encore dans différentes banques du pays, hormis le compte bloqué d'Augusto, pris un billet d'avion et leur fit à regret mes adieux.

Nous nous quittâmes dans les larmes, les promesses et les serments d'amours éternels.

Avant de m'envoler, je passais voir Miranda. Elle était en larmes, Tibère avait disparu, il se cachait elle ne savait où, en attendant que qu'affaire se tasse. Tout était donc à l'arrêt.

7 DECIP

Je rentrais donc en France, c'était l'hiver.

J'étais revenu la queue entre les jambes, navré que cet ouragan rarissime ai fait échouer un si beau projet.

Tout était lancé, tout était en place et pourtant, un mecanisme de montre Suisse et puis le grain de sable, encore et toujours, decidement mon frere...

De mémoire d'homme, il n'y avais jamais eu de tornade dans cette region du monde, alors changement climatique ou malediction ?

La décision de justice Vénézuélienne n'arrivait toujours pas. Dans cette attente tout était bloqué, si la demande d'extradition française était rejetée, mon frère reprendrait très vite ses contacts, l'équipe redémarrerait, on trouverait un autre avion, un autre chalutier. En quelques jours la pompe serait réamorcée. J'avais maintenant un beau pied -à-terre dans l'île, un bungalow moderne, avec tout le confort, sur une plage de rêve Plus un Ranchito qui était un bon placement qui me paierait mes frais sur place. . Ca ne me rapportait rien en France, mais je pouvais en vivre là-bas quelques mois par an comme un pacha. Il fallait attendre et espérer.

Il faisait froid, il pleuvait. Le décalage horaire me fatigua plus que de raison. Je crois qu'il n'était pas seul en cause.

J'avais la tête pleine de soleil, de plages, de cocotiers, de femmes, je retrouvais le froid, la pluie, la grisaille, et la maison de mon père qui était ravi de me revoir, surtout en bonne santé, mais je n'avais pas chez lui toutes mes aises, je dormais dans la véranda aux vitres glacées, dans un vieux canapé convertible déglingué. Le rêve Americain était fini, je devais prendre un appartement et lancer enfin mon affaire. J'avais de l'argent, ne me manquait que la volonté.

-Bah, me dis-je, c'est normal que tu traînes un peu, les fatigues du voyage et du séjour, la déception d'avoir manqué cette affaire dans un monde aux couleurs éclatantes de soleil... j'avais encore sur les lèvres le goût salé des vagues, et ces femmes ? Et leurs

lèvres chaudes, cette sensation de la douceur brûlante de leurs peaux au bout des doigts.

Devoir reprendre ton ancienne vie dans toutes ces nuances de gris triste et froid, tu vas te remettre et redémarrer doucement, rien ne presse, il faut digérer toutes ses péripéties qui te sont arrivées, retrouver le sillon et reprendre le labourage, c'est sur que la mer bleu, c'est mieux que la terre boueuse.

Fais fortune, tu as la recette, il ne te manque que le travail et tu y retourneras en vacances.

Mais le travail et moi, c'était un vieux problème et nous avons toujours eu des relations difficiles que j'espçais le plus possible.

Je ne le trouvais pas sympathique, je n'aimais pas l'ambiance, et du coup, je ne le fréquentais pas trop.

A vrai dire, j'étais un peu lassé de cette vie de cache-cache avec lui, mais je n'en connaissais pas d'autre.

Depuis toujours, j'étais à la recherche de la fortune et de l'amour. Pour la fortune telle que je la conçois en tout cas, j'avais trouvé la solution. Je ne voulais pas être un nabab qui n'a qu'à claquer les doigts pour tout avoir, car je pense que cette situation de satiété doit décourager toutes les envies, non mais avoir à suffisance, vivre sans se priver, avoir du temps pour jouir de la vie et j'y étais arrivé. Ce serai toujours le cas sans cet accident malencontreux qui m'avait plongé dans le coma et m'en avait fait ressortir avec une amnésie partielle qui n'était pas vraiment gênante en général. Sauf que J'avais oublié ce que j'avais fait pendant tout le mois précédent l'accident, mais surtout perdu les numéros de code de mon compte en Suisse. Il ne m'en restait qu'une grosse clef, magnifiquement tarabiscotée, dans un métal précieux, très belle, mais inutilisable? Peut-être un choc me rendrait-il la mémoire, m'avait dit le médecin, mais ce n'était pas sur.

Pour l'amour je continuais sans me décourager la traque. Cette recherche incessante de femmes qui pourraient me convenir pour longtemps. Mais je n'en trouvais pas en regard de mes exigences et cherchais toujours, mais avec de moins en moins d'espoir de trouver ce Graal.

Et rien ne me pressa en effet, je traînassais mollement, allant de chez un ami à un autre, je repris ma vie d'avant, resto, boîtes, bouges, parties de cartes et le soir, recherche de filles pour un moment.

A la vérité je dois dire que je n'en trouvais pas souvent. Question de terrain de chasse, sans doute et de gestion des espèces protégées. la belle femme seule se faisait rare à partir d'une certaines heures, les bons modèles libres en début de soirée avaient trouvés acquéreurs, quand chasseur attardé, j'arrivais enfin sur le terrain et puis la drague n'a jamais été mon fort.

De plus j'ai le complexe du héron, celui qui dédaigne la tanche en début de chasse, encore plus le goujon plus tard et qui doit se contenter quand il a vraiment faim d'une grenouille distraite ou d'un escargot miraculeux, je rentrais dans la nuit ou au petit matin, dépité la queue basse entre les jambes mais encore baveuse d'une pipe que je m'étais résigné à me faire faire dans la voiture par une femme pour qui je n'étais non plus rien d'autre qu'un goujon ou qu'un escargot tardif... mais pour me flatter, de plus en plus gros et dur et bien baveux comme elles les aimaient, ou en désespoir de cause, par une pute en fin de virée pour qui je n'étais que le dernier client de la soirée. .

Parfois mon père ne dormait pas et j'allais m'asseoir aux pieds de son lit dans un petit fauteuil crapaud et nous bavardions de choses et d'autres.

Puis je me retrouvais seul dans la véranda glacée. Le vent froid rabattait avec violence des rafales de pluie sur les vitres, l'air était humide et froid. Je m'affalais sur le vieux canapé déglingué, que je ne me donnais même pas la peine d'ouvrir, ramenant la couette sur moi, essayant en vain comme toujours de trouver le sommeil, analysant mes faits et gestes de la journée, cherchant l'erreur, la faille, sans trouver rien de flagrant. Pourtant il y en avait une ! Rien n'avancait, mon optimisme ajouté à mon indolence, à cette faculté à tout juger, ni important, ni urgent, ni grave, faisait que je stagnais sur place et que je m'y complaisais.

J'en étais au même point au niveau de l'amour. Quant une femme me manifestait quelque affection ou intérêt, je ne me comportais pas comme j'aurai du envers elle et finissais par la lasser de moi. De sorte que j'étais en perpétuelle recherche de ce que je venais d'avoir et rejeté.

Quand je l'avais enfin trouvé, je la jugeais sans intérêt et la quittais, pour reprendre la recherche. Stupide attitude perpétuelle! AH si seulement j'avais connu un bon psychiatre, il m'aurait peut être guéri de ma névrose.

En fait, je n'appréciais les femmes que pour le sexe, préférant pour le reste la compagnie des hommes.

Les femmes, du moins celles que j'avais essayé étaient casanières, jalouses, mesquines, radines, calculatrices. Aller donc trouver une conductrice qui vous laisse passer à un croisement, ou freine pour que vous puissiez changer de file ? Jamais ! Elles sont dans leur droit et l'appliquent. Quant à l'argent, elles acceptent volontiers, restaurants, voyages et spectacles et au moment de l'addition considèrent que leur participation se réduit à leur présence. Financièrement ça ne m'a jamais gêné, mais moralement, quand on revendique à longueur d'année l'égalité dans tous les domaines, on devrait au moins faire semblant de participer. Si au moins elles avaient la reconnaissance horizontale, mais la plupart se contente à consentir d'ouvrir les cuisses, pour qu'on puisse prendre notre plaisir, mais sans vraiment y participer et sans rendre la monnaie.

Une aumône, une bonne action, une charité faite à un pauvre.

C'est rageant. De temps en temps on tombe sur l'exception, celle qui nous fait oublier tous nos malheurs précédents et qui justifie toute cette peine et celle-la quand on la trouve, il faut savoir la garder.

Et je n'avais jamais su le faire. Ha pour me trouver des excuses après coup, je savais plaider ma cause auprès de moi-même, j'aurais fait un ensellent avocat, j'étais indéfendable et réussissais à m'acquitter... Toujours ?

Et pourtant, ca existe, on me la dit et j'en ai rencontré quelques unes, mais elles sont si rares... et je n'ai pas sut les garder, bougre d'imbécile que je suis ! Allez du cœur, continue... peut-être demain?

Je suis pourtant un amateur passionné et aimerais retrouver ces merveilles que j'ai rencontrées et perdues. Maintenant avec l'expérience, je saurai me les attacher et ne les perdrais plus bêtement, par orgueil ou entêtement. Je saurai être moins entier, plus tolérant, maintenant que j'ai souffert du manque.

Bizarrement, je ressens surtout ce manque l'hiver, quand je vais me coucher tout seul dans un grand lit glacé. Alors je me recroqueville tremblant dans le moins de draps froids possible que j'essaie de réchauffer, en pensant au passé, à ces nuits ou je rentrais dans un lit déjà chaud, pour me réfugier entre deux bras et deux cuisses brûlantes... au temps ou on m'aimait.

J'aime être aimé et le rends au centuple et je le prouve par des actes et des attentions qui attachent les femmes.

Pensons à autre chose, ça me réchauffera : pourquoi pas à la guêpe ? Partie, envolée la guêpe, elle est sur la plage avec son mari. Elle pense pas plus à moi qu'à ses autres amants. On a passé du bon temps ensemble mais c'est oublié. Elle vit le présent, elle a raison. Je suis jaloux de celui à qui elle est en train d'offrir son moelleux au chocolat chaud. Elle m'a rendu gourmand cette garce, je revoyais de ma position haute, quand elle était accroupie a mes pieds, sa petite queue de cheval, aller et venir sur mon ventre. Je ne voyais pas ce qu'elle faisait mais je le sentais et entendais les bruits de succion et cela suffisait à mon bonheur et si je voulais en plus du toucher et du son, avoir la vue, il me suffisait de pousser sa tête sur le côté en me penchant de l'autre pour voir un apéritif ou j'étais au menu, et même en sons et lumières.

Ce qui me laissait tout loisir de penser à la suite de cet amuse-bouche. Je savais que je n'avais qu'à exprimer un désir, rien ne me serait refusé !

Trois des cinq sens satisfait : le toucher, la vue, le son, manquait le goût et l'odeur. Je pouvais y remédier en un instant en là basculant sur moi et en la faisant s'asseoir sur ma bouche.

Elle adorait cette caresse conjuguée de nos plaisir qui était pour elle le comble de l'intimité, ou on était embringué l'un sur l'autre, l'un dans l'autre? Et.

Pense à autre chose me dis-je, à quoi sert de bander ici dans cette véranda glacée? Dors la nuit et bouge le jour . Demain, fais en sorte que la situation évolue. Les rêves c'est beau, mais la réalité...

Tous les soirs je me tenais le même discours mais dans la journée je n'y pensais plus. Le temps passe si vite et je me retrouvais le soir venu, dans la même position que la veille, à méditer sur la dureté de mon destin et les manières d'y remédier, etcetera... cetera... soir après soir.

A propos de position, ça me faisais penser à celles du Kamasoutra. Entre toutes, celle que je préfère c'est la fée, j'ai toujours aimé leurs histoires . j'y crois et j'en ai rencontré... à part Carabosse peut être quand j'étais petit, elles sont toutes plaisantes, mes préférées sont Clochette, Rique et Lation.

Mon rêve commence quand leurs lèvres se posent sur moi. D'abord parce-que c'est beau à regarder et que j'y suis comme au spectacle, ne m'en lassant jamais, je connais la pièce par cœur : l'entrée, les cœurs, la séparation heureusement momentanée, les retrouvailles, le final, l'explosion, le feu d'artifice.

Tous les actes défilent à ma grande satisfaction. Je connais le livret par cœur, et j'apprécie les variations, les improvisations de l'artiste, quand elle donne libre cour a sa sensibilité.

Seule l'actrice change et chaque interprète à sa façon . Je jouis des subtilités du jeu de chaque comédienne qui devient ma Diva pour un instant, pour toujours.

J'aime cette soumission de la femme accroupie, en train d'adorer l'homme. Ce qui est juste, normal et naturel, n'en déplaît aux féministes coincées ou frigides et autres lesbiennes bouffeuses de chattes, qui elles même doivent s'accroupir pour adorer l'objet de leur amour.

Ensuite il y a photo pour le trio qui suit. Suivant mon humeur l'une ou l'autre arrive en tête, ça dépens des jours, de mon envie, de ma gourmandise.

Je mettrais quand même en premier la levrette, pour la pénétration profonde et dans les deux trous qu'elle permet, ensuite pour la vue panoramique de cette figure géométrique triangulaire et arrondie en forme de cœur qui s'offre à ma concupiscence, que forme deux longues cuisses, qui s'évasent voluptueusement sur les hanches arrondies, se resserrent à la taille, bombe sur des fesses rondes fendues délicatement en deux par une fente mystérieuse et profonde dont on ne voit que le début et pressent la voluptueuse profondeur.

J'aime aussi la toupie Japonaise qui permet de voir en même temps que la pénétration les mouvements des seins qui montent et descendent en cadence, tressautent, se retirent, s'approchent de mes mains, de mes caresses, de ma langue, de mes lèvres, de mes dents, ils s'échappent pour mieux revenir, en plus je peux voir la femme sous tous les angles, en la faisant pivoter de plus en plus vite sur mon sexe, jusqu'à la jouissance ou au déjantage.

Quand je suis fatigué de mes exploits précédent, afin de me ménager une pause avant l'assaut final, je pratique la petite –cuillère, qui ne demande quasiment pas d'effort, pourvu que la partenaire sache osciller son bassin doucement, en me murmurant des mots d'amour, mensongers bien sur mais si agréable à entendre et à dire.

Par contre je ne suis pas un fana de certaines positions que demandent une endurance de Marathonien, ou une souplesse d'athlète, tel que la brouette Chinoise que je pratique bien sur au début d'une liaison, pour montrer l'étendue de mon savoir technique et mes capacités physiques, mais quand je lui ai fait faire deux fois le tour de la pièce sur les mains, en général elle implorent grâce et demandent à passer à une figure moins fatigante. J'y consens par charité, croit-elle.

Je pratique rarement le cunnilingus et le 69. Il faut que je sois en confiance ou amoureux et décidé à m'attacher ma partenaire, ce qui est malheureusement rarement le cas et pourtant j'adore ces pratiques, mais réussit à me gendарmer.

Quant à la sodomie, je n'en étais pas un adepte convaincu. Certes il m'arrivait de la pratiquer, mais comme la dernière soumission que me devait une femme, la plupart ne l'acceptait pas immédiatement et il fallait négocier, jurer à l'amour éternel, demander des preuves de réciprocité, c'était l'ultime barrière à franchir. Mais en dehors du plan psychologique, ça ne m'apportait rien, quoique je compris les motivations de certains adeptes acharnés, ceux qui par exemple avaient des femmes fatiguées ou élargies par un excès de pratique ou par des grossesses répétées et qui retrouvait dans l'étroitesse d'un cul serré des sensations oubliées.

Mais en ce qui me concernait, je ne sortais qu'avec des filles jeunes et étroites et n'avais pas besoin de subterfuges pour avoir cette sensation. De plus un cul est sec, malgré les additifs, alors qu'une chatte convenablement travaillée bien sur est naturellement moelleuse.

Enfin pour l'apothéose, j'aime bien le pratiquer la plupart du temps de l'une au l'autre de ces façons, d'abord dans la bouche avec jouissance à l'intérieur et présentation des résultats sur le bout de la langue, avec malaxage et mâchage de sperme, mousse sur les lèvres qui déborde sur les joues avec rattrapage lingual, gargouillis de fond de gorge et avalage cul sec. Je descends en elle comme une hostie sacrée, avec après, présentation de la bouche vide et sèche de toute trace de mon forfait, dans laquelle je crache un gros mollard vert, gras de morvelle que j'ai reniflé bruyamment, pour aider à nettoyer.

Ou alors le classique Missionnaire qui me sert généralement de final, quand je me suis bien régalé de toutes ces différentes positions. Je la cale bien, acculée dans un coin du lit, coincée contre le dossier, d'où elle ne peut plus glisser, se débattre, m'échapper. Je m'installe à mon aise entre ses cuisses que je remonte plus ou moins suivant mon bon plaisir, un bras entourant une hanche, la main empalant une fesse, l'autre enserrant un sein, je vais et je viens tout à mon aise, déclenchant des étreintes, des soupirs, des crispations, des cris, des baisers, des griffures, des morsures, des injures, des serments qui m'encouragent à persévérer dans mon entreprise.

Je décharge dans une petite chatte brûlante, la ferme de deux doigts, la paume creuse arrondie en recueillement et j'attends l'écoulement. Pendant que la petite aspire les dernières gouttes de ma queue dans sa bouche et me nettoie comme un sou neuf avec sa langue.

Quand mon sperme s'est écoulé dans le creux de ma main, je le lui fais glisser dans sa bouche ouverte ou sur ses joues en lui enfonçant mon doigt dans sa bouche, séparée par sa langue vorace. Quand j'ai les doigts bien léchés, bien nettoyés, tout propres, je retourne sur son visage les recharger de jus et recommence l'opération, jusqu'à ce que toutes les traces de sperme est disparues et ai été avalées.

...

L'affaire avait commencée, par un article, dans un journal Parisien qui annoncerait sur cinq colonnes à la une, que les assassins du préfet Er ignac avaient été arrêtés au Venezuela.

Quelques jours auparavant, la commémoration de cet assassinat avait donné lieu, plus que de coutume, à un déchaînement des journalistes et des partis d'opposition sur le manque d'efficacité de la police.

Le ministre de l'intérieur avait la matière à se rattraper et à faire briller son blason, il n'y manqua pas, au cours de nombreuses conférences de presse, ou il félicita abondamment ses services et fit ressortir leur efficacité, tardive certes, mais qui ne pouvait lui être reprochée, à lui personnellement, puisque qu'il n'était aux affaires que depuis quelques semaines.

Un deuxième article parut quelques jours plus tard avec en gros titre :

« Deux tuants à la retraite qui profitaient de leurs fortunes sous les palmiers, arrêtés »

Et qui donnait plus de détails et surtout les noms des terroristes, comme nous le redoutions, mon frère était l'un des deux. Il était recherché pour braquage et deux meurtres, l'autre était Pierrot, recherché pour trafic de drogue et pour cinq meurtres. Je savais pertinemment que mon frère n'avait rien à voir avec cette affaire, quant à Pierrot, il n'était même pas Corse. Tout ce qu'il savait du FLNC, il l'avait appris par les journaux, il s'en foutait royalement en plus. Nous comprimes donc tout de suite que c'était une machination politique.

Sur ces entrefaites, nous reçûmes un coup de fil du Venezuela. L'homme se présenta comme avocat et ami intime de Tibère, il se disait Français et prêt à assurer la défense, en collaboration avec un cabinet local, très bien introduit dans les milieux politiques, il se faisait fort de le faire libérer au plus vite, pour peu que nous puissions lui envoyer rapidement cinquante milles dollars.

Faute de quoi, il serait extradé et même s'il était blanchi dans cette affaire de terrorisme, l'instruction durerait des mois et celle -ci a peine close, il repartirait pour

cette affaire de hold-up, dont nous ne savions rien , mais qui lui coûterait entre dix et quinze ans de réclusion, ce qui à son âge, revenait à le condamner à mort. Alors qu'ici, il devait s'occuper de son affaire de langoustes, qui lui permettrait de vivre agréablement sous les tropiques. Voilà il nous avait présenté la situation, le plus clairement qu'il avait pu, maintenant la responsabilité était notre, à nous de voir.

Nous réunîmes donc en conseil de famille chez mon père, avec l'une de mes sœurs, la seconde, n'avait pas jugé utile de se déplacer, pour des raisons d'elle seule connues.

Ma sœur voulait payer la somme sur l'heure. Mon père ne disait rien. Quant à moi, le coup de fils que j'avais reçu du soi-disant ami, ne me plaisait pas du tout et je craignais que nous ne fussions victime d'un escroc qui profiterait de la situation, pour nous soutirer de l'argent.

-Si je comprends bien, dit mon père, dans votre situation financière aux uns et aux autres, c'est moi qui vais devoir payer et même si j'ai l'argent, je ne suis pas trop chaud pour le faire.

-Mais tu ne peux pas le laisser en prison , dit ma sœur !

-Oui je peux, je peux très bien, mais d'abord il faudrait s'assurer que cet argent servira à quelque chose, je n'entends pas être victime d'un escroc et payer en pure perte.

...

-On ne peut pas le laisser en prison , dit ma sœur, lors ce que je la raccompagnais à sa voiture, moi je ne peux rien faire, j'ai ce gros crédit pour ma maison sur les bras, plus les quinze millions que je lui ai prêté et qu'il ne me rend pas... Nous avons la signature de pépé, prenons l'argent sans le lui dire, lors qu'il s'en rendra compte ce sera déjà fait et ça ne le ruinera pas.

-C'est peut-être à cause de ça qu'il ne veut pas l'aider, il s'était engagé à te rembourser, dès que ses bungalows seraient vendu et il est parti avec tout l'argent.

-Oui mais il m'a garantie que je récupérerais sur sa part d'héritage.

-Et si les diverses parties civiles se manifestent, elles vont saisir toute sa part, tu n'auras rien.

...

Nous choisîmes donc la solution médiane et plutôt que d'envoyer de l'argent il fut décidé que la seule personne libre, c'est-à-dire ma sœur qui se trouvait être en vacances, se rendrait à Caracas, pour juger de la situation. Je ne pouvais m'y rendre moi-même, car j'étais en train d'accomplir les dernières démarches de la création de ma société, qui traînait déjà depuis des mois pour des raisons administratives indépendantes de ma volonté, mais dont la durée commençait à affecter sérieusement mes finances.

Je rentais chez moi peu satisfait de cette situation, j'allumais la télé. Des émeutes avaient éclaté au Venezuela, le pays était paralysé par la grève. Chavez avait fait arrêter le patron des patrons, on craignait pour les prochains jours une guerre civile.

Après en avoir débattu avec mon père, qui vu les événements n'était plus d'accord pour y envoyer une femme seule, il me dit :

- Je préfère t'envoyer toi. Ta sœur est naïve, elle a bon cœur et j'ai l'impression qu'on a affaires de de drôles d'asticots en face ! vas-y toi, ce sera mieux pour ton frère.

Il ne restait plus que cette solution, à part de renoncer à y aller. Je devais repartir. Il n'eut aucun mal à me convaincre, j'appelais donc ma sœur, pour lui dire que vu le danger ce serait mieux qu'un homme parte, je connaissant le pays, je serai mieux à même de faire face aux événements qu'elle. Elle protesta, nous traita de machistes, mais fut bien obligée de nous écouter.

L'affaire était urgente il fallait partir sur l'heure, je téléphonais à la rouquine pour qu'elle me réserve un vol au plus tôt. Ce départ m'ennuyait aussi à cause d'elle. Depuis que j'étais rentré, je n'avais obtenu d'elle que de maigres faveurs, elle était réticente et ne cédait que petit à petit, mais je sentais bien que j'étais à deux pas de conclure. Des jours et des jours que je faisais le chien -savant, lui ouvrant sa portière, l'emmenant dans les meilleurs restaurant, cherchant à briller à ses yeux en société, faisant le beau à toutes occasions, des sourires, jamais de mauvaise humeur. Tout ça pour en arriver un soir peut-être à la faire fondre assez , pour pouvoir lui écarter les cuisses , c'était imminent et je devais partir, j'enrageais.

-Vous retournez dans les îles, me dit-elle? Vous êtes sur qu'il n'y a pas une histoire de femme la dessous? Je suis jalouse et inquiète.

-Ne vous inquiétez pas, lui dis-je, pas une femme, des milliers, mais je reviendrais, quoique je ne vous cache pas qu'après le calvaire que vous m'avez fait enduré, je retourne avec plaisir au pays des putes souriantes.

-Quoi , me dit elle, vous allez là-bas pour les putes?

-Pas besoin d'aller aussi loin, ou croyez vous que j'allais le soir après vous avoir raccompagné et que vous m'avez échauffé toute la soirée?

-Vous alliez aux putes ? . . . Mais vous êtes un montre ! Quoique à la réflexion je vous comprends, vous avez des besoins. Revenez moi entier et jurez moi de prendre toutes les précautions et je ne parle pas seulement de capotes, je crois que je me suis attaché à vous et je m'en veux d'avoir été aussi dure, venez ce soir chez moi, j'essayerai de me faire pardonner.

-De bien jolies paroles, que j'espère depuis longtemps et que vous ne prononcez que par ce que je part, pourquoi m'avoir fait si longtemps attendre? Dis-je pour la taquiner, car sa proposition et sa réponse m'important peu maintenant que je retournais au pays des fées et des sucettes magiques.

Mais pris par de multiples démarches, le temps manquant je ne pus la voir et puis l'urgence n'était plus là.

Je la baiserais au retour, pensais-je.

...

Je m'ennuyais très vite de l'aéroport de Francfort, que je trouvais moins plaisant, mais moins luxueux que celui de Madrid. J'avais manqué la navette qui fait visiter la ville aux touristes en attente de vol et ne voulut la faire revenir de crainte qu'un embouteillage au retour, ne me fit manquer mon avion, aussi allais-je déjeuner dans un restaurant de l'étage, ou je commandais par geste, à un serveur je-m'en-foutiste. Je voulais manger des saucisses, spécialité du pays . elle me furent servies avec des pommes de terres à moitié écrasées et une vinaigrette acidulée que je ne trouvais pas désagréable, quoique inhabituelle, mais malgré que je fisse traîner le repas, il me restait une heure et demi d'attente après que j'eus avalé la dernière gorgée de café.

Je me pressentais au poste de douanes pour aller dans la zone internationale. la je flânais devant les vitrines des boutiques sans rien y trouver d'intéressant, ni par l'originalité, ni par le prix, je m'ennuyais donc regardant ma montre que j'avais oublié de changer. Songeant, combien il était imprudent, de voyager avec une Rolex et des lunettes Cartier dans ce pays, mais cela m'était sorti de la tête, dans l'urgence de mon départ, ou plutôt j'y avais pensé, mais pas au bon moment, il fallait donc que j'assume et m'apprête à en faire mon deuil, en fonction des circonstances.

C'est là que je me représentais à un poste de douanes dont je m'étonnais, d'autant que le douanier, qui me contrôlait était un rouquin qui devait être parent avec celui qui m'avait contrôlé trente minutes auparavant.

Je flânais à nouveau devant les magasin cherchant un traducteur électronique que je ne trouvais pas, si ce n'est un modèle qui me parut compliqué, d'autant que la notice explicative était en allemand et me représentais à un poste de douanes tenu par le rouquin, lui aussi me reconnut.

-Vous devez rester dans la zone internationale, me dit-il, c'est obligatoire !

-Mais j'en suis pas sorti, je me promène et flâne de boutiques en boutiques, je n'ai rencontré aucun contrôle, votre sécurité est à revoir, dis-je d'un ton navré, là ou je suis sorti et entré sans le vouloir de la zone sécurisée, d'autres pourraient rentrer avec des motifs malveillants.

Il appela la sécurité et ensemble, nous refîmes mon circuit jusqu'à une boutique qui avait une entrée sur le national et une sortie sur l'international.

Le directeur de l'aéroport avec des cris de cochon égorgé la fit fermer sur le champ et me remercia de mon intervention en prenant mon nom dans un grand calepin noir.

...

Je ne m'habituais pas à ce moyen de transport, j'avais aussi peur que la première fois, j'avais beau me raisonner, j'étais attentif à tout bruits annonciateur de catastrophe, je devais être livide, tassé dans mon fauteuil, j'essayais de dormir sans succès malgré les somnifères, le vol était interminable, je somnolais vaguement entre deux trou d'air qui me réveillais. L'hôtesse nous avait prévenu de certaines perturbations mineures, mais sans danger du à la météo j'avais résisté autant que je l'avais pu, mais la c'était au dessus de ma volonté, un gros trou d'air suivit de vibrations violentes de toute la carlingue que je m'attendais à voir se disloquer dans un grand bruit de déchirure métallique me décida. Je bondis me tenant à tout fauteuil à portée de ma main vers les toilettes, ou je m'enfermais avec satisfaction, fumant deux cigarettes, coup sur coup, comme je l'avais fait sur Iberia. Après tout un condamné à mort à droit à une dernière volonté, la mienne était de fumer, j'aurais du demander du rhum à l'hôtesse pour respecter la tradition, de plus je ne comprenais pas ce nouveau règlement. Pendant des années, sauf au décollage et à l'atterrissage, on avait pu fumer à bord, or le carburant n'était pas plus explosif ou inflammable qu'avant, c'était donc une nouvelle mode, une nouvelle façon de penser qu'il fallait suivre bêtement à la lettre et j'avais toujours été un insoumis.

C'est avec satisfaction que je rejoignis ma place, j'étais à peine installé, qu'une hôtesse sans doute croisée avec un Setter, passant devant les toilettes, se mit à renifler et interrogea d'un ton catastrophé la cantonade, aussitôt, ma voisine, une souris Allemande de sacristie, pointa son doigts sur moi, suivit dans la seconde d'une dizaine d'index vengeurs.

Elle s'adressa à moi, comme l'aurai fait un fjeld-gendarme sur la ligne de démarcation.

-vous fumer? Ça être formellement interdit ! Vous aller prison Caracas? Verbooten formellement, votre nom ? C'est noté, je vais voir le commandant !

Je craignis qu'elle ne me fasse ligoter sur mon fauteuil jusqu'à l'arrivée, car elle se comportait comme si elle avait démasqué le plus dangereux des terroristes.

L'avion sur l'écran avançait à une vitesse désespérante, cependant quand nous fumes au dessus de Porto-Rico je décidais d'aller faire ma toilette et me raser. Sous les regards suspicieux des passagers je me dirigeais vers les cagibis et m'y enfermais, mais au moment d'appuyer sur le bouton presseur de ma bombe -gel de rasage, je fus arrêté par son poids que je jugeais excessif. Et puis ce mot bombe, prononcé machinalement me donna à réfléchir, je la soupesais, l'examinais sous toutes les coutures, il serait si simple pour des terroristes, de trafiquer un petit détonateur à l'intérieur et de faire sauter l'avion sans danger pour eux. Après y avoir longuement réfléchi, je décidais d'arriver à Caracas barbu.

...

C'est à dix heures locales que je pus sortir de l'aéroport, pour chercher dans la foule qui attendait, le carton portant mon nom, au milieu de dizaines de pancartes.

C'est ainsi que je découvris Incarnation.

C'était une petite femme boulotte, blonde, un quart métissée, à la quarantaine légère, c'est tout ce qu'elle avait de léger d'ailleurs, à son grand désespoir semblait-il. Boudinée dans des vêtements trop serrés qui la faisait déborder de sa ceinture en un pli disgracieux, les seins aussi trop compressés, dans un soutien -gorge qui semblait débordé, manifestaient à tout mouvement des tentatives d'évasion que je redoutais, ne sachant quelle contenance prendre en cas de réussite, elle était juchée sur deux hauts talons, presque des échasses qui tentaient vainement d'affiner sa taille

Elle ne parlait pas un mot de Français et malgré notre meilleure volonté commune pour nous comprendre, les explications de situation s'avéraient difficiles.

Nous communiquions, moi grâce à mon petit lexique de poche, elle par une méthode d'acquisition rapide du français qu'elle n'avait pas commencé à étudier suffisamment à temps pour que ce fut utile

L'autoroute était bloquée par l'embouteillage, sa voiture un gros quatre-quatre Américain, allait être bientôt en panne sèche me dit-elle. Elle m'expliqua que les stations services étaient vides du fait de la grève des pétroliers et qu'elle n'était pas sûre, si les embouteillages persistaient d'arriver à nous conduire à destination.

La conversation était finie faute de munitions, je regardais par la portière, la banlieue d'une ville que je ne connaissait pas, la nuit allait tomber, il faisait bon, un peu chaud peut-être mais pas autant que ce que j'avais redouté, je regardais par la portière, car la vitre était baissée et qu'elle était teintée de sombre, si fortement que j'avais du mal à distinguer quoi que ce soit de la ville que j'avais envie de découvrir.

Ce qui me frappa d'abord, fut le nombre de vieilles voitures Américaines délabrées qui encombraient les routes et surtout les bas -côtés, ou beaucoup étaient en panne, soit mécanique, soit plus probablement d'essence, ce qui ralentissaient fortement la circulation. puis nous passâmes des tunnels tellement remplis de fumée qu'elle me pria de fermer ma vitre afin que nous ne soyons pas asphyxiés, je me hâtai de rouvrir sitôt l'obstacle franchi, voulant voir cette ville que je traversais. la nuit était maintenant tombée et des milliers de lumières illuminaient des collines couvertes de maisons faites en briques, quairrons, éverites et tôles ondulées, avec slalonnant entre les voitures, des mendiants, des vendeurs de journaux, de beignets, de boissons, qui se déplaçaient avec adresse quant les voitures pouvaient rouler un peu plus vite, guettant le moindre ralentissement pour reprendre leurs activités et les putes qui abondaient, se faisant prendre par des hommes seuls ou en groupe qui résignés à perdre du temps dans les embouteillages en profitaient pour se faire sucer.

Les jeunes et belles avaient à peine le temps de descendre d'une voiture pour regrimer aussitôt dans une autre, le temps de quelques centaines de mètres, pour revenir sur leur terrain de chasse, elles se plaçaient sur la file contraire, autrement elles eussent été entraînés vers un territoire qui leur était inconnu, hors de portée de leurs protecteurs qui veillaient au grain, sur le bas-côté de la route des lunettes de soleil, les plus noires

possible et des bijoux en or étalés sur leur poitrine, disait leurs richesses et le respect qu'il fallait leur porter. Pour les vieilles et les laides bien sur, c'était plus dur, mais elle s'accrochait et à voir le nombre qu'elles étaient, elles devaient trouver des clients, sans doute, à un prix plus modique certainement, des putes pour fauchés, radins ou ouvriers agricoles.

Enfin nous arrivâmes dans la ville, de grandes avenues désertes, des immeubles modernes luxueux, je fus surpris par les nombres de policiers et de voitures de patrouille, par ci par là, un groupe de militaires, armes aux poings entourait des blindés.

Elle se gara dans une petite rue sombre et déserte et entreprit de m'expliquer ce que nous faisons là à l'aide de son lexique, mais le plafonnier refusa de s'allumer et elle renonça. Nous étions là depuis quelques minutes, je ne comprenais pas ce qu'on attendait en pleine nuit, j'essayais de lui expliquer que j'étais fatigué et que j'avais sommeil, qu'un hôtel serait le bienvenu, quand une voiture tout feu éteints vint se garer à notre auteur. Deux hommes armés, l'un et l'autre de fusils à pompe à canons courts en descendirent et se dirigèrent tranquillement vers nous. Ce que je redoutais allait arriver, j'avais eu beau dire à l'avocat par téléphone que je viendrais sans argent liquide, les écoutes avaient fonctionnées et dans le doute que je me fusse ravisé ou que j'eusse menti, ils venaient vérifier... Incarnation descendit de voiture et alla à leur rencontre elle serra la main de l'un et embrassa l'autre.

-Nous allons voir ton frère, me dit-elle, celui là est mon cousin, ils sont de la D. E. C. I. P la police politique.

Celui là me fit signe de monter dans sa voiture et comme je ne voulais pas laisser les bagages dans le coffre sans hayon, elle me dit de ne pas m'inquiéter et de prendre juste mes papiers. J'avais du mal à lui expliquer qu'il me semblait imprudent de laisser ainsi, en pleine vue, des bagages bien tentants pour quelque passant, elle me dit :

-Ne te préoccupe ! D'un ton si péremptoire, qu'il mit un terme à toute velléité de discussion.

La grosse voiture, toujours feu éteints parcouru quelques centaines de mètres, tournant droite, puis encore et encore à droite à tout les carrefours, de sorte que nous revînmes à peu près où nous étions garés, avant de s'arrêter devant un grand portail électrique gardés par des hommes casqués en tenue de combat avec fusil d'assaut à la main et gilet pare-balles.

Le cousin s'entremet avec le chef de poste. En échange de mon passeport, on me remit un badge avec ma photo qu'ils avaient développée avant même que je ne sus qu'ils avaient prise et nous escaladâmes une colline encombrées de véhicules blindés et de troupes qu'il fallut faire manœuvrer pour nous ouvrir le passage. Enfin nous nous garâmes devant un grand bâtiment où les gardes par radio, s'assurèrent de notre identité avant de débarricader la porte.

Après avoir passé, force grilles et contrôle, nous arrivâmes enfin à une espèce de cafétéria, ou le gardien nous pria de nous asseoir et d'attendre. Nous entendîmes dans le silence de la nuit des verrous que l'on manœuvrait. Mon frère et Pierrot apparurent dans la salle en tenue de plage.

Pierrot était plus démonstratif de me retrouver que mon frère qui a toujours eu une retenue, une pudeur d'afficher ses sentiments que je trouvais plutôt gênante et même déplacée, vis à vis de quelqu'un qui avait fait un si long voyage pour le voir et tenter de lui venir en aide

. Déjà après quelques questions de politesse, il avait Incarnation sur ses genoux qui le couvrait de baisers, lui murmurant des phrases en Castillan qui à la manière dont elle étaient prononcées m'eussent sans doute fait rougir si j'avais mieux compris la langue.

Dès lors, je compris mieux son rôle dans cette histoire. Manifestement il avait plus de choses à lui dire qu'à moi. Je sortis dans le couloir avec Pierrot, les laissant seuls à leurs affaires. Je lui donnais les trois mille Euros en billet de cent que sa femme m'avait envoyé pour lui et il m'expliqua leur arrestation.

-Ca grouillait de flics, des Français en plus, je me suis revu vingt ans en arrière, quand l'antigang m'avait serré. Ton frère pareil, il y a eu vraiment le paquet pour nous prendre...tu vas retourner dans l'île, ou tu en es avec toutes ces femmes?

-C'est pas ma préoccupation principale, je dois voir Henri et l'avocat.

-D'accord ça c'est les journées, mais le soir et la nuit, il faudra bien passer le temps ?

-On verra bien, dis-je, en rigolant.

-Va voir Jacob ou Alain ils vont t'arranger le coup. J'ai remarqué que ça te donnait un sacré tonus, de baiser à couilles rabattues, alors ne te gêne pas et sort nous de la ! . Parce-que si ton frère sort, ils n'ont aucune raison de me garder, c'est pas ce qui me reste à vivre, on m'a fait des analyses ici, j'ai un cancer, le Mercure, mais je préfère la plage et les cocotiers à une cellule glaciale et humide à Fresnes.

N'empêche que tu devras consulter un psychiatre, prendre les risques que tu à pris pour tirer un coup, tu serais légèrement obsédé sexuel que ça me surprendrais pas.

-Je dois être comme l'écureuil, je fais des provisions de sensations et de souvenirs pour l'hiver et j'ai l'impression qu'il sera rude pour moi en France et pas seulement au niveau femmes.

-Tu sais que l'écureuil est le roi des cons ? toute la belle saison, il travaille à remplir ses cachettes pour l'hiver, et dès que la neige tombe et que le paysage change, il les retrouve plus. Il lui arrive parfois de mourir de faim , à deux doigts de son magot ?

-Arête de parler, tu me fais du mal, je viens de me rendre compte que je n'étais en somme qu'un gros écureuil stupide.

Après avoir bavardé assis sur l'escalier et qu'il m'eu raconté les événements depuis mon départ, comment ils avaient rencontré Incarnation et bien que ce fut lui qui l'eus abordé le premier, il s'était effacé devant mon frère et avait bien fait car depuis c'était le grand amour, et puis c'était sa vengeance envers Miranda que pour des raisons inconnues de moi, il détestait cordialement.

Nous allâmes frapper à la porte de la salle des gardiens qui nous offrirent le café en plaisantant, l'ambiance était détendu et comme je manifestais le désir d'un besoin naturel, Pierrot pris des clefs de sa cellule qui pendait accrochées au mur et me conduisit lui-même chez eux. C'était pas le Ritz mais c'était convenable.

-Nous sommes bien traités ici , me dit Pierrot, c'est assez décontracté, tu vois tant qu' on a un peu d'argent pour acheter leur amabilité, on mange relativement bien ! . C'est la tambouille des fonctionnaires, on choisit dans un menu et il nous servent dans la chambre, si l'on peut dire, rien à voir avec la tôle ou ils nous avaient mis lors de l'arrestation, c'était voulu, les salopards, pour nous faire craquer, enfermés avec vingt cinq voleurs, à peine arrivés, ils nous sont tombés dessus et nous on mit une rouste pour le principe, puis ils nous on tout prit :montre et chaussures, on se retrouve presque à poil. Remarque on était couverts de bleus, ça habille, c'est une couleur élégante, j'ai toujours trouvé.

Enfin ça c'est le passé, on est ici dans la prison politique, la Roche -Tarpéienne que ça s'appelle, ce nom me rappelle quelque chose, mais impossible de savoir quoi ? Et j'ai beau demander, personne n'est foutu de me renseigner, ça te dis quelque chose à toi ? ...Ah oui la distance avec le Capitole ? Je ne suis pas sur de bien comprendre, oui tu a raison, c'est ça Rome ? Alors ça doit être une station de métro.

Après ce long entracte, on alla à la porte tendre l'oreille, on n'entendait plus les râles d'Incarnation.

-Ils ont fini, me dit Pierrot en riant, c'est tout les jours la même chose. Maintenant je suis habitué à leur timing.

Nous fîmes une entrée discrète, au cas où...Mais nous étions à l'heure, elle se remaquillait devant sa glace de sac.

Je lui demandais de m'expliquer la situation en détail.

-C' est simple, me dit-il, il faut payer. Autrement je vais être extradé. Il faut donner l'argent à Henri, c'est un type bien, il connaît des juges à la cour suprême qui classeront mon affaire sans suite et je pourrai reprendre mon commerce de langoustes.

-A ce sujet, je t'ai téléphoné plusieurs fois, pour savoir ou on en était, sans réussir à t'avoir.

-J'ai essayé, je te jure, mais le numéro que j'ai ne répondait jamais.

-C' est bizarre, que ton ami avocat n'a pas eu de mal à me joindre.

-De toutes façons, j'ai besoin de personne, à part toi bien sur, l'affaire est maintenant lancée et je vais récolter et juste là il m'arrive cette histoire, c'est vraiment pas de chance... Règle cette histoire avec Henri paie- le et je sors et tout redémarre, j'ai les cartes en main, in va se gaver, Mattei est prêt, c'est vrai que tu est pas au courant, il a été retrouve avec son bateau, tous sains et saufs, mais à un kilometre à l'interieur des terres. Ils viennent de finir de le remonter à la mer. Jésus est en train de réparer un avion, on repart.

-C est pas si simple, d'abord cet Henri ne m'inspire aucune confiance, ensuite rien ne nous dit que le fait de payer sera utile , ensuite et enfin reste le problème de l'argent, moi je suis raide, j'ai juste assez de fric pour monter ma société, tu es en compte avec Annie pour l'argent qu'elle t'a avancée pour un mois... il y a deux ans, pour lequel tu devais prendre une hypothèque pour la couvrir sur la vente de la maison, ce que non seulement tu n'as pas fait...

Tu es parti avec l'argent. Pour ces raisons sans doute, papa ne veut pas t' avancer ou plutôt te donner cet argent, ton autre sœur je ne sais quel comptes tu as avec elle n'a téléphoné, qu' une seule fois et depuis n'a plus donné signe de vie, reste Annie qui envisage si la situation l'exige, de prendre un crédit pour te sortir de la, elle est bien bonne, trop à mon avis ! . Donc moi je suis la en délégation familiale, pour voir la situation et essayer du gagner du temps.

-Bon on réglera ces problèmes financiers plus tard, l'urgence c'est de me sortir de la, je te l'ai dis, mon affaire démarre, mes viviers seront vite pleins de langoustes prêtes à être expédiées et je vais toucher le solde de la vente du terrain Corse dans un mois, deux au plus tard, demain je passe au tribunal, tu viendras, le soir nous sauront si je suis inculpé ou non.

...

Le lendemain matin, Incarnation vint me chercher à l'hôtel, elle me trouva en face, dans une panateria ou j'avais fait un excellent et copieux petit déjeuner, prenant des forces pour une journée qui s'annonçait éprouvante. Je me débattais avec le patron qui ne voulait accepter pour paiement ni Dollars, ni Euros, de crainte d'aller en prison pour infraction à la législation des changes instaurée dans son pays depuis la dévaluation et qui à l'entendre était très sévèrement réprimée, il préférait m'en faire cadeau et que je le paye un jour , si je pouvais. Incarnation le régla et me présenta son compagnon.

C'était un homme jeune, un blond qui était l'avocat de Tibère et ne parlait pas un mot de français, nous essayâmes de communiquer avec l'aide de la méthode d'Incarnation et de mon dictionnaire, mais nous ne nous comprimes pas beaucoup, si ce n'est que le jugement qui allait être rendu était vital pour la procédure d'extradition et établirai si elle était légale ou non.

Nous nous rendîmes dans un grand bâtiment gardé par une masse de policiers et de soldats sur pieds de guerre, ou dans un couloir immense bordé des bureaux des juges, nous attendîmes.

De temps en temps, des policiers entourant un détenu, jaillissaient d'un ascenseur du fond de la salle et les escortaient jusqu'au bureau adéquat. L'attente était longue, je ne pouvais parler à personne, j'avisais un grand bonhomme maigre, en costume trois pièces en cravate malgré la chaleur qui adossé à une porte semblait attendre aussi. Il m'adressa la parole en Français.

-Vous êtes le frère de Tibère? me demandât-il et sur ma réponse affirmative se présenta :

-Je suis Omar Caska, préfet de police de l'île, nous vous attendions. Je viens m'assurer de la régularité de la procédure, si tout se passe comme prévu votre frère va être relaxé sur l'heure. En effet son arrestation a été illégale, car elle a été faite par des policiers Français en territoire Vénézuélien et cela sans le concours d'un juge. Il faut croire que votre gouvernement met du prix à cette capture pour enfreindre ainsi nos lois, mais indépendamment de cela, votre frère ne risque pas l'extradition, sauf pour trafic de drogue, ou attentat politique, nos lois ne le prévoit pas.

Or nous savons vous et moi que votre frère est un braqueur, il est donc couvert, sauf si la France met un gros paquet de Dinars pour l'extrader, il semblerait que ce soit le cas. Mais qu'il tienne bon et plaide le vice de procédure et sur ces mots il s'excusa et partit.

-Tu sais avec qui tu parlais, me dit Incarnation?

-Oui lui dis-je, c'est le préfet de police, il m'a donné un bon espoir.

-Lui? Mais c'est notre ennemi, c'est lui qui l'a fait arrêté.

Je ne comprenais plus rien, nous en parlâmes à l'avocat qui lui aussi en perdit son latin, ou plutôt son sabir Castellano-Français.

C'est alors, que je vis s'avancer mon frère, escorté de quatre grands grands gardes aux moustaches terribles, ils portaient de gros revolvers à mi-cuisses, il semblait frêle entre eux et marchait menotté et les jambes entravées d'une chaîne. De le voir arrivé ainsi, tel Jean Valjean, les larmes me montèrent aux yeux, mais il me reconforta et me dit qu'il serait libéré sur l'heure, son dossier étant vide.

Un petit nain habillé par un grand tailleur, en trois pièces cravaté, fit son entrée et se précipita sur mon frère qu'il embrassa, comme s'il s'était retrouvé après un naufrage. Incarnation me présenta, mon attitude distante me permit d'échapper à l'ambassade qu'il projetait sans aucun doute de me faire subir.

-Je suis l'avocat d'Aimeri, me dit-il, en me faisant des éloges à son sujet, heureusement que vous avez un ami comme lui, résumât-il, avant de s'engouffrer dans le bureau du juge. Je ne connaissais pas cet Aimeri et ils disparurent tous. Je restais seul avec Incarnation qui croisa les doigts en me faisant une pale sourire, l'attente dura longtemps et ils sortirent.

-C'est ajourné, me dit Tibère, ils attendent de savoir si tu as emmené l'argent, vois Henri et paie le.

Le préfet de police avait disparu et je ne pensais pas à lui en parler.

Incarnation nous emmena à l'aéroport, les avions pour l'île étaient tous complets, ils discutèrent pour savoir qu'elle conduite tenir. L'avocat me fit signe de le suivre. Devant un guichet il sortit une liasse de sa poche en échange de deux billets, consulta sa montre et m'entraîna à sa suite, nous nous précipitâmes, charriant tant bien que mal mes bagages qui n'étaient pas étudiés pour ce steeple-chase, pour prendre le dernier avion pour Barcelone qui partait dans la seconde.

C'était un avion minuscule et je n'étais pas très rassuré de voyager avec un homme avec qui je ne pouvais communiquer que par gestes.

Le petit avion se posa de nuit sur un aéroport minuscule, nous nous précipitâmes dans un taxi qui suivant les ordres d'Hermann, traversa la ville clackson coincé. Il nous déposa sous le porche d'un casino. Toujours suivant Hermann, nous nous présentâmes au change ou enfin on me prit mes Euros contre des jetons que nous changeâmes instantanément à une autre caisse, sans même faire semblant de jouer et en courant nous reprîmes le taxi qui nous attendait, direction le port à tombeau- ouvert, klaxon toujours bloqué, mais ce fut que pour voir le ferry larguer ses amarres et prendre la mer sans nous.

De rage Hermann en piétina son chapeau, en jurant comme un charretier, je cru comprendre que sa femme ne serait pas contente de son absence.

-Bon, me dit-il, nous allons passer la nuit à l'hôtel et demain à la première heure nous prendront l'avion.

Le taxi nous emmena dans un hôtel du centre- ville et nous primes une chambre à deux lits. Hermann en choisit un et je m'effondrais sur l'autre, anéanti de fatigue, le conditionneur faisait un bruit d'enfer, mais cette fraîcheur était la bienvenue

Hermann s'enleva sa chaîne en or, ainsi que ses cinq bagues et sa montre il se dirigea vers la porte en me faisant signe de le suivre, Au rez -de- chaussé, il mit ses bijoux dans le coffre de l'hôtel en me faisant comprendre d'y déposer mon argent.

Le taxi après un détour sur une grande avenue, jusqu'à un grand rond point, nous déposa devant un beau restaurant. Une entrée de crudités mélangées, excellente, suivit d'un poulet en broche, accompagné de racines de yucca délicieuses. Nous fîmes un bon repas bien mérité, arrosé d'un vin du Chili qui se laissa boire sans difficulté, il demanda l'addition, c'était l'équivalent de cinquante francs, dérisoire. Un taxi nous attendait à la porte, Hermann fit mine de s'y engouffrer, je mis opposait lui montrant l'hôtel qui n'était qu'à deux cent mètres.

-Non, me dit il, insecurity, on serait à poil avant d'y arriver si ça se passe bien, ou allongés et mort si ça se passe mal.

Le conditionneur faisait un bruit d'enfer, il faisait froid malgré la couverture, j'avais renoncé à le baisser, la manette étant bloquée, Hermann ronflait comme un ours, je ne m'endormis qu'au petit matin.

...

-Mais qui donc a engagé ce nain muet?

-C'est Aineri l'avocat français ami de ton frère, je le connais pas, c'est le correspondant à Caracas d'un avocat d'ici, un véreux, un pourri, qui dit avoir beaucoup d'influence dans les hautes sphères du pouvoir, me dit Herman.

-Je le connais, ajoutât Miranda, qui traduisait, il va se présenter à la prochaine élection au poste de gouverneur, tout les libanais et les Chinois vont voter pour lui, il a de fortes chances.

C'est lui qui demande de l'argent pour faire libérer Tibère, le nain serait le fils unique d'un juge de la commission suprême, qui n'a bien entendu rien à lui refuser, il est en cheville avec le préfet de police, ils veulent manger tout les trois dans cette affaire.

-Ils sont déjà trois, dis-je, plus le juge. Si on divise la somme en quatre, le total pour chacun est dérisoire, sans compter que le juge à la cour suprême doit avoir une grosse situation et risque de se compromettre pour une poignée de cerises.

-C'est parce-que tu raisonne en Français, cette somme qui te semble dérisoire à toi, représente pour eux des mois, si ce n'est des années de salaire, dit Miranda.

-Bon je comprends mieux, l'avocat libanais, le nain et le préfet de police, veulent nous faire banquer pour libérer Tibère, d'accord? Mais alors pourquoi au lieu de m'inquiéter, il dit à moi, qu'il n'y a aucun danger d'extradition? Il y a la une contradiction qui m'échappe.

Miranda ne me traduisait pas tout, mais je saisisais l'idée générale, il est vrai que parfois emportée par le jeu des questions-réponses, elle ne me traduisait que la dernière partie de l'entretien.

-Qu'est que tu penses d'Henri? Demandais-je à Hermann.

-Je ne le connais pas.

On nageait en pleine confusion, on se regarda surprit Miranda et moi, décidément cette affaire était compliquée

-Et qui est cet Aimeri ? Demandais-je, à Miranda.

-Je cherche, c'est la première fois que j'en entends parler, me dit-elle.

-Mais enfin, c'est lui qui à payé le nain de Caracas et on ne sait pas d'où il sort?

C'est sur ses entrefaites que le téléphone sonna, c'était Soudan justement,

-Vous avez fait un bon, voyage, ça va, pas trop fatigué? Bon je vais passer vous chercher, nous avons rendez-vous dans une heure avec l'avocat Libanais qui doit nous donner des papiers importants

-Il est hors de question que je rencontre ce monsieur maintenant, je suis fatigué par le voyage et je n'ai plus l'idée très claires, reportez ça à demain, à l'heure de sa convenance. Comment vous vous êtes engagé? Mais alors allez-y, mais sans moi, je ne me suis moi engagé à rien et je suis fatigué.

-Bon, je vais essayer de temporiser, puisque c'est un cas de force majeure, disons demain à onze heures à la plage de Jacob, ça vous convient? Nous y serons très bien pour parler.

-Demain à votre guise, bonsoir.

J'avais surtout besoin de terminer mon entretien tranquillement, j'avais été un peu sec avec lui, pour éviter qu'il ne vint se mêler à la conversation, avec cette mise au point, il ne pouvait se présenter à l'improviste chez Miranda, pour voir un homme à moitié endormi.

-Si je comprends bien, dit Miranda, c'est parce-que vous êtes déjà l'avocat de la société, que Tibère depuis sa prison vous a engagé?

-Pas directement, j'ai été engagé par son amie Incarnation.

Aie, aie, aie, pensait-je, déjà Miranda attaquait.

-Incarnation, qui est ce?

Hermann me regarda interrogatif, je ne bronchais pas, glissant sur une question qui semblait ne pas m'intéresser et je fis bien car Miranda sitôt sa question posée, nous balayait alternativement du regard, nous étions prit dans les faisceaux d'un radar, le moindre mouvement serait enregistré et analysé.

-C'est... Commença Hermann, embarrassé, l'amie d'un des associés de Tibère, elle habite à Caracas.

-Quel ami? dit-elle méfiante.

-Un certain Alain, qui est plus ou moins associé dans l'affaire de langoustes.

-Ah oui, je le connais, dit-elle soulagée, c'est un Français, un fou, très mauvais genre, je t'expliquerais me dit-elle, ça doit être une de ses putes qu'il appelle sa femme, il en change souvent d'ailleurs et toutes s'imaginent toutes qu'elles sont uniques.

Et apparemment soulagée par la réponse, elle se leva pour passer à la cuisine afin de préparer l'apéritif, Hermann me regarda, je levais mon pouce en félicitation et lui fit mine de s'essuyer le front, l'alerte avait été chaude.

...

Je connais ce type, dit Miranda, dès qu'il fut parti. Ce n'est pas l'avocat de Tibère, il est de la police, ou alors c'est la police qui l'a mit la pour nous espionner, souvent je le voyais dans un taxi à guetter au coin du magasin, sans doute à faire des filatures, le vrai avocat c'est l'autre le nain, représentant à Caracas du plus influent avocat de l'île, celui la nous espionne, ne lui disons surtout rien de nos transactions financières.

-Voyons Miranda, si c'est l'avocat de la police, il est forcément au courant.

-Il dit être l'avocat de la société, or un avocat d'affaire ne va pas au pénal, non?

-J'en sais plus rien, de ne pas parler l'Espagnol me pénalise beaucoup et ce préfet qui est censé nous faire peur pour que nous payons et qui me dit que nous ne risquons pas l'extradition et ça sans réserve d'erreur de traduction puisqu'il me l'a dit en Français et puis qui est cet Aimeri qui a engagé le nain, personne ne le connais ?

Henri ne va pas tarder à appeler, arrêtons une ligne de conduite.

-Parle-moi de lui.

-Je ne le connais pas vraiment, il ressemble à Picasso chauve, nous ne le connaissons que depuis quelques mois, après l'avoir rencontré au casino. Il s'est entiché de ton frère et ça a été réciproque, ils ne se quittent plus. C'est un grand avocat Parisien, gros cabinet. Il est arrivé ici il y a environ deux ans, après avoir vendu ses parts à son associé et enlevé sa femme. Il a prit un appartement luxe en front de mer, au petit Cancoun et même une vie de patachon, resto, plage et casino. au bout de quelques mois, il a reçu un coup de fil de sa maîtresse, qui lui a annoncé être à l'aéroport et comme il s'étonnait de la savoir à l'autre bout de l'île, elle lui répondit que la vie sous les tropiques n'était pas assez mondaine pour elle, qu'elle s'ennuyait de Paris, qu'il était ronchon, flambeur et qu'il ne la faisait même pas jouir, bref son mari voulait bien lui pardonner et la reprendre et que donc elle repartait. Au fait il était inutile pour lui de passer à la banque, car elle avait vidé le coffre en dédommagement des souffrances qu'il lui avait imposé.

Heureusement nous a-t-il dit que tout ses fonds n'était pas sur ce compte, mais la perte a été rude, il pense investir dans la langouste avec nous, pour se refaire.

-Tu vois, le fait que tu sois la me rassure, je suis sûre que l'on va aboutir, trouver la bonne solution, je me sens plus détendue, peut-être le fait d'avoir un homme à la maison, je me sens moins seule, ça fait deux mois que Tibère est parti. On aurait dit qu'il pressentait cette arrestation, j'ai passe les fêtes de l'Indépendance seule, ça a été très dur, heureusement que Térésa mon amie Italienne a insisté pour que nous allions au casino. Ca m'a fait oublier un peu. Je n'ai pas grand chose à t' offrir à manger, juste une soupe de courgettes, regarde mon frigo vide, depuis les événements, les touristes on desserrés l'île et le chiffre d'affaire est en chute libre, je ne sais même pas comment payer les factures de téléphone : regarde, six mille francs pour le mois de décembre, de tous les coups de fil que Tibère a passé en France pour vendre ses langoustes et puis j'y

ai investi toutes mes économies et le produit de la vente d'un petit appartement que j'avais réalisé bien à propos.

Au fait Augusto à su que tu revenais, il t'ambrasse et viendra te voir. Il m'a laissé cette grande enveloppe pour toi, en me disant qu'il n'avait pas eu l'occasion de s'en servir, qu'est ce que c'est?

L'enveloppe contenait le chéquier vierge que je lui avais laissé, ainsi que la procuration, je les avais oublié ceux la. J'avais donc quelques millions à ma disposition à la banque, mais je ne lui en dis rien.

-Demain nous feront les course, lui dis je, je dois rester deux ou trois jours à profiter de ton hospitalité, mais si ça te pose un problème, je peux descendre au Lutetia qui est juste à côté.

-Tu plaisante, mais au contraire tu ne peux pas savoir combien ça me fait plaisir de t'avoir, c'est un peu comme si ton frère était revenu, d'ailleurs depuis que tu es la, je ne pleure plus . De toutes façons il ne faut pas aller au Lutetia, je ne sais pourquoi mais quand je les rencontre, ils me disent à peine bonjour, alors que nous étions si amis

...

J'accompagnais le matin Miranda à sa boutique, un petit vent rafraîchissait l'atmosphère , c'était son jour de garde, en alternance avec son ex -mari, quant à moi, je parti dans El- Centro en quête d'un traducteur électronique, dont il était évident que je ne pouvais plus me passer, en vain, je ne trouvais rien d'intéressant, si ce n est l'adresse d'un magasin dans un centre commercial hors de la ville, auquel vu l'heure je me promis de rendre visite l'après -midi.

J'eu à peine le temps de franchir la porte du magasin de Miranda que Jacob me sauta au coup.

-Avec le vent qu'il y a aujourd'hui, nous avons pensé que vous ne viendriez pas à la plage, alors c'est nous qui sommes venus, je te presente Henri, dit-il.

C'était un homme dans la cinquantaine, plutôt petit, un peu rond et au crâne entièrement dégarni, c'est vrai qu'il ressemblait à Picasso, comme m'avait dit Miranda, il s'enquit de ma santé et après les congratulations d'usage, m'invita à prendre un café dans une pantelaria de qualité, qu'il disait être la meilleure de l'île et qui, voisine nous tendait les bras.

-Je vais vous expliquer mon rôle dans cette affaire, me dit-il, je me trouve en vacances dans cette île, depuis environ trois mois, j'ai fait la connaissance de votre frère au casino. Le fait que nous soyons Français tous les deux et du même niveau social et intellectuel, nous a rapproché et nous sommes devenus amis. Il me disait qu'il appréciait de pouvoir discuter avec moi d'histoire, littérature et philosophie et j'avoue que c'est un plaisir rare que je partage avec lui, quand est arrivé ce malheur. Naturellement du fait de notre amitié et de mon métier je me suis mis de moi-même à son service et j'ai engagé, en les

payant de ma poche, les meilleurs avocats du pays. Le dossier est construit nous n'attendons plus que les fonds pour passer à la phase finale, c'est-à-dire sa libération.

-Je voudrais d'abord éclaircir avec vous le montant de la transaction, car nous avons déjà eu trois prix différents, dis-je.

-Je vais vous expliquer, au départ ils voulaient cinquante milles dollars. Comme ce sont des gens avec qui je suis en relation d'affaires, ils ont consenti à me faire un rabais à trente milles. Avec l'argent que m'ont envoyé mes neveux, j'ai pu gagner du temps et faire reporter le procès de huit jours, le temps que vous veniez, mais ces messieurs s'impatientent, il était temps que vous arriviez pour honorer vos engagements.

-Une petite minute, lui dis-je, un peu en colère, je ne me suis engagé à rien d'autre qu'à venir et je suis là. Je ne me suis pas engagé à verser une rançon, je jugerai sur place s'il faut envoyer cet argent, si j'ai le sentiment que c'est inutile ou que la somme est déraisonnable, je n'enverrai rien du tout. Ce n'est pas la première fois que mon frère sollicite la famille en catastrophe sans remplir par la suite ses engagements, alors nous sommes un peu lassés par cette assistance continuelle qu'il nous demande.

Je le vis surpris et ébranlé par ma réaction, c'était ce que je voulais, le faire douter et de nos capacités et de notre volonté de payer, en fait il s'attendait à ce que brusqué par les événements, les risques encourus, au cas où l'extradition serait effective plus la fatigue, l'énervernement causé par le voyage me mettraient en un état tel, que je dusse accepter toutes leurs revendications.

-Ne nous énervons pas, dit-il, l'affaire est grave et nous avons besoin de tout notre calme, le rendez-vous est reporté à demain onze heures d'accord?

Nous nous séparâmes sur ces mots. Jacob, à ce que j'avais compris lui servait de chauffeur, il me prit à part, profitant qu'il s'était avancé de quelques pas pour me glisser à l'oreille.

-Il faut que je te voie seul- à -seul, sans qu'il le sache, rendez-vous ici à six heures d'accord?

Miranda ferma son magasin et nous allâmes dans une grande surface faire les courses.

Nous primes quelques légumes dont certains que je ne connaissais pas, puis de la viande, comme j'en prenais plusieurs elle me dit :

-Non, il ne faut pas exagérer, tu es là pour trois jours, tu ne vas pas me faire les courses du mois.

Et je la laissais, pour aller chercher une brosse à dents que je ne trouvais pas, à part des modèles pour enfants et ma vaine tentative de renseignements auprès d'une vendeuse, puis je fus au rayon des shampoings et je me perdis dans les explications en Espagnol pour ceux spécialisés dans le gras, les pellicules, les décolorés, les permanentes, etc., etc.

Je réussis enfin, mais au bout de longues minutes à en trouver un pour cheveux normaux.

Entre temps Miranda était à la caisse, avec un chariot débordant qui me coûta plus cher qu'une semaine au restaurant, elle avait vraiment fait le plein de tout.

Je n'avais toujours pas trouvé de traducteur.

...

J'étais à la terrasse à boire un café quand je vis arriver Jacob dans une Coccinelle tellement vieille et déglinguée que même dans ce pays de voitures poubelles on la remarquait.

C'était un modèle à trois portes qui tenant par des bouts de fils de fer rouille, je ne lui laissais pas le temps de se garer, m'assis à côté de lui sur un fauteuil branlant et nous quittâmes la ville en longeant la côte.

Nous traversâmes la ville vers la plage, roulant vers l'autre côté de la baie, pour nous garer devant un lotissement de petites villas individuelles.

-Voilà, me dit il, c'est là qu'il a été arrêté, à la même heure que Pierrot qu'ils ont serré chez le Canadien, douze flics français, d'Inter -Pool, six chacun. Bien sur, ils ont libéré incarnation avec qui il vivait et fouette cocher jusqu'à la prison. Ils n'ont pas le droit de se conduire comme ça à l'étranger, ils voulaient forcer la main du gouverneur qui a bien été obligé de les mettre en prison. Suivant sur qui ils étaient tombé, c'est les flics français qui y serait allé pour enlèvement arbitraire, mais ils ont du faire sonner leur bourse et le gouverneur à l'ouïe sensible.

Je lui expliquais l'attitude étrange du préfet de police, lui non plus ne comprenais pas, mais il connaissait le personnage pour l'avoir pratiqué dans le passé.

-Un jour, me dit-il, j'avais un différent commercial avec un particulier qui était dans ses relations. il m'a fait arrêter chez moi, sans aucun prétexte et jeter en prison avec les voleurs qui m'ont d'entrée cassé la gueule, car j'étais un blanc et m'on laissé deux jours sans manger et sans boire, puis il est venu me voir et ma dit que cette personne à qui je devais de l'argent était son ami, qu'il allait me relâcher sur l'heure, sur que j'honorerais ma dette. Faute de quoi il enverrait à nouveau ses sbires me chercher pour des vacances plus longues dans son établissement. Le tout sans juge, ni rien d'autre, c'est comme ça dans ce pays, il est âpre au gain et complètement vendu, je ne comprends pas moi non plus son attitude.

...

Il me fallait absolument ce traducteur électronique, Jacob proposa de m'accompagner en voiture en périphérie, où se trouvait les galeries marchandes mais nous dûmes d'abord nous arrêter au casino pour changer des dollars, j'en donnais trois cent à la caisse. Avec les jetons nous allâmes vers les tables, je comptais jouer une poignée de

cacahuètes pour donner le change, mais Jacob qui s'était prit d'affection pour mes jetons y plongeait fréquemment la main. Il se prit au jeu, il m'emprunta sur parole et se mit à flamber. Je ne pouvais pas lui refuser et rapidement ma masse diminuait, profitant d'un de ses coups gagnant, je m'éclipsais vers le change ou on me mit un moulon de billets sales et froissés, tenu entre eux par des élastiques. Quand je revins il avait tout perdu et me regardais comme un noyé regarde une bouée, je lui donnais les quelques jetons que j'avais gardé pour l'occasion, en lui annonçant que c'était les derniers.

-Putain ! dit-il, j'ai déjà claqué trois cent dollars, le temps d'un claquement de doigts ? Je te les rendrai demain et même tout de suite, prête moi z'en encore un peu, je sens que je vais me refaire.

Quelques minutes après il me suivait la queue basse vers la sortie. Quand nous fumes dans la galerie marchande, je lui dis qu'il n'avait perdu que cent cinquante dollars, il m'en fut reconnaissant, se traitant de drogué, de malade, d'inconscient, de criminel, de fou.

- Pourtant, me dit-il, qui sait ? Tant si tu m'en avais donné encore un peu, j'aurai décroché le jackpot? . . .

-Tu n'as qu'à venir chez moi demain matin à la plage Henri y sera, il y passe toutes ses journées, comme ça tu auras le temps de parler.

...

Le lendemain matin j'étais chez Jacob, il me fit visiter, il était fier de son travail, les huttes pour touristes étaient presque terminées, le bungalow repeint et flambant neuf, un peu à l'écart derrière une dune qu'il avait habillé de buissons pour l'intimité, équipé comme prévu de tout le confort et de la clim.

Dans le ranchito une nouvelle cuisine pimpante, remplaçait la fatiguée d'avant, un grand barbecue dévorait des poulets en broches, des transats aux couleurs vives s'alignaient sagement sur la plage, attendant les touristes.

L'ensemble était plaisant et donnait l'impression d'être dans un paradis de carte postale, exactement le but recherché.

-Alors tu es content de ce que j'ai fait, associé ? Me dit-il. et encore ce n'e pas bien fini, mais je serais prêt pour la tempora, je vais exploser le chiffre d'affaire. Pour le bungalow, c'est habitable si tu veux mais pas encore vraiment fini, je ne t'attendais pas si tôt, tu a fais un placement de père de famille, te manque que la famille...

Il était trop tôt pour la clientèle, un indien s'occupait de mettre en place les parasols, je ne remarquais pas tout de suite qu'il répondait en français à la serveuse qui installait la terrasse.

Elle vint vers moi et se présenta, c'était une Parisienne qui était venue depuis la Martinique en bateau -stop, comme elle avait l'habitude de le faire depuis des années. Tous les ans elle se rendait aux Antilles par avion et elle traînait sur le port, proposant ses services aux patrons -pêcheurs qui repartaient vers le sud. Elle assurait de faire la cuisine et des câlins pour l'équipage, en échange de son passage, mais elle avait dit-elle de plus en plus de mal à trouver des bateaux, elle ne comprenait pas pourquoi, pourtant il y avait plus que quand elle avait commencé ce manège il y a vingt ans. Elle était en bikini, ce qui faisait ressortir sa maigreur et sa peau brûlée par le soleil.

-Qu'est tu veux lui dire? me dit Jacob, elle n'arrive pas à comprendre les raisons, elle se voit toujours aussi belle qu'a vingt ans, bon bref je m'en fous, comment tu trouve l'installation? Pas mal non, On va casser la baraque, Henri n'est pas encore la, ça tombe bien car j'ai à te parler de lui.

Voilà j'ai remarqué que toutes les emmerdes qu'on a eu depuis quelques temps, datent du moment où on l'a connu, c'est peut être une coïncidence, mais je n'y crois pas trop. On l'a rencontré au casino, tu sais ici les distractions sont rares, à part les femmes et on ne peut pas baiser vingt heure par jours à part toi bien sur...Mais à mon avis c'est une maladie que tu as, un manque que tu dois impérativement combler, mais je suis pas psychiatre. Reste le jeu et on peut jouer vingt heure par jour, donc on l'a rencontré, on a joué et manger ensemble et bu surtout et c'est la qu'un soir j'ai eu la surprise d'entendre ton frère lui raconter son histoire. Comme il est avocat, il voulait des tuyaux sur sa situation, mais le pire et la je lui en ai voulu, c'est qu'il a raconté la mienne aussi et depuis les problèmes ont commencé : je me suis fait lever par les flics, c'est le préfet de police, le Libanais que tu connais, en personne qui m'a interrogé. Bon moi ils sont vite rendu compte que je n'avais pas de répondant en France et ils m'ont relâché aussi sec, mais ton frère compte tenu de son train de vie et de sa famille en France, de ses propriétés en Corse, ils pensent tenir le bon bout et vous faire cracher le maximum, car depuis qu'il est là, entre le casino et les langoustes il a jeté un sacré tas de fric, et il en a plus. Tu vois cette affaire, tu le sais, je l'ai payé quinze millions de francs, c'est le prix d'un kiosque à sandwich dans la périphérie d'une sous -préfecture française et ça me permet de vivre à l'aise, une belle petite pute de temps en temps, un appart agréable en ville, un bungalow au bord de la mer, la plage, des poissons grillés, le rêve, et mes soirées au casin, sans me casser la tête, on devait la prendre ensemble, mais au moment de signer il n'avait plus les sous... heureusement que t'as pu te substituer à lui, ça m'a soulagé en trésorerie. Maintenant je suis tranquille pour le reste de mes jours et toi ça te fait un pied à terre et tous tes frais de vacances payés a vie , c'est pas beau, l'amitié ?

...

Nous étions allongés côte à côte sur des transats.

-On n'est pas bien là, me dit Henri, c'est le paradis, non? La plage, les femmes. À ce propos vous avez vu la petite qui vient de s'installer là?

Bien sur que je l'avais vu. Une superbe bronzée dans son bikini blanc qui devait être à sa petite sœur tant il débordait de ses charmes, elle jouait allongée avec un enfant de

trois ans qui construisait des châteaux de sable, Henri se leva et s'approcha d'elle par derrière, il s'accroupit et commença à lui jeter du sable dessus, elle se retourna souriante.

-Holà, lui dit-elle, tu veux jouer au sable avec mon neveu?

-C'est plutôt avec toi que j'ai envie de jouer, tu n'a pas soif avec ce soleil, je t'offre quelque chose à boire?

Elle accepta sans manière et vint s'installer à notre table, sans quitter le bambin des yeux, très vite elle nous raconta sa vie. L'enfant était son neveu, elle n'avait que quinze ans et était déjà veuve, son mari venait d'être tué, il n'y avait que quelques semaines par un gang de tatoués et elle se trouvait seule et malheureuse, nous compatîmes à son chagrin.

-Comme elle est belle, me dit Henri en français, je vais me la faire.

-Elle n'a que quinze ans lui dis-je.

-Oui mais elle est déjà veuve, la bite elle connaît. C'est pour ça qu'elle vient à la plage avec l'alibi du gamin, c'est pour rencontrer des touristes sans faire trop pute, rassurez vous je saurais la dédommager.

Et je les vis partir à la nage vers une bouée qui se trouvait à quelques mètres en mer, la il commença à lui tourner autour et fini par s'enrouler autour d'elle en lui dévorant la bouche, la fille s'était accrochée à la bouée avec ses deux bras et lui s'accrochait à elle entre ses jambes.

-Mais il la baise, cet enculé, me dit Jacob et sans préservatif ! Ce mec est con, je te le dis moi, il n'a pas de capote dans le maillot quand même? Méfie toi de lui c'est un desperado.

La fille revint souriante, Henri lui tendit une poignée de billet en mauvais papier qui semblait ainsi faire une grosse somme, elle prit le bambin sous le bras et s'en fut en chantant.

...

Nous avons déjeuné à la paillotes de petites huîtres sauvages, qu'un pêcheur nous avait apportées, avec des poissons que Jacob nous avait faits dans son four à pizza. Le soir Henri nous invita dans un restaurant de la ville spécialiste de poulets grillés.

Dans une grande cheminée des brochettes de poulets tournaient, le jus était recueilli dans de grands plats ou cuisaient des légumes.

Nous vîmes Henri arriver avec une grande fille si maigre qu'elle était manifestement malade.

-Je l'ai dragué en venant, nous dit-il, avec le ton satisfait d'un grand chasseur.

-Cette fille doit être malade, lui dit Jacob, tu compte la baiser comme l'autre ce matin, sans capote?

-La capote je n'aime pas ça, je sens rien avec.

-Fait comme tu veux, mais fait moi plaisir , au moins celle là ne la baise pas .

-D'accord, je me ferai faire une petite pipe au dessert.

La fille n'avait pas dit trois mots de tout le repas, par contre elle dévorait, au dessert Henri nous demanda si ça ne vous dérangeait pas qu'elle s'occupe de lui pendant que nous prendrions le digestif et sur notre réponse, fit signe à la fille de passer sous la table. Elle ne se fit pas prier et il nous commenta discrètement sa technique jusqu'à sa satisfaction finale, puis il nous proposa de profiter de ses services.

-Non? Sans façon? Vous savez quand il y en a pour un, il y en a pour trois, vous avez tord, elle est bonne et c'est ma tournée.

...

Le bureau de l'avocat était situé dans une belle villa sur le front de mer.

-Surtout ne lui dites pas que vous n'avez pas l'argent, m'avait dit Henri.

-Je ne peux pas lui dire le contraire.

-Ne dites rien, essayons de gagner du temps.

C'était un libanais d'une quarantaine d'années, vêtu d'un costume impeccablement coupé, mais d'un tissu trop brillant, sans doute la dernière mode à Dubaï. Il avait de l'argent et aimait le faire savoir, son bureau aux larges baies vitrées s'ouvrait sur la mer, les meubles Napoléon trois ou leur équivalent Sud -Américain regorgeaient de cuivre, bronze, bois de rose, ivoire, écaille de tortue ! . de grands tapis moelleux jalonnaient les divers espaces du bureau et sa secrétaire au décolleté plongeant, digne Hollywood, maladroit sans doute, faisait sans cesse tomber son stylo et se baissait plus que de raison pour attraper divers papiers qui s'échappaient, montrant un décolleté plongeant dont la contemplation me fit oublier l'espace d'un instant les motifs de ma présence en ce lieu.

-C'est très grave, me il, en préambule et en Espagnol, me traduisit Henri.

Votre frère est inculpé de terrorisme, il aurait participé à l'assassinat d'un préfet en France, un attentat politique, il rentre donc dans le cadre des motifs d'extradition, c'est très grave répétait-il, gravissime même, depuis les attentas de New-York, nous sommes soumis à de nouveaux accords internationaux qui nous font obligation d'extrader les terroristes. Cependant rien n'est perdu, le dossier que le France a présenté à notre chancellerie ne contient pas d'éléments probants de la participation de votre frère à cet attentat. C'est donc laissé à l'appréciation du juge. il se trouve que c'est un ami qui me

doit quelques services, pour peu que je lui demande avec des arguments convainquant et votre frère serra relaxé.

Il marqua une pause, attendant la fin de la traduction, le silence s'installa, il le fit durer et voyant que je ne réagissais pas, il reprit la parole

-Passons au concret, dans quelle monnaie m'avez-vous emmené l'argent?

-Je n'ai pas emmené l'argent, lui dis-je calmement.

-Quoi? Qu'entends-je, Héneri dites moi que je rêve, que j'hallucine, savez vous ce que je risque dans cette affaire? Mon futur poste de gouverneur tout simplement. Si l'opposition sait que je défends un terroriste ! Aineri vous m'aviez pourtant donné votre garantie, je vous tiens pour responsable.

Il se leva énervé, jeta le dossier qui s'éparpilla dans la pièce, s'arracha les lunettes qui partirent les rejoindre et commença à crier.

Je me levais et allais vers la porte.

-Ou allez-vous? me dit Henri désespéré.

-Je m'en vais, des scènes comme celles la, ma femme m'en faisait mais je l'ai quitté.

-Ne nous énervons pas, dit le libanais en Français.

Il venait de se souvenir qu'il pratiquait la langue.

- Revenez et discutons, excusez mon énervement, mais Henri m'avais assuré que...

-Que je viendrais et je suis la, c'est tout ce qu'il a pu se permettre de dire.

-D'accord, je n'ai qu'une seule question à vous posez, pourriez-vous avoir l'argent? Si c'est non, notre conversation est terminée. Si c'est oui, je comprends que vous ne soyez pas disposé à payer une forte somme à des inconnus, sans aucune garantie en retour. Les événements se précipitent. Nous sommes au bord de la guerre civile, Chavez à fait arrêter le patron des patrons qui avait proclamé la grève générale, il est enfermé à la Roche-Tarpéienne. Vous avez vu lors de votre visite que l'armée est sur le pied de guerre, on craint que les manifestants ne donnent l'assaut à la prison, votre frère pourrait être tué par les émeutiers.

-En général quand une foule attaque une prison, c'est pour libérer les prisonniers pas pour les tuer.

-Sauf si le gouvernement voyant qu'il perd le contrôle fait bombarder la prison par l'aviation, je sais de source sûre que c'est prévu.

-Je pourrai avoir l'argent, mais je veux votre garantie qu'il sera libéré et définitivement, avec un papier officiel, car si vous le faites sortir, pour l'arrêter dans huit jours ça ne

marche pas. Mon frère doit pouvoir rester dans le pays s'occuper de son commerce de langoustes sans être inquiété à l'avenir.

-Mais notre garantie vous l'avez, me dit-il.

-Où est-elle? Votre parole? Mais je ne vous connais pas.

-Je ne peux pas vous faire une déclaration écrite, ce serait illégal.

-Bien sur que non, voila ce que je vous propose, je fais virer l'argent à Miami, je vous montre le reçu de la banque. Vous le faites sortir avec un non-lieu, quelque chose qui dit comme en France, qu'on ne peut pas être condamné deux fois pour la même affaire, notre droit a les mêmes origines Romaines non? Et je vous donne le numéro d'accès au compte, c'est correct, si je ne siens pas parole vous saurez ou me trouver pour vous venger, je ne quitte pas le pays.

J'avais au moins appris qui était ce généreux Héneri qui payait l'avocat.

...

Nous les rencontrâmes à la taverne des pirates, dans un décor d'île au trésor, le serveur portaient un foulard de pirate, des perroquets sautillaient d'un perchoir à l'autre dans l'atmosphère enfumée. Nous nous assîmes à leur table, une bouteille de rhum apparut comme par enchantement, Alain et sa copine étaient fébriles, ils riaient de tout comme s'ils étaient soûls et avais des gestes saccadés d'automates.

-Tu sais ce que disent les bonnes sœurs quand on leur dit qu'il y aura des carottes au repas?

-oh oui, chic alors !

-Râpées !

-Oh non !

-Ou en est ton frère ? D'après son avocat il va être libéré sous peu, si tu veux on ira l'attendre à la porte de la prison, j'ai envie de faire un tour sur la Terre- Ferme, on ira en voiture avec le ferry et puis mille kilomètres en longeant les côtes, c'est à voir non? Plutôt que de prendre l'avion.

-Comment tu sais tout ça, toi? Lui demandais-je.

-Par Hermann qui est l'avocat de la société, j'ai des parts dans l'affaire, oh rien d'officiel, avec ton frère on n'a pas besoin de papiers, mais je lui ai prêté vingt millions.

Et il partit danser en saccadé sur la piste avec Coca, deux pantins articulés en cadence salsa.

-Oublie, me dit Jacob, c'est un cave.

...

Je me présentais au casino Corse en milieu d'après-midi, les salles étaient bondées, le chef de la sécurité après que je lui eu expliquée le but de ma démarche, téléphona et me fit signe d'attendre au pied de l'ascenseur. Une apparition merveilleuse en sortit, une grande indienne mince, au décolleté plongeant sur deux obus satinés me sourit, je me sentis fondre comme un camembert sous un coup de flamme, elle me fit signe de la suivre et me tourna le dos. Je vis deux adorables fesses dans une culotte surmonté d'une queue de lapin qui commença à trotter devant moi. J'étais pétrifié et ça commençait par un endroit précis qui s'agrandissait. Elle se retourna pour voir pourquoi je ne la suivais pas, m'interrogeant d'un sourire. Je l'aurai suivit même avec des moignons de jambes.

Je m'enfermais avec elle dans l'ascenseur que je trouvait trop grand, pas assez intime, cherchant sur le tableau le bouton du stop, prêt à la violer entre deux étages, d'autant qu'elle ne se serait pas beaucoup débattu, ni beaucoup crié, la salope... s'habiller ainsi avec un tel corp !à me rendre malade et malheureux pour la soirée. Malheureusement ce n'était pas le but de ma visite et je parvins à me contrôler, l'ascenseur fut trop rapide à mon gout, déjà la porte s'ouvrait, métant fin a notre proximité presque intime, elle s'éloigna hélas tres vite de moi, m'invitant à la suivre d'un sourire compréhensif.

J'aurais vendu mon âme au diable pour mettre ma bite dans son sourire, quitte à en mourir sur le coup, enfin après le coup, quand même.

Toujours la suivant, je pénétrais dans un vaste bureau que je devinais à peine, mes yeux étant fixés sur ses fesses, elle s'était immobilisée et un toussotement me ramena à la réalité.

Le directeur du casino était là, accompagné d'un homme, un rouquin trapu que je ne connaissais pas, nous nous serrâmes la main.

-Bonjour messieurs, vous devez être Dieu pour vivre ainsi au milieu des anges ? Leur dis-je.

-Et en plus, elle s'appelle Angela, elle fait toujours cet effet à nos hôtes de marque, disons que pour les gros joueurs, elle est un lot de consolation bien efficace.

-Malheureusement pour moi, je ne suis pas venu pour jouer, mais pour vous parler de mon frère, votre ami.

-Nous savons le malheur qui le frappe, nous en avons parlé, il n'est pas impliqué dans le meurtre du préfet, en tant que Corses nous le savons de source sure, mais que pouvons nous faire? Notre cousin est au pays, anéanti par le chagrin.

-j'ai appris le drame, leur dis-je, toutes mes condoléances.

-Perdre ainsi un fils de vingt ans, je ne sais pas s'il s'en relèvera. C'est pourquoi mon cousin Dominique que voici, vient d'arriver de Sartène pour me seconder, il y a fort a faire. Votre frère devait partir sous peu à Cartagena de Colombie, prendre la direction de l'un de nos casino, mais assurez lui que ce n'est que partie remise, dés que cette

affaire sera terminée, il a toute notre confiance et vu les éléments dont dispose la justice, il ne saurait en être autrement.

-Je vous remercie de vos bons mots, sachez que votre offre me touche profondément, mais j'ai besoin d'une aide plus concrète

-De l'argent me dit-il? Je sentis qu'il était prêt à m'aider financièrement.

-Non de vos livres de comptes. Vous connaissez Soudan, il dit être l'ami de mon frère et s'est engagée avec maître Cristhos à payer une grosse somme pour le faire libérer et je leur racontais ce que je savais de l'affaire.

-J'ai besoin de savoir qui est cet Henri, j'ai interrogé des amis en France, mais c'est un long week-end et le temps presse, je voudrais savoir si c'est un gros client pour vous, s'il vous doit de l'argent et si vous avez des garanties.

-Ce que vous nous demandez la et à la fois délicat et inhabituel, il se consulta avec son cousin du regard, l'autre acquiesçant des paupières, voyons voir... Effectivement il a perdu depuis quelques mois qu'il est client chez nous des sommes importantes, mais rien de dramatique, si l'on considère sa surface financière supposée et à ce jour, il nous doit vingt millions de bolivars.

-C'est quoi sa surface financière supposée?

-A vrai dire, c'est loin d'être une science exacte, nous voyons le bonhomme, son train de vie, sa façon de perdre, nous interrogeront discrètement sa banque en France, dans l'ensemble nous ne nous trompons pas trop souvent.

-Et dans l'autre casino, vous pouvez savoir ou il en est?

-Je vais téléphoner à Salvatore, un ami, me répondit-il, ce sont des siciliens de New-York.

-Allô Salvatore, c'est Ange, je t'appelle au sujet d'un client sur lequel j'aimerais avoir des renseignements, un dénommé Henri Soudan, oui d'accord ... La petite famille ça va? Je t'ambrasse, à bientôt.

-Il leur doit trente millions, dit-il en raccrochant.

C'est tout ce que je voulais savoir, je vous remercie messieurs.

Dans l'ascenseur, je lui demandais si elle avait un portable, sans trop d'espoir mais qui ne tente rien.

-J'ai un portable et des ordres. Je ne baise pas pour le plaisir, c'est mon boulot, si mon patron me dit ok pour vous, je me ferai une joie de vous essorer, j'ai une prime au rendement. Trouvez vous une autre gentille pute, ce n'est pas ce qui manque dans le pays me dit- elle avec le sourire en me quittant.

...

Le petit lapin du casino était la goutte qui me faisait déborder le vase de mes couilles, me rappelant que depuis trois jours que j'étais là, je n'avais pas eu le temps de penser à elles. Aussi appelais-je Alain en urgence, lui exposant mon problème. Il fut compréhensif et avait la solution, son ex était disponible, rendez-vous fut prit, à la treille pour le soir même.

Quand j'y arrivais à l'heure convenue, je trouvais Coca la noire agitée à une table. Pensant qu'elle était là en avance et sur son invitation, je m'assis à sa table.

-Alain n'est pas là? Lui dis-je, il doit me présenter son ex ce soir, il paraît qu'elle est bonne ! Dans combien il doit arriver?

-Son ex ? Le salaud, c'est moi son ex ! Enfin la dernière, on a rompu cet après midi, je m'en fous pas mal de lui, me dit-elle, on s'est disputé c'est fini. Alors il paraît que je suis bonne? Nous ne sommes plus ensemble, je suis libre et si tu veux tout à l'heure on fera l'amour tout les deux.

La proposition était tentante mais je me voyais mal flirter avec sa femme devant lui qui allait arriver. Je m'ouvris à elle de mes scrupules.

-Je te comprends, me dit-elle, tu es trop honête, mais ce n'est pas grave, une autre fois, quand ça sera sur qu'on soit quittés, prend une de mes copines, elles sont toutes mignonnes, non?

Effectivement, je les regardai tranquillement ne sachant laquelle choisir. C'est la plus proche de moi qui fut la plus hardie, une indienne mince aux cheveux raides, elle me prit la main en se levant, me faisant comprendre de la faire danser, c'était une de ces chansons sucrées Sud -Americaine que j'adorai, je l'enlaçai, elle se colla à moi, lascive, me murmurant à l'oreille des mots dont je ne compris pas tout dans le détail, mais dont le sens général me fit instantanément bander.

-Tu démarre vite, me dit-elle, mais est ce que tu tiens la distance?

Ca tu ne le sauras qu'après ma belle, lui répondis-je, mais je crois comme toi qu'il y a urgence et si tu continue à te frotter comme ça, on va se passer de la chambre.

-Non tu ne vas pas jouir sur une piste de danse, devant tout le monde? C'est une urgence ? De toute façons, je vais finir la nuit dans tes bras, mi amor, alors prends une chambre tout de suite, en temps qu'ami de mon amie, je te ferai un prix très doux, comme moi, d'accord? On s'éclipse un moment, après on sort avec les autres et au retour, on finit la nuit ensemble et tu me payeras que pour un seul coup, le premier, les autres sont gratuits.

Une économie étant toujours bonne à faire, j'acquiesçais.

Deux minutes après on était dans la chambre, elle à genoux en train de me sucer, moi laissant mes mains s'égarer dans so

n corsage, elle ressemblait à la belle indienne du casino, un modèle moins abouti avec toutes les options quand même, suffisant pour me faire partir rapidement, surtout quand elle s'allongea sur le lit, la tête pendante.

- Viens chéri, baise moi la bouche comme une chatte, regale toi.

On passa la soirée dans une taverne des pirates, à danser, chanter et boire du rhum, s'embrasser, se caresser. À minuit, l'indienne me fit signe qu'il était temps pour nous de nous éclipser. Un taxi nous ramena à l'hôtel, il fallut faire tout un ménage pour réveiller le portier qui nous ouvrit les grilles. Nous finîmes la soirée emboîté l'un d'en l'autre à la paresseuse, comme un vieux couple.

J'appelais un taxi, réveillais à nouveau le portier, pour qu'il nous ouvre et la mit dedans, lui disant que je rentrais à pieds, la maison de Miranda n'étant qu'à deux cents mètres le long de la plage. Il n'en fut pas question, elle me força à monter dans la voiture.

- insécurité, me dit-elle, et elle ne consentit à donner ses ordres au taxi que quand Miranda m'eut ouvert la porte.

Je m'excusais de la déranger à une heure aussi tardive, mais j'avais oublié le lourd trousseau de clés qui me déformait la poche.

...

Tu devrais aller voir Samir me dit Augusto, c'est fait? Alors qu'est qu'il a dit.

-Il a craché par terre, en disant qu'il n'avait rien à voir avec cette racaille de Druze et qu'il n'avait aucun contact avec eux.

-Je pense, dit Augusto, que payer ne servirait à rien, ils vont le libérer et l'arrêter à nouveau huit jours après et cela perpétuellement tant qu'ils ne vous auront pas saigné à blanc. J'aime ton frère, c'est un brave garçon, j'ai été ravi que Miranda l'ai rencontré, il m'a retiré une pointe de la poitrine, je suis enfin libéré d'elle, oh oui elle est gentille, mais un tantinet autoritaire, ne trouve-tu pas? Bref maintenant j'ai le beau rôle dans cette affaire et bien sûr je souhaite qu'il ne soit pas extradé.

Autrement mes problèmes vont reprendre, je n'ai pas de conseil à te donner, mais je la sens mal cette affaire, il y a des aspects que je ne maîtrise pas.

...

Le bureau d'Hermann était dans un petit immeuble moderne un petit cabinet avec une secrétaire commune à tout l'étage, apparemment il ne roulait pas sur l'or, il me reçut dans une pièce encombrée de dossiers, d'où il retira une chemise rouge.

-Rouge, c'est pour la retrouver tout de suite, me dit-il, car c'est important et urgent, voilà les papiers officiels de la demande d'extradition.

Il me sortit un dossier en Espagnol que je n'acharnais à traduire, quand en souriant, il en retira quelques feuillets en me disant :

-Regarde, ça sera plus facile.

C'était la demande en Français adressée au ministère de la justice Vénézuélienne.

Ce que je lu me stupéfia, la requête d'un juge d'instruction de Paris, relatait un hold -up ayant entraîné la mort par arme à feu de deux employés, lors d'une attaque à main armée d'un grossiste en pierres précieuses. Le butin était estimé à 15 millions de francs, des trois agresseurs, deux avaient été arrêtés et interrogés durement, avaient avoués et dénoncés leur complice, mon frère.

Le butin n'avait pas été retrouvé.

...

Nous avons rendez vous au restaurant du casino, Henri nous invitait à dîner. Quand j'arrivais ils étaient avec Jacob à une tables de courses de chevaux, ils me dirent à peine bonjour, écoutant la trompette qui annonçait les chevaux au départ et ça partit... les cris qui accompagnait l'avancée des petites marionnettes sur rails étaient les mêmes que ceux qu'on entendait sur un vrai champ de course, ils revinrent vers moi en déchirant rageusement leurs tickets.

-Passons aux choses sérieuses, dit Henri, je nous ai commandé des langoustes à l'Armoricaine pour changer un peu, il on ici un nouveau chef Français qui paraît il les réussit merveilleusement, j'ai rencontré Cristhos ici tout à l'heure. Il donne une réception privée dans les salons V. I. P. du casino. Il réunit des amis politiques en vue des élections et il nous invite à venir y prendre un verre, ça vous dit?

Ça me disait, il était bon de faire ami-ami avec lui, en suivant Henri nous pénétrâmes dans les salons privés, il nous libéra des formalités très strictes du contrôle, la sauterie battait son plein, la salle était pleine d'hommes dans la cinquantaine bien en chair, vêtu de smoking en alpaga et de femmes dans la vingtaine, belles en chair, vêtue de presque rien, mais du rien très cher.

Mes yeux passait du buffet garni de merveilles qui me faisait envie, foie-gras, caviar, gambas, champagne, à la salle non moins pleine de merveilles, indiennes, noires et métisses, chinoises et des blondes et des rousses, toutes les couleurs de peau et de cheveux mélangés, qui m'ouvraient un appétit d'ogre, je ne savais ni quoi prendre, ni quoi manger : les toast , les verres , les filles étaient à ma disposition, je n'avais qu'à me servir. Je tenais mes mains hésitantes entre un canapé de caviar et un décolleté de soie palpitante d'une fille assise juste à leur portée, avec en plus, des cuisses interminables croisées et décroisées en douceur, dans un bruit de nylon froissée.

C'est beau d'être riche, je rêvais indécis, quand Henri me rappela à la réalité.

-Voilà Cristos.

Il arrivait avec une femme superbe à chaque bras.

-Bonjour mes amis, nous salua t-il, je suis ravi de vous voir, ne parlons pas affaires ce soir. Mangez, buvez, amusez vous, tout ce que vous voulez est à vous, tout vos désirs seront exaucés, nous nous verrons demain au cabinet, j'ai confiance. Vous voyez ce monsieur là-bas, avec la petite Chinoise contorsionniste ? C'est le ministre de la justice, un ami intime, il ne peut rien me refuser. Cette Chinoise-la, on peut la baiser pendant qu'elle vous lèche les couilles, intéressant, non ? c'est sa spécialité, essayez la si vous voulez, ne vous inquiétez pas du prix, c'est pour moi. ...

-Mais pourquoi voulez vous qu'on parte? me dit Henri que je poussais vers la sortie, tout est gratuit ici et j'ai repéré une petite indienne qui vraiment me plait, partons après, il n'y a pas urgence à ce point? Et puis cette minuscule contorsionniste Chinoise c'est tentant non? Une nouvelle sensation à découvrir, je suis un gourmet du cul moi, vous savez? Alors refuser une spécialité sans raison grave, mais ne me poussez pas quand même...J'essaie de m'imaginer la position qu'elle devra prendre pour sa prestation...

-Nous nous sommes montré, c'est bien, mais il ne faut pas jouer les morts de faim. D'autant que j'ai un document important à vous montrer, allons dans un petit salon, rien ne vous empêchera de revenir après...

-Voilà vous m'avez bien dit que les accords d'extradition avaient été modifié depuis le 11 septembre pour terrorisme, mais que cela ne changeait rien pour le reste, alors que pensez vous de ce document.

Et je leur donnais à lire les papiers que m'avait communiqués Hermann.

-C'est un faux, dit Henri, déconcerté, J'ai vu les vrais documents, je vais demander à Cristhos de me les communiquer.

-Pour quelle raisons, Hermann me communiquerait-il des documents faux? Lui demandais-je.

Il ne sut que répondre et nous quitta précipitamment pour aller demander des explications à l'autre.

-Tout s'explique, dit Jacob, depuis le temps qu'il nous bassine avec cette histoire de terroristes.

-Si c'est dans le dossier d'Hermann, c'est dans le dossier de l'autre avocat aussi . Je crois que je comprends comment l'histoire c'est déroulée : Henri est à l'agonie, il rencontre Tibère, l'écoute, pense qu'il peut en tirer profit, il en parle à Cristhos qui est une relation, celui-ci s'en ouvre au préfet. Il le fait arrêter ou en tout cas ne s'y oppose pas, comme la loi leur en aurait donné le pouvoir.

Plus tard le préfet, en consultant les documents, apprend à la fois et le hold-up et que le butin est toujours dans la nature. Je ne pense pas qu'il en a parlé aux deux autres. Son

intérêt maintenant est de faire sortir Tibère, de le serrer et de le torturer pour lui faire avouer ou est planqué le magot.

Il le garde sous la main pendant qu'il va le chercher, le trouve et le tour est joué, il est riche et seul sur le coup, après il l'abattra.

-Ni vu, ni connu et passez muscade, ce qui expliquerait son attitude changeante, dit Jacob, il faut qu'on fasse quelque chose, mais quoi? Et si on levait Henri pour le fait avouer? Et après on le donne aux crocodiles, mais vivant pour nous venger.

-Ce préfet est dangereux, maintenant la seule chance de Tibère est d'être extradée, il faut donner des instructions à Hermann dans ce sens, s'il est libéré, il est mort.

...

Plus tard à la plage allongée sur un transat, je réfléchissais à la proposition de Jacob de lever Henri à mon avis vu les éléments dont je disposais, il était coupable, mais si je me trompais? Et le saucissonner dans la cave aurait servi à quoi? L'échanger? Mais l'avocat Libanais le laissera couper en morceaux sans intervenir. Il n'était pas amis, ni parents, seulement associés dans un coup tordu. Si on le prenait, il nous faudrait le tuer, au moins par vengeance et s'il était victime d'un concours de circonstances? Si ce n'était qu'un niais fourvoyé par amitié.

J'en étais la de mes réflexions, quand sans que j'y pris garde, la serviette qui couvrait ma nudité glissa, une grosse mouche, une suce-bœufs, suce-taureau en l'occurrence, me dis-je, toujours prêt à me flatter, qui passait par là, s'intéressa à cette partie charnue de mon individu que je croyais plus tentante pour une femme que pour un insecte, en quoi je me trompais lourdement, car ayant vu, elle voulut goûter, vint se poser sur mes couilles et me piqua. La douleur fut atroce, par réflexe j'envoyais la main pour l'écraser, je ne sais si je l'attrapais mais une douleur fulgurante m'arracha un cri si terrible que la police de la plage, accourut croyant à une agression, je me tordais blême sur le sable.

Quand je fus remis, je dis à Jacob.

-Cette histoire nous apprend au moins deux choses : la première c'est que pour soulager un mal, on peut en créer un autre plus grand encore, la seconde qu'on doit réfléchir avant de frapper.

C'est ainsi qu'Henri échappa provisoirement à son destin.

...

Je rentrais d'une promenade en jet-ski, la Parisienne me faisait des confidences sur son ami le serveur, me demandant si la différence d'Age entre eux ne me choquait pas? bien entendu je l'assurais que non, mais je n'en pensais pas moins, ce qui était profondément injuste car moi même je ne ressentais aucune gêne de ce côté là, mais il y a entre les hommes et les femmes des injustices....

Nous bavardions donc tranquillement dans cette fin de journée, quand un groupe d'hommes nus et tatoués des pieds à la tête, j'eus l'occasion de bien les voir, jaillit du maquis et se précipita sur les touristes allongés sur la plage, les battant et les dépouillant de leurs objets de valeur.

Jacob jaillit de sa cambuse un fusil à canons courts à la main et tira en l'air, le ban de nudistes agressifs s'écarta de nous, continuant leurs méfaits plus loin, puis ils disparurent dans les fourrés.

La plage fut dans les minutes qui suivirent envahit de policiers sur-armés qui interrogèrent les témoins.

Nous apprîmes qu'ils avaient enlevés trois jeunes du village et exigeaient une rançon de dix milles Dollars, tout le monde se cotisa mais ils ne purent réunir que les deux tiers de la somme.

Dans la nuit un camion-benne déchargeât trois caisses sur la place de la mairie, deux contenait deux jeunes bâillonnés, le dernier le troisième égorgé.

-Le pays est dur , me dit Jacob, on s'en doute pas en voyant ce paradis de plages et de palmiers, mais ces gens sont cruels, la drogue a tout pourri, ils sont pauvres et veulent vivre comme des riches, sans rien branler, parfois j'ai envie de partir, de retourner en France, c'est direct la prison pour moi, mais des fois j'hésite, bon qu'est ce qu'on fait pour l'autre enculé?

-C'est un escroc, lui dis-je, pas un méchant, je le sentais depuis le début, j'en ai un peu fréquenté.

-D'après ce que je me suis laissé dire, tu te serais pas contenté de les fréquenter ? oh, dit-il comme je fronçais les sourcils, te fâche pas, il y a tant de mauvaises langues, dit Jacob.

A propos de langue, si tu veux, j'ai deux petites voisines, seize et dix sept ans qui demanderaient pas mieux de se faire un peu d'argent de poche, ça te tente ? C'est neuf ou tout comme... non? Pourquoi c'est sans danger, je les connais, j'en réponds, Remarque t'a raison, on risque des histoires, moi je te garantie que c'est sans danger, mais on sait jamais, je vais t'en trouver une autre, fais moi confiance.

L'inconvénient avec les locales, c'est qu'elles s'attachent beaucoup à nous. Le mieux c'est de baiser des touristes, prend une Brésilienne ou même une Argentine c'est mieux tu auras moins de problèmes, par ce que les vacances finies, elles sont obligées de partir et puis qui dit touristes, dit automatiquement niveau social élevé, ce ne sont pas les paysannes du Nord-Este qui prennent des vacances, les filles d'ici vont essayer par tout les moyens de te mettre le grappin dessus, tu te rappelle de ce qui est arrive au Belge?

Elles sont victime du milieu sociologue-culturels comme ils disent, tu connais les Espagnols d'aujourd'hui, des machos ! Imagine toi comme ils étaient il y a cinq cent ans, et en plus en pays conquis ou ils violaient qui il voulait : viens ici toi, à genou, suce,

tourne toi, voila le cul bien en bombe, quoi tu a mal ? Tiens prends toi ça salope ! Et en plus tu voudrais jouir ! Mais tu ne serais pas un peu vicieuse toi? Pense au salut de ton âme.

Tu sais ce qu'avait répondu un Cacique de la région aux Espagnols qui voulait le convertir :

-Pourquoi faire? Si le paradis est peuplé de gens comme vous, je préfère rôtir en enfer.

Et ils ont accédé à sa demande, ils ont commencé à le rôtir sur terre, faisant confiance à dieu pour plus tard.

Les femmes ont transmis ces manières à leurs maris indiens, c'est devenu une tradition de traiter les femmes comme du bétail et la plupart considèrent ça comme juste et normal, alors quand elle tombent sur un Latin, je précise bien, pas un Anglais, un Allemand ou encore un Gringos, pas la même mentalité, pas assez d'atomes crochus, un Latin qui les traite bien qui les baise gentiment, leur font des cadeaux et les roue pas de torgnoles par ce que la soupe n'est pas assez salée, elles craquent et tombent amoureuse, elles font tout pour le garder, sans compter la situation financière qui est forcément meilleure, tout cela t'explique pourquoi nous avons la côte .

Tu es bien chez Miranda tant que t'es seul, mais sans avoir vraiment tes aises, la situation évolue lentement qui sais combien ça va durer, alors je te propose de profiter de ton bungalow, il est fini, plutôt que d'amener des filles à l'hôtel, c'est plus sympa non?

Et en plus ça me fais plaisir et ça me rends service qu'il y a quelqu'un à demeure à cause des voleurs, alors ne te gênes pas.

-Non, je vais rentrer en France sous peu, je reste chez Miranda.

-Bon maintenant qu'on a, à peut prêt débrouillé cette affaire, il reste plus qu'à attendre, laissons une longue laisse à Henri, il ne peut rien faire pour nous nuire.

-Maintenant va falloir penser à ton confort, j'ai dans l'idée pour toi, une petite Caracassienne, je t'en ai déjà parlé, mais ces derniers temps je ne la vois plus, mais tu sais les putes, ça va et ça vient, dommage car c'est un délice, mais je l'ai pas vu depuis longtemps, celle la est majeure, quoique depuis pas longtemps, bien entendu les tarifs ne sont pas les même, mais c'est sans risques.

Elle va te faire tutoyer les saints du paradis, tant tu croiras y être, et en plus cette fille à un truc unique, je t'en dis pas plus, tu verras, mais on peut dire qu'on ne regrette pas le voyage.

C' est une pure merveille, elle travaille en duo avec une copine et crois moi, elles vont te faire grimper aux rideaux, à en perdre la tête, tête de nœuds évidemment, tant tu ne saura pas ou tu voudra la mettre, la et la, partout et simultanément, j'y ai goûté et j'ai préféré arrêter, question de santé, je ne m'intéressait plus à rien d'autre, négligeait le

restaurant, les achats, la cuisine, tant la nuit, elle me vidait les couilles et la tête, c'est un poison, mais d'après ce que je sais, ça te fait pas peur et pour l'instant tu n'a rien d'autre à faire qu'à entendre pour ton frère, autant le faire agréablement en enfilant cette perle.

...

Le soir à la treille, il m'avoua n'avoir pu réussir à la joindre, mais que je ne m'inquiète pas que d'ici une heure il m'aurait trouvé cet oiseau rare.

La salle était replie de jeunes femmes, seules ou accompagnées, je me perdis dans la contemplation de ces beautés, hésitant.

Une fille s'approcha de la table et embrassa Jacob avant de me saluer, d'un hichement de tête ?

-On m'a dis que tu me cherchais? Quant tu veux ? Je suis la.

-Je voulais te presenter mon ami, lui dit-il.

-Ravit de vous conaitre, mais pour ce soir, je suis prise, une autre fois peut etre ?

Les cheveux lisses longs, la peau d'un noir cuivré, sa robe écrue en faisait ressortir la couleur, elle retourna danser.

-Belle non? Me dit Jacob, c'est elle que je t'ai dit... elle travaille avec une copine que je ne vois pas, quel couple, si tu veux mourir tu les prends : deux gouines, des suceuses incomparables, tu veux que je t'arrange le coup? On va d'abord attendre de voir si sa copine ou son rencard arrive.

Mais la copine, ni le rencard ne vinrent ce soir la, Alain et Coca se soutenait mutuellement, les yeux hagard débordant de coque, pour ne pas s'écrouler sur la piste de danse.

J'avais déjà pas mal bu de ce punch désaltérant et traître, en riant de joie tout seul devant toutes ces filles à moitié dénudées qui dansaient sans pudeur devant moi, lascives et disponibles, j'étais un pacha dans son harem, un mot à dire, un geste à faire et elles se précipitaient, prêtes à satisfaire tous mes désirs, mais je n'avais d'yeux que pour la Caracassienne. La salle se vidait, la petite était seule dans son coin, l'air triste, elle resplendissait de beauté, elle me regardait de temps en temps avec un petit sourire d'encouragement, je lui fis signe de venir, elle accourut.

-Ton rendez-vous ne viendra pas ce soir, Lui dis-je avec cette assurance que donne l'alcool, ni ta copine, c'est pour ça que tu es triste? D'après ce que m'en a dit Jacob, j'aurais bien aimé vous essayer ensemble, mais ce sera pour une autre fois, tu veux un rhum? Et je nous servis.

Remarque que parfois, dis-je, en dérogeant à mes principes, tant elle était belle et pure, si la fille m'inspire, je peux moi aussi faire la gouine et ce soir tu m'inspires, je te trouve

très belle, ta couleur surtout m'enchante, ce noir cuivré est très élégant, un petit 69, ça te dirait, chérie? Après je vais te défoncer la chatte et le cul, dans les positions que tu voudras.

Elle posa la main sur ma cuisse, le remontant lentement vers mon sexe, qu'elle saisit délicatement entre ses doigts effilés.

-Tu n'auras as le temps, de me faire tout ce que tu dis, je suis une pine-exprès, je les fais tous jouir de suite, c'est moins fatiguant pour moi et pour le client d'un côté c'est frustrant, mais de l'autre inoubliable, alors choisit, si tu prends la méthode longue, c'est plus classique et plus cher, ou alors tente l'expérience éclair, qu'en dit-tu?

-J'hésite tout est si tentant.

-Je vais te faire monter au plafond, oublie toutes les salopes que tu as connues avant, des pipeuses comme moi, il n'y en a qu'une, je vais te sucer les amygdales par l'intérieur.

-Je meurs d'impatience, fait appeler un taxi ou même les pompiers, c'est une urgence médicale.

Arrivé à l'hôtel, on régla d'abord les formalités matérielles, pour les oublier.

D'un mouvement d'épaule sa robe légère tomba. Son corps nu tenait toutes les promesses qu'il m'avait fait habiller, il luisait dans la lumière tamisée de vapeur de l'eau de la douche. Sa peau était douce, chaude et parfumée, je m'étais installé dans le fauteuil, elle s'accroupit à mes pieds et commença me sucer délicatement le long de la verge, avec une lenteur qui me fit bouillir d'impatience, puis elle descendit gober mes couilles une à une, je regrettais de n'en avoir que deux, elle descendit encore plu bas, léchant la couture, elle fit des cercle avec sa langue de plus en plus près de la cible et d'un coup darda sa langue dans mon anus qu'elle pénétra avec vigueur, mes terminaisons nerveuses faillirent en disjoncter, je la repoussais violemment, choqué par cette caresse de pédé et aussi de peur de jouir trop vite, j'avais payé et j'en voulais pour mon fric !

Alors, tél un ascenseur fou, faisant des arrêts à tout les étages, elle entreprit de remonter et de descendre, la couture, les couilles, la verge, le gland, le capuchon, le cul, tout était imprégné et mouillé de sa bave, qu'elle aspirait et avalait bruyamment. Sa langue se mit à tourner autour de mon gland, elle s'attaqua à son orifice, l'écartant délicatement avec la pointe de sa langue, cherchant à y pénétrer, puis elle s'introduisit dans le capuchon en s'en faisant un étui qu'elle parcourait en tournant à l'intérieur, puis elle me lécha le frein, m'arrachant des cris de plaisir, enfin tout gluant de salive, elle me goba, tel un serpent qui prépare sa proie pour l'attendrir avant de l'avalier, je me vis disparaître en elle, à une profondeur qui ne manqua pas de m'inquiéter, tout en me ravisant, ha mourir ainsi gobé, comme un lapin par un boa, quelle fin de rêve ! Comme je regrettais de ne pas l'avoir plus longue, pour faire durer le voyage.

Son attaque en bouche était franche, non pas comme certaine mijaurée du bout de la langue, puis du bout des lèvres, avec une pénétration minimale du gland dans leur

bouche... j'y vais, j'y vais pas? oui peut-être, mais pas plus loin. Non elle c'était franc, une pénétration lente mais continue, bloquée par la langue sur le haut de la voûte de son palais doux, dont je suis le prince régnant, elle tient le pouvoir entre ses mains puisqu'elle manipule le sceptre. Et ça glisse et ça pénètre, on croit que ça va s'arrêter, qu'on est à la limite de la dimension enfonçable possible, mais non. On dirait un boa qui engloutit un serpent : ça continue de glisser de pénétrer et la langue pendant ce temps qui s'active, lèche, colle au palais, décolle, recolle, maintient, suce, aspire, se colle, se ventouse, s'arrache dans un bruit de succion, et recommence sans fin .

Et le meilleur reste à venir, enfoncé comme jamais, je sens en plus de sa langue, le long de ma verge, en même temps, un papillon qui me butine le bout du gland, délicatement, comme un oiseau -mouche qui pompe une fleur. Ce n'est pas possible comment fait elle? Et puis je comprends qu'elle me caresse avec ses amygdales. Des touchers-retraits furtifs adorables, je veux prolonger la caresse, aller plus loin, plus profond, elle me rejette en toussant, s'excuse de me recracher les larmes aux yeux.

-Du calme, me dit-elle, je ne peux pas plus, ou je vais vomir, ou mourir étouffée, laisse moi faire, tu aimes?

Je grommelle un oui ! Expirant.

-Délicieux non? Je parie qu'on ne t'avait jamais fait ça?

J'interromps l'interrogatoire en m'enfonçant le plus que je le peux, qu'elle recommence encore et encore et toujours si elle veut, c'est par ces petits gestes affectueux qu'on s'attache les gens, elle l'a trouvé, je sens que je m'attache à une vitesse qui m'inquiète.

Sa glotte palpitante continuait à me caresser le bout du gland, pendant que sa langue s'enroule comme un gant autour de lui, c'était insupportable de bonheur, l'extase totale . du jamais vu ! Du jamais ressentit comme ça. Je voulais poursuivre le plaisir, cela me fut impossible : je crachais au fond de sa gorge, l'inondant comme jamais je ne l'avais fait, vidant mes dernières réserves, me laissant à sec, avec l'impression d'être devenu Sahara. Elle s'en imprégna la langue et continua sa torture visqueuse. C'était trop, plus que je n'en pouvais supporter, je m'arrachais d'elle dans un bruit de ventouse, elle me regardait accroupie sur ses pieds, souriante et triomphante, je lui fis au revoir de la main, il me faudrait bien la nuit pour récupérer, tout ce qu'elle m'avait tiré en jus.

Elle me sourit de ses dents de lait gluantes de sperme.

Le silence s'installa, je savourais l'instant de mon bonheur, l'envie de recommencer s'installa dans ma tête, recommencer oui, mais tout de suite et pour toujours, j'avais eu une telle décharge dans le cerveau que j'étais devenu instantanément intoxiqué d'elle, je n'envisageais pas une seconde qu'il y ai un avenir sans ça, je ne pouvais même pas définir ce que c'était, je savais ce que ça ne serais plus jamais comme avant ;

J'avais la sensation d'être passé » du rien au tout »

Jacob n'avait pas mentit, elle avait quelque chose en plus. Un truc merveilleux pour s'attacher les hommes, et moi en tout cas j'étais partant pour cette laisse.

Elle continuait à m'observer, sans ciller, tranquille, sûre d'elle. Comme la musicienne doit regarder le serpent qui se love en cadence. Je la sentais frêle, fragile, face à moi, dur et massif et pourtant elle savait qu'elle était la maîtresse. Qu'elle m'avait dompté, qu'elle m'avait insufflé un poison dans les veines. Qu'il y avait avant et après ! . Elle pouvait m'ordonner de faire un triple saut périlleux arrière et je l'aurai fait, même en sachant que j'allais me casser la gueule. Reprends-toi me dis-je, tu ne vas pas devenir dingue de cette petite pute pour une pipe? Mais quelle pipe me répondis-je aussi sec, la meilleure de toutes et pourtant je suis un amateur. Non, je me souviens pas d'être monté autant au rideau, normal que je veuille renouveler l'expérience, non? Bon il faut que je réfléchisse.

Surtout , ne lui montre pas. Autrement elle fera ce qu'elle voudra de toi, un toutou docile. Oublie jamais que c'est une pute, joue la indifférent, blasé ou tu es frit comme un merlan enfariné.

...

J'avais fais une lettre à mon frère, qu'Hermann lui avait transmis au parloir, lui expliquant mes déductions dans son affaire et qu'il serait préférable pour lui d'être extradé que de finir dans les pattes du préfet de police.

En rentrant hetman m'avait dit :

–Je n'y comprends rien, ton frère me demande d'annuler ma demande de vice de forme pour arrestation arbitraire et dit s'en remettre à la justice de son pays? Je n'y comprends rien, tu peux l'expliquer?

- Je ne comprends pas tout moi-même, alors fait comme il te dit, tu peux me joindre chez Miranda ou chez Jacob, s'il y a du nouveau.

...

En attendant je m'étais installé dans le bungalow avec la petite, nous étions un peu à l'écart de la paillote, cachée par la végétation. On passait les journées agréablement à se promener, à nager, à faire du bateau, à pêcher et surtout à se faire des câlins, pas forcément sexuels. On s'entendait à merveille et j'avoue que je ne me posais pas trop de question. Le soir dès que la plage était déserte, je l'entraînais vers la crique et la faisais grimper au palmier, et je secouais les noix.

Sans risques qu'il m'avait dit Jacob ! Un jour je l'ai vu arriver, couverte de bleus, elle me dit que c'était son mac qui mécontent de sa baisse de rendement, depuis qu'elle me connaissait, s'était mis en colère et la menaçait des pires services, si elle ne retrouvait pas la cadence.

-Écoute, lui dis-je embêté, je ne suis la que de passage. On a passé de bons moments ensemble, mais c'est du provisoire, je t'ai connu en tant que pute et même si c'est vrai que nous sommes devenus amis, je ne peux rien te garantir pour l'avenir. Alors reprends ta route comme si on ne se connaissait pas, d'accord ? Oui bien sur puisque tu es la, tu peux rester ce soir, mais demain tchao . Ainsi lui parlais-je, en homme raisonnable, qui connaît la vie.

Le soir, quand elle ferma les volets, elle poussa un grand cri : deux poulets ensanglantés y étaient cloués.

-C'est le vaudou ! Il a déclenché contre nous les sorciers, dit-elle, en tremblant de peur.

-Oui bon ça va, demain c'est fini, tu reprends ton ancienne vie et tout ça sera oublié.

Je voulais la reconduire tout de suite, un pressentiment peut-être ? Mais les routes ne sont pas sûres la nuit, la flemme aussi sans doute, mais surtout l'envie de la tirer une dernière fois. Je suis un romantique à mes heures et cette rupture de mes habitudes en tout cas, cette intrusion d'un étranger dans ma vie privée, m'affectait plus qu'elle ne l'aurait du.

Au matin, nous nous installâmes dans la voiture avec ses affaires. je démarrais et du m'arrêter net, je descendis en pestant et me rendis compte que j'avais les quatre pneus étaient crevés. Je me rassis dans la voiture pour réfléchir et téléphoner. je n'avais pas besoin d'une histoire comme celle la, en plus de celles que j'avais à résoudre, quand je me vis entouré par trois types, des noirs très noirs, qui avaient des machettes à la main et l'air pas commode du tout, du genre très contrarié. Une main s'introduisit par la vitre et m'arracha de mon siège comme une grue le fait d'un ballot de cale, par un bras aussi gros que mes cuisses.

Cassandra sortit de la voiture et se jeta à genoux, implorante. Ils la bousculèrent d'une méchante gifle dans le caniveau.

Ils étaient curieusement vêtus, au point que malgré la situation critique, leur tenue me frappa : un canotier de paille, du genre qu'on peut voir sur des Renoir, une chemise blanche impeccablement cravaté, sur un veston droit trop chaud pour le pays, un short qui dépassait à peine de la veste, les jambes et les pieds nus. J'appris par la suite que c'était la mode chez les proxénètes Haïtiens dans les îles qui leur permettait de se reconnaître et de se distinguer.

-C'est moi Belhomme le beau Négro, dit le plus vilain et le plus costaud, alors tu me vole ma femme, missié?

-Moi je te vole rien du tout, lui dis-je suspendu. Je suis un touriste, j'ai loué, consommé et payé, tu peu la reprendre.

-C'est sur que je vais la reprendre, Belhomme le Négro tiens à ses affaires. Mais je vais prendre aussi l'amende : dix millions. Tu as trois jours, mon bon missié, ou je te

découpe comme un poulet à l'ananas et je suis un méticuleux, j'aime prendre mon temps quand je cuisine.

Ainsi quelle que soit les latitudes, ils étaient tous les mêmes. Toujours les mêmes histoires, le chafouin perpétuel. La seule chose que j'ignorais, c'était si la fille était de combine, mais ça n'avait vraiment aucune importance. La même mise en scène. Ce qu'il ne savait pas c'est que j'avais déjà joué la pièce. Bien entendu je me comportais comme il s'attendait à ce que je le fasse, je fis l'inquiet, le craintif, ça les rassura, je discutais la somme et les délais, ce qui impliquait que j'étais d'accord sur le principe et ils partirent contents d'eux.

Quand il me déposa sur le sol, j'avais tout les muscles endoloris par l'exercice imposé, Cassandra à terre ou les hommes l'avait jeté, me regardait les larmes aux yeux, elle se tordait les mains de peur et de désespoir. De la voir ainsi, sortant à genoux du caniveau, les vêtements déchirés et trempés par l'eau stagnante du fossé, qui se tendaient sur des formes non équivoques, je tendis la main pour l'aider et me mit à bander comme un âne que j'étais.

-Je suis navrée, dit elle, mais je n'avais plus le cœur à tapiner, je voulais rester avec toi, mais je vois bien que c'est impossible, que nos chemins se séparent ici, ramène moi en ville, tu n'entendras plus parler de moi.

-Tu sais ton copain m'a donné trois jours pour trouver dix briques et à ce tarif, je crois que je vais en profiter pour te baiser encore un peu ! Rentrons à la maison, je vais faire réparer les pneus par le jardinier pendant que tu m'en donneras pour mon argent.

-Toi alors, me dit elle surprise et j'espérais ravie, les menaces ne te la coupe pas?

-On va bien voir, mais je crois que je suis amoureux.

...

Je pouvais bien sur devant la menace quitter l'île, mais alors qui réglerait l'affaire de mon frère, ou bien me cacher. C'était une question de jours, mais l'île était petite et s'il me retrouvait je savais que j'allais passer un mauvais quart d'heure, je m'ouvris donc de la situation à Jacob et à Alain.

-Je les connais, me dit Alain, ce sont des Haïtiens, de la racaille, mais dangereux, des tueurs, plein de coke, il pense avoir trouvé le bon pigeon impressionnable.

-Si tu leur connais des amis influents, essaie de m'arranger le coup, explique la situation.

-Je ne peux pas, ce sont des indépendants, tu as trois solutions et que trois, tu te casses, tu payes ou tu les tues !

-Partir je ne peux pas, j'ai une affaire à régler. Me cacher oui, mais ou? L'île est petite.

-Reste qu'une solution.

-De les tuer ça m'ennuie. C'est un pays ou je ne connais ni rien ni personne. Si je leur fichais la trouille, tu crois que ça marcherait ?

-T'a vu les monstres, dit Alain, à mon avis, doivent pas avoir peur de grand-chose.

- Je ne sais pas, dit Jacob, c'est trop intellectuel pour moi ça, mais peut-être que si tu leur fait suffisamment peur, oui, comment tu compte faire ?

-Méthode classique, la démonstration par l'exemple. Tu peux me faire mal, j'encore plus. Tu ne sais pas où me chercher, moi je sais où te trouver, alors va emmerder quelqu'un d'autre. Ou je peux les trouver?

-Je marche avec toi, me dit Jacob, je ne vais pas te laisser seul dans la merde en plus ça c'est passé chez moi, c'est un manque de respect, sans compter que tôt ou tard ils s'en prendront à moi aussi, alors autant prendre les devants.

- Moi, aussi, dis Alain, si tu te casses ou qu'ils te tuent, je ne rentrerais jamais dans mon argent, et puis tu es un peu de la famille maintenant, non?

...

Au jour dit, Jacob pénétra seul dans le bar et suivant la bonne vieille méthode, alla s'installer au bout du comptoir d'où il voyait toute la salle. Alain qui avait insisté pour venir y entra à son tour et se mit à une table à l'autre bout, par téléphone Jacob m'avait transmis les informations nécessaires. J'avais fermé les yeux trois minutes, dans l'arrière cour, pour entrer par les cuisines qui se trouvaient sur la rue de derrière et faire les derniers pas en aveugle. Ainsi je me retrouvais dans le bar et ne serai pas ébloui par la pénombre. J'étais les yeux fermés comptant calmement jusqu'à cent, comme me l'avais appris les essais d'acclimatation que j'avais fait, quand soudain une vague de peur panique me submergea : je me couvris de sueur, mon cœur se mit à battre la chamade, je dus m'appuyer contre le mur pour résister à un vertige. Je voulus m'enfuir à toutes jambes, mais elles ne me portaient plus. Les mêmes sensations que dans le premier avion à Marignane. Que faisais-je là, me dis-je, les yeux fermés, un revolver à la main, prêt à entrer dans un bouge remplis de macs et de tueurs, de trafiquants, de drogués, dans un pays inconnu, plein de sauvages sanguinaires qui n'allaient faire qu'une bouchée de moi et de mes amis ? Allons il est temps de réagir, fait tranquillement demi-tour, retourne à la voiture ou arrête un taxi, cours, cours à perdre haleine, mais va t'en ! Retourne en France. Reprends ta vie : minables parties de cartes, minables revolvers, minables femmes qui ne t'aiment pas, minables amis qui avec gentillesse bien sûr, se moquent de toi, comme tu te moque d'eux.

Alain et Jacob attendront quelques minutes et comprendront. Ils rentreront chez eux et on en parlera plus. D'ailleurs qu'ils en parlent jusqu'à la fin des temps, ce n'est plus ton problème, mourir ou tuer pour une petite pute, tu es devenu fou ? Ton frère va être de toute façon extradé, Henri est un escroc. T'as trop tiré sur la corde, faut arrêter les conneries, et la ce serai trop grave, mourir égorgé sur ce sol en terre battue, ce ne serait pas trop rigolo non plus. T'en a rien à foutre de cette fille . . Si tu veux un amour

sincère rentre et achète un chien. Mon corps trempé de sueur tremblais de peur, oui j'avais peur et osais me l'avouer sans les fioritures habituelles que j'employais toujours envers moi-même pour me cacher ce fait, non je n'étais ni invincible, ni invulnérable, comme je l'avais un temps cru, non ma chance avait des limites et j'avais trop tiré dessus, c'était la loi des nombres, tôt ou tard... de la cruche ou de la fontaine ? ... je savais la suite par cœur.

Je te savais poltron, me dis-je, je ne te croyais pas pleutre ? Bon il faut prendre une décision, avancer ou partir, mais songe que le lâche meurt mille fois, le brave une seule. Si c'est l'heure, ce sera l'unique, alors profite-en, n'oublie pas SOLE U FréTO.

Curieusement, je m'entendis fredonner une chanson de marche de l'armée du Rhin, datant de mon service militaire, piquée sans doute à la Wermarck, ou il était question d'un village abandonné pour aller à la guerre, des parents désemparés par l'absence, de la fiancée en larmes, du frère condamné par l'abandon de son frère, je me sentis marquer le pas et sans que j'en eu donné l'ordre, mon pied droit s'avança, suivit du gauche et en cadence, sans plus trembler, comme la Garde, je pénétrais dans l'antre, dans la fournaise, vers l'inconnu,

Je vis mes amis dégainer ensemble et se rapprocher de nous l'arme au poing, ainsi allais-je directement à la table de mes nouveaux ennemis. L'un d'eux, un barbu qui me faisait face, me reconnut instantanément et se leva. Un coup de crosse le rassis, le visage en sang, j'attrapais le gros mac par la chemise, je n'essayais pas de le lever, trop lourd pour moi et lui mit mon revolver dans la bouche, lui cassant deux dents au passage.

-Tu te rappelles de moi Belhomme le Négro? Je suis le Francés, le suborneur de ta femme chérie, je suis venu te payer, c'était combien déjà, que tu voulais?

Il bredouilla quelques mots, mais le revolver enfoncé dans sa bouche, ne facilitait pas sa diction. Je compris néanmoins le sens général de son discours. En fait il était navré de ce malentendu, jamais au grand jamais, il n'avait exigé de moi quoi que ce soit et il n'était pas du genre à s'opposer à l'amour, car il était persuadé que j'aimais sincèrement Cassandra et qu'en gentilhomme descendant de nobles Bretons, il savait s'effacer pour l'épanouissement de son bonheur. Car son arrière grand -mère, fille de riche planteurs Créoles, avait singulièrement manqué de chance, n'ayant pu s'échapper, pour ne pas abandonner sa mère, sur un brick Anglais. Ou bien en avait trop eu, car elle fut la seule survivante de sa famille qui fut entièrement massacrée lors de l'incendie de leur plantation, avait après sa capture par les indépendantistes de Louverture, épousée son ancêtre, l'un des principaux lieutenant de Toussaint qui en esthète accomplis avait respecté sa beauté en la faisant sienne.

-Je suis heureux de pouvoir parler entre gentilshommes lui dis-je rassuré par ses révélations, mais je voudrais m'assurer d'avoir bien compris. Répète : tu as changé d'avis, l'injustice de tes demandes t'est apparue, tu veux plus rien? C'est ça? Répète tu avais une gagnuse qui s'appelait Cassandra, mais ça c'était avant. Maintenant tu l'a plus. D'accord ? . . . Si je revois ton museau de rat, je te fait sauter la tête, tu as bien compris ? Tchao ami

et je retirais le canon du revolver ensanglanté, puis me ravisant, je le renfonçait violemment, lui cassant encore deux dents, sa bouche vomit du sang comme une fontaine.

-Non j'ai changé d'avis, je vais régler la situation tout de suite, je sens que tu es du genre teigneux, c'est ton côté Breton qui doit pas me plaire, on les dit têtus et obstinés et que tu vas me faire des problèmes dans l'avenir ?

Une odeur désagréable me dit qu'il était en train de se pisser dessus. Il pleurait en essayant de parler, promettant sur tous les saints du paradis, sur sa mère, Mama hyacinthe, « maman, maman » une sainte femme, sur ce qu'il avait de plus cher que jamais, je ne le reverrai, mais que je le gracie. Qu'il serait à tout jamais mon débiteur, bref le genre de sornettes que l'on grommelle quand on croit avoir perdu la vie. il ne me vis même pas partir, restant courbé, la bouche pissant le sang, le pantalon trempé dans sa mare de pisse, marmonnant des suppliques inaudibles.

-SOLE U FréTO ! Pas toi, maquereau !

-Tu as été magnifique, me dit Alain dans la voiture, même moi qui suis avec toi, j'ai eu peur.

-N'empêche, dit Jacob, je suis pas sur que tu es employé la bonne tactique, moi à mon avis on se serait empostés et on l'aurait tué et c'était fini, la je sais pas ?

--On ne reverra jamais cette face de rat, dit Alain, il était terrifié et il y avait de quoi, on t'aurait dit Bayard à Roncevaux.

Et pourtant j'avais été maître de moi tout le long, jusqu'au moment où j'avais enfoncé le revolver, une deuxième fois. Ça ce n'était pas prévu dans mon scénario, la un voile rouge m'avait envahit le cerveau et tombé sur les yeux. J'avais revu le chafouin brûlé avec délectation, son petit tapin avec sa cigarette. J'avais un instant perdu le contrôle, j'allais tirer oubliant tout problème de prudence, c'est quand il avait dit « maman » en pleurant que j'avais réussi à me dominer, mais il s'en était fallu d'un cheveu pour que nous basculions tout les deux, lui dans la mort et moi ailleurs et je ne voulais surtout pas savoir ou, tant j'étais sur que ça m'aurait pas plut ?

...

Jacob se renseignait discrètement tout les jours, il avait disparu de ses repaires habituels, certains l'auraient vu à l'embarcadère pour la Terre- Ferme, mais rien de sur, dans le doute

Je ne dis rien à Cassandra de cette histoire, cependant, ne pouvant assurer en permanence sa protection, n'étant pas sur que son mac ne chercherait pas à se venger d'elle, directement ou en envoyant des amis, je la convainquis de partir quelques jours à Caracas chez sa mère, dont elle m'assura qu'il ne connaissait pas l'adresse. Le temps de m'assurer qu'il n'y avait plus de danger pour elle ou de faire un grand ménage, car je m'étais rendu compte que je tenais à elle plus que de raison.

C'est avec soulagement que je vis son avion décoller, je serrais dans ma main son mouchoir trempé de larmes et imprégné de son parfum que fine mouche, elle m'avait laissé en souvenir.

...

Et je me retrouvais seul chez Jacob sur le sable, sous les cocotiers, contemplant les vagues.

Que faire? Je ne pouvais qu'attendre, au dire d'Herman. La justice pouvait rendre son verdict dans la semaine ou dans six mois, j'avais très mollement envie de retourner dans le froid. Le gros mac avait disparu mais il pouvait revenir. Cette merveille de Cassandra me manquait, mais sans langoustes, sans argent, je n'avais pas les moyens, quoiqu'elle dise de me la payer, alors que faire?

M'installer dans l'île? J'avais acheté la moitié de l'affaire de Jacob, il me restait quelques millions à la banque, des Bolivars qui ne valaient rien ailleurs, mais de quoi vivre bien quelque temps sous les cocotiers, ou pour revenir en vacances. J'étais indécis, je pourrai plus tard mettre la petite à la caisse et vivoter entre la plage et ses cuisses. La belle vie : La bouffe, la baise, le soleil, la mer, jusqu'à ce que mort s'en suive? Ou bien retourner en France, me mettre sérieusement au travail. La demande était forte pour les armes, créer un site Internet, faire fortune, je pourrai même le gérer en partie depuis les tropiques si je voulais, une fois que là-bas ce serait en place, réception, vente, livraison. À moi la belle vie. Six mois ici, six mois là-bas.

Voilà c'était la solution, plus vite tu pars, plus vite tu reviens.

8 CAPITOLE

-Résultat des courses, me dit mon père ?

-Nous avons raison, c'est Henri est un escroc...et je lui racontais l'histoire.

-tu vois j'ai bien fait d'insister pour que tu partes, ta sœur aurait payé, c'est une fonctionnaire, elle croit que ce qu'elle raconte de ses livres à ses élèves est la vraie vie, elle est naïve.

Donc l'affaire est morte du fait de l'ouragan ? Et ton frère est en semi-cavale ? Tu n'y as gagné que la moitié d'une paillote de plage dont tu ne peu rien faire, à part des vacances ? ... C'est bien ca ? ...

Je trouve que des vacances, tu en as pris toute ta vie, et qu'il serait temps que tu te construises une situation stable. Si ton frère obtint de ne pas être extradé, tu y retourneras, mais ca peut durer des mois, alors monte ton affaire et oublie les rêves, d'accord ?

...

Il y a loin pour moi des intentions aux réalités. Je trouve toujours une excuse pour remettre au lendemain ce qui aurait dû être fait la veille. J'ai le temps. Rien ne presse. On verra plus tard ... avec cette politique, je n'avais pas d'ulcère à l'estomac, mais je ne risquais pas de monter sur un podium olympique, toutes disciplines confondues, même s'ils font beaucoup de marches.

À part une, bien sûr, dans laquelle j'excelsais, mais j'avais peur que mon manque d'entraînement, lié à mon absence de partenaire, ne me fit du tort à la longue. Aussi, décidai-je de remédier au plus tôt à cette carence.

C'était une urgence que je décrétais absolue.

Un soir, où je cherchais désespérément le sommeil dans la véranda de mon père, aux vitres vibrantes de vents froids, regardant tristement la vapeur qui sortait de ma bouche, pensant comme d'habitude à ma journée et à mes fautes, il me vint une illumination qui pouvait transformer mes nuits.

La Rouquine !!! Comment n'y avais je pas pensé plus tôt. J'ouvris ma valise et en sortis les boîtes plates en carton que j'avais emmenées pour les faire travailler par un maquettiste au nom de Corsica-Caraïbes. L'affaire n'étant plus d'actualité, je les avais oubliés.

Le lendemain je l'appelais, affectant d'être rentré la veille et lui annonçais que j'avais tenu ma promesse et que c'était quand elle voulait pour le repas, puisque les langoustes étaient congelées.

-Le plus tôt possible, me dit-elle, j'avais hâte moi aussi de vous revoir, vous me parlerez de vos explorations au Nouveau Monde et vous me direz aussi pourquoi vous m'avez posé un lapin lors de votre départ, j'exige des explications.

Son appartement dans une résidence gardée était très agréable, meublé avec goût. Je lui remis les langoustes achetées un peu plus tôt dans un grand magasin dans leur belle boîte tropicale d'escroc et nous nous affairâmes en cuisine en bavardant.

La sauce Armoricaïne était réussie, le vin excellent. Nous nous assîmes l'un à côté de l'autre sur le canapé. Elle me fit des confidences, elle était contente d'être débarrassé de son mari, ce boulet. Elle était à la recherche d'un homme distingué, attentionné, élégant, avec des moyens financiers même légers, mais surs, pas trop emmerdant, ni tatillons, ni regardant, ni radin, pas prude, mais pas exubérant, plutôt réservé, mais baisant bien, sans être vulgaire, instruit et avec des manières, présentable à ses amis et à sa famille, de l'esprit plutôt que de l'humour, car il peut blesser.

Plus elle parlait, plus l'homme qu'elle décrivait n'existait que dans les films Américains d'il y a trente ans. Elle était condamné à chercher longtemps et en même tant me dis-je, elle a de la chance : c'est presque moi.

Mais depuis qu'elle était libre, elle était seule et n'étant pas une fille facile et de plus timide, elle hésitait à se lier avec des inconnus, elle n'avait que peu d'occasion et ne

savait pas les provoquer. Elle était assise à côté de moi sur le canapé. Belle rousse à la peau très blanche, couleur crème fraîche, aux grands yeux verts. Sa robe remontait à mi-cuisses sur des jambes fines, son décolleté découvrait ses jolies épaules et la naissance des seins, le tout était parsemé de taches de rousseur qui faisait ressortir encore plus le blanc de sa peau. Ces petits grains de son semblait avoir été semé par une fée pour faire ressortir encore plus cette peau de lait. Je me prenais le pari qu'elle avait les tétons et les lèvres de la chatte orange, ce qui me changerait du rose, du rouge, du marron et du noir des tropiques.

-Je ne suis pas une occasion, lui dis-je. Je suis presque neuf avec peu de kilométrage, je n'ai pratiquement jamais servi en plus je suis garanti. Si ce modèle présentait des vices cachés, le remboursement serait effectué sans problème.

-J'ai peur de me lier, je suis une femme sincère qui se donne complètement et qui est toujours déçue.

-Un essai ne coûte rien, rien lui dis-je.

Elle restait là sans me répondre. J'aurai pu me rapprocher d'elle, la prendre dans mes bras, le coup était viré, si c'était pour ne pas me céder, pourquoi me recevoir chez elle? Prendre la peine de cuisiner? Pourquoi mettre cette robe affriolante?

Assis toi à côté d'elle et embrasse la me dis-je, situation classique que j'avais vécu cent fois que j'avais à chaque fois adoré mais. . . . pourquoi ne pas innover, prendre des risques, saler un peu le plat, l'épicer même, au risque de tout perdre ! Mais perdre quoi? Qu'est ce que je risque?

Je me levais tournais autour d'elle, m'approchant, m'éloignant. Je défis la boucle de ma ceinture et tirais sur le cuir doucement, elle glissa lentement de passant en passant. Je la déposais sur ses genoux comme un hommage. Elle me regardait surprise et muette, la bouche ouverte de surprise. C'est bien pensais-je on gagne du temps. Je défis boutons par boutons ma braguette. Le pantalon tomba sur mes chevilles et marchant comme un pingouin je m'approchais d'elle, lui pris la main et la posais sur les pans de ma chemise qui couvrait l'absence du pantalon.

-Nous parlions d'exploration du Nouveau- Monde tout à l'heure, avez vous une âme d'exploratrice?

Elle fut au début une exploratrice timide, avec le feu aux joues et les mains tremblantes, mais le jeu lui plu et elle s'enhardit.

-Vous alors ! Que me faites-vous faire? On se connaît si peu.

-Appliquez vous, c'est un examen !

-Vous me rassurez... j'avais peur d'un concours !

-Essayez au moins d'avoir une mention, au moins bien, pour commencer, ça aide si vous voulez faire carrière avec moi.

Sa peau avait une odeur poivrée, très excitante, dont l'intensité augmentait avec mes caresses, qui me surpris par sa puissance inhabituelle au début, mais à laquelle, je m'habituais très vite et que j'adorais de plus en plus.

...

J'avais repris mollement le travail dans le vent froid de l'hiver, mais le cœur n'y était pas. d'ailleurs pour le travail, je n'avais jamais été trop enthousiaste. Ne serais-ce que pour des raisons climatiques. L'hiver le froid me gênait me mordant le nez, le visage et les doigts, surtout quand soufflait le Mistral, ce vent glacial qui charriait le froid des Alpes enneigées. L'été c'était la chaleur que je trouvais accablante, avec parfois ce vent d'Afrique, le Sirocco qui charriait le sable ocre du Sahara. L'automne avait ses belles journées calmes et puis son lot de vents d'Est et de froids soudain. De même qu'au printemps, des bourrasques de pluie soudaine ou des gelées imprévues succédaient à des vagues de chaleur inhabituelle et surprenante.

On ne savait comment s'habiller et on prenait chaud ou froid à longueur de saison.

A l'école on nous avait appris que jà France jouissait d'un climat tempéré,

Faux ! Un mensonge de plus, notre climat était glacé l'hiver et étouffant l'été et l'intersaison cumulait les deux. Il est vrai que par rapport à certains, nous n'avions pas à nous plaindre, mais c'était quand même un mensonge par rapport à ou j'étais il y a peu : la température y était en moyenne de 20° avec une variation de deux ou trois en plus ou en moins. Voila ça c'est tempéré, ça c'est agréable.

Pour moi qui était constamment dehors dans la rue à prospecter, je subissais ces aléas du temps de plein fouet, sans compter que de passer de la rue froide à un magasin ou un bureau surchauffé, faisait subir à ma peau des agressions thermiques très pénibles. Ce qui était désagréable momentanément pour un bureaucrate se révélait pour moi, être une vie de marin -pêcheur.

Je n'étais pas programmé à la naissance, comme certains Bretons pour être pêcheur de morue en Islande, ni chasseurs de phoques sur la banquise, et ces désagréments climatiques m'affaiblissaient au physique bien sur, déclenchant rhumes et bronchites, fièvres et frissons, mais surtout au plan moral, ou cette vie humide de poissons d'aquarium , ou sèche pour dromadaires , m'affectait plus que de raison.

Il n'était donc pas étonnant que dans ces conditions, ma survie financière étant assuré par mon travail du matin, j'aspira l'après midi à une vie plus plaisante, ou en tout cas plus en rapport avec mes goûts et que je fréquentais assidûment des lieux plus plaisant , entre autre des bouges ou l'on jouait aux cartes.

C'est dans un de ceux la que j'avais rencontré Atilio le Napolitain. C'était un grossiste en légumes, à l'aise financièrement qui jouait de temps en temps, de façon réfléchie. Il était près de ses sous, à cause d'un complexe du à ses origines familiales pauvres qui le poussait à exhiber à la moindre occasion de grosses liasses de billets qu'il sortait de sa banane en cuir et qui représentait disait-il, seulement sa recette de la matinée.

Nous en étions venus, en parlant au comptoir de fruits et de légumes exotiques, à évoquer les îles et de fil en aiguille, la pêche et les langoustes.

Et ce qui n'était pour moi qu'un passe-temps nostalgique me permettant d'évoquer des souvenirs enchanteurs et pas si lointains, se transforma peu à peu, devant son intérêt grandissant, en une conversation d'affaire, à laquelle au début je participais comme à un jeu, mais qui devant son engouement, son acharnement à savoir et ses questions de plus en plus précise, commença à dessiner dans ma tête la perspective d'une affaire.

Quand en début d'après midi, j'arrivais au bar, après avoir salué amis et connaissances, je le voyais surgir du fond de la salle tel une murène devant un petit poisson et m'accaparer, m'entraînant vers son antre à l'abri des curieux, ou il commandait deux cafés et mettait en ligne une batterie de questions.

-C'est ta nouvelle gonzesse ? Me disait mes amis, tant que tu n'es pas là, il est triste, là-bas dans le fond, il joue même plus aux cartes, il attend, il te guette ! Dès qu'il te voit son visage s'illumine et il se précipite à ta rencontre, tu le fais bander ? Raconte-nous, qu'on en profite !

Mais je ne racontais rien, voyant se préciser les contours d'une affaire qui pouvait s'avérer juteuse.

Un jour il me dit :

-Tu sais, ce n'est pas par curiosité que je te pose toutes ces questions, ton affaire m'intéresse, d'ailleurs je me suis documenté à droite et à gauche, ce que tu me dis tient la route. Depuis des années que je vends des légumes, je me suis constitué un bon petit pécule et il est temps pour moi d'évoluer vers d'autres sphères. J'en ai parlé à un ami et il est lui aussi intéressé. J'aimerais que l'on se rencontre tout les trois et qu'on en parle concrètement avec des chiffres, d'accord?

Son ami, je le connaissais de vue, mais pas du flambe. Il avait plusieurs boîtes de nuit et une entreprise de bâtiment. C'était un homme d'affaire réfléchi, pas un ronflant ni un voyou, même si par la force des choses, il était introduit dans certain milieu du monde de la nuit et connaissait du monde.

-Tu m'as tout raconté à moi, me dit Atilio. Moi je l'ai transcrit comme j'ai pu à Patrice, mais si tu veux bien tout reprendre, pour qu'il comprenne bien, ça me permettra aussi, au fur et à mesure de te poser des questions, sur tel ou tel point que je n'ai pas bien saisi.

...

Dans le bureau de Patrick à l'étage au dessus de son bar, nous étions assis autour d'une table ronde, le professeur et ses deux élèves attentifs et prenant des notes.

-Il faut d'abord , leur dis-je, que je vous raconte le cadre, après je vous parlerais de la pêche.

C'est un groupe d'îles dans le sud, à une heure d'avion de Caracas, situé à mi-chemin des bouches de l'Orénoque, à côté de l'état de Sucre et des Territoires en Contestation avec le Brésil. Le climat n'y est pas tropical, mais très doux, grâce aux alizés qui soufflent en permanence.

Aux mots exotiques que je prononçais : Orénoque, Sucre, Territoires en Contestation, Alizés, j'avais vu l'œil de Patrice s'allumer comme avant celui d'Atilio et je sus que c'était presque gagné, ils étaient prêts à s'embarquer pour le voyage. En fait il ne voulait qu'entendre confirmer de ma bouche, les propos que lui avais rapporté Atilio, à petites doses.

L'île principale s'appelle Mari -Posa, car elle ressemble à un papillon. L'aile sud est plate et désertique, c'est un dessert de cactus et de plantes grasses, le Mexique des westerns, quelques villages de pêcheurs plantés de cocotiers. C'est là dans une petite ville sur un Rio profond que nous avons la conserverie. Le Nord est montagneux et boisé, c'est là que vit la majorité de la population, surtout des indiens, avec aussi dans les anciennes zone de plantation, des noirs et puis aussi toutes sortes de mulâtres et métis, des Hindous, des chinois, des Syriens, c'est là que se trouve la capitale.

La vie y est douce pour nous les blancs, à condition de savoir se tenir et de ne pas fréquenter les zones à risques, c'est-à-dire à peu près partout, surtout à certaines heures, mais on s'y fait très bien, il suffit de prendre des précautions.

La pêche et le tourisme sont les deux ressources de ce pays, les langoustes sont de l'or, de l'or rouge, les conserveries sont gardées comme des banques avec vigiles, barbelés et miradors et lorsqu'un transport de containers se fait pour l'embarquement, il est escorté par la police, comme un transport de fonds.

Pour le reste tu connais les grandes lignes, reconnaissance en hydravion, ramassage par chalutier, ou le contraire en fonction des quantités, là repos dans les viviers pour récupérer du stress de la capture et l'embarquement par avion en congelés ou vivantes.

Mon frère est sur place, il exploite déjà le filon mais à la petite semaine par manque de capitaux. Il a déjà fait des envois en Europe et les clients sont enchantés. Il faut développer, il y a un potentiel considérable et sans concurrence.

-Je suis ambitieux, me dit Patrice, ma situation actuelle est enviable mais elle ne me satisfera pas à long terme et si ce que tu nous dis est viable, pourquoi ne pas investir sous les tropiques?

-Ca tombe bien j'ai besoin d'hommes ambitieux pas des téméraires. Je te demande pas de brûler tes vaisseaux comme Cortés, puisque aussi bien c'est dans ce coin là que nous allons, mais simplement de les armer et à nous l'or de l'Amérique, le vous emène dans l'Eldorado de légende.

-De combien pouvez vous disposer, demandais-je? Négligemment.

-Dans un premier temps, est-ce que trois millions de francs te semble suffissent?

-C'est un peu juste dis-je agréablement surpris par la somme. Ça nous suffira si on fait la langouste vivante. Pour ça, il suffit de payer le pilote et l'avion, de faire une reconnaissance dans les îles, d'envoyer un bateau les chercher, de réaménager les viviers, c'est à chiffrer, mais ça représente peu de choses et mon frère nous facilitera toutes ces tâches, reste à répartir les parts de chacun.

-Voilà comment je vois les choses me dit-il, nous prenons la moitié de Corsica-Caraïbes au Venezuela et Corsica -Caraïbes prend la moitié de la société que nous créons ici. Tout le monde est gagnant, nous amenons le fric, vous la filière. L'argent des ventes transitera de France vers les Antilles par le biais d'une société offshore que nous crierons aux îles Caïmans ou ailleurs, je ne sais pas où, le tout est d'être d'accord sur le principe . Ca te convient ?

J'étais d'autant plus d'accord que cette proposition était miraculeuse et inespérée et me permettait d'une catastrophe de faire une affaire merveilleuse, sans sortir d'argent, ce qui aurait été de toutes façons pour moi impossible, car je n'en avais plus à suffisance.

Je fis cependant la fine bouche, ce qui exaspéra pour mes partenaires, qui voulaient conclure au plus vite

-Ca me semble correct leur dis-je, mais il faut que j'en réfère à mon frère, c'est quand même lui la clef.

Quand je les quittais, ils étaient fébriles. Ils avaient balayés bouillant d'impatience, tout les arguments que mon frère aurait pu leur opposer et je ne pouvais que leur donner raison, mais....

J'appelais donc Tibère, à la prison à Caracas, pour lui annoncer la bonne nouvelle. À ma grande surprise, il n'attachait aucune importance à ce que je lui dis et m'avoua que sa préoccupation principale était de sortir de ce trou à rats et que le reste lui importait peu. Je lui fis cependant promettre, de m'envoyer par fax le listing de ses possibilités dans les différentes tailles.

-Mais quel listing me dit-il? Depuis l'ouragan, il n'y a plus rien. Le peu qui restait à du être volé depuis que je suis en prison.

-Mais je m'en fous, il faut leur prouver que la société existe et qu'elle tourne. Dans le pire des cas, s'ils passent commande, nous aurons vendu le stock et nous trouverons provisoirement démunis de ce qu'ils nous demandent, mais ça ne se produira pas, j'ai juste besoin d'un peu de fumée pour affoler les renards.

Il maugréa vaguement une promesse.

J'attendis, des jours et des jours ce fax en vain, malgré d'autres coups de fils et d'autres promesses, rien n'arrivait.

Je retrouvais par miracle le fax qu'il m'avait envoyé pour que j'aie mon passeport à temps. Je me rendis chez un maquettiste de mes amis et en partant de l'en tête, je lui fis

fabriquer un fax avec une liste imaginaire de gambas avec des numérotations farfelues et des appellations bizarres qui ne tromperais pas un expert, mais eux n'y comprenaient rien.

Atilio s'impatientait à juste titre et commençait à douter ouvertement de mes dires. Je prétendis des voyages de mon frère dans les îles sans communications radio, pour justifier cette absence et dus me résoudre à appeler Miranda, pour lui exposer le problème et au moins qu'elle me communique les dénominations officielles.

Elle fut réticente à se servir du papier à en tête de la société, mais je sus la convaincre qu'il y allait de l'intérêt de tout le monde et m'expédia le listing que je lui avais dicté.

Je l'exhibais triomphalement le lendemain à une réunion d'urgence que j'avais demandé, Il était moins beau que le faux, mais juste dans les dénominations techniques.

Heureusement car à cette réunion je vis un invité surprise, un ami d'Atilio : Raphé un Italien des Pouilles , un pro, qui d'après ses dires était une épée dans le domaine des crustacés congelés. Il examina le listing, fit des commentaires favorables quant à la qualité et au prix et se fit fort de pouvoir par ses relations, écouler en Europe de forts tonnages, à condition d'avoir une part de la société, pour lui et ses amis.

-Combien êtes vous , demanda Atilio?

Et avant qu'il ne puisse répondre, je pris la parole.

-Peut importe qu'ils soient deux ou dix. il n'auront qu'une part de l'affaire, je résume, une part pour Atilio, une pour Patrice, une pour mon frère, une pour vous et une pour moi, c'est embêtant car nous perdons la majorité, mais si ce que tu dit est vrai, nous changeons d'échelle et il vaut mieux avoir une part plus petite et un plus gros gâteau.

-Un gâteau gigantesque, dit Raphé, j'étais le bras droit du président de la Gaffer, c'est le plus gros importateur de crustacés d'Europe. J'ai perdu mon père il y a quelques temps et je suis parti en vrille, déprime totale, j'ai demandé à être relevé de mes fonctions le temps de me remettre, ça y est, avec une affaire comme ça, je redémarre. Nous apportons cent cinquante millions dans un premier temps et plus s'il le faut. Je représente Miquelet, tu le connais, il est milliardaire, c'est un ami, si je lui téléphone pour lui dire c'est bon, nous partout de suite à son restaurant conclure l'affaire.

Je connaissais Miquelet, j'avais flambé avec lui dans divers bouges. C'était un voyou qui avait investi dans la soupe et possédait plusieurs grands restaurants dans la ville. Il n'avait pas mauvaise réputation tant que ses intérêts n'étaient pas menacés, mais là, il était violent.

Par contre je savais qu'il était à fond dans la dope et contrôlait une bonne partie de la distribution sur la ville.

Raphé me posa toute une série de questions techniques sur la pêche et sur les crustacés, à laquelle je répondis bien dans le sens qu'il voulait entendre. Faire pour lui la fine

bouche était impossible, il avait la une occasion de se relancer qu'il ne devait pas laisser passer.

-Tu m'as convaincu, me dit-il, nous marchons, nous apportons le tiers pour commencer, soit cent cinquante millions, ça va? Me confirma t-il, et je sentis à son anxiété qu'il était prêt à allonger plus pour rentrer dans l'affaire.

Les deux autres approuvaient de la tête guettant mon approbation.

Mon oui les soulageât.

Quatre cent cinquante millions, et on me les donnait ! Je n'eus pas le cœur à refuser et donnait mon accord de principe, sous réserve de l'acceptation de mon frère, que je me faisais fort d'obtenir.

...

La soirée se conclut dans la boîte de Miquette. Une boîte chic en bord de mer. Nous étions dans la partie réservée, des serveuses habillées en lapin avec oreilles pointus et petit derrière blanc rebondis, allaient et venaient dans la salle. Je ne les regardais même pas, elle n'était pas dans mes moyens.

Miquelet semblait très intéressé par l'affaire, il ne me posa toutefois que peu de questions et commanda du champagne.

-Je suis d'accord sur le principe, me dit-il, sous réserve d'inventaire, bien entendu.

Et pour être sur de la qualité, il faudrait que tu nous procure un échantillon de cette marchandise, pour que nous puissions la faire analyser dans un laboratoire.

Je rappelais donc Caracas pour avoir la liste des importateurs en France et me mis en contact avec eux. Ils avaient tout vendu et réclamait de nouvelles livraisons à corps et à cris. Sauf l'un à Nice qui avait fermé pour cause de décès et qui pu m'en procurer quelques boîtes. Le type était un ami de mon frère et ne voulut pas me faire payer, simplement il me demandait d'intercéder en sa faveur, pour être livré en priorité. Il m'en offrit beaucoup plus que ce que je lui demandais, sa secrétaire était charmante, mais elle fit semblant de ne pas comprendre mes allusions et mes compliments sur sa beauté.

Les compliments sur les langoustes eux m'avait plut, ainsi que les nouvelles commandes. J'en fis part à nos associés qui en furent ravis et pour fêter l'événement, je me pris au retour, sur la promenade des Anglais, une belle pute Russe que je rétribuais en crustacés excédentaires, contre une bonne passe.

L'analyse confirma mes dires.

Après le champagne de notre accord officiel, je leur demandais:

-Comment nous allions procéder concrètement, pour le voyage?

-Les affaires, me dit Miquette, c'est comme l'amour. C'est bien d'en parler, c'est mieux de le faire. Tu es parti me dit-il en exhibant un billet, si ça te conviens tu pars après après-demain sur Lufthansa.

Voilà les statuts de notre société, signe les, fais les signer à ton frère. Vois un avocat à Caracas, fait apparaître nos part dans Corsicana-Caraïbes, renseigne toi aussi pour l'offshore, voilà dix mille dollars, pour les premier frais. Tu as un compte ouvert à Miami, avec trente mille dollars dessus, voilà la carte de retrait et le numéro de code, pour les divers frais et procédure, engage l'affaire, crée cette offshore, si tu a besoin de fric en plus tu téléphone, nous t'envoyons un autre numéro de code et tu prend le reste du fric, il est dispos sous huitaine, quatre millions et demi sont débloable sur ton coup de fil, dès que tu as les langoustes, plus s'il le faut dès que la première affaire se monte, des questions?

Des questions ? oui, des milliers que se croisaient dans ma tête. J'avais réussi, je n'en revenais pas moi-même. Je croyais à nouveau dans la force du verbe, quelques phrases et le tour est joué, des mots, un coup de baguette magique et le lapin sort du chapeau, j'étais abasourdi.

Cette fois s'était bien fini, je touchais au but, enfin riche, encore une fois, mais la dernière, cette fois serait la bonne, j'avais eu raison de persévérer, de toute façons il était trop tard pour changer et croire en ces conneries qui m'avaient fait si longtemps peur petit:

Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. Cette sueur dégoulinante qui aveugle à l'acide qui brûle, son odeur désagréable, cette moiteur malsaine de fièvre, la promesse des épines piquantes et les chardons acérés qui abîment les mains, tout ça c'était terminé. J'ai retrouvé la vallée perdue, sans serpent. À nous les fleurs, les femmes, le lait et le miel.

J'étais riche. Qu'allais-je faire de mon fric ? Rien ! Me criais-je presque, surtout rien ! Le mettre à gauche, ne plus rien dépenser, fini l'aventure, à nous la rente à vie. Je m'autorisais quand même une voiture, la mienne était à bout ! Grosse d'accord me dis-je mais d'occasion et c'est tout, il faut bien que je sois remercié de ma peine, j'en étais à choisir la couleur, quand Raphé m'embrassa ce qui me ramena à des réalités plus concrète.

-J'ai envie de partir tout de suite avec toi, me dit-il.

Mauvais ça, il va falloir le dissuader en douceur que j'ai le temps de mettre le décor de théâtre en place.

Miquelet leva son verre, c'était un homme charmant, sur le lui, trop peut-être.

-A nous, au bon déroulement de nos affaires !

-A nos femmes.

-A nos chevaux.

-A ceux qui les montent.

-A nos jockeys, dit Atilio.

-Si c'est pour ta femme, ce n'est pas jockey que tu devrais dire dit Miquelet, c'est à mon avis cornac.

Atilio rit jaune et c'est ainsi que j'appris que sa femme était bien en chair.

-Nous nous connaissons depuis des années, me dit Miquelet plus tard en aparté. Tu avais une bonne réputation de droiture au flambe. Quand on connaît quelqu'un au jeu, on sait comment il est dans la vie. T'es pas un tordu, je sais que je peux te faire confiance. Quand j'ai appris que c'était toi qui étais derrière cette affaire, ça m'a décidé à aller plus loin. Je te sais plus intelligent qu'honnête et tu as carte blanche pour agir au mieux de nos intérêts. Je connais ton frère aussi, un beau mec, bonne mentale et tout et tout. On a été aux gamelles ensemble. Tout ça c'est des bons points et on ne peut pas rêver mieux comme pedigree dans ce genre d'affaires, jusqu'à preuve contraire évidemment. Je préviens tout de suite ton objection, oui on m'en a parlé, la poudre n'est pas dans mes objectifs, disons que j'ai d'autres sources, non je cherche un coup juteux et honnête et je crois l'avoir trouvé pour me permettre d'étaler mon fric en toute légalité.

...

J'étais dans un paradis de plages peuplées de sirènes qui toutes étaient folles amoureuses de moi, ce que je trouvais normal et juste, comme dans mes rêves et même dans la vie, sauf que la c'était la réalité vrai. elles se concurrençaient à coup d'œillades, de décolletés profond, de croisements de jambes, de frôlements de lèvres par des langues gourmandes, je devinais la douceur de leurs baisers et de leur caresses, j'entendais leur soupirs et leurs mots d'amour, leurs promesses cent fois attendues, mille fois espérées. Je m'amusais de leur mimiques pour attirer mon attention, je n'avais qu'à choisir la chanceuse qui aurait le privilège de me recevoir en elle, de toute manières et façons que je choisirais.

J'étais le Maître. Le seul, l'unique Ulysse qui avait su vaincre les sirènes, à ma botte elles étaient. Pendant des siècles, des bardes à la veillées raconteraient mes exploits légendaires à un public ébahit.

Je faisais semblant de les ignorer, pris par mon travail qui requérait toute mon attention, à guetter l'embarquement des langoustes qui se pressaient en files sages, leur billet à la pince, se disputant parfois les places.

-Non moi d'abord, disais une grosse rouge, à de plus petite plus noire, je suis prioritaire ! On m'attend ce soir au grand -Vefour pour un banquet, regarde je suis déjà au menu.

La sirène d'un chalutier m'arracha à ce rêve. Il était six heures du matin.

-Je suis veuve ! M'hurla Miranda affolée à l'oreille.

-Quoi ? lui dis-je , reprends toi que se passe t-il?

-Je suis veuve te dis-je, ou tout comme. il l'on extradé aujourd'hui, un avion militaire venu exprès de France, il est en train de voler vers la Martinique, demain ou après demain il sera à Paris.

-Calme toi , lui dis-je, c'était prévu avec son avocat, je t'expliquerai, ils vont le libérer sous peu, cette histoire d'attentat ne tiens pas et on ne pourra pas le juger pour autre chose que pour son motif d'extradition, il va rentrer sous peu.

-Comment c'était prévu? Aux dernières nouvelles le vice de forme était acquit !

-Des éléments nouveaux suffisamment graves nous ont fait changer de stratégie, je t'expliquerai.

-Je suis désolée, mais Pénélope ne suit et ne serai jamais. Défaire toutes les nuits la tapisserie du jour, non ! Je ne veux pas attendre Ulysse, quinze ans au moins il va prendre. Je ne vais pas rester à l'attendre, à me morfondre, dieu sait si je l'aime, mais dans quinze ans ! je serai presque une vieille femme, alors que maintenant je suis encore jeune et belle, désirable quoi et plus d'un beau parti se présenta à moi, je t'en supplie va le voir au plus vite et tiens moi au courant.

Je restais un moment à réfléchir dans mon lit sur la politique à adopter. Aujourd'hui ou demain au plus tard, la nouvelle serait dans les journaux. Le ministre de l'intérieur ne raterait pas cette occasion de se faire mousser.

J'appelais encore une fois en vain Hermann puis convoquait mes futurs ex-associés sans rentrer dans les détails à une réunion extraordinaire pour midi.

...

-Qu'est ce que c'est que cette catastrophe que tu nous as annoncé? me demandèrent-ils anxieux.

-Je pars plus, leur dis-je, l'affaire est à l'eau, mon frère vient d'être arrêté et on va l'extrader.

Je leur expliquais succinctement la situation, heureusement aucun d'entre eux n'avait lu les journaux quelques mois en arrière, en tout cas ils n'avaient pas fait le rapprochement.

Ils mirent un moment à récupérer et à digérer la nouvelle.

Je déposais sur la table, billets, enveloppe et argent, avec un regret que je réussis à dissimuler.

-Mais comment? Et les traités alors ? Ils vont le libérer cette affaire ne tiens pas, c'est l'histoire de quelques jours ou semaines. Terroriste ton frère, la bonne blague, c'est un braqueur, dit Miquette qui le connaissait. Écoute va le voir à Paris dès qu'il arrive, ne nous précipitons pas sur les apparences, cette affaire est trop juteuse pour qu'on s'en désintéresse au premier accroc. Je te dis mieux moi : Même s'il reste quelques mois en prison, et en disant ça je suis pessimiste... rien ne nous empêche, sur la base de nos accord de commencer l'affaire tout seuls. Ça lui fera toujours un pécule en sortant.

...

A Fleury -Mérogy ou je le vis dès que Crin-Blanc m'eut obtenu le permis de visite, il ne fut guère optimiste.

- Il ne vont pas me lâcher, me dit-il, surtout à cause des pierres qu'on n'a pas retrouvé. Je vais en prendre pour dix ans. Ils n'ont aucune preuve contre moi, ils le savent c'est tout. Mes bavards veulent que j'avoue pour le préfet, ils ont un deal avec le gouvernement, si j'accepte, ils abandonneront les charges pour le hold-up. Il leur faut un coupable pour prouver l'efficacité de leurs services, c'est politique. Les élections approchent, celui qui aura arrêté l'assassin du préfet aura devant lui des perspectives inouïes. C'est pour ça qu'il on fait tout ce cirque de l'extradition. Des millions ils ont du dépenser pour m'avoir et après ils trouveront toujours un terrain d'entente, une monnaie d'échange pour la suite. Mais j'ai pas confiance. Faire de la prison pour quelque chose que je n'ai pas fait, ce serai pas la première fois, c'est le jeu. Si j'avais du en faire pour tout ce que j'ai fait, mais la, c'est trop.

Bon pour les pierres voila comme on peut faire : elles sont en Suisse dans un coffre. Les journaux annoncent quinze millions, il y a beaucoup plus, ils minimisent le trafic. Nous sommes trois à avoir le tiers des chiffres de la combinaison. Un est mort...non rien à voir avec notre affaire, au procès j'ai vu avec mon ami, il est d'accord. Tu iras en Suisse avec son oncle et la femme du décédé, elle a les numéros bien sur, voila les miens et ceux de mon ami, retiens les.

Dans la salle des coffres il y a un bureau, vous ferez trois parts sans trop calculer, trois parts égales. Vous ferez tournez la femme et elle décidera au hasard à qui ira la part que vous désignez. Prends la mienne et garde le coffre, tu changeras bien sur la combinaison et ne l'oublie pas celle la, note la quelque part, tu y déposeras les pierres et on attendra pour les écouler.

Les fourgues vont en donner la moitié du prix de gros. De quoi acheter un petit complexe hôtelier dans les îles et vivre peinarde sans plus se casser la tête. Je commence à être fatigué de toutes ses pérégrinations et vicissitudes. Rentrer et sortir de prison, j'en ai marre à mon âge. Monte quand même l'affaire des langoustes, si ça marche en plus, c'est le jackpot.

Alors voila comment on va faire : tu va vendre une partie des pierres mais pas maintenant plus tard, pour que je puisse m'arracher d'ici, je connais des gens capable de le faire, à l'occasion d'un transfert à l'hôpital par exemple comme à fait Pierrot ...

-Halte la ! lui dis-je, je rêve? Tu me demandes tranquillement d'aller en Suisse pour mettre des diamants dans un coffre, de les vendre, de me mettre en rapport avec des inconnus pour te faire évader, mais tu es fou? Je suis ici pour deux raisons et pas une de plus. La première, j'ai mis des billes dans tes affaires, entre celles que je t'ai prêté et celles que j'ai dépensé sur place, j'ai l'occasion de les récupérer, je ne vais pas la laisser passer. si tu n'avais pas eu ce comportement, on serait en place à l'heure actuelle. Tu avais le pain et le couteau, mais tu as fait la fine bouche, le beurre était trop dur pour toi, tu as préféré attendre, maintenant il a fondu, immangeable. J'essaie de le récupérer, mais quand j'ai vu que pour m'envoyer un simple fax, ton entrain à le faire, ça me donne à penser que tu ne considère pas mes intérêts comme les tiens et d'ailleurs en y réfléchissant depuis des années, avec les affaires que tu as eu, je ne me souviens pas, que tu m'en as fait profiter une seule fois.

-Non n'oublie pas le casse de la bijouterie , me dit-il.

-Oui peut-être, parce-que j'étais la et je t'ai payé rubis sur l'ongle. Mais dans les îles au début, quand tu avais du fric, tu m'as pas appelé pour que je me régale moi aussi, non tu as appelé quand tu avais besoin d'argent. Avec tout le mal que je m'étais donné lors de ta dernière incarcération, va voir untel, fais lui dire ça, menace l'autre, des trucs à me mouiller et aller moi aussi en taule et quel remerciement ? Tu as mangé plus souvent du caviar chez moi que moi de la tapenade chez toi, alors maintenant , s'il faut recommencer trouve toi un autre pigeon.

-Bon j'avoue j'ai eu tort de ne pas t'envoyer ce fax, mais tu l'as eu non? Tu sais pas ce que c'est que d'être en prison et de voir ses chances de sortie se réduire tous les jours, j'étais à bout, je ne voyais d'autre avenir que dix ans derrière les barreaux en France, alors les fax.... . et pour ce qui s'est passé dans l'île je te demande de m'excuser, j'avais bu et bien que cela ne m'excuse pas, ça explique.

- Je ne te promets rien, ta chance c'est que je n'arrive pas à être rancunier avec toi et que tu en profite. On verra avec les événements, signe ces papiers, c'est ta cession de parts à nos nouveaux associés, ceux la c'est ton acquisition de la nouvelle société, ceux la sont en blanc, c'est ta procuration pour la société offshore et enfin ton acceptation à ma nomination de gérant de Corsica -Caraïbes.

-D'accord, le plus important , c'est Raymondo.

-je sais, il faut lui écrire ou téléphoner pour qu'il travaille avec nous comme convenu, dans le meilleur des cas, ça va marcher comme sur des roulettes, dans le pire, j'ai les fonds à ma disposition, c'est nous qui factureront à la société en France, j'enverrai des containers de sardines par Miranda, on touche le fric au départ, avant que la marchandise arrive en France et qu'ils vérifient, on a disparu avec le flouze, d'accord? Ça fait avec les chiffres que j'ai à ce jour cinq cent plaques minimum, peut-être plus si je peux manœuvrer et après je m'occupe de te sortir d'ici.

Ce ne leur manquera pas vraiment, ils sont bourrés et ça nous permet de nous de redémarrer, tranquille, moi aussi j'en ai marre et veut me ranger des voitures.

-On aura le fric, ils ont eu le rêve, c'est justice, c'est bien de faire rêver, ce n'est pas donner à tout le monde, chapeau, je me demande comment tu as fait pour vendre et cher, à des milliers de kilomètres une société qui n'existe pas? Bravo!

-j'arrive à la cinquantaine, et je suis fatigué. Je sais pas comment toi tu fais et je t'admire, mais je me sens plus d'aller chercher l'oseille un calibre à la main, d'ailleurs je suis un non-violent, tant que je peux en tout cas, moi j'ai toujours préféré le stylo.

Je viens de recevoir un formulaire de la sécurité sociale qui m'interroge au sujet de ma carrière à propos de ma retraite. Il semble que je n'ai travaillé que dix huit mois dans ma vie. Ils me demandent de confirmer ou de faire des recherches. Il faudrait chercher longtemps pour trouver autre chose. Tout ça pour dire que je vais ne pas toucher bézef en rente de retraite et ça arrive à grands pas.

Je n'ai rien, ni travail, ni maison, ni femme, ni enfants. Quatre sous qui me reste vont partir à la prochaine saison, comme les hirondelles en automne et après, qu'est ce que je vais faire ? Mon seul capital c'est mon optimisme et le Verbe, je sais raconter. Mais je me sens plus de vendre des armes à la petite semaine, à peine pour survivre. J'ai abandonné l'espoir d'y faire fortune, pourtant j'ai des idées, mais les appliquer c'est autre chose. Je suis obligé d'être à fond dans les langoustes, je souhaite que ce soit ma dernière affaire.

Pour les diamants, j'ai un bon contact avec notre banquier à Marseille qui en trafique, tu t'en souviens ? il peut m'en tirer un bon prix avec les juifs d'Amsterdam . Ton fric tu le veux ou? Oui d'accord avant je verrai aussi ton ami le Stéphanois pour l'expertise, oui je le ferais venir dans la salle des coffres pour les voir, pourquoi courir des risques? Les transports sont devenus si peu surs.

...

J'attendais que le gardien m'ouvre les différentes grilles vers la sortie.

-Alors ton frère, encore tombé, encore aux gamelles ? me disaient ses amis en compatissant. C'est le frère de petit Tibère, tu sais, Grain -de -Sable, disaient-ils pour me présenter.

Petit Tibère, dit grain de sable c'était son surnom. Je ne le lui dis pas, par charité, tant à de maintes reprises il s'était retrouvé en prison à la suite de concours de circonstances imprévues et imprévisibles.

La première fois, un de ses associés, tout sauf un bavard pourtant, avait laissé tomber deux mots pour se faire mousser à l'oreille d'une fille qu'il convoitait, après une partie de jambes en l'air mémorable.

La fille l'avait dit à son mac, le mac à son condé, le flic à un juge . Et les portes du pénitencier, celles qui s'ouvrent sans bruits mais se referment sur des déclics interminables de serrures avaient fait leur office.

L'affaire m'avait servi de leçon et je m'étais toujours efforcé de travailler soit en solo, soit avec de parfaits inconnus engagé pour une unique circonstance et avec lesquels après, je rompais tout lien. Solo c'était la combinaison de mon coffre -fort à la maison. Ça me le remémorait chaque fois, quitte à manquer des affaires.

-Et toi tu sais comment on t'appelait? me dit-il. Fanfan la Classe. T'étais chic en costume et nœud -pap, jamais un mot plus haut que l'autre et tout arrivait quand même sans effort. J'attendis le deuxième surnom, si j'en avais un, mais il ne vient pas sans doute lui aussi par charité.

Voyons, qu'est ce que j'aurai mérité, le pigeon : le trop- confiant, le dépensier, le plumé par les femmes, le fainéant, le paresseux, oui ça devait être ça, la paresse, le jeu et les femmes m'avaient ruiné.

Je ne voyais rien d'autre à ajouter à ce dossier qui ne pouvait que constater ma faillite. Alors que je devrai être riche, je n'avais plus pour fortune que quelque argent, une confiance puérile en l'avenir et un restant d'illusions branlantes que le moindre souffle de vent mauvais disperserait.

-J'ai eu la chance de ne jamais aller en prison, à part pour te voir, bien sur. Je n'ai même jamais été arrêté par la police, sauf par erreur, ni fiché, ni connu et ce n'est pas à mon âge que je vais commencer. La prison si on ne veut pas que ça fasse mal, c'est comme le travail, il faut commercer jeune.

-Ho tu étais fiché, me dit-il, je l'ai vu ton bibelot, devine quoi? Je te le donne en mille : Joueur professionnel. La chance. Avec ça les flics te foutent une paix royale et ne se pose plus de questions, c'est pas beau ça?

-Au fait, me dit-il, alors que je faisais mes adieux quelle est la deuxième raison?

-C'est que tu es mon frère et en plus je sais que c'est ridicule à notre âge, mais je te considère toujours comme mon petit frère, celui que je suis sensé protéger comme en pension quand nos parents te confiait à moi.

-Moi aussi je t'ai protégé sans te le dire. Quand tu gagnais, certains voulaient s'occuper de toi, tu leur faisais du tort.

C'était possible car parfois j'avais récupéré très facilement des sommes que des voyous réputés mauvais payeurs m'avaient donné sans sourciller. Il était peut-être intervenu en sous-main pour faciliter les choses. De même que je n'avais jamais été interdit dans des parties de pigeons que les initiés gardent pour eux. Personne n'avait osé m'interdire, je pensais que c'était du à ma réputation, mais un deuxième avis bien appuyé d'un grand voyou avait pu m'aider.

Si tu dois parler avec un tigre, ne lui demande pas s'il est gentil, demande lui s'il a faim. Je me répétais ma devise en attendant l'ouverture des grilles.

Crin-blanc m'attendait à la sortie du parloir.

-Alors, me dit-il tu es au courant ? La meilleure solution c'est qu'il avoue un crime qu'il n'a pas commis, pour se disculper de l'autre qui lui est certain. J'ai des amis au FLNC, il aura le statut de détenu politique avec tout le confort et visite de sa femme et je me charge de le faire libérer au plus vite

-A mon avis visite de sa femme, tu la connais ? Ce n'est pas un argument dont je me servirai à ta place. Tu ferais mieux d'avoir des amis au gouvernement, ça arrangerait mieux nos bidons. Je pense qu'il va se pourvoir à la cour internationale de La Haie pour enlèvement arbitraire.

-On va gagner c'est sur, mais il va falloir des années.

-Il à confiance en toi Crin-Blanc, fais pour le mieux. je me demande bien pourquoi d'ailleurs, ça fait pour moi partie des mystères de la vie. Tu dois avoir des qualités cachées, ou alors je sais pas tout. Ça va, prends pas la mouche je rigole, c'est pour décompresser, surement que tu es un excellent avocat et que tu va le sortir de la. Mais c'est à chaque fois pareil, quand je sors de cet univers je déprime et suis en même temps soulagé de n'y avoir fait qu'un stage très court. Allez viens on va dîner, c'est moi qui invite, tu me parleras de la famille et du village.

...

Le procès du hold-up était prévu pour le lendemain, les avocats des co-inculpés qui tous se disaient parfaitement innocents et victimes d'une erreur judiciaire demandèrent le renvoi, devant l'arrivée spectaculaire et imprévue d'un des accusés, mon frère : extradés dans l'urgence et dont l'avocat n'avait pas eu le temps matériel d'étudier le dossier. En vain l'audience fut maintenue et le procès expédié dans la foulée.

J'étais assis sur ces bancs en bois blanc, à l'inconfort étudié paraît-il par de grands ergonomes pour éviter que des habitués ne viennent aux procès comme au spectacle. Il n'y avait pas grand monde et j'étais seul dans mon coin. Le procureur était une femme dans la trentaine, charmante et coquette, qui croisait fréquemment les jambes avec assez d'amplitude pour que je puisse voir la couleur de sa culotte. Je n'avais rien d'autre à faire et suivait cette gymnastique avec intérêt, ce qui ne pouvait lui échapper, quand elle fit dans ma direction un signe de la main et un sourire entendu. Je ne bougeais pas, croyant qu'elle s'adressait à quelque nouvel arrivant de sa connaissance dans mon dos. Je regardais discrètement par-dessus mon épaule, personne ! Le geste s'adressait donc à moi, j'étais assez embarrassé ne sachant qu'elle attitude adopter, la draguer ? Me présenter ? Tenter d'adoucir la peine, ou alors ça aurait pu la prendre à rebrousse-poil, la braquer, je m'ouvris de mes scrupules à Crin-Blanc.

-Elle est coutumière du fait, me dit-il c'est une vicieuse, elle allume les parents des inculpés et joue de leur désarroi, quoi qu'ils fassent, elle est gagnante et ça la fait jouir. De toute façons tu n'a aucune chance, c'est une gouine acharnée de la pire espèce.

Le procès m'appris au moins le déroulement des faits, dont mon frère ne m'avait rien dit. Tout ce que je savais, c'était par déduction. Ils avaient donc braqués un grossiste

en pierres précieuses. L'affaire se compliquait du fait de la résistance inhabituelle des victimes qui non seulement n'avaient pas obéi aux braqueurs mais avait ouvert le feu sur eux. Comportement inhabituel chez des commerçants, ils avaient été contraints de riposter, en tuant deux.

Cela ne fut jamais reconnu, mais les avocats firent ressortir le caractère anormal de cette résistance et tentèrent de prouver qu'il ne s'agissait pas de tranquilles commerçants qui ne sont pas armés en général, mais d'une antenne spécialisée des services secrets français qui utilisait cette société pour toutes sortes de trafics. Entre autre les diamants- de -sang d'Afrique, venant de pays qui ne possédaient pas de mines. Ce qui leur permettait de brasser des sommes considérables sans avoir de comptes à rendre à l'état.

Ils firent ressortir les grades, décorations et états de services des employés de cette société, tous d'anciens militaires gradés. En vain, coïncidence prétendit la partie civile.

Dix ans fut la sentence.

Il s'en tire bien, dit Crin -Blanc, vu les deux morts et la disparition du butin.

Je partis le soir même, sitôt le verdict connu. Je pris le train pour la Suisse avec l'oncle de l'un et la veuve de l'autre pour régler ces formalités bancaires.

...

-Dix ans ! J'annoncerai la nouvelle, au comité d'accueil, mais ils le savaient déjà.

-Tu as fait signer les statuts à ton frère? me demandèrent -il, c'est bien. En ce qui nous concerne ça ne change rien à l'affaire dans la mesure où tu a les pleins pouvoirs pour gérer que tu es enregistré comme nouveau gérant et où nous avons les mêmes entrées que promis. Part aux Caraïbes, fais un tour d'horizon, explique la nouvelle donne et si tout est ok, nous fonçons comme prévu.

...

L'aéroport de Caracas était toujours aussi triste. Je dus vu l'heure passer la nuit sur place. Un gros taxi quatre-quatre m'emmena dans un hôtel des environs et je dus me réaccoutumer aux barrières, grilles, gardiens et autres sécurités. Il était situé entre une raffinerie de pétrole, des silos à grains et une cimenterie dans une zone industrielle qui était tout sauf pimpante. j'étais alanguis sur l'un des canapés de l'entrée, sous un grand ventilateur mollasson, épuisé par le manque de sommeil, l'angoisse du vol, la fatigue nerveuse de la partie que je jouais, prenant mon mal en patience et cherchant le repos, tentant de récupérer mes forces amoindries par le décalage horaire et la chaleur soudaine, quand j'entendis une belle voix de femme, dans les graves érotiques, protester in-petto et en français contre la mollesse des indigènes. Aussitôt mon côté James -Bond réapparut : une compatriote en détresse, dans ce coin perdu? Je me levais sourire aux lèvres, prêt à affronter cette aventure tropicale que je jugeais déjà torride, quand je vis une vieille Quarteronne me sourire.

-J'ai appris par le portier que vous êtes Français, me dit-elle, d'une voix qui me sembla avoir perdu tout sensualité, je m'ennuie de tous ces Latinos, passons la soirée ensemble voulez vous?

La galanterie avant tout, je me pliais aux exigences de cette compatriote perdue, en espérant l'arrivée de sa fille ou plutôt de sa petite-fille, en vain bien sur. Elle était seule, veuve et riche, mais j'étais moi aussi riche, en tout cas virtuellement et je saurai attendre demain, quand de belles femmes se presseraient à mon bras, répondant empressées à un simple regard, comme il me tardait, pensais-je en dînant avec la vieille dame esseulée.

-Voilà, me dit-elle au dessert, Patoche, mon cher, vous savez tout ou presque de moi, comment la vie m'a traitée durement, ou plutôt feu mon mari qu'il rôtit en enfer. Il m'a littéralement, acheté enfant à ma famille, j'avais quinze ans, rendez vous compte, trente ans de plus que moi qu'il avait et tout les soirs j'appréhendais le coucher du soleil. Autant dans la journée, il était gentil et affable devant le monde, autant dans l'obscurité, son vrai caractère se dévoilait. Il avait des exigences et un appétit de satyre. il m'a violée plusieurs fois tous les soirs que dieu a fait et il a tardé à mourir, malgré mes prières à notre dame de la Guadalupe, oui je suis Martiniquaise mais pas raciste, quoique en ce qui concerne ces gens la..... . dit-elle sans que je sache si elle parlait des Latinos ou de la famille de son mari, mais c'est une autre histoire... pour en revenir à feu mon mari, vous pouvez pas savoir comme dire feu me fait plaisir, comme il s'est accroché et même mourant, il voulait que je fasse ses quatre volontés sexuelles. N'écoutez que mon courage, je mis suis mise à fond, autant en finir une bonne fois pour toute et mimant un plaisir que je n'avais jamais éprouvé, je lui ai fait faire des efforts tels qu'il en est mort net. En plus ce cochon était de plus en plus long à jouir, je devais faire toute une gymnastique, mais transpirer, bouger en cadence c'était bon pour ma ligne, alterner chatte, cul et bouche pour l'amener au plaisir, il a du lâcher son dernier souffle au moment où il me crachait son misérable petit, ridicule, dernier sperme mesquin dans la bouche, J'espère pour lui un peu après qu'il ai eu cette dernière satisfaction. Voyez c'est mon bon cœur qui parle, car il ne le méritait pas, mais enfin, c'est pour moi une consolation de le penser que je l'ai tué par aspiration.

Le ménage m'avais dit le docteur, pourquoi faire je vous le demande? Je ne vous choque pas au moins? C'est la vie.

Certes, je l'ai un peu trompé, mais en prenant d'innombrables précautions. Ma belle -mère, cette vieille chèvre, vivait avec nous et m'espionnait sans cesse. Dès l'enterrement fini, pour elle direction la maison de retraite illico-presto. Toujours prête à rapporter des ragots sur moi, faux bien sur, car je faisais attention, uniquement avec le jardinier, un colosse Haïtien, en fraude, sourd et muet, avec le quotient intellectuel d'un papillon, mais une grosse queue qui avait peur que je le fasse renvoyer dans son île à nègres et faisait mes quatre volontés et quand je dis quatre je suis modeste que voulez vous c'est ma nature et ne veut pas vous faire rougir.

Enfin mort ! Enfin libre ! Pour vous dire le vrai, je cherche quelqu'un de comme vous, un homme d'affaires distingué, un bien blanc pour changer et puis c'est classe je trouve de part chez nous. Une belle robe de cocktail autour de la piscine avec un blanc bronzé en smoking ne trouvez vous pas cela chic, très cher? Dans nos îles c'est le comble de la réussite. Je saurai le rendre heureux, je suis un violon qui cherche son archet pour vibrer comme une sonate dans la nuit.

La pauvre était poignante et m'émouvait, je compatissais à ses malheurs passés et futurs mais seulement intellectuellement, car partie comme elle l'était à proposer la botte à de parfaits inconnus, elle risquait d'avoir sous peu des problèmes.

Quant au violon, je la comparais plutôt à une grosse contrebasse et mon archet était trop fin pour elle.

Ma compassion pour la gens féminine avait des limites que je mesurais à la dureté de ma queue.

Vingt ans et vingt kilos de trop pensais-je. Pourtant elle devait avoir mon âge et presque mon poids, il est vrai reparti différemment. Moi si ce n'était un peu de ventre que je m'étais laissé repoussé par inadvertance depuis mon retour en France, mais qui refusait absolument de partir. Il est vrai qu'ayant repris ma vie d'avant, il était revenu comme par enchantement. Malgré cela je n'étais pas gros, juste un peu enrobé, pour me faire plaisir je dirais costaud, quant à l'âge, mes amis et mes copines disaient que je ne le faisais pas et je les croyais sans mal.

Je ne manifestais aucun intérêt pour des femmes de mon âge où même un peu plus jeune. Comme il est de coutume, je n'avais d'yeux que pour des jeunes femmes et les échecs répétés à terme ne me rebutaient pas. De toute façon depuis l'adolescence, comme tout le monde, j'avais eu plus de refus plus ou moins motivés ou incompréhensibles que de oui enthousiastes. Il faudrait sans doute que je me décide à voir un psy, car une telle attitude me préparait bien des déconvenues, cependant je continuais à m'obstiner à chasser la nymphette avec des résultats de moins en moins probants.

J'espérais au moins être moins ridicule qu'elle dans mes recherches et démarches amoureuses, quoi qu'à la réflexion, la rouquine qui avait peur de souffrir, me demandais de patienter pour être sûre, faisait des chichis et des manières, ou semblant de pas comprendre, comme moi ce soir que la seule chose qui m'intéressais était après ces mondanités obligatoires de me retrouver seul avec elle dans une chambre pour la défoncer. il y a dix ans et dix kilos de moins la Martiniquaise se serait retrouvée sous la table au dessert à déguster sa crème chaude.

-Vous êtes vraiment charmante et je suis heureux que vous n'ayez pas deviné mon secret que par respect de ma famille je m'efforce de cacher mais je dois vous l'avouer, je n'aime que les hommes.

-Pauvre garçon, me dit elle, je vous plains, mais avez-vous au moins essayé une fois ? J'ai connu un cas ou...si vous voulez nous pourrions essayer, je saurais être patiente et vous initier sans vous brusquer en douceur.

Puis changeant de ton :

-Je n'en crois pas un mot, c'est charitable ce que vous faites, très élégant, bah, j'aurais au moins essayé. Je vais finir la soirée avec le serveur, avez-vous remarqué comment il regarde mon décolleté, je sais que ce ne sont pas mes seins qui l'intéressent mais mon collier, on m'en a volé plusieurs, je m'en rends compte au petit matin. Rassurez vous, ce sont des faux, pour dix dollars il est à moi, non vingt, vous m'avez émoustillée, je lui demanderais de faire venir un copain, après tout c'est ma dernière soirée, demain je rentre et la plus question de bagatelle, trop surveillée, le qu'en dira-t-on, mon mari m'a laissé une chaîne de supermarchés, s'en occuper est très prenant mais ça ne remplace pas, c'est pourquoi je voyage le plus souvent que je peux. À la réflexion je commence à comprendre son attitude envers moi : une jeune femme niaise et soumise à sa disposition, pourquoi ne pas en profiter, après tout on ne vis qu'une fois, non? Et il m'a bien en mourant payé de mes peines.

...

Le lendemain j'étais dans l'île. Ma première visite fut bien sur pour Miranda qui me reçu dans sa maison si plaisante. Elle me prévint, en ouvrant les différentes grilles, de l'arrivée imprévue de sa mère et me pria, bien qu'elle ne parle pas français de ne pas me présenter comme le frère de Tibère, mais plutôt comme un vieil ami de passage dans les îles.

La mère était charmante, nous nous comprenions vaille que vaille. Je les emmenais dans un resto à la mode construit sur le port de plaisance, aux pieds d'un phare qui éclairait la salle par intermittence. Nous fîmes un excellent repas, en assistant sur scène à une espèce de radio-crochet ou des filles très belles et habillée sexy s'époumonaient pour gagner le concours, sans savoir que le premier prix, la chance de leur vie, dînait à quelques pas d'elles. Elles ne me virent même pas, je me promis de revenir seul. Je ne savais laquelle choisir mais ce genre de situation n'est pas inconfortable pour moi, elles étaient passées sans le savoir, à deux pas du bonheur.

Miranda m'avait prié de m'installer à l'hôtel. Ce que je fis bien volontiers, n'ayant ainsi plus de comptes à rendre quant à mes sorties et fréquentations.

Je ne m'installais pas très loin de chez elle, dans un grand hôtel sur la plage. Les prix étaient raisonnables et je n'étais qu'à deux pas du centre ville ou dans la journée je pourrais me rendre à pieds.

Le lendemain, la leçon du cabriolet étant apprise, je louais une conduite intérieure à boîte automatique dont la conduite m'amusait. Je me rendis à la plage de Cubago, je trouvais Jacob dans sa paillote en train de préparer sa tambouille. Il me fit force démonstration d'amitié et s'enquit des dernières nouvelles en me donnant les siennes.

-Qu'est ce que tu pense de la façon dont j'ai dépensé ton fric, associé? , pas mal non? Regarde ce jet-ski, quelle ligne ! Quelle puissance ! et puis tout est repeint, pimpants et ces fleurs partout, un vrai paradis terrestre, non ?

-Tu as fait du bon boulot, c'est avenant mais la situation a changé.

Et je lui expliquais les événements les plus récents.

-Pourquoi ne pas t'installer ici ? Le bungalow est fini.

-Non merci, j'ai pris une chambre en ville et je préfère éviter que l'Italien qui doit venir ne nous fréquente trop, les bavardages tu sais ce que c'est? Et je veux le garder à côté de moi sous ma main, sans qu'il furète trop.

-Mets lui une fille dans les pattes , me dit-il, ça l'occupera , une pas trop futée qui vient d'arriver de la Terre -Ferme et ne connaît rien à nos affaires.

-L'enculé a levé le siège me dit-il, passant du coq à l'âne. Il a quand même escroqué Théréza l'Italienne de Turin en lui laissant en gage de son prêt sa collection de tableaux. Si tu avais vu sa tête quand son absence de coup de téléphone l'a emmené à faire expertisé sa collection. On aurait du le choper quand je te l'ai proposé, ça aurait servit à rien mais ça m'aurais fait plaisir et il y aurait une canaille de moins sous le soleil. Bon c'est pas tout, tout ça, il faut s'organiser, si tes associés débarquent à l'improviste, qu'est ce que tu va pouvoir leur montrer comme actif de la société ? Une épave d'avion, deux congélateurs dans un entrepôt désaffecté, une usine dans une école, une boîte à lettre à la poste centrale et un vivier envasé ? D'après ce que tu me dis, tes associés ne sont pas des enfants de cœur, tu prends des risques, fait attention à toi.

-Ça compte pas tout ça, ce qui est important c'est le potentiel et ça c'est pas du pipeau, c'est vrai, j'ai un peu enjolivé la réalité, mais c'est du concret, l'argent est la, reste à le prendre mais il existe. Dès le premier envoi, l'affaire s'enclenche et rien ne pourra l'arrêter . C'est ça qui est important : la filière. Je ne veux pas les escroquer, mais je veux une part du gâteau, même si j'avais l'argent à disposition, je partirai pas avec. C'est cent fois cette somme que nous aurons si on peut démarrer et qu'est qu'ils peuvent me reprocher ? Un billet d'avion et dix mille dollars de frais, bagatelle.

-tu verras bien, de toutes façons nous aussi on est des méchants, non? Bon !

...

On flânait sur le front de mer avec Jacob hésitant entre deux ranchitos du bord de la plage. Les cartes retenaient toute son attention, quand un cabriolet stoppa devant nous. En jaillit une blonde affriolante, faite au moule, j'en étais à m'émerveiller devant tant de grâce : un chapeau de paille noir sur une masse de cheveux blonds, un petit paréo à surprises ouvertures imprévues,

Elle envoya de la main des bisous au chauffeur qui redémarrera, Jacob qui avait suivi mon regard me dit:

-Elle est chouette non? Me dit-il, je la connais, tu veux la baiser? Je te la présente? , c'est une Colombienne, belle non? Et elle est bonne, je l'ai essayé, je te la garantie.

- Olla encaltamento, comme sta? Lui dit-il.

La belle, tout sourire se joignit à nous pour l'apéritif. Désormais je n'hésitais plus sur la carte, le ranchito le plus proche nous avait accueillis. Elle bu l'apéro, mais ne voulut pas manger, il fallait qu'elle rentre chez elle, faire les commissions pour sa mère, mais était d'accord pour qu'on se rejoigne plus tard à la taverne des pirates ou à l'hôtel si elle pouvait revenir assez tôt.

-Mon ami te trouve très belle, lui dit Jacob, il a envie de te tirer, c'est possible ce soir?

-Porqué no? Mais pas ce soir, j'ai rendez vous avec mon ex, je suis obligé d'y aller par politesse, tu comprends? Mais plus tard dans la soirée, il me dis ou il est descendu et je le rejoins vers 10 heures, ou plus tard à la taverne, d'accord? Maintenant vous m'excuserez mais il va falloir que je rentre, si tu veux me donner des bolos pour le taxi, me dit-elle, ç 'a m'arrangerais, en acompte bien sur.

Jacob me fit signe de les lui donner

-Elle est de parole, paie me dit-il, puis à elle :

-Mais combien tu vas lui prendre? Ce n'est pas un Americain.

Ils discutèrent d'un prix avec ou sans prestations spéciales qu'il me proposa, elle nota comme une commande de restaurant. Ils se mirent d'accord pour le prix. Elle nous quitta avec un bisou de la main

-Je t'ai obtenu le meilleur prix, me dit-il, elle va te faire un assortiment complet, comme ça tu gouteras à toutes ses spécialités, tu le regretteras pas, tu va passer une bonne soirée, me dit Jacob.

-J'espère lui dis-je, elle m'a tapé de dix milles Bolos pour le taxi.

. Je rencontrais Alain en rentrant à l'hôtel et lui fis part de ma bonne fortune, mais lui demandant au cas où , de me prévoir une copine de dépannage pour la soirée.

-T'a qu'a demander, si c'est possible c'est fait, reste avec moi, je vais te présenter des femmes que tu m'en diras des nouvelles mais je ne pourrai pas rester avec toi, car j'ai renoué, à sa demande avec mon ancienne copine. Folle de moi qu'elle est, donc je vais te la présenter, mais après elle va vouloir me déguster, je la connais, une vorace, une de celle qui te mange le cul de l'intérieur, je sais d'ailleurs pas pourquoi je l'ai quitté ?

A l'heure dite, je descendis de ma chambre. Je tournais en rond dans le hall de l'hôtel, personne, j'enrageais. Au bout d'une heure de bite en ascenseur, patience épuisée, nerfs à vifs, je me fis conduire en taxi à la taverne.

J'y trouvais Alain au comptoir enlaçant une femme. Il me présenta vaguement, elle ne fit même pas mine de s'intéresser à moi, continuant à l'embrasser avec fougue. Je voulus les quitter mais il me retint, je lui narrais ma mésaventure, il me plaignit mais me rassura, elles étaient toutes comme ça dans cette île, ce n'était pas de la malhonnêteté, elle avait eu sans doute un empêchement et dans la semaine je la reverrai par le portier de l'hôtel ou l'intermédiaire de Jacob et elle se confondrait en excuses. Il me présenta sa copine qui était l'ex avec qui il avait rompu, celle qui à l'entendre faisait des pieds et des mains pour le récupérer.

On s'installa à une table, nous étions serrés, la fille m'avait à peine dit bonjour, ne me calculant même pas. Alain la tenait presque sur ses genoux, les mains enserrant sa taille, il l'embrassait dans le cou, des baisers chatouilleux qui la faisait rire. Le pied de la petite se posa sur le mien, je le reculais, alors tout en dégageant son cou d'un baiser suçon mouillé, elle me regarda posément dans les yeux et reposa son pied, puis sa jambe vint s'enrouler sur la mienne avec une souplesse de serpent que j'aurais pensé impossible. Ça devenait gênant.

C'est alors que je la reconnus. Elle avait changé de coiffure et de chapeau mais c'était la Colombienne. Elle me remémora notre rendez-vous, j'étais gêné pour Alain, je me reculais, mais sa jambe était un lierre qui s'enroulait d'une façon incompréhensive à la mienne.

Des pirates d'opérettes en bandana nous servaient du rhum avec du citron ou de la menthe. Cela semblait doux au départ, mais je ne tardais pas à ressentir le rhum et cette torpeur qui prévient de l'ivresse. Sa jambe sous la table et ses mains caressantes sous la nappe me faisait entrevoir la soirée agréable qu'elle m'avait promis.

Elle envoya Alain chercher au comptoir une nouvelle tournée et en profita pour m'entreprendre :

-C'est quoi? me dit-elle, tu n'aime pas ma robe? Tout à l'heure tu me trouvais belle et maintenant tu m'ignores?

Robe ! Oui on pouvait l'appeler comme ça, puisqu'il n'y avait pas d'autres mots pour qualifier le bout de tissu qui dévoilait tout de ses jambes et de ses seins. Elle avait sur la tête une espèce de casaque de jockey en faux léopard, ça la changeait du paréo et chapeau de paille et expliquait pourquoi je ne l'avais pas reconnu tout de suite. Il faut dire que ce que j'avais le plus regardé chez elle n'était pas spécialement son visage. .

-Ecoute, ce n'est pas de ma faute t'a vu comme il me colle? Tu me boudes? Tu m'en veux? Je me sauve dès que je peux et on passe la nuit ensemble, d'accord?

-T'a vu mon ex-chérie comme elle est belle? Me dit Alain qui revenait avec une bouteille.

Et en aparté:

-T'en a envie? Je te la passe si tu veux, elle a besoin d'argent en ce moment et moi je suis un peu à court, je vais lui présenter la chose commune preuve d'amour, qu'est ce que t'en pense? Éléphant non? D'autant que j'ai la Galicienne qui m'attend et elle est jalouse comme une tigresse, je vais lui faire un peu de cinéma, tu va voir.

-C'est une femme serpent , me dit Alain à haute voix, en voyant sa jambe enroulée à la mienne et en riant de ma gêne. Fanfan me dit que tu t'es engagé avec lui tout à l'heure, gonflé non? Mais tu le baiseras demain, ce soir tu es toute à moi, lui dit-il d'un ton de colère.

-Et je n'ai pas mon mot à dire dit la Colombienne, c'est mon corps non? Ce soir je préfère baiser avec Fanfan, je te rejoindrai plus tard ou demain en fonction de son appétit.

-Salope, lui dit-il et moi qui croyais que tu m'aimais et que tu bandais pour moi.

-M'en veut pas mais c'est le travail, tu n'a qu'a me brancher comme la Galicienne et je serai toute à toi moi aussi.

Je ne savais pas sur quoi était branché cette Galicienne que je ne connaissais pas. Ce qui m'importait, c'était de me retrouver dans ma chambre avec elle, mais sans blesser Alain.

La Galicienne était peut-être une tigresse mais c'en était une autre. Elle me dévora littéralement toute la nuit, ou du moins tant qu'il sembla me rester un souffle de vie et une goûte de sperme. Une acharnée assoiffée de liqueur de mâle. Le lendemain la chambre d'hôtel semblait avoir été victime d'une tornade : un des pieds de la chaise était cassé, tant nous nous étions laissé prendre au jeu du dompteur et de la panthère, mon risible pseudo fouet improvisé n'avait été capable tenir ce fauve et elle avait entrepris de me dévorer tout cru en travers du lit. Elle poussait des rugissements et moi des cris désespéré, à tel point que le portier alerté par les voisins inquiets vint aux nouvelles.

Je le rassurais et nous finîmes la séance en sourdine et enchanté l'un de l'autre.

-Comment je vais expliquer à Alain ces marques , me dit-elle en se rhabillant?

Plus tard, Allongé sur le lit à côté d'elle, je pensais avoir réussi mon arrivée dans l'île. Restait à retrouver l'avocat et à mettre au point le décor d'opéra ou plutôt d'opérette pour mes associés

....

-Bizarre cette disparition d'Herman, j'enquête, sans succès pour l'instant, mais en attendant il te faut un autre avocat, me dit Miranda j'en ai un, c'est un juif polonais spécialisé en droit des affaires, je te prends rendez vous ? Oui je sais c'est urgent Je fus introduis dans le salon vieillot d'une maison coloniale du centre ville par une indienne muette et rondouillarde. Après une attente raisonnable, un petit homme roux et jovial avec un triple menton tremblotant de dindon, vint s'informer des raisons de

ma présence chez lui. En deux mots, je les lui expliquais. Il parlait un français parfait, avec juste une pointe d'accent germanique.

-Navré pour votre frère me dit-il mais quand vous êtes dans les griffes de cette politiquaille libanaise...ce sont des gens avides et sans vergogne. je file derechef au tribunal de commerce, récupérer les statuts de la société, avec les documents que vous m'avez fourni, je vais vous en établir de nouveau, quand à la société offshore, si j'ai bien compris le mécanisme, c'est pour laisser le moins d'argent possible sur les comptes Vénézuélien, un papier- monnaie qui ne vaut rien surtout qu'avec ce contrôle des changes ... il me semble que le plus simple et le plus près, je parle pour les frais qui grimpent vite est de vous immatriculer à Tobago. Je me renseigne et vous tiens au courant, oui je peux le faire très vite si vous le souhaitez, l'affaire de quelques jours. Non je ne connais pas cet Herman. Très bien je me renseigne auprès du barreau, non vous préférez carrément au ministère de la justice ? Que soupçonnez vous au juste ? bien comme vous voulez, nous en parleront plus tard quand j'aurai les renseignements. La conversation d'affaire étant terminée nous passâmes aux mondanités, je le félicitais pour son français parfait et m'enquis de l'origine de son accent.

-Père tenait beaucoup à ce que nous soyons éduqués en français, mais notre personnel domestique était allemand. Nous sommes arrivé ici, avant la guerre, père présentait le drame, maintenant je suis vraiment Vénézuélien, les gens m'on accepté, d'ailleurs j'ai épousé une native, nous avons deux enfants, c'est ici mon pays maintenant, vous vous doutez bien que je n'ai plus de famille en Europe, alors à quoi bon s'accrocher aux lambeaux d'un passé révolu, faites comme moi, ce pays est généreux envers ceux qui s'en donnent la peine, prenez femme ici et oubliez le reste, à bientôt ami, puis- je vous appeler ami ?

...

Plusieurs fois par jour j'appelais la pêcherie en vain. Raymondo était injoignable, en mer me disait-on, mais il devait y avoir des radios à bord et le moyen de le joindre quand c'était urgent et important, pourquoi faisait-il la sourde oreille ? J'en parlais à mes associés, en minimisant bien sur le contretemps, mais je sentais leur inquiétude.

Dès que nous avons un moment nous sortions du magasin, après avoir bavardé avec le marchand de sandwiches Napolitain pour appeler d'une cabine publique juste devant. Miranda n'avait plus de ligne, son téléphone était coupé, ruinée qu'elle était par les communications avec l'Europe à cause de Tibère.

-Et ce pourri de Chavez qui fait fuir les touristes, comment veut-tu que je vende des souvenirs ? S'il n'y à personne pour les acheter. Je suis obligé de vendre un autre appartement qui me vient de ma mère pour faire face.

J'arrivais enfin à le joindre, Miranda traduisait, il était assez froid, néanmoins à force d'insistance, il consentit à nous recevoir le lendemain, mais je sentis à l'écoute, un énorme manque d'enthousiasme à cette perspective.

Le lendemain à l'aube, un petit avion avec un seul gros moteur nous emmena à Cumana.

L'usine de congélation était plus importante que ce à quoi je m'attendais, des chalutiers déchargeaient sur les quais privés. À la vue de Miranda sans doute, il se fit plus charmant que ce à quoi je m'attendais. Elle traduisait phrase à phrase ce qu'ils se disaient. Il apparaissait qu'il avait été optimiste sur ses pêches et n'arriverait pas à

fournir tout ce à quoi il s'était engagé avec les Yankies. La pêche était réduite du fait des lois Chavez qui restreignait la zone de prise, mais il se rattrapait avec une plus importante qualité de gambas sauvages de gros calibre. Cependant par amitié pour mon frère, il allait voir à faire le maximum pour me satisfaire.

Et Miranda se lança dans une conversation dont elle ne me traduisit plus grand-chose.

-Ce sont des mondanités qui ne t'intéressent pas, me dit-elle pour s'excuser, tu ne connais pas les personnes, on dit du mal des uns et des autres.

Je les laissais babiller, notant dans mon carnet les tonnages promis que je lui fis confirmer dès que leur conversation animée tomba.

-No problemo, promisso.

Il mit à notre disposition son chauffeur et sa grosse limousine pour nous faire visiter la ville, s'excusant que notre visite impromptue ne lui laissa pas le temps de nous recevoir chez lui, comme il aurait convenu à des visiteurs de notre rang. Il eu aimé me présenter sa femme et sa famille, car mon frère était son ami le plus cher et rien de ce qui pourrait lui être agréable même par mon intermédiaire ne serai négligé.

C'était une ville triste et pauvre. Les rues se coupaient en angle droit. De la première ville fondée par les Espagnols en Amérique Continentale, il ne restait pratiquement rien. C'était soit des bidonvilles, soit de petites maisons rafistolées avec n'importe quoi. Beaucoup de gens traînait dans les rues, s'agglutinait à de pauvres étals. Le chauffeur avait verrouillé les portières et fermé les vitres par sécurité, la clim réglée trop fort était désagréable.

De la ville ancienne, à cause des pillages des pirates et des tremblements de terre ne subsistait qu'un vieux quartier aux ruelles étroites, quelques églises et un vieux fort dominant la ville. Nous vîmes tout cela en promenade et dégustèrent un bon repas de poissons dans le meilleur restaurant de la ville. Le chauffeur qui nous avait attendus au bar avec un sandwich m'arracha presque brutalement la note des mains pour la payer et il nous ramena à l'heure de notre retour à l'aéroport.

-C'est gagné , me dit Miranda, il te trouve très sympathique, tu as un bon contact avec lui, l'affaire est faites, remercions le seigneur.

...

Alain qui était devenu un intime, tant nous passions nos soirées ensemble m'avait présenté sa femme officielle, une belle Galicienne qui à l'entendre, était parée de toutes les vertus et surtout était honnête.

-Elle travaille, elle s'assure, je l'ai branché sur les touristes et elle gagne très bien sa vie, elle me coûte pas un sous, malin, non? Dés fois je me dis que j'ai trop de chance, en fait je ne suis pas beau, par exemple par rapport à toi, mais je suis très malin.

-Tu veux dire que tu es plus malin que moi? Lui dis-je pour rentrer dans son jeu.

-La preuve ! Regarde cette petite : vingt ans et gratuite. On a le même âge non? Pour moi c'est gratuit, je la tronche quand je veux et à l'œil, toi pour tirer tu dois raquer au bassinet.

-J'aime bien payer, au moins j'ai pas d'emmerdes.

-Fais comme moi, bien sur si tu reste dans le pays. Trouve toi une fille charmante et installe la, ça t'empêche pas de courir de temps en temps, mais quand tu rentre le soir, t'a ta soupe d'assurée, une maison tenue, du linge propre et un beau petit cul tout doux, tout ouvert à disposition, si t'en a envie et ça crois moi au niveau du confort matériel et moral y a pas mieux.

-Tu à raison, si je reste, je ferai ça. Qu'est ce qu'elle fait comme métier ta chérie ?

-Avec mes relations, je l'ai branché sur les Colombiens et elle fait la navette avec les touristes, rapport à la coke, une gentille petite rente et sans risque.

La Galicienne était jolie et plaisante, elle parlait un peu français, ils insistèrent pour me présenter leur amie Egyptienne qui d'après eux, avait été faite spécialement pour moi, tant je la trouverais belle et adorable et que toute sa vie, elle n'avait attendu que moi pour être heureuse.

Nous partîmes donc la chercher en ville avec le gros 4X4 d'Alain. Elle n'était pas chez elle et sur la meilleure manière de la joindre, l'un prétendant l'attendre devant sa porte, l'autre d'aller à sa rencontre en voiture, ils se disputèrent comme des chiffonniers, au point que la Galicienne quitta la voiture en claquant la portière l'insulte aux lèvres.

-Casse toi , lui dit Alain, des putes comme toi il y en a plein le caniveau.

-Et des bites molles comme toi, j'aurai beau sucer toute ma vie en remuant le cul, je ne pourrais pas plus en tirer d'érection que du Crist sur la croix, au moment ou le centurion lui perce le flanc.

Sur ces bonnes paroles elle nous quitta et disparu dans la nuit.

Se disputer ainsi pour des broutilles, cette scène me navra pour Alain et pour moi, quant à mon avenir pour reste de la soirée, car c'était parti, vu l'heure, pour que je passe la nuit sur la béquille.

...

Ce soir j'étais le cavalier de Miranda à la pendaison de crémaillère que donnait Teresa dans son nouvel appartement du petit Cancoun, son ex -mari le sculpteur serait la, ainsi que le couple de pédé et des gens que je ne connaissais pas mais qu'il était d'après Miranda important de connaître pour le développement de nos affaires. Moi j'espérais y rencontrer la guêpe qui ne devait pas tarder à revenir de son voyage de noce, lui faire tenir sa promesse que je sois son premier amant, s'il n'était pas déjà trop tard, mais premier ou dixième je m'en foutais, l'essentiel était qu'elle m'écarte les cuisses pour que je puisse enfin la pénétrer par devant, ou même par derrière, j'avais la nostalgie de son

moelleux au chocolat et j'avais envie de la voir, de lui parler, de l'entendre, de la toucher, avec l'âge il me semblait que je devenais de plus en plus romantique.

L'immeuble s'appelait le Trident, dans la nuit tombante, j'eus beau scruter l'horizon, je ne vis aucun groupe de trois immeubles semblant correspondre. après avoir tourné en vain de longues minutes, j'avisais à l'entrée d'un bidonville. Un groupe de gens assis sur des chaises à prendre le frais devant un baraquement qui tenait du bar et du marchand de beignets. Personne ne put me renseigner.

Une belle fille à l'air impertinent s'avança vers moi, recquérant mes désirs. Elle était navrée de ne pouvoir m'être utile.

-Si je comprends bien, me dit-elle, ta soirée est foutue?

-Bé oui ! lui dis je, je vais rentrer à l'hôtel.

-C'est triste comme perspective, non ? Moi non plus j'ai rien à faire, on pourrait la passer ensemble cette soirée, je connais une belle plage pas très loin, on pourrait aller s'y baigner, je n'ai pas de maillot sur moi, mais il fait nuit, ça te dit?

C'était des phrases merveilleuses qu'il y a peu j'aurais payé pour entendre surtout d'une bouche aussi belle. Je vivais dans un rêve en technicolor, je la regardais plus en détail dix huit ans peut-être, la taille fine, la poitrine provocante, les yeux clairs. Elle était blonde et tressée à l'africaine avec des perles dans les cheveux, un visage de gamine et un corps de femme. Je lui ouvris la portière. Effectivement la plage n'était pas très loin, des pêcheurs au surf la parsemaient. Elle se déshabilla dans la voiture me prit la main pour m'entraîner vers les rouleaux.

-Laisse tomber le bain lui dis-je en l'enlaçant, elle rit et me tendit ses lèvres.

-Gourmand et pressé, me dit-elle.

Déjà sa langue était dans ma bouche, synchronisée avec ma main sur ses seins dont le bout durcit instantanément en même temps que ma bite.

Elle fit le tour de ma langue avec la sienne, l'aspirant entre ses lèvres, elle était chaude la garce, déjà sa main s'acharnait sur le zip de mon pantalon, ouvrait et fouillait ma braguette, s'introduisait dans la fente, tâtonnait, saisissait, sortait sa proie, l'exhibait comme un trophée, faisait manœuvrer ma bite entre ses doigts avec et sans capuchon, admirant la précision de la mécanique coulissante sans à coups, s'en amusant comme d'un jouet qui l'eut ravie, avec de petits couinements de satisfaction. Elle me regardait radieuse, fière de sa prise, comme si elle avait trouvé un trésor dont la magnificence l'aurait surprise et charmée.

Une main sur un sein, le lâchant pour courir sus à l'autre, les caressant, pinçant, empalmant, palpant avec ravissement, attrapant un bout de téton entre mes doigts, le faisant grossir, gonfler sous la caresse, m'enchantant de sa douceur et de sa dureté, de sa rébellion fière qui le faisait s'échapper de ma main pour pointer vers le ciel, détendant

quelque ressort invisible qui le faisait jaillir juste à l'endroit où était ma bouche vorace qui se précipitait pour lécher, téter, mordre, aspirer, l'autre main entre ses cuisses trempée, plongeant en elle dans sa chaleur visqueuse dans une position acrobatique mais qui ne me semblait pas inconfortable, j'étais aux anges.

Je n'eus qu'une légère pression à exercer sur sa nuque pour qu'elle plongeât bouche ouverte, langue en avant. Elle virevoltait autour de mon gland, léchant d'une langue brûlante et légère, me parcourant en entier du méat dans laquelle elle introduisit une pointe de langue, en passant par le frein, elle glissa baveuse jusqu'aux couilles qu'elle parcourut avant de les aspirer délicatement, une à une dans sa bouche, avant de remonter m'engloutir entièrement.

Quel délice, quel rêve je vivais, c'était merveilleux de douceur, de chaleur, de tendresse, je voyais les perles de ses cheveux se balancer en cadence, briller dans les reflets de la lune, j'entendais la musique de ses baisers qu'elle faisait claquer contre ma bite et le bruit de sussions de sa progression trempée. Elle aspirait de toutes les forces de ses poumons pour me faire des suçons au bout de la queue, quel souffle, ce devait être une plongeuse en apnée.

Un petit zéphyr s'était levé de la mer et venait lui aussi me caresser. Un parfum de fleurs m'enivrait, je crois que je n'ai jamais été aussi près du paradis ou du moins de l'idée que je m'en faisais. j'aurai pu, j'aurai voulu, passer des heures comme ça sur cette plage, des jours, des mois des années, une main sur un sein, l'autre parcourant taille, hanches, fesses, cuisses, chatte trempée, bien enfoncé dans la bouche d'un ange, léché, sucé, aspiré, caressé, embrassé, les oreilles pleines de paroles d'amour en Espagnol incompréhensible avec la bouche pleine, que je ne saisisais pas dans le détail mais dont le sens général me disait que j'étais l'unique, le seul, le meilleur, ce dont j'étais persuadé depuis longtemps et ravi de rencontrer enfin une femme qui partagea mon opinion.

Il y avait cependant un bémol à mon bonheur, de temps en temps, mais avec régularité, elle s'interrompait dans sa fellation pour venir m'embrasser sur la bouche et me lécher les joues, les yeux et les deux oreilles, passant de l'une à l'autre en laissant un filet mouillé de salive sur mon visage, certes avec passion, mais en profitait pour jeter un regard circulaire grand angle à l'alentour, malgré mon ivresse, je remarquais ces coups de périscope et m'enquis de leur raison d'être.

-Banditos ! me dit-elle, ils rodent sur la plage pour attaquer et dévaliser les touristes qui se font sucer et elle replongea m'avalant. C'est alors que je vis une grosse voiture Américaine venir de la plage, tous feux éteints. Je la repoussais, mit plein -phares et démarrais, sans avoir l'air de me presser.

-Continue ! lui dis-je, pendant que je conduis, marmotte -apeurée, lui dis-je, tu vas me finir à l'hôtel.

...

Le portier fit des histoires pour la laisser entrer, trop jeune me dit-il, la police, sa responsabilité, etc. , en fait il voulait la pièce et malgré les papiers en règle que lui donna la fille, il dit que ce n'étais pas les siens, qu'il avait l'habitude de ces putes et qu'elle était mineure. Cinq minutes et cinq milles bolos plus tard, j'avais commencé, les mains folles à la déshabiller dans l'ascenseur, nous étions dans la chambre, ce qui vu mon état me parut très long comme formalités.

-Je te jure que c'est mes papiers et que je suis majeure, mais ce coronas a vu que tu avais tellement envie de moi qu'il a voulu en profiter, tu va pas regretter, je vais te faire monter au ciel, ce soir tu as rencontré un ange dit-elle en se déshabillant d'un tour de main et elle m'apparut nue, splendide. Je n'osais lui demander l'adresse du fournisseur, devant tant de grâce, de beauté, de merveille, j'étais près à signer un contrat d'exclusivité, je ne savais plus ou envoyer les mains, ni la bouche. Trois caresses et deux baisers après et j'étais ivre, saoul de bonheur, de joie, et de je ne sais pas quoi, mais ça explosa sur ses joues et elle se les lécha gourmande de la langue et des doigts

J'étais ravi et déçu que cela se fut terminé si vite mais elle n'était pas au compteur, me dit-elle, et entreprit devant mon air navré de me donner envie de recommencer, ce en quoi elle n'eut guère de mal, car si elle n'était pas pressé, moi j'avais tout mon temps et la soirée se poursuivit agréablement , l'un dans l'autre jusqu'à tard dans la nuit.

...

Je donne ce soir une petite soirée entre amis , me dit Miranda pour fêter l'arrivée d'Henrieta, la sœur de Teresa, non ne me dit pas que tu as d'autres obligations, si c'est le cas annules les, il faut un minimum de vie sociale non? Et puis c'est bon pour les affaires, ici tout marche par relations, alors je compte sur toi, c'est tu le verras une femme charmante, exactement ce qu'il te faut et puis c'est une Italienne, fini les difficultés de communication, elle est déjà venue l'an dernier, pour découvrir l'île, ça lui a plut, elle revient, son mari était un ponte de l'automobile à Turin, elle est veuve depuis quelques mois.

A la soirée était présent un couple de pédé dont le moins chauve me lançait discrètement des regards énamourés.

-Ainsi vous venez d'arriver, vous êtes seul et libre, merveilleux non?

L'autre le pinçait sournoisement, croyant ne pas être vu.

-Mais quel pays, disait-il au plus chevelu, ne pouvant réprimer un sursaut sous les pinçons, plein d'insectes piqueurs.

-C'est faux, dit Miranda, nous n'avons que de gentils petits moustiques inoffensifs, ne nous fait pas de publicité négative auprès de notre amie Henrietta, elle compte s'installer chez nous.

-Ce ne sont pas quelques insectes piqueurs qui vont m'arrêter, dit Henrietta qui avait abusé nettement du punch, c'est autre chose que je recherche ici.

-C'est vrai , dit Teresa, la beauté du paysage, la douceur du climat, la gentillesse des habitants...

-Demain si tu veux, nous irons visiter l'église d'Ascension ? proposa Miranda, c'est la plus ancienne de l'île, les conquistadores l'on construite des leur arrivée, elle est typique de l'architecture coloniale, on y remarque surtout

-Mais ma chère Miranda, des églises, il y en a plein l'Italie. À vrai dire, ce qui m'intéresse le plus, que je ne trouve pas chez moi, à moins de ne fréquenter des endroits désagréable et mal famé, c'est des bites...quoi? Tu ne comprends pas? ...Des bites, des zobs, des viers, des chibres, des queues, des grosses des petites, non pas des petites, des énormes, des blanches, des noires, des vertes, des qui s'enfoncent, qui défoncent, qui giclent, des

-Allons, allons, dit Térésa , excusez ma sœur elle a abusé de cet alcool qui est traître, on croit que c'est du jus de fruits avec des glaçons mais non, nous allons rentrer, ma chère Miranda, ce fut une soirée merveilleuse, merci, allez vient toi et elle lui prit fermement le bras.

-Non, dit sa sœur qui se libéra de son emprise, nous sommes ici entre adultes, pourquoi ne pas parler franchement de nos envies et besoins, vous êtes des hypocrites, je sais que c'est principalement pour cette raison que tu es venue t'installer ici et ma chère Miranda je n'ai pas loué un cabriolet mais un fourgon, ne t'ai tu pas demandé pourquoi ? Veux-tu le savoir?

-Non, dit Miranda, ça ne m'intéresse pas du tout.

-Je vais quand même vous le dire. Quand je vais à la plage, je suis sollicité comme vous, par une multitude de vendeurs à la sauvette dont certains sont charmants. les décider à faire un petit tour à l'arrière de mon fourgon est aisé, avec une petite pièce s'entend, non que je ne doute de mes charmes, simplement pour gagner du temps et mon plaisir maximum, je le prend au coucher du soleil, juste avant de rentrer. Parfois j'en ai trois à mon rendez vous, je les aligne à l'arrière, en rang comme des petits soldats et je les suce tranquillement l'un après l'autre, puis je finis avec un devant dans ma bouche , un derrière dans mon cul, un autre dans la chatte, c'est un régal, vous entendez les pédé, comme je vous comprends de vous faire enculer et dire que pendant des années, sur des prétextes fallacieux, j'ai refusé ce plaisir à mon mari, le pauvre, pardon mon chéri que tu repose en paix, voila, c'est ce que j'appelle de belles journées à la plage, je rentre inondée de soleil et de sperme, défoncée, fatiguée et heureuse.

Sa sœur réussit confuse à lui faire descendre l'escalier, suivit de Miranda et son trousseau de clefs.

-Elle a raison, dit l'un des chauve, c'est divin.

-Que je t'y prenne, dit l'autre, en tout cas elle n'est pas hypocrite.

-Par ce qu'elle est saoule, demain elle refera sa pimbêche, dit le chauve.

...

J'étais rentré déçu de la soirée chez Miranda. La nièce n'était toujours pas revenue, se plaisant dans ses achats à Caracas et dans sa belle-famille, j'étais seul, mais dans ce pays, c'était une situation qui pouvait évoluer très vite, suffisais de chercher aux bons endroits et je les connaissais.

En bas de l'hôtel de l'autre côté de la rue, se trouvait un établissement, à la fois bar, hôtel et restaurant, que faute de mieux j'appelais la treille.

Il avait la particularité d'être entouré de grilles métalliques, mais ses grilles se continuaient également sur le toit, de sorte qu'on avait l'impression d'être dans une cage, laquelle était recouverte de végétation, qui sans être une vigne vierge y ressemblait.

A l'intérieur, perroquets et perruches multicolores voletaient de branches en branches en faisant entendre leurs cris particulièrement désagréables. De petits singes se promenaient de tables en tables, volant des friandises et s'élançant en criant dans les branches avec le fruit de leurs rapines.

Oiseaux et singes étaient beaux à voir, mais il ne fallait pas entendre leurs cris ou chants, comme certaines femmes qui gagnent à se taire, disait Jacob.

En son milieu se trouvait un comptoir rustique surmonté d'un toit de palmes, parsemé de hauts tabourets sur lesquels venaient se jucher des filles, jupes courtes ou fendues, mises spécialement pour la circonstance.

Tous les soirs après le repas, je m'y rendais dans l'espoir d'une aventure plus ou moins tarifée et parfois gratuite, mais je n'étais absolument pas contre le principe d'une participation financière qui faisait en tout cas gagner beaucoup de temps et dont les tarifs raisonnables ne me rebutaient pas.

Ce soir là, j'étais seul dans l'établissement, le barman, avec qui depuis le temps j'avais sympathisé, m'annonça d'un air navré qu'il n'avait pas de réservation intéressante pour ce soir. Il entendait par là des yachtsmans qui passaient leur soirée à boire chez lui et qui emmenait des femmes du pays de la bourgeoisie de la Terre-Ferme ou des touristes Américaines surtout et qui n'étaient pas contre un petit ou grand coup de bite bien placé, entre deux tournées dans une chambre de l'étage, ou même dans les confortables toilettes pour dames, pendant que leur mari caressaient les cuisses largement ouvertes des femmes du cru, en vidant force bouteille de rhum.

Une femme arriva et après m'avoir jeté un regard furtif la salle se hissa sur un tabouret dévoilant plus que de raison ses jambes, elle me relança un regard plus appuyé cette fois.

Sous prétexte de renouveler ma consommation, je fis signe au barman.

-Et elle? Lui dis-je.

-Elle? C'est une Muralés et il cracha par terre.

-C'est quoi les Muralés?

-Mélange de Noir et d'Indiens, de la pure saloperie, menteur voleur et j'en passe.

-Combien? Lui dis-je, mon hôtel est à deux pas, je n'ai pas l'intention de passer la soirée seul avec toi à me saouler, je préfère passer un moment dans la chambre avec elle et revenir plus tard voir s'il y a du nouveau.

-Quelle santé ! me dit le barman, enfin je t'aurais prévenu, offre lui un verre, elle va venir à ta table, ne discute pas, donne lui dix mille et emmène la, sois ferme avec elle, elle suce, tu la baise, elle se casse et à tout à l'heure.

Ainsi fut fait, sur un mot du barman, elle descendit promptement de son perchoir et vint s'asseoir à ma table, tout sourire et décolleté déployé, elle fini son verre tranquillement. Sa main s'insinua entre mes cuisses, me caressant, m'excitant pour que j'accepte sa passe. Nous traversâmes la rue. Je fus content d'elle, bien qu'elle eu les seins un peu mous et nous retournâmes à la treille, moi à ma table, elle sur son tabouret guettant tout les deux les arrivants.

....

J'allais dans l'après midi chercher Raphé à l'aéroport régional. Il m'embrassa comme un vieil ami, je le mis au courant du développement de la situation. Notre rendez -vous n'étant que pour le semaine prochaine, il avait le temps de récupérer et goûter aux joies des tropiques, mais arguant de la fatigue que ce voyage interminable lui avait causé, il refusa mon invitation de sortir .Son seul désir était de dormir, je le ramena donc à mon hôtel, ou je lui avais réservé une chambre et le laissait récupérer.

Cassandra me manquait beaucoup, mais il était encore trop tôt pour la faire revenir, malgré ses sanglots et ses menaces au téléphone de me tromper, voire même de me faire la peau, puisque je jouais avec elle et ses sentiments et que je l'avais certainement oublié dans les bras d'une quelconque pute, je tenais bon, mais j'avais du mal à résister. Aussi pour m'aider dans ma fermeté et relâcher un peu la pression, j'allais plus que ne jamais draguer sur les plages le jour et quand j'étais bredouille, dans les bordels la nuit.

Le soir comme il tardait à se réveiller, je décidais de retourner au kiosque à sandwiches du bidonville pour essayer de récupérer la fille aux perles, histoire de passer un autre moment divin, en attendant qu'il émerge.

En vain, je ne la trouvais pas, on me dit qu'elle était partie pour son village, mais que sa cousine qui habitait à deux pas pourrait sans doute me renseigner davantage, on l'envoya chercher.

Arriva une fille du même âge qu'elle, mignonne mais quand même moins jolie qui me promit de lui faire la commission à propos de ma recherche et qui se proposa gentiment et avec timidité de la remplacer pour la soirée.

Je la ramenais à l'hôtel et du repayer le portier. La fille se déshabilla, elle était splendide elle aussi, je m'approchais d'elle et commençais à la caresser, elle restait là, les bras ballant comme un mannequin de vitrine.

-Bouge , lui dis-je, prends des initiatives.

-Je ne sais pas, dit-elle, je n'ai pas trop l'habitude des hommes, dis moi ce que je dois faire et je le ferai.

Je la fis s'asseoir et me presentais à l'entrée de sa bouche qu'elle ouvrit, j'y pénétrais, elle ne bougeait pas.

-Donne des coups de langue, lui dis-je, fais comme si tu mangeais une glace, voila lèche comme ça.

Elle n'avait sans doute pas beaucoup d'appétit pour les glaces et sa langue était raide et froide. Lassé, je la mis en levrette sur le fauteuil et essayais de la pénétrer, ce fut laborieux mais je m'acharnais, pas un mot, pas un soupir, sa chatte était sèche, décourageante. La pénétration était lente et pénible.

Malgré mes efforts et mes caresses elle continuait à être dure et impénétrable, sauf à transformer le plaisir en travail de sape pénible. En désespoir de cause, je commandais un petit déjeuner au téléphone.

-Comment ? Me dit le réceptionniste, un petit -déjeuner à cette heure ? Mais descendez donc au restaurant et mangez vous une bonne grillade.

-J'ai envie d'un petit -dej, pas de grillade et je me fous de l'heure, je suis client, je paye, j'ai droit non?

Je posais le plateau sur le lit, déballait un carré de beurre, la fit mettre en levrette et entrepris de l'enduire. Le beurre glacé la fit frissonner et resserra davantage son trou de balle, mais je m'acharnais, le beurre fondait à sa chaleur, je commençais à le faire pénétrer le découpant en forme de suppositoire. Dès que l'un avait disparu, avalé, j'en présentais un autre, m'ouvrant le passage, elle avait la tête au dessus du plateau.

-Je peux grignoter , me dit-elle, j'ai faim, et c'est si appétissant !

Elle se fit de belles tartines, le cul en l'air , qu'elle dévora avec appétit. Le repas dura plus longtemps que mes préparatifs, le plateau était copieusement garni. Je l'estimais prête depuis un moment et elle continuait à manger.

-Pause ! Lui dis-je... Oui bien sur que tu peu finir ta bouchée et prends une gorgée de café, ça va te chauffer la bouche, tiens commence à sucer, reprend du café, garde le dans la bouche, chauffe la, avale, suce, recommence.

Pendant que je me faisais sucer à la Japonaise, je continuais mon travail d'ouverture quand je m'estimais bien échauffée par sa préparation, et elle suffisamment ouverte

pour m'accueillir, je la remis en levrette, et me mis en position et entrepris de la pénétrer.

-Aie ! Aie ! disait elle, mais plus pour me faire plaisir que par douleur, car non seulement, je ne devais pas être dans le quinté de tête, mais était déjà passé par là plus de bites, qu'il n'y a de partants au Grand -Prix d'Amérique.

Je commençais à être à l'aise, bien enfoncé en elle, ses petits cris de protestations m'excitaient, quand elle me dit.

-Ca ne te dérange pas, si je continue à finir le plateau?

Le crissement des biscottes, broyées sous ses dents rajoutait à mon excitation. Elle semblait plus se régaler des brioches que de ma queue, mais cela m'était indifférent, au contraire même.

-C'est bon ! dit-elle, ho que c'est bon, j'en veux encore, s'il te plaît !

Ce qui me fit plaisir, je voyais enfin mes efforts récompensés, quand je fus pris d'un doute.

-Qu'est ce c'est qui est bon?

-La confiture de cerises noires ! Je n'en avais jamais mangé, j'aime les fruits exotiques, je peux manger l'autre pot ? Je voudrais pas avoir l'air d'abuser , me dit-elle , mais je ne pourrais pas, si tu n'y vois pas d'inconvénients bien sur, écouter de la musique ?

Et elle me désigna l'étui rouge qui traînait depuis des jours sur l'autre lit. Je croyais que c'était un appareil de service qu'un employé avait oublié. Sur mon consentement, elle l'ouvrit, il s'en échappa une foule de compact -discs qu'elle examina pendant que je la bourrais.

Tiens, pensais-je surpris, l'ancien client à du l'oublier en partant.

-Très bien, dit-elle, en haletant pour me faire plaisir, de la musique Jamaïcaine et avec un J. V. C du plus grand prix, tu ne te refuse rien je vois !

Elle mit les écouteurs en place, se remis en levrette au maximum de sa cambrure en remua les fesses en cadence de la musique.

Je me remis en position du Stuka en piqué, direction ses fesses, je l'ajustais et plongeais dans ma proie, à l'intérieur, au plus profond que je pouvais, dans le rythme tropical du regué, me promettant de devenir au plus tôt mélomane, ce n'était pas une bombe ou une torpille que je lâchais, j'étais devenu Kamikaze voulant m'écraser sur ma cible avec mon appareil.

En plein exercice final de bombardement intensif, mon travail de sape avait porté ses fruits, toutes résistance s'était effondré, je rentrais en elle sans plus aucune difficultés ,

comme dans un moulin ouvert à tout vents, on frappa à la porte, c'était Raphé, je lui dis de m'attendre au bar de la treille en bas à droite , que j'en avais pour cinq minutes.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Je fis un nœud à la capote pleine et la jetais à la poubelle.

...

Il m'attendait frais et dispos, rasé de frais, avec des vêtements propres et bien repassé en train de siroter un vieux rhum, je lui presentais la fille, lui proposant de la tirer rapidement à l'apéritif, histoire de se mettre en train et de fêter son arriva, mais il refusa.

- Elle ne me plaît pas, me dit-il.

- Elle ne te plaît pas ? Mais c'est une bombe, dix huit ans, un corps de rêve, c'est pas des seins qu'elle a, c'est des obus et en béton. Techniquement elle n'est pas encore au point, mais ce sera une Ferrari , quant on lui aura fait les réglages. Mais quand même... même pas en rêve tu a eu ça et tu refuse, tu serais pas un peu pédé par hasard?

-Pédé moi? Je vais te le montrer. . . . Mais la fatigue la chaleur le décalage horaire, je ne suis pas sur de bander, peut-être tout à l'heure, après quelques rhums.

-Profite on n'est pas à la bourre, fait toi sucer ou masser, ça t'enlèvera la fatigue du voyage lui dis-je serviable.

-Une autre fois , me dit-il, buté.

Comme tu veux, moi je suis obligé de ramener la petite maintenant, autrement elle va se faire engueuler par ses parents, je le lui ai promis, je tiens toujours mes promesses, tchao, à tout à l'heure et rassure toi, ce n'est pas les femmes qui manquent ici.

...

Après avoir déposé la fille devant chez elle, je m'arrêtais chez Miranda pour déposer le walkman, histoire que le touriste ne revienne pas me le réclamer, elle n'était toujours pas la, vu l'heure elle ne devrait pas tarder, je décidais de l'attendre un moment et m'assis sur le seuil de sa porte, face à la plage.

Les grands palmiers se balançaient mollement dans la brise du soir, il faisait bon, j'avais l'esprit libre et les couilles vidées, je venais d'hériter d'un beau baladeur, Raphé était arrivé, on ne tarderait pas à partir pour la Terre -Ferme, j'étais virtuellement riche. J'étais bien.

C'est alors que je vis apparaître au coin de la rue deux filles en chapeaux de paille enrubannés de couleurs vives qui devaient rentrer de la plage. Elles étaient mignonnes et je les regardais approcher avec intérêt, quand la blonde s'approcha de moi avec de grands gestes de surprise et de joie et m'embrassa sur la joue, en maladroite, au coin des lèvres.

Hola encaltamento ! dis-je, tout heureux d'avoir l'occasion de le placer.

-Holà, quelle surprise, comment va tu? , je te présente ma copine Habila, celle que nous sommes allés chercher avec Alain et qu'on n'a pas trouvée, la voilà, elle est là, belle non? Je ne t'avais pas menti, elle est Égyptienne , de la meilleure société et parle un peu français, tu as des nouvelles de ce salaud d'Alain ? Je suis plus avec lui ! Tu a vu comment il m'a traité l'autre jour ? Si tu veux coucher avec moi, je suis d'accord et c'est gratuit, à condition que tu me promettes de le lui dire et de lui raconter, dans le détail tout ce que je t'ai fait. On peut prendre Habila avec nous si tu veux, pour partager, mais il faudra que tu lui donnes un peu d'argent, elle n'a pas à se venger, elle.

-Ca tombe bien que je vous ai rencontré, parce-que je suis avec un ami qui vient d'arriver de France, on peut passer la soirée ensemble, Habilla pourrait s'arranger avec lui, mais il semble difficile, s'il te veut pas, on se fera une petite partie tout les trois.

- Qu'il me refuse ? Dit Habilla outrée, impossible !, je vais le chauffer à blanc. Avant le dessert, il aura joui dans son slip.

Je les présentais à Raphé. Habilla fit sa charmante, lui caressant les mains et les bras, Raphé s'excusa pour aller se changer pour la soirée, il me prit a part.

-Tu crois que j'ai mes chances? me dit-il anxieux.

-Tu as surtout tes chances si tu es généreux en fric.

-Tu crois que je peux le passer dans les frais généraux?

-Je ne sais pas, ça dépend de tes accords avec tes associées, mais à mon avis après tant d'heures de vol, tu a droit à une petite compensation , pour que tu sois en forme pour voyager sur la Terre- Ferme et bien juger de la marchandise, mais à mon avis elle ne te fera pas de facture.

-Tu dois avoir raison, je dois entretenir la machine, combien je dois lui donner?

-Ici tu as des filles à 20 dollars, à mon avis avec elle ce sera plus cher, ce n'est pas une pro, mais si tu aime ce style de femme tu vas te régaler, c'est une câline .

...

-Il est d'accord dit Habilla? Je veux 1 00 dollars.

-C'est trop , lui dis-je, c'est quatre fois le tarif.

-Je suis belle et presque neuve , me répondit-elle, et lui est vraiment laid, il ne me plaît pas du tout, mauvais genre, mauvaises manières, tu a vu comme il parle avec les mains.

-Hé oui, c'est un Napolitain en pire, mais si tu veux baiser qu'avec des Anglais d'Oxford, tu ne vas pas trop en rencontrer ici.

-Mais il me semble qu'il a un côté plus haut que l'autre, dit la Galicienne.

-Il est franchement bossu ! dit Habilla.

-Ce que tu ne sais pas, lui dis-je, c'est qu'est très gentil et très riche.

-C'est plutôt la deuxième qualité qui m'intéresse. Des gentils, j'en connais des tonnes. Les riches sont plus rares. Il peut me filer des torgnelles tant qu'il veut, si ça l'aide à jouir, le tout c'est qu'il raque au bassinet.

-Et moi alors ? dit l'espagnole : 100 dollars pour elle et moi je vais me faire baiser à l'œil?

-Mais c'est toi qui me l'as proposé ! Lui dis-je, écoutez on va s'arranger, Raphé va te donner cent dollars et vous allez les partager, d'accord?

La soirée se passa fort bien. Elles parlaient fort et riaient à gorge déployée comme si notre humour en Espagnol petit-nègre était irrésistible. Après le repas elles voulurent aller en boîte. Au bout d'un moment, je commençais à m'y ennuyer, aussi attrapais-je l'Espagnole, lui disant que je voulais rentrer, avec ou sans elle et que si elle voulait rester, Raphé la ramènerait après l'avoir partouzé.

-Non ce qui est dit, est dit, je rentre avec toi.

A l'hôtel elle me déçut. Sa bouche était froide et empestait le tabac, sa chatte était sèche, je la baisais en vitesse et sans fioriture puis je lui donnais de l'argent pour la course de retour et la mit dans un taxi. Je ne m'étais pas régalé.

Je dormais du sommeil du juste, quand je fus réveillé au milieu de la nuit par des coups frappés à la porte. J'allais ouvrir à poil, c'était Habilla.

-Nous venons de rentrer, me dit-elle, Raphé m'a demandé de venir voir si tu as fini avec ma copine pour que tu la lui prête pour un moment pour partouzer ... dit-moi, tu le connais ce mec ? Il a l'air mordu, il me fait plein de propositions, comme quoi il est bourré de fric et qu'il veut m'en faire profiter.

-Il doit surtout être bourré de rhum, te fais pas trop d'illusions, tu connais les hommes....

De la voir si belle sur le pas de la porte, je me mis instantanément à bander. Elle le vit et rit en me prenant la bite dans sa main quelle serra comme pour me dire bonjour.

-Enchanté monsieur, me dit-elle, vous m'êtes très sympathique, mais je suis prise ce soir peut-être une autre fois?

-Pas terrible ta copine, lui dis-je, elle m'a laissé sur ma faim, j'aurai du te prendre à toi, rentre un moment.

- Je ne peux pas, Raphé m'attend pour me baiser, demain si tu veux.

-Pas encore mariée et déjà fidèle? Rentre vite, une petite pipe, avec la bouche que tu as, il y en a pour trois minutes, je lui dirai rien.

Elle hésita, puis se laissa entraîner en riant.

Je l'emportais dans la chambre, fermant la porte du pied.

...

Je sentais leur impatience grandissante au téléphone et pourtant on ne pouvait aller plus vite que la musique. Tout dépendait du Galicien qui ne pouvait nous recevoir que la semaine prochaine, donc Raphé et moi on ne pouvait qu'attendre, je le leur dit, leur réponse fut :

-On arrive demain matin !

-Pourquoi faire? Venez comme prévu après la signature du contrat, pour régulariser tout les papiers.

-Non, on en a marre d'attendre, avec tout le fric qu'on a mit dans l'affaire, on est plus à regarder à la dépense...

-Deux mille euros le billet, vol direct en dix heures, vous n'y pensez pas ! j'ai fait vingt sept heures en d'avion pour avoir un prix. Pas question d'inclure ce voyage imprévu dans les frais de la société, ni avion, ni séjour, ni rien du tout, non décidé en assemblée et inutile pour la progression de nos affaires, je considère que vous êtes en vacances, c'est tout à votre pieds, votre voyage n'a pas été prévu en assemblée.

J'ergotais, cherchais à gagner du temps, tout en sachant très bien que le lendemain ils seraient la et cette arrivée imprévue n'arrangeait pas mes affaires, autant je pouvais manœuvrer par téléphone, autant maintenant ce serait plus dur. Bon rien ne sert de se lamenter, j'aviserai.

...

Je leur avais trouvé une suite, cuisine, chambre et salon avec canapé -lit, suffisante pour deux, mais ils décidèrent d'en prendre une chacun. Huit fois le prix de ma chambre !

Je leur avais dit que mon hôtel était complet, pour faire une cassure dans leur intimité avec Raphé, ainsi nous formions deux clans distincts, plus facile à manœuvrer pour moi.

Le voyage les avait fatigués et le premier soir, ils se retirèrent tôt, après un repas léger pris sur le toit terrasse de l'hôtel.

Le lendemain à midi nous les rejoignîmes Raphé et moi au resto de l'hôtel. La vue côté mer était splendide, mais côté terre, l'horizon se couvrait de bidonvilles qui choquait leur vue. Nous tîmes un conseil de guerre, il fut décidé de voir l'avocat au plus tôt pour terminer la création de la société sur place et du meilleur emplacement pour l'off-shore.

De visite aux viviers ou à l'usine à mon grand soulagement il ne fut pas question. Par contre ce qui leur semblait vital et d'une extrême urgence était d'aller à Cumana prendre langue avec le Galicien.

J'eus beau leur dire que la négociation était déjà engagée et qu'il n'était pas bon de se précipiter ainsi, découvrant à quel point nous avions besoin de lui, rien n'y fit, ils voulaient partir et voir de leurs yeux. Je ne pus les en dissuader.

...

Miranda nous avait gentiment invités à un repas chez elle. Nous nous rendîmes enfin ensemble au marché aux poissons, des monceaux de bestioles dont nous ne connaissions pas la moitié les convainquirent, s'il était besoin de la richesse de ces eaux. Surtout de l'abondance de langoustes et les prix achevèrent de les convaincre de l'excellence de leur jugement. Quelques questions en petit-nègre aux vendeurs sur la provenance, confirmèrent mes dires.

Nous dégustâmes chez Miranda, du poisson cru à la Tahitienne et des gambas grillées avec des plantains frits et du riz. La mère de Miranda s'était mise sur son trente et un, tous bijoux sortirent. Elle ne comprenait pas grand-chose à la conversation, mais était ravie de nous voir.

-C'est formidable, dit Atilio de nous retrouver ainsi reçu en famille à l'autre bout du monde.

Je profitais de cette évocation de la famille pour lui demander des nouvelles de sa nièce.

-Elle est enfin revenue, me dit-elle, enfin presque, elle est à Caracas, pour les derniers achats d'équipement de sa nouvelle maison, elle sera aux anges de te voir, elle a été ravie de te savoir ici et t'ambrasse.

-C'était délicieux vraiment, dit Patrice en lui baisant la main, au plaisir de vous recevoir bientôt en France.

Je les ramenais à leur hôtel.

...

Le lendemain nous étions chez l'avocat. après les politesses d'usage, il nous précisa qu'à son avis, Tobago semblait être la mieux placée pour notre affaire et que les formalités totales semblait à vue de nez nous coûter deux millions de Bolivars.

Comme nous étions venu pour solliciter son avis, nous n'avions aucune objection. A peine le chiffre, base de discussions longues et tatillonnes avait été lancé, qu'Atilio se leva comme s'il avait été assis sur un ressort que le mot Bolivar avait déclenché, il ouvrit sa banane, en sortit une énorme liasse de billets et lui compta l'équivalent de ces deux millions qu'il déposa solennellement sur le bureau.

Lipanski en fut surpris et me lança un regard que les parents adressent aux adultes pour excuser une bêtise de leur enfants et devant mon haussement de sourcil, prit l'argent qu'il enfouit dans un tiroir sans même le compter et entrepris d'une belle écriture ronde de lui faire un reçu.

Quand nous revîmes de chez l'avocat, nous trouvâmes Raphé en train de faire la planche à la piscine, sur sa table, sept verres à cocktail vides s'alignaient, le barman présenta la note à Patrice qui la signa, faisant quand même en me regardant la grimace.

...

Raphé insista pour conduire, d'abord je refusais, mais devant son insistance acharnée d'ivrogne, il fallait soit céder soit me fâcher, je lui donnais donc les clefs à regret. Il démarra sur les chapeaux de roues et conduisit comme il s'imaginait que devait le faire Fangio. Il finit par se garer en grimpant sur le trottoir et renversant les poubelles devant notre restaurant de destination.

Par malchance pour lui une voiture de police croissait dans les parages. Les policiers procédèrent au contrôle d'identité. Je ne connaissais pas la législation de ce pays en la matière, mais il était manifeste qu'il avait bu. Il présenta benoîtement son permis, un papier s'échapa du portefeuille, il le ramassa prestement et le baisa, puis il fit un large signe de croix et le présenta aux poulets.

-Il Papo Jean -Paul 2, leur dit -il.

Aussitôt les deux pandores rectifièrent ils la position, se signèrent et repartirent vers leur voiture.

-Voilà le travail dans ces pays catholiques, ils se caguent dessus que tu sois une huile de l'église et se cassent sans vagues, ça rate jamais, je vais t'en faire cadeau d'une, ça peut servir non?

...

Nous passâmes le reste de la journée à la piscine de l'hôtel, alternant plongeurs et cocktails, essayant de joindre le Galicien, toujours en déplacement en mer.

-Si nous en profitons pour visiter l'usine ? dit Atilio.

-C'est à l'autre bout de l'île, lui dis-je, ça tourne au ralenti en ce moment, c'est les vacances.

-On en profitera pour visiter le pays, me répondit Patrice, louons une grosse voiture et allons-y.

Je ne pus les dissuader, insister aurait semblé suspect.

J'avais tort de m'inquiéter, le voyage leur plu, les paysages étaient magnifiques et surprenant, nous passâmes de la montagne couverte de végétation exubérante de forêt vierge, au désert du Mexique, avec ses cactus candélabre, et ses buisson d'arbrisseau que le vent roulait sur les dunes de sable.

Nous arrivâmes enfin au petit port où était l'usine, les palmiers l'annonceraient de loin comme un oasis.

le gardien prévenu et dressé par Jacob, nous ouvrit le portail en hottant sa casquette, en me saluant d'un « Bonjour patron » tonitruant, la secrétaire me fit la bise comme il est d'usage dans ce pays et m'apporta du courrier à signer.

Je leur fis visiter les installations, l'usine, propre et ultra-moderne, les enchanta.

Nous nous installâmes dans le bureau du recteur où elle nous servit le café, elle m'apporta des comptes-rendu de livraisons que je devais parapher, puis me parla en Espagnol de problèmes techniques que je tranchai semblait-il, avec pertinence.

Tout se passa pour le mieux, l'usine leur plus beaucoup, et ils revinrent enchantés de leur voyage et moi aussi .

...

Nous réussîmes enfin à joindre Raymondo et un rendez-vous fut pris pour le lendemain.

Nous appelâmes l'avocat qui était absent, car ils voulaient qu'il assiste à l'entretien afin de déterminer s'il ne nous tendrait pas un piège juridique et pour traduire exactement ce qu'il nous dirait.

Ma proposition d'amener Miranda comme traductrice, fut repoussée avec violence comme incongrue.

Dans la soirée, après le repas quand je rentrais à mon hôtel, je trouvais Lipaski dans le salon en train de m'attendre en smoking et écharpe de soie. Il se rendait à une réception à l'opéra avec sa femme et avait fait un détour pour me voir. Je le priais d'attendre mes associés à qui je téléphonais sur l'instant. Ils vinrent non pas en taxi, comme je m'y attendais mais à pieds par la plage pour pensaient-ils gagner du temps. Bien sûr ils furent attaqués par une bande de détresseurs et ne durent leur salut qu'à leur qualité de sprinters. L'affaire les retarda quand même quelque peu et quand ils arrivèrent le visage ensanglanté et les vêtements déchirés, l'avocat avait disparu et fut bien sûr injoignable au téléphone.

Le matin à l'aube, il était pressé à l'aéroport. Trop tard bien sûr pour discuter de ses honoraires.

L'avion était minuscule. Nous cinq et une indienne le remplissions. Il ne restait de libre que la banquette arrière. L'indienne était charmante et par l'intermédiaire de Lipanski

j'entrepris de lui faire la cour, lui proposant de faire l'amour sur la banquette arrière, occasion qui ne se présentait pas souvent, mais elle refusa ma proposition arguant qu'elle était mariée depuis peu et fidèle pour l'instant,

-Je n'ai pas de chance, lui dis-je, pour moi aussi, c'était une occasion unique, mais mon désespoir ne l'attendrit pas et elle ne changea pas d'avis malgré l'heure de vol qui nous restait.

J'avais pris cet avion minuscule, sans aucune peur, ni même appréhension. L'apat du gain peut être ?

...

Un taxi nous emmena à l'usine, les grilles s'ouvrirent à notre approche.

-Ou sont les miradors et les vigiles armés? me dit Atilio, méfiant.

Le contremaître nous fit patienter aux salons en nous offrant café et croissants. Le patron n'arrivait pas, un certain grognement de mécontentement montait de l'assistance. La fatigue se faisait sentir, nous avions dû nous lever à quatre heures du matin pour prendre le premier et seul avion de la journée et là dans l'immobilité des fauteuils, avec la chaleur qui entrait par les fenêtres ensoleillées, la torpeur nous prenait, nous terrassant. Atilio s'était calmé avec ses miradors, mais son regard me promettait des demandes d'explications. Lipaski ronflait franchement, faisant à chaque inspiration glousser son jabot de dinde.

Enfin Raymondo arriva, affable, alerte, se confondant en excuses. Il nous amena dans la foulée sur le quai où un chalutier de taille respectable déchargeait des filets pleins de poulpes grouillants. Il nous fit visiter l'usine où des dizaines d'ouvrières s'affairaient à mettre en boîte toutes sortes de poissons. Nous arrivâmes à la station des gambas, il en prit plusieurs boîtes au hasard, ainsi qu'un paquet de coquillage et de retour au salon, nous les fit déguster avec un vin blanc pétillant.

-Alors dit-il à Raphé, satisfait de la qualité ? Gambas sauvage, congelé en mer, vrai ou pas?

-Je confirme, dit Raphé, ça se reconnaît à l'attache des pâtes, celles qui sont congelées à terre, ont la jointure des pattes plus espacées du corps. C'est la meilleure qualité que j'ai jamais vue, je peux en vendre des tonnes nous sommes riches ! Un frisson de satisfaction, parcourut l'assistance, nos efforts étaient en fin récompensés. Ne restait plus que quelques détails techniques à mettre au point.

Lipaski menait l'entretien avec vivacité, nous traduisant au fur et à mesure, un sourire béat de satisfaction, que pour ma part je cherchais en vain à réprimer, apparaissait de plus en plus visible sur nos visages, quand soudain il fut arraché par une interrogation réitérée de l'abogado.

-Comme? Come? ...Comme? non est possible !

-C'est la catastrophe , nous dit-il, je vis dans ses yeux partir ses honoraires. Il veut bien travailler avec nous, mais à partir de l'année prochaine seulement, pour cette saison il à vendu à l'avance toute sa production aux Yankees et il n'arrivera même pas à fournir le tonnage promis.

A ces mots je me sentis me dégonfler comme une baudruche crevée. J'aurai voulu disparaître, me dissoudre derrière les coussins du fauteuil. Quoi tant d'efforts, de fatigues, de réflexions, de calculs, d'inventions, de voyages atroces et interminables dans ces avions qui me faisait penser à des cercueils ambulants, vingt sept j'en avais pris depuis le début de cette aventure, vingt sept ! sans compter l'hydravion -friteuse. vingt sept fois la peur au ventre, acceptant ma mort prochaine et inéluctable à force de la provoquer, j'avais connu l'état d'esprit du matador, sauf que le taureau était à chaque fois plus gros et ma cape plus petite. Et la c'était fait, j'étais encorné ! J'allais me vider lentement de mon sang. Rentrer en Europe exsangue et traîner quelque temps avant de succomber.

C'est alors que je vis le mort que j'étais se lever, la voix ferme, l'index menaçant.

-Traduisez , dis-je à Lipaski, la voix ferme, le ton clair et autoritaire : Raimondo tu as pris un engagement avec mon frère qui est ton ami et dans sa situation actuelle, ce serait une double trahison que de ne pas tenir ta parole, on n'abandonne pas un ami, innocent en plus, en prison.

De plus quand je suis venu te voir, il y a huit jours, tu ne m'a pas parlé de ça, autrement mes amis n'aurait pas fait la moitié du tour du monde pour te rencontrer. Tu nous place mon frère et moi dans une situation impossible à gérer, alors réfléchit bien, tu doit pouvoir dégager quelques petits containers de façon à ce que l'on puisse amorcer l'affaire gentiment , pour nous roder et travailler à plein rendement dès l'année prochaine.

-C'est impossible, me dit-il, je regrette.

-Réfléchis bien, c'est important pour nous, mais aussi pour toi !

Je ne savais même pas moi même, pourquoi je jouais le coup comme ça, à l'instinct, mais perdu pour perdu... il me semblait que c'était le seul registre qui me restait dans mon répertoire possible. Je la lui jouais sur de moi, comme si les anges du Paradis et de l'Enfer étaient avec moi et que j'avais en main un jeu imbattable, j'avais rien, du vent, du bluff, il n'avait qu'à confirmer son impossibilité à me satisfaire et nous repartions la queue basse.....

Il lança alors dans une discussions animée et rapide avec son contremaître. Lipaski renonça à traduire, en mot à mot, mais nous donnait l'idée générale, ils s'engueulaient de nous avoir oublié et pris entre-temps d'autres engagements. Mais devant ma position ferme, il ne pouvait refuser de peur de se faire des ennemis de moi et mon frère.

Par miracle, il en tint compte.

-Moy bien, dit-il d'un ton décidé, c'est à prendre ou à laisser. Je vais te donner cent tonnes de gambas d'ici la Noël, pas une de plus ! Vous ne choisirez pas les calibres, il faudra tous les prendre et les containers ne seront qu'à moitié rempli. Pour le reste, vous prendrez des coquillages, du mérrou ou de la lotte. Les paiements se feront comme convenu avec toi la semaine dernière, la moitié à l'embarquement, le solde dès que le bateau touche le quai, nous sommes d'accord? Tu es content? Mes amitiés à ton frère.

Et après des embrassades solanelles il nous quitta

....

Dans un restaurant climatisé dominant la marina ou nous attendions le seul avion de retour, tout le monde me félicita pour mon attitude ferme qui nous avait permis d'emporter le contrat. Raphé nous disait et redisait sans cesse son émerveillement devant la qualité de ses produits. Lipaski téléphonait à sa secrétaire pour qu'elle fit une réservation sur le premier vol pour Tobago et mettait au point le contrat écrit que nous devrions envoyer à l'usine.

Dans l'avion qui nous arrachait de terre et piquait vers le soleil l'ambiance était euphorique.

-Nous sommes riches ! disait Raphé.

-c'est vrai, lui répondit Atilio, plus besoin de me lever à trois heures du matin pour aller acheter mes légumes.

-Cent tonnes de gambas , m'interrogea Atilio, avec un bénéfice de 50 francs du kilo ça fait pour chacun....

Patrice ne me laissa pas le temps de répondre.

-On s'en fout de ce que ça fait, je n'ai pas besoin de calculer moi, je sais que ça fera assez pour pouvoir mener la belle vie. Profitez plutôt de cet instant unique, de cette envolée de vainqueurs vers le soleil et régalez vous de ce paysage splendide.

A travers les hublots, on voyait se dessiner en rouge sanguine, des coquilles d'oursins desséchés que formait ses curieuses colline arides , avec de la végétation malingre uniquement à l'intersection des sphères.

-Nous avons assisté à un tour de magie , dit Patrice, comme quoi, quelques mots bien placés sur un ton adéquat peuvent transformer une catastrophe en victoire éclatante. Merci Fanfan pour ta présence d'esprit et ton sang- froid. Tu nous as sauvés.

La réunion du retour se fit dans le jacuzzi sur le toit-terrasse de l'hôtel. Des cocktails posés sur le rebord, nous les sirotions avec des pailles. Les serveuses dans la paillote-bar guettaient le niveau de liquide et prestement le moment venu nous les renouvelait.

Raphé était fiévreux.

, -J 'appelle mon ami l'importateur, il est injoignable, vacances au Tibet dit sa secrétaire, mais il rentre dans dix jours, je dois encore passer une semaine ici, mon retour n'est pas prévu avant cette date, plutôt que de payer les pénalités, je peux me prélasser ici pour la même somme.

-Sans compter qu'ici, il y a Habilla , lui dis-je taquin.

-Je crois qu'elle m'aime , dit-il sérieux, il faut que je la prépare à mon départ, sans lui briser le cœur.

-D'autant que tu la reverras très vite, il va falloir que tu reviennes, au moins pour le premier envoi, lui dis- je.

-Très juste, dit-il soulagé, je pense que tu a raison, il faut coopérer, surveiller... Qu'on ne se trouve pas à l'arrivée avec autre chose que ce qu'on a commandé. Ça arrive souvent dans ces pays tropicaux, ils te mettent n'importe quoi et après démerde-toi.

-Quant à vous , leur dis-je, vous avez deux options : soit partir au plus tôt, mais ce serait dommage, après un si long voyage de ne pas profiter du pays, d'autant que si vous restez moins de dix jours, vous aller payer la taxe Chavez qui double le prix de votre billet.

Comme un joueur de poker, je les sentais dans ma main, je pris des risques d'un bluff inutile, en leur proposant :

-Si vous restez, on pourra en profiter pour voir l'avion, le bateau, visiter les viviers les

Atilio, m'interrompit.

-On s'en fout de cette petite usine et de ces viviers de merde ! Il faut que tu comprennes qu'on a changé d'échelle. Plus question pour nous de bricoler à la petite semaine avec hydravions et chefs indiens. Maintenant on joue dans la cour des grands. Faisons notre premier envoi et nous contacteront d'autres producteurs, si le Galicien ne peut pas nous fournir plus et bien nous en trouverons d'autres.

-Cent tonnes de langoustes sur quatre mois, plus autant de divers, nous laisse un bénéfice de sept cent millions, on croit rêver ? dit Patrice en me tapant sur l'épaule de joie.

-Ce qui nous fait cent quarante millions à chacun ? dit Atilio rêveur.

-Qu'est ce que tu compte faire de ta part ? demanda Patrice à Raphé.

-Je compte faire venir Habilla en Italie, qu'elle a enfin le train de vie qu'elle mérite.

-Mais ma parole, t'est mordue ? dit Atilio.

-Elle est divine, vous ne pouvez pas savoir cette douceur, cette soie, cette... je n'ai pas les mots pour vous dire.

Et il me regarda guettant et redoutant mon commentaire, mais je ne dis rien.

-A ce propos , dit-il, l'affaire maintenant ne repose que sur moi et je trouve qu'un cinquième c'est bien peu. D'autant que je dois partager avec mes associés.

-Une parole c'est une parole, tu la tiens ou tu finis aux crocodiles , lui dis-je

-Non mais on va s'arranger, dit Patrice diplomate, réalisons cette première affaire aux conditions convenues et après pour un autre, on pourra renégocier au coup par coup.

Raphé sembla se contenter de cette réponse et nous parlâmes de l'autre possibilité de leur séjour.

-C'est un pays magnifique, contrasté, à une heure ou deux d'avions d'ici, vous avez les plus grandes chutes d'eau du monde, des ranchs à bestiaux gigantesques avec cette viande délicieuse que nous savourons, ou alors l'Orénoque, la forêt vierge. Vous pouvez également aller faire du ski dans les Andes, ou alors aller en voilier dans les récifs corallien.

-On aura le temps de faire tout ça , dit Patrice, commençons par faire connaissance avec cette île ou semble t-il nous sommes appelé à séjourner souvent.

...

-C'est pas vrai, j'en crois pas mes oreilles, il t'a encore prit comme avocat pour La-Haie, mais quand c'est qu'il va comprendre que t'est pas bon ? Il faut qu'il soit condamné dix fois à cent ans de prison ? Non je rigole, oui t'es bon, mais t'a pas trop de résultats probants en ce qui concerne notre famille, oui à l'impossible nul n'est tenu et pour ce qui est de l'actuel, à quand la libération? Tu n'en sais rien, de lourdes charges ? Mais on s'en fout, on l'a extradé pour terrorisme, pas pour hold-up ! Ha ils ne veulent pas de lâcher ! Oui avec la cour internationale de La- Haie on est partit pour des années de procédure, tu le vois quand ? Alors dit lui texto, prend le par écrit, c'est important, tu es prêt ? Écris, je dicte: je suis dans l'île, j'ai la dinde, la farce, les marrons, la casserole, le cuisinier et le gaz, tout, le complet. Premier service début septembre, on va se gaver et se resservir à volonté, compris ? Tu ne comprends pas ? C'est pas ton boulot, contente toi de transmettre, tchao ami avocat.

...

Nous étions tout les quatre allongés sur des transats sous les palmiers face à la mer. De petits rouleaux venaient mourir sur la plage de sable blanc à nos pieds. Patrice sortit une boîte de gros cigares, des filles sur la plage nous regardaient et riaient entre elles, asseyant d'attirer notre attention.

-C'est le monde à l'envers ? dis-je, ici c'est les femmes qui essaient de nous draguer !

-C'est normal, de riches hommes d'affaires comme nous, dit Raphé.

-Et oui , dis-je, il va bien falloir vous faire à cette idée que nous sommes devenue des proies.

-Vous êtes vraiment des obsédés sexuels, dit Patrice.

-Quand elles ont vu ce qu'on a mangé à midi, elles ont compris qu'elles étaient bourrés.

-Bourrés ! c'est le cas de le dire, on a un peu trop abusé des boissons, je crois dit Patrice, mais pas que ...

Une énorme langouste grillée à l'apéro, la plus grosse que Jacob avait pu trouver, suivi de pâtes aux gambas, des gigantesques, taille 3 si j'avais bien retenu ma leçon, trois au kilo, arrosé de vins blancs du Chili délicieux, pour rester dans la couleur locale.

-Cette scène ne vous rappelle rien, dis-je, non réfléchissez ? Ventura, Brel, Aldo?

-C'est vrai , dit Patrice, l'Aventure c'est l'Aventure, mais lequel d'entre vous est Aldo, pour moi c'est sur, je suis Lino.

On commença à s'engueuler gentiment.

-Bon à votre tour, le jet ski est libre, dit Jacob qui veut commencer?

Patrice et moi nous levâmes les premiers, il gagna à pile ou face et s'installa au guidon. Je n'eus que le temps de m'accrocher à lui, il faisait bondir son engin, on dérapait, sautait dans les vagues, ou attendions qu'elles fussent sur nous pour déguerpir, couvert d'écume, ce jeu m'amusa quelques minutes, mais comme je ne conduisais pas, me lassa vite

. Je lui demandais de me ramener à la plage. Arrivé près du bord, je me laissais glisser à l'eau et il démarra vers le large sans plus se préoccuper de moi. Nous avions mal envisagé la profondeur, je me laissais couler dans ce que je croyais être un mètre d'eau mais elle s'ouvrit sous moi et m'engloutit, le gilet mal fermé s'arracha et m'emprisonna les bras au dessus de la tête, je bus la tasse. Je tapais des talons au sol pour remonter et émergeais la respiration bloquée, j'haletais et rebus de l'eau de mer, avalant de travers, l'air se mêlait à l'eau dans ma gorge, j'étouffais, les gens à quelques mètres jouaient sur le sable, et moi je me noyais.

Je sentis un rocher émergeant de quelques centimètres qui m'aurait permis de sortir la tête de l'eau et de reprendre mon souffle, mais ne le retrouvais pas, je ne voulais pas mourir, surtout de façon aussi stupide dans deux mètres d'eau, pas maintenant que j'étais à nouveau riche, je savais comment en profiter, je ne referais plus les mêmes conneries, je vis mes dernières minutes arriver et j'étais à quelques mètres du salut. En envoyant les bras à l'aveuglette, je réussis par miracle à attraper le gilet de sauvetage et m'y accrochait de mon mieux, flottant tant bien que mal, le temps de reprendre ma respiration et de faire les trois pas qui me conduisirent où j'avais pieds.

Je récupérais doucement et me laisser tomber sur le sable sec, comme j’imagine qu’avait du le faire Robinson Cruséo après son naufrage. Reprenant lentement mon souffle dans ma gorge brulante, vomissant toute cette eau ingurgitée

. Je revins vers les transats en titubant comme saoul, la gorge en feu, toussant mes poumons, crachant de l’eau de mer par la bouche et les narines.

...

Il fut arrêté que je reviendrais dans l’île au plus tôt, avec les pleins pouvoirs pour régler toutes nos affaires courantes et m’occuper des étiquettes à notre nom qui devait figurer sur les emballages de gambas afin d’éviter que nos clients ne puissent nous court-circuiter en remontant à la source.

Raphé me rejoindrait dès que sa présence s’avérerait nécessaire pour le premier envoi. Il fut décidé de louer le bungalow de Jacob qui servirait à la fois d’hôtel et de bureau.

Nous étions euphoriques de joie et d’alcool, en remerciements des services rendus, il fut décidé de lui payer un an d’avance dans leur monnaie de singe.

Après avoir passé la journée à la plage comme de nouveaux Rockefeller. Nous rentrâmes avant le coucher du soleil, tout ce passa bien jusqu’à ce grand carrefour et son feu rouge.

Les feu rouges dans ce pays sont placés après les intersections, de sorte que sans l’habitude, on les brûle facilement sans s’en rendre compte et la, pris par la discussion, je ne le vis pas mais un groupe de policiers, dissimulés sur les bas-côtés surgirent le sifflet à la bouche et me firent arrêter avec de grands gestes impératifs. Bottes et culotte de cheval, ils ressemblaient à des SS.

-Papiers please, me dit-il , comment vous ne les avez pas? Vous venez de la plage et craignez les voleurs, vous voulez dire que nous sommes un pays de voleurs? Passeport, non plus ? Permis de conduire? Je vous demande pour la forme... Vous êtes descendu au Maria-Louisa, c’est un palace ça, vous avez les moyens et bien on va vérifier tout ça. Je fais l’addition de vos contraventions : voyons en tout, sept cent milles bolivars, ça va? Arrondi à cinq cent mille, d’accord? Comment vous n’avez pas d’argent sur vous, parce-que vous venez de la plage ? Vous en avez à l’hôtel? Non plus ! À la banque oui, mais elle est fermée. Vous êtes des petits malins ? Bon j’appelle le panier à salade, vous passerez la nuit en prison et demain on ira à la banque. Je ne comprends rien à ce que vous dites, il n’y a personne qui parle le français? Demanda t-il vainement à la cantonade en s’énervant.

Il s’énervait apostrophait les passants, arrêtant les voiture, demandant anxieusement quelqu’un ou quelqu’une même qui put traduire, sans résultat bien sur.

Déjà Atilio qui avait compris le mot prison, envoyait tremblant la main à sa banane pour en sortir des liasses de billets , quand je l’arrêtais discrètement.

-Si tu sors l'argent, on est mort, il va nous trouver vingt cinq infractions et tout te prendre, laisse moi faire.

-Appelle si tu veux le panier à salade, lui dis-je, on ira au poste, j'y téléphonerais tout de suite au consul, c'est un ami, il viendra sur l'heure et paiera, mais pas à toi, au commissaire... Alors que si tu est raisonnable, en s'y mettant à trois, c'est bien le diable si nous n'avons pas cinquante dollars, c'est mieux que rien non?

Il en convint en jurant tout ses diables et tendit la main.

-Si, cinquante c'est mieux que zéro.

...

Au lieu de tourner à gauche à l'intersection, je continuais tout droit. La rue étant en sens unique, je ne pus faire demi-tour et tournait à la suivante à gauche, pensant rattraper ainsi notre route, mais les sens obligatoires multiples et répétés me firent perdre l'orientation.

Les rues devenaient de plus en plus étroites et défoncées, les maisons se délabraient de plus en plus, c'était l'heure après la chaleur, ou les gens sortaient des chaises ou s'asseyait sur le pas de leurs portes, ils nous regardaient passer avec surprise et sans aménité

. À un carrefour encombré de flâneurs, je du ralentir au maximum car un énorme trou barrait la route et au fond de ce trou, dans la fraîcheur d'une flaque de boue, un chien gros comme un cochon faisait la sieste. Mon klaxon ne lui fit aucun effet. La foule commentait notre présence surprenante et in désirée chez eux, les hommes se levèrent, caquetants comme une basse- cour.

-Fermez les portes, cria Atilio affolé, écrase ce chien et tire nous de la en vitesse !

Je descendis doucement dans le trou et du bout de mon pare-boue repoussait le chien et sortit tranquillement du trou pour mettre doucement les gaz. Des insultes fusèrent, une bouteille de bière vint s'écraser sur notre vitre arrière. Je tournais à la première rue, nous mettant hors de portée de cette foule grondante.

-On l'a échappé belle , dit Atilio.

-Tu t'énerve jamais ? me dit Patrice, quel sang froid, tu es un samouraï, je n'aimerai pas jouer au poker avec toi.

-Il n'y avait pas vraiment de danger, lui dis-je.

-Pas de danger ? dit Atilio, si on avait calé ils nous auraient étripés. Ils pouvaient jeter une charrette ou une voiture dans la rue pour nous bloquer.

-Une charrette je l'écrase, une voiture j'ai des crabeaux je l'aurai poussé.

-Et un camion ! S'il mette un camion en travers de la route?

-J'aurai fait marche arrière, c'était sans risques aucun je te dis, tu as jamais vu de films d'aventure , toi?

-Et s'ils te mettent un camion derrière.....

-Et si, et si.... . Je me serai battu jusqu'à la mort, comme toi , non? Dis-je en rigolant, tu ne serais pas un peu pessimiste toi? Ou dépressif?

Il maugréa dans son coin sur ce pays de sauvages et sur les raisons de sa présence en ce lieu avec un fou furieux inconscient du danger.

...

Nous étions à prendre un rhum après le repas, à la treille. Je guettais l'arrivée au comptoir de femmes seules en quête d'aventure et d'argent pour les présenter à mes amis. Alain faisait le ronflant comme à l'habitude, sa grosse chaîne en or, scintillant entre ses poils touffus sur sa chemise béante, il me jetait parfois un regard par en dessous comme pour me dire.

-Tu vois je parle trop, mais quand il faut, je sais tenir ma langue, entends, pas un mot déplacé sur ton frère et ses affaires, t'es fier de moi ? Non ? Moi oui.

Patrice et Atilio se détendait peu à peu quant à Raphé, après huit jours de tropiques il se comportait comme un vieux colonial blasé à qui on ne la fait plus.

Soudain toutes les lumières du bar s'éteignirent. Puis on vit le lampadaire municipal faire de même et comme une vague toutes les maisons des collines alentour plongèrent dans le noir.

Apparurent comme par l'enchantement d'un ballet bien réglé, lampes à pétrole et bougies. Pendant qu'un barman se précipitait vers les grilles de l'entrée qu'il ferma prestement, les entourant d'une lourde chaîne munie d'un gros cadenas. L'autre barman avait sorti un fusil superposé de dessous le comptoir et l'avait nonchalamment aligné prenant l'entrée en ligne de mire.

-C'est une panne d'électricité générale ? dit Atilio mais je ne comprends pas pourquoi il nous retienne prisonniers, ils ont peur qu'on parte sans payer ou quoi ?

-Non, je crois. .. Je crois plutôt qu'ils ont peur que les gens des bidonvilles voisins ne viennent nous faire la peau, pour nous détrousser

-Charmant pays, dit Patrice, je ne sais pas si ça vaut le coup d'y investir dans l'immobilier.

-Il faut prendre ses précautions, c'est tout, dit Alain, après quand on y a habité c'est simple.

Bien sur, il y a de l'insécurité, me dit-il, mais c'est comme tout, ça se gère. ainsi moi je vais couramment dans les favelas dans des bouges Colombiens, rigolos avec leur drôle de

costumes et leurs chapeaux melons, ou on t'égorge pour ta montre et il m'arrive rien : on me connaît, je suis protégé, je leur amène du fric, en échange de la came, si je n'y allait plus, le chiffre d'affaire de certains s'effondrerait, combien y en a qui pour rester en meilleurs termes avec moi m'offrent leurs sœurs ou leurs filles, des gamines que parfois en les baisant j'ai honte, en me disant qu'en France pour ça j'irais en prison, mais ce n'est que passer et ça m'empêche pas de les déchirer profond.

-Viens avec moi demain, non pas la nuit, il faut quand même pas tenter le diable, j'assure ta sécurité, la fille d'un de mes fournisseurs à seize ans et il faut voir comme elle assure, elle a dû s'en prendre quelques unes et dans tous les trous depuis de années, mais elle vaut le détour, c'est ma tournée me dit- il.

-C'est gentil, mais je n'arrive pas à fournir à la demande.

-Ha oui, Cassandra est revenue, c' est une grosse consommatrice à ce que m'a dit Jacob qui l'entend crier, ou alors tu la frappe ? Tu dois être un vicieux toi, raconte.... .

Mais je gardais le silence, il repartit.

-Tu sais comment je suis arrivé ici? Maintenant qu'on est intimes et associés, je vais te le dire.

Moi à l'origine je suis un monte en l'air. J'étais à Paris, dans le métier depuis des années, je vivais bien mais sans plus. Les femmes, les belles voitures, le flambe, bref j' 'avais jamais un sous devant moi. Un jour avec mon associé, on faisait du repérage dans des quartiers bourgeois et on n'avait remarqué les fenêtres d'un appartement fermées depuis des jours et des jours. On se gare, on monte, on force la serrure proprement, on referme sur nous. Important ça, ne pas casser, une voisine qui monte et vois une porte défoncé, c'est la police dans les cinq minutes, surtout dans ces quartiers la. Bref tranquille, comme Batiste, on fouille. Moi j'avais hérité du dressing, plein de costumes de robes, de sacs. On jette tout par terre, pour savoir ou on en est, je trouve quelques bijoux, un peu d'argent, rien de la broutille, et plein de boîte à chaussures contenant de vieilles grolles usées jusqu'à la corde, comme quoi on peu être très riche et près de ses sous.

Nos sacs plein d'argenterie, de tableaux et de bibelots, on redescend et on embarque dans la voiture, ni vu, ni connu.

Sur le chemin du retour mon associé me dit.

-Regarde, ces cons ! Il sortit du sac, une boîte de chaussure qu'il ouvrit, pleine à ras bord de billets de banque . A cette vue je freinais comme un fou.

-Mais des boîtes comme ça il y en a plein le dressing, on retourne.

Nous avons la chance de travailler proprement et nous avons correctement refermé la porte. Le dressing contenant des dizaines de boîtes à chaussures pleine. Des millions,

970 pour être précis, je n'en croyais pas mes yeux, ni mes mains qui entassait les liasses dans des sacs que je craignais être trop petits.

C'est alors, que j'ai eu une sensation désagréable, une prémonition que j'ai senti, je sais pas comment expliquer, en même temps qu'une sensation sur ma gorge qui m'a fait tressaillir, à un dixième de second près, je ne serai pas là pour te raconter, mon associé, mon ami intime, par derrière avait sorti son couteau était en train de m'égorger. Regarde cette balafre sur mon coup, j'ai bondi en arrière, bloqué sa main, arraché le couteau et lui ai planté dans le cœur. Tout c'est passé si vite qu'il m'a fallu des jours et des jours pour reconstituer la scène.

Vingt ans qu'on travaillait ensemble, on était comme des frères, on partageait tout, mais en y réfléchissant , on avait partagé que la misère et les mauvais coups, alors que là, partager la fortune, ça a été au dessus de ses forces.

Après j'ai pas hésité il fallait choisir entre enlever le corps de cet enculé ou les sacs de billets. J'ai essayé le manche du couteau et suis parti, je suis passé chez moi et n'avais pas le temps de tout faire bien le ménage comme j'aurai du.

Les flics, je ne sais pas comment sont remonté jusqu'à moi, je l'ai su et me suis cassé par le premier avion pour le pays sans traité d'extradition et depuis j'y vis comme un coq en pâte.

...

Ils m'avaient demandé de les laisser se reposer jusqu'au soir, la fatigue, la chaleur, le décalage horaire se manifestait avec quelques jours de retard, ils étaient sur les rotules.

Raphé en avait profité pour s'excuser et parti s'occuper d'Habilla. J'avais donc passé l'après midi avec la marmotte-apeurée. Un corp de rêve, mais pas de vocabulaire, zero pointé. A la longue c'est moins bon.

J'étais en avance pour notre rendez vous, je traînais dans la vieille ville , rassuré de ne plus être en cabriolet, j'avisais une jeune indienne qui traînait péniblement de lourds paquets vers la gare routière, je ne fus pas long à la décider à profiter de ma voiture plutôt que d'un bus encombré et en retard.

-Je suis marié et fidèle, me prévint-elle d'emblée.

-Tchoupie peut-être? Lui dis-je dans mon vocabulaire limité. Elle sourit sans répondre comme si elle n'avait pas compris, mais sans dire non.

Je l'amenais à destination, elle me remercia, d'une bouche active m'ayant caressé en route en apéritif pour me faire patienter et gagner du temps à l'arrivée. Ce qu'elle et moi, trouvions parfaitement normal, à la différence de la France ou pour en arriver là, il m'eu fallut une patience d'ange ou un revolver. Elle me recracha à la portière, avala une pastille de menthe pour son mari, soupçonneux sans doute, en me disant :

-Merci et à bientôt j'espère, je fais mes courses en ville tout les mardis, voila le numéro de mon cellular.

...

A l'heure dite, je les trouvais au bar de l'hôtel, en meilleur termes avec une fille. C'est des rapides pensais-je, ils ont vite récupéré le décalage horaire.

-Elle traînait à la piscine, on l'a invité, me dit Patrice, j'espère que tu n'y vois pas d'objection ?

J'interrogeais le barman, c'était pas une pute mais une secrétaire qui traînait souvent dans l'hôtel, espérant se faire inviter par de riches touristes, histoire de s'amuser et en plus prendre quelque argent, nous allâmes au resto, Atilio buvait sec, la fille riait, il la firent danser à tour de rôle, entre les plats, des danses latinos, malgré leur instance, je refusais de faire comme eux, Atilio était un peu partit, il se mit à la lutiner, elle riait se défendant mollement, nous primes la voiture pour aller ailleurs, moi aussi j'avais un peu bu.

Sur les grandes lignes droites dessertes, je m'amusais à lancer la voiture dont la boîte automatique et ses à coups de transmission m'amusais, Atilio rouspétait à l'arrière, je croyais qu'il plaisantait jusqu'à ce qu'il se penche vers moi en m'apostrophant.

-Et samouraï de mes couilles, je n'ai pas fait tant d'heures d'avion pour mourir ici d'un accident de voiture, arrête tout de suite la voiture, espèce d'enculé !

Enculé ! Le dernier qui m'avais qualifié de la sorte n'en gardait pas un bon souvenir et devait encore s'en mordre la langue, surtout quand il s'asseyait. Je suis gentil oui, patient aussi, mais quand même on a ses limites. J'appuyais à fond sur le frein, la voiture dérapa, je la repris me garant, je sortis de la voiture , en extrayait Atilio par le col de sa chemise, le jetais sur la route et redémarrais le laissant seul dans la nuit courir vers nous en agitant les bras.

-Tu as raison de réagir comme ça , me dit Patrice, mais tu es un peu dur. Il a bu et demain on pourrait le retrouver en pleine campagne égorgée, pense que c'est notre associé quand même.

J'avais déjà fait demi-tour, Atilio assis la tête entre ses mains sur une borne, désespéré, les yeux mouillées, nous regarda venir avec de grands gestes d'accueil quand il nous reconnut, il eu peur que j'eu fait demi-tour pour l'achever et s'enfuit dans les taillis en disant:

-Pardon, j'ai bu et oublié que tu étais Corse.

Patrice dut parlementer et lui faire des promesses pour qu'il consente à sortir des fourrés ou il se cachait, il s'excusa platement et l'incident fut oublié.

-Il faut le surveiller, me dit Patrice en aparté et ne plus le faire boire.

Sur le chemin du retour, je sentis une main chaude, douce très agréable me caresser la nuque, je dis à Patrice :

-J'espère que ce n'est pas toi ? Parce-que je suis en train de tomber amoureux, quelle douceur, quelle sensualité.

La fille à l'arrière riait à moitié saoule, quand nous arrivâmes à l'hôtel, je lui ouvris la portière elle était un peu endormie et ne faisait pas mine de quitter la voiture.

-Hé vous oubliez votre paquet , leur dis-je, alors qu'ils grimpaient déjà les marches de l'hôtel.

-On en a parlé, me répondit Patrice, on est la que pour quelques jours et on a décidé de ne pas tromper nos femmes, avec toutes ces maladies c'est dangereux, garde la.

Garde-la, c'est plus facile à dire qu'à faire. La marmotte que j'avais retrouvé s'était occupé de moi tout l'après midi. Tout à l'heure l'indienne aux paquets m'avait fait une gâterie. Je sais bien que c'était de la gourmandise, que Cassandra se serait fait un plaisir de me satisfaire et que je la payais pour ça,

Mais je n'avais pas put résister à la tentation, j'avais si faim d'amour, si peur de ne plus séduire, l'exploit était minime mais je l'avais accompli.

J'avais bu plus que de raison, je m'enquis donc de son habitation, hélas c'était de l'autre côté de l'île, j'en avais pour une heure. En désespoir de cause je l'emmenais à l'hôtel, elle me suivit sans manières, se déshabilla à moitié saoule et ensommeillée, me tendit ses fesses par politesse en levrettes sur le lit.

Son attitude me mit en rage. D'avoir une si belle fille à disposition et de ne pas pouvoir en profiter, une espèce de précaution stupide d'écureuil devant cette noisette inutilisée, me fit la réveiller sans ménagement et lui faire finir sa besogne.

-Travaille un peu feignasse, lui dis-je, je suis crevé, tu te faisais pas tant prier tout à l'heure pour manger et boire, prend ce digestif c'est ma tournée.

Elle s'endormit en me suçant, sitôt la dernière goûte dans sa bouche ouverte, sa tête s'affaissa sur l'oreiller, le sperme en dégouлина doucement. De toute façon je n'en avais pas vraiment envie et ne bandait qu'à moitié. J'enfilais un pantalon et descendit donner la clef du coffre au portier.

-Tu sors me dit-il ! Non? Alors je ne comprends pas ?

-Y a rien à comprendre, lui dis-je, garde la jusqu'à demain matin, comme ça quand je dormirais comme un loir, si elle se réveille elle aura beau chercher pour trouver les clefs, on sait jamais.

Tout de même trois femmes dans la journée , me dis-je avec un sourire de satisfaction et je m'endormis fier de moi.

Le lendemain matin je la déposais pimpante à son travail et filais à l'hôtel retrouver mes amis qui pour l'heure, plus qu'aux langoustes s'intéressaient à mes exploits de la nuit et s'il devait regretter leur décision d'abstinence.

-Mes exploits , leur dis-je, vous me prenez pour Hercule ? Un exploit un seul, et encore j'ai eu de la peine à le finir.

...

J'allais rejoindre Cassandra à qui j'avais fini par céder pour son retour. Elle s'était installée dans le bungalow de Jacob et se conduisait avec moi comme une ravie de la crèche, me remerciant de l'avoir fait venir et me promettant mille délices pour me remercier.

Nous alternions baignade et bronzage, quoique elle fit plus attention que moi au soleil, s'abritant dès le sortit de l'eau au plus vite sous le parasol, le fuyant pour rester la plus claire de peau possible, sa blancheur relative était son capital disait-elle, elle s'enduisait des crèmes solaires les plus puissantes pour faire barrage à l'ennemi.

Dés qu'elle était à peu près séchée, elle venait se coller à moi pour me faire des agaceries qui se terminaient invariablement dans la chambre, clim à fond, pour des câlins langoureux et profonds qui nous ravisaient. En fin d'après midi elle partait vers de mystérieuses occupations dont malgré mon insistance je ne pus rien savoir.

Nous étions tous à la plage chez Jacob , allongés dans des transats. Les filles se baignaient, on était allongés, admiratifs de leur ligne, de leur beauté, de leur jeunesse, de leurs rires, de leurs cris d'enfants.

Habilla et Cassandra jouaient dans les vagues, je ne regardais qu'elle, sa peau satinée douce à l'œil, capturait et reflétait la lumière, elle était merveilleuse de grâce, de beauté et de savoir-faire, sa langue était un délice qui me plongeais au paradis, j'avais décidé de la garder, elle et elle seule, je crois que j'étais un peu amoureux mais sans oser me l'avouer, jusqu'au bout de mon séjour, le tarif qu'elle m'avait donné était en plus des plus raisonnable, bref j'étais un homme comblé, heureux restait à attendre notre premier envoi d'un container vers l'Europe et après se laisser vivre, je la garderais donc longtemps et cette perspective m'enchantaient.

Jacob nous avez rejoint et nous proposa des coquillages sauvages comme entrée plus un choix de poissons . .

-Je vais vous faire des pâtes , dit Raphé, comme dans les Pouilles, un régal vous verrez, tu me prêteras ta cambuse pour tirer un coup au dessert ? dit-il, ce n'est pas pour dire mais je me régale avec cette petite, je crois qu'elle est amoureuse, ça se sent à sa façon de sucer, j'ai l'expérience crois-moi et elle m'est reconnaissante d'avoir donné un peu de sous pour sa veille mère qui est à l'hôpital.

-Pauvre maste ! ne pus s'empêcher de lui dire Jacob, elles ont toutes des mères et des enfants malades. Puis il s'excusa, et alla à la cuisine.

-Qu'est qu'il veut dire ce con, je lui suis pas répondu parce-que c'est ton ami, taré de faujui, mais il l'a échappé belle, il a de la chance d'être ton ami ce con de Juif, c'est pas par ce qu'il ne croit à rien et qu'il a tué sa femme infidèle qu'elles sont toutes comme ça.

-Tu as raison, cent fois, lui dis-je, profite, elle est belle, gentille et elle suce bien.

-Comment tu le sais? me dit-il méfiant, je croyais que tu la connaissais pas?

-C'est vrai, mais le soir ou elle est venu chercher l'Espagnole, je me suis fais faire une petite gâterie.

-Quoi? Porca miseria, pendant que je l'attendais dans ma chambre ? me dit-il offusqué et il serra les poings prêts à me sauter dessus comme si elle était vierge, comme si j'avais violé sa fiancée innocente.

-Et après je l'ai baisée et surtout je l'ai embrassé sur la bouche, putana nera, il cracha par terre.

-Tu voulais bien prendre la mienne pour la partouzer non? Oh redescend sur terre, c'est une pute ! Gentille d'accord, mais une pute quand même . l'Espagnole et elles, sont à toi ou à moi, tant que le compteur tourne, c'est comme qui dirait des taxis du cul et on n'embrasse pas une pute sur la bouche.

Il en convint mais à contrecœur que j'avais raison, quant à moi, je m'en voulais pour mon manque de diplomatie et me promis de faire plus attention à l'avenir.

Cet incident clos, je revins à ma préoccupation d'esthète et braquait mon regard sur Cassandra, j'étais enchanté d'elle, je la mangeais des yeux, ne voulait rien perdre de sa beauté, faisant des provisions d'inquiet pour plus tard, savourant ma chance. Elle avait un visage d'Indienne de couleur sombre qui faisait ressortir le blanc de ses grands yeux et de ses dents nacrées, avec des cheveux souples qu'elle avait mi- long, ce qui lui permettait de porter toutes sortes de coiffures, plus jolie les unes que les autres, tantôt pendantes naturellement, tantôt une seule longue tresse, parfois celle-ci relevée en un chignon, ou alors un chignon retenu par une pince, à l'apparence négligé, mais qui lui avait demandé de longs essais devant sa glace, ou alors deux nattes, tressées serrées, des couettes aussi débutant très hauts et qui descendaient en cascades libres, comme un drapeau chinois de la légion étrangère. peu importait sa coiffure elle me surprenait et me ravissait à chaque fois, sa peau était sombre presque noire, mais avec des reflets cuivrés qui la faisait parfois scintiller, suivant sa façon d'attraper le soleil, elle me rappelais la patine de certains bronzes du 19° que j'avais eu l'occasion d'avoir en main, entre autre une danseuse de harem de Barbedienne que je voulais garder pour mon plaisir personnel et que j'avais du un jour , poussé sans doute, j'ai oublié, par une grosse perte au jeu , du me résoudre à vendre, mais j'en étais sur dans ma mémoire du moins qu'elle aurait pu poser pour l'artiste. Elle était grande, élancée et réussissait à avoir des seins lourds et une taille fine avec des jambes qui n'en finissaient pas et un petit derrière rebondis à l'africaine, la seule graisse qu'elle avait sur le corps était son huile solaire.

Habilla que j'aurai pu seule, trouver mignonne, s'effaçait complètement, tant la comparaison s'avérait inepte, entre un âne et un cheval de course. Sa curieuse tenue de plage qui tenait de la baigneuse 1900, avec une jupe qui s'efforçait en vain de dissimuler la rondeur excessive de ses fesses, mais ne pouvait rien pour la grosseur de ses cuisses. Coquine elle ne restait pas longtemps à s'exhiber devant nous et filais aussi vite qu'elle le pouvait dans l'eau jusqu'à mi-taille, des qu'elle sortait, prétextant la pudeur, elle s'enveloppait aussitôt dans une grande serviette, puis dans un léger peignoir de bain, mais on voyait quand même ses épaules trop enrobées et ses bras légèrement persillés de cellulite.

-Quelle est belle, me disait Raphé, une vrai Venus sortant du bain, c'est un Botticelli.

Une Venus oui, pensais-je, mais alors hottentote, non je suis méchant, plutôt Junon après une saison de banquet. Apparemment il était vraiment mordu, peut-être après tout qu'elle baisait divinement, je m'en voulu de ne pas l'avoir essayé et de m'être contenté d'une simple pipe. Dans ce domaine déjà, je pouvais dire qu'elle était doué, je me promis d'en avoir le cœur net, à la première occasion, mais discrètement, tant je sentais que si le Pouilleux, je suppose qu'on appelait ainsi les habitants des Pouilles, l'avais su, il aurait été capable de m'égorger comme un porc que j'étais .

Cet aparté terminé, je me replongeais dans la contemplation de Cassandra. Elle était vraiment divine, de temps en temps, interrompant son jeu, elle me faisait de petits signe de la main pour attirer mon attention, elle ne se doutait pas que je la dévorais des yeux derrière mes lunettes de soleil opaque et m'envoyait du bout des doigts des baisers qui naissaient sur ses lèvres et me donnait le frisson à distance. Un ange du paradis et je n'avais qu'à faire un signe pour que laissant ses jeux de plage, elle m'accompagnât dans la cuisine de Jacob, déserte à cette heure, pour m'accorder tout ce j'eu voulu prendre d'elle.

Je ne connais pas, sauf pour en avoir entendu parler, ni le paradis des chrétiens, ni celui des autres, mais celui là, me paraissait ressembler à celui qu'Allah promet à ses guerriers qui seraient mort au combat pour la foie. La foie je l'avais, mourir n'était pas urgent, d'autant qu'il me semblait être déjà dans ce Walhalla des guerriers germaniques que je n'avais peut-être pas mérité mais espéré toute ma vie.

J'entretenais avec elle un commerce des plus agréable, bien que j'y eus le rôle d'un client et elle de la marchande, rôle de composition car je me voyais plus dans celui d'un Roméo soupirant et exalté. Je lui aurai acheté un balcon pour pouvoir lui chanter la sérénade à genoux, pour lui voler une promesse et un baiser, elle se contentait d'un palmier couché sur l'eau.

Je ne l'osais de crainte du ridicule ou de la moquerie et puis cela aurait pu me démolir. Je préférais marcher masqué et le rôle du client-maître me convenait mieux que celui de l'amoureux transit. Celui qu'on même à la baguette dans le meilleur des cas, celui que l'on trahit, que l'on trompe, que l'on rend ridicule dans le pire.

L'abomination est que sachant son malheur, le cocu amoureux reste, fais semblant de rien, avale couleuvres sur couleuvres. Il est conscient de la moquerie des autres et ne peut y mettre un terme que par la mort, soit en, se suicidant, soit en trucidant l'amant ou sa maîtresse, ou les deux, ou les trois. Cette brève analyse basé sur l'expérience me conforta dans mon choix. Que de drame évité avec mon attitude de client qui peut à tout moment se tourner vers une autre fournisseuse.

Pour attirer mon attention, elle me tira sa langue rose bonbon comme sa chatte, une langue pointue, charnue qui m'excitait instantanément.

-je sais que tu fais semblant de regarder ailleurs, derrière tes lunettes de soleil opaques et que tu me mange des yeux, tu es amoureux ou quoi? Tu me mange des yeux reconnais-le ! Après tu me mange tout court, tu es la meilleure gouine que j'ai rencontré et après pas besoin de gode en plastique, j'adore ta bite et tes pénétrations, tantôt douces, parfois sauvages, je ne fais pas semblant tu sais? T'a qu'à voir comme je mouille, t'es un bon coup, tu es gentil, prévenant, généreux, bref tu me conviens tout à fait, j'en ai assez de courir l'aventure, ma maman m'a dit que c'était dangereux et que si je trouvais un homme qui saurait me garder de mes bêtises, de lui mettre le grappin dessus et de ne plus le lâcher, réfléchis, tu me diras. Je ne suis pas pressée, à moins qu'au coin de la rue? je pourrai avoir des propositions non? Ne tarde pas trop.

Bien sur je restais muet comme une carpe, que dire? Plus tard, elle reprenait sa litanie.

- Pourquoi tu ne me le dit pas? Je sais que tu m'aimes ! Alors avoue- le, t'as peur de quoi? Que je te trompe? Que je te vole? Tu t'es battu pour moi avec cette brute sanguinaire qui aurait pu te tuer, ce n'est pas une preuve ça? Dis-moi des choses, parle-moi d'avenir que je sache sur quel pied danser.

-Arrête ta rengaine, ton histoire ancienne pour la maternelle à Tombouctou, lui répondis-je en chantant Montant, notre accord me conviens pour l'instant, après on verra bien.

Je ne savais pas si elle parlait pour moi ou pour elle, mais tout en étant conscient du trésor qu'elle était, je n'étais pas inquiet. Depuis que j'étais dans ce pays, j'avais eu des filles magnifiques, des gentilles, agréables, affables, plus que je n'en avais jamais eu, surtout en une aussi courte période, les choses se faisaient naturellement sans problèmes et j'en étais à me demander si ces succès, n'étaient pas du en définitive à mon manque de vocabulaire ? À quoi bon chercher la petite bête devaient elles se dire, il ne comprendra pas, et donc on allait à l'essentiel, promenade, plage, shopping, resto et baise, surtout baise d'ailleurs, le reste n'étant destiné qu'à passer le temps entre deux coups et récupérer des forces pour le prochain.

Je crois qu'avec les femmes, je m'étais perdu en galanterie, en longues phrases pleine de délicatesse et d'attention et que le résultat avait été des plus contestables, pour moi en tout cas.

Nous étions dans le jardin du bungalow de Jacob, qui au fait, était devenu le mien, mon statut de propriétaire tropical avait été si soudain, que je ne réalisais pas encore tout à fait que j'étais chez moi.

Il était en pleine préparation du service du soir, devant nous, au bout de la mer le soleil s'apprêtait à basculer, les lumières étaient en phase de demi-éteignage. J'étais assis sur la balancelle, assise sur un cousin, à mes pieds, Cassandra jouait avec mes couilles, alternant caresses, bisous et coups de langue, il faisait bon, j'étais bien.

La fille aux dents de lait babillait me posait des questions, riait de la réponse que je n'avais pas encore faite, cherchant mes mots en Espagnol, Italien ou autre Anglais, c'était peut-être ça être heureux.

-Pourquoi tu m'as appelé Rosine tout à l'heure , pendant qu'on baisait? C'est une ex? Je te la rappelle?

-Ho non, je ne veux pas de Rosine, je ne veux pas être ton tuteur, surtout pas.

-Tu sais j'ai reçu un coup sur mon cellular, un client, un Américain du pétrole de Maracaibo, il vient souvent passer ses vacances dans l'île et d'habitude il me prend. Je lui ai dit que j'étais prise, pas libre. Pourtant il paye bien, plus que toi... Beaucoup plus ! Mais il est moins amusant et moins exigeant pour la baise, mais que veux-tu avec lui c'est une corvée, avec toi j'adore, mi amor. J'ai bien fait ? Dis, ça te contrarie pas au moins?

Ainsi me parla Cassandra, la Murales de Caracas. Elle avait environ vingt cinq ans. Deux fois moins que moi. Depuis six ou huit ans, elle avait choisit cette vie, dans l'idée peut-être de trouver un homme qui pourrait la stabiliser, dans le luxe bien sur, car si elle avait voulu continuer à couper la cane à sucre, elle serait toujours dans son village, marié et avec des enfants. Elle voulait autre chose et était assez belle pour l'avoir. Mine de rien, d'après les bribes que j'en savais, obtenu d'elle ou de copines plus ou moins bien intentionnées, elle avait bourlinguée, surtout dans les Territoires en Contestation, ou elle avait vécu avec un exploitant minier, avant de le plumer en de le quittant avec son magot et aussi sur Maracaibo avec les pétroliers Américains.

Sachant tout cela, je n'avais pas peur que cela m'arriva.J'avais si bien cloisonné que c'était impossible, aussi dormais-je sur mes deux oreilles .

Elle avait été prise dans des tempêtes et cherchait une anse sure ou s'abriter et une bite pour s'amarrer, l'anse sure je ne savais pas si j'en étais une ? Mais j'avais la bite , ricanais-je bêtement, enchanté par ce jeu de mot stupide.

J'étais donc prévenu et un homme prévenu en vaut deux, mais je préférais courir le risque, tout en lui tenant la bride serrée. C'était trop délicieux, je ne courais aucun danger. Le bungalow n'était pas considéré comme résidence privée, donc par de mariage forcé. mes comptes en banque était inaccessibles, du liquide j'en avais jamais beaucoup, donc aucun risque à part qu'elle me fasse enlever et torturer pour avoir mes

numéros de code, mais elle n'était même pas au courant de leur existence, j'avais bien cloisonné le travail et la baise et en attendant je me régalaïis comme jamais.

Elles étaient toutes atteintes du syndrome Diana. La petite infirmière qui épouse un prince, sauf que cette infirmière était fille de duc, l'un des plus riches hommes d'Angleterre. On présente toujours au peuple des histoires à dormir debout pour le faire rêver et il gobe ça, ce sont surtout les tromblons, qui adorent, qui plus que les autres, croient au prince charmant et aux contes de fée.

-Tu es un tromblon? Dis-je à Cassandra.

-Peut-être ! Qu'est ce que c'est un tromblon?

-C'est une fille qui croit que Ferra Dibah, était secrétaire quand elle a épousé le Shah d'Iran.

-Je ne sais pas qui sont ces gens d'on tu parle, mais si tu a envie que je sois un tromblon, j'en serai un.

Je me félicitais in-petto de cette réponse et de mon choix. J'avais trouvé la femme idéale, belle, amoureuse, pas compliquée, peu exigeante, obéissante, soumise par nature, sans calcul, ou avec calculs qu'en savais-je? Et puis je m'en fous, je maîtrise, j'étais l'homme, le mâle, Dieu avait instauré une hiérarchie, elle s'y pliait naturellement.

Merci Dieu. Enfin!

A faire dresser les cheveux sur la tête de toutes les féministes de la planète, celles qui sont bourrées d'exigences et de tranquillisants et qui pleurent la nuit seules dans leur lit, alors qu'elle, elle était heureuse dans ce rôle et moi j'étais au paradis avec un ange, j'avais enfin trouvé mon trésor dans l'île, sauf que ce trésor avait une culotte.

...

Après avoir amené nos amis à l'aéroport, nous flânions Raphé et moi dans le patio de la piscine, alternant plongeurs et cocktails, tout en guettant les nouvelles arrivantes. On avait quand même plus de chances avec les putes mais un optimisme béat, nous poussait à tenter quand même le diable, la veille Raphé avait branché au bar deux touristes Brésiliennes, des Italiennes de Sao Paulo. j'avais pas voulu le laisser seul avec ces deux salopes et puis la perspective de séduire, de me rassurer quant à mon charme, m'avait fait céder et pourtant il n'y avait pas grand mérite à payer, elles nous avait coûté une fortune en restaurant et en champagne, elles avaient bu comme des trous et s'étaient écroulées dans leurs lits, sans avoir la force de nous rendre la politesse, ouvrant les cuisses et nous invitant à les prendre, je les avais laissé sans y toucher et rejoint Cassandra plus consciencieuse et appliquée dans les caresses.

Elles étaient la allongées sur deux transats ayant oublié la fin de soirée, nous faisant force sourires et signe de la main pour que nous renouvelions l'invitation.

-Pigeon une fois, pigeon toujours, dis-je à Raphé , qui voulait leur parler, qu'elles m'invitent d'abord dans leur chambre et qu'elles soient reconnaissantes et douées en plus, avec ce qu'elles nous ont coûté hier.

-Oui, on aurait pu louer un bordel entier, on est des cons quand même tout les deux ? on a chacun une belle femme et on drague des salopes beaucoup moins bandante ! Tu y comprend quelque chose, toi ?

-Va chez Habilla , lui dis-je exprès , pour tester ses réactions de fidélité, au moins avec elle t'en a pour ton argent et puis c'est généreux pour sa mère malade , elle doit être ravie de votre rencontre., tu te sens obligé quand tu la bien niqué de demander des nouvelles de belle-mamam ? Et tu raques ? Normal.

Il me lança un regard mauvais , que je puisse oser comparer sa chérie à ces putes touristes.

-Elle n'est pas la , me dit-il contrit, depuis qu'elle a appris mon départ je n'arrive plus à la voir, elle pleure.

Elle le ferrait gentiment et lui s'étouffait de manquer d'elle. Il n'avait pas trop forcé hier, pour baiser les Brésiliennes, il m'avait raconté, il les avait prise toutes les deux ensemble, il s'était régalé, il me donna tout les détails que je lui demandais pas.

Avec Habiba, il se la jouait romantique, je n'étais pas plus malin que lui, mais Cassandra me racontait tout, comment elle essayait par son absence de le pousser à se déclarer, elle jouait la demande par le manque et quand elle le voyait c'était des scènes d'amour, des sanglots devant son départ, leur séparation à laquelle elle ne savait pas si elle pourrait survivre , tant il lui était devenu indispensable à sa vie de tout les jours.

Et l'autre avait l'air de tout gober, ce naïf, ce niais, cet Italien à mandoline, ce gobe -tout et dire qu'avant j'étais comme lui. Quel progrès j'avais accomplis dans la science de la vie.

Ces derniers jours je l'avais peu vu, et ça ne nous manquait pas, chacun prit par nos amours, il devait penser de moi ce que je pensais de lui, mais on s'en foutait. On était des pigeons peut-être, mais des pigeons bien léchés, c'est ce qui nous importait.

Son départ étant prévu pour le lendemain, nous allâmes passer la soirée tout les quatre dans un ranchito à la mode, avec cuisine fine et orchestre romantique, ou Habilla allait essayer de le faire s'engager davantage quant à l'avenir.

La soirée avait mal commencé, l'établissement sur la plage que nous avions choisi était gardé par un important service d'ordre qui avait la prétention de nous en interdire l'accès.

Raphé s'énervait pour entrer quand même, dans son mauvais Espagnol, quand un homme que nous ne connaissions pas s'avança et se porta garant pour nous. Nous pûmes donc nous installer à une table en terrasse. Nous vîmes que la soirée était

réservée pour un mariage, une dizaine de Mexicains en sombreros et costumes folkloriques parcouraient les tables en jouant de la musique sucrée de circonstance. J'adorais.

Rhaphé était nerveux, il renvoya des plats qui ne le satisfaisaient pas entièrement, s'en prit au serveur et au maître d'hôtel, j'eus le plus grand mal à le calmer. Entre les plats Habilla l'entraînait sur la piste de danse et se collait à lui, se frottant de tout son corps et l'embrassant avec fougue, Cassandra me regardait en souriant de son attitude.

-Tu crois qu'elle va arriver à le ferrer? me dit-elle.

Et sans me laisser le temps de répondre elle ajouta.

-Si elle y arrive, ça prouvera qu'elle est plus maline ou meilleure que moi. Bon aller fais moi danser, la cucaracha, la cucaratcha, j'adore, ho c'est déjà fini? Non reste, c'est la Paloma Bianca, serre moi dans tes bras, cette chanson traduit tellement bien ce que je ressens:

-Ce soir je ne suis plus triste, je sais que l'amour existe, coucouroucoucou Paloma, mais dis-le! Parle-moi.

Que dire? Que j'étais fou d'elle ? Pour qu'elle fasse de moi son jouet ? Je me tus.

-Revenons à la maison Corazon, j'ai envie de mon confort, de mon intimité, de mes aises, de m'asseoir confortablement sur ta bouche pour m'occuper de mon chéri. Allez en voiture, revenons vite chez nous et à la plage, j'ai envie de me faire troncher profond sur le palmier.

Je lui avais appris à dire des mots crus en français pour m'exciter, elle savait le faire, je me régalaïs déjà, rien qu'à l'entendre.

Sa main me caressait, elle riait, m'embrassait dans le cou, elle savait m'exciter au point que ça me gênais pour manœuvrer le volant. Une maison enfin à moi avec une femme aimante peut-être ? Le rêve, j'accélérais impatient.

-Je suis contente pour elle , me dit-elle quand nous fûmes rentrés au bungalow, ils sont fiancés, Raphé va lui assurer une belle vie, elle mérite.

Quand j'étais petite je travaillais dans les Andes dans un village d'Allemands. Il paraît que c'est le même paysage que dans vos Alpes. Je trayais des vaches toute la journée et le soir, il fallait traire les fermiers et puis me faire baiser pour le gîte et le couvert. Maintenant je traie des hommes et si je baise, je n'encaisse pas seulement dans le cul, mucchos Dinarés, c'est un choix, c'est le mien en tout cas

Elle mit un disque et commença à se déshabiller lascivement dans le rythme.

-Viens , me dit-elle, toi aussi tu vas partir dans quelques jours, profitons après je vais me retrouver seule dans cette jungle des hommes.

-T'as peur des hommes toi? Tu es une panthère noire, c'est eux qui doivent couiner de peur en te voyant.

-Tu veux un apéritif?

J'aimais prendre l'apéro avec elle, elle me servait des amuses gueules des plus charmants que j'appréciais à la folie et le plat de résistance aussi. Je ne parle même pas du désert, j'aimais sa façon de recevoir, de cuisiner ses spécialités, de me cuisiner, de me manger, j'aimais être à son menu.

Elle vint s'asseoir sur mes genoux comme à l'habitude, sa langue sortit agacer la mienne, la piquant, glissant dessus, derrière, devant, ses lèvres aspirait les miennes, puis elle attirait ma langue dans sa bouche et la suçait comme une ventouse, avant qu'elle ne m'envahisse pour que je lui rende la pareille. Elle me léchait et déposait des baisers sonores sur tout mon visage, les joues, les yeux, le nez, elle avait un traitement particulier pour les oreilles qu'elle envahissait de sa langue, suivant tout les tours et contours, tout les reliefs, tout les creux étaient découvert et parcourus, mouillés, trempés, puis elle soufflait dessus son souffle chaud qui me faisait frissonner. Elle ouvrait ma chemise et entreprenais une descente baveuse, le pantalon n'opposait pas une longue résistance à ses doigts habiles et je me retrouvais enfoui dans la profondeur de sa bouche, à l'abri de tout, bien au chaud, ne voulant pas être en reste, je l'avais pendant ce temps déshabillée, elle aussi.

Puis je la basculais sur le canapé, lui ouvrant les cuisses et m'agenouillant, je me prosternais et j'adorais ma déesse d'une langue la plus suave et profonde que je pouvais, elle appréciait et le manifestais par des cris, des soupirs, des roucoulements qui m'encourageaient à continuer, elle m'attirait sur elle pour me rendre ce que je lui faisais et en même temps, tous les deux on s'activait au plaisir de l'autre.

Quand l'un ou l'autre décidait de passer à la pénétration, elle écartait les cuisses ou se mettait en levrette suivant son humeur, c'était maintenant à moi de jouer, elle se laissait faire n'étant plus que ma poupée passive qui me recevait en commentant mes performances.

J'avais une particularité qui m'attachait les femmes, enfin certaines : je pouvais bander longtemps, pour cela il fallait que je me concentre dès le début sur le plaisir de ma partenaire en oubliant le mien. L'inconvénient c'est qu'ainsi bloqué, il me fallait après du temps pour éjaculer, mais certaines appréciaient de se sacrifier à leur tour, pour me rendre mon plaisir.

C'était son cas, dès qu'elle avait jouis tout son saoul, elle s'occupait de moi, ne regardant ni le temps, ni la dépense d'énergie, à ma grande satisfaction

-Tu es content de ton petit papillon, t'aime être butiné, ma fleur adorée? J'adore ton nectar, j'en fais mon miel, me dit-elle plus tard, souriante, t'a bien jouis de ma bouche? Moi j'ai adoré, d'un long doigt effilé, à l'ongle délicatement manucuré et vernis, elle poussait vers sa bouche le sperme qu'elle avait sur les joues et le léchais goulûment,

quoique avec délicatesse. Je la trouvais très élégante, très attentionné de me donner ce spectacle qu'elle savait que j'adorais.

-Je sais que tu apprécies ma compagnie, alors il ne tiens qu'à toi de t'assurer de l'exclusivité de mes services, je ne suis pas gourmande, ni pressée, on en parle c'est tout, c'est une conversation préliminaire. Tu vas t'installer ici pour les langoustes, il te faut une maison et une femme, l'hôtel et les putes, c'est bon un moment, mais on s'en lasse, tu le sais? Je vois bien que tu bande pour moi, comme à moi tu me plais. Alors je veux un bungalow en dehors de la ville, à la plage bien sur. Pour l'instant celui de Jacob me convient tout à fait, une petite voiture pour me déplacer et un peu d'argent de poche. De mon côté, je trouverais un travail, un petit pas trop astreignant pour m'insérer dans la société normale, je tiendrai ta maison, je répondrai au téléphone, serais ta traductrice et ta secrétaire et m'occuperai de ta bite dès que tu en aura envie, tu n'aura même pas à claquer les doigts, un regard je comprendrai et serrai à tes genoux, bouche et tout le reste ouvert. J'ai même quelques jolies copines que je t'emmènerai, mais je veux être la maîtresse officielle, les autres ne seront que des apéritifs, pour toi et pour moi, j'ai dans l'idée une petite merveille vierge d'un village de la montagne qui me fouette le sang dès que je la croise. une ignorante stupide, niaise à souhait, mais si gracile, si belle que je mouille en y pensant ! elle m'aidera à tenir la maison et me fera une compagnie à me mettre entre mes cuisses quand tu partira en voyage, je me vois pas rester toute seule et c'est pour toi une assurance sur ma fidélité, elle est ignorante mais docile, je lui apprendrai tout pour notre plaisir, je me vois très bien en train de manger sa petite chatte baveuse, pendant que tu me prendra en levrette et tu aura ta part crois moi, mais la favorite ce sera moi, qu'est ce que tu en pense?

-J'en pense que tu n'es qu'une pute tentatrice. mais tu a raison, tu me fait bander, depuis que je suis venu dans ces îles, j'en ai rencontré pas mal de filles, mais aucune ne t'arrive à la cheville, tu es vraiment bonne, rien qu'à ta façon de coller ton corps au mien millimètre par millimètre, tu me fais penser que je suis le seul, l'unique qu'on est fait l'un pour l'autre et c'est très bien, mais à peine aurais -je le dos tourné que tu te fera défoncer par le premier venu, aimable et généreux, c'est le jeu, c'est pourquoi ta proposition de la petite pucelle mérite qu'on y réfléchisses, je ne suis pas amoureux de toi, je t'aime c'est tout, comme je préfère les huîtres aux moules, mais sans plus, tant que tu me donnera ce que je veut, je te garderai et je sais que c'est pareil pour toi, je n'ai pas d' d'illusion ma petite.

-C'est vrai ce que tu me dis ? Alors je suis meilleure que la Colombienne? Ou la Galicienne? ça me fait plaisir, tu sais parler au femmes toi, garde moi chéri, pour toujours.

Comme je ne répondais rien, elle me dit en colère :

Si tu crois que ça m'amuse de faire le jockey, , avec une queue dans la chatte, ou dans le cul, monte la dessus petite et fouette cocher, c'est moi qu'ils fouettent à grands coups de claques sur les fesses, c'est bon pour faire circuler le sang qu'on dit, je dois trotter sur eux en cadence comme un cheval de parade, en suivant bien le métronome avec

accélération opportunes et bruitages divers et leur dire que c'est bon, un délice, que je jouis comme une folle, jamais on m'a fait ça, j'en redemande, j'en reveux, j'insiste en sachant bien qu'ils en sont incapables, déjà du mal avec le premier, le deuxième même pas en rêve ils y pensent, tout ça pour en finir au plus vite avec cette corvée de gymnastique, la plupart de mes clients sont vieux, ou plutôt entre deux âges, mais pas le bon, gras, essoufflés, ils essaient de rattraper avec moi, le temps perdu en solitude ou mauvais mariages, il ont du mal à bander, à tenir l'érection et à jouir, c'est parfois du boulot que de les amener au bout, mais remuer le cul ou la langue est moins fatigant que de manier la machette et c'est quand même plus gratifiant que de couper la canne à sucre en plein soleil et dans la poussière des champs. Je me plains pas, mais ce n'est pas mon idéal, pour moi ce serait de rencontrer le prince charmant, plus prince que charmant d'ailleurs,

Celui, là si je le rencontrais, je saurais le rendre heureux, je le lécherai du gros orteil à l'oreille et autant de fois qu'il le souhaitera, je serai à lui par tous les trous, j'avalerais ce qu'il voudra, j'accepterai tout de lui, je serai son esclave totalement et en plus fidèle. Je ne suis pas une fille à me compliquer la vie, si, je trouve le bon, je le perdrai pas pour des bêtises, mais je veux qu'il soit sincère avec moi. Toi si tu voulais, tu me conviendrais, tu es fort comme le piment et doux comme l'agneau, mon rêve ! Je sais que tu es un peu charmant, mais est-tu prince, même qu'un petit peu?

-Je ne suis que chevalier, hélas, lui dis-je et de la terre des seigneurs, là bas, nous sommes tous des princes.

-Je suis vraiment ravie que tu sois prince mon amour, mais si nous prenons un accord, sache que j'entends rester fidèle, te tromper m'apporterait quoi? De l'argent? Tu va m'en donner à suffisance, des coups de bites? Les tiens me comblent, alors te tromper, pour quoi faire? Je ne suis pas une vicieuse pour le vice, pour que tu me chasses? Pour que tu me tue? Je me suis renseignée, je connais la réputation des Corses, non je serai fidèle, je le jure sur la vierge de la Guadalupe.

Je veux être Madame, te présenter à ma famille, avoir une maison à tenir et un homme rien qu'à moi à combler, je veux être respectée et respectable, je te demande pas de m'épouser, maîtresse officielle me convient parfaitement, qu'en dit-tu?

Cette proposition n'avait vraiment pas de comparaison avec ce que j'avais envisagé pour la suite, est-il possible que j'ai tout d'un coup? L'argent et l'amour? Accroche-toi, me dis-je, conclut cette affaire, c'est une beauté et apparemment elle bande pour toi, peut m'importe pourquoi, tu es vraiment aux portes du paradis.

Je m'en fous après tout qu'elle m'aime ou non, tant que j'ai l'illusion c'est pareil, et je me renversais sur la balancelle les jambes à l'air.

-Suce moi les couilles, lèche moi la bite et bouffe moi le cul salope, fait moi un couscous complet, vas y travaille ta pâte, fait la gonfler, c'est bien, ouvre la bouche la langue tendue.

Je reniflais et me grattais la gorge, je me fis un mollard bien gros, bien gras de morvelle, je lui fis ouvrir la bouche et crachais sur la langue.

-Mastique, mâche, fait le aller partout entre tes dents, salive et montre moi, c'est bien, il a doublé de volume.

J'y mis les doigts, lui caressais les lèvres, les joues, le nez, les yeux? L'enduisant partout de cette bave.

-Et maintenant avale tout, cul sec, c'est bon? Alors sourit, tu dois être heureuse : j'accepte !

Maintenant écarte les cuisses, tu va déguster, tu vas être une accidentée après le passage de l'autobus, je vais te disloquer, te disperser au quatre coins de la chambre, dis moi que tu aime que je te défonce, que je suis le seul, l'unique, qu'avant moi ta vie n'était qu'un brouillon, je rentre sans effraction, c'est toi qui m'invite, entrez monsieur tu m'a dit, faites comme chez vous, mettez vous à l'aise, j'y suis dedans et à l'aise, ici c'est chez moi, je fais comme je veux, je suis le maître, dis moi que tu aimes, dit moi que m'aime, ment moi petite pute, j'en ai besoin, sois Rosine si tu veut, je ne suis pas encore un barbon qu'on aime que pour son argent, tu veut ma bourse tu les a toutes, la bourse ou la vie ? Tu l'a sent ma grosse fortune bien gonflée tiens prends-en encore un bon coup et bien profond, c'est tout à toi. Tu te sent riche chérie ?

-Je mens pas, je t'aime, tu le sens pas, je suis à toi toute entière, ton esclave, ta pute perso, j'aimais pas me faire enculer, tu l'a bien vu qu'il était neuf mon petit trou du cul et combien j'ai eu mal au début, si encore tu l'avais petite mais tu es un monstre à tout les sens du terme, je refusais toujours quel que soit la somme offerte par les clients et avec toi j'ai du mal à m'asseoir le matin mais je le fais, je l'accepte pour te plaire et j'en suis heureuse, tu m'a craché dans la bouche, salaud, je n'ai plus de dignité, j'ai rien dit, j'ai avalé, j'ai même aimé, c'est peut-être parce-que tu va partir mais je mouille comme jamais, promet de revenir au plus vite, tu me manque déjà, oui la, encore, plus profond, je suis tienne, ho oui, hi, hi, encore, dit le moi, haha, ha, maman au secours, il me clout, j'aime tes clous, oui frappe encore de grands coups de marteau, crucifie moi, Jésus, Marie, Joseph, il me tue.

-Ha chérie tu es si bonne, moi aussi je me sent mourir, c'est trop, trop bon, trot. . . j'ai pas de mots, je glisse dans ta soie trempée, je pénètre un paradis suave de douceurs uniques, je suis un explorateur, un découvreur, tu est une merveille, Homère t'aurais chanté, si Hulyse t'avais rencontré, il ne serait jamais revenu à Itaque, je me sens comme Christophe Colomb, je découvre mon Nouveau- Monde, continue tout, toujours, dis moi comment tu veut, vite, lentement, fort, doux, je fais ce que tu veut, tu aimes? Je le vois bien, tu es trempée, tu ne peux pas faire semblant là quand même, ou alors c'est physiologique, la moindre bite dans la chatte et tu ruisselle? C'est pour ça que tu es appréciée, parce-que chacun de tes clients crois que tu bande pour lui? Quelle actrice, tu es la Sarah -Bernhard de la baise, on s'y croit, au premier rang je suis, j'aime la pièce et j'adulte l'interprète, tu es ma Diva, ne rate pas le quatrième acte et le final, j'applaudis, je bisse.

Allez finit moi à la bouche, quelle langue, butine bien mon petit papillon, mon colibri d'amour, ma fée Clochette aux ailes de libellule, fait pleuvoir sur moi une pluie d'étoiles, applique toi, comme ça oui, je mets tout, je vais cracher, je vais me dissoudre entièrement dans ta bouche, disparaître en toi, devenir toi, être un nous unique, oui chérie bouge plus, ouvre bien, ne laisse rien échapper, bravo, avale tout.

...

Après avoir amené Raphé à l'aéroport, nous nous retrouvâmes en ville, Cassandra, Habiba la presque veuve et moi.

Elle avait pleuré bruyamment à l'aller dans la voiture , à l'aéroport et au retour se tordant les mains de désespoir, Cassandra lui tapotait les épaules pour la réconforter, on décida de la sortir pour lui changer les idées.

On avait eu droit à la grande scène des adieu, Habila sanglotais et Raphé avait les larmes aux yeux.

Nous choisîmes la taverne des pirates, ils portaient un baudrier en cuir d'où pendait un court sabre d'abordage en bois et il ne servait pas seulement au folklore, souvent en fin de soirée, ils étaient utiles comme matraque pour mettre fin a des violences ou même discussions un peu trop longues, avec des indéclicats, des gens des ranchitos qui venaient en bande, des mocassins en chevreau, jeans et chemise en soie, les faisait accepter à l'entrée, mais après à l'intérieur se comportaient en détrousseurs de touristes à moitié saouls.

Je vis Alain renfrogné à sa table, un air de contrariété sur son visage.

-Ca va pas du touut et c'est grave , me dit il .

-Qoi ?

-Je t'expliquerai. dit-il.

Voyant l'ambiance, les petites, nous firent leurs adieux et rentrèrent chez elles

Il n'avait pas fini sa phrase, qu'apparue la Galicienne, un sourire radieux aux lèvres, nouvelle coiffure, nouvelle robe, sac et chaussures neuf et assortis. Elle me fit bonjour de la main et approcha son visage pour l'embrasser. Il lui mit une gifle. Pas une giflette pour femme, non une vraie mandale de sa grosse main lourde baguée, une gifle pour mec indéclicat qui la fit tourbillonner sur place, avant de s'écrouler sonnée pour le compte. C'est ce qui la sauva, car sa main était levée pour une deuxième tournée.

Il la prit en poids et la sortit, je suivis ainsi que des badauds curieux qu'il rabrouât fermement. Nous sortîmes, il la jeta dans une grande poubelle d'où ne sortaient que ses jambes fuselées.

-Viens partons , dit-il, l'air sent la merde ici. Et il rabattit le couvercle.

-Cet après midi, j'étais en train de pousser tranquillement mon chariot pour faire des courses chez Racam quand je croise les Colombiens à chapeaux melons : Manque Un Œil et ses deux gardes du corps. Dès que je les vois j'ai des frissons de peur : forts comme des taureaux et des cerveaux de poules.

-Je suis content de te voir, comme ça par hasard, car j'allais commencer à te chercher, me dit-il.

-Me chercher pourquoi? Dis-je surpris, j'évite de travailler avec lui, des Colombiens je préfère travailler avec le Balafré, plus affable.

-C'est pour l'argent que tu me dois ! Ne me dit pas que ne t'est pas au courant que ta femme vient depuis quelques jours , me prendre de la came, en me disant que tu passeras payer ?

-Depuis quelques jours, je l'avais vu en effet rentrer tout les soirs avec plein de paquets, mais je n'y avais pas attaché d'importance et la financièrement, ça tombe mal, il me faut l'argent pour ce soir, autrement demain matin je suis mort et je n'ai pas assez de disponibilité.

-Combien te faut-il ? Lui dis-je je peux te passer cinq mille dollars, mais je les aurai pas avant demain matin.

-Ca suffira, me dit-il soulagé, avec ce que j'ai pu me procurer, tu me sauve la vie, je te les rends sous huitaine.

On vit apparaître à la vitre le visage en sang de la Galicienne, il lui manquait deux dents.

-Mon chéri pardonne moi , mais c'est les soldes. Je te rembourserais jusqu'au dernier centime, les touristes arrivent, je vais leur fourguer un maximum de came et je tapinerai à mort, infirmes, vieux dégueulasse, je ne ferai plus la fine bouche à l'avenir je t'écouterai, pardonne moi, ou je me tue. Je t'aime, mon amour , tu me crois dit?

-Casse-toi, dit Alain en la repoussant, pourriture, salope, sans Fanfan demain j'étais mort.

-Oh je t'en prie laisse moi le remercier pour toi, permet moi d'aller avec lui à son hôtel, je t'en prie, chéri.... .

Fanfan je te rembourserai au centime près, tu seras comme une souris avalée par un serpent, ajouta t-elle pour me convaincre, je suis naturellement bonne tu le sais et si en plus, je suis reconnaissante.

-Tu me prends pour un vampire , lui dis-je en riant, tu dégouline de sang, rentre chez toi te soigner, tu me rembourseras demain et puis je suis avec Cassandra.

-Ca me dérange pas et elle non plus , me dit-elle, on partouzera, elle adorera me manger.

Elle attendait inquiète le verdict d'Alain qui avait mit le contact.

-A toi de voir, lui dis-je, mais l'affaire est arrangée non?

-Monte pouffiasse, lui dit-il, je vais te pisser et te chier dans la bouche et tu vas avaler.

-Oui chéri, tout ce que tu voudras et après je serais pardonnée dit?

Il éclata de rire et démarra me faisant au revoir de la main.

...

Le lendemain, une grosse enveloppe bourrée de dollars dans la poche, je descendis du taxi devant son domicile. Une foule se pressait devant le perron, des flics la contenaient derrière des barrières. La première que je vu, ce fut elle, ou plutôt ses cheveux et le haut de son crâne sur le repose-tête, le reste du corps comme coupé en deux était affaissé quelques centimètres plus bas, un masse de sang et de cervelle blanchâtre. Quant à Alain il était basculé à demi en arrière le siège cassé sous l'impact, sa chemise ouverte, laissait apparaisse des points d'impact noirs sur sa poitrine inondée de sang.

Pauvre petite, pensais-je, je sais pas si pour ta dernière nuit tu as mangé de la merde ? Ce qui est sur c'est que ce matin t'es raide ! Peut-être par ma faute, j'aurai du lui dire de te balancer hier, tu aurais toujours deux dents en moins mais tu serais vivante.

De grosses mouches noires et bleues s'agglutinaient sur la plaie de plus en plus nombreuse, je partis.

...

Il n'y avait que peu de gens à l'enterrement, quelques Français de l'île. Miranda n'avait pas voulu venir, on mit les deux cercueils dans une fosse commune et chacun s'en fut à ses occupations.

En sortant du cimetière, nous avons un air triste de circonstance et soudain Jacob se mit à rire, je m'inquiétais et l'interrogeais.

-C'est malheureux à dire, me répondit-il, mais ce que je regretterai le plus chez Alain, c'est sa femme, quelle pipeuse !

Telle fut son oraison funèbre.

...

J'avais du me rendre avec Lipaski à Caracas, afin d'obtenir les licences d'exportation. Ce fut une simple formalité qui nous laissa libre à midi, nous déjeunâmes ensemble et le quittait à son taxi. J'avais décidé de m'arracher à la douceur des îles et de rentrer au plus tôt, l'absence de nouvelles de Raphé m'inquiétais, depuis quatre jours qu'il était parti, rien ! Bon je veux bien qu'il récupère du décalage horaire, mais ça commençait à durer. J'avais appris qu'il était à Naples chez son ami le grand Manitou, mais rien de concret. Je bouillais d'impatience et décidais d'abrèger mon séjour, cependant puis que

j'y étais, je comptais passer la soirée, dans les boîtes et les bordels de Caracas, dont on m'avait maintes fois vanté les charmes.

Je retournais donc à l'hôtel Del Sud pour une sieste bien méritée, j'y fus réveillé par un coup de fil de Jacob.

-J'ai mis comme tu m'a dit Cassandra à la caisse, elle se débrouille comme un chef, elle est belle, ça attire le monde, non je dis pas ça pour te rendre jaloux, elle est sage comme une image, on dirait une jeune fille de famille, habillée discret, impeccable, oui je fais attention, je sais que tu me fais confiance, ne t'inquiète pas, ça lui plaît de travailler et de diriger le service et moi ça me seconde bien, j'en ai bien assez de la cuisine et ça va me permettre d'être plus libre pour développer l'affaire. Je voulais te dire, je suis passé au bungalow, c'est très bien tenu, on dirait Cendrillon, t'es comme les Sept Nains avec elle, profite, t'a fait une affaire, bon revient vite.

-C'est bien, lui dis-je, ça me rassure que tu sois là avec elle, et qu'elle a une occupation je suis plus tranquille, je commence à m'attacher à cette petite, quoique? Pute une fois. . . . Alors tu a bien compris, si sa presence genere des bébefices, tu la paie normalement, autrement tu lui dit rien, et tu la paie sur ma part. Je veux qu'elle ai une occupation, qu'elle s'interesse et ne sois pas tentée par l'aventure .

-J'ai compris, fais moi confiance. Tu comptes passer la soirée seul dans les bordels de Caracas, me dit-il? T'en a pas assez baisé des putes dans l'île? Qu'est que ça va t'apporter de plus et un homme seul, un touriste, c'est dangereux. Appelle Lufthansa comme convenu et déplace ton billet, pars ce soir, au plus tôt tu rentre au plus tôt tu sauras pour Raphé.

Il avait raison, je promis et allais la compagnie aérienne. Bien sur, je tombais sur des gens ne parlant qu'Espagnol qui ne me comprenait pas ou faisait comme si, je dus insister longuement pour obtenir un bilingue.

-Bonjour Walter, lui dis-je, après qu'il se fut présenté, je suis coincé à Caracas, je dois rentrer au plus tôt en France, mon billet n'est que dans quatre jours, or si je reste ici, je vais finir dans des bouges et vous savez à quel point c'est peu sur? Oui je suis de Marseille, ha vous aimez? Vous y avez vécu, des gens charmants oui, vous n'avez pourtant pas très bonne réputation chez nous, quoi votre père? L'occupation, très correcte dites-vous? Nous avons quand même quelques petits litiges, alors soyez sympa et rendez moi service, vous ne promettez rien? Vous allez essayer, bon je vous rappelle mon nom, bien je me trouverais ce soir à huit heures à l'embarquement. D'accord sans garanties? Merci quand même.

Huit heures. J'avais juste le temps de boucler mes bagages, d'appeler un taxi et tout dépendrait des embouteillages sur la route de l'aéroport mais c'était jouable.

Avec un quart d'heure de retard, j'arrivais suant et essoufflé au hall d'embarquement. Par chance à la suite d'un retard technique que je bénissais, celui n'avait pas commencé.

Au comptoir l'hôtesse me tendis mon billet, Walter avait été de parole, je me promis de lui envoyer une boîte de cigares lors de mon prochain séjour.

Lorsque je tendis mon billet à l'entrée de l'avion, l'hôtesse ne me dirigea pas vers l'arrière comme je le voyais faire à tous mes prédécesseurs, mais il me fit respectueusement signe de me diriger vers l'avant.

Elle écarta le mystérieux rideau toujours refermé avec soin par les hôtesse, lors de mes précédents voyage et la je pénétrais dans le saint- des- saint.

Il n'y avait pas huit fauteuils de rangs mais quatre. Chacun énorme, cossu, confortable, l'hôtesse accouru et m'en présenta un, me disant de m'y installer, j'étais le seul passager pour l'instant, une coupe de champagne? Oui pourquoi pas ?

Elle prit mes bagages et les fit disparaître dans une armoire, je m'assis en appréciant le moelleux du siège et du vin, j'allumais un écran de télé placé dans le fauteuil précédent et choisi un film en français.

Je fis un rapide bilan de mon séjour aux Antilles , comme après une partie de poker, essayant d'analyser le coup à tête réfléchi.

J'avais adoré le pays, la douceur de la température, la beauté des paysages, la gentillesse des habitants, j'avais apprécié les hommes que j'avais rencontrés, originaux pour le moins, j'avais quand même vécu des situations exceptionnelles, dangereuses parfois, mais jamais ennuyeuses, bref je m'étais bien amusé et ne regrettais rien.

J'avais bougé, nagé, baisé comme un fou, j'avais perdu mon gras et mon ventre, j'étais bronzé comme un créole, en pleine forme.

Je n'avais rien à me reprocher. J'avais fait plus que de mon mieux, excuse de ceux qui échouent, maintenant ça ne dépendait plus de moi, mais de Raphé et de Raimondo, il n'y avait pas de raison que ça ne marche pas, j'étais virtuellement riche, je classais l'affaire et me mis à réfléchir au modèle et à la couleur de ma future voiture.

En tout cas j'avais eu l'amour, vrai ou faux, ça ne faisait guerre de différence au niveau des sensations, j'avais fait comme si, elles aussi, sans doute.

L'amour, un des deux moteurs de la vie avait tourné à plein régime, le deuxième, l'argent allait monter en puissance, en tout cas j'avais tout fait pour. Je me remémorais les événements marquants de ce séjour, les aventures diverses et variées que j'avais connu. les femmes, si belles, si agréables, si différentes, je pensais à Hélaite métisse des Territoires en Contestation, grande sœur dévouée, à la sensuelle Yapock la sirène indienne des îles, à ma Guêpe petite sainte -nitouche au cul vorace, à la merveilleuse Cassandra si belle, au corps brûlant et collant comme une ventouse, à la langue si avide, sa bouche profonde, j'étais son Bambi naissant, léché par sa mère, du matin au soir à la moindre occasion, à un feu rouge, entre deux pièces, à un coin rue, tout était prétexte à baisers et léchages.

Une langue douce et chaude, pointue ou caressante, j'adorais entre autre, ses baisers dans l'oreille, elle pointait, léchait, puis soufflait, ce qui me déclenchait des frissons de plaisir et puis ces déglutis au fond de sa gorge, un truc nouveau, un délice, une invention, une caresse nouvelle, de l'inédit que je ne savais même pas avant que ça existait, comment j'allais faire sans, maintenant?

J'avais devant moi vingt cinq heures de voyages, à somnoler en m'ennuyant. Je demandais de quoi écrire à l'hôtesse et me mis au travail. J'écrivais moi aussi, comme le révérend père Labat , ma Relation de Voyage aux Isles de l'Amérique.

L'avion se remplissait de petites- gens à l'arrière. Un évêque en civil et son secrétaire en soutane s'installèrent, ou plutôt le secrétaire installa l'évêque et parti s'asseoir à l'arrière, avec les va-nu -pied. Dorénavant, que je le veuille ou non, j'avais changé de classe et ce n'était que le premier élément visible.

-J'espère que nous auront bon voyage, me dit l'évêque, voulez-vous vous associer à moi pour une courte prière ? Pour tout vous dire, j'ai peur en avion et c'est une précaution qui ne coûte rien.

Nous priâmes en latin ou plutôt lui, je me contentais de terminer les finales distinctement en Oum, pour le reste je marmonnai mon ignorance.

-Vous devez avoir chaud monseigneur, avec ce col serré et dur , lui dis-je.

-Question d'habitude, pour vous vous avez résolu le problème, avec cette façon de nouer votre cravate ?

Je la portais en effet assez ample. J'eus honte de mon négligé, comme sans doute mon père sur son âne, en short et un poulet à la main, il y avait des années devant l'évêque cousin de maman.

J'improvisais, cherchant une explication.

-C'était la dernière mode à Vienne, au temps de l'Empire Austro-Hongrois. Les régiments de mercenaires Croates de l'empereur portaient des bouts d'étoffe de couleurs diverses au coup, pour se différencier, c'est de là que vient le mot cravate, mais le nœud sont trop lourds pour les tropiques, j'ai décidé de revenir aux origines.

-Très intéressant, me dit le prélat, je sens nous allons faire un voyage agréable et instructif, croyez-vous en Dieu mon fils ?

- En tout cas, Monseigneur, je sors du Paradis. J'y ai rencontré des anges et même Lucifer et ses sbires et j'espère y retourner au plus vite.

C'est vrai que l'herbe de l'autre coté de la vallée, me semblait plus verte, j'y suis allé pour voir, comme la chèvre de monsieur Seguin et quand j'y suis enfin arrivé, elle était vraiment plus belle et plus savoureuse. J'ai déjà commis au moins le péché de gourmandise, Monseigneur. Je ne me suis pas comporté comme un saint, et pourtant, j'ai rencontré des anges, mais aussi des loups avec de grandes dents dures et beaucoup

d'appétit. Je m'en suis tiré à mon avantage, mais parfois c'était juste, je ne sais pas, qui des loups ou des anges est le plus dangereux ?

Il y a peu, j'étais bien tranquille, sous la verandah de mon père, dehors il neigeait, tout était calme, si doux... J'ai voulu voir de l'autre côté du soleil, voir où il se couchait, et j'ai failli m'y brûler, j'ai souffert, j'ai eu peur, j'ai failli y passer, mais quel régal ! ça c'est vivre, Monseigneur !

...

Assis sur mon trône j'étais bien, enfin reconnu à ma juste valeur. Cette erreur était un signe du destin, désormais je ne voyagerai plus que dans cette classe, il est vrai que le voyage devait être moins pénible dans cette qualité de confort, j'en étais la de mes réflexions, quand une hôtesse, une chef, si j'en croyais les gros galons cousus sur sa manche vint me parler.

-Ausweis bite ! me dit-elle d'un ton aussi aimable qu'un SS sur la ligne de démarcation. Je réprimais encore mon envie de la saluer à l'allemande pour rester dans le ton, ce qui sans doute aurait été mal vu, mais après tout, je ne pouvais que me retrouver à l'arrière et pas au fers dans la cale, mais elle pouvait très bien aussi, puisque je n'avais qu'un billet de faveur me faire débarquer pour rébellion, insulte, insubordination, mauvais esprit, j'en passe certainement, je me vis me traîner à l'arrière encombré de mes bagages, accompagné de la compassion de l'évêque attristé de rester seul, sous les regards narquois du petit peuple, satisfait et ravi que l'on mit remis à ma place.

-C'est une erreur, me dit-elle, l'hôtesse est nouvelle, incompétente, veuillez me suivre et comme j'allais vers le placard à bagage, c'est inutile, me dit-elle, voilà votre vrai fauteuil, c'est le huit et pas le trois, je vous installe. Voici notre menu pour ce soir, foie gras d'Alsace, langouste à la Mari-Posa, cela vous convient ! Vous ne désirez pas connaître le reste du menu ? Vous voulez tout ? À votre guise, désirez-vous continuer au champagne, ou choisir dans notre carte des vins, je viendrais tout à l'heure installer votre lit pour la nuit, encore toutes mes excuses, mais le huit n'est pas le trois et bon voyage monsieur.

Cons d'Allemands, pensais-je, comment on a fait pour perdre la guerre contre eux ? elle m'a fait peur cette souris grise ? Je suis si bien ici.

Je rentrais, oui, mais où ? Je n'avais plus ni femme, ni maison. Mes meubles étaient dispersés, chez mes sœurs, dans le garage de mon père et à la campagne, il me restait quelque argent à la banque, mais je savais, même en faisant attention qu'avec mes mains percées, il ne durerait pas longtemps.

Il fallait enclencher cette affaire au plus tôt, à nous deux Raphé.

Allons, me dis-je, papa disait :

-Tiens bon la barre moussaillon et prend garde au vent. En avant droit devant, vers le soleil levant.

Les moteurs montèrent en puissance, l'avion se mis à rouler dans la nuit. D'un coup ils se mirent à rugir et nous bondîmes dans la nuit.

La peur m'avait quitté, j'étais sans doute devenu un vieux loup de l'air, je n'étais même plus inquiet et continuais à dépiauter ma langouste cet animal si sympathique que je me promis de faire figurer au plus tôt sur les armoiries de la famille.

Fin

à la mer. Le Saphire

Le 7 AOUT 2013

